ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC

NOTICES, PRÉFACES, VARIANTES, TABLE ANALYTIQUE

LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS ET DES NOTES NOUVELLES

Conforme pour le texte à l'édition de BEUCHOT

ENRICHIE DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

ET MISE AU COURANT

DES TRAVAUX QUI ONT PARU JUSQU'A CE JOUR

PRÉCÉDÉE DE LA

VIE DE VOLTAIRE

PAR CONDORCET

ET D'AUTRES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

Ornée d'un portrait en pied d'après la statue du foyer de la Comédie-Française

---

MÉLANGES

IX

112/30
25/5/11

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1880

LA BIBLE ENFIN EXPLIQUÉE PAR PLUSIEURS AUMÔNIERS DE S. M. L. R. D. P. Mélanges

Voltaire

Garnier, Paris, 1880

Exporté de Wikisource le 6 novembre 2021

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME

DES MÉLANGES.

Pages.

LA BIBLE ENFIN EXPLIQUÉE PAR PLUSIEURS AUMÔNIERS DE S. M. L. R. D. P. (1776)

AVERTISSEMENT de Beuchot

AVERTISSEMENT de l'Éditeur

ANCIEN TESTAMENT.

Genèse

Exode

Lévitique

Nombres

Deutéronome

Josué

Juges

Ruth

Rois

Livre I

Samuel

Samuel et Saül

Saül et David

Livre II

Samuel

Livre III

Salomon

Roboam

Abia, Asa

Élie

Livre IV

Élisée

Tobie. Avertissement du Commentateur

Judith. Observation du Commentateur

Esdras

Esther. Avis du Commentateur

Prophètes. Avertissement du Commentateur

Daniel

Ézéchiel

Osée

Jonas

CONTINUATION de l'histoire hébraïque. Les MACHABÉES

Du troisième livre des MACHABÉES

SOMMAIRE DE L'HISTOIRE JUIVE, depuis les Machabées jusqu'au temps de Jésus-Christ

NOUVEAU TESTAMENT.

D'HÉRODE

DES MONUMENTS D'HÉRODE, ET DE SA VIE PRIVÉE

DES SECTES DES JUIFS VERS LE TEMPS D'HÉRODE

Saducéens

Esséniens

Pharisiens

Thérapeutes

Hérodiens

Des autres sectes, et des Samaritains

SOMMAIRE HISTORIQUE DES QUATRE ÉVANGILES

LETTRE DE M. DE LA VISCLÈDE À **M.** LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE **PAU** (1776)

LETTRE DU R. P. POLYCARPE, prieur des bernardins de Chézery, À **M.** L'AVOCAT GÉNÉRAL **SÉGUIER** (1776)

LETTRE D'UN BÉNÉDICTIN DE FRANCHE-COMTÉ À **M.** L'AVOCAT GÉNÉRAL **SÉGUIER** (1776)

REMONTRANCES DU PAYS DE GEX (1776)

À M. DU M***, membre de plusieurs académies, sur plusieurs anecdotes (1776)

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE À L'**ACADÉMIE FRANÇAISE**, lue dans cette Académie, à la solennité de la Saint-Louis, le 25 auguste 1776

AVERTISSEMENT

Première partie

Seconde partie

AU ROI EN SON CONSEIL (1776)

REQUÊTE AU ROI (1777)

ARTICLES

I. *La Vie et les Opinions de Tristram Shandy,* traduites de l'anglais de **STERNE**, par M. **FRENAIS**

II. *De l'Homme, ou des Principes et des Lois de l'Influence de l'Âme sur le Corps, et du Corps sur l'Âme,* par. **J.-P. MARAT**

III. *De la Félicité publique ;* nouvelle édition

IV. *Histoire véritable des temps fabuleux,* par **GUÉRIN DUROCHER**, prêtre

V. *Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles,* duc et pair, maréchal de France, ministre d'État

COMMENTAIRE SUR L'ESPRIT DES LOIS (1777)

AVANT-PROPOS

COMMENTAIRE

Du climat

Esclavage

Des Francs

Clovis

Du caractère de la nation française

Du caractère des autres nations

De la loi salique

Petite digression sur le siége de Calais

DIALOGUES D'ÉVHÉMÈRE (1777)

PREMIER DIALOGUE. Sur Alexandre

DEUXIÈME — Sur la Divinité

TROISIÈME — Sur la philosophie d'Épicure, et sur la théologie grecque

QUATRIÈME — Si un dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Épicure, qui ne font rien

CINQUIÈME — Pauvres gens qui creusent dans un abîme. Instinct, principe de toute action dans le genre animal

SIXIÈME — Platon, Aristote, nous ont-ils instruits sur Dieu et sur la formation du monde ?

SEPTIÈME — Sur les philosophes qui ont fleuri chez les Barbares

HUITIÈME — Grandes découvertes des philosophes barbares ; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfants

NEUVIÈME — Sur la génération

DIXIÈME — Si la terre a été formée par une comète

ONZIÈME — Si les montagnes ont été formées par la mer

DOUZIÈME — Inventions des Barbares : arts nouveaux, idées nouvelles

PRIX DE LA JUSTICE ET DE L'HUMANITÉ (1777)

Extrait de la *Gazette de Berne*

ART. I. Des crimes et des châtiments proportionnés

— Du vol

— Du meurtre

— Du duel

— Du suicide

— Des mères infanticides

— D'une multitude d'autres crimes

— De l'hérésie

— Des sorciers
— Du sacrilége
— Des procès criminels pour des disputes de l'école
— De la bigamie et de l'adultère
— Des mariages entre personnes de différentes sectes
— De l'inceste
— Du viol
— Pères et mères qui prostituent leurs enfants
— Des femmes qui se prostituent à leurs domestiques
— Du rapt
— De la sodomie
— Faut-il obéir à l'ordre injuste d'un pouvoir légitime ?
— Des libelles diffamatoires
— De la nature et de la force des preuves, et des présomptions
§ Ier. Du flagrant délit
§ II. Des témoins

§ III. Des accusateurs qui administrent des preuves du crime

§ IV. Si tout témoin doit être entendu

§ V. Le juge doit-il seul entendre le témoin en secret, et ce témoin récolé peut-il se dédire ?

— Doit-on permettre un conseil, un avocat à l'accusé ?

— De la torture

— Des prisons et de la saisie des prisonniers

— Des supplices recherchés

— De la confiscation

— Des lois de Louis XVI sur la désertion ; et conclusion de l'ouvrage

FIN DE LA TABLE DU TOME XXX.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

Il est mention de *la Bible enfin expliquée* dans les *Mémoires secrets*, dès le 26 juillet 1776. Il en parut cette année, et sous ce millésime, deux éditions : l'une, in-8° de II et 550 pages ; l'autre, in-4°. Le tome XXX de l'édition in-4° des *Œuvres de Voltaire*, qui contient la *Bible enfin expliquée*, porte la date de 1777 ; il en est de même d'une édition in-8°. Une autre édition in-8° sous la même date, et qui est intitulée *troisième* (quoiqu'elle soit au moins la *cinquième*), est la première qui ait un *Avertissement de l'auteur*, mais en un seul alinéa.

Cet *Avertissement* prouve que c'est à des aumôniers du roi de Pologne que Voltaire voulait attribuer le commentaire sur la *Bible*. La première idée des lecteurs avait été d'interpréter les initiales L. R. D. P. par LE ROI DE PRUSSE ; et quoique cette opinion soit erronée, comme on voit, elle était tellement répandue que souvent encore, en citant la *Bible enfin expliquée*, on nomme les aumôniers du *roi de Prusse*.

Voltaire suppose que quatre commentateurs ont travaillé successivement à la *Bible enfin expliquée*. Le travail du premier ne va guère au delà de la moitié de la *Genèse*. Le second commentateur a fourni une plus longue carrière, mais il n'a pas achevé le second chapitre du troisième livre des *Rois*. Le troisième s'étend jusqu'à la fin des *Prophètes*. Le quatrième commence au premier livre des *Machabées*.

Frédéric écrivait à d'Alembert, le 25 janvier 1777 :

Voltaire n’a fait que recueillir les sentiments de quelques Anglais et leurs critiques de la *Bible*… Les commentaires sur la *Bible* sont moins forts qu’une infinité d’autres ouvrages qui font crouler tout l’édifice, en sorte qu’on aura de la peine à le relever.

Mme du Châtelet s’était aussi exercée sur la *Bible*. Son travail n’a pas vu le jour ; mais le manuscrit autographe existait encore en 1829. Il n’y a pas, ce me semble, grande témérité à croire que Voltaire n’avait pas été étranger à cet écrit de Mme du Châtelet ; et il ne serait pas étonnant que les deux ouvrages continssent quelquefois les mêmes remarques[1].

Les *Mémoires secrets* des 22 octobre et 7 novembre 1776 annoncent que la *Bible enfin expliquée* a été achetée à Paris par le nonce du pape, pour être envoyée à Rome ; l’ouvrage n’avait pas besoin de cela pour y parvenir. Cependant la *Bible expliquée* n’est pas dans le *Catalogue des livres mis à l’index*.

Il n’est pas moins singulier que le parlement, si prodigue de condamnations, n’ait pas fait brûler ce livre. L’avocat général Seguier préparait un réquisitoire, si l’on s’en rapporte aux *Mémoires secrets* du 10 novembre ; mais je n’ai rien trouvé qui prouvât que ce projet eût eu des suites. M. Peignot, dans son *Dictionnaire des livres condamnés*, dit (tome II, page 191) que l’ouvrage de Voltaire a été condamné et supprimé, sans indiquer la date de la condamnation. L’auteur des *Recherches sur les ouvrages de Voltaire*, 1817, in-8°, n’en dit mot.

Il y avait six ans que la *Bible enfin expliquée* avait paru ; il y en avait quatre que Voltaire était mort, lorsqu'un chanoine de Rouen fit imprimer *l'Authenticité des livres tant du Nouveau que de l'Ancien Testament démontrée, et leur véridicité défendue, ou Réfutation de la Bible enfin expliquée de V****, Paris, Moutard, 1782, in-8° ; une réimpression corrigée est intitulée *Réfutation de la Bible enfin expliquée, par M. l'abbé Clémence, chanoine de Rouen, mise dans un nouvel ordre, et augmentée d'une foule de preuves dirigées contre les attaques d'autres auteurs impies qui ont aussi combattu les livres saints, par l'abbé Marguet, chanoine de Nancy* ; Nancy, Hæner, 1826, in-12.

J'avais eu quelque temps l'idée d'imprimer en petits caractères le texte, objet du commentaire ; et en plus gros caractères les commentaires ou notes, qui, dans les *Œuvres de Voltaire*, sont texte d'auteur. Mais j'y ai renoncé, non sans motif. Dans la plus grande partie du volume, Voltaire donne une analyse, un résumé, et non une traduction. Le nombre des passages réellement traduits est très-petit comparativement au reste de l'ouvrage, qui, texte et notes, par sa rédaction appartient à Voltaire. Les indications des livres, chapitres et versets de la Bible, qui ont été ajoutées dans des éditions données depuis la mort de Voltaire sont mises entre deux crochets.

B.

---

1. ↑ Au temps où Voltaire habitait avec la belle Emilie le château de Cirey, on lisait tous les matins, pendant le déjeuner, un chapitre de la Bible, sur lequel chacun faisait ses réflexions à sa manière. Voltaire et Mme du

Châtelet prirent note de ces commentaires impromptus ; il en résulta deux manuscrits. Celui de la marquise est encore inédit ; quant à celui de Voltaire, il servit de noyau à *la Bible enfin expliquée*, qui fut publiée au milieu de l'année 1776, c'est-à-dire trente ans après les propos de table du château. (G. A.)

AVERTISSEMENT DE L’ÉDITEUR[1]

L’explication de ces quatre lettres L. R. D. P.[2] — a embarrassé plusieurs savants. Quelques-uns ont cru qu’elles désignaient le vainqueur de Molwitz et de Lissa, quoique ce prince n’ait guère d’aumôniers, et qu’il fasse sa prière tout seul comme il gouverne ses États et commande ses armées. Mais l’avertissement suivant, placé à la tête de la troisième édition, lève tous les doutes.

« Quatre savants théologiens du palatinat de Sandomir[3] ayant composé ces Commentaires sur la *Bible*, ils furent d’abord imprimés en latin, à Francfort-sur-l’Oder, en 1773 ; on n’en tira que très-peu d’exemplaires[4] ; ensuite un académicien de Berlin les traduisit en langue française ; et on en fit plusieurs éditions, qui toutes pèchent par beaucoup de fautes de typographie. L’édition que nous présentons en est exempte ; et si on la compare avec le latin, on la trouvera plus ample et plus fidèle : c’est ce qu’il sera aisé de vérifier en jetant seulement les yeux sur la dernière page[5], qui, dans cette édition, diffère de toutes les autres, et en conférant les commencements de chaque livre. Nous n’avons rien épargné pour rendre cette édition correcte et utile. »

1. ↑ Cet *Avertissement* n’est pas dans les premières éditions. Le second alinéa seul est dans une troisième édition portant le millésime 1777. Le premier alinéa fut ajouté plus tard. Il était dans les éditions de Kehl. Je le crois de Voltaire, qui certainement est auteur du second alinéa. (B.)
2. ↑ Ces initiales désignent le roi de Pologne, et non le roi de Prusse, comme le croient quelques personnes.
3. ↑ Sandomir était un palatinat de la petite Pologne.

4. ↑ Ceci est une supposition.
5. ↑ Nous donnons cette variante.

ANCIEN TESTAMENT.

GENÈSE.

Du commencement les dieux fit[1] le ciel et la terre : or la terre était *tohu bohu*[2], et le vent de Dieu courait sur les eaux.

Et Dieu dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite[3]. Il vit que la lumière était bonne. Et il divisa la lumière des ténèbres. Il fit un soir et un matin, qui fit un jour.

Dieu dit encore : Que le ferme, le firmament, soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux[4]… Et Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le petit pour présider à la nuit, et diviser la lumière des ténèbres et du jour.

Et du soir au matin se fit le quatrième jour.

Dieu dit aussi : Que les eaux produisent des reptiles d'une âme vivante, et des volatiles sur la terre sous le ferme du ciel…

Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance[5]. Et qu'il préside aux poissons de la mer, et aux

volatiles du ciel, et aux bêtes, et à la terre universelle, et aux reptiles qui se meuvent sur terre.

Et il fit l'homme à son image, et il le fit mâle et femelle ; et du soir au matin se fit le sixième jour[6].

Et il acheva entièrement l'ouvrage le septième jour, et il se reposa le septième jour, ayant achevé tous ses ouvrages.

Et il bénit le septième jour, parce qu'il avait cessé tout ouvrage ce jour-là, et lavait créé pour le faire[7].

Ce sont là les générations du ciel et de la terre ; et le Seigneur n'avait point fait encore pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'hommes pour cultiver la terre[8].

Mais une fontaine sortait de la terre, et arrosait la surface universelle de la terre.

Et le Seigneur Dieu forma donc un homme du limon de la terre.

Et il lui souffla sur la face (en hébreu : *dans les narines*) un souffle de vie[9].

Or, le Seigneur Dieu avait planté du commencement un jardin dans Éden[10].

Le Seigneur Dieu avait aussi produit du limon tout arbre beau à voir, et bon à manger.

Et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bon et du mauvais[11].

De ce lieu d'Éden un fleuve sortait pour arroser le jardin.

Et de là se divisait en quatre fleuves. L’un a nom Phison : c’est celui qui tourne dans tout le pays d’Évilath, qui produit l’or[12] ; et l’or de cette terre est excellent, et on y trouve le bdellium et l’onyx.

Le second fleuve est le Gébon, qui coule tout autour de l’Éthiopie[13].

Le troisième est le Tigre, qui va contre les Assyriens.

Le quatrième est l’Euphrate.

Le Seigneur Dieu prit donc l’homme, et le mit dans le jardin pour travailler et le garder.

Et il lui ordonna, disant : Mange de tout bois du paradis ; mais ne mange point du bois de la science du bon et du mauvaise[14].

Car le même jour que tu en auras mangé, tu mourras de mort très-certainement[15].

Et le Seigneur Dieu dit : Il n’est pas bon que l’homme soit seul. Faisons-lui une aide qui soit semblable à lui.

Donc le Seigneur Dieu ayant formé de terre tous les animaux, et tous les volatiles du ciel, il les amena à Adam pour voir comment il les nommerait.

Car le nom qu’Adam donna à chaque animal est son vrai nom.[16]

Mais il ne trouva point parmi eux d’aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc un profond sommeil à Adam ; et, lorsqu’il fut endormi, le Seigneur Dieu lui

arracba une de ses côtes et mit de la chair à la place[17].

Et le Seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait ôtée à Adam, et il la présenta à Adam.

Or Adam et sa femme étaient tout nus, et n'en rougissaient pas[18].

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre que le Seigneur Dieu avait faits[19].

Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du bois du jardin ?

La femme lui répondit : Nous mangeons de tout fruit, de tout arbre du jardin ; mais de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur qu'en le touchant nous ne mourions.

Le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point, car dès que vous aurez mangé de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme les dieux[20], sachant le bon et le mauvais.

La femme donc vit que le fruit de ce bois était bon à manger, et beau aux yeux, d'un aspect délectable, prit de ce fruit, en mangea, et en donna à son mari, qui en mangea.

Et les yeux de tous deux s'ouvrirent ; et, connaissant qu'ils étaient nus, ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures.

Le Seigneur Dieu se promenait dans le jardin[21] au vent qui souffle après midi ; et Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu, au milieu des bois du jardin.

Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Adam, où es-tu[22] ?

Il répondit : J’ai entendu ta voix dans le paradis, et j’ai craint, parce que j’étais nu, et je me suis caché.

Et Dieu lui dit : Qui t’a appris que tu étais nu ? Il faut que tu aies mangé ce que je t’avais ordonné de ne pas manger.

Et Adam dit : La femme que tu m’as donnée m’a donné du fruit du bois, et j’en ai mangé.

Et Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Le serpent m’a trompée, et j’ai mangé.

Et le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et bêtes de la terre ; tu marcheras sur ton ventre[23] dorénavant, et tu te nourriras de terre toute ta vie.

Et je mettrai des inimitiés entre tes enfants et les enfants de la femme : tu chercheras à les mordre au talon, et ils chercheront à t’écraser la tête.

Il dit aussi à la femme : Je multiplierai tes misères et tes enfantements. Tu feras des enfants en douleur, et tu seras sous la domination de ton mari[24].

Et il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du bois que je t’avais défendu de manger, la terre sera maudite en ton travail, et tu mangeras en tes travaux tous les jours de ta vie, et la terre portera épines et chardons, et tu mangeras l’herbe de la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage[25], jusqu’à ce

que tu retournes en terre, d’où tu as été pris ; et parce que tu es poudre, tu retourneras en poudre.

Alors Adam nomma sa femme Héva, parce qu’elle était mère de tous les vivants.

Et le Seigneur Dieu fit pour Adam et pour sa femme, des chemisettes de peau[26] ; il les en habilla, et il dit : Eh bien ! voilà donc comme Adam est devenu l’un de nous, sachant le bon et le mauvais ! Maintenant, pour qu’ils ne mettent plus la main sur l’arbre de vie, et qu’ils n’en mangent, et qu’ils ne vivent éternellement, il le chassa du jardin d’Éden, pour aller labourer la terre dont il avait été pétri.

Et après qu’il l’eut mis dehors, il mit un chérub, un bœuf[27]au-devant du jardin, et une épée flamboyante pour garder l’arbre de vie.

Et Adam connut sa femme Ève, qui conçut et enfanta Caïn, et ensuite elle enfanta son frère Abel.

Or Abel fut pasteur de brebis, et Caïn fut agriculteur.

Un jour il arriva que Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre. Abel offrit aussi des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse ; et Dieu fut content d’Abel et de ses présents ; mais il ne fut point content de Caïn et de ses présents[28].

Et Caïn se mit fort en colère, et son visage fut abattu, et le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu en colère, et que ton visage est abattu ? Et Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors ; et Caïn attaqua son frère Abel et le tua[29] ; et Dieu dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Et Caïn lui répondit : Je

n’en sais rien ; est-ce que je suis le gardien de mon frère ? …

Et Dieu dit à Caïn : Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois ; et le Seigneur mit un signe à Caïn pour que ceux qui le trouveraient ne le tuassent pas[30].

Et Caïn coucha avec sa femme, et il bâtit une ville[31], et il appela sa ville du nom de son fils Énoch.

Énoch engendra Irad, et Irad engendra Maviael, et Maviael engendra Mathusael, et Mathusael engendra Lamech.

Lamech prit deux femmes, Ada et Sella, Ada enfanta Jahel, qui fut père des pasteurs qui demeurent dans des tentes. Le nom de son frère fut Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de l’orgue…

Or Lamech dit à ses deux femmes Ada et Sella : Femmes de Lamech, écoutez ma voix : J’ai tué un homme par ma blessure, et un jeune homme par ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois pour Caïn, et pour moi Lamech, soixante et dix fois sept fois[32]…

Or voici la génération d’Adam, Du jour que Dieu fit l’homme à sa ressemblance, il les créa mâle et femelle. Il les unit et les appela du nom d’*Adam*, au jour qu’ils furent faits. Or Adam vécut cent trente ans, et il engendra un fils à son image[33] et ressemblance, et il le nomma Seth ; et après la naissance de Seth, Adam vécut encore huit cents ans, et il engendra encore des fils et des filles ; et tout le

temps que vécut Adam fut de neuf cent trente ans[34], et il mourut.

Et Jared (*le septième descendant d'Adam dans la ligne masculine*), à l'âge de soixante et cinq ans, devint père de Mathusalem : il marcha avec Dieu ; il vécut trois cents ans après la naissance de Mathusalem ; et les jours d'Énoch[35] furent de trois cent soixante et cinq ans. Il se promena avec Dieu, et il ne parut plus depuis, parce que Dieu l'enleva[36].

Et les hommes ayant commence à multiplier sur la terre, et ayant eu des filles, les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux toutes celles qui leur avaient plu[37] ; et Dieu dit : Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme, parce qu'il est chair, et sa vie ne sera plus que de six-vingts ans[38].

Or, en ce temps, il y avait des géants sur la terre[39] : car les fils de Dieu ayant commerce avec les filles des hommes, elle « enfantèrent ces géants fameux dans le siècle…

Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre ; et, pénétré de douleur dans son cœur, il dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai formé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux, car je me repens de les avoir faits[40].

Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur… Il dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi ; la terre est remplie des iniquités de leur face, et je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche… et voici comme tu la feras : elle

aura trois cents coudées de long, cinquante de large, et trente de haut, etc[41]…

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge, et je tuerai toute chair qui a souffle de vie sous le ciel : je ferai alliance avec toi, et tu entreras dans l'arche, toi, ta femme, et les enfants de tes fils…

Les fontaines du grand abîme furent rompues ; les cataractes des cieux s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits[42]… Et les eaux prévalurent si fort sur la terre que toutes les hautes montagnes de l'univers sous le ciel en furent couvertes, et l'eau fut plus haute que les montagnes, de quinze coudées… Tous les hommes moururent, et tout ce qui a souffle de vie sur la terre mourut[43]….

Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours, et alors les fontaines de l'abîme et les cataractes du ciel furent fermées, et les pluies du ciel furent arrêtées… Les quarante jours étant passés, Noé, ouvrant la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, renvoya le corbeau, qui sortait et ne revenait point, jusqu'à ce que les eaux se séchassent. Il envoya aussi la colombe, etc[44]…

Et Dieu dit à Noé et à ses enfants : Croissez, multipliez, et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre tremblent devant vous, aussi bien que tous les oiseaux du ciel, et tout ce qui a mouvement sur la terre. Je vous ai donné tous les poissons ; et tout ce qui a mouvement et vie sera votre nourriture, aussi bien que les légumes verts ; je

vous les ai donnés tous, excepté que vous ne mangerez point leur chair avec leur sang et leur âme : car je redemanderai le sang de vos âmes à la main des bêtes qui vous auront mangés[45], et je redemanderai l'âme de l'homme de la main de l'homme et de son frère. Quiconque répandra le sang humain, on répandra le sien, car l'homme est fait à l'image de Dieu… Je ferai mon pacte avec vous et avec votre postérité, après vous avec toute âme vivante, tant oiseaux que bêtes de somme, bestiaux, et tout ce qui est sorti de l'arche, et toutes les bêtes de l'univers. Mon pacte avec vous sera de telle sorte que je ne tuerai plus de chair, et qu'il n'y aura plus jamais de déluge… Je mettrai mon arc dans les nuées, et ce sera le signe de mon pacte entre moi et la terre[46]…, et mon arc sera dans les nuées ; et quand je le verrai, je me souviendrai de mon pacte entre moi, Dieu, et toute âme de chair vivante qui est sur la terre…

Et comme Noé était laboureur, il planta une vigne ; et, ayant bu du vin, il s'enivra, et s'étendit tout nu dans sa tente[47]…

Cham, père de Chanaan, ayant vu les parties viriles de son père Noé, en alla avertir ses frères hors de la tente, Sem et Japhet apportèrent un manteau ; et, en marchant à rebours, couvrirent les parties viriles de leur père. Noé, s'étant éveillé, maudit Chanaan, fils de Cham ; il dit : Que Chanaan soit maudit, qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères !

Voici le dénombrement des fils de Noé, qui sont Sem, Cham, et Japhet[48]. Ils partagèrent entre eux les îles des

nations chacun selon sa langue et selon son peuple[49]…

Les fils de Cham sont Chus, Mesraïm, Pluth, et Chanaan… Or Chus fut père de Nembrod, qui fut un géant sur la terre ; et c'était un puissant chasseur devant Dieu, Il commença de régner en Babylone, en Arach, en Achad, et en Chalanne… Assur sortit de ce pays-là, et il bâtit Ninive et les places de la ville, et Chalé…

Chanaan engendra Sidon et les Éthéens, et les Jébuséens, et les Amorrhéens, et les Hévéens, et les Aracéens, et les Samariens, et les Amathéens… Ce sont là les fils de Cham selon leur parenté, leurs langues, leurs générations, leurs terres, et leurs peuples[50]…

Sem, frère aîné de Japhet, fut père de tous les enfants d'Héber… Or Arphaxad engendra Salé, qui fut père d'Héber. Héber eut deux fils, dont l'un eut nom Phaleg, parce que la terre fut divisée de son temps, et son frère eut nom Jectan.

Or, la terre n'avait qu'une lèvre, et tout langage était semblable[51]. Les hommes, en partant de l'Orient, trouvèrent les campagnes de Sennaar, et y habitèrent[52] ; et ils se dirent chacun à son voisin : Venez, faisons des briques, cuisons-les par le feu ; et ils prirent des briques au lieu de pierres, et du bitume au lieu de ciment ; et ils dirent : Venez, faisons-nous une cité, et une tour dont le comble touche au ciel, et célébrons notre nom avant que nous soyons divisés dans toutes les terres.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville[53] et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient ; et il dit : Voilà un peuple qui est tout d'une lèvre ; ils ont commencé cet ouvrage, et ils ne cesseront point jusqu'à ce qu'ils l'aient exécuté. Venez donc, descendons, et confondons leur langage, afin que personne n'entende ce que lui dira son voisin ; et Dieu les sépara ainsi dans toutes les terres, et ils cessèrent de bâtir la cité[54].

Or Tharé, descendant de Sem, à l'âge de soixante et dix ans engendra Abram, et Nachor, et Aran ; et Tharé, ayant vécu deux cent cinq ans, mourut à Haran ; et Dieu dit à Ahram : Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai une grande nation, et je magnifierai ton nom et tu seras béni, et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre universelle seront bénies en toi. Ainsi Abram s'en alla comme Dieu le lui commandait, et il s'en alla avec Loth. Il avait soixante et quinze ans quand il sortit d'Haran[55].

Et il prit Saraï sa femme, et Loth son neveu, et toute la substance qu'il possédait, et les âmes qu'il avait faites en Haran, et ils sortirent pour aller dans la terre de Chanaan[56] … Abram s'avança jusqu'à Sichem et à la vallée illustre. Or le Chananéen était alors dans cette terres[57]… et le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai à ta postérité cette terre. Abram dressa un autel au Seigneur, qui lui était apparu… Or, la famine étant dans le pays, Abram descendit en Égypte : car la famine prévalait sur la

terre[58] ; et comme il était près de l'Égypte, il dit à Saraï sa femme: Je sais que tu es belle femme, et quand les Égyptiens te verront, ils me tueront, et ils te garderont ; dis donc que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, et que mon âme vive à cause de ta grâce… Abram étant ainsi entré en Égypte, les Égyptiens virent que cette femme était trop belle, et les princes l'annoncèrent au pharaon, et la vantèrent à lui, et elle fut enlevée dans le palais du pharaon[59], et on fit du bien à Abram à cause d'elle, et il en eut des brebis, des bœufs, et des ânes, et des serviteurs, et des servantes, et des ânesses, et des chameaux[60] ; mais le Seigneur affligea le pharaon de plaies très-grandes, et sa maison, à cause de Saraï femme d'Abram ; et Pharaon appela Abram, et lui dit: Pourquoi m'as-tu fait cela ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta femme ? Et puisque c'est ta femme, prends-la, et va-t'en ; et le pharaon ordonna à ses gens, et ils l'emmenèrent, lui et sa femme, et tout ce qu'il avait.

Abram monta donc de l'Egypte, et sa femme et tout ce qu'il avait, et Loth avec lui, vers la contrée du midi[61]. Il était très-riche en or et en argent[62], et il revint par le chemin qu'il était venu du midi à Béthel… Abram demeura dans le pays de Chanaan, et Loth dans les villes qui étaient auprès du Jourdain, et habita dans Sodome… En ce temps, Amraphel, roi de Sennaar, et Arioch, roi de Pont, et Chodorlahomor, roi des Élamites, et Thadal, roi des nations[63], firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, et contre Bersa, roi de Gomorrhe, contre Sennaab, roi

d’Adama, et contre Séméber, roi de Séboïm, et contre le roi de Bala, autrement Ségor… Et ils prirent toute la substance des Sodomites et de Gomorrhe, et tout ce qu’il y avait à manger, et s’en allèrent. Ils prirent aussi toute la substance de Loth, fils du frère d’Abram, qui liabitait à Sodome… Abram ayant entendu que son frère Loth était pris, dénombra trois cent dix-huit de ses valets[64], et poursuivit les rois vainqueurs jusqu’à Dan, et les ramena jusqu’à Hoba, qui est à la gauche de Damas ; et il ramena toute la substance, et Loth son frère, et les femmes, et tout le peuple…

Or, Saraï, femme d’Abram, n’avait point engendré d’enfants ; mais, ayant sa servante égyptienne nommée Agar, elle dit à son mari : Dieu m’a fermée, afin que je n’enfantasse pas ; couche avec ma servante, peut-être que j’en aurai des enfants ; et Abram acquiesça à cette prière[65] ; mais Agar, voyant qu’elle avait conçu, méprisa sa maîtresse. Saraï dit à Abram : Tu agis iniquement contre moi ; j’ai mis ma servante dans ton sein, et voyant qu’elle a conçu, elle me méprise. Que Dieu juge entre moi et toi. À quoi Abram répondit : La servante est en tes mains ; fais-en ce que tu voudras. Saraï la battit, et Agar s’enfuit. L’ange du Seigneur l’ayant trouvée dans le désert près de la fontaine d’eau qui est dans la solitude, dans le chemin de Sur au désert, lui dit : Agar, servante de Saraï, d’où viens-tu, où vas-tu ? Laquelle répondit : Je m’enfuis de la face de Saraï ma maîtresse. L’ange du Seigneur lui dit ? Retourne à ta maîtresse, humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta race

en la multipliant, et on ne pourra la compter à cause de sa multitude. Tu as conçu et tu enfanteras un fils, tu l'appelleras Ismaël, parce que Dieu a écouté ton affliction ; il sera comme un âne sauvage ; ses mains seront contre tous, et les mains de tous contre lui[66]. Or Agar appela le Dieu qui lui parlait, *Dieu qui m'a vue* ; car certainement, dit-elle, j'ai vu le derrière de celui qui m'a vue[67].

Abram ayant commencé sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut, et lui dit : Je suis le dieu Sadaï[68] ; marche devant moi, et sois sans taches ; je ferai un pacte avec toi, et je te multiplierai prodigieusement. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham[69]… Voici mon pacte, qui sera observé entre moi et tes

escendants. On coupera la chair de ton prépuce, afin que ce soit un signe de mon pacte. L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous, tant le valet né dans la maison que celui qui est acheté, et tout ce qui n'est point de votre race, et mon pacte sera dans votre chair à tout jamais. Tout mâle dont la chair ne sera point circoncise sera exterminé, parce qu'il aura violé mon pactes[70]…

Dieu dit aussi à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Saraï, mais Sara[71], Je la bénirai ; elle te donnera un fils que je bénirai : il sera sur les nations, et les rois des peuples sortiront de lui. Abraham tomba sur sa face, et se mit à rire, disant dans son cœur : Pense-t-il qu'un homme de cent ans fera un fils, et qu'une femme de quatre-vingt-dix ans accouchera[72] ? Et il dit à Dieu : Plût à Dieu qu'Ismaël vécût devant toi ! Et Dieu répondit à Abraham : Ta femme

t’engendrera un fils que tu appelleras Isaac. Je ferai un pacte avec lui et avec sa race à jamais ; et à l’égard d’Ismaël, je t’ai exaucé ; je le bénirai, je le multiplierai beaucoup : il engendrera douze chefs, et j’en ferai une grande nation… Alors Abraham prit son fils et tous ses esclaves qu’il avait achetés, et généralement tous les mâles de sa maison, et il leur coupa la chair du prépuce, comme le dieu Sadaï l’avait ordonné. Abraham se coupa la chair de son prépuce lui-même, à l’âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ismaël avait treize ans

accomplis quand il fut circoncis[73]. Abraham et Ismaël furent circoncis le même jour, et tous les hommes de sa maison, tant les natifs que les achetés, tout fut circoncis.

Or Dieu vint trouver Abraham dans la vallée de Mambré, assis devant sa tente dans la chaleur du jour ; et Abraham, ayant levé les yeux, vit trois hommes à côté de lui, et, les ayant vus, il courut au plus vite et les salua jusqu’à terre ; et leur dit : Messeigneurs, si j’ai trouvé grâce devant tes yeux[74], ne passe pas au delà de l’habitation de ton serviteur ; mais j’apporterai un peu d’eau pour laver vos pieds ; reposez-vous sous l’arbre. Je vous donnerai une bouchée de pain ; confortez-vous ; après cela vous passerez, car c’est pour manger que vous êtes venu vers votre serviteur ; et ils lui répondirent : Fais comme tu l’as dit, Abraham entra vite dans la tente de Sara, et lui dit : Dépêche-toi, pétris quatre-vingt-sept pintes de farine[75], et fais des pains cuits sous la cendre. Pour lui, il courut au troupeau, où il prit un veau très-tendre et très-bon, et il le

donna à un valet pour le faire cuire. Il prit aussi du kaimak et du lait ; et, le veau cuit, il se tint debout sous l'arbre vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara ta femme ? Et il répondit : Elle est dans sa tente. L'un d'eux lui dit : Je reviendrai dans un an en revenant, si je suis en vie[76], et ta femme Sara aura un fils. Sara ayant entendu cela derrière la porte de la tente, se mit ; à rire, car ils étaient tous deux bien vieux ; et Sara n'avait plus ses règles. Elle rit donc en se cachant, et dit : Après que je suis devenue vieille, et que mon Seigneur est si vieux, j'aurai encore du plaisir ! Mais Dieu dit à Abraham : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en disant : Puis-je enfanter étant si vieille ? Est-ce qu'il y a quelque chose de difficile à Dieu ? Je reviendrai à toi dans un an, comme je te l'ai dit, si je suis en vie[77], et Sara aura un fils. Sara toute tremblante, dit : Je n'ai point ri. Dieu lui dit : Si fait, tu as ri[78].

Les trois voyageurs s'étant levés de là, dirigèrent leurs yeux vers Sodome, et Abraham marchait en les menant ; et le Seigneur dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'il sera père d'une nation grande et robuste, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui[79] ? Car je sais qu'il ordonnera à lui et à toute sa famille de marcher dans la voie du Seigneur, et de faire jugement et justice. Dieu dit donc : La clameur des Sodomites et de Gomorrhe s'est multipliée, et le péché s'est appesanti. Je descendrai donc pour voir, et je verrai si la clameur, qui est venue à moi, est égalée par leurs œuvres, pour savoir si cela est, ou si cela n'est pas. Et ils partirent de là, et ils s'en

allèrent à Sodome : mais Abraham resta encore avec Dieu, et, s’approchant de lui, il lui dit : Est-ce que tu perdras le juste avec l’impie ? S’il y avait cinquante justes dans la cité, périront-ils aussi ? Et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes ? … Dieu lui dit : Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai pour l’amour d’eux… Et Abraham répliqua : S’il manque cinq de cinquante justes, détruiras-tu la ville pour ces cinq-là ? Et Dieu répondit : Je ne la détruirai point si j’en trouve quarante-cinq ; et Abraham continua : Peut-être ne s’en trouvera-t-il que quarante… Dieu répondit : Je ne la détruirai point, pour l’amour de ces quarante… Abraham dit : Et trente ? Dieu répondit : Je ne la détruirai point si j’en trouve trente… Et vingt ? … Et dix… — Je ne la détruirai point s’il y en a dix… Et Dieu se retira après cet entretien, et Abraham se retira chez lui.

Sur le soir les deux anges vinrent à Sodome ; et Loth, assis aux portes de la ville, les ayant vus, se leva, les salua, prosterné en terre, et leur dit : Messieurs, passez dans la maison de votre serviteur, demeurez-y, lavez vos pieds, et demain vous passerez votre chemin ; et ils lui dirent : Non, mais nous resterons dans la rue. Loth les pressa instamment, et les obligea de venir chez lui. Il leur fit à souper, cuisit des azymes, et ils mangèrent.

Mais, avant qu’ils allassent coucher, les gens de la ville, les hommes de Sodome, environnèrent la maison, depuis le plus jeune jusqu’au plus vieux, depuis un bout jusqu’à l’autre, et ils appelèrent Loth, et lui dirent : Où sont ces

gens qui sont entrés chez toi cette nuit ? Amène-les-nous, afin que nous en usions. Loth étant sorti vers eux, et fermant la porte derrière lui, leur dit : Je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal ; j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme, je vous les amènerai : abusez d'elles tout comme il vous plaira ; mais ne faites point de mal à ces deux hommes, car ils sont venus à l'ombre de mon toit : mais ils lui dirent : Retire-toi de là[80], ; cet étranger est-il venu chez nous pour nous juger ? Va, nous t'en ferons encore plus qu'à eux ; et ils firent violence à Loth, et se préparèrent à rompre les portes. Les deux voyageurs firent rentrer Loth chez lui, et fermèrent la porte. Ils frappèrent d'aveuglement tous les Sodomites, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte…

Les anges dirent à Loth : As-tu ici quelqu'un de tes gens, soit gendre, soit fils ou fille ? Fais sortir de la ville tout ce qui t'appartient, car nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri s'est élevé devant le Seigneur, qui nous a envoyés pour les détruire. Loth étant donc sorti, parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles ; il leur dit : Levez-vous et sortez de ce lieu, parce que le Seigneur va détruire cette ville ; et ils crurent qu'il se moquait d'eux[81].

Dès le point du jour, les deux anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant : Prends ta femme et tes filles, de peur que tu ne périsses pour le crime de la ville. Comme Loth tardait, ils le prirent par la main, et ils prirent la main de sa femme et de ses filles, parce que le Seigneur les épargnait…

et l’ayant tiré de sa maison, ils le mirent hors la ville, et lui dirent : Sauve ta vie ; ne regarde point derrière toi ; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses.

Le Seigneur donc fit tomber sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu qui tombait du ciel, et il détruisit ces villes et tout le pays d’alentour, et tous les habitants et toutes les plantes… La femme de Loth, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel[82]…

Abraham, s’étant levé de grand matin, vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur ; et, jetant les yeux sur Sodome, sur Gomorrhe, et sur tout le pays d’alentour, il ne vit plus rien que des étincelles et de la fumée qui s’élevait de terre, comme la fumée d’un four[83]… Loth monta de Ségor, et demeura sur la montagne dans une caverne avec ses deux filles[84]. L’aînée dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n’est resté aucun homme sur la terre qui puisse entrer à nous, selon la coutume de toute la terre ; venez, enivrons notre père avec du vin ; couchons avec lui, afin de pouvoir susciter de la semence de notre père ; et cette aînée alla coucher avec son père, qui ne sentit rien, ni quand il se coucha, ni quand il se releva ; et le jour suivant, cette aînée dit à la cadette : Voilà que j’ai couché hier avec mon père ; donnons-lui à boire cette nuit, et tu coucheras avec lui, afin que nous gardions de la semence de notre père. Elles lui donnèrent donc encore du vin à boire, et la petite fille coucha avec lui, qui n’en sentit rien, ni quand elle concourut avec lui, ni quand elle se leva. Ainsi, les deux filles de Loth furent grosses de leur père. L’aînée enfanta

Moab, qui fut père des Moabites jusqu'à aujourd'hui, et la cadette fut mère d'Ammon, qui veut dire *fils de mon peuple*. C'est le père des Ammonites jusqu'à aujourd'hui.

De là Abraham alla dans les terres australes, et il habita entre Cadès et Sur, et il voyagea en Gérare, et il dit que sa femme Sara était sa sœur ; c'est pourquoi Abimélech, roi de Gérare, enleva Sara ; mais le Seigneur vint par un songe, pendant la nuit, vers Abimelech, et lui dit : Tu mourras à cause de cette femme, car elle a un mari[85] ; mais Abimélech ne l'avait point touchée, et il dit : Seigneur, ferais-tu mourir des gens innocents et ignorants ? Ne m'a-t-il pas dit lui-même : *Elle est ma sœur* ? Ne m'a-t-elle pas dit : *Il est mon frère* ? J'ai fait cela dans la simplicité de mon cœur, et dans la pureté de mes mains… Dieu lui répondit : Je sais que tu l'as fait avec un cœur simple, c'est pourquoi je t'ai empêché de la toucher. Rends donc la femme à son mari, parce que c'est un prophète, et qui priera pour toi, et tu vivras ; mais si tu ne veux pas la rendre, sache que tu mourras, toi et tout ce qui est à toi. Aussitôt Abimélech se lève au milieu de la nuit; il appela tous ses gens, qui furent saisis de crainte. Il appela aussi Abraham, et lui dit : Qu'as-tu fait ? quel mal t'avions-nous fait pour attirer sur moi et sur mon royaume le châtiment d'un si grand crime ? Tu n'as pas dû faire ainsi envers nous. Abraham répondit : J'ai pensé en moi-même qu'il n'y avait peut-être point de crainte de Dieu dans ce pays-ci, et qu'on me tuerait pour avoir ma femme. D'ailleurs ma femme est aussi ma sœur, fille de mon père, mais non pas fille de ma

mère… Mais depuis que les dieux me font voyager loin de la maison de mon père, j’ai toujours dit à ma femme : Fais-moi le plaisir de dire partout où nous irons que je suis ton frère…

Abimélech donna donc des brebis et des bœufs, et des garçons et des servantes, à Abraham, et lui dit: Va-t’en, et habite où tu voudras ; et il dit à Sara ; Voici mille pièces d’argent pour ton frère, pour t’acheter un voile ; et partout où tu iras, souviens-toi que tu y as été prise[86].

Or Dieu avait fermé toutes les vulves[87] à cause de Sara, femme d’Abraham ; et, à la prière d’Abraham, Dieu guérit Abimélech, et sa femme, et ses servantes, et elles enfantèrent.

Or Dieu visita Sara comme il l’avait promis, et elle enfanta un fils dans sa vieillesse, dans le temps que Dieu avait prédit, et Abraham nomma ce fils Isaac… et il le circoncit le huitième jour comme Dieu l’avait ordonné, et il avait alors cent ans[88].

L’enfant prit sa croissance, et il fut sevré ; mais, Sara voyant le fils d’Agar l’Égyptienne jouer avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chassez-moi cette servante avec son fils ; car le fils de cette servante n’héritera point avec mon fils Isaac ; et Abraham, ayant consulté Dieu, se leva du matin, et, prenant du pain et une outre d’eau, les mit sur l’épaule d’Agar, et la renvoya ainsi, elle et son fils[89] ; et Agar s’en alla errante dans le désert de Bersabée ; et l’eau ayant manqué dans son outre, elle laissa son fils couché

sous un arbre : elle s’éloigna de lui d’un trait d’arc, et s’assit en le regardant et en pleurant, et en disant : Je ne verrai point mourir mon enfant… Dieu écouta la voix de l’enfant. L’ange de Dieu appela Agar du haut du ciel, et lui dit : Agar, que fais-tu là ? Ne crains rien, car Dieu a entendu la voix de l’enfant : lève-toi, prends le petit par la main, car j’en ferai une grande nation ; et Dieu ouvrit les yeux d’Agar, laquelle ayant vu un puits d’eau, remplit sa cruche, et donna à boire à l’enfant, et Dieu fut avec lui : il devint grand, demeura dans le désert ; il fut un grand archer, et il habita le désert de Pharan ; et sa mère lui donna une femme d’Égypte.

Après cela. Dieu tenta Abraham, et lui dit : Abraham ! Abraham ! Et il répondit : Me voilà ; et Dieu lui dit : Prends ton fils unique Isaac, que tu aimes ; mène-le dans la *terre de la vision*, et tu m’offriras ton fils en sacrifice sur une montagne que je te montrerai[90]… Abraham donc, se levant la nuit, sangla son âne, et

emmena avec lui deux jeunes gens, et Isaac son fils ; et ayant coupé du bois pour le sacrifice, il alla au lieu où Dieu lui avait commandé d’aller ; et le troisième jour, il vit de loin le lieu, et il dit aux jeunes gens : Attendez ici avec l’âne. Nous ne ferons qu’aller jusque-là, mon fils et moi ; et après avoir adoré, nous reviendrons… Il prit le bois du sacrifice, il le mit sur le dos de son fils ; et pour lui, il portait en ses mains du feu et un sabre. Comme ils marchaient ensemble. Isaac dit à son père : Mon père ! Abraham lui répondit : Que veux-tu, mon fils ? — Voilà, dit

Isaac, le feu et le bois ; où est la victime du sacrifice ? Abraham dit : Dieu pourvoira la victime du sacrifice, mon fils. Ils s'avancèrent donc ensemble, et ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham : il y éleva un autel, arrangea le bois par-dessus, lia Isaac son fils, et le mit sur le bois ; il étendit sa main et prit son glaive ; et voilà que l'ange de Dieu cria du haut du ciel, disant : Abraham ! Abraham ! qui répondit : Me voici. L'ange lui dit : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, et tu n'as pas pardonné à ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux, et il aperçut derrière lui un bélier embarrassé par ses cornes dans un buisson, et, le prenant, il l'offrit en sacrifice pour son fils… Or l'ange du Seigneur appela Abraham du ciel pour la seconde fois. J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, que parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as point épargné ton propre fils à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; ta semence possédera les portes de tes ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta semence, parce que tu as obéi à ma voix[91]. Or Sara, ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbée, qui est Hébron dans la terre de Chanaan[92] ; et Abraham vint pour crier, et pour la pleurer ; et s'étant levé, après avoir fait le devoir des funérailles, il dit aux enfants de Heth : Je suis chez vous étranger ; donnez-moi droit de sépulture chez vous, afin que j'enterre ma morte. Et les fils de Heth lui répondirent en disant : Tu es prince de Dieu

chez nous, enterre ta morte dans nos plus beaux sépulcres ; personne ne t'en empêchera. Abraham s'étant levé, et ayant adoré le peuple, il leur dit : S'il plaît à vos âmes que j'enterre ma morte. Parlez pour moi à Éphron, fils de Séor ; qu'il me donne sa caverne double à l'extrémité de son champ, qu'il me la cède devant vous, et que je sois en possession du sépulcre… Et Éphron dit : La terre que tu demandes vaut quatre cents sicles d'argent ; c'est le prix entre toi et moi ; ensevelis ta morte[93].

Abraham, ayant entendu cela, pesa l'argent qu'Éphron lui demandait, et lui paya quatre cents sicles de monnaie courante publique… Or Abraham était vieux de beaucoup de jours. Il dit au plus vieux serviteur de sa maison, qui présidait sur les autres serviteurs : Mets ta main sous ma cuisse, afin que je t'adjure, au nom du ciel et de la terre, que tu ne prendras aucune fille des Chananéens pour faire épouser a mon fils ; mais que tu iras dans la terre de ma famille, et que tu y prendras une fille pour mon fils Isaac[94] … Ce serviteur mit donc la main sous la cuisse d'Abraham son maître, et jura sur son discours. Il prit dix chameaux des troupeaux de son maître ; il partit chargé des biens de son maître, et alla en Mésopotamie, à la ville de Nachor… Étant arrivé le soir, au temps où les filles vont chercher de l'eau[95], il vit Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, et de Nachor, frère d'Abraham, qui vint avec une cruche d'eau sur l'épaule. C'était une fille très-agréable, une vierge très-belle qui n'avait point connu d'homme, et elle s'en retournait à la maison avec sa cruche. Le serviteur

d’Abraham alla à elle, et lui dit : Donne-moi à boire de l’eau de ta cruche ; et elle lui dit : Bois, mon bon seigneur ; elle mit sa cruche sur son bras ; et après qu’il eut bu elle ajouta : Je m’en vais tirer aussi de l’eau du puits pour tes chameaux, afin qu’ils boivent tous… Et après que les chameaux eurent bu, le serviteur tira deux pendants d’or pour le nez, qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets, qui pesaient dix sicles… Le serviteur d’Abraham dit au maître de la maison : Je bénis le Dieu d’Abraham mon maître, qui m’a conduit par le droit chemin afin que je prisse la fille du frère à mon maître pour femme à son fils…

Puis Éliézer, serviteur d’Abraham, dit : Renvoyez-moi, et que j’aille à mon maître… Les frères et la mère de Rébecca répondirent : Que cette fille demeure au moins dix jours avec nous, et elle partira… Et ils dirent : Appelons la fille, et interrogeons sa bouche[96]. Étant appelée, elle vint ; ils lui demandèrent : Veux-tu partir avec cet homme ? Elle répondit : Je partirai. Ils l’envoyèrent donc avec sa nourrice et le serviteur d’Abraham et ses compagnons, lui souhaitant prospérité, et lui disant : Tu es notre sœur ; puisses-tu croître en mille et mille, et que ta semence possède les portes de tes ennemis[97] !

Ainsi donc Rébecca et ses compagnes, montées sur des chameaux, suivirent cet homme, qui s’en retourna en grande diligence vers son maître… Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara sa mère[98]; il la prit en femme, et il l’aima tant que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée.

Or Abraham prit une autre femme, nommée Cetura, qui lui enfanta Zamram, Jecsan, Madan, Madian, et Jesboc, et Suhé[99]. Or les jours d'Abraham furent de cent soixante et quinze années, et il mourut de faiblesse dans une bonne vieillesse, plein de jours, et il fut réuni à son peuple… Isaac et Ismaël ses fils l'ensevelirent dans la caverne double qui est dans le champ d'Éphron, fils de Séor l'Éthéen, vis-à-vis Mambré… Isaac, âgé de quarante ans, ayant donc épousé Rébecca, fille de Bathuel, le Syrien de Mésopotamie, et sœur de Laban, Isaac pria le Seigneur pour sa femme, parce qu'elle était stérile, et le Seigneur l'exauça en faisant concevoir Rébecca ; mais les deux enfants dont elle était grosse se battaient dans son ventre l'un contre l'autre[100] ; et elle dit : Si cela est ainsi, pourquoi ai-je conçu ? Et elle alla consulter le Seigneur, qui lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples sortiront de ta matrice ; ils se diviseront ; un peuple surmontera l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit… Le temps d'enfanter étant venu, voilà qu'on trouva deux jumeaux dans sa matrice. Le premier qui sortit était roux, et hérissé de poil[101] comme un manteau : son nom est Ésaü ; l'autre, sortant aussitôt, tenait son frère par le pied avec la main, et on l'appela Jacob. Isaac avait soixante ans quand ces deux petits naquirent. Lorsqu'ils furent adultes, Ésaü fut homme habile à la chasse et laboureur ; Jacob, homme simple, habitait dans les tentes.

Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier de sa chasse ; mais Rébecca aimait Jacob… Un jour Jacob fit

cuire une fricassée, et Ésaü, étant arrivé fatigué des champs, lui dit : Donne-moi, je t'en prie, de cette fricassée rousse, parce que je suis très-fatigué. C'est pour cela qu'on l'appela depuis Ésaü le Roux. Jacob lui dit : Vends-moi donc ton droit d'ainesse[102]. Ésaü répondit : Je me meurs de faim ; de quoi mon droit d'aînesse me servira-t-il[103] ? — Jure-le moi donc, dit Jacob. Ésaü le jura, et lui vendit sa primogéniture ; et ayant pris la fricassée de pain et de lentilles, il mangea et but, et s'en alla, se souciant peu d'avoir vendu sa primogéniture.

Or une grande famine étant arrivée sur la terre, après la famine arrivée du temps d'Abraham, Isaac s'en alla vers Abimélech, roi des Philistins, dans la ville de Gérare[104] ; et Dieu lui apparut, et lui dit : Ne descends point en Égypte ; mais repose-toi dans la terre que je te dirai, et voyage dans cette terre ; je serai avec toi, je te bénirai : car je donnerai à toi et à ta semence tous ces pays ; j'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham ton père[105]. Je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel ; je donnerai à ta postérité toutes les terres, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence ; et cela parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a observé mes préceptes, mes ordonnances, mes cérémonies et mes lois[106]… Isaac demeura donc à Gérare. Les habitans de ce lieu l'interrogeant sur sa femme, il leur répondit, c'est ma sœur [107] : car il craignait d'avouer qu'elle était sa femme, pensant qu'ils le tueraient à cause de la beauté de sa femme. Et comme ils avaient demeuré plusieurs jours en ce lieu,

Abimeleck, roi des philistins, ayant vu par la fenêtre Isaac qui caressoit sa femme ; il le fit venir, et lui dit : il est clair qu'elle est ta femme ; pourquoi as-tu menti en disant qu'elle est ta sœur ? Isaac répondit : j'ai eu peur qu'on ne me tuât, à cause d'elle. Abimeleck lui dit : pourquoi nous as-tu trompés ? Il s'en est peu fallu que quelqu'un n'ait couché avec ta femme [108], et tu nous aurais attiré un grand péché. Et il fit une ordonnance à tout le peuple, disant : quiconque touchera la femme de cet homme, mourra de mort. Or Isaac sema dans cette terre ; et dans la même année il recueillit le centuple [109]. Et le seigneur le bénit, et il s'enrichit, profitant de plus en plus, et devint très grand. Et il eut beaucoup de brebis, et de grands troupeaux, et de serviteurs, et de servantes. Les philistins, lui portant beaucoup d'envie, ils boucherent avec de la terre tous les puits que son pere Abraham avait creusés. Abimeleck lui même dit à Isaac : retire-toi de nous ; car tu es devenu plus puissant que nous. Et Isaac s'en allant vint au torrent de Gérar et y habita, et y fit de nouveau creuser les puits que les gens de son pere y avaient creusés. Et ayant creusé dans le torrent, ils y trouverent de l'eau vive [110]mais il y eut encore une querelle entre les pasteurs de Gérar et les pasteurs d'Isaac, disant cette eau est à nous [111]. C'est pourquoi Isaac appella ce puits le puits de la calomnie… et les serviteurs d'Isaac vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un puits ; c'est pourquoi Isaac nomma ce puits l'abondance… et ésaü, âgé de quarante ans, épousa Judith, fille de Beri héthéen [112] ; et Basamath, fille d'élon du même lieu, qui toutes-deux

offenserent Isaac et Rébecca. Isaac, devenu vieux, ses yeux s'obscurcirent, il ne pouvait plus voir. Il appella donc ésaü son fils aîné, et lui dit : mon fils ! ésaü répondit, me voilà. Son pere lui dit : tu vois que je suis vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. Prends ton carquois et ton arc ; va-t-en aux champs ; apporte-moi ce que tu auras pris ; fais-m'en un ragoût, comme tu sais que je les aime ; apporte-le moi, afin que j'en mange, et que mon ame te bénisse avant que je meure. Rébecca, ayant entendu cela, et qu'ésaü était aux champs selon l'ordre de son pere, dit à Jacob son fils : j'ai entendu Isaac ton pere qui disait à ton frere ésaü, apporte-moi de ta chasse, fais-en un ragoût afin que j'en mange, et que je te bénisse devant le seigneur avant de mourir. Suis donc mes conseils, va-t-en au troupeau ; apporte-moi deux des meilleurs chevreaux, afin que j'en fasse à ton pere un plat que je sais qu'il aime. Et quand tu les auras apportés et qu'il en aura mangé, qu'il te benisse avant qu'il meure. Jacob lui répondit : tu sais que mon frere est tout velu [113], et que j'ai la peau douce. Si mon pere vient à me tâter, je crains qu'il ne pense que j'ai voulu le tromper, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rébecca lui dit : que cette malédiction soit sur moi, mon fils : entends seulement ma voix, et apporte ce que j'ai dit. Il y alla, il l'apporta à sa mere, qui prépara le ragoût que son pere aimait [114]. Elle habilla Jacob des bons habits d'ésaü, qu'elle avait à la maison ; elle lui couvrit les mains et le cou avec les peaux des chevreaux, puis lui donna la fricassée et les pains qu'elle avait cuits. Jacob, les ayant apportés à

Isaac, lui dit, mon pere ! Isaac répondit, qui es-tu, mon fils ? Jacob répondit ; je suis ésaü ; j'ai fait ce que tu m'as commandé : leve-toi, assieds-toi, mange de ma chasse, afin que ton ame me bénisse. Isaac dit à son fils : comment as-tu pu sitôt trouver du gibier ? Jacob répondit : la volonté de Dieu a été que je trouvasse sur le champ du gibier. Isaac dit : approche-toi que je te touche, et que je m'assure si tu es mon fils ou non. Jacob s'approcha de son pere ; et Isaac, l'ayant tâté, dit : la voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'ésaü ; et il ne le connut point, parce que ses mains, étant velues, parurent semblables à celles de son fils aîné. Il le bénit donc, et lui dit : es-tu mon fils ésaü ? Jacob répondit : je le suis. Isaac dit : apporte-moi donc de ta chasse, mon fils ; afin que mon ame te bénisse. Jacob lui présenta donc à manger ; il lui présenta aussi du vin qu'il but, et lui dit : approche-toi de moi et baise-moi, mon fils ; et il s'approcha, et baisa Isaac, qui, ayant senti l'odeur de ses habits, lui dit en le bénissant : voilà l'odeur de mon fils, comme l'odeur d'un champ tout plein béni du seigneur. Et il dit [115] : que Dieu te donne de la rosée du ciel, et de la graisse de la terre, abondance de bled et de vin ! Que les peuples te servent ! Que les tribus t'adorent ! Sois le seigneur de tes freres ! Que les enfans de ta mere soient courbés devant toi… à peine Isaac avait fini son discours, que Jacob étant sorti, ésaü arriva, apportant à son pere la fricassée de sa chasse, en lui disant ; leve-toi, mon pere, afin que tu manges de la chasse de ton fils, et que ton ame me bénisse. Isaac lui dit : qui es-tu ? ésaü répondit : je suis ton premier-né ésaü. Isaac fut tout épouvanté et tout

stupéfié ; et admirant la chose plus qu'on ne peut croire, il dit : qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse, j'ai mangé de tout avant que tu vinsses ; je l'ai béni, et il sera béni. ésaü, ayant entendu ce discours, se mit à braire d'une grande clameur ; et consterné il dit : béni-moi aussi mon pere. Isaac dit : ton frere est venu frauduleusement, et a attrapé ta bénédiction. ésaü repartit : c'est justement qu'on l'appelle Jacob ; car il m'a supplanté deux fois ; il m'a pris mon droit d'ainesse, et à présent il me dérobe ta bénédiction. N'y a-t-il point aussi de bénédiction pour moi [116] ? Isaac répondit : je l'ai établi ton maître, et je lui ai soumis tous ses freres ; il aura du bled et du vin : que puis-je, après cela, faire pour toi ? ésaü dit : pere, n'as-tu qu'une bénédiction ? Bénis-moi, je t'en prie. Et il pleurait en jettant de grands cris. Isaac ému lui dit : eh bien ! Dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel sera ta bénédiction. Tu vivras de ton épée ; et tu serviras ton frere ; et le temps viendra que tu secoueras le joug de ton cou… Jacob, étant arrivé en un certain endroit, et voulant s'y reposer après le soleil couché, prit une pierre, la mit sous sa tête, et il dormit en ce lieu. Il vit en songe une échelle appuyée d'un bout sur la terre, et l'autre bout touchait au ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle ; et Dieu était appuyé sur le haut de l'échelle, lui disant je suis le seigneur de ton pere Abraham, et Dieu d'Isaac : je te donnerai la terre où tu dors, à toi et à ta semence ; et ta semence sera comme la poussiere de la terre [117] : je te donnerai l'occident, l'orient, le nord et le midi : toutes les nations

seront bénies en toi, et en ta semence : je serai ton conducteur par-tout où tu iras. Jacob s'étant éveillé, dit : vraiment le seigneur est en ce lieu, et je n'en savais rien ; et tout épouvanté il dit : que ce lieu est terrible ! C'est la maison de Dieu, et la porte du ciel. Jacob, se levant donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête ; il l'érigea en monument, répandant de l'huile sur elle ; il appella Béthel la ville qui se nommait auparavant Luz [118]vœu au seigneur, disant : Dieu demeure avec moi ; s'il me conduit dans mes voyages, s'il me donne du pain pour manger et des habits pour me couvrir, et si je reviens sain et sauf chez mon pere, le seigneur alors sera mon Dieu [119] ; et cette pierre, que j'ai érigée en monument, s'appellera la maison de Dieu ; et je te donnerai la dixme de ce que tu m'auras donné [120]. Jacob, étant donc parti de ce lieu, il vit un puits dans un champ, près duquel étaient couchés trois troupeaux de brebis. Rachel arriva avec les troupeaux de son pere : car elle gardait ses moutons. Il abreuva son troupeau, et baisa Rachel, et lui dit qu'il était le frere de son pere et le fils de Rébecca. Or Laban avait deux filles, l'ainée était Lia, et la cadette était Rachel ; mais Lia avait les yeux chassieux, et Rachel était belle et bien faite. Jacob l'aima et dit à Laban : je te servirai sept ans pour Rachel, la plus jeune de tes filles. Laban lui dit : il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre ; demeure avec moi. Jacob servit donc Laban sept ans pour Rachel ; et il dit à Laban : donne-moi ma femme ; mon temps est accompli je veux entrer à ma femme [121]. Laban invita grand nombre de ses amis au festin, et fit les noces.

Mais le soir il lui amena Lia au lieu de Rachel [122] ; et Jacob ne s'en apperçut que le lendemain matin. Il dit à son beau-pere : pourquoi as-tu fait cela ? Ne t'ai-je pas servi pour Rachel ? Pourquoi m'as-tu trompé ; Laban répondit : ce n'est pas notre coutume dans ce lieu de marier les jeunes filles avant les ainées. Acheve ta premiere semaine le mariage avec Lia, et je te donnerai Rachel pour un nouveau travail de sept ans. Jacob accepta la proposition ; et au bout de la semaine il épousa Rachel. Et Jacob, ayant fait les noces avec Rachel qu'il aimait, servit encore Laban pendant sept autres années [123]. Mais Dieu, voyant que Jacob méprisait Lia, ouvrit sa matrice, tandis que Rachel demeurait stérile. Lia fit quatre enfans de suite, Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel dit à son mari : fais-moi des enfans, ou je mourrai. Jacob en colere répondit : me prens-tu donc pour un Dieu ? Est-ce moi qui t'ôte le fruit de ton ventre ? Rachel lui dit : j'ai Bala ma servante ; entre dans elle [124] ; qu'elle enfante sur mes genoux et que j'aie des fils d'elle. Et Jacob, ayant pris Bala, elle accoucha de Dan. Bala fit encore un autre enfant ; et Rachel dit : le seigneur m'a fait combattre contre ma sœur ; c'est pourquoi le nom de cet enfant sera Nephtali. Lia, voyant qu'elle ne fesait plus d'enfans, donna Zelpha sa servante à son mari ; et Zelpha, ayant accouché, Lia dit : cela est heureux et appella l'enfant Gad. Zelpha accoucha encore, et Lia dit : ceci est encor plus heureux ; c'est pourquoi on appellera l'enfant Azer. Or Ruben, étant allé dans les champs pendant la

moisson du froment, il trouva des mandragores [125]. Rachel eut envie d’en manger, et dit à Lia

donne-moi de tes mandragores. Lia

répondit : n’est-ce pas assez que tu m’aies pris mon mari, sans vouloir encore manger mes mandragores que mon fils m’a apportées ? Rachel lui dit : eh bien je te cede mon mari ; qu’il dorme avec toi cette nuit, et donne-moi de tes mandragores [126]. Lia alla donc au devant de Jacob qui revenait des champs, et lui dit : tu entreras dans moi cette nuit ; parce que je t’ai acheté pour prix de mes mandragores. Et Jacob coucha avec elle cette nuit-là. Dieu écouta la priere de Lia ; elle fit un cinquieme fils, et elle dit : Dieu m’a donné ma récompense, parce que j’ai donné ma servante à mon mari [127]. Jacob après cela dit à son beau-pere : tu sais comme je t’ai servi ; tu étais pauvre avant que je vinsse à toi ; maintenant tu es devenu riche ; il est juste que je pense aussi à mes affaires. Je serai encore ton valet, paissant tes troupeaux. Mettons à part toutes les brebis tachetées et marquées de diverses couleurs ; et désormais toutes les brebis et les chevres qui naîtront bigarrées seront à moi ; et celles qui naîtraient d’une seule couleur me convaincraient de t’avoir friponné. Laban dit : j’y consens. Or Jacob prit des branches de peuplier, d’amendier et de plane toutes vertes, les dépouilla d’une partie de leur écorce, ensorte qu’elles étaient vertes et blanches. Lors donc que les brebis et les chevres étaient couvertes au printemps par les mâles, Jacob mettait ces

branches bigarrées sur les abreuvoirs, afin que les femelles conçussent des petits bigarrés. Par ce moyen Jacob devint très riche : il eut beaucoup de troupeaux, de valets et de servantes, de chameaux et d'ânes [128]. Or Jacob, aiant entendu les enfans de Laban qui disaient, Jacob a volé tout ce qui était à notre pere ; et le seigneur aiant dit sur-tout à Jacob, sauve-toi dans le pays de tes peres et vers ta parenté et je serai avec toi, il appella Rachel et Lia, les fit monter sur des chameaux, et partit. Et prenant tous ses meubles avec ses troupeaux, il alla vers Isaac son pere au pays de Canaan. Aiant passé l'Euphrate, Laban le poursuivit pendant sept jours, et l'atteignit enfin vers la montagne de Galaad. Mais Dieu apparut en songe à Laban, et lui dit : garde-toi bien de rien dire contre Jacob [129]. Or Laban étant allé tondre ses brebis, Rachel, avant de s'enfuir, avait pris ce temps pour voler les *théraphim* , les idoles de son pere. Et Laban, ayant enfin atteint Jacob, lui dit : je pourrais te punir ; mais le dieu de ton pere m'a dit hier : prends garde de molester Jacob. Eh bien ! Veux-tu t'en aller voir ton pere Isaac ? Soit ; mais pourquoi m'as-tu volé mes dieux ? Jacob lui répondit : je craignais que tu ne m'enlevasses tes filles par violence ; mais, pour tes dieux, je consens qu'on fasse mourir celui qui les aura volés [130]. Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia, et des servantes, et ne trouva rien. Et étant entré dans les tentes de Rachel, elle cacha promptement les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus et dit à son pere : ne te fâche pas, mon pere, si je ne puis me lever : car j'ai mes ordinaires. Alors Jacob et Laban

se querellerent et se racommoderent, puis firent un pacte ensemble. Ils éleverent un monceau de pierres pour servir de témoignage, et l'appellerent le monceau du témoin, chacun dans sa langue. Comme il était seul en chemin pendant la nuit, voici qu'un phantôme lutta contre lui du soir jusqu'au matin ; et ce phantôme, ne pouvant le terrasser, lui frappa le nerf de la cuisse qui se sécha aussitôt, et le phantôme, l'ayant ainsi frappé, lui dit : laisse-moi aller ; car l'aurore monte. -je ne te lâcherai point, repondit Jacob, que tu ne m'ayes béni. Le spectre dit : quel est ton nom ? Il lui répondit : on m'appelle Jacob. Le spectre dit alors : on ne t'appellera plus Jacob : car si tu as pu te battre contre Dieu, combien seras-tu plus fort contre les hommes ! [131]. Jacob, étant donc revenu de Mésopotamie, vint à Salem, et acheta des enfans d'Hémor, pere du jeune prince Sichem, une partie d'un champ pour cent agneaux, ou pour cent *dragmonim* . Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes du pays de Sichem ; et le prince Sichem, fils d'Hémor roi du pays, l'aima, l'enleva et coucha avec elle, et lui fit de grandes caresses, et son ame demeura jointe avec elle. Et courant chez son pere Hémor, il lui dit : mon pere ! Je t'en conjure, donne-moi cette fille pour femme [132]. Hémor alla en parler à Jacob ; et il en parla aussi aux enfans de Jacob. Il leur dit : allions-nous ensemble par des mariages ; donnez-nous vos filles, et prenez les nôtres ; demeurez avec nous. Cette terre est à vous : cultivez-la, possédez-la, faites y commerce. Sichem parla de-même ; il dit : demandez la dot que vous voudrez, les présens que

vous voudrez ; vous aurez tout, pourvu que j’aie Dina. Les fils de Jacob répondirent frauduleusement à Sichem et à son pere : il est illicite et abominable parmi nous de donner notre sœur aux incirconcis : rendez-vous semblables à nous, coupez vos prépuces, et alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres, et nous ne ferons qu’un peuple. La proposition fut agréable à Sichem, à Hémor et au peuple. Tous les mâles se firent couper le prépuce ; et au troisieme jour de l’opération, Siméon et Lévi, freres de Dina, entrerent dans la ville, massacrerent tous les mâles, tuerent surtout le roi Hémor et le prince Sichem ; après quoi tous les autres fils de Jacob vinrent dépouiller les morts, saccagerent la ville, prirent les moutons, les bœufs, et les ânes, ruinerent la campagne et emmenerent les femmes et les enfans captifs. Sur ces entrefaites, Dieu dit à Jacob [133] : leve-toi, va à Bethel, habites-y, dresse un autel au dieu qui t’apparut, quand tu fuyais ton frere ésaü. Jacob, ayant rassemblé tous ses gens, leur dit : jettez loin de vous tous les dieux étrangers qui sont parmi vous ; purifiez vous et changez d’habits. Ils lui donnerent donc tous les dieux qu’ils avaient, et les ornemens qui étaient aux oreilles de ces dieux, et Jacob les enfouit au pié d’un thérébinte, derriere la ville de Sichem. Quand ils furent partis, Dieu jetta la terreur dans toutes les villes des environs, et personne n’osa les poursuivre dans leur retraite. Dieu apparut une seconde fois à Jacob depuis son retour de Mésopotamie, et Dieu lui dit : ton nom ne sera plus Jacob, mais ton nom sera Israël ; et il lui dit : je suis le dieu très puissant ; je te ferai croître et multiplier ; tu seras pere de

plusieurs nations ; et des rois sortiront de tes reins. Jacob partit ensuite de Béthel, et vint au printemps au pays qui mene à éphrata, Rachel étant prête d'accoucher. Ses couches furent si douloureuses qu'elles la mirent à la mort. Son ame étant prête de sortir, elle donna à son fils le nom de Benoni, le fils de ma douleur. Mais Jacob l'appella Benjamin, le fils de ma droite. Rachel mourut, et fut enterrée sur le chemin qui mene à éphrata, c'est-à-dire à Bethléem. Jacob mit une pierre sur le lieu de sa sépulture, qu'on voit encore aujourd'hui. Or étant parti de ce lieu, il transporta ses tentes dans un endroit appellé la tour des troupeaux ; et ce fut là que Ruben, fils aîné de Jacob coucha avec Bala [134], femme ou concubine de son pere. Or Jacob avait douze fils. Les fils de Lia sont Ruben, Siméon, Levi, Juda, Issachar, et Zabulon. Les fils de Rachelsont Dan et Nephtali[135]. Les fils de la servante Zelpha sont Gad et Azer. Voilà les fils qui sont nés à Jacob en Mésopotamie. Or voici les générations d'ésaü, qui sont nées d'ésaü, qui est le même qu'édom. ésaü épouse des filles cananéennes, Ada, Olibama, Bésémath, et il en eut plusieurs fils qui furent princes, et qui firent paître des ânes. Ici l'auteur sacré, après avoir nommé tous ces princes arabes, ajoute : ce sont là les rois qui regnerent dans le pays d'édom, avant que les enfans d'Israël eussent un roi, [136]. Or Jacob habita dans la terre de Canaan, où son pere avait voyagé, et voici les affaires de la famille de Jacob. Joseph, âgé de seize ans[137], menait paître le troupeau avec ses freres ; et il accusa ses freres auprès de son pere d'un très grand crime. Or Israël aimait

son fils Joseph plus que tous ses enfans ; parce qu'il l'avait engendré étant vieux ; et même il lui avait donné une tunique bigarrée : c'est pourquoi ses freres le haïssaient. Il arriva aussi qu'il leur raconta un songe qui le fit haïr encore davantage. Il leur dit : écoutez mon songe. J'ai songé que nous étions occupés ensemble à lier des gerbes, que ma gerbe s'élevait et que vos gerbes adoraient ma gerbe. J'ai songé encore un autre songe. C'est que le soleil et la lune et onze étoiles m'adoraient… et ses freres se disaient : tuons notre songeur, et nous dirons qu'une bête l'a mangé ; et nous verrons de quoi lui auront servi ses songes… et s'étant assis ensuite pour manger leur pain, ils virent des ismaëlites qui venaient de Galaad avec des chameaux chargés d'aromates ; ils vendirent à ces marchands leur frere Joseph qu'ils avaient jeté tout nu dans un puits sec, après l'avoir dépouillé de sa belle robe bigarrée, et ils le vendirent vingt pieces d'argent [138]. Alors ils prirent la tunique de Joseph, et l'ayant arrosée du sang d'un chevreau ils l'envoyerent à leur pere, et lui firent dire : nous avons trouvé cela ; vois si c'est la robe de ton fils où non. Et Jacob, aiant déchiré ses vêtemens, il se revêtit d'un cilice, pleurant longtemps son fils ; et il dit : je descendrai avec mon fils dans l'enfer, et il continua de pleurer. Les ismaëlites, ou madianites vendirent Joseph en égypte à Putiphar, eunuque de pharaon, et maître de la milice [139]En ce temps là Juda alla en Canaan, et ayant vu la fille d'un cananéen nommé Sua il la prit pour sa femme et entra dans elle, et en eut un fils nommé Her, et un autre fils nommé Onan, et un troisieme appellé Séla [140]..

Or Juda donna pour femme à son fils Her une fille nommée Thamar. Or son premier-né Her, étant méchant devant le seigneur, Dieu le tua. Juda dit donc à Onan son second fils : prends pour femme la veuve de ton frere ; entre dans elle, et suscite la semence de ton frere. Mais Onan, sachant que les enfans qu'il ferait ne seraient point à lui, mais seraient réputés être les enfans de feu son frere, en entrant dans sa femme, répandait sa semence par terre. C'est pourquoi le seigneur le tua aussi. C'est pourquoi Juda dit à Thamar sa bru : va-t'en ; reste veuve dans la maison de ton pere, jusqu'à ce que mon troisieme fils Séla soit en âge. Elle s'en alla donc et habita chez son pere. Or Juda, étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile, et s'assit sur un chemin fourchu ; et Juda, l'ayant apperçue, crut que c'était une fille de joie, car elle avait caché son visage ; et s'approchant d'elle, il lui dit : il faut que je couche avec toi ; car il ne savait pas que c'était sa bru. Et elle lui dit : que me donneras-tu pour coucher avec moi ? Je t'enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau. Elle répliqua : je ferai ce que tu voudras ; mais donne-moi des gages. Que demandes-tu pour gage, dit Juda ? Thamar répliqua : donne-moi ton anneau, ton brasselet et ton bâton. Il n'y eut que ce coït entre Juda et Thamar ; elle fut engrossée sur le champ. Et ayant quitté son habit, elle reprit son habit de veuve. Juda envoya par son valet le chevreau promis, pour reprendre ses gages. Le valet, ne trouvant point la femme, demanda aux habitans du lieu : où est cette fille de joie qui était assise sur ce chemin fourchu ? Ils répondirent tous : il n'y a point eu de fille de joie en ce lieu. Juda dit : eh bien ! Qu'elle garde

mes gages ; elle ne pourra pas au moins m’accuser de n’avoir pas voulu la payer. Or trois mois après on vint dire à Juda : ta bru a forniqué ; car son ventre commence à s’enfler. Juda dit : qu’on l’aille chercher au plus vite, et qu’on la brûle. Comme on la conduisait au supplice, elle renvoya à Juda son anneau, son brasselet et son bâton, disant : celui à qui cela appartient m’a engrossée. Juda, aiant reconnu ses gages, dit : elle est plus juste que moi. Cependant Joseph fut conduit en égypte ; et Putiphar l’égyptien, eunuque de pharaon et prince de l’armée, l’acheta des ismaëlites. Et après plusieurs jours, la femme de Putiphar, ayant regardé Joseph, lui dit : couche avec moi. Lequel ne consentant point à cette action mauvaise, lui dit : voilà que mon maître m’a confié tout son bien ; en sorte qu’il ne sait pas ce qu’il a dans sa maison ; il m’a rendu le maître de tout, excepté de toi qui es sa femme. Cette femme sollicitait tous les jours ce jeune homme ; et il refusait de commettre l’adultere. Il arriva un certain jour que Joseph, étant dans la maison et fesant quelque chose sans témoin, elle le prit par son manteau, et lui dit : couche avec moi. Joseph, lui laissant son manteau, s’enfuit dehors. La femme, voyant ce manteau dans ses mains et qu’elle était méprisée, montra ce manteau à son mari, comme une preuve de sa fidélité, et lui dit : cet esclave hébreu, que tu as amené, est entré à moi pour se moquer de moi, et m’ayant entendu crier, il m’a laissé son manteau que je tenais, et s’en est enfui [141]. Après cela, il arriva que deux autres eunuques du roi d’égypte, son échanson et son panetier [142], furent

mis dans la prison du prince de l'armée, dans laquelle prison Joseph était enchaîné. Et ils eurent chacun un songe dans la même nuit. Ils dirent à Joseph : nous avons eu chacun un songe, et il n'y a personne pour l'expliquer. Et Joseph leur dit [143] : n'est-ce pas Dieu qui interprête les songes ? Raconte-moi ce que tu as vu. Le grand échanson du roi lui répondit : j'ai vu une vigne ; il y avait trois branches qui ont produit des boutons, des fleurs et des raisins mûrs ; je tenais dans ma main la coupe du roi ; j'ai pressé dans sa coupe le jus des raisins, et j'en ai donné à boire au roi. Joseph lui dit : voici l'interprétation de ce songe. Les trois branches sont trois jours, après lesquels pharaon te rendra ton emploi, et tu lui serviras à boire comme à l'ordinaire. Je te prie seulement de te souvenir de moi, afin que le pharaon me fasse sortir de cette prison ; car j'ai été enlevé, par fraude, de la terre des hébreux, et j'ai été mis dans une citerne. Le grand panetier dit à Joseph ; j'ai eu aussi un songe. J'avais trois paniers de farine sur ma tête ; et les oiseaux sont venus la manger. Joseph lui répondit : les trois corbeilles signifient trois jours, après quoi pharaon te fera pendre, et les oiseaux te mangeront. Trois jours après arriva le jour de la naissance de pharaon : il fit un grand festin à ses officiers, et se ressouvint à table de son grand échanson et de son grand panetier. Il rétablit l'un pour lui donner à boire, et fit pendre l'autre, afin de vérifier l'explication de Joseph. Mais le grand échanson, étant rétabli, oublia l'interprête de son rêve. Deux ans après, pharaon eut un songe. Il crut être sur le bord d'un fleuve dont sortaient sept vaches belles et grasses, et ensuite sept

maigres et vilaines ; et ces vilaines dévorerent les belles. Il se rendormit, et vit sept épis très-beaux à une même tige, et sept autres épis desséchés qui mangerent les autres épis. Saisi de terreur, il envoya dès le matin chercher tous les sages et tous les devins ; nul ne put lui expliquer son rêve. Alors le grand échanson se souvint de Joseph ; il fut tiré de prison par ordre du roi, et présenté à lui, après qu'on l'eût rasé et habillé. Joseph répondit : les deux songes du roi signifient la même chose. Les sept belles vaches et les sept beaux épis signifient sept ans d'abondance. Les sept vaches maigres et les sept épis desséchés signifient sept années de stérilité. Il faut donc que le roi choisisse un homme sage et habile qui gouverne toute la terre d'égypte, et qui établisse des préposés qui gardent chaque année la cinquieme partie des fruits. Le conseil plut à pharaon et à ses ministres. Le roi leur dit : où pouvons-nous trouver un homme aussi rempli que lui de l'esprit de Dieu ? Et il dit à Joseph : puisque Dieu t'a montré tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi et semblable à toi [144] ? Il lui donna son anneau, le vêtit d'une robe de fin lin, lui mit au cou un collier d'or, le fit monter sur un char ; et un héraut criait : que tout le monde fléchisse le genou devant le gouverneur de l'égypte. Il changea aussi son nom, il l'appella Zaphna-Paneah, et lui fit épouser Azeneth fille de Putiphar, qui était aussi prêtre d'Héliopolis. Avant que la famine commençât, Joseph eut deux fils de sa femme Azeneth, fille de Putiphar. Et il nomma l'aîné Manassé, et l'autre éphraïm. [145]or Jacob, ayant appris qu'on vendait du

bled en égypte, dit à ses enfans : allez acheter en égypte du bled… ils vinrent donc se présenter devant Joseph. Joseph, les ayant reconnus, ses freres ne le reconnurent pas, quoiqu'il les eût bien reconnus ; et il leur dit : vous êtes des espions. Ils répliquerent : nous sommes douze freres et vos serviteurs, tous enfans d'un même pere, et l'autre n'est plus au monde. Allez, allez, leur dit Joseph ; vous êtes des espions. Envoyez quelqu'un de vous chercher votre petit frere ; et vous resterez en prison, jusqu'à ce que je sache si vous avez dit vrai ou faux. Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, et le troisieme jour il les fit sortir et leur dit : qu'un seul de vos freres demeure dans les liens en prison ; vous autres allez-vous-en, et emportez le froment que vous avez acheté ; mais amenez-moi le plus jeune de vos freres, afin que je voie si vous m'avez trompé, et que vous ne mouriez point. Et ayant fait prendre Siméon, il le fit lier en leur présence. Il ordonna à ses gens d'emplir leurs sacs de bled, et de remettre dans leurs sacs leur argent, et de leur donner encore des vivres pour leur voyage. Les freres de Joseph partirent donc avec leurs ânes chargés de froment. Et étant arrivés à l'hôtellerie [146], l'un d'eux ouvrit son sac pour donner à manger à son âne, et il dit à ses freres : on m'a rendu mon argent, le voici dans mon sac ; et ils furent tous saisis d'étonnement [147]… étant arrivés chez leur pere en la terre de Canaan, ils lui conterent tout ce qui leur était arrivé. Jacob leur dit : s'il est nécessaire que j'envoie mon fils Benjamin, faites ce que vous voudrez. Prenez les meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, un

peu de résine, de miel, de storax, du térébinthe et de la menthe ; portez aussi avec vous le double de l'argent que vous avez porté à votre voyage, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise… ils retournerent donc en égypte avec l'argent. Ils se présenterent devant Joseph, qui, les ayant vus et Benjamin avec eux, dit à son maître d'hôtel : faites-les entrer ; tuez des victimes ; préparez un dîner, car ils dîneront avec moi à midi [148]… Joseph, ayant levé les yeux et ayant remarqué son frere Utérin, il leur demanda : est-ce là votre petit frere dont vous m'avez parlé ? Et il lui dit : Dieu te favorise, mon fils. Et il sortit promptement, parce que ses entrailles étaient émues sur son frere, et que ses larmes coulaient. On servit à part Joseph, et les égyptiens qui mangeaient avec lui, et les freres de Joseph aussi à part : car il est défendu aux égyptiens de manger avec des hébreux : ces repas seraient regardés comme prophanes. Les fils de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, selon l'ordre de leur naissance, et ils furent fort surpris qu'on donnât une part à Benjamin cinq fois plus grande que celles des autres… or Joseph donna ordre à son maître d'hôtel d'emplir les sacs des hébreux de blé, et de mettre leur argent dans leurs sacs, et de placer à l'entrée du sac de Benjamin non seulement son argent, mais encore la coupe même du premier ministre. On les laissa partir le lendemain matin avec leurs ânes ; puis on courut après eux ; on fit ouvrir leurs sacs, et on trouva la coupe et l'argent au haut du sac de Benjamin. Le maître d'hôtel leur dit : ah, quel mal avez-vous rendu pour le bien qu'on vous a fait ! Vous avez volé la tasse dans laquelle monseigneur boit, sa tasse

divinatoire dans laquelle il prend ses augures [149]. Joseph ne pouvait plus se retenir devant le monde ; ainsi il ordonna que tous les assistants sortissent dehors, afin que personne ne fût témoin de la reconnaissance qui allait se faire. Et élevant la voix, avec des gémissemens que les égyptiens et toute la maison de pharaon entendirent, il dit à ses freres : je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Ses freres ne pouvaient répondre, tant ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit avec douceur : approchez-vous de moi ; et lors ils s'approcherent. Oui, dit-il, je suis votre frere Joseph que vous avez vendu en égypte. Ne craignez rien ; ne vous troublez point pour m'avoir vendu dans ces contrées. C'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en égypte. Ce n'est point par vos desseins que j'ai été conduit ici, mais par la volonté de Dieu qui m'a rendu le pere, le sauveur du pharaon, et qui m'a fait prince de toute la terre d'égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon pere ; dites-lui ces paroles : Dieu m'a rendu le maître de toute l'égypte ; venez et ne tardez point [150]. Vous demeurerez dans la terre de Gessen, ou Gossen : car il reste encore cinq années de famine. Je vous nourrirai, de peur que vous ne mouriez de faim, vous et toute votre famille. Vos yeux et les yeux de mon frere Benjamin sont témoins que ma bouche vous parle votre langue. Et il baisa Benjamin et tous ses freres qui pleurerent, et qui enfin oserent lui parler. Le bruit s'en répandit par-tout dans la cour du roi. Les freres de Joseph y vinrent. Le pharaon s'en réjouit ; il dit à Joseph d'ordonner qu'ils chargeassent leurs ânes, et qu'ils amenassent leur

pere et tous leurs parens : je leur donnerai, dit-il, tous les biens de l'égypte [151], et ils mangeront la moëlle de la terre. Dites qu'ils prennent des voitures d'égypte pour amener leurs femmes et les petits enfans ; car toutes les richesses de l'égypte seront à eux. Israel, étant parti avec tout ce qui était à lui, vint au puits du jurement. Et ayant immolé des victimes au dieu de son pere Isaac, il entendit Dieu dans une vision pendant la nuit, lequel lui dit : Jacob, Jacob ! Et il répondit : me voilà. Dieu ajouta : je suis le très-fort, le Dieu de ton pere ; ne crains point, descends en égypte : car je te ferai pere d'un grand peuple ; j'y descendrai avec toi, et je t'en ramenerai [152]. Tous ceux qui vinrent en égypte avec Jacob et qui sortirent de sa cuisse, étaient au nombre de soixante et six, sans compter les femmes de ses enfans. Jacob étant arrivé, Joseph monta sur son chariot, vint au devant de son pere et pleura en l'embrassant. Et il dit à ses freres et à toute la famille de son pere : lorsque le pharaon vous fera venir et qu'il vous demandera quel est votre métier, vous lui répondrez : nous sommes des pasteurs ; vos serviteurs sont nourris dans cette profession dès leur enfance, nos peres y ont été nourris ; et vous direz tout cela, afin que vous puissiez habiter dans la terre de Gessen. Car les égyptiens ont en horreur tous les pasteurs de brebis [153]. Le roi dit donc à Joseph : votre pere et vos freres sont venus à toi ; toute la terre d'égypte est devant tes yeux. Fais-les habiter dans le meilleur endroit, et donne-leur la terre de Gessen : et si tu connais des hommes entendus, donne-leur l'intendance de mes troupeaux [154].

Après cela Joseph introduisit son pere devant le roi, qui lui demanda : quel âge as-tu ? Et il lui répondit : ma vie a été de cent-trente ans, et je n'ai pas eu un jour de bon [155]. Joseph donna donc à son pere et à ses freres la possession du meilleur endroit appellé Ramessès, et il leur fournit à tous des vivres : car le pain manquait dans tout le monde. Et la faim désolait principalement l'égypte et le Canaan. Joseph aiant tiré tout l'argent du pays pour du bled : mit cet argent dans le trésor du roi. Et les acheteurs, n'ayant plus d'argent, tous les égyptiens vinrent à Joseph : donnez-nous du pain ; faut-il que nous mourions de faim, parce que nous n'avons point d'argent ? Et il leur répondit : amenez-moi tout votre bétail, et je vous donnerai du bled en échange. Les égyptiens amenerent donc leur betail [156], et il leur donna dequoi manger pour leurs chevaux, leurs brebis, leurs bœufs et leur s ânes. Les égyptiens étant venus l'année suivante, ils dirent : nous ne cacherons point à monseigneur que n'ayant plus ni argent, ni bétail, il ne nous reste que nos corps et la terre. Faudra-t-il que nous mourions à tes yeux ? Prens nos personnes et notre terre, fais-nous esclaves du roi, et donne-nous des semailles : car le cultivateur étant mort, la terre se réduit en solitude. Joseph acheta donc toutes les terres et tous les habitans de l'égypte d'une extrêmité du royaume à l'autre, excepté les seules terres des prêtres qui leur avaient été données par le roi. Ils étaient en outre nourris des greniers publics ; c'est pourquoi ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres. Alors Joseph dit aux peuples : vous voyez que le pharaon est le maître de toutes

vos terres et de toutes vos personnes. Maintenant voici des semailles ; ensemencez les champs, afin que vous puissiez avoir du bled et des légumes. La cinquieme partie appartiendra au roi : *je vous permets ;* et les quatre autres pour semer et pour manger ; à vous et à vos enfans. Et ils lui répondirent : notre salut est entre tes mains ; que le roi nous regarde seulement avec bonté, et nous le servirons gaiement [157]. Joseph, après la mort de Jacob, ordonna aux médecins ses valets de l'embaumer avec leurs aromates ; et ils employerent 40 jours à cet ouvrage. Et toute l'égypte pleura Jacob pendant soixante et dix jours. Et Joseph alla enterrer son pere dans le Canaan, avec tous les chefs de la maison du pharaon, toute sa maison et tous ses freres, accompagnés de chariots et de cavaliers en grand nombre. Et ils porterent Jacob dans la terre de Canaan ; et ils l'ensevelirent dans la caverne qu'Abraham avoit achetée d'éphron l'éthéen, vis-à-vis de Mambré [158]. Joseph revenu dans l'égypte avec toute la maison de son pere, il vit, éphraïm et les enfans d'éphraïm et ceux de Manassé son autre fils, jusqu'à la troisieme génération ; et il mourut, âgé de cent-dix ans, et on l'embauma, et on mit son corps dans un coffre en égypte [159].

marquer des bornes, soit pour indiquer des routes. Elles étaient réputées consacrées, les unes au soleil, les autres à la lune ou aux planetes. Les statues ne furent substituées à ces pierres que longtemps après. Sanconiaton parle des *béthilles* , qui étaient déjà sacrées de son temps.; (Note de Voltaire.)

1. ↑ Le texte hébreu, c'est-à-dire phénicien, syriaque, porte expressément : les dieux fit, et non pas : Dieu créa : *Deus creavit,* comme le porte la

Vulgate. C’est une phrase commune aux langues orientales, et souvent les Grecs ont employé ce trope, cette figure de mots. (*Note de Voltaire*.)

2. ↑ *Tohu bohu* signifie à la lettre sens dessus dessous. C’est proprement le *Chaut-ereb* de Sanchoniathon le Phénicien, dont les Grecs prirent leur Chaos et leur Érèbe. Sanchoniathon écrivit incontestablement avant le temps où l’on place Moïse.

   On ne voit pas de chaos expressément marqué chez les Persans ; les Égyptiens semblent ne l’avoir pas connu ; les Indiens encore moins. Il n’y a rien dans les écrits chinois venus jusqu’à nous qui ait le moindre rapport à ce chaos, à son débrouillement, à la formation du monde. De tous les peuples policés, les Chinois paraissent les seuls qui aient reçu le monde tel qu’il est, sans vouloir deviner comment il fut fait ; n’ayant point de révélation comme nous, ils se turent sur la création : ce furent les Phéniciens qui parlèrent les premiers du chaos. Voyez Sanchoniathon, cité par Eusèbe, évêque de Césarée, comme un auteur authentique. (*Id*.)

3. ↑ L’auteur sacré place ici la formation de la lumière quatre jours avant la formation du soleil ; mais toute l’antiquité a cru que le soleil ne produit pas la lumière, qu’il ne sert qu’à la pousser, et qu’elle est répandue dans l’espace. Descartes même fut longtemps dans cette erreur. C’est Roemer le Danois qui, le premier, a démontré que la lumière émane du soleil, et en combien de minutes. Les critiques osent dire que si Dieu avait d’abord répandu la lumière dans les airs pour être poussée par le soleil, et pour éclairer le monde, elle ne pouvait être poussée, ni éclairer, ni être séparée des ténèbres, ni faire un jour du soir au matin, avant que le soleil existât : cette théorie est contraire, disent-ils, à toute physique, et à toute raison ; mais ils doivent songer que l’auteur sacré n’a pas prétendu faire un traité de philosophie et un cours de physique expérimentale. Il se conforma aux opinions de son temps *, et se proportionna en tout aux esprits grossiers des Juifs, pour lesquels il écrivait : sans quoi il n’aurait été entendu de personne. Il est vrai que la *Genèse* est encore difficile à entendre : aussi les Juifs en défendirent la lecture avant l’âge de vingt-cinq ans ; et cette défense fut aisément exécutée dans un pays où les livres furent toujours extrêmement rares.

   Ce dogme, que Dieu commença par la création de la lumière, est entièrement conforme à l’opinion de l’ancien Zoroastre et des premiers Persans: ils divisèrent la lumière des ténèbres; jusque-là les Hébreux et les Persans furent d’accord, mais Zoroastre alla bien plus loin. La lumière et les ténèbres furent ennemis, et Arimane, dieu de la nuit, fut

toujours révolté contre Oromaze, le dieu du jour : c'était une allégorie sensible, et d'une philosophie profonde. Voyez Hyde, chapitre IX.

Il a paru, en 1774, un ouvrage sur les six jours de notre création, par le docteur Chrisander, professeur en théologie. Il assure que Dieu créa, le second jour, la matière électrique, et ensuite la lumière ; « qu'alors la vénérable Trinité, qui n'avait point reçu de dehors l'idée exemplaire de la lumière, vit que la lumière était bonne, et avait sa perfection ». Tout le commentaire de M. Chrisander est dans ce goût ; il en faut féliciter notre siècle. (*Note de Voltaire*.)

4. ↑ *Racach* signifie le solide, le ferme, le firmament. Tous les anciens croyaient que les cieux étaient solides, et on les imagina de cristal, puisque la lumière passait à travers. Chaque astre était attaché à son ciel épais et transparent ; mais comment un vaste amas d'eau pouvait-il se trouver sur ces firmaments ? Ces océans célestes auraient absorbé toute la lumière qui vient du soleil et des étoiles, et qui est réfléchie des planètes. La chose était impossible : n'importe, on était assez ignorant pour penser que la pluie venait de ces cieux supérieurs, de cette plaque, de ce firmament. C'est le sentiment d'Origène, de saint Augustin, de saint Cyrille, de saint Ambroise, et d'un nombre considérable de docteurs.

Pour avoir de la pluie il fallait que l'eau tombât du firmament. On imagina des fenêtres, des cataractes, qui s'ouvraient et se fermaient : c'est ainsi que, dans l'Amérique septentrionale, les pluies étaient formées par les querelles d'un petit garçon céleste et d'une petite fille céleste qui se disputaient une cruche remplie d'eau ; le petit garçon cassait la cruche, et il pleuvait. (*Id.*)

5. ↑ C'était encore une idée universellement répandue dans notre Occident que l'homme était formé à l'image des dieux.

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

OVID., *Met*., 1, 83.)

L'antiquité profane était anthropomorphite. Ce n'était pas l'homme qu'elle imaginait semblable aux dieux. Elle se figurait des dieux semblables aux hommes. C'est pourquoi tant de philosophes disaient que si les chats s'étaient forgé des dieux, ils les auraient fait courir après les souris. La Genèse, en ce point comme en plusieurs autres, se conforme toujours à l'opinion vulgaire, pour être à la portée des simples. (*Id.*)

6. ↑ Voilà l'homme et la femme créés ; et cependant quand tout l'ouvrage de la création est complet, le Seigneur fait encore l'homme, et il lui prend une côte pour en faire une femme. Ce n'est point sans doute une contradiction : ce n'est qu'une manière plus étendue d'expliquer ce qu'il avait d'abord annoncé. (*Note de* Voltaire.*)*
7. ↑ *Il l'avait créé pour le faire* : c'est une expression hébraïque qu'il est difficile de rendre littéralement. Elle ressemble à ces phrases fort communes : *En* s'en allant, ils s'en allèrent ; en pleurant, ils pleurèrent.

   Une remarque plus importante est que le premier Zoroastre fit créer l'univers en six temps, qu'on appela les six gahambàrs ; ces six temps, qui n'étaient pas égaux, composèrent une année de trois cent soixante et cinq jours. Il y manquait six heures, ou environ, mais c'était beaucoup que dans des temps si reculés Zoroastre ne se fût trompé que de six heures ; nous ne croyons pas que le premier Zoroastre eût neuf mille ans d'antiquité, comme on l'a dit ; mais il est incontestable que la religion des Persans existait depuis très-longtemps. (*Id.*)

8. ↑ Ce ne peut être sur tout le globe que cette fontaine versait ses eaux. Il faut apparemment entendre par toute la terre l'endroit où était le Seigneur. Il n'y avait point encore de pluie, mais il y avait des eaux inférieures ; et il faut que ces eaux inférieures eussent produit cette fontaine. (*Id.*)
9. ↑ *Dieu lui souffla un souffle* prouve qu'on croyait que la vie consiste dans la respiration. Elle en fait effectivement une partie essentielle. Ce passage fait voir ainsi que tous les autres, que Dieu agissait comme nous, mais dans une plénitude infinie de puissance : il parlait, il donnait ses ordres, il arrangeait, il soufflait, il plantait, il pétrissait, il se promenait, il faisait tout de ses mains. (*Id.*)
10. ↑ Ce jardin, ce verger d'Éden était nécessaire pour nourrir l'homme et la femme. D'ailleurs, dans les pays chauds où l'auteur écrivait, le plus grand bonheur était un jardin avec des ombrages. Longtemps avant l'irruption des Bédouins juifs en Palestine, les jardins de la Saana auprès d'Aden ou Éden, dans l'Arabie étaient très-fameux ; les jardins des Hespérides en Afrique l'étaient encore davantage. La province de Bengale, à cause de ses beaux arbres et de sa fertilité, s'appelle toujours le jardin par excellence ; et aujourd'hui même encore le Grand Mogol, dans ses édits, nomme toujours le Bengale le *Paradis terrestre*.

    On trouve aussi un jardin, un paradis terrestre dans l'ancienne religion des Persans ; ce paradis terrestre s'appelait *Slhng-dizoucho* : il est appelé

Iranvigi dans le *Sadder*, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

Les brachmanes avaient un pareil jardin de temps immémorial. Le R. P. dom Calmet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Idulphe, dit en propres mots : « Nous ne doutons point que le lieu où fut planté le paradis terrestre ne subsiste encore. » (*Note de Voltaire.*)

11. ↑ Cet arbre de vie, et cet arbre de la science, ont toujours embarrassé les commentateurs. L'arbre de vie a-t-il quelque rapport avec le breuvage de l'immortalité, qui de temps immémorial eut tant de vogue dans tout l'Orient ? Il est aisé d'imaginer un fruit qui fortifie, et qui donne de la santé : c'est ce qu'on a dit des cocos, des dattes, de l'ananas, du ginseng, des oranges ; mais un arbre qui donne la science du bien et du mal est une chose extraordinaire. On a dit du vin qu'il donnait de l'esprit :

Fecundi calices quem non fecere disertum ?

(HOR, lib. I, ep. V.)

Mais jamais le vin n'a fait un savant : il est difficile de se faire une idée nette de cet arbre de la science ; on est forcé de le regarder comme une allégorie. Le champ de l'allégorie est si vaste que chacun y bâtit à son gré : il faut donc s'en tenir au texte sacré, sans chercher à l'approfondir. (Id.)

12. ↑ Les commentateurs conviennent assez que le Phison est le Phase : c'est un fleuve de la Mingrélie qui a sa source dans une des branches les plus inaccessibles du Caucase. Il y avait sûrement beaucoup d'or dans ce pays, puisque l'auteur sacré le dit. C'est aujourd'hui un canton sauvage, habité par des barbares qui ne vivent que de ce qu'ils volent. À l'égard du *bdellium*, les uns disent que c'est du baume, les autres, que ce sont des perles. (*Id.*)
13. ↑ Pour le Géhon, s'il coule en Ethiopie, ce ne peut être que le Nil : et il y a environ dix-huit cents lieues des sources du Nil à celles du Phase. Adam et Eve auraient eu bien de la peine à cultiver un si grand jardin. Les sources du Tigre et de l'Euphrate ne sont qu'à soixante lieues l'une de l'autre, mais dans les parties du globe les plus escarpées et les plus impraticables : tant les choses sont changées !

Ce Tigre, qui va chez les Assyriens, prouve que l'auteur vivait du temps du

royaume d'Assyrie ; mais l'établissement de ce royaume est un autre chaos. Remarquons seulement ici que le fameux rabbin Benjamin de

Tudèle, qui voyagea dans le XIIe siècle en Afrique et en Asie, donne le nom de Phison au grand fleuve d'Éthiopie ; nous parlerons de ce Benjamin quand nous en serons à la dispersion des dix tribus. (*Note de Voltaire.*)

14. ↑ L'empereur Julien, notre ennemi, dans son trop éloquent discours réfuté par saint Cyrille, dit que le Seigneur Dieu devait au contraire ordonner à l'homme, sa créature, de manger beaucoup de cet arbre de la science du bien et du mal* ; que non-seulement Dieu lui avait donné une tête pensante qu'il fallait nécessairement instruire, mais qu'il était encore plus indispensable de lui faire connaître le bien et le mal, pour qu'il remplit ses devoirs ; que la défense était tyrannique et absurde, que c'était cent fois pis que si on lui avait fait un estomac pour l'empêcher de manger. Cet empereur abuse des apparences, qui sont ici en sa faveur, pour accabler notre religion de mépris et d'horreur ; mais notre sainte religion n'étant pas la juive, elle s'est soutenue par les miracles contre les raisons de la philosophie : d'ailleurs la mythologie était aussi absurde que la *Genèse* le parut à l'empereur Julien, et sa religion n'avait pas comme la nôtre une suite continue de miracles et de prophéties qui ont soutenu mutuellement ce divin édifice. (*Id.*)

*Voyes tome XXVIII, page 18

15. ↑ Ce n'était sans doute qu'une peine comminatoire, puisque Adam et Eve mangèrent de ce fruit, et vécurent encore neuf cent trente années. Saint Augustin, dans son premier livre des *Mérites des pécheurs*, dit qu'Adam serait mort dès ce jour-là s'il n'avait pas fait pénitence.

Le premier Zoroastre avait aussi placé un homme et sa femme dans le paradis terrestre. Le premier homme était Micha, et la première femme Mishana. Chez Sanchoniathon ce sont d'autres noms. Chez les brachmanes, c'est Adimo et Procriti. Chez les Grecs, c'est Prométhée et Pandore ; mais des sectes entières de philosophes ne reconnurent pas plus un premier homme qu'un premier arbre. Chaque nation fit son système, et toutes avaient besoin de la révélation de Dieu même pour connaître ces choses sur lesquelles on dispute encore, et qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître. (*Id.*)

16. ↑ Cela suppose qu'il y avait déjà un langage très-abondant, et qu'Adam, connaissant tout d'un coup les propriétés de chaque animal, exprima toutes les propriétés de chaque espèce par un seul mot, de sorte que chaque nom était une définition. Aussi le mot qui répond à cheval devait annoncer un quadrupède avec ses crins, sa queue, son encolure, sa

vitesse, sa force. Le mot qui répond à éléphant exprimait sa taille, sa trompe, son intelligence, etc. Il est triste qu'une si belle langue soit entièrement perdue. Plusieurs savants s'occupent à la retrouver. Ils y auront de la peine.

On a demandé si Adam nomma aussi les poissons. Plusieurs Pères croient qu'il ne nomma que ceux des quatre fleuves du jardin ; mais tous les poissons du monde pouvaient venir par ces quatre fleuves ; les baleines pouvaient arriver de l'Océan par l'embouchure de l'Euphrate. (*Note de Voltaire*.)

17. ↑ Saint Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes, car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux ; il serait difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît, si cela ne nous était pas révélé. Il est aisé de voir que cette femme formée de la côte d'un homme est un symbole de l'union qui doit régner dans le mariage : cela n'empêche pas que Dieu ne formât Eve de la côte d'Adam réellement et à la lettre ; un fait allégorique n'en est pas moins un fait. (*Id.*)
18. ↑ Plusieurs peuplades sont encore sans aucun vêtement. Il est très-probable que le froid fit inventer les habits. Les femmes surtout se firent des ceintures pour recevoir le sang de leurs règles. Quand tout le monde est nu, personne n'a honte de l'être. On ne rougit que par vanité : on craint de montrer une difformité que les autres n'ont pas. (*Id.*)
19. ↑ Le serpent passait en effet, du temps de l'auteur sacré, pour un animal très-intelligent et très-fin. Il était le symbole de l'immortalité chez les Égyptiens. Plusieurs pleuplades l'adoraient en Afrique. L'empereur Julien demande quelle langue il parlait. Les chevaux d'Achille parlaient grec ; et le serpent d'Ève devait parler la langue primitive. La conversation de la femme et du serpent n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle, ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle ; et nous ne devons point être surpris que les serpents, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlassent encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'Euphrate pour prêcher le peuple. On a recherché si le serpent d'Ève était une couleuvre, ou une vipère, ou un aspic, ou une autre espèce ; mais on n'a aucune lumière sur cette question. (*Id.*)
20. ↑ Il est difficile de savoir ce que le serpent entendait par des dieux ; de savants commentateurs ont dit que c'étaient les anges : on leur a répondu qu'un serpent ne pouvait connaître les anges ; mais par la même raison il

ne pouvait connaître les dieux. Quelques-uns ont cru que la malignité du serpent voulait par la introduire déjà la pluralité des dieux dans le monde ; mais il vaut mieux s'en tenir à la simplicité du texte que de se perdre dans des systèmes. (*Note de Voltaire.*)

21. ↑ Le Seigneur se promène ; le Seigneur parle ; le Seigneur souffle ; le Seigneur agit toujours comme s'il était corporel. L'antiquité n'eut point d'autre idée de la Divinité. Platon passe pour le premier qui ait fait Dieu d'une substance déliée, qui n'était pas tout à fait corps. Les critiques demandent sous quelle forme Dieu se montrait à Adam, à Ève, à Caïn, à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous ceux auxquels il parla de sa propre bouche. Les Pères répondent qu'il avait une forme humaine, et qu'il ne pouvait se faire connaître autrement, ayant fait l'homme à son image : c'était l'opinion des anciens Grecs, adoptée par les anciens Romains. (*Id.*)

22. ↑ Il est palpable que tout ce récit est dans le style d'une histoire véritable, et non dans le goût d'une invention allégorique. On croit voir un maître puissant à qui son serviteur a désobéi : il appelle le serviteur, qui se cache, et qui ensuite s'excuse. Rien n'est plus simple et plus circonstancié ; tout est historique. Quand l'Esprit saint daigne se servir d'un apologue, il a soin de nous en avertir. Joathan, dans le livre des *Juges*, assemble le peuple sur la montagne de Garizim, et lui conte la fable des Arbres qui voulurent se choisir un roi, comme Ménénius raconta au peuple romain la fable de l'Estomac et des Membres. Mais, dans la *Genèse*, il n'y a pas un mot qui fasse sentir que l'auteur débite un apologue. C'est une histoire suivie, détaillée, circonstanciée d'un bout à l'autre.

    On trouve dans le *Zend-Avesta* l'histoire d'une couleuvre tombée du ciel en terre pour y faire du mal. Dans la mythologie, le serpent Ophionée fit la guerre aux dieux. Un autre serpent régna avant Saturne. Jupiter se fit serpent pour jouir de Proserpine sa propre fille : toutes allégories difficiles à entendre, supposé qu'elles soient allégories. (*Id.*)

23. ↑ Une preuve indubitable que la Genèse est donnée pour une histoire réelle, c'est que l'auteur rend ici raison pourquoi le serpent rampe. Cela suppose qu'il avait auparavant des jambes et des pieds avec lesquels il marchait. On rend aussi raison de l'aversion qu'ont presque tous les hommes pour les serpents. Il est vrai que les serpents ne mangent point de terre ; mais on le croyait, et cela suffit. (*Note de Voltaire.*)

24. ↑ L'auteur rend aussi raison des douleurs de l'enfantement, et de l'empire de l'homme sur la femme. Il est vrai que ces punitions ne sont pas générales, et qu'il y a beaucoup de femmes qui accouchent sans douleur,

et beaucoup qui ont un pouvoir absolu sur leurs maris ; mais c'est assez que l'énoncé de l'auteur sacré se trouve communément véritable. (*Id.*)

25. ↑ L'auteur écrivait en Palestine, où l'on mangeait du pain, et en effet, les laboureurs ne le mangent qu'à la sueur de leur visage ; mais tous les riches le mangent plus à leur aise. L'auteur se serait exprimé autrement s'il avait vécu dans les vastes pays où le pain était inconnu, comme dans les Indes, dans l'Amérique, dans l'Afrique méridionale, et dans les autres pays où l'on vivait de châtaignes et d'autres fruits. Le pain est encore inconnu dans plus de quinze cents lieues de côtes de la mer Glaciale ; mais l'auteur, écrivant pour des Juifs, ne pouvait parler que de leurs usages.

On fait une autre objection ; c'est qu'il n'y avait point de pain du temps d'Adam ; que par conséquent si Dieu lui parla, s'il l'habilla lui et sa femme, s'il

les chassa du jardin d'Éden, il ne put les condamner à manger a la sueur de leur front un pain qu'ils ne mangèrent pas. Mais on verra que l'auteur sacré parle presque toujours par anticipation. (*Note de Voltaire.*)

26. ↑ Nous avons vu que tout est historique dans la *Genèse*. Il est positif que Dieu daigna faire de ses mains un petit habillement pour Adam et Ève, comme il est positif qu'il leur parla, qu'il se promena dans le jardin. L'ironie amère dont il se sert en leur parlant cette fois est de la même vérité. Il eût été trop hardi à l'écrivain sacré de mettre dans la bouche de Dieu ces paroles insultantes si Dieu ne les avait pas effectivement prononcées. Ce serait une profanation. Aussi nos commentateurs déclarent que tout se passa mot à mot comme il est dit dans la sainte Écriture. Ce changement, arrivé dans la race humaine, a été regardé depuis par les fondateurs de la théologie chrétienne comme un effet de la malice du diable, quoique le diable soit entièrement inconnu dans la *Genèse*. Les savants commencent à croire que la vraie origine du diable est dans un ancien livre des brachmanes qui a près de cinq mille ans d'antiquité, nommé le *Shasta*. Il n'a été découvert que depuis peu par M. Dow*, colonel au service de la compagnie anglaise des Indes, et par M. Holwell**, sous-gouverneur de Calcutta. M. Holwell a traduit plusieurs passages importants de ce livre, qui contient l'ancienne religion des brachmanes, et l'origine de toutes les autres : c'est la que l'Éternel crée tous les demi-dieux, non par la parole, par le logos, comme l'a dit Platon dans la suite des temps, mais par un seul acte de sa volonté, comme il paraît plus digne de l'essence divine. Parmi ces demi-dieux il se trouva un rebelle nommé Moisazor, qui fut condamné à un enfer très-long, et qui

pervertit ensuite la terre après avoir perverti le ciel. C'est l'Arimane des Perses, c'est le Typhon des Égyptiens, c'est l'Encelade des Grecs : ce fut enfin le diable des pharisiens ; ils l'admirent dans le temps de l'établissement du sanhédrin par le grand Pompée. Ce diable fut regardé alors comme un ange rebelle chassé du ciel, et venant tenter les hommes. On sait assez qu'il courut, en ce temps-là, un livre sur la chute des anges, qui fut attribué à Énoch : il est cité dans une épitre de saint Pierre. Nous n'avons que des fragments de ce livre ; il en sera parlé ailleurs[***]. (*Id.*)

[*] Voyez tome XXIX, page 166.

[**] Voyez tome XXIX, page 166.

[***] Sur le *Livre d'Énoch, septième homme après Adam*, voyez tome XVII, pago 301, et plus loin, page 15.

27. ↑ *Chérub* signifie un bœuf, *charab*, labourer. Les Juifs, ayant imité plusieurs usages des Égyptiens, sculptèrent grossièrement des bœufs dont ils firent des espèces de sphinx, des animaux composés, tels qu'ils en mirent dans le saint des saints. Ces figures avaient deux faces, une d'homme, une de bœuf, et des ailes, des jambes d'homme, et des pieds de bœuf. Aujourd'hui les peintres nous représentent les chérubins avec des têtes d'enfant sans corps, et ces têtes ornées de deux petites ailes : c'est ainsi qu'on les voit dans plusieurs de nos églises. (*Note de Voltaire.*)
28. ↑ Tous les anciens prêtres prétendirent que les dieux préféraient des offrandes de viandes à des offrandes de fruits. On commença par des fruits ; mais bientôt on en vint aux moutons, aux bœufs, et, ce qui est exécrable, à la chair humaine. L'auteur sacré n'entre point ici dans ce détail, il ne dit pas même que Dieu mangeait les agneaux présentés par Abel ; mais vous verrez bientôt, dans l'histoire d'Abraham, que les dieux mangèrent chez lui. (*Id.*)
29. ↑ Il n'y a rien d'allégorique, encore une fois, dans tout ce récit. Dieu rejette positivement ce que l'aîné Caïn lui donne, et agrée les viandes du cadet ; l'aîné s'en fâche, et tue son frère à quelques pas de Dieu même. Dieu emploie la même ironie dont il s'était servi avec Adam et Eve ; et Caïn répond insolemment, comme un méchant valet qui n'a nulle crainte de son maître. (*Id.*)
30. ↑ Il est étonnant, disent les critiques, que Dieu pardonne sur-le-champ à Caïn l'assassinat de son frère, et qu'il le prenne sous sa protection.

    Il est étonnant qu'il lui donne une sauvegarde contre tous ceux qui pourraient le tuer, lorsqu'il n'y avait que trois personnes sur la terre, lui, son père et sa mère.

Il est étonnant qu'il protège un assassin, un fratricide, lorsqu'il vient de punir à jamais et de condamner aux tourments de l'enfer tout le genre humain, parce que Adam et Eve ont mangé du bois de la science du bien et du mal.

Mais il faut considérer qu'il n'est jamais question dans le *Pentateuque* de cette damnation du genre humain, ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'âme, ni d'aucun de ces dogmes sublimes qui ne furent développés que si longtemps après. On tira ces notions en interprétant les Écritures, et en les allégorisant. L'écrivain sacré ne donne d'autre punition à Adam que de manger son pain à la sueur de son corps, quoiqu'il n'y eût pas encore de pain. Le châtiment d'Ève est d'accoucher avec douleur ; et tous les deux doivent mourir au bout de plusieurs siècles, ce qui suppose qu'ils étaient nés pour être immortels. (*Note de Voltaire.*)

31. ↑ Caïn bâtit une ville aussitôt après avoir tué son frère. On demande quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels arts et quels instruments pour construire des maisons.

Il est clair que l'écrivain sacré suppose beaucoup d'événements intermédiaires, et n'écrit point selon notre méthode, qui n'a été employée que très-tard. (*Id.*)

32. ↑ On n'a jamais su ce que Lamech entendait par ces paroles. L'auteur ne dit ni quel homme il avait tué, ni par qui il fut blessé, ni pourquoi on vengera sa mort soixante et dix fois sept fois. Il semble que les copistes aient passé plusieurs articles qui liaient ces premiers événements de l'histoire du genre humain. Mais le peu qui nous reste des théogonies phéniciennes, persanes, syriennes, indiennes, égyptiennes, n'est pas mieux lié. Le Saint-Esprit, comme nous l'avons dit*, se conformait aux usages du temps. On ne sait pas précisément en quel temps le *Pentateuque* fut écrit. Il y a sur cette époque plus de quatre-vingts opinions différentes, (*Id.*)

*

Ci-dessus, page 1.

33. ↑ L'auteur sacré revient à ce qu'il a déjà dit. Peut-être les copistes ont fait ici quelque transposition, comme plusieurs Pères l'ont soupçonné ; mais le point le plus important, c'est que Dieu ayant fait Adam à son image et ressemblance, Adam engendre Seth à son image et ressemblance aussi. C'est la preuve la plus forte que les Juifs croyaient Dieu corporel, ainsi que les peuples voisins dont ils apprirent à lire et à écrire. Il serait

difficile de donner un autre sens à ces paroles. Adam ressemble à Dieu, Seth ressemble à Adam, donc Seth ressemble à Dieu. (*Id.*)

34. ↑ On a cru qu'Adam fut enterré à Hébron, parce qu'il est dit dans l'histoire de Josué qu'Adam, *le plus grand des géants, y est enterré*. La plupart, des premiers descendants d'Adam vécurent comme lui plus de neuf siècles. C'était l'opinion des peuples de l'Orient et des Égyptiens que la vie des premiers hommes avait été vingt fois, trente fois plus longue que la nôtre, parce que la nature, étant plus jeune, avait alors plus de force ; mais il n'y a que la révélation qui puisse nous l'apprendre. Au reste, aucune autre nation que la juive ne connut Adam, et les Arabes ne connurent ensuite Adam que par les Juifs. (*Note de Voltaire.*)
35. ↑ Voilà deux Énoch : le premier, fils de Caïn ; et le second, fils d'Adam par Seth et Jared. (*Id.*)
36. ↑ Les Pères et les commentateurs affirment qu'en effet Énoch, fils de Jared, est encore envie. Ils disent qu'Énoch et Élie, qui sont transportés hors du monde, reviendront avant le jugement dernier pour prêcher contre l'antechrist pendant douze cent soixante jours ; mais qu'Élie ne prêchera qu'aux Juifs, et qu'Énoch prêchera à tous les autres hommes.

    Plusieurs savants ont prétendu qu'Énoch était l'Anach des Phrygiens, lequel vécut trois cents ans. D'autres ont dit qu'Énoch était le soleil ; d'autres, que c'était Saturne, et qu'Adam signifiait, en Asie, le premier jour de la semaine, et Énoch le septième jour.

    Les Juifs, dans la suite, débitèrent qu'Énoch avait écrit un livre de la chute des anges ; et saint Jude en parle dans son épître. On sait assez que ce livre est supposé ; que la chute des anges est une ancienne fable des Indiens, et qu'elle ne fut connue des Juifs que du temps d'Auguste et de Tibère ; qu'ils supposèrent alors le livre d'Énoch, septième homme après Adam. (*Id.*)

37. ↑ C'était l'opinion de toute l'antiquité, que les planètes étaient habitées par ces êtres puissants appelés dieux, et que ces dieux venaient faire souvent des enfants aux filles des hommes. Toute la terre fut remplie de ces imaginations. Les fables de Bacchus, de Persée, de Phaéton, d'Hercule, d'Esculape, de Minos, d'Amphitryon, l'attestent assez. Origène, saint Justin, Athénagore, Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, assurent que les anges, amoureux de nos filles, enfantèrent non des géants, mais des démons. (*Id.*)
38. ↑ Cependant il est dit que Noé vécut neuf cents ans ; mais il faut l'excepter de la sentence portée contre le genre humain, parce qu'il était un homme juste. Il faut encore avouer que plusieurs autres vécurent

longtemps après jusqu'à quatre et cinq cents ans ; et que depuis le temps de la tour de Babel jusqu'à celui d'Abraham, la vie commune était de quatre à cinq cents années. Il n'est pas aisé de concilier toutes ces choses, mais il faut lire l'Écriture avec un esprit de soumission. (*Id.*)

39. ↑ Les filles eurent donc ces géants de leur commerce avec les anges. On ne nous dit point de quelle taille étaient ces géants. On nous rapporte que Sertorius trouva le corps du géant Anthée, qui était long de quatre-vingt-dix pieds. Le R. P. dom Calmet nous instruit qu'on trouva de son temps le corps du géant Teutobocus ; mais sa taille n'approchait pas de celle du géant Anthée ; celle du géant Og était aussi très-médiocre en comparaison : son lit n'était que de treize pieds et demi. (*Note de Voltaire.*)

40. ↑ Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît ; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il parait trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre. Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché (*Id.*)

41. ↑ Bérose le Chaldéen rapporte que l'arche bâtie par le roi Xissutre avait trois mille six cent vingt-cinq pieds de long, et quatorze cent cinquante de largeur ; et qu'il bâtit cette arche par l'ordre des dieux, qui l'avertirent d'une inondation prochaine du Pont-Euxin. Cette arche se reposa sur le mont Ararat comme celle de Noé ; et plusieurs particularités de la conduite de ce roi sont semblables à celles dont la sainte Écriture nous parle. Le roi Xissutre avait plus de monde dans son arche que Noé, lequel n'avait avec lui que sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles. M. Le Pelletier, marchand de Rouen*, a supputé, dans un petit livre imprimé avec les Pensées de Pascal, que l'arche pouvait contenir tous les animaux de la terre ; mais il ne les a pas comptés, et il a oublié de dire de quoi on nourrissait la prodigieuse quantité d'animaux carnassiers, et de nous apprendre comment huit personnes purent suffire pendant un an à donner à manger et à boire à tous ces animaux, et à vider leurs excréments.

Au reste, il y a eu plusieurs inondations sur le globe : celle du temps de Xissutre ; celle du temps de Noé, qui ne fut connue que des Juifs ; celle d'Ogygès et de Deucalion, célèbre chez les Grecs ; celle de l'île Atlantide, dont les Égyptiens tirent mention dans leurs annales. (*Id.*)

* Voyez tome XVIII, page 328.

42. ↑ Les critiques incrédules, qui nient tout, nient aussi ce déluge, sous prétexte qu'il n'y a point en effet de fontaines du grand abîme, et de

cataractes des cieux, etc., etc. Mais on le croyait alors, et les Juifs avaient emprunté ces idées grossières des Syriens, des Chaldéens, et des Égyptiens. Des accessoires peuvent être faux, quoique le fond soit véritable. Ce n'est pas avec les yeux de la raison qu'il faut lire ce livre, mais avec ceux de la foi. (*Note de Voltaire*.)

43. ↑ L'eau ne pouvait à la fois s'élever de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes qu'en cas qu'il se fût formé plus de douze océans l'un sur l'autre, et que le dernier eût été vingt-quatre fois plus grand que celui qui entoure aujourd'hui les deux hémisphères. Aussi tous les sages commentateurs regardent ce miracle comme le plus grand qui ait jamais été fait, puisqu'il fallut créer du néant tous ces océans nouveaux, et les anéantir ensuite. Cette création de tant d'océans n'était pas nécessaire pour le déluge du Pont-Euxin, du temps du roi Xissutre, ni pour celui de Deucalion, ni pour la submersion de l'ile Atlantide. Ainsi le miracle du déluge de Noé est bien plus grand que celui des autres déluges. (*Id.*)
44. ↑ La même chose est racontée dans le Chaldéen Bérose, de l'arche du roi Xissutre. Les incrédules prétendent que cette histoire est prise de ce Bérose, qui pourtant n'écrivit que du temps d'Alexandre ; mais ils disent que les livres juifs étaient alors inconnus de toutes les nations. Ils disent qu'un aussi petit peuple que les Juifs, et aussi ignorant, qui n'avait jamais fréquenté la mer, devait imiter ses voisins plutôt qu'être imité par eux ; que ses livres furent écrits très-tard ; que probablement Bérose avait trouvé l'histoire de l'inondation du Pont-Euxin dans les anciens livres chaldéens, et que les Juifs avaient puisé à la même source. Tout cela n'est qu'une supposition, une conjecture qui doit disparaître devant l'authenticité des livres saints. (*Id.*)
45. ↑ L'expression qui donne ici une main aux bêtes carnassières, au lieu de griffe, est remarquable ; et l'opinion générale que les bêtes avaient de la raison comme nous n'est pas contestée. Dieu fait ici un pacte avec les bêtes comme avec les hommes. Les tigres, les lions, les ours, et la maison de Jacob, n'ont guère observé ce pacte. Un auteur allemand a écrit que c'était un pacte de famille. C'est pourquoi, dans le *Lévitique*, on punit également les bêtes et les hommes qui ont commis ensemble le péché de la chair. Aucune bête ne pouvait travailler le jour du sabbat l'*Ecclésiaste* dit que « les hommes sont semblables aux bêtes, qu'ils n'ont rien de plus que les bêtes ». Jonas dans Ninive fait jeûner les hommes et les bêtes, etc. On voit même que les bêtes parlaient souvent comme les hommes dans toute l'antiquité. (*Note de Voltaire*.)
46. ↑ Le texte sacré ne dit pas : Mon arc qui est dans les nuées sera désormais le signe de mon pacte ; mais : Je mettrai mon arc dans les nuées ; ce qui suppose qu'auparavant il n'y avait point eu d'arc-en-ciel.

C’est ce qui a fait supposer qu’avant le déluge universel il n’y avait point eu encore de pluie, puisque l’arc-en-ciel n’est formé que par les réfractions et les réflexions des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. Encore une fois, il est clair que la Bible ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la géométrie et la physique*. (*Id.*)

* C’est page 4 que le commentateur a déjà dit que l’auteur sacré n’a pas prétendu faire un traité de philosophie et un cours de physique expérimentale ; voyez aussi tome XVII, page 32, et tome XXV, page 365.

47. ↑ Noé ne passa pour être l’inventeur de la vigne que chez les Juifs, car c’était chez toutes les autres nations Bak ou Bacchus qui avait le premier enseigné l’art de faire du vin. Il est surprenant que Noé, le restaurateur du genre humain, ait été ignoré de toute la terre ; mais il est encore plus étrange qu’Adam, le père de tous les hommes, ait été aussi ignoré de tous les hommes que Noé.

Des commentateurs prétendent que Cham n’avait que dix ans lorsqu’il trouva son père ivre, et qu’il vit ses parties viriles. Mais le texte dit positivement qu’il avait un fils marié, lequel fils est Chanaan, Il semble que l’auteur veuille justifier par là les malédictions portées contre le peuple de Chanaan, et l’irruption des Arabes juifs qui mirent depuis le Chanaan à feu et à sang, et qui exterminèrent dans plus d’un lieu les hommes et les bêtes. L’auteur juif insiste souvent sur cette malédiction portée contre les Chananéens pour s’en faire un droit sur ce pays, à ce que prétend Spinosa. Mais Spinosa est trop suspect : les juifs d’Amsterdam l’avaient excommunié et assassiné ; il lui est pardonnable de ne les avoir point aimés.

Un autre Juif, bien plus ancien et non moins savant, ne reconnaît point Noé pour l’inventeur du vin. C’est Philon. Voici comme il parle dans le récit de sa députation à l’empereur Caïus Caligula : « Bacchus le premier planta la vigne, et en tira une liqueur si utile et si agréable au corps et à l’esprit qu’elle leur fait oublier leurs peines, les réjouit, et les fortifie. »

Comment se peut-il faire que Philon, si attaché à sa secte, ne reconnût pas Noé pour l’inventeur du vin ? (*Note de Voltaire.*)

48. ↑ Sem, Cham et Japhet, sont représentés comme ayant régné sur l’Europe, l’Asie, et l’Afrique : car Eusèbe dit que Noé, par son testament, donna toute la terre à ses trois fils, l’Asie à Sem, l’Afrique à Cham, et l’Europe à Japhet. Or ce n’était pas certainement maudire Cham que de

lui donner la troisième partie du monde. Il parait impossible de concilier la malédiction avec une si prodigieuse bénédiction. Il est encore difficile de comprendre comment les trois enfants de Noé quittèrent leur père, qui s'enivra probablement en Arménie, pour aller régner dans des parties du monde où il n'y avait personne. Avant qu'on règne sur un peuple, il faut que ce peuple existe : c'est une anticipation. Nous passons ici tous les petits-fils de Noé inconnus longtemps au reste du monde, ainsi que leur père. Toutes ces vérités seront développées dans la suite. (*Id.*)

49. ↑ *Chacun selon sa langue* semble montrer que les descendants de Noé parlaient déjà chacun une langue différente ; et cela semble contredire l'histoire qui va suivre des nouvelles langues formées tout d'un coup à Babylone. Ce sont toujours des obscurités à chaque page. Ces nuages ne peuvent être dissipés que par une soumission parfaite à la *Bible* et à l'Eglise. (*Id.*)
50. ↑ Toutes ces nations dont on fait le dénombrement ne composent qu'un petit peuple dans la Palestine. C'est en partie ce pays dont les Juifs s'emparèrent. Il est vrai qu'on ne voit pas comment les descendants de Cham allèrent s'entasser dans cette petite région, au lieu d'occuper les rivages fertiles de l'Afrique, et surtout de l'Égypte ; mais il ne faut point demander compte des œuvres de Dieu. (*Note de Voltaire.*)
51. ↑ Comment la terre pouvait-elle n'avoir qu'une lèvre ? Comment tous les hommes parlaient-ils une même langue, après que l'auteur a dit que chaque peuple avait sa langue différente ? Et comment tant de peuples purent-ils exister après le déluge, du vivant même de Noé ? L'esprit humain ne peut trouver de solution à ces difficultés. Le seul parti qui reste aux savants est de supposer qu'il y a eu des fautes de copistes ; et la seule ressource des simples et de se soumettre avec vénération. (*Id.*.)
52. ↑ On demande encore comment l'auteur peut dire que tous les hommes partirent de l'Orient après avoir dit qu'ils peuplèrent l'Occident, le Midi et le Nord. (*Id.*)
53. ↑ Le texte fait effectivement descendre Dieu pour voir cet ouvrage. Les dieux, dans tous les systèmes, descendaient sur la terre pour s'informer de tout ce qui s'y passait, comme des seigneurs qui visitent leur domaine. Ce n'était point une manière de parler, c'était à la lettre ; et cette idée était si commune qu'il n'est pas surprenant que l'auteur sacré s'y soit conformé toujours. (*Id.*)
54. ↑ Saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe dit que la tour de Babel avait déjà quatre mille pas de hauteur : ce qui ferait vingt mille pieds si c'étaient des pas géométriques. Elle était donc dix fois plus élevée que les pyramides d'Égypte. Plusieurs auteurs juifs lui donnent encore une plus grande élévation. La *Genèse* place cette prodigieuse entreprise cent

dix-sept ans après le déluge. Si la population du genre humain avait suivi l'ordre qu'elle suit aujourd'hui, il n'y aurait eu ni assez d'hommes, ni assez de temps pour inventer tous les arts nécessaires dont un ouvrage si immense exigeait l'usage. Il faut donc regarder cette aventure comme un prodige, ainsi que celle du déluge universel. Un prodige non moins grand est la formation subite de tant de langues. Les commentateurs ont recherché quelles langues mères naquirent tout d'un coup de cette dispersion des peuples ; mais ils n'ont jamais fait attention à aucune des langues anciennes qu'on parle depuis l'Indus jusqu'au Japon. Il serait curieux de compter le nombre des différents langages qui se parlent aujourd'hui dans tout l'univers. Il y en a plus de trois cents dans ce que nous connaissons de l'Amérique, et plus de trois mille dans ce que nous connaissons de notre continent. Chaque province chinoise a son idiome, le peuple de Pékin entend très-difficilement le peuple de Kanton ; et l'Indien des côtes du Malabar n'entend point l'Indien de Bénarès. Au reste, toute la terre ignora le prodige de la tour de Babel : il ne fut connu que des écrivains hébreux. (*Note de Voltaire*.)

55. ↑ Il semble d'abord évident, par le texte, que, Tharé ayant engendré Abraham à soixante et dix ans, et étant mort à deux cent cinq, Abraham avait cent trente-cinq ans et non pas soixante et quinze, quand il quitta la Mésopotamie. Saint Etienne suit ce calcul dans son discours aux Juifs. Cette difficulté a paru inexplicable à saint Jérôme et à saint Augustin. Nous nous garderons bien de croire entendre ce que ces grands saints n'ont point entendu. (*Id.*)

56. ↑ Il y a d'Haran à Chanaan deux cents lieues environ : il fallait un ordre exprès de Dieu pour quitter le pays le plus fertile et le plus beau de la terre, et pour entreprendre un si long voyage vers un pays moins bon, habité par quelques barbares dont Abraham ne pouvait entendre la langue. (*Id*.)

57. ↑ Ces mots : *Or le Chananéen était alors dans cette terre*, ont été le sujet d'une grande dispute entre les savants. Il semble en effet que les Chananéens avaient été chassés de cette terre lorsque l'auteur sacré écrivait. Cependant ils y étaient du temps de Moïse ; et Josué ne saccagea qu'une trentaine de bourgs des Chananéens : les Juifs furent depuis, tantôt esclaves, tantôt maîtres d'une partie du pays, jusqu'à David. C'est ce qui a fait conjecturer que la *Genèse* n'a pu être écrite du temps de Moïse, mais après David. Nous dirons, en leur lieu, les autres raisons de cette opinion ; mais nous avertissons qu'il faut s'en rapporter à l'Église, dont les décisions (comme on sait) sont infaillibles, tandis que les opinions des doctes ne sont que probables, (*Id*.)

58. ↑ La Palestine, en effet, est un pays montagneux, qui n'a jamais porté beaucoup de blé. Elle ressemble à la Corse, qui a des olives, des pâturages, et peu de froment. (*Note de Voltaire*.)
59. ↑ Puisqu'il y avait un roi d'Égypte, ce pays était donc déjà très-peuplé. Pharaon était le nom générique du roi. *On* signifiait en égyptien le soleil ; et *phara*, le maître ou l'élève. Presque tous les rois orientaux se sont intitulés frères ou cousins du soleil et de la lune. Bochart dit que *pharaon* signifiait un crocodile, mais il y a loin d'un crocodile au soleil. (*Id*.)
60. ↑ Cette conduite d'Abraham a été sévèrement censurée ; mais saint Augustin l'a défendue dans son livre contre le mensonge. Plusieurs critiques se sont étonnés que Sara, femme du fils d'un potier, âgée de soixante et cinq ans, ayant fait le voyage d'Égypte à pied, ou tout au plus sur son âne, ait paru si belle à toute la cour du roi d'Égypte, et ait été mise dans le sérail de ce monarque.

    Ces choses n'arriveraient pas aujourd'hui ; mais elles étaient fréquentes alors, puisque nous verrons Sara enlevée par un autre roi longtemps après, pour sa beauté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (*Id*.)

61. ↑ Puisqu'il revenait d'Égypte dans le Chanaan, il est clair qu'il remontait juste vers le nord, et non pas vers le midi. Ces petites méprises, qui sont probablement des copistes, ne dérobent rien à la véracité de l'auteur sacré. (*Id*.)
62. ↑ C'était donc l'or et l'argent que lui avait donnés le pharaon d'Égypte : car il n'y avait pas d'apparence que le fils d'un potier eût apporté beaucoup d'or en Cbanaan. (*Id*.)
63. ↑ Puisqu'il y avait un grand roi d'Égypte, il pouvait y avoir aussi de grands rois de Sennaar, de Pont, de Perse, et des autres rois des nations. Il paraît étrange que de si puissants monarques se soient ligués de si loin contre des chefs de cinq petites bourgades, qui habitaient un pays aride, sauvage et désert.

    L'auteur sacré dit ici que ces grands rois se donnèrent rendez-vous dans la vallée des bois, qui est aujourd'hui le lac Asphaltite, ou la mer salée. Vous verrez qu'ensuite il ne dit point que cette vallée des bois ait été changée en mer salée, et qu'il insinue même le contraire. (*Note de Voltaire*.)

64. ↑ On fait ici plusieurs difficultés. On demande comment Abraham, qui n'avait pas un pouce de terre dans ce pays, avait pourtant un assez grand nombre de domestiques pour en choisir trois cent dix-huit ? Et comment, avec cette poignée de valets, il défit les armées de cinq rois si puissants, et les poursuivit jusqu'à Dan, qui n'était pas encore bâti ? Quelques

interprètes ont substitué Damas à Dan ; mais il y a un chemin de cent milles du pays de Sodome à Damas ; et le texte dit ensuite qu'il les poursuivit jusqu'auprès de Damas.

Cette guerre d'Abraham contre tant de rois semble avoir quelque rapport avec les anciennes traditions persanes, dont on trouve des vestiges dans le savant Hyde. Les Persans prétendaient qu'Abraham avait été leur prophète et leur roi, et qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il est constant, comme nous l'observons ailleurs*, qu'ils appelèrent leur religion milat Abraham, ou Ibrahim ; kish Abraham, ou Ibrahim. On a prétendu qu'il était le Brama des Indiens ; qu'ensuite les Persans l'adoptèrent, et qu'enfin les Juifs, qui vinrent et qui écrivirent très-longtemps après, s'approprièrent Abraham. Il résulte que ce nom avait été fameux dans l'Orient de temps immémorial.

Nous nous en tenons ici à l'histoire hébraïque. Peut-être un jour ceux qui voyagent dans l'Inde, et qui apprennent la langue sacrée des anciens brachmanes, nous en apprendront-ils davantage, (*Id.*)

* Tome XI, page 46 ; XVII, 3

65. ↑ Cette adoption était fort commune en Orient. Un père ou une mère mettait l'enfant d'un autre sur ses genoux ; et cela suffisait pour le légitimer. La polygamie d'ailleurs était en usage dans la sainte Écriture. Lamech avait deux femmes. Mais on dispute pour savoir si Agar était une seconde femme, ou simplement une concubine. L'opinion la plus commune est qu'Agar ne fut que concubine, car si elle avait été la seconde femme d'Abraham, son enfant n'aurait pu appartenir à Sara ; il serait demeuré à la véritable mère. De plus, Abraham n'aurait pas chassé Agar son épouse, et son fils aîné Ismaël, en leur donnant pour tout viatique un pain et un pot d'eau. Il est cruel sans doute de renvoyer ainsi sa servante et l'enfant qu'on lui a fait, mais il eût été plus abominable de chasser ainsi sa femme, dont l'Écriture ne dit point qu'il eût à se plaindre. (*Note de Voltaire.*)
66. ↑ On a remarqué que cet ange du Seigneur, qui ramène Agar à Abraham étant grosse d'Ismaël, ne la ramène plus quand elle est chassée avec son fils. (*Id.*)
67. ↑ C'était une opinion fort ancienne qu'on ne pouvait voir le visage d'un dieu sans mourir. Vous verrez même dans l'*Exode* que Dieu ne se laissa voir que par derrière à Moïse par la fente d'un rocher, quoiqu'il soit dit que Moïse voyait Dieu face à face. (*Id.*)

68. ↑ Sadaï était le nom que quelques peuples de Syrie donnaient à Dieu. Ils l'appelaient tantôt Sadaï, tantôt Adonaï, tantôt Jehovah, ou El, ou Éloa, ou Melch, ou Bel, selon les différents dialectes. On prétend que Sadaï signifiait l'exterminateur : d'autres disent que c'était le dieu des champs, et d'autres le dieu des mamelles. Il faut consulter Calmet, car il sait tout cela. (*Id.*)
69. ↑ On connaît peu la différence d'Abram à Abraham. On a prétendu qu'Abram signifiait père illustre, et Abraham père de plusieurs. Les Persans crurent toujours qu'il y avait eu un Abram surnommé Zerdust, qui leur avait enseigné la religion ; et les Grecs l'appelèrent Zoroastre. Des savants ont cru qu'Abram n'était autre que le Brama des Indiens ; et que la religion des Indiens, qui subsiste encore, était la plus ancienne de toutes. Mais il est difficile de pénétrer dans ces ténèbres ; et le meilleur parti est d'en croire le texte et l'Église. (*Note de Voltaire.*)
70. ↑ Cela contredit tous les écrivains de l'antiquité, qui s'accordent à dire que les Égyptiens et les Éthiopiens inventèrent la circoncision ; mais il n'y eut en Égypte que les prêtres et les initiés qui se firent couper le prépuce, comme un signe d'association qui les distinguait du genre humain. Les Arabes prirent cette coutume.

    On prétend qu'en Éthiopie on circoncisait aussi les filles. Dieu ordonne ici de faire mourir quiconque n'aura pas eu le prépuce coupé. Cependant la circoncision ne fut point observée par les Juifs en Égypte pendant deux cent cinq ans, et les six cent trente mille combattants que le texte dit avoir suivi Moïse ne furent point circoncis dans le désert. (*Id.*).

71. ↑ On ne sait pas précisément quelle différence essentielle est entre Saraï et Sara. Les commentateurs ont dit que Saraï signifiait madame, et Sara la dame. (*Id.*)
72. ↑ Si Tharé, en effet, avait engendré Abraham à soixante et dix ans, et si Abraham fût parti d'Haran à l'âge de cent trente-cinq ans, et si on y ajoutait les huit ans qui s'écoulèrent de son arrivée en Chanaan, jusqu'à cette entrevue de Dieu et de lui, il avait alors cent quarante-trois ans ; et c'est une raison de plus pour rire. Cependant, vous le verrez se marier dans trente ans, après la mort de Sara sa femme. (*Id.*)
73. ↑ Les mahométans, qui se croient descendus d'Ismaël, ou qui représentent la race d'Ismaël, coupent encore le prépuce à leurs enfants, quand ils ont treize ans ; mais les Juifs le coupent au bout de huit jours. (*Note de Voltaire.*)
74. ↑ Voici un nouvel exemple du singulier joint avec le pluriel. Il y a ici trois hommes, et ces trois hommes sont trois dieux, et Abraham ne parle qu'à un seul, et ensuite il parle à tous trois. Quelques-uns ont cru que cela

signifiait la sainte Trinité. Cette explication a été combattue, parce que le mot de trinité ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture. Il ne nous appartient pas d'approfondir cette question. (*Id.*)

75. ↑ Trois *sata* de farine font un *épha* ; et si l'épha contient vingt-neuf pintes, trois éphata de farine font quatre-vingt-sept pintes. C'était prodigieusement de pain. L'usage était chez les Orientaux de servir d'un seul plat en grande quantité. Le *kema* ou *kaimak* qu'Abraham fit lui-même était une espèce de fromage à la crème dont la mode a été chez les mahométans : ils ont un conte intitulé le *Kaimak et le Serpent*, dont ils font grand cas, et qui a été traduit par Senecé*, valet de chambre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il est dit dans l'histoire des Arabes qu'on servit du kaimak au repas de noces de Mahomet avec Cadishé. (*Id.*)

    * Voyez tome XIV, page 137.

76. ↑ *Si je suis en vie* est une façon de parler ordinaire. Ni un ange ni un dieu ne pouvait douter qu'il ne dût être en vie dans un an. Et comme ces voyageurs ne se donnaient point pour des dieux, ils pouvaient emprunter le langage des hommes ; mais puisqu'ils prédirent l'avenir, ils se donnaient au moins pour prophètes. (*Id.*)

77. ↑ C'est Dieu même ici qui parle, et qui dit : *Je reviendrai si je suis en vie*. C'est qu'il ne se donne encore à Abraham que pour un homme.

    Dom Calmet trouve une ressemblance visible entre l'aventure d'Abraham et celle du bonhomme Irius à qui Jupiter, Neptune et Mercure, accordèrent un enfant en jetant leur semence sur un cuir de bœuf dont l'enfant naquit. Il est bien clair, dit Calmet, que le nom d'Irius est le même que celui d'Abraham. (*Note de Voltaire.*)

78. ↑ Cette conversation de Dieu et d'Abraham, et tous ces détails, sont de la plus grande naïveté. L'auteur rend compte de tout ce qui s'est fait, et de tout ce qui s'est dit, comme s'il y avait été présent. Il a donc été inspiré sur tous les points par Dieu même ; sans quoi il ne serait qu'un conteur de fables. Ceux qui ont dit que toute cette histoire n'était qu'allégorique ont été bien hardis. Ils ont prétendu que Dieu et les anges qui vinrent chez Abraham ne mangèrent point, mais firent semblant de manger. Or si cela était, on pourrait en dire autant de toute la sainte Écriture : rien ne serait arrivé de ce qu'on raconte ; tout n'aurait été qu'en apparence ; l'Écriture serait un rêve perpétuel : ce qu'il n'est pas permis d'avancer, (*Id.*)

79. ↑ Il n'est pas vrai à la lettre que toutes les nations de la terre descendent d'Abraham, puisqu'il y avait déjà, dès longtemps, de grands peuples

établis, et que lui-même avait battu cinq grands rois avec trois cent dix-huit valets. On ne peut pas entendre non plus par toutes les nations les gens de Chanaan, puisqu'on suppose qu'ils furent tous massacrés. Il est difficile d'entendre par toutes les nations les mahométans et les chrétiens, qui sont les ennemis mortels des Juifs. On peut dire que le christianisme a été prêché dans la plupart des nations ; que le christianisme vient du judaïsme, et que le judaïsme vient d'Abraham. Mais tous les peuples qui n'ont point reçu le christianisme, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Turcs, ne peuvent être regardés comme bénis. Ce sont de petites difficultés qui se rencontrent souvent, et par dessus lesquelles il faut passer pour aller à l'essentiel. Cet essentiel est la piété, la foi, la soumission entière au chef de l'Église et aux conciles œcuméniques. Sans cette soumission, qui pourrait comprendre par son seul entendement comment Dieu s'entretenait si familièrement avec Abraham, sur le point d'abimer et de brûler cinq villes entières ? Quelle langue Dieu parlait ? Comment il fit rire Sara ? Comment il mangea ? Chaque mot peut faire naître un doute dans l'âme la plus fidèle. Ne lisons donc point l'Écriture dans la vaine espérance de l'entendre parfaitement, mais dans la ferme résolution de la vénérer, en n'y entendant pas plus que les commentateurs. (*Note de Voltaire.*)

80. ↑ Nous avouons que le texte confond ici plus qu'ailleurs l'esprit humain. Si ces deux anges, ces deux dieux étaient incorporels, ils avaient donc pris un corps d'une grande beauté, pour inspirer des désirs abominables à tout un peuple. Quoi ! les vieillards et les enfants, tous les habitants, sans exception, viennent en foule pour commettre le péché infâme avec ces deux anges ! Il n'est pas dans la nature humaine de commettre tous ensemble publiquement une telle abomination, pour laquelle on cherche toujours la retraite et le silence. Les Sodomites demandent ces deux anges comme on demande du pain en tumulte dans un temps de famine. Il n'y a rien dans la mythologie qui approche de cette horreur inconcevable. Ceux qui ont dit que les trois dieux dont deux étaient allés à Sodome, et un était resté avec Abraham, étaient Dieu le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, rendent encore le crime des Sodomites plus exécrable, et cette histoire plus incompréhensible.

La proposition de Loth aux Sodomites de coucher tous avec ses deux filles pucelles, au lieu de coucher avec ces deux anges, ou ces deux dieux, n'est pas moins révoltante. Tout cela renferme la plus détestable impureté dont il soit fait mention dans aucun livre.

Les interprètes trouvent quelques rapports entre cette aventure et celle de Philémon et de Baucis ; mais celle-ci est bien moins indécente, et beaucoup plus instructive. C'est un bourg que les dieux punissent d'avoir méprisé l'hospitalité ; c'est un avertissement d'être charitable ; il n'y a nulle impureté. Quelques-uns disent que l'auteur sacré a voulu renchérir sur l'histoire de Philémon et de Baucis, pour inspirer plus d'horreur d'un crime fort commun dans les pays chauds. Cependant les Arabes voleurs, qui sont encore dans ce désert sauvage de Sodome, stipulent toujours que les caravanes qui passent par ce désert leur donneront des filles nubiles, et ne demandent jamais de garçons.

Cette histoire de ces deux anges n'est point traitée ici en allégorie, en apologue, tout est au pied de la lettre ; et on ne voit pas quelle allégorie on en pourrait tirer pour l'explication du Nouveau Testament, dont l'Ancien est une figure, selon tous les Pères de l'Église. (*Note de Voltaire*.)

81. ↑ L'auteur ne dit point ce que devinrent les deux gendres de Loth, qui ne demeuraient point dans sa maison avec ses filles, et qui ne les avaient pas encore épousées. Il faut qu'ils aient été enveloppés dans la destruction générale. Cependant l'auteur ne dit point que ces deux gendres de Loth fussent coupables du même excès d'impureté abominable pour laquelle les Sodomites furent brûlés avec la ville. Il ne parait point, par le texte, qu'ils fussent de la troupe qui voulut violer les deux anges. Mais pourquoi ne suivirent-ils pas les deux filles et leur beau-père ? Pourquoi ne viennent-ils pas faire des enfants à leurs deux épouses ? Et pourquoi laissent-ils ce soin à leur propre père, qui les engrosse étant ivre ?

La proposition du père Loth, d'abandonner ses deux filles à la lubricité des Sodomites semble presque aussi insoutenable que la furieuse passion de tout ce peuple pour ces deux anges. (*Note de Voltaire*.)

82. ↑ Cette métamorphose d'Edith, femme de Loth, en statue de sel, a été encore une grande pierre d'achoppement. L'historien Josèphe assure, dans ses *Antiquités*, qu'il a vu cette statue, et qu'on la montrait encore de son temps. L'auteur du livre de la *Sagesse* dit qu'elle subsiste comme un monument d'incrédulité. Benjamin de Tudèle, dans son fameux voyage, dit qu'on la voit à deux *parasanges* de Sodome. Saint Irénée dit qu'elle a ses règles tous les mois. Aujourd'hui les voyageurs ne trouvent rien de tout cela. Quand les Romains prirent Jérusalem, ils ne furent point curieux de voir la statue de sel. Ni Pompée, ni Titus, ni Adrien, n'avaient jamais entendu parler de Loth, de sa femme Édiih, et de ses deux filles,

ni d'Abraham, ni d'aucun homme de cette famille. Le temps n'était pas encore venu où elle devait être connue des nations.

Les commentateurs disent que la fable d'Eurydice est prise de l'histoire d'Edith, femme de Loth. D'autres croient que la fable de Niobé changée en statue fut pillée de ce morceau de la *Genèse*. Les savants assurent qu'il est impossible que les Grecs aient jamais rien pris des Hébreux, dont ils ignoraient la langue, les livres, et jusqu'à l'existence ; et que les Grecs ne purent savoir qu'il y avait une Judée que du temps d'Alexandre. L'historien Flavius Josèphe l'avoue dans sa réponse à Apion. Les Grecs, les Romains, les rois de Syrie, et les Ptolémée d'Egypte, surent que les Juifs étaient des barbares et des usuriers, avant de savoir qu'ils eussent des livres, (*Id*.)

83. ↑ Le texte ne dit point que la ville de Sodome et les autres furent changées en un lac ; au contraire il dit « qu'Abraham ne vit que des étincelles, de la cendre, et de la fumée comme celle d'un four, dans toute cette terre ». Il faut donc que Sodome, Gomorrhe, et les trois autres villes qui formaient la *Pentapole*, fussent bâties au bout du lac. Ce lac, en effet, devait exister, et former le dégorgement du Jourdain. La plus grande difficulté est de concevoir comment il y avait cinq villes si riches et si débauchées dans ce désert affreux qui manque absolument d'eau potable, et où l'on ne trouve jamais que quelques hordes vagabondes d'Arabes voleurs, qui viennent dans le temps des caravanes. On est toujours surpris qu'Abraham et sa famille aient quitté le beau pays de la Chaldée pour venir dans ces déserts de sable et de bitume, où il est impossible aux hommes et aux animaux de vivre. Nous ne prétendons point éclaircir tous ces obscurités ; nous nous en tenons respectueusement au texte. (*Note de Voltaire*.)

84. ↑ Ségor était une ville du voisinage. Quelques commentateurs la placent à quarante-cinq milles de Sodome ; et Loth quitta Ségor pour aller dans une caverne avec ses deux filles. Le texte ne dit point, d'ailleurs, ce qu'il fit lorsqu'il vit sa femme changée en statue de sel ; il ne dit point non plus le nom de ses filles. L'idée d'enivrer leur père pour coucher avec lui dans la caverne est singulière. Le texte ne dit point où elles trouvèrent du vin ; mais il dit que Loth jouit de ses filles sans s'apercevoir de rien, soit quand elles couchèrent avec lui, soit quand elles s'en allèrent. Il est très-difficile de jouir d'une femme sans le sentir, surtout si elle est pucelle. C'est un fait que nous ne hasardons pas d'expliquer.

Il est vrai que cette histoire a quelque rapport avec celle de Myrrha et de Cyniras. Les deux filles de Loth eurent de leur père les Moabites et les

Ammonites. Myrrha avait eu, dans l'Arabie, Adonis de son père Cyniras. Au reste, on ne voit pas pourquoi les filles de Loth craignaient que le monde ne finît : puisque Abraham avait déjà engendré Ismaël de sa servante, que toutes les nations étaient dispersées, et que la ville de Ségor dont ces filles sortaient, et la ville de Tsohar, étaient tout auprès. Il y a là tant d'obscurités que le seul parti est toujours de se soumettre, sans oser rien approfondir. (*Id.*)

85. ↑ Voici qui est aussi extraordinaire que tout le reste, quoique d'un autre genre. Premièrement, on voit un roi dans Gérare, désert horrible où depuis ce temps il n'y a eu aucune habitation. Secondement, Sara est encore enlevée pour sa beauté, ainsi qu'en Égypte, quoique l'Écriture lui donne alors quatre-vingt-dix ans. Troisièmement, elle était grosse dans ce temps-là même de son fils Isaac. Quatrièmement, Abraham se sert de la même adresse qu'en Égypte, et il dit que sa femme est sa sœur. Cinquièmement, il dit qu'en effet il avait épousé sa sœur fille de son père, et non de sa mère. Sixièmement, les commentateurs disent qu'elle était sa nièce. Septièmement, Dieu avertit en songe le roi de Gérare que Sara est la femme d'Abraham. Huitièmement, ce roi ou ce chef d'Arabes Bédouins donne à Abraham, ainsi que le roi d'Égypte, des brebis, des bœufs, des serviteurs, et des servantes, et mille pièces d'argent. Neuvièmement, le dieu des Hébreux apparaît à Abimélech, roi ou chef des Arabes de Gérare, aussi bien qu'à Abraham et à Loth. Cependant Abimélech, roi de Gérare, n'était point de la religion d'Abraham : Dieu n'avait fait un pacte qu'avec Abraham et sa semence. Dixièmement, Loth, que Dieu sauva miraculeusement de l'incendie miraculeux de Sodome, n'était pas non plus de la semence d'Abraham. Il est, par son double inceste, père de deux nations idolâtres. Ce sont autant de nouvelles difficultés pour les doctes, et autant d'objets de docilité et de soumission pour nous. (*Note de Voltaire.*)

86. ↑ Si la conduite d'Abraham paraît extraordinaire, si sa crainte d'être tué à cause de la beauté d'une femme nonagénaire paraît la chose du monde la plus chimérique, la conduite du chef des Arabes de Gérare paraît bien généreuse, et son discours très-sage. Mais pourquoi Abraham dit-il les dieux, et non pas Dieu ; Éloîm, et non pas Éloï ? Les commentateurs disent que c'est parce que trois Éloim lui étaient apparus, et non pas un seul Éloï ou Éloa. (*Note de Voltaire.*)

87. ↑ Il faut que ce roi du désert ait retenu Sara longtemps, pour que ces femmes se soient aperçues qu'elles avaient toutes la matrice fermée, et qu'elles ne pouvaient enfanter. La maladie dont elles furent affligées n'est pas spécifiée. On ne sait si Dieu se contenta de les rendre stériles,

ce dont on ne peut être assuré qu'au bout de quelques années ; ou si Dieu les rendit inhabiles à recevoir les embrassements d'Abimélech. Cette expression fermer la vulve peut signifier l'un et l'autre. Mais, dans les deux cas, il paraît qu'Abimélech voulut leur rendre ou leur rendit le devoir conjugal, et qu'il n'était point tenté de donner la préférence à une femme de quatre-vingt-dix ans. Tout cela est, encore une fois, un grand sujet de surprise, et un grand objet de la soumission de notre entendement. (*Id.*)

* C'est tome XVII, page 31, que Voltaire a cité saint Étienne pour l'âge d'Abraham. Voyez aussi ci-dessus, page 25.

88. ↑ . Nous avons déjà dit qu'en supputant le temps où Abraham naquit, il devait avoir cent soixante ans au moins, au rapport de saint Etienne*, et selon la lettre du texte. Mais selon le cours de la nature humaine, il est aussi rare de faire des enfants à cent ans qu'à cent soixante. Aussi la naissance d'Isaac est un miracle évident, puisque Sara n'avait plus ses règles lorsqu'elle devint grosse. (*Id.*)
89. ↑ Si Abraham était un seigneur si puissant, s'il avait été vainqueur de cinq rois avec trois cent dix-huit hommes de l'élite de ses domestiques, si sa femme lui avait valu tant d'argent de la part du roi d'Égypte et du roi de Gérare, il paraît bien dur et bien inhumain de renvoyer sa concubine et son premier né dans le désert, avec un morceau de pain et une cruche d'eau, sous prétexte que ce premier né jouait avec le fils de Sara. Il exposa l'un et l'autre à mourir dans le désert. Il fallut que Dieu lui-même montrât un puits à Agar pour l'empêcher de mourir. Mais comment tirer l'eau de ce puits ? Lorsque les Arabes vagabonds trouvaient quelque source saumâtre sous terre dans cette solitude sablonneuse, ils avaient grand soin de la couvrir, et de la marquer avec un bâton. Quel emploi pour le Créateur du monde, dit M. Boulanger, de descendre du haut de son trône éternel pour aller montrer un puits à une pauvre servante à qui on a fait un enfant dans un pays barbare que les Juifs nomment Cbanaan !

Nous pourrions dire à ces détracteurs que Dieu voulut par là nous enseigner le devoir de la charité. Mais la réponse la plus courte est qu'il ne nous appartient ni de critiquer ni d'expliquer la sainte Écriture, et qu'il faut tout croire sans rien examiner. (*Note de Voltaire.*)

90. ↑ On ne sait point ce que c'est que la terre de la vision. L'hébreu dit dans la *terre de Moria*. Or Moria est une montagne sur laquelle on bâtit depuis le temple de Jérusalem. C'est ce qui a fait croire depuis à quelques savants téméraires que la *Genèse* ne put être écrite dans le désert par Moïse, qui, n'étant point entré dans le Chanaan, ne pouvait connaître la

montagne Moria. On a cherché si dans le temps où l'on place Abraham les hommes étaient déjà dans l'usage de sacrifier des enfants à leurs dieux. Sanchoniathon nous apprend qu'Illéus avait déjà immolé son fils Jéhud longtemps auparavant. Mais depuis, l'histoire est remplie du récit de ces horribles sacrifices. On remarque qu'Abraham avait intercédé pour les habitants de Sodome, qui lui étaient étrangers, et qu'il n'intercéda pas pour son propre fils. On accuse aussi Abraham d'un nouveau mensonge, quand il dit à ses deux valets : Nous ne ferons qu'aller, mon fils et moi, et nous reviendrons. Puisqu'il allait sur la montagne pour égorger son fils, il ne pouvait, dit-on, avoir l'intention de revenir avec lui. Et on a osé avancer que ce mensonge était d'un barbare, si les autres avaient été d'un avare et d'un lâche qui prostituait sa femme pour de l'argent. Mais nous devons regarder ces accusations contre Abraham comme des blasphèmes.

D'autres critiques audacieux ont témoigné leur surprise qu'Abraham, âgé de cent soixante ans, ou au moins de cent, ait coupé lui-même le bois au bas de la montagne Moria pour brûler son fils après l'avoir égorgé. Il faut, pour brûler un corps, une grande charrette pour le moins de bois sec, un peu de bois vert ne pourrait suffire. Il est dit qu'il mit lui-même le bois sur le dos de son fils

Isaac. Cet enfant n'avait pas encore treize ans. Il a paru à ces critiques aussi difficile que cet enfant portât tout le bois nécessaire qu'il aurait été difficile à Abraham de le couper. Le réchaud que portait Abraham pour allumer le feu ne pouvait contenir que quelques charbons qui devaient être éteints avant d'arriver au lieu du sacrifice. Enfin on a poussé la critique jusqu'à dire que la montagne Moria n'est qu'un rocher pelé, sur lequel il n'y a jamais eu un seul arbre ; que toute la campagne des environs de Jérusalem a toujours été remplie de cailloux, et qu'il fallut dans tous les temps y faire venir le bois de très-loin. Toutes ces objections n'empêchent pas que Dieu n'ait éprouvé la foi d'Abraham, et que ce patriarche n'ait mérité la bénédiction de Dieu par son obéissance.

Voyez ci-dessous le sacrifice de la fille de Jephté, et voyez ensuite les reproches qu'Isaïe fait aux Juifs d'immoler leurs enfants à leurs dieux, et de leur écraser saintement la tête sur des pierres dans des torrents. (Isaïe ou Ésaîa, chap. LVII.) Alors on sera convaincu que les Juifs furent de tout temps de sacrés parricides. Pourquoi ? C'est qu'ils abandonnaient souvent Dieu, et que Dieu les abandonnait à leur sens réprouvé. (*Note de Voltaire*.)

91. ↑ C’est encore ici une nouvelle promesse de bénir toutes les nations de la terre comme descendantes d’Abraham, quoiqu’elles n’en descendissent point. On peut entendre par toutes les nations de la terre la postérité de Jacob, qui fut assez nombreuse. Tous les incrédules regardent ces histoires sacrées comme des contes arabes, inventés d’abord pour bercer les petits enfants, et n’ayant aucun rapport à l’essentiel de la loi juive. Ils disent que ces contes, ayant été peu à peu insérés dans le catalogue des livres juifs, devinrent sacrés pour ce peuple, et ensuite pour les chrétiens, qui lui succédèrent. (*Note de Voltaire*.)
92. ↑ Si Sara mourut à cent vingt-sept ans, et si elle mourut immédiatement après qu’Abraham avait voulu égorger son fils unique Isaac, ce fils avait donc trente-sept ans, et non pas treize, quand son père voulut l’immoler au Seigneur : car sa mère avait accouché de lui à quatre-vingt-dix ans. Or la foi et l’obéissance d’Isaac avaient été encore plus grandes que celles d’Abraham, puisqu’il s’était laissé lier et étendre sur le bûcher par un vieillard de cent ans pour le moins. Toutes ces choses sont au-dessus de la nature humaine telle qu’elle est aujourd’hui. Saint Paul, dans l’Épître aux Galates, dit que Sara est la figure de l’Église. Le R. P. dom Calmet assure qu’Isaac est la figure de Jésus-Christ, et qu’on ne peut pas s’y méprendre. (*Id.*)
93. ↑ On voit à la vérité qu’Abraham, tout grand prince qu’il était, ne possédait pas un pouce de terre en propre, et on ne conçoit pas comment, avec tant de troupes et tant de richesses, il n’avait pu acquérir le moindre terrain. Il faut qu’il achète une caverne pour enterrer sa femme : on lui vend un champ et une caverne pour quatre cents sicles. Le sicle a été évalué à trois livres quatre sous de notre monnaie. Ainsi quatre cents sicles vaudraient douze cent quatre-vingts livres. Cela paraît énormément cher dans un pays aussi stérile et aussi pauvre que celui d’Hébron, qui fait partie du désert dont le lac Asphaltite est entouré, et où il ne paraît pas qu’il y eût le moindre commerce. Il est dit qu’il paya ces quatre cents sicles en bonne monnaie courante*. Mais non-seulement il n’y avait point alors de monnaie dans Chanaan, mais jamais les Juifs n’ont frappé de monnaie à leur coin. Il faut donc entendre que ces quatre cents sicles avaient la valeur de la monnaie qui courait du temps que l’auteur sacré écrivait. Mais c’est encore une difficulté, puisqu’on ne connaissait point la monnaie au temps de Moïse. (*Id.*)

    * Voyez tome XX, page 426.

94. ↑ Ce serviteur, nommé Éliézer, mit donc la main sous la cuisse d’Abraham. Plusieurs savants prétendent que ce n’était pas sous la cuisse, mais sous les parties viriles, très-révérées par les Orientaux,

surtout dans les anciens temps, non-seulement à cause de la circoncision qui avait consacré ces parties à Dieu, mais parce qu'elles sont la source de la propagation du genre humain, et le gage de la bénédiction du Seigneur, Par *cuisse*, il faut toujours entendre ces parties. Un chef sorti de la cuisse de Juda signifie évidemment un chef sorti de la semence ou de la partie virile de Juda. Abraham fit donc jurer son serviteur qu'il ne prendrait point une Chananéenne pour femme à Isaac son fils. L'auteur sacré manque peu l'occasion d'insinuer que les habitants du pays sont maudits, et de préparer à l'invasion que les Juifs firent de cette terre sous Josué et sous David. (*Note de Voltaire.*)

95. ↑ Il nous parait toujours étrange que les anciens fassent travailler les filles des princes comme des servantes ; que, dans Homère, les filles du roi de Corfou aillent en charrette faire la lessive. Mais il faut considérer que ces prétendus rois chantés par Homère n'étaient que des possesseurs de quelques villages ; et qu'un homme qui n'aurait pour tout bien que l'Ile d'Ithaque ferait une mince figure à Paris et à Londres. Rébecca vient avec une cruche sur son épaule, et donne à boire aux chameaux. Éliézer lui présente deux pendants de nez ou deux pendants d'oreilles d'or de deux sicles. Ce n'était qu'un présent de six livres huit sous ; et les présents qu'on fait aujourd'hui à nos villageoises sont beaucoup plus considérables. Les bracelets valaient trente-deux livres, ce qui paraît plus honnête. Il est inutile de remarquer si les pendants étaient pour les oreilles ou pour le nez. Il est certain que dans les pays chauds, où l'on ne se mouche presque jamais, les femmes avaient des pendants de nez. Elles se faisaient percer le nez comme nos femmes se font percer les oreilles. Cette coutume est encore établie en Afrique, et dans l'Inde.

Aben Hezra avoue qu'il y a très-loin du Chanaan en Mésopotamie, et il s'étonne qu'Abraham, ayant fait une si prodigieuse fortune en Chanaan, étant devenu si puissant, ayant vaincu cinq grands rois avec ses seuls valets, n'ait pas fait venir dans ses États ses parents et amis de Mésopotamie, et ne leur ait pas donné de grandes charges dans sa maison.

M. Fréret est encore plus étonné que ce grand prince Abraham ait été si pauvre qu'il ne fut jamais possesseur d'une toise de terrain en Chanaan, jusqu'à ce qu'il eut acheté un petit coin pour enterrer sa femme. S'il était riche en troupeaux, dit M. Fréret, que n'allait-il s'établir, lui et son fils, dans la Mésopotamie, où les pâturages sont si bons ? S'il fuyait les Chaldéens comme idolâtres, les Chananéens étaient idolàtres aussi, et Rébecca était idolâtre.

M. Fréret ne songe pas que Dieu avait promis le Chanaan et la Mésopotamie aux Juifs, et qu'il fallait s'établir vers le lac de Sodome, avant de conquérir les bords de l'Euphrate. (*Note de Voltaire*.)

96. ↑ On a observé que Rébecca voulut partir sur-le-cbamp sans demander la bénédiction de ses père et mère, sans faire le moindre compliment à sa famille. On a cru qu'elle avait une grande impatience d'être mariée ; mais l'auteur sacré n'était pas obligé d'entrer dans tous ces détails. (*Id*.)
97. ↑ Nouvelle insinuation que les Chananéens deviendraient les ennemis des Juifs, après avoir reçu leur père avec tant d'hospitalité. (*Id*.)
98. ↑ Il veut dire la tente qui avait appartenu à Sara : car il y avait trois ans que Sara était morte. Calmet dit qu'Abraham envoya chercher une fille pour son fils chez les idolâtres parce que Jésus-Christ n'a point prêché lui-même aux Gentils, mais qu'il y a envoyé ses apôtres. (*Id*.)
99. ↑ On croit que Cetura était Chananéenne. Cela serait étrange, après avoir dit tant de fois qu'il ne fallait point se marier a des Chananéennes. Il est encore plus étrange qu'il se soit remarié à deux cents ans, ou au moins à cent quarante ans, d'autant plus que Sara elle-même l'avait trouvé trop vieux à cent ans pour engendrer. Cependant il fait encore six enfants à Cetura. Ces six enfants régnèrent, dit-on, dans l'Arabie déserte. Ce n'aurait pas été un fort beau royaume ; mais il se trouverait par là que les enfants de Cetura auraient été pourvus dans le temps que les enfants de Sara, auxquels Dieu avait promis toute la terre, ne possédaient rien du tout. Ils ne se rendirent maîtres de la terre de Jéricho que quatre cent soixante et dix ans après, selon la computation hébraïque. (*Note de Voltaire*.)
100. ↑ Il est difficile que deux enfants se battent dans une matrice, et surtout dans le commencement de la grossesse. Une femme peut sentir des douleurs, mais elle ne peut sentir que ses deux fils se battent. On ne dit point comment et où Rébecca alla consulter le Seigneur sur ce prodige, ni comment Dieu lui répondit : « Deux peuples sont dans ton ventre, et l'un vaincra l'autre. » Il n'y avait point encore d'endroit privilégié où l'on consultât le Seigneur : il apparaissait quand il voulait, et c'est probablement dans une de ces apparitions fréquentes que Rébecca le consulta, (*Id*.)
101. ↑ Il est rare qu'un enfant naisse tout velu. Ésaü en est le seul exemple. Il n'est pas moins rare qu'un enfant, en naissant, en tienne un autre par le pied. Ce sont de ces choses qui n'arrivent plus aujourd'hui, mais qui pouvaient arriver alors. (*Id*.)
102. ↑ Il n'y avait pas encore de droit d'aînesse, puisqu'il n'y avait point de loi positive. Ce n'est que très-longtemps après, dans le *Deutéronome*,

qu'on trouve que l'aîné doit avoir une double portion, c'est-à-dire, le double de ce qu'il aurait dû prendre, si on avait partagé également. On s'est encore servi de ce passage pour tâcher de prouver que la *Genèse* n'avait pu être écrite que lorsque les Juifs eurent un code de lois. Mais en quelque temps qu'elle ait été écrite, elle est toujours infiniment respectable. (*Note de Voltaire.*)

103. ↑ La plupart des Pères ont condamné Ésaü, et ont justifié Jacob ; quoi qu'il paraisse par le texte qu'Ésaü périssait de faim, et que Jacob abusait de l'état où il le voyait. Le nom de Jacob signifiait supplantateur. Il semble, en effet, qu'il méritait ce nom ; puisqu'il supplanta toujours son frère. Il ne se contente pas de lui vendre ses lentilles si chèrement, il le force de jurer qu'il renonce à ses droits prétendus ; il le ruine pour un dîner de lupins ; et ce n'est pas le seul tort qu'il lui fera. Il n'y a point de tribunal sur la terre, où Jacob n'eût été condamné. (*Id.*)

104. ↑ On a cru que la ville de Gérare ne signifie que le passage de Gérare, le désert de Gérare ; et qu'il n'y a jamais eu de ville dans cette solitude, excepté Pétra, qui est beaucoup plus loin. Observez qu'il y a toujours famine dans ce malheureux pays. Dieu ne donne point de pain à Isaac, mais il lui donne des visions. (*Id.*)

105. ↑ Remarquez que l'auteur sacré ne perd pas une seule occasion de promettre à la horde hébraïque, errante dans ces déserts, l'empire du monde entier. (*Id.*)

106. ↑ Nous ne voyons point que Dieu ait donné de loi particulière à Abraham, aucun précepte général, excepté celui de la circoncision. (*Id.*)

107. ↑ voilà le même mensonge qu'on reproche à Abraham et c'est pour la troisieme fois. C'est dans le même pays ; c'est le même Abimeleck, à ce qu'il paraît ; car il a le même capitaine de ses armées que du temps d'Abraham. Il enleve Rébecca, comme il avait enlevé Sara sa belle-mere. Mais si cela est, il y aura eu quatre-vingts ans, selon le comput hébraïque, que cet Abimeleck avait enlevé Sara, quoique ce comput soit encore très-fautif. Supposons qu'il eut alors trente ans : il y avait donc quatre-vingts ans entre le mensonge d'Abraham et le mensonge d'Isaac : donc Abimeleck avait alors cent-dix ans au temps du voyage d'Isaac. (Note de Volataire)

108. ↑ il semble toujours, par le texte, que les gens de Gérar reconnaissaient le même dieu qu'Isaac et Abraham. Nous marchons à chaque ligne sur des difficultés insurmontables à notre faible entendement. (*Id.*)

109. ↑ on ne voit pas comment Isaac put semer dans une terre qui n'était pas à lui. On voit encore moins comment il put semer dans un désert de sable, tel que celui de Gérar. On ne comprend pas davantage comment il put avoir une récolte de cent pour un. Les plus fertiles terres de l'égypte, de

la Mésopotamie, de la Sicile, de la Chine, ont rarement produit vingt-cinq pour un : et quiconque aurait de telles récoltes posséderait des richesses immenses. Les contes qu'on nous fait du terrein de Babylone, qui produisait trois-cents pour un, sont absurdes. Il arrive souvent que dans un jardin un grain de bled, tombé par hazard, en produise une centaine et davantage ; mais jamais cela n'est arrivé dans un champ entier. (*Id.*)

110. ↑ il n'y a point de torrent dans ce pays, si ce n'est quelques filets d'eau saumâtre qui s'échappent quelquefois des puits qu'on a creusés, lorsque le lac Asphaltide étant enflé, et se filtrant dans la terre, en fait sortir ces eaux, dont à peine les hommes et les animaux peuvent boire. Les caravanes, qui passent par ce désert, sont obligées de porter de l'eau dans des outres. Quand ils ont trouvé par hazard un puits, ils le cachent très soigneusement. Et il y a eu plusieurs voyageurs que la soif a fait mourir dans ce pays inhabitable. (Note de Voltaire)

111. ↑ ces disputes continuelles pour un puits confirment ce que nous venons de dire sur la disette d'eau et sur la stérilité du pays. (*Id.*)

112. ↑ malgré les défenses positives du seigneur d'épouser des filles cananéennes, voilà pourtant ésaü qui en épouse deux à la fois, et Dieu ne lui en fait nulle réprimande. (*Id.*)

113. ↑ cette supercherie de Rébecca et de Jacob est regardée comme très criminelle ; mais le succès n'en est pas concevable. Il paraît impossible qu'Isaac, ayant reconnu la voix de Jacob, ait été trompé par la peau de chevreau dont Rébecca avait couvert les mains de ce fils puîné. Quelque poilu que fut ésaü, sa peau ne pouvait ressembler à celle d'un chevreau. L'odeur de la peau d'un animal fraîchement tué devait se faire sentir. Isaac devait trouver que les mains de son fils n'avaient point d'ongles. La voix de Jacob devait l'instruire assez de la tromperie ; il devait tâter le reste du corps. Il n'y a personne qui puisse se laisser prendre à un artifice si grossier. (*Id.*)

114. ↑ Rébecca paraît encor plus méchante que Jacob ; c'est elle qui prépare toute la fraude : mais elle accomplissait les décrets de la providence sans le savoir. On punirait dans nos tribunaux Jacob et Rébecca, comme ayant commis un crime de faux. Mais la sainte écriture n'est pas faite comme nos loix humaines. Jacob exécutait les arrêts divins, même par ses fautes. (Note de Voltaire)

115. ↑ on demande encore comment Dieu put attacher ses bénédictions à celles d'Isaac, extorquées par une fraude si punissable et si aisée à découvrir ? C'est rendre Dieu esclave d'une vaine cérémonie, qui n'a, par elle-même, aucune force. La bénédiction d'un pere n'est autre chose qu'un souhait pour le bonheur de son fils. Tout cela, encore une fois, étonne l'esprit humain, qui n'a, comme nous l'avons dit souvent*,

d’autre parti à prendre que de soumettre sa raison à la foi. Car puisque la sainte église, en abhorrant les juifs et le judaïsme, adopte pourtant toute leur histoire, il faut croire aveuglément toute cette histoire. (*Id.*) *Ci-dessus pages 17, 20.

116. ↑ ésaü a toujours raison : cependant son pere lui dit qu’il servira Jacob. ésaü ne fut point assujetti à Jacob. Une partie de ceux qu’on croit les descendans d’ésaü furent vaincus à la vérité par la race des asmonéens ; mais ils prirent toujours leur revanche. Ils aiderent Nabucodonosor à ruiner Jérusalem. Ils se joignirent aux romains. Hérode iduméen fut créé, par les romains, roi des juifs, et longtemps après ils s’associerent aux arabes de Mahomet. Ils aiderent Omar, et ensuite Saladin, à prendre Jérusalem ; ils en sont encore les maîtres en partie ; et ils ont bâti une belle mosquée sur les mêmes fondemens qu’Hérode avait établis pour élever son superbe temple. Ils partagent avec les turcs toute la seigneurie de ce pays, depuis Joppé jusqu’à Damas. Ainsi, presque dans tous les temps, c’est la race d’ésaü qui a été véritablement bénite ; et celle de Jacob a été tellement infortunée, que les deux tribus et demi qui lui resterent sont aujourd’hui aussi errantes, aussi dispersées, et beaucoup plus méprisées que les anciens parsis, et que ne l’ont été les restes des prêtres isiaques. (Note de Voltaire.)

117. ↑ les savants critiques en histoires anciennes remarquent que toutes les nations avaient des oracles, des prophéties, et même des talismans, qui leur assuraient l’empire de la terre entiere. Chacune appellait l’univers le peu qu’elle connaissait autour d’elle. Et depuis l’Euphrate jusqu’à la mer Méditerranée, et même dans la Grece, tout peuple qui avait bâti une ville l’appellait la ville de dieu, la ville sainte, qui devait subjuguer toutes les autres. Cette superstition s’étendit ensuite jusques chez les romains. Rome eut son bouclier sacré qui tomba du ciel, comme Troye eut son palladium. Les hébreux, n’ayant alors ni ville, ni même aucune possession en propre, et étant des arabes vagabonds, qui paissaient quelques troupeaux dans des déserts, virent Dieu au haut d’une échelle ; et ces visions de Dieu, qui leur parlait au plus haut de cette échelle, leur tinrent lieu des oracles et des monumens dont les autres peuples se vanterent. Dieu daigna toujours se proportionner, comme nous l’avons déjà dit, à la simplicité grossiere et barbare de la horde juive, qui cherchait à imiter, comme elle pouvait, les nations voisines. (Note de Voltaire.) * Voyez ci-dessus, page 4.

118. ↑ il n’y avait alors ni ville de Luz, ni ville de Béthel dans ce désert. Béthel signifie en chaldéen habitation de Dieu, comme Babel, Balbec, et tant d’autres villes de Syrie. C’est ce qui a fait croire à plusieurs critiques que la genese fut écrite longtemps après l’établissement des arabes

hébreux dans la Palestine. Beth étant un mot qui signifie habitation, il y a un nombre prodigieux de villes, dont le nom commence par *beth* .

à l'égard de la pierre servant de monument, c'est encore un usage de la plus haute antiquité. On appellait ces monumens grossiers *béthilles* , soit pour

119. ↑ ce vœu de Jacob a paru fort singulier aux critiques : *je t'adorerai, si tu me donnes du pain et un habit etc*, semble dire : je ne t'adorerai pas, si tu ne me donnes rien. Les prophanes ont comparé ce discours de Jacob aux usages de ces peuples qui jettaient leurs idoles dans la riviere, lorsqu'elles ne leur avaient pas accordé de la pluie. Les mêmes critiques ont dit que ces paroles de Jacob étaient tout-à-fait dans son caractere, et qu'il fesait toujours bien ses marchés. (*Id.*)
120. ↑ les mêmes critiques ont observé, qu'il est parlé déjà deux fois de dixmes offertes au seigneur ; la premiere, quand Abraham donne la dixme à Melchisédec, prêtre, roi de Salem ; et la seconde, quand Jacob promet la dixme de tout ce qu'il gagnera : ce qui a fait conjecturer mal-à-propos que cette histoire avait été composée par quelqu'un qui recevait la dime. (*Id.*)
121. ↑ ce marché fait par Jacob avec Laban fait voir évidemment que Jacob n'avait rien, et que Laban avait très peu de chose. L'un se fait valet pendant sept ans pour avoir une fille ; et l'autre ne donne à sa fille aucune dot. Un pareil mariage ne semble pas présager l'empire de la terre entiere que Dieu avait promis tant de fois à Abraham, à Isaac et à Jacob. (*Id.*)
122. ↑ Jacob, qui avait trompé son pere, trouve ici un beau-pere qui le trompe à son tour. Mais on ne conçoit pas plus comment Jacob ne s'apperçut pas de la friponnerie de Laban, en couchant avec Lia, qu'on ne conçoit comment Isaac ne s'était pas apperçu de la fripponnerie de Jacob. On n'attraperait personne aujourd'hui avec de pareilles fraudes ; mais ces temps-là n'étaient pas les nôtres. (*Id.*)
123. ↑ voilà donc Jacob, le pere de la nation juive, qui se fait valet pendant quatorze ans pour avoir une femme. Les origines de toutes les nations sont petites et barbares, mais il n'en est aucune qui ressemble à celle-ci. (Note de Voltaire.)
124. ↑ non seulement Jacob épouse à la fois deux sœurs, dans un temps où l'on suppose que la terre était très peuplée ; mais il joint à cet inceste l'incontinence de coucher avec la servante de Rachel, et ensuite avec la servante de Lia. On a prétendu que tout cela était permis par les coutumes des juifs ; mais il n'y a point de loi positive qui le dise ; nous n'en avons que des exemples. On épousait les deux sœurs ; on épousait

sa propre sœur ; on couchait avec ses servantes. Telles étaient les mœurs juives ; nos loix sont différentes. (*Id.*)

125. ↑ dans des temps très postérieurs, les racines de mandragores ont passé pour être prolifiques. C'est une erreur de l'ancienne médecine ; c'est ainsi qu'on a cru que le satyrion et les mouches cantarides* excitaient à la copulation ; mais de pareilles rêveries ne furent débitées que dans les grandes villes, où la débauche payait le charlatanisme. C'est encore une des raisons qui ont fait penser aux critiques que les évenemens de la genese n'avaient pu arriver, et qu'ils n'avaient pu être écrits dans le temps où l'on fait vivre Moyse : mais cette critique nous * Les cantharide ont un effet très-réel, mais elle n'agissent qu'en causant une irritation violente dans l'urêtre, irritation qui cause souvent des maladies graves (K.) paraît la plus faible de toutes. Nous pensons que des gardeurs de moutons et de chevres, tels qu'on nous peint les patriarches, pouvaient avoir imaginé la prétendue propriété des mandragores tout aussi bien que les charlatans des grandes villes. Ces plantes chevelues pouvaient être aisément taillées en figures d'hommes et de femmes avec les parties de la copulation ; et peut-être est-ce la premiere origine des priapes. (Note de Voltaire.)

126. ↑ tous ces marchés sont assez singuliers. ésaü cede son droit d'ainesse pour un plat de lentilles, et Rachel cede son mari à sa sœur pour une racine qui ressemble imparfaitement au membre viril. Quelques personnes ont été scandalisées de toutes ces histoires ; elles les ont prises pour des fables grossieres, inventées par des arabes grossiers, aux dépens de la raison, de la bienséance et de la vraisemblance. Elles n'ont pas songé combien ces temps-là étaient différents des nôtres ; elles ont voulu juger des mœurs de l'Arabie par les mœurs de Londres et de Paris : ce qui n'est ni honnête ni vraisemblable de notre temps, a pu être l'un et l'autre dans les temps qu'on nomme héroïques. Nous voyons des choses non moins extraordinaires dans toute la mythologie grecque et dans les fables arabes. Nous l'avons déjà dit*, et nous devons le répéter : ce qui fut bon alors ne l'est plus. (*Id.*) * Page 22.

127. ↑ on croiroit en effet que les mandragores opérerent dans Rachel ; puisqu'elle conçut un fils après en avoir mangé, et qu'elle en remercia le seigneur. Cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations et dans tous les temps. On sait que Machiavel a fait une comédie établie sur ce préjugé vulgaire. (*Id.*) — La Mandragore; comédie de Miachiavel, a été traduite en français par J.-B. Rousseau.

128. ↑ " quoiqu'en dise le texte, cette nouvelle fraude de Jacob ne devait pas l'enrichir. Il y a eu des hommes assez simples pour essayer cette méthode ; ils n'y ont pas plus réussi que ceux qui ont voulu faire naitre

des abeilles du cuir d'un taureau, et une verminiere du sang de bœuf. Toutes ces recettes sont aussi ridicules que la multiplication du bled qu'on trouve dans la *maison-rustique* , et dans le *petit-Albert* . S'il suffisait de mettre des couleurs devant les yeux des femelles pour avoir des petits de même couleur, toutes les vaches produiraient des veaux verds ; et tous les agneaux, dont les meres paissent l'herbe verte, seraient verds aussi. Toutes les femmes, qui auraient vu des rosiers, auraient des familles couleur de rose. Cette particularité de l'histoire de Jacob prouve seulement que ce préjugé impertinent est très ancien. Rien n'est si ancien que l'erreur en tout genre. Calmet croit rendre cette recette recevable, en alléguant l'exemple de quelques merles blancs. Nous lui donnerons un merle blanc, quand il nous fera voir des moutons verds ". Cette remarque est de Mr Freret. Nous la donnons telle que nous l'avons trouvée. Elle est bonne en physique, et mauvaise en théologie. (Note de Voltaire.)

129. ↑ il y a bien des choses dignes d'observation. D'abord Dieu défend à Abraham, à Isaac et à Jacob d'épouser des filles idolâtres ; et tous trois, par l'ordre de Dieu même, épousent des filles idolâtres : car ils épousent leurs parentes idolâtres petites-filles de Tharé Potier de terre, feseur d'idoles. Laban est idolâtre. Rachel et Lia sont idolâtres. Ensuite Laban et Jacob son gendre ne sont occupés, pendant vingt ans, qu'à se tromper l'un l'autre. Jacob s'enfuit avec ses femmes et ses concubines, comme un voleur ; et il traîne de l'Euphrate avec lui douze enfans qui sont les douze patriarches qu'il a eus des deux sœurs et de leurs deux servantes. Dieu prend son parti, et avertit Laban l'idolâtre de ne point molester Jacob. C'est, dit-on, une figure de l'église chrétienne. Nous respectons cette figure, et nous ne sommes ni assez savants pour la comprendre, ni assez téméraires pour entrer dans les jugemens de Dieu. (*Id.*)

130. ↑ on ne voit dans toute cette histoire que des larcins. L'idolâtre Rachel, quoiqu'elle soit la figure de l'église, vole les *théraphim* , les idoles de son pere. était-ce pour les adorer ? Pour avoir une sauvegarde contre les recherches ? Elle feint d'avoir ses ordinaires pour ne se point lever devant Laban ; comme si une femme, qui passait sa vie à garder les troupeaux, ne pouvait se lever dans le temps de ses regles. On demande ce que c'était que ces théraphim ? C'étaient sans doute de ces petites idoles, telles qu'en fesait Tharé Le Potier ; c'étaient des pénates. Les hommes de tous les temps et de tous les pays ont été assez fous pour avoir chez eux de petites figures, des anneaux, des amulettes, des images, des caracteres auxquels ils attachaient une vertu secrette. Le pieux énée, en fuyant de Troye au milieu des flammes, ne manque pas d'emporter avec lui ses théraphim, ses pénates, ses petits dieux. Quand Genseric, Totila, et le connétable de Bourbon, prirent Rome, les vieilles femmes

emportaient ou cachaient les images en qui elles avaient le plus de dévotion. Il reste à savoir comment l'auteur sacré, qui plusieurs siecles après écrivit cette histoire, a pu savoir toutes ces particularités, tous ces discours, et l'anecdote des ordinaires de Rachel. C'est sur quoi le professeur de médecine *Astruc* a écrit un livre intitulé : *conjectures sur l'ancien testament :* mais ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait. (Note de Voltaire.) — L'ouvrage d'Astruc est intitulé Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer la Genèse, avec des remarques qui appuient ou éclaircissent ces conjectures. 1753, in-12.

131. ↑ ici vous voyez la paix faite entre le beau-pere et le gendre, qui s'accusaient mutuellement de vol. Ensuite Jacob lutte toute la nuit contre un spectre, un phantôme, un homme ; et cet homme, ce spectre, c'est Dieu même. Dieu, en se battant contre lui, le frappe au nerf de la cuisse. Mais il y a six sortes de nerfs qui se perdent dans le nerf crural antérieur et dans le postérieur. Il y a, outre ces nerfs, le grand nerf sciatique qui se partage en deux. C'est ce nerf qui cause la goute-sciatique, et qui peut rendre boiteux. L'auteur ne pouvait entrer dans ces détails ; l'anatomie n'était pas connue. C'est un usage immémorial chez les juifs d'ôter un nerf de la cuisse des gros animaux dont ils mangent, quoique la loi ne l'ordonne pas. Une autre observation, c'est que la croyance que tous les spectres s'enfuient au point du jour est immémoriale. L'origine de cette idée vient uniquement des rêves qu'on fait quelquefois pendant la nuit, et qui cessent quand on s'éveille le matin. Quant au nom de Jacob changé en celui d'Israël, il est à remarquer que ce nom est celui d'un ange chaldéen. Philon, juif très savant, nous dit que ce nom chaldéen signifie *voyant dieu* , et non pas *fort contre dieu* . Ce nom de fort contre dieu semblerait ne convenir qu'à un mauvais ange. Il est surprenant que Jacob, frappé à la cuisse, et cette cuisse étant desséchée, ait encor assez de force pour lutter contre Dieu, et pour lui dire : je ne te lâcherai point que tu ne m'ayes béni. Tout cela est inexplicable par nos faibles connaissances. (Note de Voltaire.)

132. ↑ *Maimonide* fut le premier qui remarqua les contradictions résultantes de cette avanture de Dina. Il crut que cette fille avait été mariée au même Job, à cet arabe iduméen, dont nous avons le livre, qui est le plus ancien monument de nos antiquités. Depuis ce temps, *Aben-Esra,* et ensuite Alphonse évêque d'Avila, dans son commentaire sur la genese, le cardinal Caiétan, presque tous les nouveaux commentateurs, et sur tout Astruc, ont prouvé, par la maniere dont les livres saints sont disposés, qu'en suivant l'ordre chronologique Dina ne pouvait tout au plus être âgée que de six ans quand le prince Sichem fut si éperdument amoureux

d’elle ; que Siméon ne pouvait avoir qu’onze ans, et son frere Lévi dix, quand ils tuerent eux seuls tous les sichémites ; que par conséquent cette histoire est impossible, si on laisse la genese dans l’ordre où elle est. Une réforme paraitrait donc nécessaire pour laver le peuple de Dieu de l’opprobre éternel dont cette horrible action l’a souillé. Il n’y a personne qui ne souhaite que deux patriarches n’aient pas assassiné tout un peuple, et que les autres patriarches n’aient pas fait un désert d’une ville qui les avait reçus avec tant de bonté. Le crime est si exécrable que Jacob même le condamne expressément. Les savans nient absolument toute cette avanture de Dina et de Sichem. Mais aussi comment nier ce que le saint-esprit a dicté ? Pourra-t-on adopter une partie de l’ancien testament, et rejetter l’autre ? Si l’atrocité horrible des hébreux révolte le lecteur dans l’histoire de Dina ; nous lui verrons commettre d’autres horreurs, qui rendent celle-ci vraisemblable. Dieu, qui conduisit ce peuple, ne le rendit pas impeccable. On sait assez combien il était grossier et barbare. Quel que fut l’âge de Dina et des patriarches enfans de Jacob, le saint-esprit déclare qu’ils mirent à feu et à sang toute une ville où ils avaient été reçus comme freres ; qu’ils massacrerent tout, qu’ils pillerent tout, qu’ils emporterent tout, et que jamais assassins ne furent ni plus perfides, ni plus voleurs, ni plus sanguinaires, ni plus sacrileges. Il faut absolument ou croire cette histoire, ou refuser de croire le reste de la bible. (Note de Voltaire)

133. ↑ plusieurs critiques ont remarqué avec étonnement et avec douleur que le dieu de Jacob ne marque ici aucun ressentiment du massacre des sichémites, lui qui menaça de punir sept fois celui qui tuerait Caïn, et soixante et dix fois sept fois ceux qui tueraient Lamech. On ne dit point quels étaient ces dieux étrangers que ses domestiques avaient amenés de Mésopotamie : on croit qu’ils étaient les mêmes que les théraphim de Rachel. Dieu bénit encor Jacob, et lui promet que des rois sortiront de ses reins. Des critiques ont supposé que Dieu seul étant le roi des hébreux, Moyse, qui était le lieutenant de Dieu, ne pouvait regarder comme une bénédiction la promesse de faire sortir des rois des reins de Jacob, attendu que lorsque dans la suite les juifs eurent des rois, le prophête Samuël regarda ce changement comme une malédiction, et dit expressément au peuple que c’était trahir Dieu et renoncer à lui que de reconnaître un roi. Delà ces censeurs concluent témérairement, qu’il est impossible que Moyse ait écrit le pentateuque. Nous ne nous arrêterons point à de telles critiques. Seulement nous remarquerons encore que les iduméens, fils d’ésaü, furent toujours plus puissans, plus nombreux, plus riches, que les descendans de Jacob qui furent si souvent esclaves. (Note de Voltaire.)

134. ↑ ce que dit le texte de la ville d'éphrata et du bourg de Bethléem donne encore occasion aux critiques de dire que Moyse n'a pu écrire le pentateuque. Leur raison est que la ville d'éphrata ne reçut ce nom que de Caleb du temps de Josué, et que ni Bethléem, ni Jérusalem n'existaient encore. Bethléem reçut ce nom de la femme de Caleb, qui se nommait éphrata. Cette nouvelle critique est forte : nous y répondons ce que nous avons déjà répondu aux autres. Nous avouons qu'il est étrange que Ruben, le premier des patriarches, prenne précisément le temps de la mort de Rachel pour coucher avec la concubine ou la femme de son pere, sans que la sainte écriture marque son horreur pour ce nouveau crime. Les voies du seigneur ne sont pas les nôtres. La servante Bala, souillée de cet inceste, est la premiere des prostituées dont il soit parlé dans l'écriture : elle est femme de ce même Jacob dont Jesus-Christ lui-même a daigné naître, pour montrer sans doute qu'il lavait tous les péchés. Jacob ne témoigne ici aucune colere de cette abomination. Il attendit l'article de sa mort pour reprocher à Ruben sa turpitude, et le massacre des sichémites à Siméon et à Lévi. On lui fait dire à Ruben en mourant : mon fils premier-né, tu étais ma force, mais la cause de ma douleur : tu t'es répandu comme l'eau : tu ne croîtras point ; parce que tu as monté sur le lit de ton pere, et que tu as maculé sa couche. Et il ajouta : les deux freres Siméon et Lévi ont été des vases belliqueux d'iniquités : que leur fureur soit maudite etc… (Note de Voltaire.)

135. ↑ Il y a ici une erreur évidente de la part du copiste de Voltaire. Dan et Nephtali sont fils de Jacob et de Bala, servante de Rachel (voyez ci-dessus , page 47). Les enfants de Jacob et de Rahel sont Joseph et Benjamin. J'ai respecté le texte qui est dans toutes les éditions que j'ai vues jusqu'à ce jour. Je ne pouvais rien y ajouter; mais j'ai dû indiquer la faute. (B.)

136. ↑ ce passage de l'auteur sacré a enhardi plus qu'aucun autre les critiques à soutenir que Moyse ne pouvait être l'auteur de ce livre : ils ont dit qu'il était de la plus grande évidence que ces mots, *avant que les enfans d'Israël eussent un roi*, n'ont pu être écrits que sous les rois d'Israël. C'est le sentiment du savant Le Clerc, de plusieurs théologiens de Hollande, d'Angleterre et même du grand Newton. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que si la bible était un livre ordinaire, écrit par les hommes avec cette scrupuleuse exactitude qu'on exige aujourd'hui, ce passage aurait été tourné autrement. Il est certain que si un auteur moderne avait écrit, *voici les rois qui ont regné en Espagne, avant que l'Allemagne eut sept électeurs*, tout le monde conviendrait que l'auteur écrivait du temps des électeurs. Le saint esprit ne se regle pas sur de pareilles critiques ; il s'éleve au-dessus des temps et des loix de

l’histoire ; il parle par anticipation ; il mêle le présent et le passé avec le futur. En un mot ce livre ne ressemble à aucun autre livre ; et les faits qui y sont contenus ne ressemblent à aucun des autres événemens qui se sont passés sur la terre. (Note de Voltaire.)

137. ↑ Le dictionnaire philosophique, dès sa première éditions (1764), contient un article Joseph. Votez tome XIX, page 507.

138. ↑ le peuple de Dieu n’était alors composé que de quatorze hommes, Isaac, Jacob et ses douze enfans, dans les temps qu’on voyait par-tout de grandes nations. Les peres ont remarqué que c’est la figure du petit nombre des élus. Mais, parmi ces élus, Jacob trompe son pere et son frere, et il vole son beau-pere. Il couche avec ses servantes. Ruben couche avec sa belle-mere. Deux enfans de Jacob égorgent tous les mâles de Sichem. Les autres enfans pillent la ville. Ces mêmes enfans veulent assassiner leur frere Joseph, et ils le vendent pour esclave à des marchands. Cette famille semble bien abominable aux critiques. Mais le révérend pere Don Calmet prouve que Joseph, vendu par ses freres pour vingt pieces d’argent, annonce évidemment Jésus-Christ vendu trente pieces par Judas-Iscariot. Encore une fois, les voies de Dieu ne sont pas nos voies. à l’égard des songes, qui attirerent à Joseph la haine de ses freres, ils ont toujours été regardés comme envoyés du ciel ; et dans toutes les nations il se trouva des charlatans qui les expliquaient. Cette explication des songes est expressément défendue dans le lévitique, chapitre 19 ; et il est dit dans le chapitre 13 du deutéronome : que le songeur de songes doit être mis à mort dans certains cas. Mais pour Joseph, on verra qu’il ne réussit en égypte, et qu’il ne fut le soutien de sa famille, qu’à cause de ses songes. Quant aux marchands ismaëlites, on voit qu’ils fesaient déjà un grand commerce d’aromates et d’esclaves : ce qui marque une extrême population. Les douze enfans d’Ismaël avaient déjà produit un peuple immense ; et les douze enfans de son neveu Jacob paraissent être encore dans la misere, réduits à garder les moutons, malgré les richesses que le sac de la ville de Sichem devait leur avoir procurées. (Note de Voltaire.)

139. ↑ les enfans de Jacob mettent le comble à leur crime, en désolant leur pere par la vue de cette tunique ensanglantée. Jacob s’écrie dans la douleur, j’en mourrai, je descendrai en enfer avec mon fils. Le mot *shéol* , qui signifie la fosse, le souterrein, la sépulture, a été traduit dans la vulgate par le mot d’enfer, *infernum*, qui veut dire proprement le tombeau, et non pas le lieu appellé par les égyptiens et par les grecs tartare, Ténare, *ades*, séjour du Styx et de l’Achéron, lieu où vont les ames après leur mort, royaume de Pluton et de Proserpine, caverne des damnés, champs élizées, etc… il est indubitable que les juifs n’avaient

aucune idée d'un pareil enfer, et qu'il n'y a pas un seul mot dans tout le pentateuque qui ait le moindre rapport ou avec l'enfer des anciens, ou avec le nôtre, ou avec l'immortalité de l'ame, ou avec les peines et les récompenses après la mort. Ceux qui ont voulu tirer de ce mot *shéol* traduit par le mot *infernum* une induction que notre enfer était connu de l'auteur du pentateuque, ont eu une intention très louable et que nous révérons ; mais c'est au fond une ignorance très grossiere ; et nous ne devons chercher que la vérité. Le cilice, dont se revêt Jacob après avoir déchiré ses vêtemens, a fourni de nouvelles armes aux critiques, qui veulent que le pentateuque n'ait été écrit que dans des siecles très postérieurs. Le cilice était une étoffe de Cilicie ; et la Cilicie n'était pas connue des hébreux avant Esdras. Il y avait deux sortes d'étoffes nommées cilices, l'une très fine et très belle, tissue de poil d'antelop, ou de chevre sauvage, appellée *mo* dans l'Asie Mineure, d'où nous vient la véritable moëre, à laquelle nous avons substitué une étoffe de soie calendrée. L'autre cilice était une étoffe plus grossiere, faite avec du poil de chevre commune, et qui servit aux paysans et aux moines. Les critiques disent qu'aucune de ces étoffes n'étant connue des premiers juifs, c'est une nouvelle preuve évidente que le pentateuque n'est ni de Moyse, ni d'aucun auteur de ces temps-là. Nous répondons toujours que l'auteur sacré parle par anticipation ; et qu'aucune critique, quelque vraisemblable qu'elle puisse être, ne doit ébranler notre foi. Il leur paraît encore improbable que les rois d'égypte eussent déjà des eunuques. Ce raffinement affreux de volupté et de jalousie est, à la vérité, fort ancien ; mais il suppose de grands royaumes très peuplés et très riches. Il est difficile de concilier cette grande population de l'égypte du temps de Jacob, avec le petit nombre du peuple de Dieu qui ne consistait qu'en quatorze mâles. On a déjà répondu à cette question par le petit nombre des élus. (Note de Voltaire.)

140. ↑ le seigneur a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles cananéennes ; ils en prennent souvent. Juda, après la mort de son fils ainé Her, donne la veuve à son second fils Onan, afin qu'Onan lui fasse des enfans qui hériteront du mort. Cette coutume n'était point encore établie dans la race d'Abraham et d'Isaac ; et l'auteur sacré parle par anticipation, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois * Voyez entre autres, page 12.. Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris ; que Her, le premier, la traitait en sodomite, et que le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Her traitait sa femme à la maniere des sodomites ; mais il se sert de la même expression qui est employée pour

désigner le crime de Sodome. à l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé. C'est une chose bien singuliere que Thamar, ayant été si maltraitée par les deux enfans de Juda, veuille ensuite coucher avec le pere, sous prétexte, qu'il ne lui a point donné son troisieme fils Séla qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais au contraire le voile était et fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort connue, les filles de joie vont attendre les passans dans de petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise. Mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie dans le misérable pays de Canaan fût à la campagne dans un chemin fourchu. Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin, et s'expose à être pris sur le fait par tous les passans. Le comble de l'impossibilité est que Juda, étranger dans le Canaan, et n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa belle-fille, dès qu'il sait qu'elle est grosse ; et que sur le champ on prépare un bûcher pour la brûler, comme s'il était le juge et le maître du pays. Cette histoire a quelque rapport à celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopée, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les juifs écrivirent fort tard, et qu'ils copierent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie-Mineure. Joseph et Philon avouent que les livres juifs n'étaient connus de personne ; et que les livres grecs étaient connus de tout le monde. Quoiqu'il en soit, ce qu'il y a de plus singulier dans l'avanture de Thamar, c'est que notre seigneur Jésus-Christ naquit, dans la suite des temps, de son inceste avec le patriarche Juda. *ce n'est pas sans de bonnes raisons* (dit le révérend pere Don Calmet) *que le st esprit a permis que l'histoire de Thamar, de Rahab, de Ruth, de Betzabé, se trouve mêlée dans la généalogie de Jesus-Christ* . (Note de Voltaire.)

141. ↑ cette histoire a beaucoup de rapport à celle de Bellérophon et de Proetus ; à celle de Thésée et d'Hippolyte, et à beaucoup d'autres histoires grecques et asiatiques. Mais ce qui ne ressemble à aucune fable des mythologies prophanes, c'est que Putiphar était eunuque et marié. Il est vrai que dans l'orient il y a quelques eunuques, et même des eunuques noirs, entiérement coupés, qui ont des concubines dans leur harem ; parce que ces malheureux, à qui on a coupé toutes les parties viriles, ont encore des yeux et des mains. Ils achetent des filles, comme on achete des animaux agréables pour mettre dans une ménagerie. Mais il fallait que la magnificence des rois d'égypte fût parvenue à un excès bien rare, pour que les eunuques eussent des serrails, ainsi qu'ils en ont aujourd'hui à Constantinople et à Agra. (Note de Voltaire.)

142. ↑ il se peut que dans des temps très postérieurs le mot eunuque fût devenu un titre d'honneur ; et que les peuples, accoutumés à voir ces hommes, dépouillés des marques de l'homme, parvenus aux plus grandes places pour avoir gardé des femmes, se soient accoutumés enfin à donner le nom d'eunuques aux principaux officiers des rois orientaux : on aura dit l'eunuque du roi, au lieu de dire le grand écuyer, le grand échanson du roi ; mais cela ne peut être arrivé dans des temps voisins du déluge. Il faut donc croire que Putiphar et ces deux officiers, qualifiés eunuques, l'étaient véritablement. (Note de Voltaire.)
143. ↑ l'explication des songes doit être encore plus ancienne que l'usage de châtrer les hommes que les rois admettaient dans l'intérieur de leurs palais. C'est une faiblesse naturelle d'être inquiet d'un songe pénible ; et quiconque manifeste sa faiblesse, trouve bientôt un charlatan qui en abuse. Un songe ne signifie rien ; et si par hazard il signifiait quelque chose, il n'y aurait que Dieu qui le sût et qui pût le révéler. Il est défendu dans le lévitique d'expliquer les songes ; mais le lévitique n'était pas fait du temps de Joseph. On doit croire que Dieu même l'instruisit, puisqu'il dit que Dieu est l'interprete des songes. Ce qui peut embarrasser, c'est qu'il semble ici que le pharaon et ses officiers et Joseph reconnaissent le même dieu. Car, lorsque Joseph leur dit que Dieu envoie les songes et les explique, ils ne repliquent rien ; ils en conviennent. Cependant l'égypte et les enfans de Jacob n'avaient pas la même religion : mais on peut reconnaître le même dieu, et différer dans les dogmes. Les catholiques romains et les catholiques grecs, les luthériens et les calvinistes, les turcs et les persans, ont le même dieu, et ne sont point d'accord ensemble. (Id.)
144. ↑ le pharaon déclare ici deux fois que l'esclave hébreu est inspiré de Dieu : il ne dit pas, de son dieu particulier ; il dit de dieu, en général. Il semble donc ici que, malgré toutes les superstitions qui dominaient, malgré la magie et les sorcelleries auxquelles on croyait, le dieu universel était reconnu à Memphis comme dans la famille d'Abraham, du moins au temps de Joseph. Mais comment savoir ce que croyaient des égyptiens ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. On fait une autre question moins importante. On demande comment sept épis de bled en purent manger sept autres. Nous n'entreprenons point d'expliquer ce repas. (Note de Voltaire.)
145. ↑ ceci est singulier. Joseph, petit-fils d'Abraham, épouse Azeneth, fille de la femme d'un eunuque qui l'avait mis dans les fers ! Quel était le pere d'Azeneth ? Ce n'était pas l'eunuque Putiphar. L'alcoran, au sura Joseph, conte d'après d'anciens auteurs juifs, que cette Azeneth était un enfant au berceau lorsque la femme de Putiphar accusa Joseph de l'avoir voulu violer. Un domestique de la maison dit qu'il fallait s'en rapporter à cet

enfant qui ne pouvait encore parler : l'enfant parla. écoutez, dit-elle à Putiphar ; si ma mere a déchiré le manteau de Joseph par devant, c'est une preuve que Joseph voulait la prendre à force ; mais si ma mere a pris et déchiré le manteau par derriere, c'est une preuve qu'elle courait après lui. (Note de Voltaire.)

146. ↑ les critiques assurent qu'il n'y avait point encore d'hôtelleries dans ce temps-là. Ils ajoutent cette objection à tant d'autres, pour faire voir que Moyse n'a pu être l'auteur de la genese. Il est vrai que nous ne connaissons point d'hôtelleries chez les grecs, et qu'il n'y en eut point chez les premiers romains. On conjecture que l'usage des hôtelleries était aussi inconnu chez les égyptiens que dans la Palestine. Mais on n'en a pas de preuves certaines. Il n'est pas impossible que des marchands arabes eussent établi quelques hangards, quelques cabanes, comme depuis on a établi des caravanserails. Il est même vraisemblable que des rois d'égypte, qui avaient bâti des pyramides, n'avaient pas négligé de construire quelques édifices en faveur du négoce. (id.)

147. ↑ on dit que si les patriarches chargerent leurs ânes, il est à croire qu'ils marcherent à pied depuis le Canaan jusqu'à Memphis : ce qui fait un chemin d'environ cent lieues. On infere delà qu'ils étaient fort pauvres, ne possédant aucun domaine considérable, et ne vivant que comme des arabes du désert, voyageant sans cesse, et plantant leurs tentes où ils pouvaient. Cependant le pillage de Sichem devait les avoir enrichis. La seule difficulté est de savoir comment Jacob et ses onze enfans avaient pu être soufferts dans un pays où ils avaient commis une action si horrible, et où toutes les hordes cananéennes devaient se réunir pour les exterminer. Au reste si la famine forçait les enfans d'Israël d'aller à Memphis, tous les cananéens, qui manquaient de bled, devaient y aller aussi. (Note de Voltaire.)

148. ↑ les égyptiens avaient en horreur tous les étrangers, et se croyaient souillés s'ils mangeaient avec eux. Les juifs prirent d'eux cette coutume inhospitaliere et barbare. L'église grecque a imité en cela les juifs, au point qu'avant Pierre Le Grand il n'y avait pas un russe parmi le peuple qui eût voulu manger avec un luthérien, ou avec un homme de la communion romaine. Aussi nous voyons que Joseph en qualité d'égyptien fit manger ses freres à une autre table que la sienne ; il leur parlait même par interprete. La différence du culte, en ne reconnaissant qu'un même dieu, paraît ici évidemment. On immole des victimes dans la maison même du premier ministre, et on les sert sur table. Cependant il n'est jamais question ni d'Isis, ni d'Osiris, ni d'aucun animal consacré. Il est bien étrange que l'auteur hébreu de l'histoire hébraïque, ayant été élevé dans les sciences des égyptiens, semble ignorer entiérement leur

culte. C’est encore une des raisons qui ont fait croire à plusieurs savans que Mosé, ou Moyse, ne peut être l’auteur du pentateuque. (id.)

149. ↑ quoiqu’en dise Grotius, il est clair que le texte donne ici Joseph pour un magicien : il devinait l’avenir en regardant dans sa tasse. C’est une très ancienne superstition, très commune chez les chaldéens et chez les égyptiens : elle s’est même conservée jusqu’à nos jours. Nous avons vu plusieurs charlatans et plusieurs femmes employer ce ridicule sortilege. Boyer Bandot, dans la régence du duc d’Orléans, mit cette sottise à la mode : cela s’appellait lire dans le verre. On prenait un petit garçon ou une petite fille, qui pour quelque argent voyait dans ce verre plein d’eau tout ce qu’on voulait voir. Il n’y a pas là grande finesse. Les tours les plus grossiers suffisent pour tromper les hommes, qui aiment toujours à être trompés. Les tours et les impostures des convulsionnaires n’ont pas été plus adroits ; et cependant on sait quelle prodigieuse vogue ils ont eue longtemps. Il faut que la charlatanerie soit bien naturelle, puisqu’on a trouvé en Amérique et jusques chez les negres de l’Afrique ces mêmes extravagances, dont notre ancien continent a toujours été rempli. Il est très vraisemblable que si Joseph fut vendu par ses freres en égypte, étant encor enfant, il prit toutes les coutumes et toutes les superstitions de l’égypte, ainsi qu’il en apprit la langue. (Note de Voltaire.)

150. ↑ ce morceau d’histoire a toujours passé pour un des plus beaux de l’antiquité. Nous n’avons rien dans Homere de si touchant. C’est la premiere de toutes les reconnaissances dans quelque langue que ce puisse être. Il n’y a gueres de théâtre en Europe où cette histoire n’ait été représentée. La moins mauvaise de toutes les tragédies qu’on ait faites sur ce sujet intéressant, est, dit-on, celle de l’abbé Genest, jouée sur le théâtre de Paris en 1711. Il y en a eu une autre depuis par un jésuite, nommé Arthus, imprimée en 1749 ; elle est intitulée : *la reconnaissance de Joseph, ou Benjamin, tragédie chrétienne en trois actes en vers, qui peut se représenter dans tous les colleges, communautés et maisons bourgeoises* . Il est singulier que l’auteur ait appellé tragédie *chrétienne* une piece dont le sujet est d’un siecle si antérieur à Jesus-Christ*. Presque tous les romans que nous avons eus, soit anciens, soit modernes, et une infinité d’ouvrages dramatiques, ont été fondés sur des reconnaissances. Rien n’est plus naïf que celle de Joseph et de ses freres. Les critiques y reprennent quelques répétitions : ils trouvent mauvais que les onze patriarches, étant venus deux fois de suite de la part de Jacob, Joseph leur demande si son pere vit encore. Cette censure peut paraître outrée, comme le sont presque toutes les censures. La piété filiale peut faire dire à Joseph plus d’une fois : mon pere est-il encore en vie ? Ne

reverrai-je pas mon pere ? (Note de Voltaire) *L'Omasis, ou Joseph en Egyte, tragédie de M. Baour-Lormain, est de 1807.

151. ↑ il est étonnant que le pharaon dise : je donnerai à ces étrangers tous les biens de l'égypte. Mr Boulanger soupçonne que toute cette histoire de Joseph ne fut insérée dans le canon juif que du temps de Ptolémée-Evergete. En effet, ce fut sous ce roi Ptolémée qu'il y eut un Joseph fermier-général. Boulanger imagine que le roi de Syrie, Antiochus le grand, ayant fait brûler tous les livres en Judée, et les samaritains ayant abjuré la secte juive, on ne traduisit un exemplaire de l'ancien testament en grec que longtemps après, et non pas sous Ptolémée-Philadelphe ; qu'on inséra l'histoire du patriarche Joseph dans l'exemplaire hébreu et dans la traduction ; qu'alors les samaritains, redevenus demi-juifs, l'insérerent dans leur pentateuque. Cette conjecture téméraire paraît destituée de tout fondement. (id.)

152. ↑ les mêmes critiques, dont nous avons tant parlé, prétendent qu'il y a ici une contradiction, et que Dieu n'a pas pu dire à Jacob : je te ramenerai ; puisque Jacob et tous ses enfans moururent en égypte. On répond à cela que Dieu le ramena après sa mort. C'était une tradition chez les juifs que Moyse, en partant de l'égypte, avait trouvé le tombeau de Joseph, et l'avait porté sur ses épaules. Cette tradition se trouve encore dans le livre hébreu, intitulé *de la vie et de la mort de Moyse* . Traduit en latin par le savant Gaulmin. (Note de Voltaire)

153. ↑ les critiques ne cessent de dire qu'il n'y a pas de raison à conseiller à des étrangers de s'avouer pour pasteurs, parce que dans le pays on déteste les pasteurs ; et qu'il fallait au contraire leur dire : gardez-vous bien de laisser soupçonner que vous soyez d'un métier qu'on a ici en exécration. Si une colonie de juifs venait se présenter pour s'établir en Espagne, on lui dirait sans doute : gardez-vous bien d'avouer que vous êtes juifs, et sur-tout que vous avez de l'argent : car l'inquisition vous ferait brûler pour avoir votre argent. On demande ensuite pourquoi les égyptiens détestaient une classe aussi utile que celle des pasteurs ? C'est qu'en effet on prétend que les arabes-bédouins, dont les juifs étaient évidemment une colonie, et qui viennent encore tous les ans faire paître leurs moutons en égypte, avaient autrefois conquis une partie de ce pays. Ce sont eux qu'on nomme *les rois pasteurs* ; et que Manethon dit avoir régné cinq-cents ans dans le delta. On a cru même que cette irruption des voleurs de l'Arabie pétrée et de l'Arabie déserte, dont les juifs étaient descendus, avait été faite plus de cent ans avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie ne cadreroit pas avec celle de la bible, et ce serait une nouvelle difficulté à éclaircir. Il faudrait que ces pasteurs eussent régné en égypte avant le temps où nous plaçons le déluge universel. La genese

compte la naissance d'Abraham de l'année deux-mille du monde, selon la vulgate. Jacob arrive en égypte l'an deux-mille deux-cents quatre-vingts, ou environ. Si les arabes s'emparerent de l'égypte cent ans avant la naissance d'Abraham, ils avaient donc regné environ 380 ans. Or ils furent les maîtres de l'égypte cinq-cents ans ; donc ils regnerent encore cent-vingt ans depuis l'arrivée de Jacob. Donc, loin de détester les pasteurs, les maîtres de l'égypte devaient au contraire les chérir, puisqu'ils étaient pasteurs eux-mêmes. Il n'est gueres possible de débrouiller ce chaos de l'ancienne chronologie. (id.)

154. ↑ ce roi, qui offre l'intendance de ses troupeaux, semble marquer qu'il était de la race des rois-pasteurs : c'est ce qui augmente encore les difficultés que nous avons à résoudre ; car si ce roi a des troupeaux, et si tout son peuple en a aussi, comme il est dit après, il n'est pas possible qu'on détestât ceux qui en avaient soin. (Note de Voltaire)

155. ↑ cette réponse, qu'on met dans la bouche de Jacob, est d'une triste vérité ; elle est commune à tous les hommes. La vulgate dit : mes années ont été courtes et mauvaises. Presque tout le monde en peut dire autant ; et il n'y a peut-être point de passage, dans aucun auteur, plus capable de nous faire rentrer en nous-mêmes avec amertume. Si on veut bien y faire réflexion, on verra que tous les pharaons du monde, et tous les jacob, et tous les joseph, et tous ceux qui ont des bleds et des troupeaux, et surtout ceux qui n'en ont pas, ont des années très malheureuses, dans lesquelles on goûte à peine quelques momens de consolation et de vrais plaisirs. (id.)

156. ↑ ceci fait bien voir la vérité de ce que nous venons de dire, que les hommes menent une vie dure et malheureuse dans les plus beaux pays de la terre. Mais aussi les égyptiens paraissent peu avisés de se défaire de leurs troupeaux pour avoir du blé. Ils pouvaient se nourir de leurs troupeaux et des légumes qu'ils auraient semés ; et en vendant leurs troupeaux, ils n'avaient plus de quoi jamais labourer la terre. Joseph semble un très mauvais ministre, à ce que disent les critiques, ou plutôt un tyran ridicule et extravagant, de mettre toute l'égypte dans l'impossibilité de semer du bled. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'auteur ne dit pas un mot de l'inondation périodique du Nil ; et il ne donne aucune raison pour laquelle Joseph empêcha qu'on ne semât et qu'on ne labourât la terre. C'est ce qui a porté les Lords Herbert et Bolingbrocke, les savants Freret et Boulanger, à supposer témérairement que toute l'histoire de Joseph ne peut être qu'un roman : il n'est pas possible, disent-ils, que le Nil ne se soit pas débordé pendant sept années de suite. Tout ce pays aurait changé de face pour jamais ; il aurait fallu que les cataractes du Nil eussent été bouchées, et alors toute l'éthiopie

n’aurait été qu’un vaste marais. Ou si les pluies qui tombent réguliérement chaque année dans la zone torride avaient cessé pendant sept années, l’intérieur de l’Afrique seroit devenu inhabitable. Nous répondons que les pluies cesserent tout aussi aisément, qu’élie ordonna depuis qu’il n’y aurait pendant sept ans ni rosée, et que l’un n’est pas plus difficile que l’autre. (Note de Voltaire.)

157. ↑ c’est ici que les critiques s’élevent avec plus de hardiesse. Quoi ! (disent-ils) ce bon ministre Joseph rend toute une nation esclave. Il vend au roi toutes les personnes et toutes les terres du royaume. C’est une action aussi infame et aussi punissable que celle de ses freres qui égorgerent tous les sichémites. Il n’y a point d’exemple dans l’histoire du monde, d’une pareille conduite d’un ministre d’état. Un ministre, qui proposerait une telle loi en Angleterre, porterait bientôt sa tête sur un échafaud. Heureusement une histoire si atroce n’est qu’une fiction. Il y a trop d’absurdité à s’emparer de tous les bestiaux, lorsque la terre ne produisait point d’herbe pour les nourrir. Et si elle avait produit de l’herbe, elle aurait pu produire aussi du bled. Car, de deux choses l’une : le terrein de l’égypte étant de sable, les inondations régulieres du Nil peuvent seules faire produire de l’herbe ; ou bien ces inondations manquant pendant sept années, tous les bestiaux doivent avoir péri. De plus on n’était alors qu’à la quatrieme année de la stérilité prétendue. à quoi aurait servi de donner au peuple des semailles pour ne rien produire pendant trois autres années ? Ces sept années de stérilité (ajoutent-ils) sont donc la fable la plus incroyable que l’imagination orientale ait jamais inventée. Il semble que l’auteur ait tiré ce conte de quelques prêtres d’égypte. Ils sont les seuls que Joseph ménage : leurs terres sont libres, quand la nation est esclave, et ils sont encore nourris aux dépens de cette malheureuse nation. Il faut que les commentateurs d’une telle fable soient aussi absurdes et aussi lâches que son auteur. C’est ainsi que s’explique mot-à-mot un de ces téméraires. Un seul mot peut les confondre. L’auteur était inspiré ; et l’église entiere, après un mûr examen, a reçu ce livre comme sacré. (Note de Voltaire.)

158. ↑ on voit par-là que les embaumemens, si fameux dans l’égypte, étaient en usage depuis très longtemps. La plupart des drogues qui servaient à embaumer les morts ne croissent point en égypte : il fallait les acheter des arabes, qui les allaient chercher aux Indes à dos de chameau, et qui revenaient par l’isthme de Suez les vendre en égypte pour du bled. Hérodote et Diodore rapportent qu’il y avait trois sortes d’embaumemens, et que la plus chere coutait un *talent* d’égypte, évalué il y a plus de cent ans à deux-mille six-cents quatre-vingts-huit livres de France, et qui par conséquent en vaudrait aujourd’hui à-peu-près le

double. On ne rendait pas cet honneur au pauvre peuple. Avec quoi l'aurait-il payé ? Sur-tout dans ce temps de famine ? Les rois et les grands voulaient triompher de la mort même : ils voulaient que leurs corps durassent éternellement. Il est vraisemblable que les pyramides furent inventées dès que la maniere d'embaumer fut connue. Les rois, les grands, les principaux prêtres, firent d'abord de petites pyramides pour tenir les corps séchement dans un pays couvert d'eau et de boue pendant quatre mois de l'année. La superstition y eut encore autant de part que l'orgueil. Les égyptiens croyaient qu'ils avaient une ame, et que cette ame reviendrait animer leur corps au bout de trois mille ans, comme nous l'avons déjà dit* *Tome XI, page 65 ; XX, 361, 368 ; XXVIII, 150 ; XXIX, 178. Il fallait donc précieusement conserver les corps des grands seigneurs, afin que leurs ames les retrouvassent ; car pour les ames du peuple on ne s'en embarrasse jamais ; on le fit seulement travailler aux sépulcres de ses maitres. C'est donc pour perpétuer les corps des grands qu'on bâtit ces hautes pyramides qui subsistent encore, et dans lesquelles on a trouvé de nos jours plusieurs momies. Il est de la plus grande vraisemblance que plusieurs pyramides existaient lorsqu'on embauma Jacob ; et il est étonnant que l'auteur n'en parle pas, et qu'il n'en soit jamais fait la moindre mention dans l'écriture. Le seul Flavien Joseph, leur historien, dit que le pharaon fesait travailler les hébreux à bâtir les pyramides. (id.)

159. ↑ non-seulement on déposait les corps dans les pyramides ; mais on les gardait longtemps dans les maisons, enfermés dans des coffres ou cercueils de bois de cedre ; ensuite on les portait dans une pyramide soit petite, soit grande. Les petites ont été détruites par le temps ; les grandes ont résisté. L'auteur *de mirabilibus sacrae scripturae* dit qu'on dressa une figure de veau sur le coffre où

Egypte, et où une foule innombrable de ces émigrants s'enfuit au travers de la mer, étaient les temps où les arts furent le plus cultivés dans ce beau climat, et où les prodiges de Tarcbitecture » de la sculpture et de la peinture, quoique grossières, auraient dû fixer l'attention de tout écrivain profane ; mais l'auteur, uniquement occupé du peuple Israélite, néglige tout le reste. Il n'a devant les yeux que les déserts consacrés dans lesquels il va conduire ces émigrants, et où ils vont mourir. Nous restons dans une ignorance entière de toutes les choses dont il aurait pu nous instruire. Nous sommes avec lui en Egypte, et nous ne la connaissons pas. Contentons-nous de bien connaître les Juifs ; mais déplorons la perte de sept cent mille volumes amassés dans les siècles suivants par les rois d'Egypte : ils auraient instruit l'univers. Il ne nous reste que l'incertitude et les regrets.

Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient au nombre de soixante et dix personnes quand Joseph demeurait en égypte. [1] après sa mort et celle de ses freres, et celle de toute cette race, les enfans d'Israël s'accrurent, se multiplierent comme des plantes, se fortifierent et remplirent cette terre. Or il s'éleva un nouveau roi dans l'égypte qui ignorait Joseph [2], et il dit à son peuple. Voilà le peuple des enfans d'Israël qui est plus fort que nous. Venez, opprimons-les sagement, de peur qu'ils ne se multiplient, et, si nous avons une guerre, qu'ils ne se joignent à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus ils ne sortent de l'égypte [3]. Il établit donc sur eux des

intendants de leurs travaux, et il leur fit bâtir les villes de Phiton et de Ramessès. [4] le roi parla aussi aux accoucheuses des hébreux, dont l'une étoit appellée Séphora, et l'autre Phua, et il leur commanda ainsi. Quand vous accoucherez les femmes des hébreux, tuez l'enfant si c'est un mâle ; si c'est une fille qu'on la conserve. Ces sages-femmes craignirent Dieu et n'obéirent point au roi ; mais elles conserverent les mâles. Le roi les ayant appellées leur dit. Qu'avez-vous fait ? Vous avez conservé les garçons. Elles répondirent : les israëlites ne sont pas comme les égyptiennes, elles ont la science d'accoucher, et elles enfantent avant que nous soyons venues. [5] alors le pharaon commanda à son peuple disant, que tout ce qui naîtra masculin soit jetté dans le fleuve [6] ; conservez le féminin. Après cela un homme de la famille de Lévi se maria ; sa femme conçut et enfanta un fils ; et voyant que cet enfant était beau, elle le tint caché pendant trois mois, mais voyant qu'elle ne pouvait pas le cacher plus longtemps, elle prit une corbeille de joncs, l'enduisit de bithume et de poix résine, et l'exposa au milieu des roseaux sur le bord du fleuve ; et elle dit à la sœur de cet enfant de se tenir loin, et de voir ce qui arriverait. La fille du roi étant venue pour se baigner dans le fleuve, ses suivantes marchant sur la rive, elle apperçut la corbeille, et elle apperçut l'enfant qui poussait des vagissements. Elle en eut pitié ; elle dit, c'est sans doute un des enfants des hébreux. Sa sœur, qui était-là, dit à la princesse : voulez-vous que j'aille chercher une femme des hébreux pour le nourrir ? Elle répondit allez-y ;

et la fille fit venir sa mere, qui nourrit son fils : et qui le rendit à la princesse quand il fut en âge. [7]

Mosé étant devenu grand alla voir les hébreux ses freres, et ayant rencontré un égyptien qui outrageait un hébreux, il tua l'égyptien et l'enterra dans le sable. Le lendemain, craignant d'être découvert et que le roi ne le fît mourir, il s'en fut dans le pays de Madian, et s'assit auprès d'un puits. [8] or il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, qui vinrent au puits pour prendre de l'eau et abreuver les troupeaux de leur pere. Il survint des pasteurs qui chasserent ces filles. Mosé prit leur défense et abreuva leurs brebis... [9] leur pere donna du pain et une de ses filles nommée Séphora en mariage à Mosé. Séphora enfanta Gerson, et ensuite enfanta élieser... longtemps après, le roi d'égypte mourut. Or Mosé paissait les brebis de Jéthro son beau pere près de Madian. Et ayant conduit son troupeau dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de Dieu nommée Oreb. [10] Dieu lui apparut en forme de flamme au milieu d'un buisson ; et Mosé voyant que le buisson n était enflammé et ne brûlait pas... Dieu l'appelle du milieu du buisson, et lui dit, Mosé, Mosé ! Et il répondit, me voilà. N'approche pas, dit Dieu ; ôte tes souliers, [11] car cette terre est sainte. Je suis descendu pour délivrer les israëlites de la main des égyptiens, et je les amenerai dans une terre bonne et spatieuse où coulent le lait et le miel dans le pays des cananéens, des héthéens, des amorréens, des phéréséens, des hêvéens, et des jébuséens. [12]. Viens donc, et je t'enverrai à pharaon... Mosé répondit, j'irai vers les

enfans d’Israël, et je leur dirai, le dieu de vos peres m’envoie vers vous ; mais s’ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je ? Dieu dit à Mosé, je m’appelle Eheich. Tu diras aux enfans d’Israël, Eheich m’envoie à vous. [13] Dieu dit encore à Mosé, tu diras aux enfans d’Israël : le Dieu d’Abraham d’Isaac et de Jacob m’a envoyé à vous. Ce sera là mon nom à jamais de génération en génération. Ils écouteront ta voix, et tu iras avec les anciens d’Israël devant le roi d’égypte, et tu lui diras : le dieu des hébreux nous a appellés, et il faut que nous allions à trois journées dans le désert pour sacrifier au seigneur notre Dieu ; [14] mais je sais que le roi d’égypte ne permettra point qu’on y aille si on ne le contraint par une main forte... chaque femme demandera à sa voisine ou à son hôtesse des vases d’arg ent et d’or, et de beaux habits, dont elles revêtiront leurs fils et leurs filles ; et ainsi elles dépouilleront l’égypte. [15] Mosé répondit à Dieu, ils ne me croiront pas, ils me diront que tu ne m’es point apparu ; et Dieu lui dit, que tiens-tu là à la main ? Il répondit, c’est ma verge. Dieu dit, jette ta verge en terre ; il jetta sa verge, et elle fut changée sur le champ en couleuvre.

[16] Mosé s’enfuit de peur. Dieu dit encore à Mosé, mets ta main dans ton sein ; il la mit dans son sein, et il l’en retira toute couverte d’une lepre blanche comme la neige. Et Dieu dit : si les égyptiens ne croient pas à ces deux signes, et s’ils n’écoutent pas ta voix ; prends de l’eau du Nil, et elle se convertira en sang. Mais, dit Mosé à Dieu, j’ai un empêchement de langue, tu sais que je suis begue ; et tout

ce que tu me dis me rend plus begue encore. Envoie, je te prie, un autre que moi. Dieu se mit alors en colere, et lui dit : eh bien, j'enverrai Aaron ton frere qui n'a point d'empêchement à la langue ; je serai dans sa bouche et dans la tienne ; il parlera pour toi au peuple, il sera ta bouche, et tu l'instruiras de tout ce qui regarde Dieu. Reprends ta verge. Mosé s'en alla donc chez son beau-pere Jéthro. Il lui dit, je m'en vais en égypte. Jéthro lui dit, allez en paix. Dieu parla encore à Mosé, et lui dit, va-t-en donc en égypte, car tous ceux qui voulaient te faire mourir sont morts. [17]

Mosé ayant donc pris sa femme et ses enfans les met sur son âne, et marche en égypte avec sa verge. Dieu lui dit en chemin, ne manque pas de faire devant le pharaon tous les prodiges que je t'ai ordonné de faire. Car j'endurcirai son cœur, et il ne laissera point aller mon peuple. Or Mosé étant en chemin, Dieu le rencontra dans un cabaret, et voulut le tuer : mais Séphora lui sauva la vie en coupant le prépuce de son fils avec une pierre aigue [18]. Mosé et Aaron allerent se présenter au pharaon et dirent : voici ce que dit le seigneur le Dieu d'Israël ; laisse aller mon peuple afin qu'il me sacrifie dans le désert. Le pharaon répondit : qui est donc ce seigneur pour que j'entende sa voix ?

[19] je ne laisserai point partir Israël... or Mosé avait quatre-vingts ans et Aaron quatre-vingts trois, lorsqu'ils parlerent au pharaon... Mosé et Aaron allerent donc trouver le pharaon, et ils firent comme Dieu avait ordonné. Aaron jetta sa verge, et elle fut changée en serpent. Pharaon ayant fait venir les sages et les magiciens, ils firent la même chose

par leurs enchantements. Et le seigneur dit à Mosé : je ne frapperai plus le pharaon et l'égypte que d'une plaie. Dis donc à tout le peuple que les hommes et les femmes demandent à leurs voisins et à leurs voisines tous leurs vases d'or et d'argent... et je mettrai à mort dans le pays tous les premiers-nés depuis le fils ainé de pharaon jusqu'à celui de l'esclave : mais parmi les enfans d'Israël on n'entendra pas même un chien aboier ; afin qu'on voie par quel miracle Dieu sépare Israël de l'égypte [20]. Dieu dit aussi à Mosé et à Aaron : parle à tout le peuple d'Israël, que chacun prépare le dix du mois un agneau par famille ou un chevreau. On les gardera jusqu'au quatorze, et on les mangera le soir avec du pain sans levain et de laitues sauvages... je passerai par l'égypte, et je frapperai de mort tous les premiers-nés des hommes et des bêtes, et je ferai justice de tous les dieux de l'égypte ; car je suis le seigneur. Vous mangerez pendant sept jours du pain azyme. Quiconque mangera du pain levé pendant ces sept jours périra de mort. Vous tremperez une poignée d'hysope dans le sang de l'agneau, et vous mettrez de ce sang sur les poteaux et le linteau de votre porte ; car le seigneur passera en frappant les égyptiens. Et lorsqu'il verra ce sang sur les deux poteaux de vos portes, il passera outre, et ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer dans vos maisons [21]. Et sur le milieu de la nuit le seigneur égorgea tous les premiers-nés de l'égypte, depuis le prince, fils aîné du pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né de l'esclave, et jusqu'au premier-né des animaux... pharaon s'étant donc levé la nuit,

il y eut une clameur de désolation dans l’égypte ; car il n’y avait pas maison où il n’y eût quelqu’un d’égorgé. Pharaon envoya vite chercher Mosé et Aaron pendant la nuit, et leur dit : partez au plutôt vous et les enfans d’Israël. [22] alors les enfans d’Israël firent comme Mosé leur avait enseigné. Ils emprunterent des égyptiens des vases d’or et d’argent et des habits ; et étant partis de Ramessès ils vinrent au nombre de six cents mille hommes de pied, une troupe innombrable se joignit encore à eux, et ils avaient prodigieusement de brebis et de bêtes à cornes. Le temps de la demeure des enfans Israël dans l’égypte fut de quatre cents trente ans. Or pharaon ayant ainsi laissé aller les israëlites, Dieu ne voulut pas les conduire dans le Canaan par la terre des palestins ou philistins, qui est toute voisine ; [23]mais il leur fit faire un long circuit dans le désert qui est sur la mer rouge ; et ils sortirent ainsi en armes de l’égypte... or le seigneur marchait devant eux, et leur montrait le chemin pendant le jour par une colonne de nuée, et la nuit par une colonne de feu. [24]. Or Dieu parla à Mosé, disant : dites aux enfans d’Israël qu’ils aillent camper vis-à-vis de Baal-Séphon, sur le rivage de la mer ; car pharaon va dire, ils sont enfermés dans le désert, et j’endurcirai son cœur... [25]. Pharaon fit donc atteler son char, et prit avec lui tout son peuple aux six cents chars de guerre choisis [26] et tous les chefs de l’armée ; car le seigneur avait endurci le cœur du pharaon roi d’égypte ; ... et le seigneur dit à Mosé : pourquoi cries-tu à moi, dis aux enfans d’Israël qu’ils marchent ; [27]et Mosé ayant étendu sa main sur la mer, le seigneur enleva la mer

par un vent brûlant toute la nuit ; et la mer fut à sec, et l'eau fut divisée, et les israëlites entrerent au milieu de la mer séchée ; car l'eau était comme un mur à leur droite et à leur gauche... en ce jour les israëlites virent les corps morts des égyptiens, et l'exécution grande que la main du seigneur avait faite. Alors Mosé et les enfans d'Israël chanterent un cantique au seigneur... Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour à la main ; toutes les autres femmes danserent avec elle. [28]. Mosé étant parti de la mer rouge, les israëlites allerent dans le désert de Sur, et ayant marché dans cette solitude ils ne trouverent point d'eau, et ils arriverent à Mara où l'eau était extrêmement amere. Mosé cria au seigneur, qui lui montra un bois, lequel ayant été jeté dans l'eau elle devint douce. Le quinzieme jour du second mois depuis la sortie d'égypte, le peuple vint au désert de Sin, entre Elim et Sinaï ; et ils murmurerent dans ce désert contre Mosé et Aaron ; ils dirent : plût à dieu que nous fussions morts dans l'égypte par la main du seigneur ; nous étions assis sur des marmites de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions. [29]

Alors Dieu dit à Mosé : je vais leur faire pleuvoir des pains du ciel... et Mosé dit à Aaron, dites à l'assemblée des enfans d'Israël qu'ils se présentent devant le seigneur ; et ils virent la gloire du seigneur qui parut dans une nuée. Et Dieu dit à Mosé : dis-leur que ce soir ils mangeront de la chair, et demain matin ils seront rassasiés, et vous saurez tous que je suis le seigneur votre Dieu. Et le soir donc tout le camp fut couvert de cailles, et le matin tous les environs furent

chargés d’une rosée qui ressemblait à la bruine qui tombe sur la terre. Et les enfans d’Israël ayant vu cela, se disaient l’un et l’autre Manhu ; et Mosé leur dit : c’est le pain que Dieu vous a donné à manger. [30]. . Cependant Amalec vint attaquer Israël au camp de Raphidim. Et Mosé dit à Josué : choisissez des combattans et sortez du camp pour combattre Amalec ; demain je me tiendrai sur le haut de la montagne avec la verge de Dieu dans ma main. Josué fit comme Mosé l’avait dit, et il combattit contre Amalec. Or Mosé, Aaron, et Ur, s’en allerent au haut de la colline ; et quand Mosé levait ses mains en haut, Israël était vainqueur, mais quand il laissait tomber un peu ses mains, Amalec l’emportait... or Aaron et Ur lui soutinrent les mains des deux côtés ; Josué donc mit en fuite Amalec, et tua toute son armée. Et Dieu dit à Mosé : écrivez cela dans un livre, et dites la chose aux oreilles de Josué ; car j’abolirai la mémoire d’Amalec sous le ciel. [31] au troisieme mois depuis la sortie d’égypte, les enfans d’Israël vinrent dans le désert de Sinaï ; et Mosé monta vers Dieu, et Dieu l’appella du haut de la montagne, et Dieu lui dit : va-t-en dire aux enfans d’Israël, si vous écoutez ma voix et si vous observez mon pacte vous serez mon peuple particulier par-dessus les autres peuples... je viendrai donc à toi dans une nuée épaisse, afin que ce peuple m’entende parlant à toi, et qu’il te croie à jamais. Va donc vers ce peuple, et qu’aujourd’hui et demain il lave ses vêtemens. Et lorsqu’ils seront prêts pour le troisieme jour, Dieu descendra en présence de tout le peuple sur le mont de Sinaï. Et tu diras au peuple : gardez-vous de monter sur la

montagne, et de toucher même au pied de la montagne, quiconque touchera la montagne mourra de mort... le troisieme jour étant arrivé, voilà qu'on entendit des tonnerres, que les éclairs brillerent, que la trompette fit un bruit épouvantable ; et le peuple fut épouvanté, et Mosé parlait à Dieu, et Dieu lui répondait, et Mosé étant descendu vers le peuple lui raconta tout, et Dieu parla de cette maniere. [32]tu ne feras aucun ouvrage de sculpture, ni aucune image de tout ce qui est dans le ciel en haut, ni dans la terre en bas, ni dans les cieux sous la terre... je suis ton dieu fort, je suis le dieu jaloux, punissant les iniquités des peres jusqu'à la troisieme et quatrieme génération de tous ceux qui me haïssent, faisant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment... tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin de ne point découvrir ta nudité... si quelqu'un frappe son esclave ou sa servante, et s'ils meurent entre ses mains, il sera coupable d'un crime ; mais si son esclave survit un jour ou deux il ne sera sujet à aucune peine, parce que l'esclave est le prix de son argent... oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied... si un taureau frappe de ses cornes un homme, ou une femme, on lapidera le taureau ; et on ne mangera point sa chair... vous punirez de mort les magiciens, celui qui aura fait le coï avec une bête, celui qui sacrifie aux dieux... tu ne diras point de mal des dieux, et tu ne maudiras point les princes de ton peuple... tu ne différeras point à payer les dixmes... [33]J'enverrai la terreur de mon nom au-devant de vous ; j'exterminerai tous les peuples chez lesquels vous

irez. J’enverrai d’abord des frélons et des guepes, qui mettront en fuite le hêvéen, le cananéen, l’éthéen[34]Les limites de votre terre seront depuis la. mer Rouge jusqu’à la mer de la Palestine, et jusqu’au fleuve de l’Euphrate : je livrerai entre vos mains tous les habitans de la terre, et je les chasserai de devant votre face... quand tu feras le dénombrement des enfans d’Israël, ils donneront tout le prix de leur ame au seigneur ; et il n’y aura point de plaie parmi eux quand ils auront été dénombrés ; et tous ceux qui auront été dénombrés donneront la moitié d’un sicle selon la valeur du sicle du temple [35]. Le sicle vaut vingt oboles ; et la moitié du sicle sera offert au seigneur. Prenez des aromates, pour le poids de cinq cents sicles de myrrhe, deux cents cinquante sicles de cinamum, pour deux cents cinquante sicles de cannes, cinq cents sicles de casse[36] ; vous en ferez une huile sainte selon l’art du parfumeur ; quiconque y touchera sera sanctifié, et quiconque en fera de pareille, et en donnera à un étranger, sera exterminé

Dieu dit aussi à Mosé : prends tous ces aromates, ajoutes-y du stacté, de l’onyx, du galbanum, de l’encens... tout homme qui en fera de semblables pour en sentir l’odeur, sera exterminé[37]... et le seigneur ayant achevé tous ces discours sur le mont Sinaï, donna à Mosé deux tables de pierre contenant son témoignage, écrit avec le doigt de Dieu. Or le peuple voyant que Mosé tardait à descendre de la montagne, s’assembla autour d’Aaron, et dit : leve-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous ; car nous

ignorons ce qui est arrivé à cet homme qui nous a fait sortir de l’égypte. Et Aaron leur dit : prenez vos boucles d’oreilles, et celle de vos fils, et de vos filles ; et le peuple ayant apporté ses boucles d’oreilles, il en fit un veau d’or en fonte ; et ils dirent : voilà tes dieux, ô Israël... et Aaron dressa un autel devant le veau ; et dès le matin on lui offrit des holocaustes. Alors le seigneur parla à Mosé, et lui dit : va, et descends [38] Et lorsque Mosé fut arrivé près du camp, il vit. le veau et les danses ; et de colere il jetta les tables et les brisa, et prenant le veau qu’ils avaient fait il le mit au feu, et le réduisit en poudre, et répandit cette poudre dans l’eau, et en donna à boire aux fils d’Israël. Puis Mosé se mit à la porte du camp, et dit : si quelqu’un est au seigneur, qu’il se joigne à moi ; et les enfans de Lévi s’assemblerent autour de lui, et il leur dit. Voici ce que dit le seigneur : allez, et revenez d’une porte à l’autre par le milieu du camp, et que chacun tue son frere, son ami, et son prochain [39]. Le seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau qu’avait fait Aaron [40] ; et le seigneur parla donc à Mosé, et lui dit : va,pars de ce lieu, et entre dans le pays que j’ai juré de donner à Abraham, à Isaac, et à Jacob ; et j’enverrai un ange pour chasser les cananéens, les amorrhéens, les héthiens, les hévéens, les phéréséens, et les jébuséens... or le seigneur parlait à Mosé face à face, comme un homme parle à son ami... puis le seigneur lui dit : je marcherai devant toi, et je te procurerai du repos... Mosé repartit : fais-moi voir ta gloire. Dieu répondit : je te montrerai tous les biens ; et en passant devant toi, je te ferai

voir ma gloire ; je crierai moi-même en prononçant mon nom ; je ferai miséricorde à qui je voudrai. Et il dit de plus : tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne me verra sans mourir ; mais il y a une façon de me voir ; tu te mettras sur le rocher, et quand ma gloire passera, je te mettrai dans une fente du rocher, et je te cacherai de ma main, tu verras mon derriere ; mais tu ne pourras pas voir mon visage. Lorsque Mosé sortait du tabernacle, les israëlites voyaient que sa face était cornue [41]. Mais il couvrait son visage quand il avait à leur parler... tout l'or que l'on employa pour les ouvrages du sanctuaire, et tout ce qui fut offert par le peuple, fut de vingt-neuf talens sept cents trente sicles, selon l'évaluation du sanctuaire. Et il fut offert, par tous ceux qui étaient au-dessus de vingt ans, la somme de cent talens d'argent... on fit aussi les vêtemens dont Aaron devait se revêtir, d'hyacinte, de pourpre, d'écarlatte et de lin, et on lui fit un éphod d'or, d'hyacinte, de pourpre, d'écarlate et de lin ; et on coupa des feuilles d'or qu'on réduisit en fil d'or mince ; et on tailla deux pierres d'onyx hassées dans de l'or, sur lesquelles on grava les noms des enfans d'Israël. Le rational fut orné de quatre rangs de pierres précieuses enchassées dans de l'or : sardoine, topase, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure, agathe, améthyste, chrysolythe, onyx, et béril.

a repris sa premiere stérilité ; il s'en faut beaucoup qu'elle vaille aujourd'hui la Corse, à laquelle elle ressemble parfaitement.

1. ↑ il n’est pas aisé de nombrer ces soixante et dix personnes sorties de Jacob. Cependant saint étienne dans son discours en compte soixante et quinze. (Note de voltaire.)
2. ↑ il y a une grande dispute entre les savants pour savoir quel était ce nouveau roi. Manéthon dit qu’il vint de l’orient des hommes inconnus qui détronerent la race des pharaons du temps d’un nommé Timaüs, que ce roi s’appellait Salathis, qu’il s’établit à Memphis, c’est-à-dire à Moph nommé Memphis par les grecs, et que les rois de la race de Salathis régnerent deux cent cinquante ans : mais ensuite il dit qu’ils posséderent l’égypte cinq cents onze ans. Après quoi ils furent chassés. L’historien Flavien Joseph dit tout le contraire, et prétend que cette nation venue d’orient était celle des israëlites. Lorsque les événemens sont obscurs dans une histoire, que faire ? Il faut les regarder comme obscurs. (id.)
3. ↑ ce roi tient là un singulier discours. Il semble qu’au lieu de craindre que les israëlites vainqueurs ne s’en allassent, il devait craindre qu’ils ne restassent, et qu’ils ne regnassent à sa place : on ne s’enfuit gueres d’un beau pays dont on s’est rendu le maître. (id.)
4. ↑ apparemment que la ville de Ramessès tira son nom de l’endroit où il est dit que Joseph avait établi ses freres. (Note de Voltaire.)
5. ↑ on peut remarquer que les femmes israëlites furent exceptées en égypte de la malédiction prononcée dans la genese contre toutes les femmes condamnées à enfanter avec douleur. On a dit que deux accoucheuses ne suffisaient pas pour aider toutes les femmes en mal d’enfant, et pour tuer tous les mâles. On suppose que ces deux sages femmes en avaient d’autres sous elles. (id.)
6. ↑ si la terre de Gessen était dans le nome arabique entre le mont Casius et le désert d’éthan, comme on l’a prétendu, il ne laisse pas d’y avoir loin delà au Nil ; il fallait faire plusieurs lieues pour aller noyer les enfans. (Id.)
7. ↑ les critiques ont dit, que la fille d’un roi ne pouvait se baigner dans le Nil, non-seulement par bienséance, mais par la crainte des crocodiles. De plus, il est dit, que la cour était à Memphis au-delà du Nil. Et de Memphis à la terre de Gessen il y a plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas. Mais il se peut que la princesse fût venue dans ces quartiers avec son pere. L’auteur de l’ancienne vie de Mosé* en trente six partie, laquelle*Voyez tome XXVI, page 207 ; et XXVIII, 179 paraît écrite du temps des rois, dit, que soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon vit en songe un vieillard tenant en main une balance. Tous les habitans de l’égypte étaient dans la balance, et dans l’autre il n’y avait qu’un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitans de l’égypte. Le roi appella tous ses mages. L’un d’eux lui dit, que sans doute cet

enfant était un hébreu qui serait fatal à son royaume. Il y avait alors en égypte un lévite nommé Amran, qui avait épousé sa sœur utérine appellée Jocabed. Il en eut d'abord une fille nommée Marie ; ensuite Jocabed lui donna Aaron, ainsi appellé parce que le roi avait ordonné de noyer tous les enfans hébreux. Trois ans après il eut un fils très beau, qu'il cacha dans sa maison pendant trois mois. L'auteur raconte ensuite l'avanture de la princesse qui adopta l'enfant et qui l'appella *Mosé* , sauvé des eaux, mais son pere l'appella *Chabar* , sa mere l'appella *Jécothiel* , sa tante *Jared* . Aaron le nomma *Abizanah* , et ensuite les israëlites lui donnerent le nom de *Nathanaël* . Mosé n'avait que trois ans lorsque le roi se maria et qu'il donna un grand festin ; sa femme était à sa droite, et sa fille était avec le petit Mosé à sa gauche ; cet enfant en se jouant prit la couronne du roi, et se la mit sur la tête. Le mage Balaam eunuque du roi lui dit, seigneur, souviens-toi de ton rêve ; certainement l'esprit de Dieu est dans cet enfant. Si tu ne veux que l'égypte soit détruite, il faut le faire mourir. Cet avis plut beaucoup au roi. On était prêt de tuer le petit Mosé, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui prit la figure d'un des princes de la cour de pharaon, et dit au roi, je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, mais il faut l'éprouver : présentons-lui à choisir d'une perle ou d'un charbon ardent. S'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, et qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale ; mais s'il prend la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement ; et alors on pourra le tuer. Aussi-tôt on met devant Mosé un charbon ardent, et une perle ; Mosé allait prendre la perle ; mais l'ange lui arrêta la main subtilement, et lui fit prendre le charbon qu'il porta lui-même à sa langue. L'enfant se brûla la langue et la main ; et c'est ce qui le rendit begue pour le reste de sa vie. L'historien Flavius Joseph avait lu sans doute l'auteur juif que nous citons ; car il dit dans son livre second, chapitre cinq, qu'un des mages égyptiens, un des grands prophêtes du pharaon, lui dit qu'il y avait un enfant parmi les hébreux, dont la vertu serait un prodige, qu'il réleverait sa nation et qu'il humilierait l'égypte entiere. Ensuite Flavien Joseph raconte comment le petit Mosé à l'âge de trois ans prit le diademe du roi et marcha dessus, et comment un prophête du pharaon conseilla au roi de le faire mourir. Toutes ces différentes leçons ont fait dire aux savants, qu'il en a été de l'histoire sacrée de Moyse, comme de l'histoire profane d'Hercule à quelques égards, et que chaque auteur qui en a parlé y a mis beaucoup du sien, en ajoutant à la sainte écriture des aventures dont elle ne parle pas. (note de Voltaire.)

8. ↑ l'auteur hébreu cité ci-dessus dit au contraire, que Mosé alla en éthiopie, étant alors âgé de treize ans, mais grand, bien fait, et vigoureux.

Qu’il combattit pour le roi d’éthiopie contre les arabes, et qu’après la mort du roi d’éthiopie Nécano, la veuve de ce monarque épousa Mosé, qui fut élu roi. Ce jeune homme dit l’auteur, honteux de coucher avec la reine dont il avait été le domestique et le soldat, n’osa jamais prendre la liberté de lui rendre le devoir conjugal, sachant d’ailleurs que Dieu avait défendu aux israëlites d’épouser des étrangeres. Il eut toujours la précaution de mettre une épée dans le lit entre lui et la reine, afin de n’en point approcher. Ce manege dura quarante ans. Et, enfin, la reine ennuyée d’un mari qui mettait toujours une grande épée entre lui et elle, résolut de renvoyer Mosé et de faire couronner le fils qu’elle avait eu du roi Nécano. Les grands du royaume assemblés renvoyerent Mosé avec quelques présents, et il se retira alors chez Jethro dans le pays de Madian. Flavien Joseph raconte cette histoire tout autrement ; mais il assure que Mosé fit la guerre en éthiopie, et qu’il épousa la fille du roi. Remarquons seulement ici, que l’auteur juif cité ci-dessus rapporte beaucoup de miracles faits en éthiopie par Mosé, et par les deux fils du mage Balaam nommés Jannès et Mambrès dont il est parlé dans l’écriture. Remarquons encore que ce Jannès et ce Mambrès étaient les enfants d’un eunuque ; ce qui était le plus grand des miracles. Nous en verrons bientôt d’aussi incompréhensibles et de plus respectables. N’oublions pas d’observer que Flavien Joseph fait arriver Mosé dans le Madian sur le rivage de la mer rouge. Mais il est difficile de prouver qu’il y ait eu un pays nommé Madian sur cette mer. La sainte écriture ne parle que du Madian situé à l’orient du lac Asphaltide, ou lac de Sodome, qui est en effet l’un des déserts de l’Arabie pétrée. Ce fut là que Mosé roi d’éthiopie arriva seul à pied après une marche de trois cents lieues, s’il était parti d’éthiopie.

9. ↑ tous les héros de l’antiquité marchent à pied quand ils n’ont pas de chevaux aîlés, et prennent toujours la défense des filles, qu’on leur donne souvent en mariage. On croirait que les auteurs de ces romans auraient copié les vérités hébraïques, s’ils avaient pu les connaître. Nous avons déjà remarqué* une grande conformité entre l’histoire sacrée du peuple de Dieu, et les fables profanes. (Id.)*Tome XXVI, page 202; XXVII, 89 ; XXVIII, 222
10. ↑ on sait qu’Oreb n’est pas le mont Sinaï ; mais qu’il en est fort proche ; qu’il n’y a point d’eau au mont Sinaï, mais qu’au mont Oreb il y a trois fontaines : nous nous en rapportons aux voyageurs qui ont été dans ces pays affreux. Il est triste u’ils se contredisent presque tous. Flavien Joseph ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buisson ardent. Il supprime ou il exténue souvent les miracles que les livres saints rapportent, et nous croyons aux livres saints plus qu’à lui. (Id.)

11. ↑ on n’entrait point dans les temples avec des souliers en Asie et en égypte ; c’est une coutume qui s’est conservée dans tout l’orient. Quelques critiques inferent encore delà que ce livre fut écrit après que les juifs eurent bâti un temple ; car, disent-ils, qu’importait à Dieu que Mosé marchât chaussé ou nud-pié dans l’horrible désert d’Oreb. Ils ne considerent pas que c’est delà, peut-être, qu’est venu l’usage dans les pays chauds d’entrer dans les temples, sans souliers.
12. ↑ nous ne demandons pas ici comme les impies, pourquoi Dieu ne donne pas la superbe et fertile égypte à son peuple chéri, mais ce petit pays assez mauvais, où il est dit qu’il coule des fleuves de lait et de miel, et qui, tout petit qu’il est, n’a jamais été possédé ni entiérement, ni paisiblement par les juifs, où même ils furent esclaves à plusieurs reprises l’espace de cent quatre ans, selon leurs propres livres. Nous n’avons pas la criminelle insolence d’interroger Dieu sur ses desseins. Nous produirons seulement ici la lettre de saint Jérôme à Dardanus, écrite l’an 414 de notre ère ; c’est la lettre 85. Voici la traduction fidele faite par les bénédictins de saint Maur. " je prie ceux qui prétendent que le peuple juif après sa sortie de l’égypte prit possession de ce pays, de nous faire voir ce que ce peuple en a possédé. Tout son domaine ne s’étendait que depuis Dan jusqu’à Bersabé, (cinquante-trois lieues de long). J’ai honte de dire quelle est la largeur de la terre promise. On ne compte que quinze lieues depuis Joppé jusqu’à Bethléem, après quoi on ne trouve plus qu’un affreux désert habité par des nations barbares... vous me direz peut-être, ô juifs, que par la terre promise on doit entendre celle dont Moyse fait la description dans le livre des nombres ; mais vous ne l’avez jamais possédée... et on me promet à moi dans l’évangile la possession du royaume du ciel, dont il n’est fait aucune mention dans votre ancien testament... vous êtes devenus esclaves de tous les peuples que vous avez eus pour voisins " . Nous pouvons ajouter à la lettre de saint Jérôme, que nous avons vu plus de vingt voyageurs qui ont été à Jérusalem, et qui nous ont tous assuré que ce pays est encore plus mauvais qu’il ne l’était du temps de saint Jérôme, parce qu’il n’y a plus personne qui le cultive, et qui porte de la terre sur les montagnes arides dont il est hérissé, pour y planter de la vigne comme autrefois. Nous avons peine à concevoir comment un docteur anglican nommé Shaw, qui n’a fait que passer à Jérusalem, peut être d’un avis contraire à saint Jérôme qui demeura vingt ans à Bethléem, et qui était d’ailleurs le plus savant des peres de l’église. Il ose opposer les fictions de Pietro Della Vallé, au témoignage irréfragable de saint Jérôme. Si ce Shaw avait bien vu, il ne chercherait pas à s’appuyer des mensonges d’un voyageur tel que Pietro Della Vallé. Tout ce que nous pouvons dire sur la Judée, c’est que les juifs, à force de

soins et des plus pénibles travaux, parvinrent à recueillir du vin, de l'orge, du seigle, des olives et des herbes odoriferantes, qui se plaisent dans les pays chauds et arides. Mais dès que cette terre a été rendue à elle-même, elle

13. ↑ les critiques reprennent Mosé d'avoir demandé à Dieu son nom. Ils disent que puisqu'il le reconnaissait pour le dieu du ciel et de la terre, il ne devait pas supposer qu'il eût un nom appélatif, comme on en a donné aux hommes et aux villes. Que Dieu ne s'appelle ni Jean, ni Jacques ; et que les israëlites ne l'auraient pas plus reconnu à ce nom de *eheich* qu'à tout autre nom. Ce mot de eheich est ensuite changé en celui de *Jehovah* qui signifie, dit-on, destructeur, et que quelques-uns croient signifier créateur. Les égyptiens le prononçaient jaou ; et quand ils entraient dans le temple du soleil ils portaient un philactere sur lequel jaou était écrit. Origene, dans son premier livre contre Celse, dit qu'on se servait de ce mot pour exorciser les esprits malins. Saint Clément d'Alexandrie, dans son cinquieme livre des stromates, assure qu'il n'y avait qu'à prononcer ce mot à l'oreille d'un homme pour le faire tomber roide mort, et que Moyse l'ayant prononcé à l'oreille de Nechefre roi d'égypte, ce monarque en mourut subitement. Ce mot jaou signifiait dieu chez les anciens arabes ; et c'est encore le mot sacré dans les prieres des mahometans. Sanchoniathon, le plus ancien des auteurs dans cette partie du monde, écrit jévo. Origene et Jérôme veulent qu'on prononce jao. Les samaritains, qui s'éloignaient en tout des autres juifs, prononçaient javé. C'est delà que vient le nom de jovis, jovispiter, jupiter, chez les anciens toscans et chez les latins. Les grecs firent de jéhova leur heus, qui était le premier des dieux, le grand dieu. C'est ainsi qu'ils prononcerent theos, les latins deus, et nous dieu ; c'est ainsi que les allemands prononcent gott. Les peuples de la Scandinavie gud, les anglais god. Origene est fermement persuadé qu'on ne peut faire aucune opération magique qu'avec le nom de jéhova. Il affirme que si on se sert de tout autre nom, il sera impossible de produire aucun enchantement.

14. ↑ plusieurs commentateurs disputent ici sur la prescience, sur la liberté, et sur le futur contingent. Dieu sait positivement que pharaon n'écoutera point Mosé ; et cependant le pharaon sera libre de l'écouter. On a fait un très grand nombre de volumes sur cette question, qu'on a toujours creusée et dont on n'a pas encore apperçu le fond. Il suffit de savoir que Dieu est tout puissant, et que l'homme est libre pour mériter ou démériter. Qu'on soit libre, ou qu'on ne le soit pas, les hommes agiront toujours comme s'ils l'étaient.

15. ↑ les critiques disent qu'il y a dans cette conduite un vol manifeste. Le curé Meslier, et Woolston après lui, reprochent aux juifs que tous leurs

ancêtres sont des voleurs : qu'Abraham vola le roi d'égypte et le roi de Gérar en leur fesant accroire que Sara n'était que sa sœur, et en extorquant d'eux des présens : qu'Isaac vola le même roi de Gérar par la même fraude : que Jacob vola à son frere Esaü son droit d'ainesse : que Laban vola Jacob son gendre, lequel vola son beau pere : que Rachel vola à Laban son pere jusqu'à ses dieux : que tous ses enfans volerent les sichémites après les avoir égorgés ; que leurs descendans volerent les égyptiens, et qu'ensuite ils allerent voler les cananéens. On ferme la bouche à ces détracteurs, par ces seuls mots : Dieu est le maître de nos biens et de nos vies. C'est en vain qu'ils répondent, que tous les voleurs de la terre en pourraient dire autant : Dieu n'a pas inspiré les voleurs ; mais il a inspiré les juifs. On connait d'ailleurs assez l'histoire apocryphe du procès que les égyptiens firent aux juifs par devant Alexandre lorsqu'il passa par Gaza. Les juifs redemandaient le payement des corvées qu'ils avaient faites pour bâtir les pyramides, et qu'on ne leur avait point payées. Leurs adversaires redemandaient aux juifs tout ce qu'ils avaient volé en s'enfuyant d'égypte. Alexandre jugea que l'un irait pour l'autre, et les renvoya hors de cour et de procès, dépens compensés.

16. ↑ tous les magiciens, ou ceux qui passerent pour tels, eurent une verge. Les magiciens de pharaon avaient la leur. Tous les joueurs de gobelets ont leurs verges. C'est par tout le signe caractéristique des sorciers. On voit que le mensonge imite toujours la vérité.
17. ↑ il y a ici quelques petites difficultés. Mosé, au lieu d'obéir à Dieu, et d'aller en égypte, s'en va dans le Madian chez son beau-pere. Et Dieu qui lui avait commandé de faire trembler le roi d'égypte en son nom, va lui dire en Madian que ce roi est mort et qu'il peut aller en égypte en sûreté. C'était donc à un nouveau roi que Moyse devait porter les ordres de Dieu. Mais le texte ne nous apprend ni le nom du roi dernier mort, ni celui de son successeur. Quelques commentateurs ont dit que ce successeur était Aménophis, mais ils n'en donnent aucune preuve ; et c'est ce qui leur arrive assez souvent. Il est vrai que Mosé aurait risqué sa vie en allant en égypte ; il était coupable du meurtre d'un égyptien, c'était un crime capital dans un israëlite. Il aurait pu être exécuté si Dieu ne l'avait pas pris sous sa protection, dont il semblait pourtant se défier malgré les miracles de la verge changée en couleuvre, et de la main lépreuse. C'est encore unbeau miracle que Dieu veuille tuer Mosé dans un cabaret. (Note de Voltaire.)
18. ↑ nos critiques ne cessent de s'étonner que l'ambassadeur de Dieu, qui va faire le destin d'un grand empire, marche à pied sans valet, et mette toute sa famille sur une bourique. Ils sont révoltés que Dieu dise, j'endurcirai le cœur de pharaon. Cela leur parait d'un génie malfaisant plutôt que

d’un dieu. Le Lord Bolingbroke s’en explique aigrement dans ses œuvres postumes. Dieu, qui rencontre Mosé dans un cabaret, et qui veut le tuer parce qu’il n’a pas circoncis son fils, excite toute la mauvaise humeur de Bolingbroke, d’autant plus que nul juif ne fut circoncis en égypte, et qu’il n’est dit nulle part que Mosé eut le prépuce coupé. Ce lord avait un grand génie ; on lui reproche d’avoir usé à l’excès de la liberté de son pays.

19. ↑ il est évident ici que l’égypte ne reconnaissait plus le dieu des hébreux. On croit qu’en ce cas pharaon n’est point coupable de dire : qui est donc ce dieu ? Il ne devient criminel que lorsque les miracles de Mosé et d’Aaron, supérieurs aux miracles de ses mages, ne purent le toucher. Cependant, quand on songe que ces mages d’égypte changent leurs verges en serpents, et toutes les eaux en sang, tout aussi bien que les ambassadeurs du vrai dieu, quand ils font naître des grenouilles ainsi qu’eux, on est tenté de pardonner à l’embarras où se trouva le roi. Ce ne fut que quand les deux hébreux firent naître des poux, que les mages commencerent à ne pouvoir plus les imiter. On pourrait donc dire que le roi crut, avec quelque apparence, que tout cela n’était qu’un combat entre des magiciens, et que les enchanteurs hébreux en savaient plus que ceux de l’égypte. Dieu pouvait, nous dit-on, ou donner l’égypte à son peuple, ou le conduire dans le désert sans tant de peine, et sans tant de miracles. On est surpris que le dieu de la nature entiere s’abaisse à disputer de prodiges avec des sorciers. De sages théologiensont répondu, que c’est précisément parce que Dieu est le maître de la nature qu’il accordait aux magiciens égyptiens le pouvoir de disposer de la nature et qu’il bornait ce pouvoir à trois ou quatre miracles. Cette réponse ne satisfait pas les incrédules, parce que rien de tout ce qui est dans ce livre sacré ne les contente. Ils trouvent surtout que pharaon n’était point coupable, puisque Dieu prenait le soin lui-même d’endurcir son cœur. Enfin, ils nient toute cette histoire d’un bout à l’autre... etc. Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur.

20. ↑ les critiques sont encore plus hardis sur cette partie de l’histoire sacrée que sur toutes les autres. Ils ne peuvent souffrir d’abord, que Dieu recommande si souvent et si expressément de commencer par voler tous les vases d’or et d’argent du pays ; et ensuite, que Dieu, selon la lettre du texte égorge de sa propre main tous les premiers-nés des hommes et des animaux, depuis le fils aîné du roi jusqu’au premier-né du plus vil des animaux. à quoi bon, disent-ils, tuer aussi les bêtes ? Et pourquoi sur-tout les enfans à la mamelle qui étaient les premiers-nés des jeunes femmes ? Pourquoi cette exécrable boucherie exécutée par la main du Dieu du ciel et de la terre ? Le seul fruit qu’il en retire est d’aller conduire et faire mourir son peuple dans un désert. Nous avouons que la faible raison

humaine pourrait s’effrayer de cette histoire, s’il fallait s’en tenir à la lettre ; mais tous les peres conviennent que c’est une figure de l’église de Jésus-Christ ; et la pâque, dont nous allons parler, en est une preuve merveilleuse.

21. ↑ il est défendu de manger du pain levé pendant la semaine de pâques sous peine de mort. Cette loi semble abrogée chez nous. L’église même ne commande plus qu’on mange l’agneau pascal ; de-même qu’elle n’ordonne plus qu’on mette du sang à sa porte. Ce sang était une marque pour avertir Dieu de ne point entrer dans la maison et de n’y tuer personne. Il est difficile de calculer le nombre des enfans que Dieu massacra cette nuit. Les hébreux qui s’enfuirent du pays de Gessen étaient au nombre de six cents mille combattans ; ce qui suppose six cents mille familles. Le pays de Gessen est la quarantieme partie de l’égypte depuis Meroé jusqu’à Péluse. On peut donc supposer que le reste de l’égypte contenait vingt quatre millions de familles, par la regle de trois : ainsi Dieu tua de sa main ce nombre épouvantable de premiers-nés, et beaucoup plus d’animaux. Cela peut n’être regardé que comme une figure.
22. ↑ alors donc le pharaon se laisse fléchir, et permet aux israëlites d’aller sacrifier à leur dieu dans le désert. Remarquons que les égyptiens alors n’avaient pas le même dieu que les israëlites, puisqu’il est dit que Dieu fit justice de tous les dieux de l’égypte. On dispute sur la nature de ces dieux : étaient-ils des animaux, ou de mauvais génies, ou de simples statues ? La plus commune opinion est que les égyptiens consacraient déjà des bêtes dans leurs temples, et même des légumes. Sanconiathon, qui vivait longtems avant Moyse (comme Cumberland le prouve) le dit expressément, et leur en fait un grand reproche.
23. ↑ il parait fort extraordinaire que Dieu, ayant promis si souvent la terre de Canaan aux israëlites, ne les y mene pas tout droit, mais les conduise par un chemin opposé dans un désert où il n’y a ni eau ni vivres. Calmet dit, que c’est de peur que les cananéens ne les battissent. Cette raison de Calmet est fort mauvaise ; car il était aussi facile à Dieu d’égorger tous les premiers-nés cananéens que les premiers-nés égyptiens. Il vaut bien mieux dire que les desseins de Dieu sont impénétrables.
24. ↑ les incrédules ont dit que cette colonne de nuée était inutile pendant le jour, et ne pouvait servir qu’à empêcher les juifs de voir leur chemin. C’est une objection très frivole. Dieu même était leur guide, et ils ne savaient pas où ils allaient.
25. ↑ tous les géographes ont placé Baal-Séphon, ou Bel-Séphon, au-dessus de Memphis sur le bord occidental de la mer rouge, plus de cinquante lieues au-dessus de Gessen, d’où les juifs étaient partis. Dieu les ramenait

donc tout au milieu de l’égypte, au lieu de les conduire à ce Canaan tant promis ; mais c’était pour faire un plus grand miracle ; car il dit expressément : je veux manifester ma gloire en perdant pharaon et toute son armée ; car je suis le seigneur.

26. ↑ s’il y avait environ vingt-quatre millions de familles en égypte, l’armée de pharaon dut être de vingt-quatre millions de combattans, en comptant un soldat par famille ; mais Dieu avait déjà tué le premier-né de chaque famille : il faut donc supposer que tous les puinés étaient en âge de porter les armes pour former tout le peuple en corps d’armée. à l’égard des chevaux, il est dit que toutes les bêtes de somme avaient péri par la sixieme plaie, et que tous les premiers-nés étaient morts par la derniere ; mais il pouvait rester des chevaux encore.

27. ↑ les incrédules, et même plusieurs commentateurs, ont voulu expliquer ce miracle. L’historien Flavien Joseph le réduit à rien, en disant qu’il en arriva presque autant au grand Alexandre quand il cotoya la mer de Pamphilie ; et dans la crainte que les romains ne prissent le miracle du passage de la mer Rouge pour un mensonge et ne s’en moquassent, il dit, qu’il laisse à chacun la liberté d’en croire ce qu’il voudra. Il faut bien qu’un historien laisse à son lecteur la liberté de le croire et de ne pas le croire, de l’approuver ou d’en rire. On la prendrait bien sans lui. L’auteur sacré est bien loin d’employer les ménagemens et les subterfuges du juif Flavien Joseph, d’ailleurs très respectable. Il vous donne le passage de six cents mille juifs à travers les eaux de la mer suspendues, et tant de millions d’égyptiens engloutis, comme un des plus signalés prodiges que Dieu ait faits en faveur de son peuple. On a dit, qu’un autre prodige est, qu’aucun auteur égyptien n’ait jamais parlé de ce miracle épouvantable, ni des autres plaies d’égypte ; qu’aucune nation du monde n’a jamais entendu parler ni de cet événement, ni de tout ce qui l’a précédé ; que personne ne connut jamais ni Aaron, ni Séphora, ni Joseph fils de Jacob, ni Abraham, ni Seth, ni Adam. Ils affirment que tout cela ne commença à être un peu connu que longtemps après la traduction attribuée aux septante, comme nous l’avons déjà remarqué. Les desseins de Dieu n’ont pu être accomplis que dans les temps marqués par sa providence.

28. ↑ les critiques font des difficultés sur ce cantique : ils disent qu’il n’est guere probable qu’environ trois millions de personnes, en comptant les vieillards, les femmes et les enfants, à peine échappés d’un si grand péril, aient pu aussi-tôt chanter un cantique, et que Mosé l’ait composé dans l’instant même. Ils demandent en quelle langue était ce cantique. Ils disent qu’il ne pouvait être qu’en égyptien. C’est une objection bien frivole. Il y avait une remarque plus singuliere à faire : c’est que l’ancien livre apocryphe de la vie de Mosé dit que le pharaon échappa, et alla

régner à Ninive. On a raison de traiter cette imagination de ridicule. Si vous en croyez Don Calmet, Manéthon dit que le pharaon échappa de ce péril ; mais Manéthon, dont on ne connait quelque peu de passages que par la réponse de Flavien Joseph, ne dit point du tout que l'armée du pharaon fut submergée dans la mer entr'ouverte ; il dit qu'un roi d'égypte nommé Aménophis (qui n'a jamais existé) alla au-devant d'une armée de brigands arabes établis en Palestine, qu'il n'osa en venir aux mains, et qu'il se retira en éthiopie.

29. ↑ les incrédules ne cessent de nous reprocher insolemment que nous leur contons des fables absurdes. Ils ne peuvent pas comprendre que Dieu n'ait pas donné à son peuple cet excellent pays de l'égypte, où il n'y avait plus que des femmes et des enfans. " pourquoi, disent-ils, Mosé, à l'âge de plus de quatre vingts ans, peut-il conduire dans le plus affreux des déserts trois millions d'hommes, au lieu de les mener du moins dans le pays de Canaan en passant par l'Idumée ? Les déserts de Sur, de Mara, d'élim, de Sin, de Raphidim, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-Barné, d'Oboth, de Cadenoth, dans lesquels ils errerent quarante années, ne pourraient pas nourrir trente voyageurs pendant quatre jours, s'ils ne portaient de l'eau et des provisions. Il y a quelques fontaines, à la vérité, au mont Oreb ; mais tout le reste est sec et impratiquable ; plusieurs arabes y tombent quelquefois morts de soif et de faim. Le premier devoir d'un legislateur, tel qu'on nous représente Mosé, est de pourvoir à la subsistance de son peuple. " nous avouons à ces incrédules, que selon les regles de la prudence humaine un général d'armée aurait tort de conduire sa troupe par des déserts. Mais il ne s'agit point ici de raison, de prudence, de vraisemblance, de possibilité physique. Tout est au-dessus dans ce livre, tout est divin, tout est miracle ; et puisque les juifs étaient le peuple de Dieu, il ne devait rien leur arriver de ce qui est commun aux autres hommes. Ce qui paraitrait absurde dans une histoire ordinaire, est admirable dans celle-ci.

30. ↑ Diodore de Sicile liv 1 chap 12 raconte, qu'un roi d'égypte nommé Actisan fit autrefois couper le nés à une troupe de voleurs, qui avaient infesté de leurs brigandages toute l'égypte dans le temps des guerres civiles : qu'il les relégua vers Rinocolure à l'entrée de tous ces déserts. Rinocolure en grec signifie *nez coupé* , (et apparemment ce mot fut depuis la traduction du mot égyptien). Diodore dit qu'ils habiterent le désert de Sin, et qu'ils firent des filets pour prendre des cailles dans le temps qu'elles passent vers ces climats. Les incrédules, abusant également du texte de Diodore et de celui de l'écriture sainte, croient appercevoir dans ce récit la véritable histoire des juifs. Ils disent que les juifs sont des voleurs de leur propre aveu ; qu'il est très naturel qu'un roi

d’égypte, soit Actisan, soit un autre, les ayant relégués dans un désert après leur avoir fait couper le nés, leur race ait conçu une haine implacable contre les égyptiens, et qu’elle ait continué le métier de brigands qu’elle tenait de ses peres. Pour la manne ils n’y trouvent rien d’extraordinaire, si ce n’est qu’elle est un purgatif : ils disent que ce purgatif peut être moins fort que la manne de la Calabre, et qu’on peut s’y accoutumer à la longue ; qu’on trouve encore de la manne dans ces déserts ; mais que c’est une nourriture qui ne peut sustenter personne ; et enfin ils nient le miracle de la manne comme tous les autres. Ils prétendent qu’il était aussi aisé à Dieu de les bien nourrir, que de les mal nourrir ; que si les hommes, les femmes et les enfans, marcherent trois jours entiers dans les sables brulants du désert de Sin sans boire, les femmes et les enfans durent expirer par la soif ; que non seulement Dieu se serait contredit lui-même en les conduisant ainsi lorsqu’il se déclarait leur protecteur et leur pere, mais qu’il était leur cruel homicide ; qu’il est impossible d’admettre dans Dieu tant de déraison et tant de cruauté. Quelques raisons qu’on leur dise ils persistent dans leurs blasphêmes, et nous ne pouvons que les plaindre

31. ↑ Amalec était petit-fils d’ésaü, et il occupa une partie de l’Idumée. Ses descendants devinrent la principale horde de l’Arabie déserte ; et l’on prétend que ce fut la horde dont descendait Hérode, qu’Antoine fit roi de Judée. Ces amalécites furent très longtemps sans avoir de villes ; mais leur vie errante endurcissoit leurs corps, et les rendait redoutables. Les critiques disent, que ce n’était pas la peine de faire mourir dans des déserts le peuple juif, de peur qu’ils ne fussent attaqués par les cananéens, puisqu’ils furent attaqués par des arabes ; et que cette bataille contre Amalec fut très-inutile, puisqu’aucun des israëlites qui combattirent n’entra dans la terre promise, excepté deux personnes : ils trouvent d’ailleurs que Mosé, Aaron et Ur, se conduisirent en lâches, en se cachant sur une montagne pendant que leur peuple exposait sa vie. Ils ne songent pas que Mosé était un vieillard de quatre-vingts ans, et qu’Aaron en avait quatre-vingts trois ; que d’ailleurs Mosé tenait sa verge à la main, et qu’en levant les mains au seigneur il rendait plus de services que tous les combattans ensemble. Le chevalier Folard, qui a fait graver toutes les batailles dont le dictionnaire de Don Calmet est orné, a dessiné la bataille d’Amalec, et a placé Mosé, Aaron, et Ur, sur le sommet du mont Oreb. On voit dans la campagne des troupes disposées à peu près comme elles le sont aujourd’hui, des étendarts semblables aux nôtres, et des chariots dont les roues sont armées de faulx ; ce qui n’est gueres pratiquable dans ce désert. Le texte nous apprend que Dieu ordonna à Mosé d’écrire cette bataille dans un livre ; il n’en faut point chercher

d’autre que l’exode même. C’est toujours beaucoup qu’il nous soit resté deux livres aussi anciens que la genese et l’exode. En quelque temps qu’ils aient été écrits, ce sont des monuments très précieux ; les critiques ne peuvent empêcher qu’on y retrouve une peinture des mœurs antiques et barbares. Il est à croire que si nous avions quelques monuments des anciens toscans, des latins, des gaulois, des germains, nous les lirions avec la curiosité la plus avide.

32. ↑ nos critiques remarquent d’abord que la bataille d’Amalec ne fut d’aucune utilité aux juifs, et qu’il semble que cette bataille, dont ils doutent, ne soit rapportée dans l’exode que pour inspirer de la haine contre les amalécites, qui furent leurs ennemis du temps des rois. Ils fondent leurs sentimens sur ce que Dieu même, en parlant à Mosé, ne lui dit pas un mot de ce prétendu combat, et qu’il ne lui parle que de ce qu’il a fait aux égyptiens. On lui fait proposer, disent-ils, les conditions de son pacte avec les hébreux, de la même maniere que les hommes font entr’eux des alliances. On fait descendre Dieu au son des trompettes, comme si Dieu avait des trompettes. On fait parler Dieu comme on ferait parler un crieur d’arrêts. Et il faut supposer que Dieu parlait égyptien ; puisque les hébreux ne parlaient pas d’autre langue, et qu’il est dit dans le pseaume quatre-vingt, que les juifs furent étonnés de ne point entendre la langue qu’on parlait au-delà de la mer Rouge. Toland assure, qu’il est visible que tous ces livres ne furent écrits que longtemps après par quelque prêtre oisif, comme il y en a tant eu, dit-il, parmi nous au douzieme, treizieme, et quatorzieme siecle ; et qu’il ne faut pas ajouter plus de foi au pentateuque qu’aux livres des sibylles, qui furent regardés comme sacrés pendant des siecles. Tous ces blasphêmes font horreur à toute ame persuadée et timorée. Il n’est pas plus surprenant que Dieu ait parlé sur le mont Sinaï au son des trompettes, qu’il ne l’est d’ouvrir la mer Rouge pour faire enfuir son peuple, et pour submerger toute l’armée égyptienne. Si on nie un prodige, on est forcé de les nier tous. Or il n’est pas possible, selon les commentateurs les plus accrédités, que tous ces livres ne soient qu’un tissu de mensonges grossiers. Il est vrai que les premieres histoires théologiques des bracmanes, des prêtres de Zoroastre, de ceux d’Isis, de ceux de Vesta, ne sont que des recueils de fables absurdes ; mais il ne faut pas juger des livres hébreux comme des autres. On a beau dire que si le pentateuque fut écrit dans le désert il ne pouvait l’être qu’en égyptien, et que les hébreux n’étant point encore entrés dans le pays des cananéens, ils ne purent savoir la langue de ces peuples, qui fut depuis la langue hébraïque. En quelque langue que Mosé ou Moïse ait écrit dans le désert, il est aisé de supposer que le pentateuque fut traduit après dans la langue de la Palestine, qui était un idiome du syriaque,

puisqu'il fut traduit ensuite en chaldéen, en grec, en latin, et long-temps après en ancien gothique. Les objections des incrédules sont récentes ; et ce livre aurait 2290 ans d'antiquité, quand même il n'aurait été compilé que du temps d'Esdras, comme les critiques le prétendent. Il serait presqu'aussi ancien que la république romaine établie après les tarquins. Les incrédules répondent, qu'un livre, pour être ancien, n'en est pas plus vrai, qu'au contraire presque tous les anciens livres étant écrits par des prêtres, et étant extrêmement rares, chaque auteur se livrait à son imagination, et que la saine critique était entiérement inconnue. Cette maniere de penser renverserait tous les fondements de l'ancienne histoire dans tous les pays du monde ; on ne sauroit plus sur quoi compter. Il faudrait douter de l'histoire de Cyrus, de Crésus, de Pisistrate, de Romulus, de tout ce qui s'est passé dans la Grece avant les olympiades ; et ce scepticisme universel ne ferait qu'un chaos indébrouillable de toute l'antiquité.

33. ↑ nous n'avons spécifié ici de toutes les premieres loix juives, que celles contre lesquelles nos adversaires s'élevent avec le plus de témérité. Si on les en croit, la défense de faire aucune image n'a jamais été observée. Mosé lui-même fit sculpter des cherubs des bœufs ou des veaux, qu'il plaça sur l'arche ambulatoire. Il fit faire un serpent d'airain. Salomon mit des veaux de bronze dans le temple qu'il fit bâtir. Les incrédules ne peuvent souffrir que Dieu s'annonce comme puissant et jaloux. Ils disent que rien ne rabaisse l'être tout puissant, comme de lui faire dire toujours qu'il est puissant ; et que c'est bien pis de lui faire dire qu'il est jaloux ; que ce livre ne parle jamais de Dieu que comme d'une divinité totale qui veut l'emporter sur les autres divinités ; et qu'on nous le représente comme les dieux des grecs, jaloux les uns des autres. La punition dont on menace la troisieme et quatrieme génération innocente d'un ayeul coupable, leur semble une injustice atroce ; et ils prétendent que cette vengeance exercée sur les enfants est une des preuves que les juifs n'ont jamais connu l'immortalité de l'ame et les peines après la mort, que vers le temps des pharisiens. C'est l'opinion du docteur Warburton, et de plusieurs théologiens qui ont abusé de leur science. Arnaud dit positivement la même chose, quoiqu'il n'en tire pas les mêmes conséquences que l'absurde Warburton. La peine de mort contre les magiciens prouve que les juifs croyaient à la magie : et comment n'y auraient-ils pas cru, s'ils avaient vu les miracles des magiciens de pharaon, et si Joseph avait fait des opérations magiques avec sa tasse ? On tire de la punition du coït avec les bêtes une preuve, que les juifs étaient fort enclins à cette abomination. On croit trouver de la contradiction entre l'ordre de mettre à mort ceux qui auront sacrifié aux

dieux, et la défense de parler mal des dieux. On prétend que l'ordre de payer exactement les décimes, avant qu'il y eût des lévites et des décimes, est une preuve que cela fut écrit dans des temps postérieurs par quelques prêtres intéressés à la dixme. La vengeance exercée sur la quatrieme génération semblerait abolie dans le deutéronome : *les peres ne mourront point pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs peres* . La premiere loi est une menace de Dieu ; et la seconde est une loi positive, qui suppose qu'on ne doit point faire pendre le fils pour le pere. Mais cette loi n'empêche pas que Dieu ne soit toujours supposé punir jusqu'à la quatrieme génération. La défense de dire du mal des dieux peut s'entendre des juges et des prêtres, qui sont souvent appellés dieux dans l'écriture.

34. ↑ Dieu ne cesse de promettre aux juifs qu'il combattra pour eux, et que tout fuira devant eux. Il ajoute qu'il enverra des frêlons et des guepes pour leur préparer la victoire. Ce n'est point une figure dont se sert l'auteur sacré ; car Josué, avant de mourir, dit expressément que Dieu a envoyé devant eux des frêlons et des guepes. Le livre de la sagesse le dit aussi, longtemps après. L'histoire ancienne parle en effet de plusieurs peuples d'Asie, qui furent obligés de quitter leur pays où ces animaux s'étaient excessivement multipliés. On a dit même que les peuples de la Chalcide avaient été chassés par des mouches. On en a dit autant des peuples de la Mysie. Il y a eu deux provinces de Chalcide en Syrie. On ne sait dans laquelle le fléau des mouches put chasser les habitans. Il y a eu aussi plusieurs mysies dans l'Asie Mineure et dans le Péloponese. Il n'est pas croyable que les peuples d'aucune de ces provinces se soient laissés chasser par des mouches. Mais ce qui est fable dans la mythologie, peut devenir une vérité historique dans les livres saints, parce que Dieu faisait pour son peuple ce qu'il ne faisait pas pour des peuples profanes, qui lui étaient étrangers. Dieu promet ici aux juifs qu'il les rendra maîtres de tout le pays depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate ; or il y a vingt degrés en longitude, dans la latitude du trentieme degré, depuis la Méditerranée par la terrre de Chanaan jusqu'à l'Euphrate. Et quand on ne compterait que vingt lieues par degré, cela devait composer un empire de quatre cents lieues de long. Il est démontré, disent les critiques, que les juifs ont été bien loin de posséder un si vaste pays. Cela est vrai : mais aussi Dieu tantôt promet, et tantôt menace ; et il se relâche de ses menaces, et il retranche de ses promesses, selon sa miséricorde ou sa justice. Ainsi il ne faut pas prendre toujours à la lettre tout ce qui est annoncé dans l'écriture, mais considérer que les prédictions sont conditionnelles. Les critiques ne seront pas contents de cette explication, qui est pourtant la seule qu'on puisse donner.

35. ↑ on demande comment le sicle dans le désert peut-être évalué par le sicle du temple, qui ne fut bâti que cinq cents après, selon la supputation hébraïque ? On croit qu'il y a ici un prodigieux anachronisme, et que c'est une nouvelle preuve que tous ces livres ne furent écrits qu'après que le temple fut bâti. On répond, que par le mot du temple il faut entendre le tabernacle de l'arche de l'alliance : et si les critiques repliquent que l'arche d'alliance n'avait pas encore été construite, il est aisé de dire qu'on parle ici par anticipation et alors on ne trouvera aucune contradiction dans le texte.
36. ↑ Novitius dans son dictionnaire, donne au mot latin cassia la signification de casse, et au mot casia les deux significations de cannelle et de casse. La Vulgate, chap. xxx, vers. 24, porte casia. Voltaire faisait son travail sur la Vulgate. (B.)
37. ↑ on fait des difficultés sur cette prodigieuse quantité de parfums, et sur leur nature. Le cinamum n'est pas connu. On prétend que c'est de la cannelle : mais plusieurs auteurs disent que la cannelle est la canne : d'autres disent que c'est la casse, casia, qui est la cannelle véritable. La plupart de ces drogues viennent des Indes. On est en peine de savoir comment les juifs dans leur désert purent avoir tant de marchandises précieuses ? La réponse est, qu'ils les avaient emportées d'égypte. La peine de mort pour quiconque ferait une composition de ces parfums, seulement pour avoir le plaisir innocent de les sentir, semble une loi injuste et barbare ; mais c'est, sans doute, parce que ces drogues étant destinées uniquement pour le tabernacle qu'on devait faire, ne devaient point être profanées. " les deux tables de pierre écrites ou gravées par le doigt de Dieu-même, ont donné lieu à d'étranges blasphêmes. Dieu a-t-on dit, est toujours représenté dans ce livre comme un homme qui parle aux hommes, qui va, qui vient, qui se venge, qui est jaloux, qui donne des loix, et enfin qui les écrit ; rien ne parait plus grossier et plus fabuleux : ces deux tables de pierre sont une imitation des deux marbres sur lesquels l'ancien Bacchus avait écrit ses loix ; comme le passage de la mer Rouge est une imitation visible de la fable de Bacchus, qui passa la mer Rouge à pied sec pour aller aux Indes avec toute son armée. Les fables arabes sont prodigieusement antérieures à celles de Mosé. Bacchus avait été élevé dans ces déserts avant que Mosé les parcourût. Il fit tous les miracles que les juifs s'attribuent ; et deux rayons lui sortaient de la tête comme à Mosé, en témoignage de son commerce continuel avec les dieux : ils porterent tous deux ce nom de Mosé, qui signifie échappé de l'eau. Les juifs, qui n'ont jamais rien inventé, ont tout copié très tard. " c'est ce que les critiques objectent. Il est vrai qu'on retrouve dans la fable de Bacchus beaucoup de traits qui sont dans l'histoire juive depuis Noé

jusqu'à Josué ; mais il vaut mieux croire que les arabes et les grecs ont été les copistes, que de penser que les hébreux ne furent que des plagiaires. La fable de Bacchus ne fut pas d'abord donnée pour une histoire sacrée ; elle ne fut le fondement des loix ni en Arabie, ni en Grece : au lieu que la loi de l'exode est encore celle des juifs. Nous avouons que Bacchus fut adoré et eut des prêtres : mais nous préférons un ministre du dieu de vérité à ceux qui sont devenus les dieux du mensonge.

38. ↑ le texte hébreu porte : il fit un veau au burin, et il le jeta en fonte ; mais c'est une transposition ; on jette d'abord en fonte, et ensuite on répare au burin, ou, pour parler plus proprement, au ciseau. Il est très vrai qu'il est impossible de jeter un veau d'or en fonte, et de le réparer en une nuit. Il faut au moins trois mois d'un travail assidu pour achever un tel ouvrage ; et il n'y a pas d'apparence que les juifs, dans un désert, eussent des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans de grandes villes : il n'est pas concevable que trois millions de juifs, qui venaient de voir et d'entendre Dieu lui-même au milieu des trompettes et des tonnerres, voulussent sitôt, et en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau. Nous ne dirons pas, comme les incrédules, que c'est une fable absurde, imaginée après plusieurs siecles par quelque lévite, pour donner du relief à ses confreres, qui punirent si violemment le crime des autres israëlites. A dieu ne plaise que nous adoptions jamais de tels blasphêmes, quelque difficulté que nous trouvions à expliquer un événement si hors de la nature. Nous ne pouvons soupçonner un lévite d'avoir ajouté quelque chose au texte sacré. Nous regardons seulement cette histoire prodigieuse comme les autres choses encore plus prodigieuses que Dieu fit pour exercer sa justice et sa misericorde sur son peuple juif ; le seul peuple avec lequel il habitait continuellement, délaissant pour lui tous les autres peuples.

39. ↑ cet article n'est pas le moins difficile de la ste écriture. Il faut convenir d'abord que l'on ne peut réduire l'or en poudre en le jettant au feu ; c'est une opération impossible à tout l'art humain ; tous les systêmes, toutes les suppositions de plusieurs ignorants qui ont parlé au hazard des choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance, sont bien loin de résoudre ce problême. L'or potable, dont ils parlent, est de l'or qu'on a dissous dans de l'eau régale ; et c'est le plus violent des poisons, à moins qu'on n'en ait affaibli la force ; encore ne dissout-on l'or que très imparfaitement ; et la liqueur dans laquelle il est mêlé est toujours très corrosive ; on pourrait aussi dissoudre de l'or avec du souffre ; mais cela ferait une liqueur détestable, qu'il serait impossible d'avaler. Si donc on demande par quel art Mosé fit cette opération, on doit répondre que c'est par un nouveau

miracle que Dieu daigna faire, comme il en fit tant d'autres. Tout ce que dit là-dessus Don Calmet, est d'un homme qui ne sait aucun principe de chymie. Mosé fait ici une autre action, qui n'est pas absolument impossible ; il se met à la tête de la tribu de Lévi, et tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui tous sont supposés être bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les amalécites. Jamais un peuple entier ne s'est laissé égorger ainsi sans se défendre : il n'est point dit que les lévites fussent exempts de la faute de tout le peuple ; il n'est point dit qu'ils eussent un ordre exprès de Dieu de massacrer leurs freres ; et un ordre exprès de Dieu semble nécessaire pour justifier cette boucherie incroyable. Le texte porte que les lévites passerent d'une porte du camp à l'autre : il n'est gueres possible que trois millions de personnes aient été dans un camp, et que ce camp eût des portes, dans un désert où il n'y eut jamais d'arbres ; mais c'est une faible remarque en comparaison de la barbarie avec laquelle Mosé dit aux lévites : vous avez consacré aujourd'hui vos mains au seigneur ; chacun de vous a tué son fils ou son frere afin que Dieu vous bénisse. Il eût été plus beau sans doute à Mosé de se dévouer pour son peuple, comme on le dit des Codrus et des Curtius. Adorons humblement les voies du seigneur, mais gardons-nous de louer la fureur abominable de ces lévites, qui ne doit jamais être imitée pour quelque cause que ce puisse être.

40. ↑ le texte dit expressément que Dieu frappa le peuple pour le péché d'Aaron ; et non seulement Aaron est épargné, mais il est fait ensuite grand-prêtre : ce n'est point là l'idée que nous avons de la justice ordinaire. Ce sont des profondeurs que nous devons adorer. Plusieurs théologiens ont observé, que les deux premiers pontifes de l'ancienne loi et de la nouvelle ont tous deux commencé, par une apostasie. Leur repentir leur a tenu lieu d'innocence ; mais il n'est point dit expressément qu'Aaron eût demandé pardon à Dieu de son crime ; au lieu qu'il est dit que st Pierre expia le sien par ses larmes, quoiqu'il fût infiniment moins coupable qu'Aaron. Quelques-uns ont remarqué, non sans malignité, que Dieu dit d'abord qu'il enverra un ange pour chasser les cananéens, et qu'ensuite il dit qu'il ira lui-même ; mais il n'y a point là de contradiction ; au contraire, c'est peut-être un redoublement de bienfaits pour consoler le peuple de la perte des vingt-trois mille hommes qu'on vient d'égorger. Il n'est pas si aisé d'expliquer ce que l'auteur entend quand Mosé demande à Dieu de lui faire voir sa gloire. Il semble qu'il l'a vue assez pleinement, et d'assés près, quand il a conversé avec Dieu pendant quarante jours sur la montagne, qu'il a vu Dieu face à face, et que Dieu lui a parlé comme un ami à un ami. Dieu lui répond : vous ne pouvez voir ma face ; *car nul homme ne me verra sans mourir* . C'était

en effet l’opinion de toute l’antiquité, comme nous l’avons vu*, qu’on mourait quand on avait vu les dieux. S’il est permis de joindre ici le profane au sacré, on peut remarquer que Sémélé mourut pour avoir voulu voir Zeus, que nous nommons Jupiter, dans toute sa gloire. Il faut supposer que quand Mosé parla à Dieu face à face, comme un ami à un ami, il y avait entr’eux une nuée pareille à celle qui conduisait les hébreux dans le désert ; autrement ce serait une contradiction inexplicable ; car ici Dieu ne lui permet point de voir sa face sans voile, il lui permet seulement de voir son derriere. Ces choses sont si éloignées des opinions, des usages, des mœurs qui regnent aujourd’hui sur la terre, qu’il faut, en lisant cet ouvrage divin, se regarder comme dans un autre monde. Nous sommes bien loin d’oser comparer les poëmes d’Homere à l’écriture sainte, quoi qu’Eustathe l’ait fait avec succès ; mais nous osons dire que dans Homere il n’y a pas deux actions qui aient la moindre ressemblance avec ce que nous voyons de nos jours ; et c’est cela même, qui rend les poëmes d’Homere très precieux. L’ancien testament l’est plus encore. *Tome XXVI, page 262; et ci-dessus, page 24.

41. ↑ les interprêtes entendent par cornue, des rayons. C’est ici que plusieurs commentateurs, et sur-tout Vossius, Bochart et Huet, comparent ce qu’on dit de Bacchus avec ce qui est vrai de Mosé. Nous avons déjà observé* qu’il sortait des rayons du front de Bacchus : ils trouvent entre ces deux héros de l’antiquité une ressemblance entiere. Calmet pousse le parallele encore plus loin qu’eux. Il dit que *Mosé, Bacchus, et Chosé* divinité arabe, ne sont qu’une même personne. Il est constant que Bacchus était une divinité arabe : il descendait, dit-on, de Chus, et on l’appellait Bacchus ou Jacchus, ce qui signifiait le dieu Chus. Voyez notre remarque [page 88**]. pour construire l’arche d’alliance, qui était de bois de Céthim, de trois pieds et demi de long, de deux pieds de large, et de deux pieds et demi de haut, le texte dit qu’on donna vingt-neuf talens et sept cents trente sicles d’or, et cent talents d’argent. Or le talent d’or est évalué aujourd’hui à cent quarante mille livres, et le talent d’argent six mille livres de france. Cela composait la somme exorbitante de quatre millions six cent soixante et huit mille sept cent soixante livres, sans compter les pierres précieuses ; mais aussi il faut considérer qu’il est dit, qu’on entoura cette arche d’ornements d’or ; que le chandelier était d’or, que tous les vases étaient d’or, qu’il y avait un autel des parfums couvert d’or, et que les bâtons qui portaient cet autel, et cette arche, étaient aussi couverts d’or, et que l’ouvrage surpassait encore la matiere. Les lecteurs sont surpris de voir dans un désert, où l’on manquait de pain et d’habits, une magnificence que l’on ne trouverait pas chez les plus grands rois : c’est encore un prétexte aux incrédules de supposer que la description de

ce superbe tabernacle fut prise en partie du temple de Salomon, et qu'encore même le sanctuaire de ce temple ne fut jamais si superbe, et que les juifs ont toujours tout exagéré. Cependant, si l'on accorde que les juifs avaient volé tous les vases d'or et d'argent de la basse égypte, et qu'ils avaient chez eux d'excellens ouvriers formés à l'école des maîtres égyptiens ; alors l'impossibilité physique disparaitra. Et d'ailleurs, tout est miraculeux, comme nous l'avons dit***, chez le peuple de Dieu. C'est là le grand point ; et si les philistins dans la suite ne prirent pas toutes ces richesses quand ils battirent le peuple de Dieu, et qu'ils prirent leur coffre sacré, c'est encore un grand miracle, car les philistins, étaient aussi brigands que les juifs ; et de plus le coffre sacré juif appartenait à leurs vainqueurs. * Tome XI, page 80. ** Du présent volume. *** Tome XI, page 112 ; XXVIII, 157

LÉVITIQUE

Le seigneur parla encore à Mosé, et lui dit : prends Aaron avec ses enfans, et assemble tout le peuple. Et Mosé posa la tiare sur la tête d'Aaron, et lui mit sur le front la lame d'or sacrée... et Mosé ayant égorgé un bélier, en mit le sang sur le bout de l'oreille d'Aaron et de ses fils et des autres prêtres, et sur les pouces de leur main droite, et sur les pouces de leur pied droit, et répandit le reste du sang autour de l'autel [1]. Dieu parla encore à Mosé, et dit, va déclarer aux enfans d'Israël, que voici de tous les animaux de la terre ceux qu'ils pourront manger... le liévre est impur quoiqu'il rumine, parce qu'il n'a pas le pied fendu. Le cochon est aussi impur, parce qu'ayant le pied fendu il ne rumine point. Vous ne mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni milan, ni cormoran, ni onocrotab ; ce qui vole et marche sur quatre pieds vous sera en abomination... vous ne mangerez point de sauterelles [2]

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : tout homme dont la peau et la chair aura changé de couleur, avec des pustules comme luisantes, sera amené devant Aaron le prêtre, ou à quelqu'un de ses enfans, lequel, quand il aura vu la lepre sur la peau, et les poils devenus blancs, et les marques de la lepre plus enfoncées que le reste de la chair, il jugera que c'est la lepre [3]. Dieu parla encore à Mosé et à

Aaron, disant : quand vous serez en Canaan, s’il se trouve un bâtiment infecté de lepre, le maître de la maison en avertira le prêtre... si la lepre persévere et si la maison est impure, elle sera détruite aussi-tôt, et on en jetera les pierres, les bois et toute la poussiere hors de la ville dans un endroit immonde [4]

Si quelqu’un des enfans d’Israël veut prendre à la chasse quelque oiseau dont il est permis de manger, qu’il en répande tout le sang, car l’ame de toute chair est dans le sang ; c’est pourquoi vous ne mangerez le sang d’aucun animal, parce que l’ame de toute chair est dans le sang, et quiconque en mangera sera puni de mort [5]..

Les enfans d’Israël ne sacrifieront plus d’hosties aux velus avec lesquels ils ont forniqué [6].

Si vous ne m’écoutez point, si vous n’exécutez pas mes ordres,… voici ce que je vous ferai. Je vous affligerai de pauvreté ; je vous donnerai des fluxions cuisantes sur les yeux… si après cela vous ne m’obéissez pas, je vous châtierai sept fois davantage ; je briserai votre dureté superbe ; la terre ne vous produira plus de grain, vos arbres de fruits ; le ciel d’enhaut sera de fer, et la terre d’airain. Si vous marchez encore contre moi, et si vous ne voulez pas m’écouter, je multiplierai vos playes sept fois davantage ; j’enverrai contre vous des bêtes qui vous mangeront, vous, et vos troupeaux. Si après cela vous ne recevez point ma discipline, et si vous marchez encore contre moi, je marcherai aussi contre vous, et je vous frapperai sept fois davantage : je ferai venir sur vous l’épée, qui vengera mon

pacte… je vous enverrai la peste… dix femmes cuiront du pain dans le même four… et si après cela vous ne m’écoutez point encore, et si vous marchez contre moi, je marcherai encore contre vous, et je vous châtierai par sept playes, de sorte que vous mangerez vos fils et vos filles [7]. Tout ce qui aura été offert par consécration de l’homme au seigneur, ne se rachetera point, mais mourra de mort [8]..

1. ↑ il ne faut pas s’étonner que Mosé ou Moyse installe son frere et le consacre, et qu’il sanctifie toutes ces cérémonies communes à toutes les nations. Car il n’y avait gueres alors que l’Inde, et la Chine inconnue, qui ne sacrifiassent pas des animaux à la divinité. Toutes les cérémonies des autres peuples se ressemblaient pour le fond : les prêtres se couvraient de sang ; ils faisaient l’office de bouchers, et ils prenaient pour eux la meilleure partie des bêtes immolées. Calmet dit sur cet article, que la consécration du grand-prêtre des romains se fesoit avec des cérémonies encore plus extraordinaires. Ce pontife, *couvert d’un habit tout de soie, était conduit dans un souterrain*, où il *recevait tout le sang d’un taureau par des trous faits à des planches, etc.* et il cite sur cela des vers de Prudence. Calmet prend ici la cérémonie du taurobole pour la consécration du pontifex Maximus. Jamais aucun prêtre chez les romains ne porta un habit de soie : la soie ne commença à être un peu connue que sur la fin de l’empire d’Auguste.
2. ↑ les égyptiens furent, dit-on, les premiers qui firent cette distinction des animaux purs et des impurs, soit par principe de santé, soit par oeconomie, soit par superstition. Le cochon était impur chez eux, non pas parce qu’il ne rumine point, mais parce qu’il est souvent attaqué d’une espece de lepre, et que l’on crut qu’il étoit la premiere cause de la peste à laquelle l’égypte est si sujette. Le lievre fut regardé comme impur chez les juifs ; ils se tromperent en croyant qu’il rumine, et prenant le mouvement de ses levres pour l’action de ruminer. La loi déclare abominable ce qui marche sur quatre pattes et qui vole : il faut entendre que s’il y avait de tels animaux, ils seraient déclarés impurs ; car nous ne connoissons point de telles bêtes. Il n’y en a jamais eu que dans l’invention des peintres et des sculpteurs qui ont représenté des hiéroglyphes. On ne sait pas pourquoi la sauterelle est déclarée impure, puisque st Jean Baptiste s’en nourrissait dans le désert. Le texte parle

encore de beaucoup d'animaux qu'on ne connait point, comme du griffon, de l'ixion, qui sont des animaux fabuleux.

3. ↑ il y a plus de trente maladies de la peau ; et le nom de lepre est un nom général : depuis la simple gratelle jusqu'au cancer, toutes ces maladies prennent des noms différens. Les critiques ont trouvé étrange qu'on envoyât les lépreux aux prêtres, au lieu de les envoyer aux médecins, ce qui fait voir, disent-ils, qu'il n'y avait point de médecin dans un pays aride, et dans un climat mal-sain qui produit tant de maladies. Les juifs sur-tout devaient être infectés de diverses sortes de lepres dans des déserts de sables, où l'on ne trouvait que quelques puits d'une eau bitumineuse et nitreuse, qui augmentait encore ces maladies dégoûtantes. Don Calmet, dans sa dissertation sur la lepre, prétend que ces maladies sont causées par *de petits vers qui se glissent entre cuir et chair* . Calmet n'était pas médecin ; les œufs des vers, dont la terre est pleine, se mettent quelquefois dans les ulceres de la chair, mais ils n'en sont pas la cause... nous avons eu plusieurs charlatans, qui ont fait accroire que toutes les maladies étaient causées par des vers, et que chaque espece d'animaux, étant dévorée par une autre espece, on pouvait faire manger les vers de l'apoplexie et de l'épilepsie par des vers anti-apoplectiques et anti-épileptiques. Que de charlatans de toute espece ! Et que n'a-t-on pas inventé pour tromper les hommes, et pour se rendre maître de leurs corps et de leurs ames !

4. ↑ il faut pardonner à un peuple aussi grossier, et aussi ignorant que le peuple juif, cette imagination de la lepre des maisons. Il n'y a point de muraille qui ne change de couleurs et dans laquelle il ne se loge quelques petits insectes. On voit même dans nos villes plusieurs de ces murs noircis, et remplis de ces animaux presque imperceptibles, comme le sont presque tous nos fromages au bout d'un certain temps : car les œufs de tous ces petits animaux innombrables sont portés par le vent, éclosent ensuite dans toutes les viandes, dans les fruits, dans l'écorce des arbres, dans les feuilles, dans les sables, dans les pierres, dans les cailloux. Rien ne serait plus ridicule que de couper ses arbres, et d'abattre ses maisons, parce que ces petits animaux microscopiques, qui vivent très peu de temps, s'y sont cachés. Ce n'est point d'ailleurs dans les pays chauds que les murailles se couvrent quelquefois d'une moisissure, à laquelle des insectes innombrables s'attachent ; c'est dans nos pays humides qu'une mousse imperceptible croît sur les vieilles murailles, et sert de logement et d'aliment à des insectes lesquels d'ailleurs ne sont nullement dangereux. L'idée de Don Calmet, que l'espece de lepre la plus maligne était la vérole, et que Job en était attaqué, est encore plus insoutenable : la vérole était incontestablement une maladie particuliere aux isles de

l’Amérique si long-temps inconnues. Le professeur Astruc l’a démontré. C’est une chose plaisante de voir Calmet donner la torture à quelques anciens auteurs, pour leur faire dire ce qu’ils n’ont point dit ; il va jusqu’à vouloir trouver la vérole dans ces vers de Juvenal... etc. Il ne voit pas que ces vers ne signifient autre chose qu’une opération faite par un médecin à un infame débauché, dont l’anus avait contracté des équimoses par les efforts d’un autre libertin, qui avait blessé ce misérable en commettant le péché contre nature, ce qui n’a pas plus de rapport à la vérole qu’un cors au pied. Il tord un passage de la 37 e ode d’Horace,... etc. Horace peint ici Cléopatre accompagnée de ses eunuques, et ne prétend point du tout que cette reine et ses eunuques eussent la vérole. César et Antoine, aussi débauchés qu’elle, n’en furent jamais soupçonnés.

5. ↑ les critiques disent qu’il est impossible d’obéir à cette loi. En effet, quelque soin qu’on prenne de saigner un animal, il reste nécessairement une grande partie de son sang dans les petits vaisseaux, laquelle n’a plus la force de passer par les valvules, et qui, ne circulant plus, reste dans toutes les petites veines. Une remarque plus importante est que l’ame est toujours prise dans le pentateuque pour la vie ; tout animal qui perd tout ce qu’il peut perdre de son sang est mort. D’ailleurs l’ame de tous les animaux, et même celle de l’homme, étant toujours mise à la place de la vie, cela semble justifier le systême audacieux de l’évêque Warburton, que l’immortalité de l’ame était absolument inconnue aux premiers juifs. Si ce systême était vrai, ce serait une nouvelle preuve de la grossiéreté de ce peuple. Car toutes les nations puissantes dont il était entouré, égyptiens, syriens, chaldéens, persans, grecs, poussaient la créance de l’immortalité de l’ame jusqu’à la superstition. Ils admettaient tous des récompenses et des peines après la mort, comme nous l’avons dit* Tome XI, page 75. C’est le plus beau et le plus utile dogme de tous les législateurs. Il est difficile de rendre raison pourquoi les loix portées dans l’exode, dans le lévitique, dans le deutéronome, ne parlent jamais de ce dogme terrible, qui seul peut mettre un frein aux crimes secrets. C’est sur-tout cette ignorance de l’immortalité de l’ame, qui a fait croire à quelques critiques que les juifs n’avaient jamais rien su de la théologie égyptienne, et qu’ils n’en avaient vu que quelques cérémonies dans la basse égypte orientale, vers le mont Casius et vers le lac Sirbon ! Que ces juifs n’étaient originairement que des voleurs arabes, qui, ayant été chassés, allerent s’emparer avec le temps d’une partie de la Palestine, et composerent ensuite leur histoire comme toute histoire ancienne a été composée, c’est-à-dire, très-tard, et avec des fictions tantôt ridicules, tantôt atroces. Nous insistons sur cette idée, parce qu’elle est

malheureusement très répandue, et que de très-savants hommes, abusant de leur science et de leur esprit, ont rendu cette idée trop vraisemblable à ceux qui ne sont pas éclairés par la grace. Cette opinion de tant de savants, sur le malheureux peuple juif, est trop dangereuse à la religion chrétienne pour que nous ne la réfutions pas. Ils disent que le christianisme et le mahométisme, étant fondés sur le judaïsme, sont des enfans superstitieux d'un pere plus superstitieux encore ; que Dieu le créateur et le pere de tous les hommes n'a pu se communiquer familiérement à une horde d'arabes voleurs, et abandonner si long-temps le reste du genre humain ; ils croient que c'est offenser Dieu de penser qu'il parla continuellement à des juifs, et qu'il fit un pacte avec eux. Nous renvoyons ces incrédules aux preuves convaincantes que nous ont données tous les peres ; et parmi les modernes aux écrits des Sherlock, des Abadie, des Jaquelot, des Houteville.

6. ↑ c'est ici un des passages de la sainte écriture des plus délicats à commenter. On entend par les velus, les boucs auxquels on sacrifiait dans le nome de Mendès en égypte. On ne doute pas que plusieurs égyptiennes n'aient adoré le bouc de Mendès, et n'aient poussé leur infamie superstitieuse jusqu'à soumettre leurs corps à des boucs, tandis que les hommes commettaient le péché d'impureté avec les chevres. Cette dépravation a été fort commune dans les pays chauds, où les troupeaux de chevres sont gardés par de jeunes gens ou par de jeunes filles. Toute l'antiquité a cru que ces conjonctions abominables produisirent les satyres, les égypans, les faunes. St Jerôme n'en doute pas ; et on ne tarit point sur des histoires de satyres. Il n'est pas impossible qu'un homme avec une chevre, et une femme avec un bouc, aient produit des monstres, qui n'auront point eu de postérité. On peut revoquer en doute l'histoire du minotaure de Pasiphaé, et toutes les fables semblables : mais on ne peut douter de la copulation de quelques femmes juives avec des bêtes. Le lévitique en parle plus d'une fois, et défend ce crime sous peine de mort. On a cru que l'antique adoration du bouc de Mendès fut la premiere origine de ce que nous appellons encore chez nous le sabat des sorciers. Les malheureux infatués de cette horreur se mettaient à genoux vis-à-vis un bouc dans leurs assemblées, et le baisaient au derriere ; et la nouvelle initiée, qui se donnait au diable, se soumettait à la lasciveté de ce puant animal, qui rarement daignait condescendre aux desirs de la femme. Ces infamies n'ont jamais été commises que par les personnes les plus grossieres de la lie du peuple ; et dans tous les procès de sortilege on ne voit que bien rarement le nom d'un homme un peu qualifié. Le lévitique dit expressément, que la bestialité était fort commune dans le pays de Canaan. Il n'y a gueres de tribunaux en Europe, qui n'aient

condamné au feu des misérables convaincus ou accusés de cette turpitude : elle existe ; mais elle est très rare en Europe. On a beaucoup agité la question, si la peine du feu n'est pas aujourd'hui trop barbare pour de jeunes paysans, qui seuls sont coupables de cette infamie, et qui ne different gueres des animaux avec lesquels ils s'accouplent.

7. ↑ des menaces à peu près semblables se trouvent dans le deutéronome au chap 28. Sur quoi les critiques remarquent toujours, que jamais on ne parle aux juifs de peines et de récompenses dans une autre vie. Ils mangeront dans celle-ci leurs enfans. Cette menace est terrible ; et c'est la plus grande que des législateurs, ignorant le dogme de l'immortalité de l'ame, et n'ayant aucune idée saine de l'ame, purent imaginer alors. Ce ne fut que vers le temps où Jesus-Christ vint au monde, que ce grand dogme des ames immortelles fut connu des juifs. Encore l'école entiere des saducéens le niait absolument. Les critiques osent ajouter à cette réflexion, qu'ils ne reconnaissent pas la majesté divine dans les discours qu'on lui fait tenir. Mais qui de nous peut savoir quel est le langage de Dieu ? C'est à nous de révérer ce que les livres saints mettent dans sa bouche : ce langage, quel qu'il soit, ne peut avoir rien de proportionné au nôtre ; et toute la suite nous convaincra de cette vérité.
8. ↑ c'est ici le fameux passage sur lequel tant de savants se sont exercés. C'est delà qu'ils ont conclu que les juifs immolaient des hommes à leur dieu, comme ont fait tant d'autres nations dans leurs dangers et dans leurs calamités. Ils se fondent sur ces paroles, et sur le texte de Jephté, comme nous le verrons en son lieu. Les juifs appellaient cette consécration le dévouement, l'anathême. Ainsi nous verrons qu'Acan fut dévoué avec toute sa famille et son bétail. Les peres pouvaient dévouer leurs enfans. Tout cela s'expliquera dans la suite. On a passé dans le Lévitique tout ce qui ne regarde que les cérémonies, et on s'est attaché principalement à l'historique : c'est ainsi qu'on en usera dans tout le reste de cet ouvrage, excepté quand ce qui est rite, précepte, cérémonie, tient à l'histoire et à la connaissance des mœurs. (id.)

NOMBRES.

Le seigneur parla à Mosé, disant : ordonne aux enfans d'Israël de jeter hors du camp tout lépreux, et ceux qui ont la gonorrhée, et quiconque aura assisté à l'enterrement d'un mort, soit homme, soit femme, afin qu'il ne souille point le lieu où il demeure avec vous… le seigneur parla encore à Moyse : disant, lorsqu'une femme méprisant son mari aura couché avec un autre homme, et que son mari n'aura pu la surprendre, et que des témoins ne pourront la convaincre d'adultere, on la menera devant le prêtre… et il prendra de l'eau sainte dans une cruche de terre, et de la terre du pavé du tabernacle, et il adjurera la femme, en lui disant : si tu n'as pas couché avec un étranger, et si tu n'es pas pollue, cette eau amere ne te nuira pas ; mais si tu as couché avec un autre que ton mari, et si tu es pollue, sois un exemple au peuple, que Dieu te maudisse, qu'il fasse pourir ta cuisse, que ton ventre enfle et qu'il creve [1]. Le seigneur parla à Moyse, disant : parle aux enfans d'Israël, disant : lorsqu'un homme ou une femme auront fait vœu de se sanctifier, et de se consacrer au seigneur particuliérement, ils ne boiront ni vin ni vinaigre, et ne mangeront point de raisin ; le rasoir ne passera point sur leur tête pendant tout le temps de leur vœu, et ils seront saints pendant que leur chevelure croîtra ; ils auront soin de ne point se rendre impurs, et de ne se

point souiller en assistant à des funerailles, fussent celles de leur pere, ou mere, ou frere, ou sœur… le seigneur parla encore à Moyse, disant : faites deux trompettes d'argent ductile, afin que vous puissiez convoquer la multitude quand il faudra décamper… les premiers qui décamperent furent les enfans de Juda, distingués par troupes… alors Mosé dit à Obab (frere de Sephora sa femme) : viens avec nous, nous te ferons du bien… ne nous abandonne pas ; car tu connais tous les endroits de ce désert ; tu nous diras où nous devons camper, et tu nous serviras de guide ; et lorsque tu seras arrivé avec nous, nous te donnerons la meilleure part de ce que Dieu nous aura attribué [2]. Or une grande populace, qui était venue avec les hébreux, demanda avec eux à manger de la viande… et un vent s'étant élevé par le seigneur, apporta des cailles de la mer Rouge dans le camp… mais la chair de ces cailles étant encore entre leurs dents, la fureur du seigneur s'alluma contre le peuple ; et il le frappa d'une très-grande plaie ; et on appella ce lieu le sépulchre des murmures ou de concupiscence [3]. En ce temps Marie et Aaron parlerent contre Mosé… aussi-tôt le seigneur descendit dans la colonne de nuée ; il se mit à la porte du tabernacle, et il dit à Aaron et à Marie : s' il y a entre vous un prophête je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe ; mais il n'en est pas ainsi de Mosé, mon serviteur ; car je lui parle bouche à bouche ; il me voit clairement, sans énigme et sans figure ; pourquoi donc avez-vous mal parlé de mon serviteur Mosé ? Ayant dit cela il s'en alla en colere. La nuée, qui était sur le tabernacle, se

retira, et Marie fut couverte de lepre [4]. Et Aaron la voyant lépreuse, dit à Mosé son frere : je te prie, ne nous punis pas du péché que nous avons commis follement, et que Marie ne meure pas ; car la lepre lui a déjà mangé la moitié du corps… Marie fut donc jettée hors du camp pendant sept jours [5]. Et Mosé envoya du désert de Pharan douze hommes pour considérer la terre de Canaan… et ces hommes monterent du côté du midi, et vinrent à Hébron, qui a été bâti sept ans avant Tanis ville d'égypte [6]. Et s'étant avancés ils couperent une branche avec son raisin, que deux hommes porterent sur une voiture, avec des grenades et des figues [7]. D'autres, qui avaient été dans ce pays, dirent : la terre que nous avons parcourue dévore ses habitants, et ils sont d'une grandeur démesurée ; ce sont des monstres de la race des géants, devant qui nous ne paraissons que comme des sauterelles. Et ils dirent l'un à l'autre : établissons-nous un autre chef, et retournons en égypte [8]. Et Dieu dit à Mosé : aucun des israëlites ne verra la terre que j'ai promis par serment de donner à leurs peres ; mais pour Caleb mon serviteur, je le ferai entrer dans ce pays dont il a fait le tour ; et sa semence le possédera ; mais parce que les amalécites et les cananéens habitent dans les vallées, ne montez pas par les montagnes, et retournez-vous-en tous dans les déserts vers la mer Rouge… vous n'entrerez point dans le pays dans lequel j'ai juré de vous faire entrer, excepté Caleb, fils de Séphoné, et Josué fils de Nun… et les cananéens et les amalécites, qui habitaient sur la montagne, descendirent contre eux, les battirent et les

poursuivirent jusqu'à Orma [9]Or un homme ayant ramassé du bois un jour de sabath… Dieu dit à Mosé : que cet homme meure et soit lapidé. On le mena hors du camp, il fut lapidé, et il mourut comme l'avait ordonné le seigneur… le seigneur parla aussi à Moyse, et lui dit : parle aux enfans d'Israël ; dis-leur de faire des franges aux coins de leurs manteaux, et d'y mettre des rubans couleur d'hyacinte [10]. En ce temps-là Coré fils d'Isaac, Dathan et Abiran fils d'éliab, et Hon fils de Phelet, s'éleverent contre Mosé et Aaron avec deux cents cinquante des principaux de la synagogue, et s'étant présentés devant Mosé ils lui dirent : qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints, et que le seigneur est dans eux ; pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu ? Ce que Mosé ayant entendu, il tomba par terre ; puis il dit à Coré et à toute sa troupe : demain Dieu fera connaître ceux qui sont à lui… que chacun prenne son encensoir, toi Coré et tous tes adhérents ; et demain mettez du feu sur vos encensoirs devant le seigneur ; et celui qu'il aura choisi sera saint ; vous êtes trop insolens, enfans de Lévi. Mosé étant donc extrêmement en colere… dit à Coré : présente-toi demain avec toute ta troupe d'un côté, et Aaron se présentera de l'autre [11]. Prenez chacun vos encensoirs, mettez-y de l'encens, présentez à Dieu vos deux cents cinquante encensoirs ; et qu'Aaron tienne aussi son encensoir. Ce que Coré et sa troupe ayant fait en présence de Mosé et d'Aaron la gloire du seigneur apparut à tous. Et le seigneur parla à Mosé et à Aaron, et leur dit : séparez-vous de leur assemblée, afin que

je les détruise tout-à-coup. Mosé s’étant levé, s’avança vers Dathan et Abiran, suivi des anciens d’Israël. Il dit au peuple : retirez-vous des tentes de ces impies… vous allez reconnaître que c’est Dieu qui m’a envoyé pour faire tout ce que vous voyez ; si ces hommes meurent d’une mort ordinaire, et de quelque plaie dont les autres hommes sont frappés, Dieu ne m’a pas envoyé ; mais si le seigneur fait une chose nouvelle, si la terre s’entr’ouvrant les engloutit et tout ce qui leur appartient, et qu’ils descendent dans la fosse tout vivants, vous saurez qu’ils ont blasphémé le seigneur. Et dès qu’il eut cessé de parler, la terre s’entr’ouvrit sous leurs pieds, et ouvrant sa gueule elle les dévora avec toute leur substance. Et ils descendirent tout vivants dans la fosse couverts de terre, et ils périrent du milieu du peuple, et tout Israël, qui était là en cercle, s’enfuit aux cris des mourants, de peur que la terre ne les engloutît aussi. Et en même temps un feu sortit du seigneur, et tua les deux cents cinquante hommes qui offraient de l’encens. Et Dieu parla à Mosé, disant : commande au prêtre éléasar fils d’Aaron de prendre tous ces encensoirs et jetter le feu de côté et d’autre, car ils sont sanctifiés par la mort des pécheurs ; qu’il les réduise en lames, et qu’il les attache à l’autel, car ils sont sanctifiés.. Le lendemain toute la multitude d’Israël murmura contre Mosé et Aaron, disant : c’est vous qui avez tué les gens du peuple de Dieu. Et la sédition augmentant, Mosé et Aaron s’enfuirent au tabernacle du pacte. Quand ils y furent entrés, la nuée les couvrit, et la gloire du seigneur parut. Dieu dit à Mosé : retire-toi du milieu de cette multitude, je m’en vais les exterminer dans le moment. Ils

se jetterent tous par terre. Mosé dit à Aaron : prends ton encensoir, mets-y du feu de l’autel, et va vite au peuple, prie pour eux ; car la colere est sortie du seigneur, et la plaie a commencé. Ce qu’ayant fait Aaron, et ayant couru à la multitude que le feu embrasait, il offrit de l’encens, et se tenant entre les morts et les vivants ; il pria pour le peuple ; et la plaie cessa. Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui étaient morts avec Coré dans la sédition. Le seigneur parla encore à Moyse et à Aaron, disant. Voici la religion de la victime. Commande que les enfans d’Israël amenent une vache rousse, d’un âge parfait, sans tache, et qui n’ait jamais porté le joug. On la donnera au prêtre éléazar, qui la menera hors du camp et l’immolera devant le peuple. Il trempera le doigt dans son sang, et il en aspergera les portes du tabernacle. Il la brûlera devant tout le monde, tant la peau et les chairs, que le sang et la bouze… il jettera dans le feu du bois de cedre, de l’hysope et de la pourpre deux fois teinte. Il reviendra au camp, et sera impur jusqu’au soir. Un homme qui sera pur amassera les cendres de la vache, et les mettra hors du camp dans un lieu très-pur, pour en faire une eau d’aspersion [12]. Le roi d’Arad, prince cananéen qui habitait vers le midi ayant appris qu’Israël était venu pour reconnaître son pays, vint le combattre, en fut vainqueur, et en emporta les dépouilles. Mais Israël s’obligea par un vœu au seigneur : si tu me livres ce peuple je détruirai ses villes. Et Dieu exauça le vœu d’Israël, et lui livra le roi cananéen, qu’ils firent mourir ; et ils nommerent ce lieu Horma, c’est-à-dire,

Anathéme. Ensuite ils partirent de la montagne de Hor par le chemin qui mene à la mer Rouge [13]. Et le peuple commença à s’ennuyer du chemin et de la fatigue ; et il parla contre Dieu et Mosé. Il dit : pourquoi nous as-tu tirés d’égypte, pour nous faire mourir dans ce désert, où nous n’avons ni pain ni eau ? La manne, cette vile nourriture, nous fait soulever le cœur. C’est pourquoi le seigneur envoya des serpents ardents ; plusieurs en furent blessés et en moururent. Le peuple vint à Mosé ; ils dirent : nous avons péché, prie Dieu qu’il nous délivre de ces serpents. Mosé pria pour le peuple. Le seigneur dit à Mosé : fais un serpent d’airain pour servir de signe ; et ceux qui auront été mordus le regarderont, et ils vivront [14]Israël demeura dans le pays des amorrhéens ; et il envoya des batteurs d’estrade pour considérer le pays de Jazer, dont ils prirent les villages et les habitants ; et ils se détournerent pour aller vers le chemin de Bazan. Et Og roi de Bazan vint avec tout son peuple pour combattre dans Edraï ; et Dieu dit à Israël : ne le crains point, car je l’ai livré entre tes mains avec tout son peuple et son pays. Ils le frapperent donc lui et tout son peuple ; tout fut tué, et ils se mirent en possession de sa terre. Et étant partis de ce lieu, ils camperent dans les plaines de Moab, où est situé Jérico au de-là du Jourdain. Or Balac fils de Séphor ayant vu tout ce qu’Israël avait fait aux amorrhéens, et considérant que les moabites les craignaient et ne pouvaient lui résister, Balac roi de Moab envoya des députés à Balaam fils de Béhor ; c’était un devin qui demeurait sur le fleuve du pays des ammonites

[15]. Il lui fit dire : voilà un peuple sorti de l’égypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s’est campé vis-à-vis de moi ; viens donc pour maudire ce peuple, parce qu’il est plus fort que moi ; car je sais que ce que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit. Les anciens de Moab et ceux de Madian s’en allerent donc, portant dans leurs mains dequoi payer le prophete… Dieu dit à Balaam : garde-toi bien d’aller avec eux et de maudire ce peuple ; car il est béni. Balaam leur répondit donc : quand Balac me donnerait sa maison pleine d’or et d’argent, je ne pourrais dire ni plus ni moins que ce que le seigneur m’a ordonné… Dieu étant venu encore à Balaam, lui dit : si ces hommes sont venus encore à toi, marche et va avec eux, à condition que tu m’obéiras. Balaam, s’étant levé au matin, sella son ânesse, et se mit en chemin avec eux [16] Mais Dieu entra en colere contre lui, et l’ange du. seigneur se mit dans le chemin vis-à-vis Balaam qui était sur son ânesse. L’ânesse, voyant l’ange qui avait un glaive à la main, se détourna du chemin. Et comme Balaam la frappait et la voulait faire retourner, l’ange se mit dans un chemin étroit entre deux murailles qui entouraient des vignes ; et l’ânesse, voyant l’ange, se serra contre le mur, et froissa le pied de son cavalier, qui continuait à la battre. L’ange se mit dans ce lieu étroit, où l’ânesse ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. L’ânesse s’abattit sous Balaam ; et Balaam en colere la frappa encore plus fort avec un bâton. Le seigneur ouvrit la bouche de l’ânesse ; et elle dit à Balaam : que t’ais-je fait ? Pourquoi m’as-tu frappée trois fois ? Balaam

lui répondit : c’est parce que tu l’as mérité, et que tu t’es moquée de moi ; que n’ai-je une épée pour t’en frapper ! L’ânesse lui dit : ne suis-je pas ta bête, que tu as coutume de monter jusqu’à aujourd’hui : dis moi, si je t’ai jamais rien fait. Jamais, dit Balaam. Aussi-tôt Dieu ouvrit les yeux à Balaam ; et il vit l’ange qui avait tiré son sabre, et l’adora, se prosternant en terre. L’ange lui dit :. pourquoi as-tu battu trois fois ton ânesse ? Je suis venu à toi, parce que ta voix est perverse et contraire à moi ; et si ton ânesse ne s’était pas détournée de la voie, je t’aurais tué, et j’aurais laissé la vie à ton ânesse… or Balac alla au-devant de Balaam dans une ville des moabites sur les confins de l’Arnon. Ils allerent donc ensemble jusqu’à l’extrémité de sa terre. Et Balac, ayant fait tuer des bœufs et des brebis, envoya des présents à Balaam et aux princes qui étaient avec lui. Et Balaam dit à Balac : fais-moi dresser sept autels, et prépare sept veaux et sept moutons. Et Balac et Balaam mirent ensemble sur l’autel un veau et un bélier ; et Balaam s’en allant promptement, Dieu alla au devant de lui. Et Balaam lui dit : j’ai dressé sept autels, et j’ai mis un veau et un bélier sur chacun. Alors le seigneur lui dit : retourne à Balac, et dis-lui ces choses. Balaam étant retourné, trouva Balac debout près de son [17] holocauste, et tous les princes des moabites. Et s’échauffant dans sa parabole, il dit : Balac roi des moabites m’a appellé des montagnes d’orient ; viens au plus vite m’a-t-il dit, maudis Jacob et déteste Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n’a point maudit ? Comment détesterais-je celui que Dieu ne déteste pas ?… qui pourra nombrer la poussiere de Jacob et le nombre de la

quatrieme partie d’Israël ?… il n’y a point d’iniquité dans Jacob, ni de travail dans Israël. Sa force, est semblable à celle du rhinocéros… Balac, en colere contre Balaam et frappant des mains, lui dit : je t’ai fait venir pour maudire mes ennemis ; et tu les as bénis ; retourne en ton pays ; j’avais résolu de te donner un honoraire magnifique, et le seigneur t’en a privé [18]Balaam répondit à Balac : n’ai-je pas dit à tes députés, quand Balac me donnerait sa maison pleine d’or, je ne pourrais pas passer les ordres du seigneur mon dieu ? Voici donc ce que dit l’homme dont l’œil est ouvert, celui qui entend les discours de Dieu a dit ; celui qui connaît la doctrine du très-haut et la vision du puissant, qui en tombant a les yeux ouverts : je le verrai, mais pas sitôt ; je le regarderai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, et une verge s’élevera d’Israël, et elle frapera les chefs de Moab, et elle ruinera tous les enfans de Seth [19] Et Balaam ayant jeté les yeux sur le pays d’Amalec, il reprit son discours parabolique, et dit : Amalec a été l’origine des nations ; mais ses extrémités seront détruites ; et fussiez-vous l’élu de la race du Cin, Assur vous prendra, et ils viendront du pays de Kithim dans des vaisseaux ; ils vaincront les assyriens, ruineront les hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes. Or Israël était alors à Settim, et il forniqua avec les filles de Moab ; elles appellerent les hébreux à leurs sacrifices : ils adorerent les mêmes dieux. Israël embrassa le culte de Belphégor. Le seigneur fut en colere, il dit à Mosé ; prends tous les princes du peuple, et pends-les à des potences contre le soleil, afin que ma fureur

se détourne d’Israël. Mosé dit donc aux juges : que chacun tue ses proches, qui sont initiés à Belphégor[20]. Et voici qu’un des israëlites était entré dans un bordel des madianites à la vue de Mosé et de tous les enfans d’Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle [21]. Ce que Phinée fils d’éléazar fils d’Aaron, ayant vu, il prit un poignard, entra dans le bordel et transperça l’homme et la femme par les génitoires ; et la plaie d’Israël cessa aussi-tôt ; et il y eut vingt-quatre mille hommes de tués. Et le seigneur dit à Mosé : Phinée fils d’éléazar, détourne ma colere… c’est pourquoi le sacerdoce lui sera donné par un pacte éternel [22]. Après que le sang des criminels eut été répandu, le seigneur dit à Mosé et à éléasar fils d’Aaron *qui était mort*

nombrez tous les

enfants d’Israël depuis vingt ans et au-dessus par familles ; tous ceux qui peuvent aller à la guerre… et le dénombrement étant achevé, il s’en trouva six-cents et un mille sept-cents trente [23]. Le seigneur parla ensuite à Mosé, disant : venge premiérement les enfans d’Israël des madianites. Et après cela tu mourras, et tu seras réuni à ton peuple aussitôt. Mosé dit au peuple : faites prendre les armes, afin qu’on venge le seigneur des madianites ; prenez mille hommes de chaque tribut. Ils choisirent donc mille hommes de chaque tribut, douze mille hommes prêts à combattre. Ils combattirent donc contre les madianites et tuerent tous les mâles, et leur roi Hévi, Recem, Sur, Hur, et Rébé, et Balaam fils de Béhor, et ils prirent leurs femmes,

leurs petits enfans, leurs troupeaux, tous leurs meubles, et ils pillerent tout et ils brûlerent villes, villages, châteaux… et Mosé se mit en colere contre les tribuns et les centurions, et leur dit : pourquoi avez-vous épargné les femmes ? Ne sont-ce pas elles qui ont séduit les enfans d'Israël, selon le conseil de Balaam ?… tuez tous les enfans, égorgez toutes les femmes qui ont connu le coït, mais, réservez-vous toutes les filles et toutes les vierges… et on trouva que le butin que l'armée avait pris était de six cents soixante et quinze mille brebis, de soixante et douze mille bœufs, de soixante et un mille ânes, de trente-deux mille. pucelles [24]. Dont trente-deux furent réservées pour la part du seigneur. Le seigneur dit encore à Mosé dans les plaines de Moab, le long du Jourdain vis-à-vis de Jéricho : ordonne aux enfans d'Israël, que des villes qu'ils possedent, *ex possessionibus suis*,

ils en donnent aux lévites… et que de ces villes il y en ait six de refuge où les homicides puissent se retirer, et quarante-deux en outre pour les lévites ; c'est-à-dire qu'ils aient en tout quarante-huit villes [25]

1. ↑ il semble d'abord qu'on ne devait pas être chassé du camp pour avoir aidé à ensevelir un mort ; ce qui était une très bonne action. La gonorrhée n'est point une maladie contagieuse qui puisse se gagner, c'est un écoulement involontaire de semence, causé par le relâchement des muscles de la verge et par quelque acreté dans les prostates ; c'est à peu près ce qu'on nomme fleurs blanches dans les femmes : cette maladie se guérit par un bon médecin. L'auteur de ces remarques en a guéri plusieurs sans les séquestrer de la société civile. De l'oseille, de la scolopendre, et de l'ortie blanche, suffisent quelquefois contre cette maladie dans les hommes et dans les femmes. Il y a une autre sorte de gonorrhée virulente, qui se nomme la chaudepisse, et que l'on guérit

sûrement par des injections, par la saignée, par un opiat de savon et de mercure doux : cette maladie n'était point connue dans notre continent avant la fin de notre quinzieme siecle : on sait assez qu'elle est contagieuse par l'accouplement, et que si elle est négligée elle est suivie immanquablement de la vérole. L'eau amere de jalousie qu'on faisait boire aux femmes accusées d'adultere, est probablement le premier exemple qui nous reste de ces épreuves pratiquées par toute la terre : elles ont été variées en bien des manieres, et fort usitées dans les temps d'ignorance. Philon et l'historien Joseph nous assurent que l'épreuve des eaux ameres était en usage de leur temps. Les livres saints ne nomment personne à qui on ait fait boire de ces eaux ; mais le protévangile de st Jacques, qui est lu dans quelques églises d'orient, tout apocryphe qu'il est, dit au chap xvi que le grand-prêtre fit boire des eaux de jalousie à st Joseph, et à la vierge Marie ; ils en burent l'un et l'autre, et furent déclarés également innocens.

2. ↑ les nazaréens semblent la premiere origine des vœux, du moins parmi nous : ils font vœu de mener une vie particuliere, de ne boire ni vin, ni vinaigre. Le peu de vinaigre qu'on jettait dans l'eau, était la boisson du petit peuple et du soldat dans l'antiquité : il faut observer que les meres vouaient leurs enfans au nazareat ; et qu'au lieu que nos moines se tondent, ceux-là étalaient leur chevelure : on faisait aussi quelquefois d'autres vœux, comme de ne point boire de vin, et de ne rien manger à l'huile pendant quelque temps. Les savants disent que le mot syriaque *secar* signifie du vin ; et Calmet dit qu'il signifie du sucre. Il est fort douteux que les juifs dans le désert eussent du sucre, qui vient des Indes. Quelques troupes distinguées dans les maisons des rois ont des trompettes d'argent ; et puisqu'il est dit que le tabernacle, qu'on portait sur un char dans le désert, avait pour plus de deux millions d'ornemens ; il ne faut pas s'étonner que les trompettes fussent d'argent. Les interpretes disent, que c'était de l'argent battu ; il est plus croyable qu'on les jettait au moule ; et il est plus difficile qu'on ne pense de faire de bonnes trompettes.
3. ↑ les critiques nous disent qu'il n'est pas étrange que des malheureux, n'ayant pour nourriture que la rosée nommée manne, aient demandé à manger ; et qu'il paraîtrait cruel de les faire mourir pour cette faute, et pour avoir mangé des cailles que Dieu-même leur envoya. Apparemment qu'ils en mangerent trop ; ce qui arrive presque toujours après un long jeûne.
4. ↑ le texte dit, que la femme de Mosé était éthiopienne ; l'histoire ancienne de Mosé, dont nous avons déjà parlé, dit, qu'il avait épousé la reine d'éthiopie ; mais que, loin que cette reine le suivît dans cet horrible

désert où il erra quarante ans, elle le chassa de ses états. L'écriture dit que Mosé avait épousé Séphora la madianite, fille de Jéthro. Il se peut qu'il ait eu plusieurs femmes, comme tous les autres patriarches ; et il est naturel que Marie se soit brouillée avec cette éthiopienne. Le seigneur venge Mosé des injures de Marie et d'Aaron. Mais Marie est seule punie, et Aaron ne l'est jamais.

5. ↑ cette espece de lepre était donc un cancer ; car la lepre, qui n'est qu'une forte galle, ne détruit pas les chairs en si peu de temps. Dieu déclare ici qu'il parle toujours bouche à bouche à Mosé : cela semble contraire à ce qui est dit ailleurs, que Dieu ne lui permit de le voir que par derriere. Marie dit aussi que Dieu lui a parlé tout comme à son frere : on concilie ces contradictions apparentes aisément.
6. ↑ on ne peut gueres excuser la méprise des copistes, qui sans doute ont pris ici le nord pour le midi. On va droit au nord du désert de Sin à celui de Pharan, de Pharan à Cadès-Barné à Azeroth, de ces déserts à celui de Bersabé au pays de Canaan.
7. ↑ plusieurs interpretes disent que ces espions n'apporterent qu'un seul raisin ; mais on peut entendre que cette branche portée par deux hommes était chargée de plusieurs grappes. Dom Calmet cite des moines, qui ont vu dans la Palestine des raisins si prodigieux que deux hommes n'en auraient pu porter un seul ; ainsi un raisin aurait donné un quartaut de vin comme dans la Jérusalem céleste ; mais les raisins de ce pays-là ne sont pas si gros aujourd'hui.
8. ↑ ces deux rapports des espions juifs sont entiérement contradictoires. On demande d'ailleurs, comment ces géants si redoutables laisserent prendre et emporter leurs raisins, leurs grenades et leurs figues, par des étrangers qui ne leur venaient pas à la ceinture. Ceux qui virent ces géants ne virent pas apparemment les gros raisins ; et s'ils voulurent choisir un autre chef que Mosé, ils ne firent que ce que font encore aujourd'hui tous les arabes, et les maures de Tunis, d'Alger et de Tripoli, qui déposent leurs chefs, et qui souvent les tuent quand ils en sont mécontens. Mais on est surpris que des gens qui voyaient tous les jours Dieu-même parler à Mosé, et qui ne marchaient qu'au milieu de miracles, pussent imaginer de déposer ce même Mosé déclaré si souvent le ministre de Dieu, et qui était armé de toute sa puissance. On peut bien conspirer contre un chef à qui on espere de succéder ; mais personne ne pouvait se flatter d'obtenir de Dieu les mêmes faveurs qu'il avait faites à Mosé son représentant. Les mœurs de ce temps-là sont différentes des mœurs modernes : on le voit à chaque ligne.
9. ↑ nous voyons qu'il était ordinaire chez les anciens que les dieux fissent serment comme les hommes. Il y en a des exemples dans tous les poëtes

héroïques. Les critiques ne peuvent concilier ce que Dieu dit ici, que les cananéens et les amalécites habitent les vallées, avec ce qui est dit le moment d'après, qu'ils descendirent des montagnes. La chose cependant est très-possible. Mais ils trouvent Mosé aussi mauvais général que mauvais législateur : car, disent-ils, en supposant que Mosé fût à la tête de six cents mille combattans, il devait s'emparer de tout le pays en se montrant ; il avait assez de monde pour se saisir de tous les défilés ; et il se laisse battre en rase campagne par une poignée d'amalécites ; il ne fait plus ensuite qu'errer pendant quarante ans, aller de désert en désert, et revenir sur ses pas, sans aucun projet de campagne. Ils ne reçoivent point pour excuse les décrets de Dieu ; ils disent qu'il est trop aisé de supposer qu'on n'a été battu que pour avoir offensé Dieu ; ils ajoutent que quand on est errant pendant quarante ans sans avoir pu prendre une seule ville, ce ne peut être que par sa faute ; et après avoir regardé Mosé comme un homme très mal entendu dans son métier, ils persistent à dire que toute cette histoire ne peut être qu'une fable encore plus mal inventée. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes leurs objections, auxquelles nous avons déjà répondu. Il se peut que Mosé, à l'âge de cent ans, ait été un très mauvais capitaine et un législateur ignorant. Mais s'il obéissait à Dieu, nous devons le respecter.

10. ↑ s'il était permis de juger des loix du seigneur par les loix de nos peuples policés, on trouverait peut-être un peu de dureté à faire périr un homme pour avoir ramassé un peu de bois dont il avait probablement besoin pour faire bouillir le lait de ses enfans, ou pour préparer le dîner de sa famille ; il n'est pas dit que cet homme ramassa un fagot en dérision de la loi. Ce n'est pas à nous à interroger Dieu, et à lui demander pourquoi il fait Aaron grand pontife, immédiatement après qu'il a jetté le veau d'or en fonte, et qu'il l'a fait adorer ; et pourquoi il condamne à mort un homme qui n'a commis d'autre crime que de ramasser un petit fagot pour son usage. Dieu fait miséricorde à qui il lui plait. Plusieurs incrédules soupçonnent que ce livre fut écrit par Samuel ; et on sait que Samuel fut un homme dur ; c'est le sentiment du grand Newton. Mais quelque respect que nous ayions pour Newton, nous respectons encore plus l'église. Les critiques sont révoltés de voir un article de franges et de rubans joint immédiatement à une condamnation à mort. Cela leur paraît incohérent ; ils ne croient pas qu'un peuple, qui manquait de tout, et dont Dieu fut obligé de conserver les habits par miracle, ait mis des franges et des rubans à ses robes dans un désert. Mais si Dieu conserva leurs habits par miracle pendant quarante ans, il put aussi leur donner des franges par miracle, et sur-tout empêcher que six cents mille combattans de son peuple ne fussent battus par une troupe d'amalécites.

11. ↑ si l’on en croit les savants hardis dont nous avons déjà tant parlé, cette histoire de Coré, Dathan, et Abiran, fut écrite après le retour des juifs de la captivité de Babylone, lorsque l’on se disputait dans Jérusalem la place de grand-prêtre avec plus de fureur que n’en ont jamais déployé les anti-papes. Les freres alors tuaient leurs freres pour parvenir au souverain pontificat, et il n’y eut jamais plus de trouble chez les juifs que quand ils furent gouvernés par leurs pontifes avant et après les conquêtes d’Alexandre. On suppose donc, qu’alors quelque juif, pour rendre le sacerdoce plus vénérable, écrivit cette histoire, qui ne tient point au reste du pentateuque, et l’inséra dans le canon. Nous croyons que c’est une conjecture hazardée. D’autres la rejettent absolument, comme incompatible avec l’éloge qu’on donne à Mosé dans le pentateuque d’avoir été le plus doux des hommes. Il n’est pas surprenant, disent-ils, que Coré, arriere-petit-fils du patriarche Lévi, Dathan, Abiran et Hon descendants de Ruben, fussent mécontents de la supériorité que Mosé affectait sur eux ; puisqu’Aaron son frere et Marie sa sœur avaient montré les mêmes sentimens. Les deux cents cinquante juifs qui étaient de leur parti étaient les premiers de la nation ; c’étoit un schisme dans toutes les formes. Ces savants prétendent que le terme de synagogue, dont l’auteur sacré se sert ici, prouve que ce livre fut fait dans le temps de la synagogue, et non pas dans le désert où il n’y avait point de synagogue. Ils disent que ce mot a échappé au faussaire qui a mis cet ouvrage sous le nom de Mosé lui-même, et qui s’est trahi par cette inadvertence. Ils croient voir tant de cruautés et tant de prodiges dans cette avanture, qu’ils la regardent comme une fiction ; ils ne parlent qu’avec horreur de quatorze mille sept cents hommes mourants par le feu du ciel, et de deux cents cinquante chefs du peuple engloutis dans la terre. Toland et Wolston ont la hardiesse de traiter ce châtiment divin de roman diabolique. Quelques commentateurs ont cru, en lisant le mot *infernum* qui est dans la vulgate pour la fosse, qu’il signifiait l’enfer, tel que nous l’admettons, et que les juifs ne connaissaient pas. Ces mots *descenderunt viventes in infernum* , signifient qu’ils descendirent vivants dans le souterrain ; c’est ce que nous avons déjà remarqué. Cette équivoque, qui n’est que dans la vulgate, a occasionné bien des méprises. Les commentateurs ont pris souvent *infernum* la fosse, la sépulture, pour l’enfer ; et Lucifer, l’étoile du matin, pour le diable. Cette histoire a révolté plusieurs juifs, au point qu’un d’eux écrivit l’origine de la querelle entre Mosé et ses adversaires, pour la rendre odieuse et ridicule. C’est le seul ouvrage de plaisanterie qui nous soit venu des anciens juifs. On ne sait pas dans quel temps il fut écrit. Il est intitulé *livre des choses omises par Mosé* . On l’imprima à Venise en hébreu sous le titre

maynshioth , sur la fin du quinzieme siecle. Le savant Gilbert Gaumin le traduisit en latin ; et Albert Fabricius l'inséra dans sa collection en 1714. En voici la traduction en notre langue. " le commencement de la querelle vint par une veuve ; elle n'avait qu'une brebis, qu'elle voulut tondre. Aaron vint et emporta la laine, en disant qu'elle lui appartenait par la loi, dans laquelle il est écrit:tu donneras à Dieu les prémices de la laine de ton troupeau. La veuve alla implorer Coré avec des larmes et des gémissemens. Coré alla vers Aaron ; mais il ne put le fléchir ; alors, prenant pitié de la veuve, il lui donna quatre pieces d'argent, et s'en retourna fort en colere. Quelque temps après, la même brebis mit son premier agneau ; dès qu'Aaron le sut il courut chez la femme, prit l'agneau et l'emporta. La pauvre veuve alla encore pleurer chez Coré; celui-ci conjura Aaron une seconde fois de rendre à la veuve son seul bien. Je ne le puis, répondit le prêtre Aaron, car il est écrit:tout mâle premier-né du troupeau sera offert au seigneur. Il retint l'agneau pour lui, et Coré le quitta furieux. La femme désespérée tua la brebis ; Aaron vint sur le champ et prit pour lui l'épaule, le cou et le ventre. Coré retourna vers Aaron, et lui fit de nouveaux reproches; il est écrit, répondit le pontife : tu donneras l'épaule, le cou et le ventre au prêtre. La veuve, poussée à bout, jura et dit : que ma brebis soit anathême. Aaron, l'ayant su, prit la brebis entiere pour lui, en disant : il est écrit, tout anathême dans Israël t'appartiendra. " l'auteur dit ensuite que Coré, Dathan et Abiran, formerent un parti considérable contre Aaron ; mais qu'ils ne furent pas les plus forts, et que quatorze mille des leurs périrent dans une bataille. On a conjecturé que cette satyre juive, la seule qui nous soit parvenue, fut écrite lorsque le grand-prêtre Jean, disputant la thiare à son frere, Jésu le tua dans le temple-même du temps du roi Artaxerxes. Nous n'entrons point dans cette vaine dispute ; nous devons rejeter tout ce qui n'est pas contenu dans les livres saints, dont nous commentons avec respect les principaux endroits, sans oser en approfondir le sens. Nous dirons seulement, que de tout temps il y eut des esprits hardis qui se piquerent d'être au-dessus des préjugés du vulgaire ; il y en a beaucoup aujourd'hui à Rome, à Constantinople, à Londres, dans Amsterdam, dans Paris, dans Pekin ; mais ils ne forment point de factions, et par-là ils ne sont pas dangereux. Or le parti de Dathan, Coré et Abiran, paraît avoir été une faction considérable, réprimée par ceux qui avaient le pouvoir en main.

12. ↑ ce sacrifice, et cette eau de la vache rousse, furent longtemps en usage chez les juifs. Le chevalier Marsham fait voir dans son canon égyptiaque, aussi bien que Spencer, que cette cérémonie est entiérement prise des égyptiens, aussi bien que le bouc émissaire et presque tous les rits

hébreux. Kirker dit, qu'on croirait que les hébreux ont tout imité des égyptiens, ou que les égyptiens ont hébraïsé ; plusieurs pensent qu'il est vraisemblable que le petit peuple se soit modélé sur la grande nation sa voisine, quoiqu'il fût son ennemi. Les uns croient que les égyptiens immolaient une vache à Isis ; les autres croient que c'était un taureau. Ce n'était point une contradiction d'avoir un taureau consacré dans un temple, et d'immoler les autres. Au contraire, dit-on, la même religion qui ordonnait la consécration du taureau symbole de l'agriculture, ordonnait qu'on immolât des taureaux et des vaches à Isheth, que les grecs nommerent Isis, inventrice de l'agriculture. Calmet dit que la vache rousse marque assez Jésu-Christ dans son agonie.

13. ↑ les copistes ont fait encore ici une très-grande faute ; car on ne peut en soupçonner l'auteur sacré : c'est de prendre toujours le nord pour le midi. Arad est précisément à l'extrémité orientale où les hébreux parvinrent selon le texte en partant du désert de Sin. Ils sont battus vers Adar, ou Arada, qui est dans le désert de Bersabé ; ils battent ensuite ce petit chef, qu'on appelle roi d'un peuple cananéen ; voilà le pays que Dieu leur a promis. Mais, loin d'en jouïr, ils détruisent ses villes et s'en retournent au midi vers la mer Rouge. Cela est incompréhensible. Le peuple de Dieu devait être plus nombreux au bout de trente-huit ans que lorsqu'il partit d'égypte ; la bénédiction du seigneur était dans le grand nombre des enfants ; et si chaque femme a eu seulement deux mâles, il devait y avoir douze cents mille combattants, sans compter les vieillards qui pouvaient être encore en vie. Il est vrai que le seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or, comme depuis vingt-quatre mille pour une madianite, et quatorze mille pour la querelle de Coré, de Dathan, et d'Abiran avec Mosé, mais certainement il en restait assez pour conquérir le petit pays de Canaan, et surtout pour l'affamer. Il n'est pas naturel qu'il s'enfuie alors vers la mer Rouge : nous ne pouvons expliquer cette étrange marche ; nous nous en rapportons au texte, sans pouvoir en applanir les difficultés ; nous ne répondrons rien aux guerriers, qui disent hardiment que cette marche de Mosé est d'un imbécille ; nous répondrons encore moins aux incrédules, qui ne regardent ce livre que comme un amas de contes sans raison, sans ordre, sans vraisemblance : il faudrait des volumes pour résoudre toutes leurs objections ; quelques-uns l'ont tenté, personne n'a pu y réussir. Le saint esprit, qui a seul dicté ce livre, peut seul le défendre.

14. ↑ les égyptiens avaient dans leur temple de Memphis un serpent d'argent qui se mordait la queue, et qui était selon les prêtres d'égypte un symbole de l'éternité. On voit encore des figures de ce serpent sur quelques monuments qui nous restent. C'est une nouvelle preuve, si l'on en croit

les savants, que les hébreux furent en beaucoup de choses les copistes des égyptiens. On ne sait pas trop ce que c'est que ces serpents ardents ; mais la grande difficulté est d'expliquer comment cette figure peut s'accorder avec la loi, qui défendait si expressément de faire aucune figure. Il est aisé de détruire cette objection, en montrant que le législateur peut se dispenser de la loi. Grotius dit que l'airain est contraire à ceux qui ont été mordus des serpents, et que le danger du malade redouble si on lui montre seulement l'image de l'animal qui l'a mordu. Grotius n'était pas grand physicien. Il se peut que l'imagination de tout malade se trouble à la vue de toute figure qui lui représentera l'animal qui cause son mal, de quelque espece que cet animal puisse être. Si Grotius avait raison, Mosé serait allé contre son but, et en élevant un serpent d'airain il aurait augmenté le mal au lieu de le guérir. Les incrédules trouvent mauvais que Dieu envoie des serpents à son peuple, au lieu du pain qu'il lui demande ; et ils disent que le serpent d'airain ne ressuscita pas ceux que les serpents avaient tués. Ce qui pourrait confondre les incrédules, c'est que le serpent d'airain, érigé par le grand Mosé, est soigneusement conservé à Milan ; et cela est d'autant plus admirable, que selon la sainte écriture le roi juif ézéchias avait fait fondre ce serpent, comme un monument d'idolatrie et de magie qui souillait le temple juif.

15. ↑ tout ce pays des moabites, et d'Og roi de Bazan, est le désert qui conduit à Damas, et par lequel les arabes passent encore pour aller en Sirie. Ce désert est à la gauche du Jourdain, près des montagnes de la Célésirie. La terre promise, qui contient Jérico, Sichem, Samarie, Jérusalem, est à la droite de ce petit fleuve. Il n'y a point d'autre fleuve dans le pays, il n'y a que des torrens ; aussi le texte hébreu ne dit point que Balaam demeura sur le fleuve des ammonites ; il dit que Balac envoya des députés à Balaam à Petura, situé sur le fleuve de la patrie de Balaam ; et les commentateurs conviennent que le texte hébreu est corrompu dans la vulgate. Le deutéronome, au chap xxiii, dit formellement que Balaam fils de Béhor, était de Mésopotamie de Syrie. Ce fleuve, dont il est parlé dans les nombres, ne peut donc être que l'Euphrate ; et les doctes conviennent que, suivant le texte chaldéen, Balaam demeurait vers l'Euphrate. Mais nous avons déja remarqué* Page 86, note. qu'il y a plus de trois cents mille de l'Euphrate à l'endroit où étaient alors les hébreux ; cela forme une nouvelle difficulté. Comment le petit roitelet Balac, le petit chef d'une horde d'arabes, poursuivi par douze cents mille hommes, pouvait-il, pour tout secours, envoyer chercher un prophete en Chaldée, à cent cinquante lieues de chez lui ? Les critiques demandent encore, de quel droit, et par quelle fureur,

douze cents mille étrangers venaient ravager et mettre à feu et à sang un petit pays qu'ils ne connaissaient pas. Si on répond que ces douze cents mille étaient les enfans de Jacob et d'Abraham, les critiques repliquent qu'Abraham n'avait jamais possédé qu'un champ, et que ce champ était en Hébron de l'autre côté du Jourdain, et que les moabites et les ammonites, descendans, selon l'écriture, de Loth neveu d'Abraham, n'avaient rien à démêler avec les juifs. Ou ils les connaissaient, ou ils ne les connaissaient pas. Si les juifs les connaissaient, ils venaient détruire leurs parents. S'ils ne les connaissaient pas, quelle raison avaient-ils de les attaquer ?

16. ↑ les interpretes ne sont pas d'accord entr'eux sur ce prophete Balaam : les uns veulent que ce fût un idolâtre de la Chaldée ; les autres prétendent qu'il étoit de la religion des hébreux. Le texte favorise puissamment cette derniere opinion ; puisque Balaam, en parlant du dieu des juifs, dit toujours, le seigneur mon dieu, et qu'il ne prophétise rien que Dieu n'ait mis dans sa bouche. Il est étonnant, à la vérité, qu'il y eût un prophete de Dieu chez les chaldéens. Abraham, né de parens idolâtres en Chaldée, fut le plus grand serviteur de Dieu. Il est dit que Dieu lui-même vint parler à Balaam pendant la nuit, et lui ordonna d'aller avec les députés du roi Balac. Cependant Dieu se met en colere contre lui sur le chemin ; et l'ange du seigneur tire son épée contre l'ânesse, qui portait le prophête. Le texte ne dit pas pourquoi Dieu était en colere, et pourquoi l'ange vint à l'ânesse l'épée nue ; ce n'est pas un des endroits de l'écriture sainte les plus aisés à expliquer. Balaam semble ne frapper son ânesse, que parce qu'elle se détourne du chemin qu'il prenait pour obéir au seigneur. Ce qui passe pour le plus merveilleux, c'est le colloque du prophete, et de l'ânesse. Mais il est certain que dans ces temps-là c'était une opinion généralement reçue que les bêtes avaient de l'intelligence, et qu'elles parlaient. Le serpent avait déjà parlé dans le jardin d'éden ; et Dieu-même avait parlé au serpent. Don Calmet dit sur cet article ces propres mots. " si le démon a pu autrefois faire parler des animaux, des arbres, des fleuves ; pourquoi le seigneur ne pouvait-il pas faire la même chose ? Cela est-il plus difficile que de voir l'âne de Bacchus qui lui parle, le bélier de Phryxus, le cheval d'Achille, un agneau en égypte sous le regne de Bocchoris, l'éléphant du roi Porus ? Des bœufs en Sicile et en Italie n'ont-ils pas autrefois parlé, si on en croit les historiens ? Les arbres-mêmes ont proféré des paroles ; comme le chêne de Dodone, qui rendait, dit-on, des oracles, et l'orme qui salua Appollonius De Thyane. On dit même que le fleuve Caucase salua Pythagore. Nous ne voudrions pas garantir tous ces événements ; mais qui oseroit les rejetter tous, lorsqu'ils sont rapportés dans un très grand nombre d'historiens très graves et très

judicieux ? " la remarque de Don Calmet est très singuliere. Mais on ne sait ce que c'est que ce fleuve Caucase qui salua Pythagore. On ne connaît que le mont Caucase, et point de riviere de ce nom. Stanley, qui a recueilli tout ce que les historiens et les philosophes ont dit de Pythagore, ne parle point d'une riviere appellée Caucase ; et nul géographe n'a cité cette riviere. Mais Diogene De Laërce, Jamblique et Ellen, disent que ce fut la riviere Cosan qui salua Pythagore à haute et intelligible voix. Porphire et Jamblique disent, que Pythagore ayant vu auprès de Tarente un bœuf qui mangeoit des feves, il l'exhorta à s'abstenir de cette nourriture. Le bœuf répondit qu'il ne pouvait manger d'herbe. Mais enfin Pythagore le persuada ; et il retrouva son bœuf plusieurs années après dans le temple de Junon, qui mangeait tout ce qu'on lui présentait, excepté des feves. Il eut aussi un entretien avec une aigle qui volait sur la tête aux jeux olympiques ; mais on ne nous a pas rendu compte de cette conversation. Au reste, il est visible que Dieu préféra l'ânesse à Balaam, puisqu'il dit qu'il auroit tué le prophete, et laissé l'ânesse en vie.

17. ↑ remarquez que Dieu ne prend soin d'instruire, et de conduire aucun prophete dans l'ancien testament avec plus d'empressement qu'il n'en montre envers Balaam. On croirait que toutes les nations avaient alors la même religion, si le contraire n'était pas dit dans plusieurs autres passages. Il faut encore observer que les bénédictions et les malédictions étaient regardées par tout comme des oracles, comme des arrêts de la destinée auxquels on ne pouvait échapper. Le sort de tout un peuple était attaché à des paroles ; et quand ces paroles étaient dites, on ne pouvait plus se rétracter. Vous avez vu que quand Jacob surprit la bénédiction d'Isaac son pere, quoique par une fraude aussi criminelle que grossiere, Isaac ne put la rétracter : il est dit que cette bénédiction eut son effet au moins pour quelque temps. Ici Dieu-même prend soin de diriger toutes les bénédictions, toutes les prophéties de Balaam, comme si un mot de mauvais augure devait empêcher l'effet de la conjuration et en détruire le charme. Ces idées prévalurent long-temps chez les orientaux.

18. ↑ non seulement tous ces passages indiquent que le prophete Balaam était le prophete du dieu des hébreux, et inspiré par lui seul ; mais le roi ou chef Balac déclare positivement, que c'est ce même dieu qui prive Balaam de la récompense. Dieu inspire tellement ce Balaam, que lui qui ne pouvait connaître ni le nom de Jacob, ni celui d'Israël sans révélation, lui qui demeurait au-delà de l'Euphrate à cent cinquante ou deux cents lieues, prononce ces noms avec enthousiasme, et dit que Jacob est fort comme un rhinocéros. Calmet, dans ses remarques, prouve par plusieurs passages, qu'il y a des rhinocéros ; la chose n'a jamais été douteuse, et le

rhinocéros qu’on nous a montré depuis peu en Hollande et en France, en est une preuve assez convaincante.

19. ↑ cette étoile de Jacob, jointe avec cette verge, fait voir que Balaam était supposé né dans la Chaldée, où l’on crut, et où l’on croit encore que chaque nation est sous la protection d’une étoile : ainsi l’étoile de Jacob devait l’emporter sur l’étoile de Moab ; et la verge d’Israël devait vaincre les autres verges, comme la verge de Mosé vainquit la verge de Jannès et de Mambrès magiciens du pharaon d’égypte. On n’entend point le sens de ces paroles, elle *ruinera* tous les *enfans de Seth* . Ces enfans étaient les juifs eux-mêmes. Tout cela fait soupçonner à plusieurs savants, que l’histoire de Balaam insérée dans le pentateuque n’a été écrite que très tard, et après les conquêtes d’Alexandre. Ce qui semble favoriser un peu cette opinion hazardée, c’est que l’auteur parle de *Kittim* , qu’on prétend être la Grece, et qu’Alexandre avait une flotte dans sa guerre contre le roi Darah, que nous appellons Darius..
20. ↑ les critiques se sont élevés principalement contre cette partie de l’histoire des anciens juifs. On voit, disent-ils, une armée innombrable d’hébreux, prête à tomber sur les ammonites et les madianites : un prophete est arrivé de cent cinquante lieues pour prédire une victoire complette à l’étoile de Jacob sur l’étoile de Moab et de Madian ; et voilà qu’au lieu de se battre le peuple juif se mêle familiérement aux peuples madianites et moabites ; ils couchent tout d’un coup avec leurs filles, et ils adorent leur dieu Belphégor ; et cela sans que la paix soit faite, sans treve, sans le moindre préliminaire ; rien ne paraît plus incroyable.
21. ↑ le seigneur en colere commence par ordonner à Mosé de faire pendre tous les princes sans forme de procès, c’est-à-dire, de les attacher à des potences après les avoir tués : car les juifs n’avaient pas l’usage de pendre en croix les hommes vivants ; il n’y en a pas un seul exemple. Mosé va plus loin ; il ordonne que chacun tue tous ses parents qui ont sacrifié à Belphégor. Bel est le nom de Dieu dans toute la Syrie. Balac, ce chef des arabes moabites, a reconnu le dieu des juifs pour Dieu en parlant tout à l’heure à Balaam : il est donc probable que les hébreux et ces peuples avaient le même dieu. Mais il est très probable aussi qu’ils n’entendaient point par Belphégor l’Adonaï des hébreux. Les critiques ajoutent qu’il n’est pas possible qu’il y eût un lieu public de prostitution dans ce désert sablonneux, où il n’y a jamais eu que quelques arabes errants et pauvres ; que ces lieux de débauche n’ont jamais été connus que dans les grandes villes, où ils sont tolérés pour prévenir un plus grand mal.
22. ↑ ces mêmes critiques continuent et disent, que cette nouvelle boucherie est aussi difficile à exécuter qu’à croire ; que ce Phinée aurait été le plus

fanatique, le plus fou, et le plus barbare des hommes. Selon Flavian Joseph, le juif et la femme madianite étaient mariés. Les parties génitales des gens mariés étaient sacrées ; et le crime de l'assassin Phinée était exécrable. Si les juifs, au lieu de combattre contre Madian, épouserent sur le champ des filles de Madian, cela peut être absurde ; mais cela ne mérite pas qu'on empale deux époux par les parties sacrées, et qu'on massacre vingt-quatre mille innocents. De quel front Mosé, à l'âge de près de six-vingt ans, pouvait-il faire tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes, pour s'être unis à des filles madianites, lui qui en avait épousé une, lui dont les enfans avaient un madianite pour grand-pere ! Quoi ! Encore une fois, Aaron apostat est fait sur le champ grand-prêtre, et vingt-quatre mille citoyens sont égorgés pour la chose la moins criminelle ! Et le sacerdoce, est donné éternellement à la race d'Aaron pour sa récompense ! Encore cette race d'Aaron n'eut-elle le sacerdoce que du temps de Salomon, et jusqu'aux maccabées. Une foule d'incrédules pensent que tout cela ne peut avoir été écrit que par quelque lévite très ignorant, qui compila au hazard ces absurdités en faveur de sa tribu, comme nos moines mendiants ont écrit les histoires de leurs fondateurs : nous regardons ces discours comme des blasphêmes ; mais nous sommes obligés de les rapporter. Don Calmet dit que *Phinée crut que tout homme sage devait en user ainsi* :c'est-à-dire, que tout homme sage doit percer par les génitoires les hommes et les femmes qu'il trouvera couchés ensemble, et ensuite égorger tout ce qu'il rencontrera dans son chemin jusqu'au nombre de vingt-quatre mille.

23. ↑ nous avions compté que les israëlites étant sortis d'égypte au nombre de plus de six cents mille combattans, le nombre des femmes étant à peu près égal à celui des hommes, et tous les juifs se mariant, tous étant nourris par un miracle, l'armée pouvait être, au bout de quarante ans, de douze cents mille hommes. On n'en trouve cependant ici qu'environ six cents mille. Il faut considérer qu'il en était mort beaucoup dans la marche pénible et continuelle au milieu des déserts : le seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or ; quatorze mille deux cents cinquante pour Coré et Dathan ; vingt-quatre mille pour les filles madianites : somme totale, soixante et un mille deux cents cinquante ; sans compter les princes d'Israël, que le seigneur fit mourir pour le péché commis avec les madianites, et ceux qui moururent de maladie : outre cela le seigneur voulut que toute la race, qui avait murmuré dans le désert, fût entiérement détruite, et n'entrât point dans la terre promise. Ainsi trois millions d'hommes sortis d'égypte moururent dans ces déserts, et six cents mille, qui étaient nés dans ces mêmes déserts, resterent pour conquérir le petit pays de Canaan.

24. ↑ les critiques jettent les hauts cris sur cette colere de Mosé, qui n'est pas content qu'on ait tué tous les mâles descendants d'Abraham comme lui, et chez lesquels il avait pris femme : il veut encore qu'on tue toutes les meres, toutes les femmes qui auront couché avec leurs maris, et tous les enfans mâles à la mamelle, s'il en reste encore. Ils ne peuvent comprendre que dans le camp des madianites le butin ait été de six cents soixante et quinze mille brebis, de soixante et un mille ânes, de soixante et douze mille bœufs ; ils disent qu'on n'aurait pas pu trouver tant d'animaux dans toute l'égypte. Si on donna trente-deux mille filles aux vainqueurs, ils demandent ce qu'on fit des trente deux filles réservées pour la part du seigneur : il n'y eut jamais de religieuses chez les juifs. La virginité était regardée chez eux comme un opprobre. Comment donc trente-deux pucelles furent-elles la part du seigneur ? En fit-on un sacrifice ? Ces critiques osent l'assurer. Il faut leur pardonner d'être saisis d'horreur à la vue de tant de massacres de femmes et d'enfans. On conçoit difficilement comment il se trouva tant de femmes et d'enfans dans une bataille ; mais rien ne nous apprend que les trente deux filles offertes au seigneur aient été immolées. Que devinrent-elles ? Le texte ne le dit pas ; et nous ne devons pas ajouter une horreur de plus à ces rigueurs qui soulevent le cœur des incrédules, et qui font détester le peuple juif à ceux-mêmes qui lisent l'écriture avec le plus de respect et de foi. Le texte dit encore, qu'on trouva une immense quantité d'or en bagues, en anneaux, en bracelets, en coliers, et en jarretieres. On n'en trouverait certainement pas tant aujourd'hui dans ce désert effroyable ; nous avons déjà dit que ces temps-là ne ressemblaient en rien aux nôtres.
25. ↑ M Fréret et le Lord Bolingbroke croient démontrer, que ce fut un lévite ignorant et avide qui composa, disent-ils, ce livre dans des temps d'anarchie. Les lévites, disent ces philosophes, n'avaient d'autre possession que la dixme. " jamais le peuple juif, dans ses plus grandes prospérités, n'eut quarante-huit villes murées. On ne croit pas même qu'Hérode, leur seul roi véritablement puissant, les possédât. Jérusalem, du temps de David, était l'unique habitation des juifs qui méritât le nom de ville ; mais c'était alors une bicoque, qui n'aurait pas pu soutenir un siege de quatre jours. Elle ne fut bien fortifiée que par Hérode. Ces auteurs, et quelques autres, s'efforcent de faire voir que les juifs n'eurent aucune ville, ni sous Josué, ni sous les juges. Comment ce petit peuple, errant et vagabond jusqu'à Saül, aurait-il pu donner quarante-huit villes à des lévites ? Lui qui fut sept fois réduit en esclavage, de son propre aveu. Peut-on ne se pas indigner contre le lévite faussaire, qui ose dire qu'il faut donner quarante-huit villes à ses compagnons par ordre de Dieu !

Apparemment on devait leur donner ces quarante-huit villes quand les juifs seraient maîtres du monde entier, et que les

Voici les paroles que Mosé parla à tout Israël au-delà du Jourdain dans le désert près de la mer Rouge, entre Pharan et Thophel, et entre Laban et Azeroth où il y a beaucoup d'or. En la quarantieme année, le onze mois, le premier jour du mois, Mosé dit aux fils d'Israël tout ce que le seigneur lui avait ordonné de leur dire. Après que le seigneur eut frappé Séhon roi des amorrhéens qui habitait en Hesbon, et Og roi de Bazan qui demeurait à Astaroth et à Edraï qui est au-delà du Jourdain dans la terre de Moab. Et Mosé commença à expliquer la loi et à dire… le seigneur notre dieu nous parla en Oreb, disant:il vous suffit d'avoir demeuré sur cette montagne ; retournez à la montagne des amorrhéens, et à tous les lieux voisins dans les campagnes [1]. et les montagnes vers le midi, et le long des côtes de la mer, terre des cananéens et du Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate [2]… et je vous ordonnai alors tout ce que vous deviez faire ; et étant partis d'Oreb, nous passames par ce grand et effroyable désert. Voici la quarantieme année que vous êtes en chemin ; et cependant les vêtements dont vous étiez couverts ne se sont point usés de vétusté, et vos pieds n'ont point été déchaussés, [3]… écoute Israël, tu passeras aujourd 'hui le Jourdain pour te rendre maître des grandes nations plus fortes que toi, qui ont de grandes villes et des murailles jusqu'au ciel, et un peuple grand et sublime, des géants que tu as vus, et que tu as entendus, et à qui nul ne peut résister [4]. Prenez bien garde d'avoir soin du lévite dans tout le temps que vous demeurerez sur la terre… lorsque vous aurez un chemin trop long à faire, vous

apporterez toutes les dixmes au seigneur… vous les vendrez toutes, et vous acheterez de cet argent tout ce que vous voudrez, bœufs, brebis, vin, bierre ; et vous en mangerez avec le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, et qui n'a point d'autre possession sur la terre… gardez-vous d'abandonner le lévite… [5]. S'il s'éleve parmi vous un prophete, qui dise avoir eu des visions et des songes, et s'il prédit des signes et des miracles, et si les choses qu'il aura prédites arrivent, et qu'il vous dise, allons, suivons des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les ; vous n'écouterez pas ce prophete, ce songeur de songes ; car c'est le seigneur votre dieu qui vous tente, afin qu'il voie si vous l'aimez ou non de toute votre ame… ce prophête ou ce songeur de songes sera mis à mort. Si votre frere fils de votre mere, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos bras, vous dit en secret, allons, servons des dieux étrangers ; tuez aussi-tôt votre frere, ou votre fils, ou votre femme ; qu'ils reçoivent le premier coup de votre main, et que tout le peuple frappe après vous [6]. Si vous apprenez que dans une de vos villes des gens méchants ont dit, allons, servons des dieux à vous inconnus ; vous passerez aussi-tôt au fil de l'épée tous les habitans de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qu'elle possede, jusqu'aux bêtes[7] . Quand vous serez entrés dans la terre que le seigneur vous donnera, et que vous la posséderez, et que vous direz, nous voulons choisir un roi comme en ont les autres nations qui nous environnent ; vous ne pourrez prendre pour roi qu'un

homme de votre nation, un de vos freres. Et quand il sera établi roi, il n’aura pas un grand nombre de chevaux, il ne ramenera point le peuple en égypte, il n’aura point cette multitude de femmes qui enchantent son esprit, ni de grands monceaux d’or et d’argent. [8]

… après qu’il sera assis sur son trône, il écrira pour lui ce deutéronome sur un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi. Lorsque vous combattrez vos ennemis, si Dieu les livre entre vos mains, et si vous voyez parmi vos captifs une belle femme pour laquelle vous aurez de l’amour, et si vous voulez l’épouser ; vou s l’amenerez en votre maison ; elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles; elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise, et pleurera dans votre maison son pere et sa mere pendant un mois. Ensuite vous entrerez dans elle, vous dormirez avec elle, et elle sera votre femme [9]. Lorsque vous marcherez contre vos ennemis, si un homme a été pollu en songe, il sortira hors du camp, et n’y rentrera que le soir après s’être lavé d’eau. plusieurs gens de guerre ont dit que les pollutions, pendant la nuit, arrivaient principalement aux jeunes gens vigoureux, et que l’ordre de les éloigner de l’armée du matin au soir était très dangereux, parce que c’est d’ordinaire du matin au soir que se donnent les batailles ; que cet ordre n’était propre qu’à favoriser la poltronnerie ; qu’il était plus aisé de se laver dans sa tente, où l’on est supposé avoir au moins une cruche d’eau, que d’aller se laver hors du camp, où l’on pouvait fort bien n’en pas trouver. Nous ne regardons pas cette remarque comme bien importante.… il y aura un lieu hors

du camp pour faire vos nécessités. Vous porterez une petite beche à votre ceinture, vous ferez un trou rond autour de vous, et quand vous aurez fait, vous couvrirez de terre vos excréments. [10]… si vous ne voulez point écouter la voix du seigneur, le seigneur vous réduira à la pauvreté, et vous aurez la fievre… vous vous marierez, et un autre couchera avec votre femme… on vous prendra votre âne, et on ne vous le rendra point… le seigneur vous frappera d'un ulcere malin dans les genoux et dans le gras des jambes… le seigneur vous emmenera vous et votre roi dans un pays que vous ignoriez, et vous y servirez des dieux étrangers… l'étranger vous prêtera à usure, et vous ne lui prêterez point à usure… le seigneur fera venir d'un pays reculé, et des extrémités de la terre, un peuple dont vous n'entendrez point le langage, afin qu'il mange les petits de vos bestiaux, et qu'il ne vous laisse ni bled, ni vin, ni huile… vous mangerez vos propres enfans, et l'homme le plus luxurieux refusera à son frere et à sa femme la chair de ses propres fils, qu'il mangera pendant le siege de votre ville, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger, etc. [11].

rois d'occident, d'orient, du sud et du nord, viendraient adorer à Jérusalem, comme il est prédit tant de fois. Ce faussaire prétend encore, qu'il devait y avoir six villes de refuge pour les homicides. Voilà assurément une belle police : voilà un bel encouragement aux plus grands crimes. On ne sait ce qui doit révolter davantage, ou de l'absurdité qui fait donner quarante-huit villes dans un désert, ou des six villes de refuge dans ce même désert pour y attirer tous les scélérats. " nos critiques ajoutent encore à ces reproches les contradictions évidentes qui se trouvent dans les mesures de ces villes, rapportées au livre des nombres.

1. ↑ le savant La Croze s’explique ainsi sur ce commencement du deutéronome dans son manuscrit qui est à Berlin. " autant de paroles, autant de faussetés puériles, et autant de preuves sautant aux yeux, qu’il est impossible que Moyse ait pu composer aucun des livres que l’ignorance lui attribue. " il est faux que Moyse ait parlé au-delà du Jourdain, puisqu’il ne le passa jamais ; et qu’il mourut sur le mont Nébo, loin, et à l’orient du Jourdain, à ce que dit l’écriture elle-même. " il est faux et impossible qu’il pût être alors dans l’autre désert de pharan, puisque l’auteur vient de dire qu’il gagna une bataille dans ce temps-là même dans le désert de Moab, à plus de cinquante lieues de Pharan. " il est faux et impossible qu’il ait été dans ce désert de Pharan proche de la mer Rouge, puisqu’il y a encore plus de cinquante lieues de la mer Rouge à ce Pharan. " il est faux qu’il y ait beaucoup d’or à Azaroth près de ce Pharan. Ce misérable pays, loin de porter de l’or, n’a jamais porté que des cailloux. " Don Calmet répete envain les explications de quelques commentateurs, assez impudents pour dire qu’au delà du Jourdain signifiait au-deça du Jourdain. Il vaut autant dire que dessus signifie dessous, que dedans signifie dehors, et que les pieds signifient la tête. " l’auteur, quel qu’il soit, fait parler Moyse sur le bord de la mer Rouge dans la quarantieme année et onze mois après la sortie d’égypte, pour donner plus de poids à son récit par le soin de marquer les dates ; mais ce soin-même le trahit, et constate tous ses mensonges. Moyse sortit d’égypte à l’age de quatre-vingts ans ; et l’écriture dit qu’il mourut à cent vingt. Il était donc déjà mort lorsque le deutéronome le fait parler ; et il le fait parler dans un endroit où il n’était pas, et où il ne pouvait être. " ces critiques hardies, imputées au savant La Croze, peuvent n’être point de lui. On n’y reconnaît point son caractere ; il a toujours parlé avec respect de la sainte écriture.
2. ↑ nous avouons au célebre La Croze, ou à celui qui a pris son nom, qu’il y a de grandes difficultés dans ce commencement du deutéronome ; Calmet en convient. *nos meilleurs critiques*, dit-il, *reconnaissent qu’il y a dans ces livres des additions qu’on y a mises pour expliquer quelques endroits obscurs, ou pour suppléer ce qu’on croit y manquer pour une parfaite intelligence* . Ce discours du commentateur Calmet ne rend pas l’intelligence plus parfaite. Si on a, selon lui, ajouté aux livres saints, le st esprit n’a donc pas tout dicté ; et si tout n’est pas du st esprit, comment distinguera-t-on son ouvrage de celui des hommes ? Peut-on supposer que Dieu ait dicté un livre pour l’instruction du genre humain, et que ce livre ait besoin d’additions et de corrections ? On ne peut se tirer de ce labyrinthe qu’en recourant à l’église, qui peut seule dissiper tous nos doutes par ses décisions infaillibles.

3. ↑ la bible grecque, attribuée aux septante, traduit, *vos pieds n'ont point eu de calus ;* mais le deutéronome, en un autre endroit, répete encore que les souliers des hébreux ne se sont point usés dans le désert pendant quarante ans. Ce miracle est aussi miracle que tous les autres. Colins suppute, que le peuple de Dieu étant parti du beau pays de l'égypte au nombre d'environ trois millions de personnes, pour aller mourir dans les déserts dans l'espace de quarante années, ce fut trois millions de vestes et de robes, et trois millions de paires de souliers à vendre, et que les juifs, qui ont toujours été fripiers, pouvaient gagner beaucoup à revendre ces effets à Babylone, à Damas ou à Tyr. Mais puisqu'il restait six cents un mille sept cents trente combattans par le dénombrement que Moyse ordonna, si on suppose que chaque combattant avait une femme, et que chaque mari et femme eussent un pere et une mere, et que chaque ménage eût deux enfans, cela ferait quatre millions huit cents treize mille huit cents quarante personnes à chausser et à vêtir ; en ce cas, le miracle aurait été beaucoup plus grand, et il aurait fallu que le seigneur eût donné à son peuple un million huit cents treize mille huit cents quarante paires de souliers de plus. Pour répondre plus sérieusement à Colins, nous le renverrons à st Justin, qui, dans son dialogue avec Tryphon, soutient, que non seulement les habits des hébreux ne s'userent point dans leur marche de quarante années au soleil et à la pluie, et en couchant sur la dure, mais que ceux des enfans croissaient avec eux, et s'élargissaient merveilleusement, à mesure qu'ils avançaient en âge. Nous le renverrons encore à st Jérome, qui ajoute dans une épitre, laquelle est la 38 de la nouvelle édition, ces propres mots : *envain les barbiers apprirent leur art dans le désert pendant quarante années, ils savaient que les cheveux et les ongles des israëlites ne croissaient pas* .
4. ↑ aujourd'hui ne signifie pas ce jour-là même, puisque le peuple de Dieu ne passa le Jourdain qu'un mois après. Pour ce qui concerne les géants, les critiques y trouvent une contradiction, parce qu'il est dit dans le même deutéronome, que Og était resté le seul de la race des géants. Mais Og demeurait à l'orient du Jourdain, et il pouvait y avoir d'autres géants à l'occident. Mais dans cet endroit, où il est dit que Og était resté seul de la race des géants, l'auteur ajoute : *on montre encore son lit de fer dans Rabath, qui est une ville des enfans de Ammon, et il a neuf coudées de long et quatre de large* . C'est encore une des raisons pour laquelle on a prétendu que Mosé ne pouvait avoir écrit les livres qui sont sous son nom ; parce que ces mots, *on montre encore son lit,* prouvent que l'auteur n'était pas contemporain ; et Mosé, dit-on, ne pouvait l'avoir vu dans Rabath, qui ne fut prise que longtemps après par David.

5. ↑ les critiques prétendent que ce passage prouve trois choses : la premiere, que c’est évidemment un lévite qui écrivit ce livre quand les juifs eurent des villes : la seconde, que les lévites n’eurent jamais quarante-huit villes à eux appartenantes : la troisieme, que les israëlites ne furent pas nourris simplement de manne dans le désert, puisqu’ils doivent manger du bœuf et du mouton, et boire du vin et de la bierre avec le lévite. Cette critique nous paraît bien rigoureuse. L’auteur sacré veut dire probablement, que les juifs doivent manger du bœuf et du mouton, et boire de la bierre et du vin avec le lévite, quand ils en auront.
6. ↑ le premier président de Harley sachant qu’on avait abusé de ce passage de l’écriture, et de quelques autres passages pareils, pour faire assassiner Henri Iii par le jacobin Jacques Clément, écrivit dans un petit mémoire, qui nous a été montré par un magistrat de sa maison, ces propres mots. " il seroit expédient de ne laisser lire aux jeunes prêtres aucun des livres de l’ancien testament, dans lesquels pourroient se rencontrer semblables instigations, qui ont induit maints esprits foibles et méchants au parricide et régicide. Il vaut mieux ne point lire, que de tourner en poison ce qui doit être nourriture de vie. " on peut appliquer à ce passage du deutéronome la réflexion du président de Harley. Il est aisé à un fanatique de se persuader que sa femme et son fils veulent le faire apostasier ; et s’il les tue sur ce prétexte, il se croira un saint. Ravaillac avoue dans son interrogatoire qu’il n’a assassiné Henri Iv que parce qu’il ne croyait pas que ce grand et adorable monarque fût bon catholique. On a cru voir encore un autre danger dans ces versets du deutéronome, et le voici. Si un prophete prédit des choses miraculeuses, et si ces choses miraculeuses arrivent, c’est donc la divinité elle-même qui l’a inspiré. Et s’il vous dit ensuite : je suis autorisé par mes miracles à vous prêcher le culte d’un nouveau dieu, ce nouveau dieu est donc le véritable. Cet argument, sans doute, n’est pas aisé à réfuter, à moins que vous ne disiez qu’un frippon scélérat peut faire de véritables miracles. Mais alors vous faites un dieu de ce frippon scélérat. Et s’il est votre pere ou votre frere, comme vous le supposez, si vous le tuez vous commettez non seulement un parricide, mais un déicide. Vous n’avez plus d’autre réponse à faire, que d’avoir recours à la magie, et de dire qu’il est au pouvoir des prétendus magiciens de faire de vrais miracles. Ainsi, quelque chose que vous répondiez, vous êtes absurde et barbare. Cette objection est spécieuse. On la résout en disant, que Dieu ne permet jamais qu’un faux prophete fasse autant de miracles qu’un vrai prophete.
7. ↑ le Lord Bolingbroke parle sur cet article avec plus de force encore que le président de Harley. " c’est le comble, dit-il, de la barbarie en démence, de massacrer tous les habitans d’une ville qui vous appartient,

et d’y détruire tout jusqu’aux bêtes, parce que quelques citoyens de cette ville ont eu un culte différent du vôtre. Ce serait un peuple coupable de cette exécrable cruauté qu’il faudroit détruire, comme nous avons détruit les loups en Angleterre. " pour tâcher d’appaiser ceux qui pensent comme le président de Harley et comme le Lord Bolingbroke, nous dirons que ces passages du deutéronome ne sont probablement que comminatoires ; et nous dirons à ceux qui sont persuadés qu’Esdras ou quelque autre lévite composa ce livre, qu’il ne voulut qu’inspirer une forte horreur pour le culte des babyloniens, et pour celui des persans. Mais nous conviendrons qu’il ne faut jamais lire l’écriture qu’avec un esprit de paix et de charité universelle. Nous avouons d’ailleurs, que cela n’a pu être écrit que dans un temps où les hébreux eurent des villes, et où chaque ville voulut avoir son dieu et son culte, pour être plus indépendante de ses voisines. La haine fut extrême entre tous les habitans de cette partie de la Syrie. La superstition et l’esprit de rapine envenimerent cette haine ; et tant qu’il y eut des juifs, leur histoire fut l’histoire des cannibales. Mais c’est que Dieu voulait les éprouver. D’ailleurs la loi juive ne nous importe point. Nous sommes chrétiens, et non pas juifs.

8. ↑ ceux qui croient qu’un lévite, du temps des rois, est l’auteur du deutéronome, sont confirmés dans leur opinion par cet article. Il y a, selon la vulgate, trois cents cinquante-six ans de la mort de Mosé à l’élection du roi Saül, et bien davantage selon d’autres calculs. Comment se pourrait-il que Mosé parlât des rois, lorsque Dieu était le seul roi des juifs ? On a soupçonné que le pentateuque entier fut écrit par quelques lévites huit cents vingt-sept ans après Mosé selon la vulgate, du temps du roi Josias. Ce livre, alors ignoré, fut trouvé au fond d’un coffre par le grand-prêtre Helkia lorsqu’il comptait de l’argent. Ce fut vers ce temps-là que quelques juifs se réfugierent en égypte sous le roi Néchao ; ainsi le lévite, auteur du pentateuque, avertit ici les rois de ne point laisser passer leurs sujets chez les égyptiens. Tout semblerait concourir à rendre cette opinion vraisemblable, si d’ailleurs on n’était pas convaincu que Mosé seul est l’auteur du pentateuque. La défense d’avoir un grand nombre de femmes et de chevaux, semble regarder principalement Salomon, qu’on accuse d’avoir eu sept cents femmes, et trois cents concubines, et quarante mille écuries ; car pour Saül, il ne fut choisi pour roi que dans le temps qu’il cherchait ses ânesses.
9. ↑ plusieurs personnes se sont scandalisées de cet article. Les juifs dans le désert, ou dans le Canaan, ne pouvaient avoir de guerre que contre des étrangers. Il leur était défendu, sous peine de mort, de s’unir à des femmes étrangeres ; et voilà que le deutéronome leur permet d’épouser ces femmes ; et la seule cérémonie des épousailles est de coucher avec

elles. On a remarqué que ce n’est point ainsi qu’Alexandre et Scipion en userent. C’est encore une raison en faveur de ceux qui croient que le pentateuque fut écrit du temps des rois, parce que, dans les guerres civiles des rois de Juda contre les rois d’Israël, il était permis d’épouser les filles des vaincus. Les deux partis descendant également d’Abraham. Tout semble donc concourir à prouver qu’aucun livre juif ne fut écrit que du temps de David, ou longtemps après lui. Mais l’opinion de tous les peres et de toute l’église, doit prévaloir contre les raisons des savants, quelque plausibles qu’elles puissent être.

10. ↑ l’ordre que le seigneur lui-même donne sur la maniere de faire ses nécessités, a paru indigne de la majesté divine au célebre Colins ; et il s’est emporté jusqu’à dire que Dieu avait plus de soin du derriere des israélites que de leurs ames ; que ces mots *immortalité de l’ame* ne se trouvaient dans aucun endroit de l’ancien testament ; et qu’il est bien bas de s’attacher à la maniere dont on doit aller à la garde-robe. C’est s’exprimer avec bien peu de respect. Tout ce que nous pouvons dire, c’est que le peuple juif était si grossier, et que de nos jours même la populace de cette nation est si mal propre et si puante, que ses législateurs furent obligés de descendre dans les plus petits et les plus vils détails ; la police ne néglige pas les latrines dans les grandes villes.
11. ↑ les critiques continuent à trouver, dans ces malédictions du seigneur, de nouvelles preuves que jamais les juifs ne connurent que des peines temporelles. La plus forte est celle d’être réduits à manger leurs enfans ; et c’est ce que leur histoire assûre leur être arrivé pendant le siege de Samarie. Or le grand-prêtre Helkia ne trouva le pentateuque qu’environ quatre-vingts ans après ce siege. C’est ce qui acheve de persuader ces critiques, qu’un lévite composa sur-tout le deutéronome, et qu’il lui fut aisé de prédire les horreurs du siege de Samarie après l’événement.

JOSUE

Et après la mort de Mosé serviteur de Dieu, il arriva que Dieu parla à Josué fils de Nun, et lui dit : mon serviteur Mosé est mort ; leve-toi, passe le Jourdain, toi et tout le peuple avec toi… tous les lieux où tu mettras les pieds, je te les donnerai, comme je l'ai promis à Mosé, depuis le désert et le Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate ; nul ne pourra te résister tant que tu vivras [1]Josué, fils de Nun, envoya donc secrètement de Setim deux espions… Ils partirent, et entrèrent dans la ville de Jéricho, dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, et y passèrent la nuit. Le roi de Jéricho en fut averti ; il envoya chez Rahab la prostituée, disant : Amène-nous les espions qui sont dans ta maison ; mais cette femme les cacha, et dit : Ils sont sortis pendant qu'on fermait les portes, et je ne sais où ils sont allés… [2].

Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres qui portaient l'arche du pacte marchaient devant lui ; et quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds furent mouillés d'eau au temps de la moisson, le Jourdain étant à pleins bords, [3] les eaux descendantes s'arrêterent à un même lieu, s'élevant comme une montagne ; et les eaux d'en bas s'écoulerent dans la mer du désert, qui s'appelle aujourd'hui la mer Morte. Et le

peuple s’avançait toujours contre Jérico, et tout le peuple passait par le lit du fleuve à sec.

Tous les rois des amorrhéens qui habitaient la rive occidentale du Jourdain, et tous les rois cananéens qui possédaient les rivages de la grande mer (Méditerranée), ayant appris que le seigneur avait séché le Jourdain, eurent le cœur dissout ; tant ils craignaient l’invasion des fils d’Israël…

Or le seigneur dit à Josué : fais-toi des couteaux de pierre, et circoncis encore les enfans d’Israël[4] Josué fit comme le seigneur lui commanda, et circoncit tous les enfans d’Israël sur la colline des prépuces… car le peuple né dans le désert, pendant quarante années de marche dans ces vastes solitudes, n’avait point été circoncis… et ils furent circoncis par Josué, parce qu’ils avaient encore leur prépuce ; et ils demeurerent au même lieu jusqu’à-ce qu’ils fussent guéris… alors le seigneur dit à Josué : aujourd’hui j’ai ôté l’opprobre de l’égypte de sur vous[5]. Et ils firent la pâque le quatorzieme jour du mois dans la plaine de Jérico… et après qu’ils eurent mangé des fruits de la terre, la manne cessa.[6] Or Josué, étant dans un champ de Jérico, vit un homme debout devant lui tenant à la main une épée nue. Il lui dit : es-tu des nôtres, ou un ennemi ? Lequel répondit : non ; mais je suis le prince de l’armée du seigneur, et j’arrive. Et Josué tomba prosterné en terre, et l’adorant il dit : que veut mon seigneur de son serviteur ? ôtes tes souliers de tes pieds, dit-il, parce que le lieu où tu es est saint ; et Josué ôta ses souliers[7].

Le seigneur dit à Josué : je t’ai donné Jérico et son roi, et tous les hommes forts. Que toute l’armée hébraïque fasse le tour de la ville pendant six jours. Qu’au septieme jour les prêtres prennent sept cornets ; qu’ils marchent devant l’arche du pacte sept fois autour de la ville, et que les prêtres sonnent du cornet. Et lorsque les cornets sonneront le son le plus long et le plus court, que tout le peuple jette un grand cri ; et alors les murs de la ville tomberont jusqu’aux fondements[8].

… Et pendant que les prêtres sonnaient du cornet au septieme jour, Josué dit à tout Israël : criez, car le seigneur vous a donné la ville. Que cette ville soit dévouée en anathême. Ne sauvez que la prostituée Rahab avec tous ceux qui seront dans sa maison ; que tout ce qui sera d’or, d’argent, d’airain et de fer, soit consacré au seigneur, et mis dans ses trésors… ils prirent ainsi la ville, et ils tuerent tout ce qui était en Jérico, hommes, femmes, enfans, vieillards, bœufs, brebis et ânes ; ils les frapperent par la bouche du glaive… après cela ils brulerent la ville et tout ce qui était dedans… or Josué sauva Rahab la prostituée, et la maison de son pere avec tout ce qu’il avait ; et ils ont habité au milieu d’Israël jusqu’à aujourd’hui[9].

Alors Josué dit : maudit soit devant le seigneur celui qui relevera et rebâtira Jérico.[10]

… or les enfans d’Israël prévariquerent contre l’anathême, et ils prirent du réservé par l’anathême ; car Acan fils de Charmi déroba quelque chose de l’anathême ; et Dieu fut en colere contre les enfans d’Israël. Et comme

Josué envoya de Jérico contre Haï près de Bethel, il dit : il suffit qu’on envoie deux ou trois mille hommes contre Haï. Trois mille guerriers allerent donc ; mais ils s’enfuirent et ils furent poursuivis par les hommes de Haï, qui les tuerent comme ils fuyaient ; et les juifs furent saisis de crainte, et leur cœur se fondit comme de l’eau. Et Dieu dit à Josué : Israël a péché, il a prévariqué contre mon pacte, ils ont dérobé de l’anathême, ils ont volé, et ils ont menti ; vous ne pouvez tenir contre vos ennemis jusqu’à-ce que celui qui s’est souillé de ce crime soit exterminé.

Josué se levant donc de grand matin, fit venir toutes les tribus d’Israël ; et le sort tomba sur la tribu de Juda, puis sur la famille de Zaré… puis sur Acan fils de Charmi, fils de Zabdi, fils de Zaré… et Acan répondit : il est vrai, j’ai péché contre le dieu d’Israël ; et ayant vu parmi les dépouilles un manteau d’écarlate fort bon, deux cents sicles d’argent, et une regle d’or de cinquante sicles, je les pris, et je les cachai dans ma tente… et Josué lui dit : puisque tu nous a troublés, que Dieu te trouble en ce jour. Et tout Israël le lapida ; et tout ce qu’il possedait fut brûlé par le feu[11].

Josué se leva donc, et toute l’armée avec lui, pour marcher contre Haï ; et on choisit trente mille hommes des plus vaillants… Josué brûla la ville, et y fit pendre à une potence le roi qui avait été tué. Puis on jeta son corps à l’entrée de la ville ; et on mit dessus un grand tas de pierres, qui y est encore aujourd’hui [12]Adonisédec roi de Jérusalem ayant appris ce que Josué avait fait dans Haï et

dans Jérico, envoya vers les rois d'Hebron, de Pharan, de Jérimoth, etc… [13].

Josué tomba donc tout d'un coup sur eux tous ; et le seigneur les épouvanta, et il en fit un grand carnage près de Gabaon. Josué les poursuivit par la voie de Bethoron, et les ailla tous en piece. Et lorsque les fuyards furent dans la descente de Bethoron, le seigneur fit pleuvoir du haut du ciel sur eux de grosses pierres, et en tua beaucoup plus que le glaive d'Israël n'en avait mis à mort… [14]. Alors Josué parla au seigneur le jour auquel il avait livré les amorrhéens entre ses mains, en présence des enfans d'Israël, et il dit en leur présence : soleil, arrête-toi vis-à-vis de Gabaon, lune n'avance pas contre la vallée d'Ayalon. Et le soleil et la lune s'arrêterent jusqu'à-ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis… cela n'est-il pas écrit dans le livre des justes ? Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se coucha point l'espace d'un jour[15].

Jamais jour, ni devant ni après, ne fut si long que celui-là… les cinq rois s'étant sauvés dans une caverne de la ville de Macéda… Josué les fit amener en sa présence, et dit aux principaux officiers de son armée : mettez le pied dessus le cou de ces rois. Et tandis qu'ils leur mettaient le pied sur la gorge, Josué leur dit : n'ayez point peur, confortez-vous, soyez robustes ; car c'est ainsi que Dieu traitera ceux qui combattront contre nous. Après cela Josué frappa ces rois et les tua, et les fit ensuite attacher à cinq potences[16].

Josué ravagea donc tout le pays des montagnes et du midi, toute la plaine, et il tua tous les rois et les fit tous pendre. Il tua tout ce qui avait vie, comme le seigneur Dieu le lui avait commandé.

Il poursuivit tous les rois qui restaient, et il tua tout sans en rien laisser échapper. Et il coupa les jarrets à leurs chevaux ; il brûla leurs chariots ; et il prit Azor et en tua le roi, et il égorgea tous les habitans d'Azor, et toutes les bêtes, et réduisit le tout en cendre…

et il marcha contre les géants des montagnes, et les tua, et il ne laissa aucun de la race des géants, excepté dans Gaza, Geth et Azoth[17].

et il fit pendre en tout trente et un rois[18].

… Josué bénit Caleb et lui donna Hébron en possession ; et depuis ce temps Hébron a été à Caleb fils de Géphoné. Or l'ancien nom d'Hébron était Cariath-Arbé. Et Adam, le plus grand des géants de la race des géants, est enterré dans Hébron[19]. Caleb extermina dans la ville de Cariath-Arbé trois fils de géants. Et de ce lieu il monta à Dabir, qui s'appellait auparavant Cariath-Sepher, c'est-à-dire, la ville des lettres, la ville des archives…[20] ; et Caleb dit : je donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra la ville des lettres. Et Othoniel, jeune frere de Caleb, la prit ; et il lui donna sa fille Axa pour femme…

Mais les enfans de Juda ne purent exterminer les jébuséens habitans de Jérusalem ; ils resterent à Jérusalem,

et ils y sont encore aujourd'hui avec les enfans de Juda[21] …

Et Josué parla au peuple assemblé dans Sichem, et lui dit… maintenant, s'il vous semble mal de servir le seigneur notre dieu, le choix vous est laissé. Vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira, et voir si vous aimez mieux servir les dieux qui furent les dieux de vos peres dans la Mésopotamie, ou les dieux des amorrhéens dont vous habitez aujourd'hui la terre. Pour moi et ma maison nous servirons notre dieu… le peuple répondit à Josué : nous servirons notre dieu, et nous obéirons à ses préceptes[22]. Josué mourut agé de cent dix ans[23].

1. ↑ le seigneur promet plusieurs fois avec serment de donner le fleuve de l'Euphrate au peuple juif ; cependant il n'eut jamais que le fleuve du Jourdain. S'il avait possédé toutes les terres depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, il aurait été le maître d'un empire plus grand que celui d'Assyrie. C'est ce que n'a pas compris Warburton, quand il dit que les juifs ne devaient haïr que les peuples du Canaan. Il est certain qu'ils devaient haïr tous les peuples idolâtres du Nil et de l'Euphrate. Si on demande pourquoi Josué fils de Nun ne ravagea pas, et ne conquit pas toute l'égypte, toute la Syrie et le reste du monde pour y faire régner la vraie religion, et pourquoi il ne porta le fer et la flamme que dans cinq ou six lieues de pays tout au plus, et encore dans un très mauvais pays en comparaison des campagnes immenses arrosées du Nil et de l'Euphrate ? Ce n'est pas à nous à sonder les décrets de Dieu. Il nous suffit de savoir que depuis Mosé et Josué les juifs n'approcherent jamais du Nil et de l'Euphrate que pour y être vendus comme esclaves ; tant les jugements de Dieu sont impénétrables. Dieu ne cesse jamais de parler à Mosé et à Josué ; Dieu conduit tout ; Dieu fait tout ; il dit plusieurs fois à Josué : sois robuste, ne crains rien, car ton dieu est avec toi. Josué ne fait rien que par l'ordre exprès de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.
2. ↑ Les critiques demandent pourquoi. Dieu ayant juré à Josué, fils de Nun, qu'il serait toujours avec lui, Josué prend cependant la précaution

d’envoyer des espions chez une meretrix. Quel besoin avait-il de cette misérable, quand Dieu lui avait promis son secours de sa propre bouche ; quand il était sûr que Dieu combattait pour lui, et qu’il était à la tête d’une armée de six cent mille hommes, dont il détacha, selon le texte, quarante mille pour aller prendre le village de Jéricho, qui ne fut jamais fortifié, les peuples de ce pays-là ne connaissant pas encore les places de guerre, et Jéricho étant dans une vallée où il est impossible de faire une place tenable ? M. Fréret traite Calmet d’imbécile, et se moque de lui de ce qu’il perd son temps à examiner si le mot zonah signifie toujours une femme débauchée, une prostituée, une gueuse, et si Rahab ne pourrait pas être regardée seulement comme une cabaretière. Dom Calmet examine aussi avec beaucoup d’attention si cette cabaretière ne fut pas coupable d’un petit mensonge en disant que les espions juifs étaient partis, loi’squ’ils étaient chez ellej il prétend qu’elle fit une très-bonne action. « Étant informée, dit-il, du dessein de Dieu, qui voulait détruire les Chananéens et livrer leur pays aux Hébreux, elle n’y pouvait résister sans tomber dans le même crime de rébellion à l’égard de Dieu qu’elle aurait voulu éviter envers sa patrie ; de plus, elle était persuadée des justes prétentions de Dieu, et de l’injustice des Chananéens : ainsi elle ne pouvait prendre un parti ni plus équitable, ni plus conforme aux lois de la sagesse. » M. Fréret répond que si cela est, Ilahab était donc inspirée de Dieu même, aussi bien que Josué ; et que le crime abominable de trahir sa patrie pour des espions d’un peuple barbare dont elle ne pouvait entendre la langue ne peut être excusé que par un ordre exprès de Dieu, maître de la vie et de la mort. Rahab, dit-il, était une infâme qui méritait le dernier supplice. Nous savons que le Nouveau Testament compte cette Rahab au nombre des aïeules de Jésus-Christ ; mais il descend aussi de Bethsabée et de Thamar, qui n’étaient pas moins criminelles. Il a voulu nous faire connaître que sa naissance effaçait tous les crimes. Mais l’action de la prostituée Rahab n’en est pas moins punissable selon le monde. Colins soutient que Josué sembla se défier de Dieu en envoyant des espions chez cette femme, et que puisqu’il avait avec lui Dieu et quarante mille hommes pour se saisir d’un petit bourg dans une vallée, et que la palissade qui enfermait ce petit bourg tomba au son des trompettes, on n’avait pas besoin d’envoyer chez une gueuse deux espions qui risquaient d’être pendus. Nous citons à regret ces discours des incrédules. Mais il faut faire voir jusqu’où va la témérité de l’esprit humain.

3. ↑ les incrédules disent qu’il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité ; que le prodige du passage du Jourdain est superflu après le passage de la mer Rouge. Ils remarquent que l’auteur fait passer le

Jourdain dans notre mois d'avril au temps de la moisson, mais que la moisson ne se fait dans ce pays-là qu'au mois de juin, ils assûrent que jamais au mois d'avril le Jourdain n'est à pleins bords ; que ce petit fleuve ne s'enfle que dans les grandes chaleurs par la fonte des neiges du mont Liban ; qu'il n'a dans aucun endroit plus de quarante-cinq pieds de large, excepté à son embouchure dans la mer Morte ; et qu'on peut le passer à gué dans plusieurs endroits. Ils prouvent qu'il y a plusieurs gués, par l'aventure funeste de la tribu d'éphraïm, qui combattit depuis contre Jephté capitaine des galaadites. Ceux de Galaad se saisirent, dit le texte sacré, des gués du Jourdain par lesquels les éphraïmites devaient repasser ; et quand quelque éphraïmite échappé de la bataille venait aux gués et disait à ceux de Galaad, je vous conjure de me laisser passer, ceux de Galaad disaient à l'éphraïmite, n'es-tu pas d'éphraïm ? Non, disait l'éphraïmite ; eh bien, disaient les galaadites, prononce *schiboleth* ; et l'éphraïmite, qui grassaiait, prononçait *siboleth* ; et aussitôt on le tuait ; et on tua ainsi ce jour-là quarante-deux mille éphraïmites. Ce passage, disent les critiques fait voir qu'il y avait plusieurs gués pour traverser aisément ce petit fleuve. Ils s'étonnent ensuite que le roi prétendu de Jérico, et tous les autres cananéens que l'auteur sacré a dépeints comme une race de géants terribles, et auprès de qui les juifs ne paraissaient que des sauterelles, ne vinrent pas exterminer ces sauterelles qui venaient ravager leur pays. Il est vrai, disent-ils, que l'auteur sacré nous assure que le roi Og était le dernier des géants ; mais il nous assure aussi qu'il en restait beaucoup au-delà du Jourdain dans le pays de Canaan ; et géants ou non, ils devaient disputer le passage de la riviere. On répond à celà que l'arche passait la premiere ; que la gloire du seigneur était visiblement sur l'arche ; que Dieu marchait avec Josué et quarante mille hommes choisis ; et que les habitants durent être consternés d'un miracle dont ils n'avaient point d'idée.

4. ↑ puisque Dieu fit circoncire tout son peuple après avoir passé le Jourdain, il y eut donc six cents un mille combattans circoncis ces jours-là ; et si chacun eut deux enfans, cela fit dix-huit cents trois mille prépuces coupés, qui furent mis dans un tas dans la colline appellée des prépuces. Mais comment tous les géants de Canaan, et tous les peuples de Biblos, de Bérite, de Sidon, de Tyr, ne profiterent-ils pas de ce moment favorable pour égorger tous ces agresseurs affaiblis par cette plaie, comme les patriarches Siméon et Lévi avaient seuls égorgé tous les sichémites, après les avoir engagés à se circoncire ? Comment Josué fut-il assez imprudent pour exposer son armée, incapable d'agir, à la vengeance de tous ces géants et de tous ces rois ? C'est une réflexion du comte de Boulainvilliers. C'était, dit-il, une très grande imprudence ; il

fallait attendre qu'on eût pris Jérico. Que dirait-on aujourd'hui d'un général d'armée, qui ferait prendre médecine à tous ses soldats devant l'ennemi ? Nous lui disons que Josué ne fesait pas la guerre selon les regles de la prudence humaine, mais selon les ordres de Dieu. Et d'ailleurs tous les géants et tous les rois pouvaient très bien ignorer ce qu'on fesait dans le camp des israëlites.

5. ↑ Quelque peine que les commentateurs aient prise, pour expliquer comment les prépuces entiers des hébreux en Palestine étaient *l'opprobre de l'égypte* , nous avouons qu'ils n'ont pas réussi. Les égyptiens, n'étaient pas tous circoncis ; il n'y avait que les prêtres et les initiés aux mysteres qui eussent cette marque sacrée, pour les distinguer des autres hommes : mais Dieu voulut que tout son peuple eût cette même marque, parce que tout son peuple était saint, et que le moindre juif était plus sacré que le grand-prêtre de l'égypte.
6. ↑ quelques commentateurs recherchent comment le petit pays de Jérico, qui ne produit que quelques plantes odoriférantes, et qui alors n'avait qu'un petit nombre de palmiers et d'oliviers, put suffire à nourrir une multitude affamée qui n'avait mangé que de la manne pendant si longtemps. On fait monter cette multitude à plus de quatre millions de personnes, si l'on compte vieillards, enfans et femmes. Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de nourrir son peuple avec quelques dattes, qu'avec de la manne.
7. ↑ les critiques demandent, pourquoi ce prince de la milice céleste ? à quoi bon cette apparition, lorsque Dieu était continuellement avec Josué comme avec Mosé ? Cette apparition leur paraît inutile. Mais apparemment ce prince de la milice céleste était Dieu-même, qui voulait donner des marques évidentes de sa protection sous une autre forme. L'ordre d'ôter ses souliers est conforme à l'ordre de Dieu quand il apparut à Mosé dans le buisson ardent. Ce fut toujours une grande irrévérence de paraître devant Dieu avec des souliers.
8. ↑ plus d'un savant persiste à croire qu'il n'y avait aucune ville fermée de murailles dans ces quartiers. Ils se fondent sur ce que Jérusalem elle-même, qui devint dans la suite la capitale des juifs, n'était pas une ville. Ils prétendent que les villes étaient vers la mer, comme Tyr, Sidon, Berite, Biblos, villes très-anciennes. Calmet compte pour des villes les deux méchants villages de Bethoron, parce que st Jérome en parle. Calmet ne songe pas qu'un village pouvait être devenu une ville au bout de deux mille ans. Il n'y avait pas une seule ville murée du temps de Charlemagne au-delà du Rhin. Jérico pouvait n'être qu'un bourg entouré de palissades ; et cela suffit pour le miracle. Il est raconté dans une chronique samaritaine, que Josué étant attaqué par quarante-cinq rois

d’orient, et se trouvant enfermé entre sept murailles de fer par une magicienne mere d’un de ces rois, il fut délivré par Phinée fils d’Aaron, qui sonna sept fois de son cornet. On a fort agité la question si le récit de Josué était antérieur au récit samaritain. L’un et l’autre sont merveilleux ; mais il faut donner la préférence au livre de Josué.

9. ↑ c’est avec douleur que nous rapportons sur cet événement les réflexions du Lord Bolingbroke, lesquelles Mr Mallet fit imprimer après la mort de ce lord. " est-il possible que Dieu, le pere de tous les hommes, ait conduit lui-même un barbare à qui le cannibale le plus féroce ne voudrait pas ressembler ! Grand dieu ! Venir d’un désert inconnu pour massacrer toute une ville inconnue ! égorger les femmes et les enfans contre toutes les loix de la nature ! égorger tous les animaux ! Brûler les maisons et les meubles contre toutes les loix du bon sens, dans le temps qu’on n’a ni maisons ni meubles ! Ne pardonner qu’à une vile putain digne du dernier supplice ! Si ce conte n’était pas le plus absurde de tous, il serait le plus abominable. Il n’y a qu’un voleur ivre qui puisse l’avoir écrit, et un imbécille ivre qui puisse le croire. C’est offenser Dieu et les hommes, que de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables, dans lesquelles il n’y a pas un mot qui ne soit ou le comble du ridicule, ou celui de l’horreur. " mylord était bien échauffé quand il écrivit ce morceau violent. On doit plus de respect à un livre sacré. Il ajoute que ces mots, *jusqu’aujourd’hui*, montrent que ce livre n’est pas de Josué. Mais quel que soit son auteur, il est dans le canon des juifs ; il est adopté par toutes les églises chrétiennes. Nous savons bien que les rigueurs de Josué révoltent la faiblesse humaine ; qu’il serait affreux de les imiter, soit que les habitations qu’il détruisit, et qui nagerent dans le sang, fussent des villes ou des villages. Nous ne nions pas que si un peuple étranger venait nous traiter ainsi, cela ne parût exécrable à toute l’Europe. Mais n’est-ce pas précisément la maniere dont on en usa envers les américains au commencement de notre seizieme siecle ? Josué fut-il plus cruel que les dévastateurs du Mexique et du Pérou ? Et si l’histoire des barbaries européanes est vraie, pourquoi celle des cruautés de Josué ne le serait-elle pas ? Tout ce qu’on peut dire, c’est que Dieu commanda et opéra lui-même la ruine du Canaan ; et qu’il n’ordonna pas la ruine de l’Amérique.

10. ↑ la sentence contre Jérico ne fut pas exécutée. Jérico existait sous David et du temps des romains, et existe encore tel qu’il fut toujours, c’est-à-dire, un petit hameau à six lieues de Jérusalem.

11. ↑ Mr Boulanger s’exprime encore plus violemment, s’il est possible, que le Lord Bolingbroke sur ces morceaux de l’histoire de Josué. " non seulement on nous représente Josué comme un capitaine de voleurs arabes, qui vient tout ravager et tout mettre à sang dans un pays qu’il ne

connaît pas ; mais ayant, dit-on, six cents mille hommes de troupes réglées, il trouve le secret d'être battu par deux ou trois cents paysans à l'attaque d'un village. Et pour achever de peindre ce général d'armée, on en fait un sorcier qui devine qu'on a été battu parce qu'un de ses soldats a pris pour lui précédemment une part du butin, et s'est approprié un bon manteau rouge et un bijou d'or. On se sert, pour découvrir le coupable, d'un sortilege dont les petits enfans se moqueraient aujourd'hui : c'est de tirer la vérité aux dés, ou à la courte paille, ou à quelque autre jeu semblable. Acan n'est pas heureux à ce jeu. On le brûle vif, lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis ; et on brûle encore le manteau d'écarlate, et le bijou d'or que l'on cherchait. Si Cartouche (continue M Boulanger) avait fait un pareil tour, Madame Oudot l'aurait imprimé dans la bibliotheque bleue. Nos histoires de voleurs et de sorciers n'ont rien de semblable. " ce discours blasphématoire, ces dérisions de M Boulanger, pourraient faire quelque impression s'il s'agissait d'une histoire ordinaire arrivée et écrite de nos jours ; mais ne peuvent rien contre un livre sacré miraculeusement écrit, et miraculeusement conservé pendant tant de siecles. Dieu était le maître d'exterminer les cananéens, qui étaient de grands pécheurs. Il n'appartenait qu'à lui de choisir la maniere du châtiment. Il voulut que tout le butin fût également partagé entre les enfans d'Israël exécuteurs de ses vengeances. Il se servit toujours de la voie du sort dans l'ancien et le nouveau testament, parce qu'il est le maître du sort. La place de Judas même, de ce Judas qui fut cause de la mort de notre seigneur, a été tirée au sort. Voilà pourquoi st Augustin a toujours distingué la cité de Dieu de la cité mondaine. Dans la cité mondaine tout est conforme à notre faible raison, à nos faux préjugés. Dans la cité de Dieu tout est contraire à nos préjugés et à notre raison.

12. ↑ ces mots, ce grand tas de pierres qui y est encore aujourd'hui, semblent indiquer que le livre de Josué n'est pas écrit par les contemporains. Mais en quelque temps qu'il ait été fait, il est sûr qu'il a été inspiré. Jamais un homme abandonné à lui-même n'aurait osé écrire de pareilles choses.

13. ↑ les critiques disent qu'il n'y avait point de roi de Jérusalem alors. Ils prétendent même que le mot de Jérusalem était inconnu. C'était un village des jébuséens, qui touche au grand désert de l'Arabie pétrée, un lieu fort propre à bâtir une forteresse sur le passage des arabes. Ce sont trois montagnes dans un pays aride. Nous disons avec les commentateurs les plus approuvés, que Josué n'écrivit point cette histoire. Les samaritains ont un livre de Josué très différent de celui-ci. Il y en a un exemplaire dans la bibliotheque de Leide ; mais nous ne reconnaissons que celui qui est admis dans le canon. C'est indubitablement le seul sacré et le seul inspiré.

14. ↑ toute l'antiquité a parlé de pluie de pierres. La premiere est celle que Jupiter envoya au secours d'Hercule contre les fils de Neptune. Don Calmet assure, *que c'est un fait constant qu'on a vu autrefois de fort grosses pierres s'enflammer en l'air et retomber sur la terre, et qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute le prodige raconté par Josué* . On remarque seulement ici que ces pierres, étant fort grosses, durent écraser tous les amorrhéens qui étaient poursuivis par l'armée de Josué, et qu'il est difficile qu'il en soit resté un seul en vie. C'est ce qui fait que plusieurs savants sont étonnés que Josué ait encore eu recours au grand miracle d'arrêter le soleil et la lune.
15. ↑ Grotius prétend que le texte ne signifie pas que le soleil et la lune s'arrêterent, mais que Dieu donna le temps à Josué de tuer tout ce qui pouvait rester d'ennemis avant que le soleil et la lune se couchassent. Le Clerc décide nettement que le soleil ne s'arrêta pas, mais parut s'arrêter. Mais tous les autres commentateurs, parmi lesquels nous ne comptons point Spinosa, qui ne doit pas être compté, conviennent tous que le soleil et la lune s'arrêterent en plein midi. On aurait eu le temps de tuer tous les fuyards depuis midi jusqu'au soir, supposé que la pluie de pierres en eût épargné quelques-uns ; mais il se peut aussi qu'il y en eut qui coururent si vite qu'il fallut huit à neuf heures pour les attraper et les tuer tous. Les profanes remarquent que Bacchus avait déjà fait arrêter le soleil et la lune, et que le soleil recula d'horreur à la vue du festin d'Atrée et de Thyeste. Surquoi Mr Boulanger ose dire " que si le miracle de Josué était vrai, c'est que le soleil se serait arrêté d'horreur en voyant un brigand si barbare qui égorgeait les femmes, les enfans et les rois, et les bœufs, et les moutons, et les ânes, et qui ne vouloit pas qu'un seul animal vivant, soit roi, soit brebis, échappât à son inconcevable cruauté. " les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrêta sa course, et comment cette journée, qui fut le double des autres journées, put s'accorder avec le mouvement des planetes et la régularité des éclipses. Le révérend pere Don Calmet dit, *qu'il ne falloit que faire aller d'une vitesse égale, par-dessus et par-dessous la terre, la matiere céleste, qui la fritte par-là, en l'avançant d'un côté et le retardant de l'autre, le tournoiement de la terre sur son centre ne venant que de l'inégalité de ce frottement*. Cette réponse ingénieuse, savante et nette, ne résout pas entiérement la question. Nous sera-t-il permis, à propos de ce grand miracle, de raconter ce qui arriva à un disciple de Galilée traduit devant l'inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil ? On lui lisait sa sentence ; elle disait qu'il avait blasphêmé, attendu que Josué avait arrêté le soleil dans sa course. Eh, messeigneurs, leur dit-il, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil ne marche plus. À

l'égard du livre des justes, qui est cité comme garant de la vérité de cette histoire, le Lord Bolingbroke, insiste beaucoup sur ce livre, qui dans les bibles protestantes est appellé le livre du droiturier. Cela démontre, dit-il, que c'est du livre du droiturier que l'histoire de Josué est prise. Mais ce même livre du droiturier est cité dans le second livre des chroniques des rois. Or comment le même livre peut-il avoir été écrit du temps des rois et avant Josué ? Cette difficulté est grande. Don Calmet y répond en disant, *que ce livre est entiérement perdu*.

16. ↑ Le Clerc et quelques théologiens d'Hollande n'ont pas ici tout-à-fait le même emportement que Bolingbroke et Boulanger à propos de ces cinq rois, sur le cou desquels les princes de l'armée juive mettent le pied jusqu'à-ce que Josué vienne les tuer de sang-froid. Nous avouerons toujours, que tout cela n'est pas dans nos mœurs ; que nous fesons aujourd'hui la guerre plus généreusement. Mais aussi nous ne la fesons pas par ordre exprès du seigneur ; et il ne nous a pas commandé expressément, comme à Josué, de tuer tous les rois que sa providence voulait punir. On ne fait plus pendre tous les rois qui ont été pris à la guerre, parce qu'il n'y en a plus qui prévariquent contre le seigneur comme les rois du Canaa n avoient prévariqué. L'objection des savants, qui prouvent qu'il n'y avait aucun roi dans ce pays, composé seulement de quelques villages, où un peuple innocent cultivait une terre seche et ingrate, portant très peu de bled et hérissée de montagnes, cette objection, dis-je, est peu de chose ; car soit qu'on appellât les principaux de ces villages rois, ou maires, ou syndics, cela revient au même ; on leur mit à tous le pied sur le cou, parce qu'ils avaient tous prévariqué.
17. ↑ voici encore une légere difficulté. Le peuple de Dieu marche contre les géants, après que le texte a dit qu'il n'y avait plus de géants, et lorsque Caleb, le moment d'après, au chap 14, va, selon le texte, conquérir des villes grandes et fortes remplies de géants au pays d'Hébron. On peut répondre que le pays d'Hébron n'était qu'à quelques lieues de Gaza et d'Azoth.
18. ↑ trente et un rois de pendus, c'est beaucoup dans un aussi petit pays. Mais remarquons toujours, qu'on ne les mit en croix qu'après les avoir tués. On leur mettait d'abord le pied sur le cou. Et nous avons déjà observé, que le supplice d'attacher à la potence, ou à la croix, des hommes en vie, ne fut jamais connu des juifs en aucun temps.
19. ↑ plusieurs savants hommes ont douté qu'Adam fût enterré dans la ville du géant Arbé, appellée Cariath-Arbé. Les moines portugais qui accompagnerent les Albuquerques après la découverte des grandes Indes, et qui entrerent dans l'île de Ceylan, nommerent la plus grande montagne de cette île le pic d'Adam. Ensuite ils trouverent l'empreinte de son pied,

et jugerent par-là de sa taille, qui devait être d'une centaine de coudées. Le pic d'Adam est encore marqué sur nos cartes ; et les savants moines portugais ont cru qu'Adam y était enterré. Les hollandois, qui dominent dans le Ceylan, et qui recueillent toute la canelle, doutent qu'Adam repose dans cette île. Les habitans même ne savent pas que nous donnons le nom de pic d'Adam à leur montagne, et ont le malheur d'ignorer qu'il y ait jamais eu un adam. La genese ne dit point qu'Adam ait été un géant, ni qu'il soit enterré à Hébron.

20. ↑ les phéniciens avaient en effet quelques villes où l'on gardait les archives et les comptes des marchands. On sait qu'ils avaient inventé l'alphabeth, et que dans leurs voyages sur mer ils communiquerent cet alphabeth aux grecs. Cariath-Sepher est entre Hébron et la mer Méditerranée ; c'est le commencement de la Phénicie. L'historien Joseph avoue que les juifs ne possederent jamais rien sur cette côte. Les phéniciens en furent toujours les maîtres. Sanchoniathon le phénicien, né à Beryte, avait déjà écrit une cosmogonie long-temps avant les époques de Mosé et de Josué. Car Eusebe, qui rapporte un grand nombre de passages de cette cosmogonie, n'en cite aucun concernant les hébreux ; et s'il y en avait eu, il est clair qu'Eusebe en aurait fait mention comme d'un témoignage rendu par le plus ancien de nos auteurs à la vérité des livres juifs. Il est donc certain que Sanchoniathon écrivit, et qu'il ne connut point ces hébreux, qui ne vinrent que depuis lui s'établir auprès de son pays. Nous pourrions tirer delà une conséquence, que si les phéniciens avaient depuis si long-temps des villes où l'on cultivait quelques sciences, les cananéens, qui demeuraient entre la mer et le Jourdain, pouvaient avoir aussi quelques villes dont la horde des hébreux s'empara, et où elle commit plusieurs cruautés.

21. ↑ cette déclaration, que Josué ne s'empara jamais du village de Jérusalem, est expresse. Et l'aveu, que les jébuséens, à qui ce village appartenait, *y habitent encore aujourd'hui avec les enfans de Juda*, démontre que ce livre ne put être écrit qu'après que David eut commencé à faire une ville de Jérusalem, et que les anciens habitans se joignirent aux nouveaux pour peupler la ville. Les critiques concluent de tous ces aveux semés dans plusieurs endroits, que les hébreux étaient une horde d'arabes bédouins, qui errerent longtemps entre les rochers du mont Liban et les déserts, qui tantôt subsisterent de leur brigandage, et tantôt furent esclaves, et qui enfin, ayant eu des rois, conquirent un petit pays dont ils furent chassés. Voilà leur histoire selon le monde. Celle selon Dieu est différente. Et si Dieu la dicta, il faut adorer malgré toutes les répugnances de la raison.

22. ↑ cette proposition de Josué, de choisir entre le seigneur Adonaï et les autres dieux que leurs peres adorerent en Mésopotamie, ferait croire qu'Abraham, Isaac et Jacob leurs peres, avaient commencé par avoir un autre culte. Et en effet, Tharé pere d'Abraham était potier d'idoles. Et Jacob épousa deux filles idolâtres, quoiqu'il soit dit souvent que le même dieu était reconnu vers l'Euphrate et chez les enfans de Jacob. Mais ici, comment Josué peut-il laisser le choix au peuple après tant de miracles ? Il y aurait donc eu beaucoup d'hébreux qui n'auraient rien vu de ces miracles, ou qui n'y auraient ajouté aucune foi. Il se peut que ce texte signifie : vous voyez ce que Dieu a fait pour vous, et combien il serait dangereux d'en adorer un autre.
23. ↑ Toland fait le railleur sur Mosé et sur Josué. Il dit que jamais il n'y eut de vieillards de plus mauvaise humeur. L'un fait tuer vingt-quatre mille des siens sans forme de procès pour avoir aimé des filles madianites, compatriotes de sa femme ; l'autre fait pendre trente et un rois, avec lesquels il n'avait rien à démêler. Les commentateurs recherchent avec beaucoup de soin dans quel pays se réfugierent les sujets de ces prétendus rois. Un nommé Serrarius les transporte en Germanie, où ils apporterent la langue allemande. Un nommé Hornius ne doute pas qu'ils ne se soient réfugiés en Capadoce. Grotius trouve très vraisemblable qu'ils allerent d'abord dans les îles Canaries, et delà en Amérique. Chacun donne de profondes raisons de son systême. Le révérend pere Don Calmet avoue, que *l'opinion qui a le plus d'apparence et de partisans, est celle qui place les cananéens en Afrique* . Il cite Procope, qui a vu dans l'ancienne ville de Tangis deux grandes colonnes de pierre blanche avec une inscription en caracteres phéniciens, que personne ne put jamais entendre, portant ces propres mots. *nous sommes ceux qui nous sommes enfuis devant le voleur Josué fils de Nun.* Si nous nous en tenons au texte, il est difficile que Josué ait laissé à ces peuples le temps et la facilité de s'enfuir, puisqu'il tuait tout sans miséricorde, selon que le Seigneur l'avait ordonne positivement. Mais ce qui étonne bien davantage, c'est qu'après la mort de Josué on retrouve ces mêmes Chananéens exterminés plus puissants que jamais, et tenant les Juifs dans le plus rude esclavage pendant plus de cent années, jusqu'au temps de Saûl et de David. (M.)

Juges.

Après la mort de Josué les enfans d'Israël consulterent le seigneur, disant : qui montera avec nous contre les cananéens, et sera chef de guerre ? Le seigneur dit : ce sera Juda qui montera ; car je lui ai donné cette terre. Juda monta donc, et Dieu lui livra le cananéen au nombre de dix mille hommes[1]. Puis Juda et Siméon son frere rencontrerent le roi Adonibézec dans Bézec ; ils le prirent et lui couperent les mains et les pieds. Alors Adonibézec dit : j'ai fait couper les mains et les pieds à soixante et dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de mon dîné, Dieu m'a traité comme j'ai traité tous ces rois[2]. Dieu était avec Juda, et il se rendit maitre des montagnes ; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots de guerre armés de faulx[3]. Les enfans d'Israël habiterent donc au milieu des cananéens, des héthéens, des amorrhéens, des phéréséens, des hévéens et des jébuséens. Ils épouserent leurs filles, et firent le mal aux yeux du seigneur, et ils adorerent Baal et Astaroth[4]. Le seigneur, étant donc en colere contre Israël, les livra entre les mains de Cuzan Razathaïm roi de Mésopotamie, dont ils furent esclaves pendant huit ans[5]. ... les enfans d'Israël furent esclaves d'églon roi des moabites pendant dix-huit ans... les enfans d'Israël envoyerent un jour des tributs à églon roi des moabites, par Aod fils de Géra. Aod se fit un poignard à deux tranchants, ayant au milieu une poignée de la longueur d'une palme, et le mit sous sa tunique sur sa cuisse droite... et il dit au roi dans sa chambre d'été, j'ai un mot à vous dire

de la part de Dieu. Et le roi se leva de son trône, et Aod ayant porté sa main gauche sur son poignard à son côté droit, le lui enfonça dans le ventre si vigoureusement, que le manche suivit le fer et fut recouvert de la graisse d'églon, qui était fort gras. Et aussi-tôt les excréments du roi, qui étaient dans son ventre, sortirent par en bas...[6]. Aod se sauva pendant que tout le monde était troublé, et il sonna de la trompette sur la montagne d'éphraïm. Les israëlites suivirent Aod, ils se saisirent des gués du Jourdain par où l'on passe au pays des moabites ; et ils en tuerent environ dix mille, et aucun n'échappa[7]. Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans... après Aod fut Sangar, qui tua six cents philistins avec un soc de charrue, et qui défendit Israël. Et après la mort d'Aod les fils d'Israël recommencerent à faire le mal aux yeux du seigneur ; et le seigneur les livra à Jabin roi des cananéens, dont la capitale était Azor[8]. Les fils d'Israël crierent donc au seigneur ; car Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faulx ; et il les opprima avec véhémence pendant vingt ans[9]. Or il y avait une prophétesse nommée Débora femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple... elle envoya donc chercher Barac, et lui dit : le seigneur Dieu d'Israël t'ordonne d'aller et de mener dix mille combattans sur le mont Thabor...[10]. Or Sizara (capitaine des armées du roi Jabin) fut saisi de terreur. Le seigneur renversa tous ses chariots et tous ses soldats dans la bouche du glaive, de sorte que Sizara descendit de son chariot pour mieux fuir à pied... Sizara ainsi fuyant parvint à la tente de Jahel femme d'Haber

Cinéen, car il y avait paix alors entre Jabin roi d'Azor et la famille de Haber le Cinéen... Jahel étant donc venue au-devant du capitaine Sizara, lui dit : entrez dans ma tente, ne craignez rien. Il entra dans la tente, et elle le couvrit d'un manteau. Et il lui dit : donne-moi, je t'en prie, à boire, car j'ai grande soif. Elle lui donna du lait plein une peau de bouc. Et Sizara s'étant endormi, Jahel, femme d'Haber prenant un grand clou de sa tente avec un marteau, rentra tout doucement, et enfonça le clou à coups de marteau dans la tempe et dans la cervelle de Sizara jusqu'en terre. Et le sommeil de Sizara se joignit au sommeil de la mort[11]. Or les enfans d'Israël firent encore le mal devant le seigneur ; et il les livra pendant sept ans entre les mains des madianites, et ils furent très-opprimés. Ils se creuserent des antres dans les cavernes et dans les montagnes pour se cacher... et ils crierent au seigneur, lui demandant du secours contre les madianites... or l'ange du seigneur vint s'asseoir sous un chêne à éphra, appartenant à Joas le chef de la famille d'éfri. Et Gédéon son fils battait et vannait son bled dans le pressoir. L'ange du seigneur lui apparut donc et lui dit : Dieu est avec toi... tu délivreras Israël de la puissance des madianites. Et Gédéon lui dit : si j'ai trouvé grace devant toi, donne-moi un signe que c'est toi qui parle à moi ; reste ici jusqu'à ce que je revienne t'apporter un sacrifice. Gédéon, étant donc rentré chez lui, fit cuire un chevreau et des galettes de pain. Il mit le jus dans un pot, et l'apporta sous le chêne. L'ange du seigneur étendit la verge qu'il tenait à sa main ; et un feu sortit de la pierre sur laquelle était le chevreau et les galettes, il consuma tout, et

l’ange disparut[12]. ... donc tout le madian, et Amalec, et tous les peuples orientaux s’assemblerent et passerent le Jourdain... mais l’esprit du seigneur remplit Gédéon, qui sonna du cornet et assembla toute la maison d’Abiézer... et Gédéon dit à Dieu : si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l’as dit, je vais mettre une toison dans mon aire ; et si la rosée ne tombe que sur la toison, le reste étant sec, je connaîtrai que tu veux sauver Israël par ma main. Et il fut fait ainsi, car se levant la nuit il pressa sa toison, et il en remplit une tasse de rosée. Il dit encore à Dieu : ne te fâche pas si je demande encore un signe pour gage ; je te prie que la toison seule soit seche, et que la terre d’alentour soit humide. Et Dieu fit cette nuit comme Gédéon avait demandé ; la toison fut seche, et la terre d’alentour fut humide[13]. ... Gédéon entra donc dans le camp des ennemis avec trois cents hommes à la premiere veille ; et ayant éveillé les gardes ils se mirent à sonner du cornet, à casser leurs cruches (dans lesquelles ils avaient mis leurs lampes), et tout le camp des madianites en fut troublé, et ils s’enfuirent en hurlant... or il ne resta à ce peuple oriental que quinze mille hommes, car on en tua cent vingt mille dans la bataille[14]. Gédéon eut soixante et dix fils sortis de sa cuisse, parce qu’il avait eu plusieurs femmes. Et une concubine qu’il avait à Sichem lui enfanta encore un fils nommé Abimélec. Et les sichémites lui donnerent soixante et dix sicles d’argent, qu’ils tirerent du temple de baal-bérith. Et Abimélec, avec cet argent, leva une troupe de gueux et de vagabonds. Et il vint à la maison de son pere

(qui était mort), et il égorgea sur une même pierre ses soixante et dix freres fils de Gédéon. Et il ne resta que Joatham le dernier des enfans, qui fut caché[15]. Et tous les hommes de Sichem et de Mello, ou du Creux, allerent établir roi Abimélec près du chêne qui était dans Sichem. Et Joatham, l'ayant appris, se mit sur le haut de la montagne Garisim, et dit aux gens de Sichem. Les arbres allerent un jour pour oindre un roi ; et ils dirent à l'olivier : commande sur nous. L'olivier répondit : puis-je laisser mon huile, dont les dieux et les hommes se servent ? Puis au figuier... puis à la vigne, qui répondit : puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu et des hommes... puis au buisson, qui dit : si vous me voulez pour roi, mettez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson, et qu'il dévore les cedres du Liban... puis Joatham s'enfuit... Abimélec gouverna donc trois ans Israël[16]. ... le seigneur, étant en colere contre les israélites, les livra aux philistins et aux enfans d'Ammon, et ils furent violemment opprimés et affligés pendant dix-huit ans[17]. Il y avait en ce temps-là un homme très fort et bon guerrier nommé Jephté le galaadite, fils d'une prostituée et de Galaad. Or Galaad ayant eu d'autres fils de la femme, ceux-ci, étant devenus grands, chasserent Jephté de la maison comme fils d'une mere indigne. Et Jephté s'enfuit dans la terre de Tob, et se mit à la tête d'une troupe de gueux et de voleurs qui le suivirent[18]. En ce même temps les enfans d'Ammon combattant contre les enfans d'Israël, et les poursuivant vivement, les israélites se réfugierent vers Jephté, et lui dirent : soyez notre prince, et

combattez pour nous. Ils s'en allerent donc avec lui en Galaad, et tout le peuple l'élut pour prince... Jepthé envoya des députés aux enfans d'Ammon, et leur fit dire : le seigneur Dieu d'Israël a détruit les amorrhéens combattants contre son peuple ; et maintenant vous voulez posséder les terres des amorrhéens ! ...[19]. Quoi donc ! Ce que votre dieu Chamos possede n'est-il pas à vous de droit ? Laissez-nous donc en possession de ce que notre dieu a obtenu par ses victoires. Nous avons habité pendant trois cents ans dans le pays *conquis*

pourquoi, dans tout ce temps-là, n'avez-vous pas reclamé vos droits ?[20]... après cela l'esprit du seigneur fut sur Jephté. Il courut tout le pays, et il voua un vœu au seigneur, disant : si tu me livres les enfans d'Ammon, je te sacrifierai en holocauste (au seigneur) le premier qui sortira des portes de ma maison, et qui viendra au-devant de moi... Jephté passa ensuite dans les terres des enfans d'Ammon, que Dieu livra entre ses mains, et il ravagea vingt villes... mais lorsque Jephté revint dans sa maison à Maspha, sa fille unique courut au-devant de lui en dansant au son du tambour. Et Jephté l'ayant vue déchira ses vêtements, et lui dit : hélas ! Ma fille, tu m'as trompé, et tu t'es trompée toi-même ; car j'ai fait un vœu au seigneur, et il faut que j'accomplisse mon vœu[21]. à quoi elle répondit : mon pere, si tu as fait un vœu fais moi selon ton vœu, puisque cela t'a fait remporter la victoire sur tes ennemis ; je ne te demande qu'une grace, laisse-moi descendre sur les montagnes, afin que je pleure ma virginité pendant deux mois avec mes

compagnes... Jephté lui répondit, va ; et elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes. Et après deux mois elle revint chez son pere, et son pere lui fit comme il avait voué, étant encore vierge. Et de là vient que la coutume est encore parmi les filles d'Israël, de s'assembler tous les ans, et de pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté[22]. ... cependant les hommes d'éphraïm se mirent à crier, et passerent au septentrion, disant : pourquoi, allant contre les ammonites, ne nous a-t-on pas appellés ? Nous allons donc mettre le feu à ta maison... Jephté combattit donc contre éphraïm ; et ceux de Galaad défirent ceux d'éphraïm... ils se saisirent des gués du Jourdain par où les éphraïmites devaient s'enfuir. Et lorsqu'un éphraïmite, fuyant de la bataille, venait sur le bord de l'eau, et disait, laissez-moi passer, je vous prie, on lui répondait, prononce *schiboleth* , et comme ils prononçaient *siboleth* , on les tuait aussi-tôt au passage du Jourdain. Et il y en eut quarante-deux mille de tués [23]. ... Abdon fils d'Hilel de Paraton fut juge d'Israël. Il eut quarante fils, et de ces fils trente petits-fils, qui montaient sur soixante et dix ânons... et les enfans d'Israël firent encore le mal devant le seigneur, et ils furent esclaves des philistins pendant quarante ans... or il y avait un homme de la tribu de Dan nommé Manué, dont la femme était stérile. Et l'ange du seigneur apparut à sa femme et lui dit : tu es stérile, tu concevras, et tu enfanteras un fils : prends garde de ne boire du vin et de la biere ; tu ne mangeras rien d'immonde... le rasoir ne passera point sur la tête de ton fils, car il sera nazaréen de Dieu dès son enfance, et dès le

ventre de sa mere... elle enfanta donc un fils, et elle l'appella Samson...[24] ... Samson descendit à Thamnatha ; et voyant des filles de philistins, il dit à son pere et à sa mere, j'ai vu des filles de philistins, j'en veux épouser une, donnez-moi celle-là parce qu'elle a plu à mes yeux...[25]. Il vit en chemin un jeune lion furieux et mugissant ; il le déchira comme un chevreau, n'ayant rien dans ses mains. Et quelques jours après il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion, et un rayon de miel...[26]. Après cela il continua son chemin. Et il prit trois cents renards, il les lia l'un à l'autre par la queue, et y attacha des flambeaux au milieu. Et ayant allumé les flambeaux il lâcha les renards, qui brûlerent tous les bleds des philistins, tant ceux qui étaient dans l'aire que ceux qui étaient sur pied, et les vignes, et les oliviers...[27]. ... et ayant trouvé une machoire d'âne qui était à terre, il tua mille hommes avec cette machoire.[28]... et le seigneur ouvrit une des dents molaires de la machoire d'âne, et il en sortit une fontaine. Et Samson ayant bu reprit ses forces... et Samson jugea vingt ans le peuple d'Israël[29]... il alla à Gaza, y vit une prostituée, et entra dans elle... il prit les deux portes de la ville de Gaza, et les porta en la montagne d'Hébron[30]... ... en ce temps-là il y eut un homme du mont éphraïm nommé Michas, qui dit à sa mere : les onze cents pieces d'argent que vous aviez serrées, et qu'on vous avait prises, je les ai, elles sont entre mes mains. Sa mere lui répondit : que mon fils soit beni au seigneur. Michas rendit donc ces pieces d'argent à sa mere, qui lui dit : j'ai voué cet argent au seigneur, afin que mon

fils le reçoive de ma main, et qu’il en fasse une image sculptée jetée en fonte ; et voilà que je te le donne. Le fils rendit cet argent à sa mere, qui en prit deux cents pieces d’argent, qu’elle donna à un ouvrier en argent pour en faire un ouvrage de sculpture jeté en fonte, qu’on mit dans la maison de Michas. Il fit aussi un éphod et des téraphim, c’est-à-dire, des vêtements sacerdotaux et des idoles... il remplit la main d’un de ses enfants, et en fit son prêtre[31]. Il n’y avait point de roi alors en Israël, mais chacun fesait ce qui lui semblait bon. Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethléem qui est en Juda, qui était son parent ; et il était lévite, et il habitait dans Bethléem. Et étant sorti de Bethléem pour voyager et chercher fortune, quand il vint au mont éphraïm il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas... interrogé par Michas d’où il venait, il répondit : je suis lévite de Bethléem de Juda ; je cherche à habiter où je pourrai. Michas lui dit : demeure chez moi, tu me seras pere et prêtre ; je te donnerai par an dix pieces d’argent et deux tuniques avec la nourriture... et en ce temps-là il n’y avait point de roi en Israël...[32]. Et la tribu de Dan cherchait des terres pour y habiter... ayant donc choisi cinq hommes des plus forts pour servir d’espions et reconnaître le pays, les cinq hommes vinrent à la montagne d’éphraïm... ils entrerent chez Michas, et ayant reconnu le lévite à son accent, ils le prierent de consulter le seigneur pour savoir si leur entreprise serait heureuse. Il leur répondit : allez en paix, le seigneur a regardé votre voie et le voyage que vous faites... donc les cinq espions s’en

allerent à Laïs. Ils y virent les habitans qui étaient sans nulle crainte, en repos et en sécurité comme les sidoniens, personne ne leur résistant, extrêmement riches, éloignés de Sidon, et séparés du reste des hommes[33]. Ils revinrent donc vers leurs freres, auxquels ils dirent : montons vers ces gens-là, car la terre est très-riche et très-grasse... il partit donc alors de la tribu de Dan un corps de six cents hommes retroussés en armes belliqueuses... ils passerent en la montagne d'éphraïm, et étant venus en la maison de Michas... emporterent l'image taillée, l'ephod, les idoles, et l'image jetée en fonte. Le prêtre lévite leur dit : que faites-vous là ? Et ils répondirent : tais-toi ; ne vaut-il pas mieux pour toi d'être prêtre de toute une tribu d'Israël, que d'être prêtre chez un seul homme ? ... le lévite se rendit à leur discours. Il prit l'éphod, les idoles, et les images de sculpture, et il s'en alla avec eux.[34]... et Michas courut après eux en criant... ils dirent à Michas : que veux-tu ? Pourquoi cries-tu ? Michas répondit : vous m'enlevez mes dieux que je me suis faits, et mon prêtre ; et vous me demandez pourquoi je crie... les enfants de la tribu de Dan lui dirent : prends-garde, ne parle pas si haut, de peur qu'il ne vienne à toi des gens peu endurants, qui pourraient te faire périr toi et ta maison... ils continuerent donc leur chemin les six cents hommes et le prêtre, et ils vinrent dans la ville de Laïs chez ce peuple tranquille qui ne se défiait de rien. Ils firent périr par la bouche du glaive tous les habitants, et brûlerent la ville.[35]... ils s'aproprierent donc les idoles de sculpture, et ils établirent pour prêtre Jonathan

fils de Gerson fils de Moyse, pour être leur prêtre lui et ses enfans dans la tribu de Dan jusqu'au jour où elle fut captive. Et l'idole de Michas demeura parmi eux tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo[36]. Un lévite avec sa femme ne voulurent point passer par Jébus (qui fut depuis Jérusalem). Ils allerent à Gabaa pour y demeurer. Et y étant entrés, ils s'assirent dans la place publique, et personne ne voulut leur donner l'hospitalité. Un vieillard les fit entrer dans sa maison, et donna à manger à leur âne. Et quand ils eurent lavé leurs pieds, il leur fit un festin... pendant le souper il vint des méchants de la ville, gens sans frein, qui environnerent la maison du vieillard, frappant à la porte et criant : fais-nous sortir ce lévite afin que nous en abusions. Le vieillard allant à eux, leur dit : mes freres, ne faites point ce mal ; cet homme est mon hôte ; ne consommez pas cette folie ; j'ai une fille vierge, et cet homme a sa concubine avec lui ; je vous les amenerai pour que vous les mettiez sous vous et que vous assouvissiez votre débauche ;[37] seulement, je vous prie, ne commettez pas ce péché contre nature avec cet homme. Or le lévite, voyant qu'ils n'acquiesçaient pas à cette proposition, leur amena lui-même sa concubine ; il la mit entre leurs mains, et ils en abuserent toute la nuit. Quand les ténebres furent dissipées, la femme retourna à la porte de la maison et tomba par terre... le lévite s'étant levé pour continuer sa route, trouva sa femme sur le seuil étendue et morte. Ayant reconnu qu'elle était morte, il la mit sur son âne et s'en retourna en sa maison. Et étant venu chez lui, il prit un

couteau et coupa le cadavre de sa femme en douze parts avec les os, et en envoia douze parts aux douze tribus d'Israël.[38]... alors tous les enfans d'Israël s'assemblerent comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, devant le seigneur à Maspha. Et ils envoyerent des députés à toute la tribu de Benjamin pour leur dire : pourquoi avez-vous souffert un si grand crime parmi vous ? Livrez-nous les hommes de Gabaa coupables, afin qu'ils meurent. Les benjamites ne voulurent point écouter cette députation, mais ils vinrent de toutes leurs villes en Gabaa pour la secourir, et combattre contre tout le peuple d'Israël. Il y avait vingt-cinq mille combattants de la tribu de Benjamin outre ceux de Gabaa, qui étaient sept cents hommes très vaillants... et les enfans d'Israël étaient quatre cents mille hommes portant les armes[39]. Les enfans d'Israël marchant dès la pointe du jour, vinrent se camper près de Gabaa. Mais les enfans de Benjamin étant sortis de Gabaa tuerent en ce jour vingt-deux mille hommes des enfans d'Israël[40]. Et les enfans d'Israël monterent devant le seigneur et pleurerent devant lui, et le consulterent, disant : devons-nous combattre encore ? Et le seigneur leur répondit : allez combattre. Ils allerent donc combattre, et les benjamites leur tuerent encore dix-huit mille hommes.[41]... et l'arche du seigneur était en ce lieu... enfin le seigneur tailla en pieces aux yeux des enfans d'Israël vingt-cinq mille et cent benjamites ou grands guerriers... puis les benjamites, étant entourés de leurs ennemis, perdirent dix-huit mille hommes en cet endroit, tous gens de guerre et très-robustes... ceux

qui étaient restés prirent la fuite ; mais on en tua encore cinq mille. Et ayant passé plus loin on en tua encore deux mille,[42]... les enfans d'Israël étant retournés du combat tuerent tout ce qui restait dans Gabaa, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Et une flamme dévorante détruisit toutes les villes et les villages de Benjamin... or les enfans d'Israël avaient juré à Maspha, disant : nul de nous ne donnera ses filles en mariage aux fils de Benjamin. Ils vinrent donc tous en la maison de Dieu à Silo, et ils commencerent à braire et à pleurer, disant : pourquoi un si grand mal est-il arrivé ? Faudra-t-il qu'une de nos tribus périsse ? ... où nos freres de Benjamin prendront-ils des femmes ?[43] car nous avons juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles ! ... ils dirent alors : il n'y a qu'à voir qui sont ceux de toutes les tribus qui ne se sont point trouvés au rendez-vous de l'armée à Maspha. Et il se trouva que ceux de Jabés ne s'y étaient point trouvés. Ils envoyerent donc dix mille hommes très-robustes avec cet ordre : allez, et frappez dans la bouche du glaive tous les habitans de Jabès, tant les femmes que les petits enfans, tuez tous les mâles et les femmes qui ont connu des hommes, et réservez les filles... or il se trouva dans Jabès quatre cents filles qui étaient encore vierges. On les amena au camp de Silo dans la terre de Canaan[44]. Alors les enfans de Benjamin revinrent, et on leur donna pour femmes ces quatre cents filles de Jabès. Mais il en fallait encore deux cents ; et on ne pouvait les trouver. Voici donc la résolution que les israélites prirent : voici une fête qui va se célébrez au seigneur dans Silo ;

benjamites, cachez-vous dans les vignes ; et lorsque vous verrez les filles de Silo venir danser en rond selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes, que chacun prenne une fille pour sa femme, et allez au pays de Benjamin. Les fils de Benjamin firent selon qu'il leur avait été prescrit ; chacun prit une des filles qui dansaient en rond, et ils allerent rebâtir leurs villes et leurs maisons[45].

1. ↑ Le lecteur peut s'étonner, après avoir vu Josué, à la tête de six cent mille combattants, mettre à feu et à sang le pays de Chanaan, de voir encore ces mêmes vainqueurs obligés de combattre contre ces mêmes vaincus. La réponse est que quelques-uns avaient échappé, puisqu'n voilà dix mille que Dieu donne tuer à Juda. On dispute si c'est à un capitaine nommé Juda, ou à la tribu de ce nom; mais capitaine ou tribu, c'est une victoire de surérogation; 5note de Voltaire.)
2. ↑ le lecteur croirait encore peut-être qu'il suffisait de trente et un rois pendus ; mais en voilà encore soixante et dix non moins maltraités dans un pays de sept à huit lieues ; car il paraît, par les autres endroits du texte, que le peuple juif n'en possédait pas alors davantage. On demande comment le roi Adonibézec, dont on ignore le royaume, pouvait avoir sous sa table soixante et dix rois qui mangeaient sans mains. De plus il fallait que cette table eût au moins six vingts pieds de long. Enfin les critiques trouvent ici cent et un rois dans un pays un peu serré. Chaque roi ne pouvait avoir un royaume d'un demi quart de lieue. Ce sont des critiques frivoles, et des détails qui ne touchent point au fond des choses toujours très-respectables.
3. ↑ les savants critiques ont élevé une grande dispute sur ce fameux passage. La plupart ont assuré qu'il est impossible de faire manœuvrer des chariots de guerre dans ce pays, tout couvert de montagnes et de cailloux. Secondement ils disent que le pays ne nourrissait point de chevaux ; et ils en aportent pour preuve tous les endroits de l'écriture où il est raconté que la plus grande magnificence était de monter sur de beaux ânes. Et jusqu'au temps des rois on voit que Saül courait après les ânesses de son pere quand il fut couronné. Troisiemement, il n'est point dit que ces peuples, cachés dans leurs montagnes et dans leurs cavernes, eussent jamais fait la guerre à personne avant que les israélites vinssent mettre tout leur pays à feu et à sang ; par conséquent ils ne pouvaient avoir des chariots de fer armés en guerre. Ces chariots ne furent inventés

que dans les grandes plaines qui sont vers l'Euphrate. Ce sont les babyloniens et les persans qui mirent cette invention en pratique deux ou trois siecles après Josué. Quatriemement, on reproche à l'auteur sacré d'avoir laissé entendre que le seigneur pouvait beaucoup sur les montagnes, mais qu'il ne pouvait rien dans les vallées, et que les juifs ne regardaient leur dieu que comme un dieu local, comme le dieu d'un certain district, n'ayant aucun crédit sur celui des autres ; semblable en cela à la plupart des dieux des autres nations. Mais le dieu du ciel et de la terre s'était choisi, selon tous les interpretes, un peuple particulier, et un lieu particulier pour y exercer justice et miséricorde.

4. ↑ les critiques ne comprennent pas comment, tous les cananéens ayant été exterminés par une armée de six cents mille israélites, et tout ayant été passé au fil de l'épée sans miséricorde, les hébreux cependant épouserent leurs filles, et donnerent les leurs aux enfans de ces peuples. Mr Freret soutient que le texte est corrompu. Cette contradiction, dit-il, est trop forte. On fait dire dans le livre des juges tout le contraire de ce qu'on a dit dans le livre de Josué. Le livre des juges se contredit lui-même ; il y est énoncé, *que les jébuséens demeurerent dans Jérusalem avec les enfans de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui* . Et il est dit dans Josué, *que les enfans de Juda ne purent exterminer les habitans de Jérusalem, et que le jébuséen y habita avec les enfans de Juda jusqu'à aujourd'hui* . C'est sur quoi m l'abbé de Tilladet, et surtout Mr l'abbé de Longuerue, avaient proposé de remettre dans leur ordre tous les passages de l'écriture qui semblent se contredire, et principalement les premiers chapitres des juges et les derniers chapitres de Josué. Mais il n'y avait que l'église seule, assemblée en concile, qui pût entreprendre un ouvrage si hardi et si pénible. Il eût fallu confronter tous les exemplaires des bibles, toutes les différentes fautes des copistes, toutes les différentes leçons. Il a paru plus prudent de laisser l'ivraie avec le bon grain, que de s'exposer à perdre l'un et l'autre à la fois. Il ne reste aux fideles qu'à se défier de ce qui est intelligible, et à ne point chercher l'explication de ce qui est trop obscur. Le médecin Astruc lui-même y a échoué.

5. ↑ Wolston ose déclarer nettement que l'histoire des juges est fausse, ou que celle de Josué l'est d'un bout à l'autre. Il n'est pas possible, dit-il, que les juifs aient été esclaves immédiatement après avoir détruit tous les habitans du Canaan avec une armée de six cents mille hommes. Quel est ce Cuzan Razathaïm roi de Mésopotamie, qui vient tout d'un coup mettre à la chaîne tous les enfans d'Israël ? Comment est-il venu de si loin, sans qu'on dise rien de sa marche ? Le texte dit bien, à la vérité, que c'est un châtiment du seigneur pour avoir donné leurs filles en mariage aux cananéens, et pour en avoir reçu des filles. Mais il est trop aisé de dire,

que lorsqu’on a été vaincu c’est parce qu’on a péché, et que quand on a été vainqueur c’est parce qu’on a été fidele. Il n’y a aucune nation ni aucune bourgade de sauvages qui n’en puisse dire autant. Il sera toujours impossible de comprendre comment six cents mille hommes peuvent avoir été réduits en servitude dans le même pays qu’ils venaient de conquérir ; de-même qu’il est impossible qu’ils aient exterminé tous les anciens habitans, et qu’ensuite ils se soient alliés avec eux. Cette foule de contradictions n’est pas soutenable. Il est dit qu’au bout de huit ans d’esclavage ils chasserent et tuerent ce Cuzan Razathaïm roi de Syrie et de Mésopotamie ; mais on ne nous instruit point d’une guerre qui dut être si considérable, et le lecteur reste dans l’incertitude. Nous avons avoué dans toutes nos remarques, que le texte de l’écriture est très difficile à entendre. Il peut y avoir des transpositions de copiste ; et une seule suffit quelquefois pour répandre de l’obscurité dans toute l’histoire. Nous rédisons que le mieux est de s’en rapporter aux interpretes approuvés par l’église.

6. ↑ c’est cette aventure si célebre qui a été tant de fois citée chez plus d’un peuple chrétien, et dont on a tant abusé pour exciter les fanatiques au parricide et à l’assassinat des rois. On sait assez que du temps de la ligue en France les prédicateurs criaient en chaire, *il nous faut un aod. Grand dieu, donnez-nous un aod ! La sainte église n’aura-t-elle jamais un aod* ? On sait comme le moine Jacques Clément fut béatifié, comme on mit son portrait sur l’autel, comme on l’invoqua ; et on en aurait fait autant de Ravaillac, si Henri Iv s’était trouvé dans les mêmes circonstances que Henri Iii. Les romains ont toujours révéré Scévola, qui voulut assassiner leur roi Tarquin. Les athéniens dresserent des statues à Harmodius et à Aristogiton, assassins des enfans de Pisistrate. Henri de Transtamare a été loué des historiens espagnols, pour avoir assassiné son propre frere et son roi légitime désarmé dans sa tente. Philippe Ii, roi d’Espagne donna la noblesse, non seulement de mâle en mâle, mais de fille en fille, à la famille de Baltazar Gérar assassin de Guillaume prince d’Orange. Milton a fait un livre entier pour justifier l’assassinat juridique du roi Charles Premier, et dans ce livre il parcourt tous les meurtres des rois rapportés dans l’histoire sainte et dans l’histoire profane. On peut regarder ce livre comme le dictionnaire des assassinats. Gordon, dans ses notes, est pénétré d’une respectueuse admiration pour l’assassinat de Jules-César, tué en plein sénat par vingt peres-conscrits qu’il avait comblés de biens et d’honneurs. Ces assassins avaient le même prétexte qu’Aod, la liberté. Il n’est point spécifié dans la sainte écriture que Dieu ait ordonné à cet Aod d’aller enfoncer son poignard dans le ventre de son roi. Mais Aod, pour récompense, fut juge du peuple de Dieu. Cet exemple ne peut tirer à

conséquence ; un jugement particulier du seigneur ne peut prévaloir contre les loix du genre humain émanées de Dieu même. Aod était inspiré par le seigneur ; et le moine Jacques Clément ne fut inspiré que par la rage du fanatisme.

7. ↑ les moabites ont été détruits par Josué ; et ils reparaissent et reparaîtront encore. Aod en tue dix mille. Il faut remarquer que ce petit pays de Moab ; n'est point situé dans le Canaan propre, mais fort loin dans le désert de Syrie ; qu'il n'y a jamais eu dans ce désert qu'une très-petite horde d'arabes vagabonds ; que jamais il n'y eut ni ville, ni habitation fixe ; que le pays n'est qu'un sable stérile, que ce n'est qu'un passage pour aller vers Damas.
8. ↑ qu'entend l'auteur par un repos de quatre-vingts ans ? Ces mots ne peuvent signifier que les juifs furent les maîtres de la contrée pendant ce grand nombre d'années, mais seulement qu'on ne les inquiéta pas. Il faut bien pourtant qu'on les inquiétât, puisque Sangar, successeur d'Aod, tue six cents palestins, ou philistins, ou phéniciens, avec le fer d'une charrue. Il fallait que ce Sangar fût aussi fort que Samson. Immédiatement après, les juifs sont réduits en esclavage pour la troisieme fois par ces mêmes cananéens qui avaient été exterminés jusqu'au dernier. Ce cahos historique est bien difficile à débrouiller. L'auteur sacré écrivait pour des juifs, qui probablement étaient instruits des particularités de leur histoire, et qui entendaient aisément ce que nous ne pouvons comprendre.
9. ↑ on n'a point encore entendu parler de ce roi Jabin, qui régnait dans le Canaan envahi par Josué, et qui avait neuf cents chariots de guerre. Nous ne pouvons dire de ces chariots que ce que nous en avons déja dit. Diodore de Sicile nous conte que le prétendu Sésostris alla conquérir le monde avec dix-huit cents chariots. Le roi Jabin n'en pouvait conquérir que la moitié. Mais où avait-il pris ses neuf cents chariots ? Et toujours la même question : comment les six cents mille soldats de Josué, qui en avaient dû engendrer douze cents mille autres, furent-ils esclaves, et leurs enfans aussi ? Esclaves dans ce petit terrein que Dieu leur avait promis par serment ! ô altitudo !
10. ↑ Débora est la seconde prophétesse, car Marie, sœur de Mosé, le fut avant elle. Mais Débora fut la premiere et la seule qui fût juge. On est surpris de ne trouver ni dans le lévitique, ni dans le deutéronome, ni dans l'exode, ni dans les nombres, aucune loi qui permette aux femmes de juger les hommes. Il y a eu de tout temps, et dans toutes les histoires anciennes, des femmes qui ont prédit l'avenir, mais on ne leur attribua jamais de jurisdiction. Le mont Thabor est très-loin au septentrion de cette ville d'Azor où demeurait le roi Jabin, dans la basse Galilée. Il fallait donc que le roi Jabin eût conquis tout le Canaan. Aussi quelques

auteurs juifs lui donnent une armée de trois cents mille fantassins, de dix mille cavaliers, et de trois mille chariots. Le mont Thabor est une montagne très-célebre dans l'écriture sainte, par la splendeur qui brilla sur la robe de Jesus-Christ, et par l'entretien qu'il eut avec Mosé et élie.

11. ↑ l'action de Jahel a été regardée par les critiques comme plus horrible encore que l'assassinat du roi Eglon par Aod ; car Aod pouvait avoir du moins quelque excuse de tuer un prince qui avait rendu sa nation esclave ; mais Jahel n'était point juive, elle était femme d'un cinéen qui était en paix avec le roi Jabin. Nous n'examinons pas ici, comment le texte peut dire qu'un particulier était en paix avec un roi qui avait trois cents mille hommes sous les armes. Nous n'examinons que la conduite de Jahel qui assassine le capitaine Sizara à coups de marteau, et qui cloue sa cervelle à terre. On ne dit point quelle récompense les juifs lui donnerent. Seulement on lui donne des éloges dans le cantique de Débora. Elle n'aurait aujourd'hui chez nous ni récompense ni éloge. Les temps sont changés. Il est vrai que dans la guerre des fanatiques des Cévenes, ces malheureux avaient une prophétesse nommée la grande Marie, qui dès que l'esprit lui avait parlé, condamnait à la mort les captifs faits à la guerre ; mais c'était un abus horrible des livres sacrés. C'est le propre des fanatiques qui lisent l'écriture sainte, de se dire à eux-mêmes : Dieu a tué, donc il faut que je tue ; Abraham a menti, Jacob a trompé, Rachel a volé, donc je dois voler, tromper, mentir. Mais, malheureux ! Tu n'es ni Rachel, ni Jacob, ni Abraham, ni Dieu : tu n'es qu'un fou furieux ; et les papes qui défendirent la lecture de la bible furent très-sages.

12. ↑ Vorstius rejette l'histoire de Gédéon, et la croit insérée dans le canon par une main étrangere. Il la déclare indigne de la majesté du peuple de Dieu. Ce n'est pourtant pas à nous à décider de ce qui en est digne. Gédéon ne fait ici que ce que fit Abraham. Dieu donna aussi un signe à Mosé. Dieu donne des signes à presque tous les prophetes juifs. Que ce soit dans un palais ou dans une grange, il n'importe. Dieu gouverna les juifs immédiatement par lui-même ; il leur parla toujours lui-même, soit pour les favoriser soit pour les châtier. Il leur donna toujours des signes lui-même ; il agit toujours lui-même. Il apparaissait toujours en homme. Mais à quoi pouvait-on le reconnaître ?

13. ↑ le curé Jean Mêlier, dans son testament, tourne toute cette histoire en ridicule, et le pot rempli de jus, et l'aire et le pressoir de Gédéon, et ce pauvre homme qui est esclave dans un pays que son grand-pere avait conquis, étant un des six cents mille vainqueurs de la Palestine, et sa défiance quand il est sûr que c'est Dieu-même qui lui parle, et ses discours avec Dieu, et les réponses de Dieu, et la toison tantôt seche,

tantôt humide. Tout cela, cependant, n’est pas plus extraordinaire que le reste. Calmet a raison de dire, que si on se révolte contre le merveilleux il faudra se révolter contre toute la bible. C’est pousser les incrédules au pied du mur. Ils ne veulent jamais comprendre que ces temps-là n’ont aucun rapport avec les nôtres.

14. ↑ à la vérité les gens de guerre de nos jours ne hazarderaient pas un pareil stratagême. Ce n’est point avec trois cents cruches qu’on gagne à présent des batailles. Le texte dit que chacun des trois cents combattans tenait une lampe de la main gauche, et un cornet de la main droite. Ces armes sont faibles ; leurs lampes ne pouvaient servir qu’à faire discerner leur petit nombre. Celui qui tient une lampe est vu plutôt qu’il ne voit, à moins qu’il n’ait une lanterne sourde. C’est-là ce que disent les critiques. Aussi cette victoire de Gédéon doit être regardée comme un miracle, et non comme un bon stratagême de guerre. Ce qui rend le miracle évident, c’est que ces trois cents hommes, armés d’une lampe et d’un cornet, tuent cent vingt mille madianites. Nous passons ici sous silence les peuples de Socoth, dont Gédéon brisa les os avec les épines du désert, pour avoir refusé des rafraichissements à ses troupes fatiguées d’un si grand carnage. Nous verrons David en faire autant. Les juifs, et peuple et chefs et rois et prêtres, ne sont pas trop miséricordieux.

15. ↑ les critiques se soulevent contre cette multitude abominable de fratricides. Ils disent que ce crime est aussi improbable qu’odieux. La raison d’état, cette infame excuse des tyrans, ne pouvait être connue selon eux de la petite horde juive à peine sortie d’esclavage, et qui ne possédait pas alors une ville. Ces cruautés n’ont été exercées, dit-on, que dans de vastes empires, pour prévenir les révoltes des freres. Si Clotaire et Childebert fils de Clotilde assassinerent deux petits enfans de Clotilde presque au berceau, si Richard Iii en Angleterre assassina ses deux neveux, si Jean Sans Terre assassina le sien ; nous étions tous des barbares en ces temps-là : mais ces horreurs n’approchent pas de celle d’Abimélec, qui fut commise sans être excitée par un grand intérêt. Il semble que les juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce, et le plus imbécille à la fois, qui ait souillé et ensanglanté la terre. Mais remarquons que les livres sacrés ne louent point cette action comme ils louent celles d’Aod et de Jahel. Les critiques reprochent encore au peuple de Dieu, de n’avoir point eu de temple lorsque les phéniciens en avoient à Baal-Bérith, à Sidon, à Tyr, à Gaza. Ils ne peuvent concevoir comment le dieu jaloux ne voulut pas avoir un temple aussi, et donner à son peuple de quoi en bâtir un, après lui avoir tant juré qu’il lui donnerait tous les

royaumes, de la mer Méditerranée à l'Euphrate. Ils demandent toujours compte à Dieu de ses actions ; et nous nous bornons à les révérer.

16. ↑ voici le premier apologue qui soit parvenu jusqu'à nous ; car il y en a de plus anciens chez les arabes, les persans et les indiens. Les censeurs, qui ont objecté que les arbres ne marchent pas, devaient considérer que si la fable les fait parler, elle peut les faire marcher. Cet apologue est tout-à-fait dans le goût oriental. Le seul défaut de cette fable, est qu'elle ne produit rien ; au contraire, Abimélec n'en regne pas moins sur les hébreux : c'est-là le grand reproche de tous les critiques. Ils ne peuvent souffrir que le guide, l'ami, le dieu de Mosé, de Josué, le conducteur de son peuple, fasse régner un aussi grand scélérat qu'Abimélec. Jean Mêlier s'emporte jusqu'à dire, que cette fable du regne d'Abimélec est bien plus fable que celle des arbres, et d'une morale bien plus condamnable, et qu'on ne sait quel est le plus cruel, de Mosé, de Josué et d'Abimélec. Woolston prétend que les juifs étaient alors idolâtres ; et sa raison est que l'olivier dit que son jus plait aux dieux et aux hommes. Il veut prouver d'après les prophetes, et d'après st étienne, qu'ils furent toujours idolâtres dans le désert, où ils n'adorerent que les dieux Rempham et Kium ; et il conclut dela que la religion juive ne fut véritablement formée qu'après la dispersion des dix tribus, et après la captivité de Babylone. Il est vrai que les juifs, de leur propre aveu, furent très souvent idolâtres ; mais aussi c'est pour cela sans doute qu'ils furent si malheureux.

17. ↑ voilà encore, disent les critiques, les juifs errants ou en esclavage pendant dix-huit ans. C'est la sixieme servitude dans laquelle ils croupirent, après s'être rendus maîtres de tout le pays avec une armée de six cents mille hommes. Il n'y a point d'exemple d'une contradiction pareille dans l'histoire profane.

18. ↑ Tolland, Tindal, Woolston, le Lord Bolingbroke, Mallet son éditeur, pretendent prouver que les hébreux n'étaient que des arabes voleurs, sans foi, sans loi, sans principe d'humanité, dont la seule demeure était dans des cavernes dont ce pays est rempli, et qu'ils en sortaient quelquefois pour aller piller ; et que les peuples voisins les poursuivirent comme des bêtes sauvages, tantôt les punissant par le dernier supplice, tantôt les mettant en esclavage. Les juifs-mêmes avouent, dans les livres composés par eux si longtemps après, que Jephté n'était qu'un chef de voleurs, Abimélec un autre chef de voleurs, souillé du sang de toute sa famille. Ces critiques n'ont pas honte de mettre Josué, Caleb, éléazar, et Mosé lui-même, au nombre de ces voleurs. Le Lord Bolingbroke dit après Marsham, que toutes les hordes arabes de ce pays-là avaient coutume de voler au nom de leurs dieux, et que c'était un ancien proverbe arabe,

Dieu me l'a donné, pour signifier *je l'ai volé* . Ils soutiennent qu'il n'y avait point d'autre jurisprudence parmi ces barbares, et que le fond même de toutes les loix du pentateuque se rapporte au brigandage, puisque la prétendue famille d'Abraham étant venue des bords de l'Euphrate, ne pouvait avoir rien acquis vers le Jourdain que par usurpation. Nous répondons qu'il fallait bien que les hébreux eussent déjà des loix, quand même ils auraient été aussi barbares et aussi voleurs que ces critiques les représentent ; car Jephté est chassé de la maison de son pere comme fils d'une prostituée. Ils repliquent qu'il n'y a aucune loi dans le pentateuque-même contre les enfans des prostituées, et que, selon le texte, les enfans des servantes de Rachel et de Lia hériterent comme les enfans de leurs maîtresses ; que par conséquent aucune jurisprudence n'était encore établie chez le peuple juif ; qu'il n'y eut jamais de véritable loi dans ce temps-là parmi ces peuples vagabonds que la loi du partage des dépouilles ; et qu'enfin, toute cette histoire n'est qu'un récit confus de vols et de brigandages. Calmet, sur ce passage de Jephté, avoue expressément, *que le nom de voleur n'était pas aussi odieux autrefois qu'aujourd'hui* . Aucune de ces raisons pour et contre ne détruit le grand principe, que Dieu donne les biens à qui il lui plait. C'est-là, selon notre avis, le grand dénouement qui résout toutes les difficultés des incrédules.

19. ↑ cette députation et ce discours montrent évidemment, qu'il y avait déjà chez ces peuples un droit des gens reconnu. Jephté, tout chef de voleurs qu'il est, agit en prince légitime dès qu'il est reconnu chef des hébreux. Il envoie des ambassadeurs pour représenter ses raisons avant de les soutenir par les armes. Nos adversaires ne répondent à cet argument qu'en niant tous les anciens livres hébreux, et qu'en soutenant toujours qu'ils n'ont pu être compilés que par des lévites ignorants dans des siecles très éloignés de ces temps sauvages. Comme les juifs, s'étant enfin établis à Jérusalem, eurent toujours la guerre avec les peuples voisins, ils voulurent enfin établir quelques anciens droits sur les terres qu'on leur disputait ; et ce fut alors, disent les critiques, que les lévites compilerent ces livres sur d'anciennes traditions ; plus ils les remplirent de faits extraordinaires, de l'intervention continuelle de la divinité, et de prodiges entassés sur d'autres prodiges, plus ils éblouirent leur peuple superstitieux et barbare. L'intérêt personnel de ces lévites, auteurs de ces livres, était qu'on crût fermement tous les faits qu'ils annonçaient au nom de Dieu ; puisque c'était sur la croyance de ces faits-mêmes que leur subsistance était fondée. Remarquons que ce systême des incrédules n'est établi que sur une conjecture ; et qu'une supposition, quand même elle serait très vraisemblable, ne suffit pas pour constater les faits.

20. ↑ nous sommes obligés de réfuter les critiques presque à chaque ligne. C'est ici leur plus grand triomphe. Ils croient voir une égalité parfaite entre Chamos dieu des ammonites, et Adonaï dieu des juifs. Ils sont convaincus que chaque petit peuple avait son dieu, comme chaque armée a son général. Salomon même bâtit un temple à Chamos. Ils croient que Kium, Phégor, Belréem, Belzébuth, Adonis, Thammus, Moloc, Melchom, Baalméom, Adad, Amalec, Malachel, Adramalec, Astaroth, Dagon, Dercéto, Atergati, Marnas, Turo, etc. étaient des noms différents qui signifiaient tous la même chose, le seigneur du lieu. Chacun avait son seigneur du lieu ; et c'était à qui l'emporterait sur les autres seigneurs. Chaque peuple combattait sous l'étendart de son dieu, comme des peuples barbares de l'Europe combattirent sous les étendarts de leurs saints après la destruction de l'empire romain. Nos incrédules soutiennent que cette vérité est pleinement reconnue par Jephté. Ce que Chamos vous a donné est à vous, ce qu'Adonaï nous a donné est à nous. Il n'y a point de sophisme qui puisse détruire un aveu si clair, et si clairement énoncé. Calmet dit, *que c'est une figure de discours qu'on appelle concession* . Mais il n'y a point là de figure de discours, c'est un principe que Jephté établit nettement, et sur lequel il raisonne. Il faut, ou rejetter entiérement le livre des juges, ou convenir que Jephté admet deux dieux également puissants. La meilleure réponse, à notre avis, serait que le texte est corrompu dans cet endroit par les copistes, et qu'il n'était pas possible que Jephté, qui avait entendu parler de tous les miracles du dieu des juifs en faveur de son peuple, pût croire qu'il y eut un autre dieu aussi puissant que lui : ... etc. On pourrait encore dire que Jephté était fils d'un adorateur de Baal, et que peut-être il n'était pas encore assez instruit de la religion du peuple juif qui l'avait choisi pour son chef.
21. ↑ ce mot seul, *je te sacrifierai en holocauste*, décide la question, si longtemps agitée entre les commentateurs, si Jephté promit un vrai sacrifice, ou simplement une oblation qu'on pouvait évaluer à prix d'argent. S'il ne s'était agi que de quelques sicles, de quelques dragmes, ce capitaine n'aurait pas déchiré ses vêtements en voyant sa fille ; il n'aurait pas dit en gémissant : j'ai fait un vœu, il faut que je l'accomplisse. Il est statué expressément au chapitre 27 du lévitique, *que tout ce qui sera voué au seigneur, soit homme, soit animal, ne sera point racheté, mais mourra de mort* . Nous sommes donc obligés malgré nous de convenir, que selon le texte indisputable des livres sacrés, Dieu, maître absolu de la vie et de la mort, permit les sacrifices de sang humain. Il les ordonna même. Il commanda à Abraham de sacrifier son fils unique ; et il reçut le sang de la fille unique de Jephté. S'il arrêta le bras d'Abraham, c'est que son fils devait produire la race des juifs ; et s'il n'arrêta pas le

bras de Jephté, c’est probablement parce que le peuple juif était déjà nombreux. Nous ne proposons cette solution qu’avec défiance, sachant bien que ce n’est pas à nous de deviner les desseins et les raisons de Dieu.

22. ↑ la fille de Jephté demande de pleurer sa virginité avant de mourir. C’était le plus grand malheur pour les filles de cette nation, de mourir vierges ; delà vient qu’il n’y eut jamais de religieuses chez les juifs. Le mot descendre sur les montagnes n’est qu’une faute de copiste, une inadvertence. Les mots, *il lui fit comme il avait voué,* marquent trop clairement que le pere immola sa fille. Il avait voué un holocauste. Calmet traduit très infidelement le texte par ces mots, *elle demeura vierge ;* il y a, *étant encore vierge, ignorant l’homme* . Cette faute est d’autant plus impardonnable à Calmet, que dans sa note il dit tout le contraire. La voici, *il l’immola au seigneur, elle était encore vierge* . Et dans sa dissertation sur le vœu de Jephté, il avoue que cette fille fut immolée. Une raison non moins forte que Calmet devait alléguer, c’est que les filles juives pleurerent tous les ans la fille de Jephté pendant quatre jours ; *et cette coutume dure encore,* dit le texte. Or certainement on n’aurait point pleuré tous les ans une fille qui n’aurait été qu’offerte au seigneur, consacrée, religieuse. Il résulte de cette histoire que les juifs immolaient des hommes, et même leurs enfans ; c’est une chose incontestable. Le même commentateur dit que le sacrifice d’Iphigénie est pris de celui de la fille de Jephté. Rien n’est plus mal imaginé ; jamais les grecs ne connurent les livres des juifs ; et les fables grecques eurent toujours cours dans l’Asie. Si le livre des juges fut écrit du temps d’Esdras, il y avait alors cinq cents ans que l’avanture d’Iphigénie, vraie ou fausse, était publique. Si ce livre fut écrit du temps de Saül, comme quelques-uns le prétendent, il y a plus de deux cents ans entre la guerre de Troye, et l’élection du roi Saül. Langlet, dans toutes ses tables chronologiques, dit que Jephté fit un vœu indiscret de consacrer sa fille à une virginité perpetuelle. Rien n’est plus mal imaginé encore. Où serait l’indiscrétion si la virginité n’avait pas été une espece d’opprobre chez les juifs ? Le pere Pétau, plus sincere, dit, *unicam filiam mactavit* . Flavien Joseph, le seul juif qui ait écrit avec quelque ombre de méthode, dit positivement que Jephté immola sa fille. Cela ne prouve pas que l’histoire de Jephté soit vraie, mais que c’était l’opinion commune des juifs. Un historien profane, qui n’est pas contemporain, n’est que le secrétaire des bruits publics ; et Flavian Joseph est un auteur profane.

23. ↑ Mr Boulanger prétend que Jephté n’était point un hébreu : " qu’il n’est dit nulle part qu’il fut hébreu ; que c’était un paysan des montagnes de Galaad, qui ne furent point alors possédées par les juifs ; que s’il avait été

prince des hébreux, la querelle de la tribu d'éphraïm n'aurait pas eu la moindre vraisemblance ; que d'ailleurs les gués du Jourdain prouvent que le reflux du Jourdain vers sa source, du temps de Josué, est un miracle inutile et absolument faux ; que la fable de quarante-deux mille hommes tués l'un après l'autre aux gués du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer schiboleth, est une des plus grandes extravagances qu'on ait jamais écrites ; que si quatre ou cinq fuyards seulement avaient été tués à ces passages pour n'avoir pu bien prononcer, les quarante-deux mille suivants ne s'y seraient pas hazardés. Et de plus, dit-il, jamais ni la tribu d'éphraïm, ni toutes les tribus ensemble de ce misérable peuple, ne purent avoir une armée de quarante mille hommes ; tout est exageré et absurde dans l'histoire juive ; et il est aussi honteux de la croire, que de l'avoir écrite. " il faut avouer que nul homme n'a parlé avec plus d'horreur et de mépris pour la nation juive que Mr Boulanger, excepté peut-être Mylord Bolingbrocke. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes les objections, sans en rien diminuer, parce que nous sommes sûrs qu'elles ne peuvent faire aucun tort au texte. Nous ne déciderons point dans quel temps l'histoire sacrée de Jephté fut écrite ; il suffit qu'elle soit reconnue pour canonique.

24. ↑ nous voici à cette fameuse histoire de Samson, l'éternel sujet des plaisanteries des incrédules. D'abord ils parlent de cette servitude de quarante années comme des autres. C'est leur continuel argument contre la protection de Dieu accordée à ce peuple, et contre les miracles faits en sa faveur. Jamais, disent-ils, on ne vit rien de plus injurieux à la divinité que de faire son peuple toujours esclave. Et il n'y a pas de plus mauvaise excuse que d'imputer son esclavage à ses péchés ; car ces vainqueurs étaient des idolâtres beaucoup plus pécheurs encore, s'il est possible. On répond que Dieu châtiait ses enfants plus sévérement qu'un autre peuple ; parce qu'ayant plus fait pour eux ils étaient plus criminels. Le rasoir qui ne devait point passer sur la tête de Samson forme une petite difficulté. On ne rasait point les juifs ; ils portaient tous leurs cheveux. On consacrait quelquefois une petite partie de ses cheveux à tous les dieux de l'antiquité. On mettait un peu de ces cheveux sur les tombeaux. Et pour se couper les cheveux il semble qu'il fallait plutôt des ciseaux qu'un rasoir. Cependant, on se rasait entiérement chez presque toutes les nations, quand on venait remercier les dieux d'être échappé d'un grand péril. La plupart de ces coutumes viennent d'égypte, où les prêtres étaient rasés. Les nazaréens chez les juifs ne se rasaient point la tête pendant le temps de leur nazaréat ; mais ils se rasaient le premier jour de cette consécration. Or ici il est dit que Samson ne se rasa jamais. C'était donc une sorte de nazaréat différente de celui qui était en usage. Sa force

singuliere pour laquelle il était si renommé, consistait en ses cheveux. L'ancienne fable du cheveu de Nisus roi de Mégare, et de Corneto fille de Ptérélas, est, selon nos critiques, la source dans laquelle une partie de l'histoire de Samson est puisée. Ils croient que le reste est pris de la fable d'Hercule, qui eût autant de force que Samson, et qui succomba comme lui à l'amour des femmes. Le pere Pétau fait naître Hercule douze cents quatre-vingt-neuf ans avant notre ère ; et il ne paraît pas vraisemblable à nos critiques que l'histoire de Samson ait été écrite auparavant. C'est sur quoi ils fondent leur sentiment, que toutes les histoires juives, comme nous l'avons déjà dit, sont évidemment prises, et grossiérement imitées des anciennes fables qui avaient cours dans le monde. Le même Pétau, qui fait naître Hercule 1289 ans avant notre ère, ne fait commencer les exploits de Samson que 1135 ans avant la même ère. Supposé qu'il eût commencé à vingt-cinq ans, il serait donc né en onze cent-dix. Hercule était donc né cent soixante et dix-neuf ans avant Samson. Il est donc démontré, selon ces critiques, que la fable de Samson, trahi par les femmes, est une imitation de la fable d'Hercule. Les sages commentateurs répondent, qu'il est possible que les deux avantures soient vraies, et que l'une ne soit point prise de l'autre ; que dans tous les pays on a vu des hommes d'une force extraordinaire, et que plus on est vigoureux plus on se livre aux femmes, et qu'alors on abrege ses jours.

25. ↑ le curé Mêlier s'emporte à son ordinaire contre cette histoire sacrée, et plus violemment encore que contre les autres. " quelle pitoyable sottise, dit-il, de commencer la vie de Samson, nazaréen, particuliérement consacré au dieu des juifs, par la contravention la plus formelle à la loi juive ! Il était rigoureusement défendu aux juifs d'épouser des étrangeres, et encore plus d'épouser une philistine. Cependant Manué et sa femme, qui ont consacré Samson dès sa naissance, lui donnent une philistine en mariage, et cela dans une prétendue ville de Thamnatha qui n'a jamais existé. Je voudrais bien savoir comment des philistins pouvaient s'abaisser jusqu'à donner leurs filles à un de leurs esclaves ! "

26. ↑ Mêlier trouve l'avanture du lion aussi ridicule que le mariage à Thamnatha. Il dit que les abeilles qui font ensuite du miel dans la gueule de ce lion sont la chose du monde la plus impertinente ; que les abeilles ne font jamais leur cire et leur miel que dans des ruches ; qu'elles ne bâtissent leurs ruches que dans les creux des arbres, et qu'il faut une année entiere pour qu'on trouve du miel dans ces ruches ; qu'elles ont une aversion insurmontable pour les cadavres, et que l'auteur de ce misérable conte était aussi ignorant que Don Calmet, qui rapporte sérieusement la fable des abeilles nées du cuir d'un taureau. Quand on a

de telles impertinences à commenter, dit Mêlier, il ne faut point les commenter, il faut se taire.

27. ↑ il parle avec la même indécence de l'avanture des trois cents renards. Elle lui paraît un conte absurde, qui ne saurait même amuser les enfants les plus imbécilles. Calmet a beau dire que la populace de Rome fesait courir un renard avec un flambeau allumé sur le dos. Bochart a beau dire que cet amusement de la canaille était une imitation de l'avanture des renards de Samson. Mêlier n'en démord point ; il soutient qu'il est impossible de trouver à point nommé trois cents renards et de les attacher ensemble par la queue ; qu'il faudrait un temps trop considérable pour trouver ces trois cents renards, et qu'il n'y a point de renardier qui pût attacher ainsi trois cents renards. Si on trouvait, dit-il, un pareil conte dans un auteur profane, quel mépris n'aurait-on pas pour lui ?
28. ↑ la machoire d'âne avec laquelle Samson tue mille philistins ses maitres, est ce qui enhardit le plus Mêlier dans ses sarcasmes aussi insolents qu'impies. Il va jusqu'à dire (nous le répétons avec horreur) qu'il n'y a de machoire d'âne dans cette fable que celle de l'auteur qui l'inventa. Nous répondrons à la fois à toutes les criminelles injures de ce mauvais prêtre à la fin de cet article de Samson.
29. ↑ cet indigne curé se moque de la fontaine que Dieu fait sortir d'une dent molaire, comme de tout le reste. Il dit qu'un mauvais roman, dépourvu de raison, n'en est pas plus respectable pour avoir été écrit par un juif inconnu ; que la légende dorée et le pédagogue chrétien n'ont aucun miracle qui approche de cette foule d'absurdités.
30. ↑ les portes de Gaza emportées par Samson sur ses épaules achevent d'aigrir la bile de cet homme. Et sur ce que le lieu d'Hébron est à douze lieues de la ville de Gaza, il nie qu'un homme puisse pendant la nuit y porter les portes d'une ville depuis minuit, temps auquel Samson s'éveilla, jusqu'au matin, fut-ce pendant l'hiver. Nous répondons qu'il n'est point dit qu'il les porta en une seule nuit ; que s'il aima une courtisane, c'est de cela même que Dieu le punit. Nous n'avons pas parlé de la critique que fait Mêlier, de Samson reconnu pour juge des hébreux tandis qu'ils étaient esclaves. Cette critique porte trop à faux. Les philistins pouvaient très bien permettre aux juifs de se gouverner selon leurs loix, quoique dans l'esclavage. C'est une chose dont on a des exemples. Pour les prodiges étonnants opérés par Samson, ce sont des miracles qui montrent que Dieu ne veut pas abandonner son peuple. Nous avons dit vingt fois, que ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivait fréquemment dans ces temps-là. Nous croyons cette réponse suffisante.
31. ↑ l'histoire de Michas semble entiérement isolée. Elle ne tient à aucun des événements précédents. On voit seulement qu'elle fut écrite du temps

des rois juifs, ou après ces rois par quelque lévite, ou par quelque scribe. C'est une des plus singulieres du canon juif, et des plus propres à faire connaître l'esprit de cette nation avant qu'elle eut une forme réguliere de gouvernement. Nous ne nous arrêterons point à concilier les petites contradictions du texte. Mais nous remarquerons avec l'abbé Tilladet, que Michas et sa mere font des dieux, des idoles sculptées, et tombent précisément dans le même péché qu'Aaron et les israëlites, sans que le dieu d'Israël y fasse la moindre attention. Il croit que ce n'est point un lévite qui a écrit cette histoire, parce que, dit-il, s'il avait été lévite, il aurait marqué au moins quelque indignation contre un tel sacrilege. Le savant Fréret pense que chaque livre fut écrit en différents temps par différents lévites ou scribes, qui ne se communiquaient point leurs ouvrages ; et même que l'avanture de Michas peut fort bien avoir été écrite avant que la genese et l'exode fussent publics. Sa raison est qu'on trouve ici des avantures à-peu-près semblables à celles de l'exode et de la genese, mais beaucoup moins merveilleuses. Ce qui fait penser que l'auteur de la genese et de l'exode a voulu enchérir sur l'auteur de Michas. Ce sentiment du docte Fréret nous semble trop téméraire ; mais il est très vraisemblable que la horde juive, qui erra si longtemps dans les déserts et dans les rochers, se fit de petits dieux et de petites idoles mal sculptées avec des instruments grossiers, et que chaque famille avait ses idoles dans sa maison, comme Rachel avait les siennes. Ce fut l'usage de presque tous les peuples, comme nous l'avons déjà observé.

32. ↑ selon Fréret cette histoire, très-curieuse, prouve que de tout temps il y eut des peres de famille qui voulurent avoir chez eux des especes de chapelains et d'aumoniers. Il prétend avec plusieurs autres, que l'esclavage où les juifs étaient réduits dans la terre de Canaan, n'était pas un esclavage tel que celui qu'on essuie à Maroc et dans les pays d'Alger et de Tunis ; que c'était une espece de main morte ; telle qu'elle a été établie dans toutes les provinces chrétiennes. Il était permis à ces hordes hébraïques de cultiver les terres ; et ils en partageaient les fruits avec leurs maîtres. Ainsi il pouvait y avoir quelques familles riches parmi ces esclaves, qui dans la suite des temps s'emparerent d'une partie du pays, et se firent des chefs que nous nommons rois. La veuve Michas et ses enfans étaient des paysans à leur aise. Il est naturel qu'un lévite pauvre, et n'ayant point de profession, ait couru le pays pour chercher à gagner du pain. Ce jeune lévite était un des esclaves demeurants à Bethléem petit village auprès du village de Jérusalem, dans le pays des jébuséens ; et il est à croire que les hébreux n'avaient jamais eu en ce temps-là aucune terre en propre. Bethléem et Jérusalem sont, comme on sait, le

plus mauvais pays de la Judée. Ainsi il n’est pas étonnant que ce lévite allât chercher fortune ailleurs.

33. ↑ il est assez difficile de comprendre comment la horde hébraïque, dispersée et esclave dans ces pays, osoit envoyer des espions à Laïs, qui était une ville appartenante aux sidoniens. Mais enfin la chose est possible. Les esclaves des romains firent de bien plus grandes entreprises sous leur chef et compagnon Spartacus. Les mains-mortables d’Allemagne, de France et d’Angleterre ; prirent plus d’une fois les armes contre ceux qui les avaient asservis. La guerre des paysans d’Allemagne, et sur-tout de Munster, est mémorable dans l’histoire. C’est-là, dit Fréret, le dénouement de toutes les difficultés de l’histoire juive. Les hébreux errerent très long-temps dans la Palestine. Ils furent manœuvres, régisseurs, fermiers, courtiers, possesseurs de terres mains mortables, brigands, tantôt cachés dans des cavernes, tantôt occupant des défilés de montagnes ; et enfin cette vie dure leur ayant donné un tempérament plus robuste qu’à leurs voisins, ils acquirent en propre, par la révolte et par le carnage, le pays où ils n’avaient été d’abord reçus que comme les savoyards qui vont en France, et comme les limousins et les auvergnacs qui vont faire les moissons en Espagne. Cette explication du docte Fréret serait très plausible, si elle n’était pas contraire aux livres saints. L’écriture n’est pas un ouvrage qui puisse être soumis à la raison humaine.

34. ↑ il n’est donc point absolument contre la vraisemblance que six cents hommes des hordes hébraïques aient passé en pleine paix par les défilés continuels des montagnes de la Palestine, pour aller faire un coup de main sur les frontieres des sidoniens, et piller la petite ville de Laïs. Chemin fesant ils trouvent le prêtre de la famille de Michas : ce prêtre se disait devin ; et telles sont les contradictions de l’esprit humain, que presque tous les voleurs sont superstitieux. Les bandits qui ravageaient l’Italie dans les derniers siecles, ne manquerent jamais de faire dire des messes pour le succès de leurs entreprises. Les corses en dernier lieu se confessaient avant d’aller assassiner leur prochain ; et ils avaient toujours un prêtre à leur tête dans leurs brigandages. Les six cents voleurs juifs prirent donc le lévite de Michas, et ses ornements sacrés. Michas court après ses dieux, comme Laban après les siens lorsque sa fille Rachel les lui vola. Nous avons observé qu’énée, en fuyant de Troye vers le temps où le livre de Michas fut écrit, ne manqua pas d’emporter ses petits dieux avec lui. Il y a de très grandes ressemblances dans toute l’histoire ancienne. L’auteur sacré n’approuve ni Michas, ni son lévite, ni la tribu de Dan.

35. ↑ il est étrange, dit l'abbé de Tilladet, que la horde juive, dès qu'elle prend une ville ou un village, mette tout à feu et à sang, massacre tous les hommes, toutes les femmes mariées, tous les bestiaux, et brûle tout ce qui pouvait leur servir dans un pays dont ils étaient sûrs d'être un jour les maîtres, puisque Dieu le leur avait promis par serment. Il y a non-seulement une barbarie abominable à tout égorger, mais une folie incompréhensible à se priver d'un butin dont ils avaient un besoin extrême. Nous répondrons à l'objection pressante de Mr l'abbé de Tilladet, que sans doute les juifs ne brûlaient que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, comme maisons et meubles qui n'étaient pas à leur usage, mais qu'ils emmenaient avec eux les filles, les vaches, les moutons et les chevres, avec quoi ils se retiraient dans les cavernes profondes qui sont si communes dans ces montagnes, et qui peuvent tenir jusqu'à quatre à cinq mille hommes. S'ils égorgeoient jusqu'aux filles dans Jérico, c'était par un ordre exprès du seigneur, qui voulait punir Jérico.
36. ↑ il faut toujours un prêtre à ces voleurs. Mais ce que Mr l'abbé de Tilladet ne peut croire, c'est qu'un petit-fils de Mosé fût lui-même grand-prêtre des idoles dans une caverne de scélérats. Cela seul, dit-il, serait capable de lui faire rejeter du canon ce livre de Michas. Cela montre, dit Fréret, la décadence trop ordinaire dans les grandes familles. Le fils du roi Persée fut greffier dans la ville d'Albe ; et nous avons vu les descendants des plus grandes maisons demander l'aumone. Le texte dit que l'idole de Michas demeura dans la tribu de Dan jusqu'à la captivité, pendant que la maison de Dieu était à Silo. Silo était un petit village, qui appartint depuis à la tribu d'éphraïm. La maison de Dieu dont il est parlé ici, est le cofre, ou l'arche, le tabernacle du seigneur. Il faut donc que les hébreux, esclaves alors, eussent obtenu des maîtres du pays la permission de mettre leur arche dans un de leurs villages. Cette permission même, dit Mr Fréret, serait le comble de leur avilissement. Des gens pour qui Dieu avait ouvert la mer Rouge et le Jourdain, et arrêté le soleil et la lune en plein midi, pouvaient-ils ne pas posséder une superbe ville en propre, dans laquelle ils auraient bâti un temple pour leur arche ? On répond que ce temple fut en effet bâti plusieurs années après dans Jérusalem, et qu'un siecle de plus ou de moins n'est rien dans les conseils éternels de la providence. Il est difficile d'entendre le sens de l'auteur sacré, quand il dit que l'idole de Michas resta dans la tribu de Dan jusqu'au temps de la captivité. Plusieurs commentateurs croient que l'avanture de Michas arriva immédiatement après Josué. Or Josué mourut selon le comput hébraïque l'an du monde 2561 ; et la grande captivité fut achevée par le roi Salmanazar en l'an 3283. Les idoles de Michas et leur service seraient donc dans la tribu de Dan sept cents vingt-deux ans. Cette histoire,

comme on voit, n’est pas sans de grandes difficultés ; et la seule soumission aux décisions de l’église peut les résoudre. Ce qu’on peut recueillir de ces histoires détachées, qui semblent toutes se contredire, c’est que le culte hébraïque ne fut jamais uniforme ni fixé jusqu’au temps d’Esdras.

37. ↑ l’histoire du lévite et de sa femme ne présente pas moins de difficultés. Elle est isolée comme la précédente, et rien ne peut indiquer en quel temps elle est arrivée. Ce qui est très extraordinaire, c’est qu’on y trouve une avanture à-peu-près semblable à une de celles qui sont consignées dans la genese ; et c’est ce que nous allons bientôt examiner. Le lévite qui arrive dans Gabaa, et avec qui les gabaïtes ont la brutalité de vouloir consommer le péché contre nature, semble d’abord une copie de l’abomination des sodomites qui voulurent violer deux anges. Nous verrons ces deux crimes infâmes punis, mais d’une maniere différente. Le Lord Bolingbroke en prend occasion d’invectiver contre le peuple juif, et de le regarder comme le plus exécrable des peuples. Il dit qu’il était presque pardonnable à des grecs voluptueux, à de jeunes gens parfumés, de s’abandonner dans un moment de débauche à des excès très-condamnables, dont on a horreur dans la maturité de l’âge. Mais il prétend qu’il n’est gueres possible qu’un prêtre marié, et par conséquent ayant une grande barbe à la maniere des orientaux et des juifs, arrivant de loin sur son âne accompagné de sa femme, et couvert de poussiere, pût inspirer des desirs impudiques à toute une ville. Il n’y a rien, selon lui, dans les histoires les plus révoltantes de toute l’antiquité, qui approche d’une infamie si peu vraisemblable. Encore les deux anges de Sodome étaient dans la fleur de l’âge, et pouvaient tenter ces malheureux sodomites. Ici les gabaïtes prennent un parti que les sodomites refuserent. Loth proposa ses deux filles aux sodomites qui n’en voulurent point. Mais les gabaïtes assouvissent leur brutalité sur la femme du prêtre, au point qu’elle en meurt. Il est à croire qu’ils la battirent après l’avoir déshonorée, à moins que cette femme ne mourût de l’excès de la honte et de l’indignation qu’elle dut ressentir, car il n’y a point d’exemple de femme qui soit morte sur le champ de l’excès du coït. La maison du lévite, dans laquelle le lévite ramena le cadavre sur son âne, était devers la montagne d’éphraïm, et sa femme était du village de Bethléem ; on ne sait s’il rapporta sa femme à Bethléem ou à éphraïm.

38. ↑ l’idée d’envoyer un morceau du corps de sa femme à chaque tribu, est encore sans exemple, et fait frémir. Il fallut donc envoyer douze messagers chargés de ces horribles restes. Mais où étaient alors ces douze tribus ? On croit que cette scene sanglante se passa pendant une des servitudes des juifs. Et puisque cette histoire du lévite est placée dans le

canon après celle de Michas, il faut qu'elle soit du temps de la derniere servitude, qui dura quarante ans. Mais nous verrons dans ce systême une difficulté presque insurmontable.

39. ↑ si cette aventure arriva durant la grande servitude de quarante ans, on est embarrassé de savoir comment les douze tribus s'assemblerent, et comment leurs maîtres le souffrirent. C'était naturellement aux possesseurs du pays qu'on devait s'adresser pour punir un crime commis chez eux. C'est le droit de tous les souverains, dont ils ont été extrêmement jaloux dans tous les temps. Le texte donne vingt-cinq mille combattants à la tribu de Benjamin qui prit le parti des coupables, et quatre cents mille combattants aux onze autres tribus. En supposant la population égale, chaque tribu aurait eu trente-cinq mille quatre cents seize soldats. Et en ajoutant les vieillards, les femmes et les enfants, chaque tribu devait être composée de cent quarante un mille six cents soixante et quatre personnes, qui font pour les douze tribus un million, six cents quatre-vingt-dix-neuf mille, neuf cents soixante et huit personnes. Or, pour qu'on tînt en servitude un nombre si prodigieux d'hommes, parmi lesquels il y en avait quatre cents vingt-cinq mille en armes, il aurait fallu au moins huit cents mille hommes en armes pour les contenir. Et comment les maîtres laissent-ils des armes à leurs esclaves ? Quand il est dit au livre des rois chap xiii, que les philistins ne permettaient pas aux juifs *d'avoir un seul forgeron, de peur qu'ils ne fissent des épées et des lances, et que tous les israélites étaient obligés d'aller chez les philistins pour faire éguiser le soc de leurs charrues, leurs hoyaux, leurs cognées et leurs serpettes* . Cette difficulté est grande. Nous ne dissimulons rien.

40. ↑ on est encore étonné ici que le seigneur protegeât les benjamites qui étaient du parti le plus coupable, contre tous les israélites qui étaient du parti le plus juste.

41. ↑ on est étonné bien davantage, qu'après avoir marché une seconde fois par l'ordre exprès de Dieu, les israélites soient battus une seconde fois, et qu'ils perdent dix-huit mille hommes. Mais aussi, ils sont ensuite entiérement vainqueurs. Tout ce qui peut faire un peu de peine, c'est le nombre effroyable d'israélites égorgés par leurs freres, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à ces guerres intestines.

42. ↑ il semble que les benjamites, qui n'étaient que vingt-cinq mille en armes, en aient pourtant perdu cinquante mille. Mais on peut aisément entendre que le texte parle d'abord en général de vingt-cinq mille hommes tués, et dit ensuite en détail comment ils ont été tués.

43. ↑ ceux qui nient la possibilité de tous ces événements, doivent pourtant convenir que le caractere des juifs est bien marqué dans cette douleur

qu’ils ressentent au milieu de leurs victoires, de voir qu’une de leurs tribus court risque d’être anéantie. Ce qui auroit détruit les prophéties et les prédictions de l’empire des douze tribus sur la terre entiere. La destruction de la ville de Gabaa, de tous les hommes et de toutes les bêtes, selon leur coutume, ne les effarouche pas ; mais la perte d’une de leurs tribus les attendrit. Rien n’est plus naturel dans une nation qui espérait que ses douze tribus asserviraient un jour toute la terre.

44. ↑ cette maniere de repeupler une tribu a paru bien singuliere à tous les critiques. Tout le peuple juif est ici supposé égorger tous les habitans d’une de ses propres villes, pour donner des filles à ses ennemis. On massacre les meres pour marier leurs filles. Le curé Mêlier dit, que ces fables de sauvages feroient dresser les cheveux à la tête si elles ne fesaient pas rire. Nous avouons que cet expédient pour rétablir la tribu de Benjamin est d’une barbarie singuliere ; mais Dieu ne l’ordonna pas. Ce n’est point à lui qu’on doit s’en prendre de tous les crimes que commet son peuple. Ce sont des temps d’anarchie. Les critiques insistent ; ils disent que Dieu fut consulté pendant cette guerre, que son arche y étoit présente : mais on ne trouve point dans le texte que Dieu ait été consulté quand ils tuerent tous les habitans de Jabès avec toutes les femmes et les petits enfants.

45. ↑ nous ne savons comment excuser cette nouvelle maniere de completter le nombre des six cents filles qui manquaient aux benjamites. C’est précisément devant l’arche qui était à Silo, selon le texte ; c’est dans une fête célebre en l’honneur du seigneur, c’est sous ses yeux que l’on ravit deux cents filles. Les israélites joignent ici le rapt à l’impiété la plus grande. On doit convenir que tout cet amas d’atrocités du peuple de Dieu est difficile à justifier.

RUTH

Dans les jours d’un juge, quand les juges présidaient, il y eut famine sur la terre. Et un homme de Bethléem de Juda voyagea chez les moabites avec sa femme et ses deux enfans. Il s’appellait Hélimélec, et sa femme Noëmi... étant donc venus au pays des moabites, ils y demeurerent... Hélimélec, mari de Noëmi, resta avec ses deux fils... ils prirent pour femmes des filles de Moab, dont l’une s’appellait Orpha et l’autre Ruth. Après la mort des deux fils de Noëmi, elle demeura seule ayant perdu son mari et ses deux fils... elle se mit en chemin avec ses deux brus pour revenir du pays des moabites dans sa patrie...[1]. ... Orpha s’en retourna, mais Ruth resta avec sa belle-mere. ... Noëmi dit à Ruth : voilà votre sœur qui s’en est retournée à son peuple et à ses dieux ; allez-vous-en avec elle. Ruth lui répondit : j’irai avec vous ; et partout où vous resterez je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre dieu sera mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez... étant donc parties ensemble elles arriverent à Bethléem... c’est ainsi que Noëmi étant revenue avec Ruth la moabite sa bru, retourna à Bethléem quand on moissonnait les orges... or il y avait un parent d’Hélimélec nommé Booz, homme puissant et très-riche[2]. Ruth la moabite dit à sa belle-

mere : si vous le permettez, j’irai glaner dans quelque champ, et je trouverai peut-être quelque pere de famille devant qui je trouverai grace. Noëmi lui répondit : va ma fille. Ruth s’en alla donc glaner derriere les moissonneurs... or il se trouva que le champ où elle glanait appartenait à Booz, parent d’Hélimélec (beau-pere de Ruth)... Booz dit à un jeune-homme chef des moissonneurs : qui est cette fille ? Lequel répondit : c’est cette moabite qui est venue avec Noëmi du pays des moabites... Booz dit à Ruth : écoute fille, ne va point glaner dans un autre champ, mais joins-toi à mes moissonneuses, car j’ai ordonné à mes gens de ne te point faire de peine ; et même quand tu auras soif, bois de l’eau dont boivent mes gens. Ruth tombant sur sa face et l’adorant à terre, lui dit : d’où vient cela que j’ai trouvé grace devant tes yeux, et que tu daignes regarder une étrangere ? Booz lui répondit : on m’a conté tout ce que tu as fait pour ta belle-mere après la mort de ton mari[3], et que tu as quitté tes parents et la terre de Moab où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas... quand l’heure de manger sera venue, viens manger du pain et le tremper dans du vinaigre...[4]. Ruth s’assit donc à côté des moissonneurs, mangea de la bouillie, fut rassasiée et emporta les restes. Elle glana encore ; et ayant battu ses épics d’orge, elle en tira environ trois boisseaux. Et retournant chargée à Bethléem, elle donna à sa belle-mere les restes de sa bouillie... Noëmi dit à sa fille : ma fille, Booz est notre proche parent, et cette nuit il vanera son orge ; lave-toi donc, oins-toi, prends tes plus beaux habits,

et va-t’en à son aire ; et quand Booz ira dormir, remarque bien l’endroit où il dormira ; découvre sa couverture du côté des pieds, et tu demeureras-là ; il te dira ce que tu dois faire. Ruth lui répondit : je ferai ce que vous me commandez... elle alla donc dans l’aire de Booz, et fit comme sa belle-mere avait dit... ... et Booz ayant bu et mangé, étant devenu plus gai s’alla coucher contre un tas de gerbes. Et Ruth vint tout doucement, et ayant levé la couverture aux pieds elle se coucha là[5]. Au milieu de la nuit Booz fut tout étonné de trouver une femme à ses pieds, et lui dit : qui es-tu ? Elle répondit : je suis Ruth ta servante ; étends-toi sur ta servante, car tu es mon proche parent... Booz lui dit : ma fille, Dieu te bénisse ; tu vaux encore mieux cette nuit que ce matin, car tu n’as point été chercher des jeunes gens soit riches, soit pauvres... ne crains rien, car je ferai tout ce que tu as dit, car on sait que tu es une femme de bien... j’avoue que je suis ton parent, mais il y en a un autre plus proche que moi... reste ici cette nuit ; et si demain matin le proche parent veut te prendre, à la bonne heure ; s’il n’en veut rien faire, je te prendrai sans nulle difficulté, comme Dieu est vivant... dors jusqu’au matin... elle se leva avant que le jour parût ; et Booz lui dit : prends bien garde que personne ne sache que tu es venue ici ; étends ta robe, tiens-la des deux mains. Elle étendit sa robe et la tint des deux mains ; et il y mit six boisseaux d’orge, qu’elle emporta à Bethléem.[6]... le proche parent de Ruth n’ayant pas voulu l’épouser, Booz dit à ce proche parent, ôte ton soulier, et le parent ayant ôté son soulier[7]... ... Booz prit Ruth en femme ; il entra en

elle, et Dieu lui donna de concevoir et d’enfanter un fils... ils l’appellerent Obed. C’est lui qui fut pere d’Isaï, pere de David[8].

1. ↑ comme il s’agit dans le livre de Ruth du bisayeul de David, on peut conjecturer aisément le temps où vivait Booz mari de Ruth. Il faut compter quatre générations de lui à David : cela forme environ cent vingt ans ; et la chose doit être arrivée dans le commencement de la grande servitude de quarante ans. Cette histoire est bien différente des précédentes : elle n’a rien de toutes les cruautés que nous avons vues ; elle est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homere, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mere : *j’irai avec vous ; et par-tout où vous resterez je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre dieu sera mon dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez* . Il y a du sublime dans cette simplicité. Les critiques ont beau dire que cet empressement de quitter le dieu de son pere pour le dieu de sa belle-mere marque une indifférence de religion condamnable. Ils ont beau inférer delà que la religion juive, exclusive de toutes les autres, n’était pas encore conformée ; que chaque canton d’Arabie et de Syrie avait son dieu ou son étoile ; qu’il était égal d’adorer le dieu de Moab, ou le dieu de Gaza, ou le dieu de Sidon, ou le dieu des juifs. Quand même on eût pensé ainsi dans ces temps d’anarchie, cela n’empêcherait pas que le discours de Ruth à Noëmi ne méritât les eloges de tous ceux qui ont un cœur sensible.
2. ↑ on voit dans tout ce morceau quelle était cette simplicité de la vie champêtre qu’on menait alors. Mais ce qu’il y a d’étrange et de triste, c’est que cette simplicité s’accorde avec les mœurs féroces dont nous venons de voir tant d’exemples. Ces mêmes peuples chez lesquels il se trouve un aussi bon homme que Booz, et une aussi bonne femme que Ruth, sont pourtant pires que les suivants d’Attila et de Genseric. Tout le petit peuple en-deçà et en-delà du Jourdain, jusqu’aux terres des opulents sidoniens enrichis par le commerce, et jusqu’aux villes florissantes de Damas et de Balbec, étaient habitées par des gens très pauvres et très simples. Booz est appellé un homme puissant et riche parce qu’il a quelques arpents de terre qui produisent de l’orge. Il couche dans sa grange sur la paille ; il vanne son orge lui-même, quoique déjà avancé en âge. Nous avons dit bien souvent que ces temps et ces mœurs n’ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal. Leur esprit n’est

point notre esprit ; leur bon sens n’est point notre bon sens. C’est pour cela-même que le pentateuque, les livres de Josué et des juges, sont mille fois plus instructifs qu’Homere et Hérodote.

3. ↑ il n’y a pas, dira-t-on, une générosité à un homme puissant et très riche, tel que Booz est représenté, de permettre de glaner et de boire de l’eau, à une femme dont on lui a déjà parlé, dont il devait savoir qu’il était parent quoiqu’elle fût moabite. Mais une cruche d’eau était un régal dans ce désert auprès de Bethléem. Et nous avons remarqué que plusieurs voyageurs, et même plusieurs arabes, y sont morts faute d’eau potable. S’il y a quelques ruisseaux comme le torrent de Cédron auprès de Jérusalem, il est à sec dans le temps de la moisson. Tout ce qui environne Bethléem, est une plaine de sable et de cailloux. C’est beaucoup si à force de culture elle produit un peu d’orge.
4. ↑ le meilleur pain qu’on eût dans ce pays-là était fait d’orge et de seigle, qu’on cuisait sous la cendre. On le trempait un peu dans de l’eau et du vinaigre ; ce fut la coutume des peuples d’orient, et même des grecs et des romains ; les soldats n’étaient pas nourris autrement. Ruth, qui était venue à pied du pays de Moab et qui avait passé le grand désert, si elle n’avait pas traversé le Jourdain, ne devait pas être accoutumée à une nourriture fort délicate. Pour peu que l’on ait vu les habitans des Pyrenées et des Alpes, pour peu qu’on ait lu les voyageurs qui ont passé par les monts Krapacs et par le Caucase, on sera convaincu que la moitié des hommes ne se nourrit pas autrement, et que la pauvreté et la grossiéreté, mere de la simplicité, ont toujours été leur partage.
5. ↑ si les critiques trouvent mauvais que Booz, cet homme si puissant et si riche, s’aille coucher contre un tas de gerbes, ou sur un tas de gerbes, comme font encore nos manœuvres après la moisson ; ils trouvent encore plus mauvais que Ruth aille se coucher tout doucement dans le lit de Booz. Si ce Booz, disent-ils, devait en qualité de parent épouser cette Ruth, c’était à Noëmi sa mere à faire honnêtement la proposition du mariage ; elle ne devait pas persuader à sa bru de faire le métier de coureuse. De plus, Noëmi devait savoir qu’il y avait un parent plus proche que Booz. C’était donc à ce parent plus proche que l’on devait s’adresser.
6. ↑ le conseil que donne Booz à Ruth de se lever avant le jour, et de prendre garde qu’on ne la voie, fait croire qu’au moins Ruth a fait une action plus qu’imprudente. Le texte dit que Booz était devenu plus gai après avoir bu. Cette circonstance, jointe à la hardiesse de cette femme de s’aller mettre dans le lit d’un homme, peut faire penser que le mariage fut consommé avant d’avoir été proposé. Nos mœurs ne sont pas plus chastes, mais elles sont plus décentes. Il semble que les six boisseaux

d’orge soient une récompense des plaisirs de la nuit : mais quelle récompense que de l’orge dans son tablier ! Notre réponse à ces censures est, qu’il se peut très bien que Booz n’ait rien fait à Ruth cette nuit là, et que le conseil de s’évader avant le jour n’ait été qu’une précaution pour dérober Ruth aux railleries des moissonneurs.

7. ↑ la loi portée dans le deuteronome, chap 25, était, qu’une femme veuve, que le frere de son mari refusait d’épouser, était en droit de le déchausser et de lui cracher au visage. Mais c’était à la femme seule à s’acquitter de cette cérémonie. Et on ne pouvait cracher qu’au visage de son beaufrere. Il devait épouser sa belle-sœur. Et il n’est point dit qu’un autre parent dût l’épouser. Il n’est pas permis parmi les catholiques romains d’épouser la veuve de son frere, à moins d’une dispense du pape. On sait que le pape Clément Vii fut cause du schisme de l’Angleterre, pour n’avoir pas voulu souffrir les prétendus remords du roi Henri Viii d’avoir épousé sa belle-sœur ; et que le pape Alexandre Vii donna toutes les dispenses qu’on voulut, quand la princesse de Némours reine de Portugal fit casser son mariage avec le roi Alphonse, et épousa le prince Pierre frere d’Alphonse, après avoir détrôné et enfermé son mari.
8. ↑ on trouve extraordinaire que Ruth, dont descendent David et Jesus-Christ, soit une étrangere, une moabite, une descendante de l’inceste de Loth avec ses filles. Cet événement prouve, comme nous l’avons dit, que Dieu est le maître des loix, que nul n’est étranger à ses yeux, et qu’il n’a acception de personne.

ROIS.

LIVRE PREMIERS.

… les enfans d’Héli grand-prêtre étaient des enfans de Bélial qui ne connaissaient point le seigneur, et qui violaient le devoir des prêtres envers le peuple ; car qui que ce fût qui immolât une victime, un valet de prêtre venait pendant qu’on cuisait la chair, tenant à la main une fourchette à trois dents, il la mettait dans la chaudiere, et tout ce qu’il pouvait enlever était pour le prêtre… et si celui qui immolait, lui disait : fesons d’abord brûler la graisse comme de coutume, et puis tu prendras de la viande autant que tu en voudras ; le valet répondait : non tu m’en donneras à présent, ou j’en prendrai par force…[1]. Or Héli était très-vieux ; et il apprit que ses fils fesaient toutes ces choses, et qu’ils couchaient avec toutes les femmes qui venaient à la porte du tabernacle… or le jeune Samuel servoit le seigneur auprès du grand-prêtre Héli… la parole du seigneur était alors très-rare, et il n’y avait point de grande vision… il arriva un certain jour qu’Héli couchait dans son lieu ; ses yeux étaient obscurcis, et il ne pouvait voir…[2]. Samuel dormait dans le temple du seigneur, où était l’arche de Dieu. Et avant que la lampe qui brûlait dans le temple fût éteinte, le seigneur

appella Samuel ; et Samuel répondit : me voici. Il courut aussi-tôt vers le grand-prêtre Héli, et lui dit : me voici, car vous m'avez appellé. Héli lui dit : je ne t'ai point appellé ; et il dormit. Le seigneur appella encore Samuel, qui, s'étant levé, courut à Héli, et lui dit : me voici…[3]. Or Samuel ne savait point encore distinguer la voix du seigneur ; car le seigneur ne lui avait point encore parlé… le seigneur appella donc encore Samuel pour la troisieme fois ; il s'en alla toujours à Héli, et lui dit : me voici… le seigneur vint encore, et il l'appella en criant deux fois, Samuel, Samuel !… et le seigneur lui dit : tiens, je vais faire un verbe dans Israël, que quiconque l'entendra les oreilles lui corneront ;… j'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents[4]. Et il arriva dans ces jours que les philistins s'assemblerent pour combattre… et dès le commencement du combat Israël tourna le dos ; et on en tua environ quatre mille. Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on amena l'arche du pacte du seigneur des armées assis sur les chérubins ; et lorsque l'arche du seigneur fut arrivée au camp, tout le peuple jetta un grand cri, qui fit retentir la terre ; et les philistins ayant entendu la voix de ce cri, disaient : quelle est donc la voix de ce cri au camp hébraïque ! Confortez-vous, philistins, soyez hommes, de peur que vous ne deveniez esclaves des hébreux, comme ils ont été les vôtres[5]. Donc les philistins combattirent ; et Israël s'enfuit ; et on tua trente mille hommes d'Israël. L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils du grand-prêtre

Héli, Ophni et Phinée, furent tués… Héli avait alors quatre-vingt-dix-huit ans… et quand il eut appris que l’arche de Dieu était prise, il tomba de son siege à la renverse, et s’étant cassé la tête il mourut… les philistins ayant donc pris l’arche, ils la menerent dans Azot, et la placerent dans leur temple Dagon auprès de Dagon… le lendemain les habitants d’Azot s’étant levés au point du jour, voilà que Dagon était par terre devant l’arche du seigneur. Ils prirent Dagon et le remirent à sa place. Le surlendemain, s’étant levés au point du jour, ils trouverent encore Dagon par terre devant l’arche du seigneur ; mais la tête de Dagon, et ses mains coupées, étaient sur le seuil. Or le trône de Dagon était demeuré en son lieu. Et c’est pour cette raison que les prêtres de Dagon, et tous ceux qui entrent dans son temple, ne marchent point sur le seuil du temple d’Azot jusqu’à aujourd’hui[6]. Or la main du seigneur s’aggrava sur les azotiens, et il les démollit, et il les frappa dans la plus secrete partie des fesses ; et les campagnes bouillirent, et les champs aussi au milieu de cette région, et il naquit des rats ; et il fut fait une grande confusion de morts dans la cité. Or ceux d’Azot, voyant ces sortes de plaies, dirent : que le coffre du dieu d’Israël ne demeure plus chez nous et sur Dagon notre dieu. Et ils assemblerent tous les princes philistins, et ils dirent : que ferons-nous de l’arche du dieu d’Israël ? Les géthéens dirent : qu’on la promene. Et ils promenerent l’arche du dieu d’Israël. Et comme ils la promenaient de ville en ville, la main de Dieu se fesait sur eux, et il tuait grand nombre d’hommes ; et le boyau du fondement sortait à tous les habitants tant grands que petits,

et leur fondement sorti dehors se pourrissait… l'arche du seigneur fut dans le pays des philistins pendant sept mois[7]. Et les philistins firent venir leurs prêtres et leurs prophêtes, et leur dirent : que ferons-nous de l'arche du seigneur ? Dites-nous comment nous la renverrons en son lieu ? Ils répondirent : si vous renvoyez l'arche du dieu d'Israël, ne la renvoyez pas vuide, mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché ;… faites cinq anus d'or, et cinq rats d'or, selon le nombre des provinces des philistins… pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme l'égypte et pharaon endurcirent leur cœur ? Pharaon ayant été puni ne renvoya-t-il pas les hébreux ? Ne s'en allerent-ils pas ?… prenez donc une charrette toute neuve, et deux vaches pleines à qui on n'a pas encore mis le joug, et renfermez leurs veaux dans l'étable. Vous prendrez l'arche du seigneur, et vous la mettrez sur la charrette avec les figures d'or dans un panier pour votre péché ; et laissez aller la charrette afin qu'elle aille… et vous la regarderez aller ; et si elle va à Bethsamès, ce sera le dieu d'Israël qui nous aura fait ces grands maux[8]. Si elle n'y va point, nous saurons que ce n'est pas lui qui nous a frappés, et que tout est arrivé par hazard. Ils firent donc ainsi, et prenant deux vaches qui allaitaient leurs veaux, ils les attelerent à la charrette, et enfermerent leurs veaux dans l'étable ; et ils mirent l'arche de Dieu sur la charrette, et le panier où étaient les rats d'or, et les figures de l'anus et du fondement…[9]. La charrette vint dans le champ de Josué de Betsamès et s'arrêta là. Et il y avait là une grande pierre… et ils couperent les bois de la charrette,

et ils immolerent les deux vaches au seigneur en holocauste. Les lévites déposerent l'arche du seigneur et le panier sur la grande pierre ; et les gens de Betsamès offrirent des holocaustes, et immolerent des victimes au seigneur. … or le seigneur punit de mort ceux de Betsamès, parce qu'ils avaient vu l'arche du seigneur ; et il fit mourir soixante et dix hommes du peuple et cinquante mille de la populace[10]. Et le peuple pleura, parce que le seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie… ils envoyerent donc aux habitants de Cariathiarim ; et ceux de Cariathiarim ramenerent l'arche du seigneur en Gabaa dans la maison d'Abinadab… et l'arche du seigneur demeura donc à Cariathiarim ; et elle y était depuis vingt ans, quand la maison d'Israël se reposa après le seigneur. Il arriva que Samuel, étant devenu vieux, établit ses enfans juges sur Israël… mais ils ne se promenerent point dans ses voies ; ils déclinerent vers l'avarice ; ils reçurent des présents ; ils pervertirent la justice[11]. Ainsi donc, tous les anciens d'Israël assemblés vinrent vers Samuel à Ramatha, et lui dirent : voilà que tu es vieux ; tes enfans ne se promenent point dans tes voies ; donne-nous donc un melch, un *roitelet* , comme en ont tous nos voisins, afin qu'il nous juge. Ce discours déplut dans les yeux de Samuel, parce qu'ils avaient dit, donne-nous un roitelet ; et Samuel pria au seigneur. Et le seigneur lui dit : tu entends la voix de ce peuple qui t'a parlé ; ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi ; ils ne veulent plus que je regne sur eux[12]. C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis que je les ai tirés d'égypte ;

ils m’ont délaissé ; ils ont servi d’autres dieux ; ils t’en font autant. à présent rends-toi à leur voix ; mais apprends-leur, et prédis-leur quels seront les usages de ce roi qui régnera sur eux. Samuel rapporta donc le discours de Dieu au peuple qui lui avait demandé un roi, et lui dit : voyez quel sera l’usage du roi qui vous commandera. Il prendra vos fils pour en faire ses charretiers ; et il en fera des cavaliers ; et il en fera des tribuns et des centurions, et des laboureurs de ses champs, et des moissonneurs de ses bleds, des forgerons pour lui faire des armes et des chariots ; et il fera de vos filles ses parfumeuses, ses cuisinieres et ses boulangeres ; et il prendra vos meilleurs champs, vos meilleures vignes, et vos meilleurs plants d’olivier[13], et les donnera à ses valets. Il prendra la dixme de vos bleds et de vos vignes, pour donner à ses eunuques ; et il prendra vos serviteurs et vos servantes, et vos jeunes gens et vos ânes, et les fera travailler pour lui [14]. Et vous crierez alors contre la face de votre roi ; et le seigneur ne vous exaucera point, parce que c’est vous-mêmes qui avez demandé un roi. Or le peuple ne voulut point entendre ce discours de Samuel, et lui dit : non, nous aurons un roi sur nous ; nous serons comme les autres peuples, et notre roi marchera à notre tête, et il combattra nos combats pour nous. Samuel ayant entendu les paroles du peuple, les rapporta aux oreilles du seigneur ; et le seigneur lui dit : fais ce qu’ils te disent ; établis un roi sur eux. Et Samuel dit aux enfans d’Israël : que chacun s’en retourne dans sa bourgade. Il y avait un homme de la tribu de Benjamin nommé Cis, fort vigoureux ; il avait un fils

appellé Saül, d’une belle figure, et qui surpassait le peuple de toute la tête. Cis pere de Saül avait perdu ses ânesses. Et Cis pere de Saül dit à son fils : prends un petit valet avec toi, et va me chercher mes ânesses. Après avoir cherché, le petit valet dit : voici un village où il y a un homme de Dieu ; c’est un homme noble ; tout ce qu’il prédit arrive infailliblement ; allons à lui, peut-être il nous donnera des indications sur notre voyage… Saül dit au petit valet : nous irons ; mais que porterons-nous à l’homme de Dieu ? Le pain a manqué dans notre bissac, et nous n’avons rien pour donner à l’homme de Dieu[15]. Et le petit valet répondit : voilà que j’ai trouvé le quart d’un sicle par hazard dans ma main ; donnons-le à l’homme de Dieu pour qu’il nous montre notre chemin. Autrefois en Israël ceux qui allaient consulter Dieu se disaient : allons consulter le voyant. Car celui qui s’appelle aujourd’hui prophete s’appellait alors le voyant[16]. Et Saül dit au petit valet : tu parles très bien ; viens, allons. Et ils entrerent dans le bourg où était l’homme de Dieu ; et comme ils montaient la colline du bourg, ils rencontrerent des filles qui allaient puiser de l’eau. Ils dirent à ces filles : y a-t-il ici un voyant ? Les filles lui répondirent : le voilà devant toi ; va vite… or le seigneur avait révélé la veille à l’oreille de Samuel, que Saül arriverait, en lui disant : demain à cette même heure j’enverrai un homme de Benjamin ; et tu le sacreras duc sur mon peuple d’Israël ; et il sauvera mon peuple de la main des philistins, parce que j’ai regardé mon peuple, et que son cri est venu à moi. Samuel ayant donc envisagé Saül, Dieu

lui dit : voilà l’homme dont je t’avais parlé ; ce sera lui qui dominera sur mon peuple. Saül, s’étant donc approché de Samuel au milieu de la porte, lui dit : enseigne-moi, je te prie, la maison du voyant. Samuel répondit à Saül, disant : c’est moi qui suis le voyant ; monte avec moi au lieu haut, afin que tu manges aujourd’hui avec moi ; et je te renverrai demain matin, et je te dirai tout ce que tu as sur le cœur… or Samuel prit une petite fiole d’huile, et il la répandit sur la tête de Saül, et le baisa, et dit : voilà que le seigneur t’a oint en prince ; et tu délivreras son peuple de la main de ses ennemis[17]. Et voici le signe qui t’apprendra que Dieu t’a oint en prince. Tu rencontreras, en t’en retournant, deux hommes près du sépulcre de Rachel ; et ils te diront qu’on a retrouvé tes ânesses ;… tu viendras après à l’endroit nommé colline de Dieu, où il y a garnison philistine ; et quand tu seras entré dans le bourg, tu rencontreras un troupeau de prophetes descendants de la montagne, avec des psaltérions, des flûtes et des harpes ;… et l’esprit du seigneur tombera sur toi, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme… et lorsque Saül fut venu à la colline ; il rencontra une troupe de prophetes ; et l’esprit de Dieu tomba sur lui, et il prophétisa au milieu d’eux. Et tous ceux qui l’avaient vu hier et avant-hier, disaient : qu’est-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül est-il devenu prophete ?[18]. Après cela Samuel assembla le peuple à Masphat ; et il dit aux enfants d’Israël : voici ce que dit le seigneur Dieu d’Israël : j’ai tiré Israël de l’égypte ;… mais aujourd’hui vous avez rejetté votre dieu qui seul vous avait sauvés ;

vous m’avez répondu, non ; vous m’avez dit, donnez-nous un roi. Eh bien, présentez-vous donc devant le seigneur par tribus et par familles… et Samuel ayant jetté le sort sur toutes les tribus et sur toutes les familles, il tomba enfin jusques sur Saül fils de Cis[19]. Samuel prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, qu’il écrivit dans un livre, et la mit en dépôt devant le seigneur…[20]. Environ un mois après, Naas l’ammonite combattit contre Galaad. Et les gens de Jabès en Galaad dirent à Naas : reçois-nous à composition, et nous te servirons. Naas l’ammonite leur répondit : ma composition sera de vous arracher à tous l’œil droit. Les anciens de Jabès lui dirent : accordez-nous sept jours, afin que nous envoyions des messagers dans tout Israël ; et si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à toi. Or Saül *revenant du labourage* ayant fait la revue à Bésech, il trouva que son armée était de trois cents mille hommes des enfans d’Israël, et trente mille de Juda. Le lendemain il divisa son armée en trois corps, et ne cessa d’exterminer Ammon jusqu’à midi…[21]. Alors Samuel dit à tout le peuple d’Israël : vous voyez que j’ai écouté votre voix, comme vous m’avez parlé. Je vous ai donné un roi. Pour moi, je suis vieux, mes cheveux sont blancs… et *il se retira* [22]. Or Saül était le fils de l’année lorsqu’il commença à régner ; et il régna deux ans sur Israël[23]. Les philistins s’assemblerent pour combattre contre Israël avec trente mille chariots de guerre, six mille cavaliers, et une multitude comme le sable de la mer ; et ils se camperent à Machmas, à l’orient de Bethaven[24]. Quand ceux d’Israël

se virent ainsi pressés, ils se cacherent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les citernes[25]. Les autres passerent le Jourdain, et vinrent au pays de Gad et de Galaad… et comme Saül était encore à Galgal, tout le peuple qui le suivait fut effrayé. Saül attendit sept jours selon l'ordre de Samuel ; mais Samuel ne vint point à Galgal : et tout le peuple l'abandonnait. Saül dit donc alors : qu'on m'apporte l'holocauste pacifique. Et il offrit l'holocauste ; et à peine eut-il fini d'offrir l'holocauste, voici que Samuel arriva ; et Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Samuel lui dit : qu'as-tu fait ? Saül lui répondit : voyant que tu ne venais point au jour que tu m'avais dit, et les philistins étant en armes à Machmas, contraint par la nécessité j'ai offert l'holocauste. Samuel dit à Saül : tu as fais follement ; tu n'as pas gardé les commandements du seigneur ; si tu n'avais pas fait cela, le seigneur aurait affermi pour jamais ton regne sur Israël ; mais ton regne ne subsistera point ; le seigneur a cherché un homme selon son cœur, et il l'a destiné à régner sur son peuple, parce que tu n'as pas observé les commandements du seigneur[26]. Samuel s'en alla ; et Saül ayant fait la revue de ceux qui étaient avec lui, il s'en trouva environ six cents[27]. Même il ne se trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Israël. Car les philistins le leur avaient défendu, de peur que les hébreux ne forgeassent une épée ou une lance ; et tous les israélites étaient obligés d'aller chez les philistins pour éguiser le soc de leurs charrues, leurs cognées, leurs hoyaux et leurs serpettes[28]. Et lorsque le jour du combat

fut venu, il ne se trouva pas un hébreu qui eût une épée ou une lance, hors Saül et Jonathas son fils. Un certain jour il arriva que Jonathas, fils de Saül, dit à son écuyer : viens t'en avec moi, et passons jusqu'au camp des philistins. Et il n'en dit rien à son pere… Jonathas monta grimpant des pieds et des mains ; et son écuyer derriere lui… de façon qu'une partie des ennemis tomba sous la main de Jonathas, et son écuyer, qui le suivait, tua les autres. Ils tuerent vingt hommes dans la moitié d'un arpent ; et ce fut la premiere défaite des philistins…[29]. Et les israëlites se réunirent. Saül fit alors ce serment : maudit sera l'homme qui aura mangé du pain de toute la journée, jusqu'à-ce que je me sois vengé de mes ennemis. Et le peuple ne mangea point de pain… en même temps ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Or Jonathas n'avait pas entendu le serment de son pere ; il étendit sa verge qu'il tenait en main, et la trempa dans un rayon de miel ; et l'ayant portée à sa bouche, ses yeux furent illuminés[30]. Saül consulta donc le seigneur, et lui dit : poursuivrai-je les philistins ? Et les livreras-tu entre les mains d'Israël dans ce jour ? Et Dieu ne répondit point… et Saül dit au seigneur : seigneur d'Israël ! Prononce ton jugement ; pourquoi n'as-tu pas répondu aujourd'hui à ton serviteur ? Découvres-nous si l'iniquité est dans moi, ou dans mon fils Jonathas ; et si l'iniquité est dans le peuple, donne la sainteté… Jonathas fut découvert aussi bien que Saül ; et le peuple échappa… et Saül dit : qu'on jette le sort entre moi et mon fils ; et le sort prit Jonathas. Saül dit à Jonathas : dis-moi ce que tu as fait ?

Jonathas répondit : en tâtant j’ai tâté un peu de miel au bout de ma verge ; et voilà que je meurs…[31]. Et le peuple dit à Saül : quoi ! Jonathas mourra, lui qui a fait le grand salut d’Israël ! Cela n’est pas permis. Vive dieu ! Il ne tombera pas un poil de sa tête. Ainsi le peuple sauva Jonathas, afin qu’il ne mourût point…[32]. Après cela Saül se retira ; il ne poursuivit point les philistins, et les philistins se retirerent en leur lieu… et Samuel dit à Saül : le seigneur m’a envoyé pour t’oindre en roi sur le peuple d’Israël, écoute donc maintenant la voix du seigneur ; voici ce que dit le seigneur des armées. Je me souviens qu’autrefois Amalec s’opposa à Israël dans son chemin quand il s’enfuyait d’égypte ; c’est pourquoi marche contre Amalec, frappe Amalec, détruis tout ce qui est à lui, ne lui pardonne point, ne convoite rien de tout ce qui lui appartient, tue tout, depuis l’homme jusqu’à la femme, et le petit enfant qui tette ; [33] le bœuf, la brebis, le chameau, et l’âne. Donc Saül commanda au peuple, et l’ayant assemblé comme des agneaux, il trouva deux cents mille hommes de pieds, et dix mille hommes de Juda… et il marcha à la ville d’Amalec ; et il dressa des embuscades le long du torrent… et Saül frappa Amalec depuis Hévila jusqu’à Sur, vis-à-vis de l’égypte. Et il prit vif Agag roi des amalécites, et tua tout le peuple dans la bouche du glaive… mais Saül et les israélites épargnerent Agag et l’élite des brebis, des bœufs, des béliers, et de ce qu’il y avait de plus beau en meubles et en vêtemens ; ils ne démolirent que ce qui parut vil et méprisable[34]. Alors le verbe du seigneur fut fait à Samuel, disant : je me repens

d’avoir fait Saül roi, parce qu’il m’a abandonné. Samuel en fut enflammé, et cria au seigneur toute la nuit. Donc s’étant levé avant le jour pour aller chez Saül au matin, on lui annonça que Saül était venu sur le mont Carmel, où il s’érigeait un monument, un four triomphal, et que delà il était descendu à Galgal. Samuel vint donc à Saül ; et Saül offrait au seigneur un holocauste des prémices du butin pris sur Amalec. Samuel lui dit : le seigneur t’a oint roi sur Israël ; le seigneur t’a mis en voie, et t’a dit, va, tue tous les pécheurs amalécites, et combats jusqu’à-ce que tout soit tué ; pourquoi donc n’as-tu pas tout tué ?[35]. Obéissance, vaut mieux que victime ; il y a de la magie et de l’idolâtrie à ne pas obéir ; ainsi donc, puisque tu as rejetté la parole de Dieu, Dieu te rejette et ne veut plus que tu sois roi…[36]. Et Samuel se retourna pour s’en aller… mais Saül le prit par le haut de son manteau, qu’il déchira. Et Samuel dit : comme tu as déchiré mon manteau, Dieu déchire aujourd’hui le royaume d’Israël, et le donne à un autre qui vaut mieux que toi… Saül lui dit : j’ai péché, mais au moins rends-moi quelque honneur devant les anciens du peuple… Samuel dit : qu’on m’amene Agag roi d’Amalec ; et on lui amena Agag, qui était fort gras et tout tremblant. Et Samuël lui dit : comme ton épée a ravi des enfants à des meres, ainsi ta mere sera sans enfants parmi les femmes. Et il le coupa en morceaux à Galgal…[37]. Or Samuel vint à Bethléem selon l’ordre du seigneur ; et les anciens de Bethléem tout surpris lui dirent : viens-tu ici en homme pacifique ? Et il répondit : je viens en pacifique pour immoler au seigneur ; purifiez-

vous, et venez avec moi pour que je sacrifie. Samuel purifia donc Isaï et ses enfants, et il les appella au sacrifice… et Samuel dit à Isaï : sont-ce là tous tes enfants ? Isaï lui répondit : il en reste encore un petit qui garde les brebis. Et Samuel dit à Isaï : fais-le venir ; car nous ne nous mettrons à table que quand il sera venu… on l'amena[38] donc. Il était roux et très beau. Et Dieu dit à Samuel : c'est celui-là que tu dois oindre. Samuel prit donc une corne pleine d'huile, et oignit David au milieu de ses freres. Et le soufle du seigneur vint sur David ; et le soufle du seigneur se retira de Saül ; et Dieu envoya à Saül un mauvais esprit…[39]. Et les officiers de Saül lui dirent : tu vois qu'un mauvais soufle de Dieu te trouble ; s'il te plait, tes serviteurs iront chercher un joueur de harpe, afin que, quand le mauvais soufle de Dieu te troublera le plus, il touche de la harpe avec sa main, et qu'il te soulage… Saül dit à ses serviteurs : allez-moi chercher quelqu'un qui sache bien harper. Et l'un de ses serviteurs lui dit : j'ai vu un des fils d'Isaï de Bethléem, qui harpe fort bien ; c'est un jeune homme très fort et belliqueux, prudent dans ses paroles, fort beau, et Dieu est avec lui[40]. Saül fit donc dire à Isaï : envoye-moi ton fils qui est dans les pâturages. Isaï prit aussi-tôt un âne avec des pains, une cruche de vin et un chevreau, et les envoya à Saül par la main de son fils David… Saül aima fort David ; et il le fit son écuyer ; et toutes les fois que le mauvais soufle du seigneur rendait Saül maniaque, David prenait sa harpe, il en jouait, Saül était soulagé, et le soufle malin s'en allait[41]. Cependant les philistins assemblerent toutes leurs

troupes pour le combat. Saül et les enfants d'Israël s'assemblerent aussi. Les philistins étaient sur une montagne, et les juifs étaient d'un autre côté sur une montagne. Et il arriva qu'un bâtard sortit du camp des philistins ; il était de Geth, et il avait six coudées et une palme de haut (douze pieds et demi) ; et il avait des bottes d'airain, et un grand bouclier d'airain sur les épaules. La hampe de sa lance était comme un grand bois des tisserands, et le fer de sa lance pesait six cents sicles (vingt livres) ; et son écuyer marchait devant lui… et il venait crier devant les phalanges d'Israël ; et il disait : si quelqu'un veut se battre contre moi[42], et s'il me tue, nous serons vos esclaves ; mais si je le tue, vous serez nos esclaves… Saül et tous les israélites, entendant le verbe de ce philistin, étaient stupéfaits, et tremblaient de peur. Or David était fils d'un homme d'éphrata, dont il a été parlé ; son nom était Isaï, qui avait huit fils, et qui était fort vieux, et très âgé parmi les hommes. Les trois plus grands de ses fils s'en allerent après Saül pour le combat. David était le plus petit ; et il avait quitté Saül pour venir paître les troupeaux à Bethléem[43]. Cependant ce philistin se présentait au combat le matin et le soir, et resta là debout pendant quarante jours… or Isaï dit à David son fils : tiens, prends un litron de farine d'orge et dix pains, et cours à tes freres dans le camp. Porte aussi dix fromages à leur capitaine, visite tes freres, et vois comme ils se comportent… David se leva dès la pointe du jour, laissa son troupeau à un autre, et s'en alla tout chargé comme son pere lui avait dit, et vint

au lieu de Magala où l’armée s’était avancée pour donner bataille, et qui criait déjà bataille… David, ayant donc laissé au bagage tout ce qu’il avait apporté, courut au lieu de la bataille voir comment ses freres se comportaient[44]. Et comme il parlait encore, voilà que le bâtard nommé Goliath, philistin de Geth, vint recommencer ses bravades ; et tous les israélites qui l’entendaient se mirent à fuir devant sa face en tremblant de peur… et un homme d’Israël se mit à dire : voyez-vous ce philistin qui vient insulter Israël ? S’il se trouve quelqu’un qui puisse le tuer, le roi l’enrichira de grandes richesses et lui donnera sa fille, et sa famille sera affranchie de tout péage en Israël. Et David disait à ceux qui étaient auprès de lui, que donnera-t-on à celui qui tuera ce philistin ? Et le peuple lui répétait les mêmes discours… or ces paroles de David ayant été entendues, furent rapportées au roi. Et Saül l’ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi :[45] que personne n’ait le cœur troublé à cause de Goliath ; car j’irai, moi ton serviteur, et je combattrai ce philistin… et Saül lui dit : tu ne saurais résister à ce philistin, parce que tu n’es qu’un enfant, et qu’il est homme de guerre dès sa jeunesse… et David ajouta : le seigneur, qui m’a délivré de la main d’un lion et de la main d’un ours, me délivrera de la main de ce philistin[46]… Saül dit donc à David : va, et que le seigneur soit avec toi ; et il lui donna ses armes, lui mit sur la tête un casque d’airain, et sur le corps une cuirasse… et David ayant ceint l’épée par-dessus sa tunique, commença à essayer s’il pouvait marcher avec ces armes ; car il n’y était

pas accoutumé. David dit donc à Saül, je ne puis marcher avec ces armes, car je n'en ai pas l'habitude ; et il quitta ses armes. Il prit le bâton qu'il avait coutume de porter ; et il prit dans le torrent cinq pierres, et les mit dans sa panetiere ; et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le philistin. Le philistin s'avança aussi, et s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer. Et lorsqu'il eut regardé David, voyant que c'était un adolescent roux et beau à voir, il le méprisa et lui dit : suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ?… et David mit la main dans sa panetiere, prit une pierre, la lança avec sa fronde, la pierre s'enfonça dans le front du philistin, et il tomba le visage contre terre… David courut, et se jetta sur le philistin, prit son épée, la tira du foureau, le tua, et coupa sa tête[47]. Les philistins voyant que le plus fort d'entre eux était mort, ils s'enfuirent… et David prit la tête du philistin ; il la porta dans Jérusalem, et il mit ses armes dans sa tente… or lorsque Saül avait vu que David marchait contre le philistin, il dit à Abner prince de sa milice : qui est ce jeune homme ? De quelle famille est-il ? Abner lui répondit : vive ton ame, ô roi ! Je n'en sais rien. Le roi lui dit : va l'interroger ; il faut savoir de qui cet enfant est fils… et lorsque David fut retourné du combat après avoir tué le philistin, Abner le présenta au roi tenant en sa main la tête de Goliath… et Saül lui dit : de quelle famille es-tu ? David lui dit : je suis un des fils d'Isaï ton serviteur, de Bethléem[48]. Or quand David revenait après avoir tué le philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël chantant en chœur et dansant au-devant du roi

Saül avec des flûtes, des tambours et des instruments à trois cordes ; elles chantaient dans leurs chansons : Saül en a tué mille, et David dix mille. Cette chanson mit Saül dans une grande colere… le lendemain le soufle malin du seigneur s'empara de Saül ; il prophétisait au milieu de sa maison ; et David jouait de la harpe devant lui comme à l'accoutumée ; et Saül tenait sa lance : il la jetta contre David pour le clouer à la muraille. David se détourna, et évita le coup deux fois…[49]. Le temps étant venu que Saül devait donner Mérob sa fille en mariage à David, il la donna en mariage à Hadriel Molathite. Mais Michol, autre fille de Saül, était amoureuse de David ; cela fut rapporté à Saül, et il en fut bien aise ; car il dit : je lui donnerai celle-ci ; elle lui sera pierre d'achoppement ; elle le fera tomber dans les mains des philistins. Or donc, dit-il à David, tu seras mon gendre à deux conditions… et ensuite il lui fit dire par ses officiers : le roi n'a point besoin de présent de noces pour sa fille ; il ne te demande que cent prépuces des philistins… quelques jours après, David marcha avec ses soldats ; il tua deux cents philistins, et apporta au roi deux cents prépuces, qu'il compta devant lui ; et Saül lui donna sa fille Michol… alors Saül ordonna à Jonathas son fils et à tous ses serviteurs de tuer David ; mais Jonathas aimait beaucoup David, et il lui donna avis que son pere voulait le tuer…[50]. Or il arriva que le soufle malin du seigneur se saisit encore de Saül ; et Saül étant dans sa maison comme David harpait de la harpe, il voulut le clouer contre la muraille avec sa lance ; et David s'enfuit. Saül envoya ses gardes dans la maison de David

pour le tuer le lendemain matin… Michol sa femme le fit sauter par une fenêtre, et il s’enfuit… Michol aussi-tôt prit un téraphim, le coucha dans son lit à la place de David, et lui mit sur la tête une peau de chevre…[51]. David s’enfuit donc et se sauva, et alla trouver Samuel à Ramatha. Cela fut rapporté à Saül, qui envoya des archers pour prendre David. Mais les archers ayant vu une troupe de prophetes qui prophétisaient, et Samuel qui prophétisait par-dessus eux, ils furent saisis eux-mêmes du soufle du seigneur, et ils prophétiserent aussi… Saül en ayant été averti, envoya d’autres archers ; et ils prophétiserent de même. Il en envoya encore, et ils prophétiserent tout comme les autres. Enfin, il y alla lui-même ; et le soufle du seigneur fut sur lui, et il prophétisa pendant tout le chemin… il se dépouilla de ses habits, prophétisa avec tous les autres devant Samuel, et resta tout nud le jour et la nuit. C’est delà qu’est venu le proverbe. Saül est donc aussi devenu prophete…[52]. David s’enfuit donc ; et tous les gens qui étaient mal dans leurs affaires, chargés de dettes, et d’un naturel amer, s’assemblerent autour de lui dans la caverne d’Odolame ; et il fut leur prince. Or il y avait dans le désert de Mahon un homme très riche nommé Nabal, qui possédait sur le Carmel trois mille brebis et mille chevres ; et il fit tondre ses brebis sur le mont Carmel. Sa femme Abigaïl était prudente et fort belle à voir. David envoya dix de ses gens à Nabal lui dire ; nous venons dans un bon jour ; donnez à vos serviteurs et à votre fils David le plus que vous pourrez. Nabal répondit : qui est ce David ? On ne voit que des

serviteurs qui fuient leur maître ; vraiment oui ! J'irai donner mon pain, mon eau et mes moutons, à des gens que je ne connais pas[53] ! Alors David dit à ses garçons : que chacun prenne son épée. Et David prit aussi son épée ; et il marcha vers Nabal avec quatre cents soldats, et en laissa deux cents au bagage. Mais la belle Abigaïl prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons cuits, cinq boisseaux de farine d'orge, cent paquets de raisins secs, et deux cents cabas de figues, et les mit sur des ânes. Abigaïl ayant apperçu David, descendit aussitôt de son âne, tomba sur sa face devant David et l'adora, et lui dit : que ces petits présents, apportés à monseigneur par sa servante pour lui et pour ses garçons, soient reçus avec bonté de monseigneur… David lui répondit : sois bénie toi même ; car sans cela, vive dieu, si tu n'étais venue promptement, Nabal ne serait pas en vie, et il ne serait pas resté un de ses gens qui pût pisser contre les murailles. Or, dix jours après, le seigneur frappa Nabal ; et il mourut… Abigaïl monta vite sur son âne avec cinq servantes à pied ; et David l'épousa le jour-même[54]. David épousa aussi Achinoam ; et l'une et l'autre furent ses femmes. Saül, voyant cela, donna sa fille Michol, femme de David, à Phati. David s'en alla avec six cents hommes chez Achis, philistin, roi de Geth. Akis lui donna la ville de Sicheleg ; et David demeura dans le pays des philistins un an et quatre mois… il fesoit des courses avec ses gens sur les alliés d'Achis à Jésuri, à Jerzi, chez les amalécites. Il tuait tout ce qu'il rencontrait, sans pardonner ni à homme, ni à femme, enlevant brebis, bœufs, ânes, chameaux,

meubles, habits, et revenait vers Achis[55]. Et lorsque le roi Achis lui disait : où as-tu couru aujourd'hui ? David lui répondait : j'ai couru au midi vers Juda… or David ne laissait en vie ni homme ni femme, disant : je les tue, de peur qu'ils ne parlent contre nous. Akis se fiait donc à lui, disant : il fait bien du mal à Israël ; il me sera toujours fidele… et il dit à David : je ne confierai qu'à toi la garde de ma personne…[56]. Or les philistins s'étant assemblés, Saül ayant aussi assemblé ses gens vers Gelboé, et ayant vu les philistins, il trembla de peur. Il consulta le seigneur ; mais il ne lui répondit rien ni par les songes, ni par les prêtres, ni par les prophetes[57]. Et il dit à un de ses gens : va me chercher une femme (une ventrilogue) qui ait un ob, un esprit de Python[58]… la femme lui dit : qui voulez-vous que j'évoque ? Saül lui dit : évoque-moi Samuel[59]. Or comme la femme eut vu Samuel, elle cria d'une voix grande : pourquoi m'as-tu trompée ; car tu es Saül ? Le roi lui dit : ne crains rien ; qu'as-tu vu ? Elle répondit, j'ai vu des dieux montants de la terre. Saül lui dit : comment est-il fait ? Elle dit : c'est un vieillard qui est monté ; il est vêtu d'un manteau. Et Saül vit bien que c'était Samuel ; et il s'inclina la face en terre, et il l'adora. Samuel dit à Saül : pourquoi as-tu troublé mon repos en me fesant évoquer ? Saül lui dit : je suis très-embarrassé ; les philistins me font la guerre ; Dieu s'est retiré de moi ; il n'a voulu m'exaucer ni dans la main des prophetes, ni par les songes ; ainsi je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce que je dois faire[60]. Samuel lui dit : pourquoi m'interroges-tu quand Dieu s'est

retiré de toi ?… il livrera Israël avec toi entre les mains des philistins ; demain toi et tes fils vous serez avec moi[61]. Or la pythonisse avait un veau gras pour la pâques ; elle alla le tuer, prit de la farine, fit des azymes, et donna à souper à Saül[62]. Or les philistins fondirent sur Saül et sur ses enfans, et ils tuerent Jonathas, et Abinadab, et Melchisua, les fils de Saül… et tout le poids du combat fut sur Saül ; et les sagittaires le poursuivirent, et il fut griévement blessé par les sagittaires. Et Saül dit à son écuyer : tire ton épée et acheve-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et ne me tuent en m'insultant. Son écuyer effraié n'en voulut rien faire ; ainsi Saül tira son épée, et tomba sur elle[63].

1. ↑ on ne sait pas quel est l'auteur du livre de Samuel. Le grand Newton croit que c'est Samuel lui-même ; qu'il écrivit tous les livres précédens, et qu'il y ajouta tout ce qui regarde le grand-prêtre Héli et sa famille. Newton, qui avait étudié d'abord pour être prêtre, savait très bien l'hébreu ; il était entré dans toutes les profondeurs de l'histoire orientale : son systême cependant n'a paru qu'une conjecture. Si Samuel n'a pas écrit une partie de ce petit livre, c'est sans doute quelque lévite qui lui était très attaché. Le savant Fréret reproche à l'auteur, quel qu'il soit, un défaut dans lequel aucun historien de nos jours ne tomberait : c'est de laisser le lecteur dans une ignorance entiere de l'état où étoit alors la nation. Il est difficile de savoir quel est le lieu de la scene, quelle étendue de pays possédaient alors les juifs, s'ils étaient encore esclaves ou simplement tributaires des phéniciens nommés philistins. L'auteur paraît être un prêtre, qui n'est occupé que de sa profession, et qui compte tout le reste pour peu de chose. Nous pensons qu'il y avait alors quelques tribus esclaves vers le nord de la Palestine ; et d'autres, vers le midi, seulement tributaires, comme celle de Juda, qui était la plus considérable, et celle de Benjamin, réduite à un très petit nombre : il nous semble que les juifs ne possédaient pas encore une seule ville en propre.
2. ↑ l'auteur ne nous dit point où résidait ce grand-prêtre Héli, que les phéniciens toléroient : il paraît que c'était dans le village appellé Silo, et que l'arche des juifs était cachée dans ce village, qui appartenait encore aux philistins, et dans lequel les juifs avaient permission de demeurer et

d’exercer entr’eux leur police et leur religion. L’auteur fait entendre que les juifs étaient si misérables, que Dieu ne leur parlait plus fréquemment comme autrefois, et qu’ils n’avaient plus de visions : c’était l’idée de toutes ces nations grossieres, que quand un peuple était vaincu, son dieu était vaincu aussi ; et que, lorsqu’il se relevait, son dieu se relevait avec lui.

3. ↑ les critiques téméraires ne peuvent souffrir que le créateur de l’univers vienne appeller quatre fois un enfant pendant la nuit. Milord Bolingbroke traite le lévite, auteur de la vie de Samuel, avec le même mépris qu’il traite les derniers de nos moines, et que nous traitons nous-mêmes les auteurs de la légende dorée et de la fleur des saints ; c’est continuellement la même critique, la même objection ; et nous sommes obligés d’y opposer la même réponse.
4. ↑ Woolston trouve l’auteur sacré excessivement ridicule, de dire que le petit Samuel *ne savait pas encore distinguer la voix du seigneur, parce que le seigneur ne lui avait point encore parlé* . Effectivement on ne peut reconnaître à la voix celui qu’on n’a point encore entendu : c’est d’ailleurs supposer que Dieu a une voix, comme chaque homme a la sienne. Boulanger en tire une preuve que les juifs ont toujours fait dieu corporel, et qu’ils ne le regarderent que comme un homme d’une espece supérieure, demeurant d’ordinaire dans une nuée, venant sur la terre visiter ses favoris, tantôt prenant leur parti, tantôt les abandonnant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, tel, en un mot, que les dieux d’Homere. Il ne nie pas que l’écriture ne donne souvent des idées sublimes de la puissance divine ; mais il prétend qu’Homere en donne de plus sublimes encore, qu’on en trouve de plus belles dans l’ancien Orphée, et même dans les mysteres d’Isis et de Cérès. Ce systême monstrueux est suivi par Fréret, par Du Marsais, et même par le savant abbé De Longue-Rue : mais c’est abuser de son érudition, et vouloir se tromper soi-même, que d’égaler les vers d’Homere aux pseaumes des juifs, et la fable à la bible.
5. ↑ l’auteur sacré ne nous apprend ni comment les hébreux s’étaient révoltés contre les philistins leurs maîtres, ni le sujet de cette guerre, ni quelle place avaient les hébreux, ni où l’on combattit ; il nous parle seulement de trente-quatre mille juifs tués malgré la présence de l’arche. Comment concevoir qu’un peuple esclave, qui a essuyé de si grandes et de si fréquentes pertes, puisse sitôt s’en relever ! Les critiques ont toujours osé soupçonner l’auteur d’un peu d’exagération, soit dans les succès, soit dans les revers ; il vaut mieux soupçonner les copistes d’inexactitude. L’auteur semble beaucoup plus occupé de célébrer Samuel, que de débrouiller l’histoire juive : on s’attend envain qu’il donnera une description fidele du pays, de ce que les juifs en possédaient

en propre sous leurs maîtres, de la maniere dont ils se révolterent, des places ou des cavernes qu'ils occuperent, des mesures qu'ils prirent, des chefs qui les conduisirent : rien de toutes ces choses essentielles ; c'est delà que Mylord Bolingbroke conclut que le lévite, auteur de cette histoire, écrivait comme les moines écrivirent autrefois l'histoire de leurs pays. Nous pouvons dire que Samuel, étant devenu un prophete, et Dieu lui parlant déjà dans son enfance, était un objet plus considérable que les trente mille hommes tués dans la bataille, qui n'étaient que des profanes, à qui Dieu ne se communiquait pas ; et qu'il s'agit dans la ste écriture des prophetes juifs, plus que du peuple juif.

6. ↑ le Lord Bolingbroke fait sur cette avanture des réflexions trop critiques. " la ressource des vaincus, dit-il, est toujours de supposer des miracles qui punissent les vainqueurs. Ces mots, *ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui*, prouvent deux choses, que ce miracle pitoyable ne fut imaginé que longtemps après, et que l'auteur ignorait les coutumes des phéniciens, dont il ne parle qu'au hazard : il ne sait pas que non seulement les phéniciens, les syriens, les égyptiens, les grecs et les romains, consacraient le seuil de tous les temples, qu'il n'était pas permis d'y poser le pied, et qu'on le baisait en entrant dans le temple. " il fait une critique beaucoup plus insultante. Quoi ! Dit-il, Dagon avait un temple ; Ascalon, Acaron, Sidon, Tyr, en avaient ; et le dieu d'Israël n'avait qu'un coffre ; encore ses ennemis l'avaient-ils pris ! Nous avons déjà réfuté cette critique blasphématoire, en fesant voir que le temple du seigneur devait être bâti à Jérusalem dans le temps marqué par la providence, et que c'est par un autre dessein de la providence qu'il fut détruit par les babyloniens ; ensuite par Hérode, qui en bâtit un plus beau ; que le temple d'Hérode fut détruit par les romains ; et que les mahométans ont enfin élevé une mosquée sur la même plateforme, et sur les mêmes fondemens construits par l'iduméen Hérode. Nous n'entrerons point dans la question, que propose Don Calmet, si le grand-prêtre Héli est damné : il n'appartient point aux hommes de damner les hommes. Laissons à Dieu seul ses jugements.

7. ↑ les incrédules, qui ne lisent les livres du canon juif que comme les autres livres, ne peuvent concevoir ni que le seigneur n'eût qu'un coffre pour temple, ni qu'il laissât prendre ce temple par ses ennemis, ni qu'ayant vu prendre ce temple portatif il ne se vengeât qu'en envoyant des rats dans les champs des philistins, et des hémorrhoïdes dans la plus secrete partie des fesses de ses vainqueurs. Mais qu'ils considerent que c'est ainsi à peu-près que le seigneur en usa quand Sara fut enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante-cinq ans, et à l'âge de quatre-vingts-dix ans : il ferma toutes les vulves, toutes les matrices de la cour

d’Abimélech roi d’un désert. Il y a peu de différence entre ce châtiment et celui des philistins. La commune opinion est, que le seigneur donna des hémorrhoïdes aux vainqueurs des juifs. Nous sommes d’un sentiment contraire : les hémorrhoïdes, soit internes soit externes, ne font point tomber le boyau rectum, qui d’ailleurs tombe très rarement. La chûte du fondement est toute une autre maladie.

8. ↑ il est étrange que les prophetes des philistins (peuple maudit) soient ici regardés comme de vrais prophetes ; mais chaque pays avait les siens ; et l’auteur, étant prophete lui-même, respecte son caractere jusques dans les étrangers maudits qui en font profession. Le seigneur inspire quand il veut les prophetes des faux dieux, témoin Balaam, comme il accorde le don des miracles aux magiciens, témoins les magiciens d’égypte Jannès et Mambrès, qui firent les mêmes miracles que Moyse. Les vaches qui ramenerent l’arche sont un espece de miracle : elles vont d’elles-mêmes à Bethsamès, village qui semble appartenir en propre aux hébreux. Il semble que ces vaches fussent prophétesses aussi.
9. ↑ les rats d’or et les anus d’or dans un panier sont les présents que les philistins font au dieu d’Israël leur ennemi. Les critiques prétendent qu’il n’est pas possible de forger une figure qui ressemble au trou qu’on nomme anus plus qu’à tout autre trou rond, et que ces figures ne pouvaient être que de petits cercles, de petits anneaux d’or. Mais qu’importe l’exactitude de la figure ? Un anus mal fait peut servir d’expiation tout aussi bien qu’un anus fait au tour. Il ne s’agit ici que d’une offrande qui marque le respect que le seigneur imposait aux vainqueurs-mêmes de son peuple.
10. ↑ le célebre docteur Kennicot dit que l’évêque d’Oxford et lui *sont bien revenus de leur préjugé en faveur du texte. Les juifs et les chrétiens* , dit-il, *ne se sont point fait scrupule d’exprimer leur répugnance à croire cette destruction de cinquante mille soixante et dix hommes* . Le seigneur ne punit ses ennemis qu’en leur donnant une maladie *dans la plus secrete partie des fesses* , pour avoir pris son arche ; et il tue cinquante mille soixante et dix hommes de son propre peuple pour l’avoir regardée ! Une telle providence semble impénétrable. Nous avons déjà vu tant de milliers de ce peuple tués par ordre du seigneur, que nous ne devons plus nous étonner. Plusieurs savants ont soutenu que ces phrases hébraïques, *Dieu les frappa, Dieu les fit mourir de mort, Dieu les arma, Dieu les conduisit,* signifient simplement, *ils moururent, ils s’armerent, ils allerent ;* c’est ainsi que dans l’écriture un *vent de Dieu* veut dire un *grand vent* , une *montagne de Dieu* , une *grande montagne* . Mais cette explication ne résout pas la difficulté : on demande toujours, pourquoi ces cinquante mille soixante et dix hommes moururent subitement ?

Calmet, il faut l'avouer, ne dit rien de satisfaisant. Convenons qu'il y a dans l'écriture bien des passages qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre : il est bon de nous humilier.

11. ↑ il est manifeste que les enfants de Samuel furent aussi corrompus que les enfants d'Héli son prédécesseur : cependant Samuel conserva toujours son pouvoir sur le peuple.
12. ↑ ce peuple lui demande enfin un roi ; et Samuel fait dire expressément à Dieu, *ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi* . On fait sur cette parole de Dieu une difficulté : il est certain, dit le docteur Arbutnoth, que Dieu pouvait gouverner aussi aisément son peuple par un roi que par un prêtre ; ce roi pouvait lui être aussi subordonné que Samuel ; la théocratie pouvait également subsister. Mr Huet, petit-neveu de l'évêque d'Avranches, que nous connaissons sous le nom de Hut, établi en Angleterre, dit dans son livre intitulé *the man after god's own heart* , qu'il est évident que Samuel voulait toujours gouverner ; qu'il fut très fâché de voir que le peuple voulait un roi ; que toute sa conduite dénote un fourbe ambitieux et méchant. Il n'est pas permis d'avoir cette idée d'un prophete, d'un homme de Dieu. M Huet le juge selon nos loix modernes : il le faut juger selon les loix juives, ou plutôt ne le point juger. Nous en parlerons ailleurs.
13. ↑ cette énumération de toutes les tyrannies qu'un roi peut exercer sur son peuple, semble prouver que M Huet pourroit être excusable de penser que Samuel voulait inspirer au peuple de l'horreur pour la royauté, et du respect pour le pouvoir sacerdotal. C'est, dit Arbuthnoth, le premier exemple des querelles entre l'empire, et le sacerdoce. *Samuel*, dit-il,… etc. Il est vrai que dans une histoire profane la conduite du prêtre Samuel pourrait être un peu suspecte ; mais elle ne peut l'être dans un livre canonique.
14. ↑ *pour donner à ses eunuques*, semble marquer qu'il y avoit déjà des eunuques dans la terre de Canaan, ou que du moins les princes voisins fesaient châtrer des hommes pour garder leurs femmes et leurs concubines. Cet usage barbare est bien plus ancien, s'il est vrai que les pharaons d'égypte eurent des eunuques du temps de Joseph. Ceux qui pensent que tous les livres de la ste écriture, jusqu'au livre des rois inclusivement, ne furent écrits que du temps d'Esdras, disent que les rois de Babylone furent les premiers qui firent châtrer des hommes, après qu'on eut châtré les animaux pour rendre leur chair plus tendre et plus délicate. Les empereurs chrétiens ne prirent cette coutume que du temps de Constantin.
15. ↑ les incrédules prétendent que ce seul passage prouve que les prêtres et les prophetes juifs n'étaient que des gueux entiérement semblables à nos

devins de village, qui disaient la bonne avanture pour quelque argent, et qui fesaient retrouver les choses perdues. Mylord Bolingbroke, M Mallet, son éditeur, et M Huet, en parlent comme des charlatans de smithfields. Don Calmet, bien plus judicieux, dit, que si on leur donnait de l'argent ou des denrées, c'était uniquement par respect pour leur personne.

16. ↑ ces messieurs prennent occasion de ce demi-sicle, de ce schelling donné par un petit garçon gardeur de chevres au prophete Samuel, pour couvrir de mépris la nation juive. Saül et son valet demandent dans un petit village la demeure du voyant, du devin qui leur fera retrouver deux ou trois ânesses, comme on demande où demeure le savetier du village. Ce nom de devin, de voyant, qu'on donnait à ceux qu'on a depuis nommé prophetes, ces huit ou neuf sous présentés à celui qu'on prétend avoir été juge et prince du peuple, sont selon ces critiques les témoignages les plus palpables de la grossiere stupidité de l'auteur juif inconnu. Les sages commentateurs pensent tout le contraire : la simplicité du petit gardeur de chevres n'ôte rien à la dignité de Samuel ; s'il reçoit huit sous d'un petit garçon, cela ne l'empêchera pas d'oindre deux rois et d'en couper un troisieme par morceaux ; ces trois fonctions annoncent un très grand seigneur.

17. ↑ le savant Don Calmet examine d'abord, si l'huilier que Samuel avait dans sa poche, était un pot de terre, un godet, ou une fiole de verre ; quoique les juifs ne connussent point le verre ; et il ne résout point cette question. Non seulement Samuel a une révélation que les ânesses de Saül sont retrouvées, mais il répand une bouteille d'huile sur la tête de Saül en signe de sa royauté ; et c'est delà que tout roi juif s'est depuis nommé oint, christ, dans les traductions grecques, et que les juifs ont appellé les grands rois, de Babylone, et de Perse, du nom d'oint, de christ, d'oint du seigneur, christ du seigneur. Il est dit dans le lévitique, qu'Aaron, tout prévaricateur, tout apostat qu'il était, fut oint par Mosé en qualité de grand-prêtre. Il se peut, en effet, que dans le désert, au milieu d'une disette affreuse, on eût trouvé une cruche d'huile que Mosé répandit sur les cheveux, la barbe et les habits d'Aaron : cette cérémonie convenait à un peuple pauvre ; et puisque le dieu du ciel et de la terre y présidait, elle était sacrée. Les grands-prêtres juifs furent installés depuis avec la même onction d'huile. Toute cérémonie doit être publique ; Samuel pourtant n'huila pas d'abord la tête de Saül devant le peuple ; il crut apparemment qu'il ne pouvait imprimer un caractere plus auguste à Saül qu'en l'oignant de la même huile dont on prétend que lui Samuel avait été oint : cependant il n'est point dit que Samuel fut oint. Quoiqu'il en soit, les rois juifs furent les seuls qui reçurent cette marque de la royauté. On ne connaît dans l'antiquité aucun prince oint par ses sujets. On prit cette

coutume en Italie ; et l'on croit que ce furent les usurpateurs lombards, qui, devenus chrétiens, voulurent sanctifier leur usurpation en fesant répandre de l'huile sur leur tête par la main d'un évêque. Clovis ne fut pas oint ; mais l'usurpateur Pepin le fut. On oignit quelques rois espagnols ; mais il y a longtems que cet usage est aboli en Espagne. On sait qu'un ange apporta du ciel une bouteille sainte pleine d'huile pour sacrer les rois de France ; mais l'histoire de cette bouteille, appellée sainte ampoule, est révoquée en doute par plusieurs doctes : c'est une grande question.

18. ↑ l'huile de Saül eut quelque chose de divin, puisqu'elle le rendit prophete tout d'un coup ; ce qui était bien au-dessus de la dignité de roi.
19. ↑ les critiques trouvent mauvais que Samuel oigne Saül roi, et le fasse christ avant d'avoir assemblé le peuple et d'avoir obtenu son suffrage : s'il suffisait d'une bouteille d'huile pour régner, il n'y a personne qui ne pût se faire oindre roi par le vicaire de son village. Cette objection est forte en certains pays ; mais Samuel, qui était le voyant, savait bien que quand le peuple tirerait un roi au sort, le sort tomberait sur Saül, et qu'alors le peuple reconnaîtrait son légitime souverain déjà oint.
20. ↑ ils soutiennent encore, que de jouer un roi aux dès (comme dit Boulanger) est une chose ridicule : que le sort peut très aisément tomber sur un homme incapable ; qu'on n'a jamais tiré ainsi un monarque qu'au gâteau des rois ; que chez les grecs et chez les romains on tirait aux dès un roi du festin ; mais que dans une affaire sérieuse on devait procéder sérieusement. La réponse, déjà faite à cette critique, est que Dieu conduisait le sort, et qu'il disposait non seulement du tirage, mais aussi de la volonté du peuple. Pour la loi du royaume, que Samuel prononça, on dispute si c'est le lévitique ou le deutéronome. Quelques commentateurs pensent que ce fut une loi faite par Samuel.
21. ↑ les incrédules ne sont pas surpris que Saül revînt du labourage ; mais ils ne peuvent consentir à le voir à la tête de trois cents trente mille combattants, dans le même temps que l'auteur dit que les juifs étaient en servitude, qu'ils n'avaient pas une lance, pas une épée ; que les philistins leurs maîtres ne leur permettaient pas seulement un instrument de fer pour aiguiser leurs charrues, leurs hoyaux, leurs serpettes. *notre Gulliver,* dit le Lord Bolingbroke, *a de telles fables, mais non de telles contradictions* . Nous avouons que le texte est embarrassant ; qu'il faut distinguer les temps ; que probablement les copistes ont fait des transpositions. Ce qui était vrai dans une année, peut ne l'être pas dans une autre. Peut-être même ces trois cents trente mille soldats peuvent se réduire à trois mille : il est aisé de se méprendre aux chiffres. Le révérend

pere Don Calmet s'exprime en ces mots : *il est fort croyable qu'il y a un peu d'exagération dans ce qui est dit de Saül et de Jonathas* .

22. ↑ M Huet de Londres dit encore, que la retraite de Samuel, en voyant Saül si bien accompagné, prouve assez son dépit de ne plus gouverner. Mais quand cela serait, quand Samuel aurait eu cette faiblesse, quel est le chef d'une église qui ne serait pas un peu fâché de perdre son pouvoir ? Nous verrons cependant que le pouvoir de Samuel ne diminua pas.
23. ↑ le même M Huet se récrie ici sur la contradiction, et sur l'anachronisme : dans d'autres endroits, dit-il, l'écriture marque que Saül régna quarante ans. Il est vrai qu'il y a là une apparence de contradiction ; et Don Calmet lui-même n'a pu concilier les textes. Il se peut qu'il y ait là une erreur de copiste.
24. ↑ Mrs Le Clerc, Freret, Boulanger, Mallet, Bolingbroke, Middleton, se recrient sur ces trente mille chariots de guerre. Le docteur Stakhouse, dans son histoire de la bible, rejette ce passage. Calmet dit, *que ce nombre de chariots de guerre paraît incroyable, et qu'on n'en a jamais tant vus à la fois* . Pharaon, continue-t-il, n'en avait que six cents ; Jabin roi d'Azor neuf cents ; Sesac roi d'égypte douze cents ; Zarar roi d'éthiopie trois cents, etc. Les critiques contestent encore à Calmet les neuf cents chariots du roi d'Azor. Tous conviennent d'ailleurs, que tout le pays de Canaan ne connut la cavalerie que très tard. Nous avons observé que dans ce pays montueux, entrecoupé de cavernes, on ne se servit jamais que d'ânes. Quand nous mettrions trois mille chariots au lieu de trente mille, nous ne contenterions pas encore les incrédules. Nous ne connaissons point de maniere d'expliquer cet endroit. Nous pourrions hazarder de dire que le texte est corrompu ; mais alors on nous répondrait que le seigneur, qui a dicté ce texte, doit en avoir empêché l'altération. Alors nous répondrions, qu'il a prévenu en effet les fautes de copistes dans les choses essentielles, mais non pas dans les détails de guerre, qui ne sont point nécessaires à salut.
25. ↑ les critiques disent, que si Saül avait trois cents trente mille soldats et un prophete, et étant prophete lui-même, il n'avait rien à craindre ; qu'il ne fallait pas s'enfuir dans des cavernes, quoique le pays en soit rempli. Il est à croire qu'on n'avait point alors des armées soudoyées, qui restassent continuellement sous le drapeau.
26. ↑ Mr Huet de Londres déclare, que Samuel ne découvre ici que sa mauvaise volonté. Il prétend, avec Estius et Calmet, que Samuel n'était point grand-prêtre, qu'il n'était que prêtre et prophete ; que Saül l'était comme lui ; qu'il avait prophétisé dès qu'il avait été oint, et qu'il était en droit d'offrir l'holocauste. Samuel, dit-il, semble avoir manqué exprès de parole pour avoir occasion de blâmer Saül, et de le rendre odieux au

peuple. Nous ne voyons pas que Samuel mérite cette accusation. Huet peut lui reprocher un peu de dureté ; mais non pas de la fourberie. Cela serait bon s'il avait été prêtre par-tout ailleurs que chez les juifs.

27. ↑ le lecteur est bien surpris de ne plus trouver Saül accompagné que de six cents hommes, lorsque le moment d'auparavant il en avait trois cents trente mille. Nous en avons dit la raison ; les armées n'étaient point soudoyées ; elles se débandaient au bout de quelques jours, comme du temps de notre anarchie féodale.
28. ↑ nous avons parlé de cette puissante objection ; mais elle n'est pas contre les trois cents trente mille hommes, qui peut-être n'avaient point d'armes ; elle n'est que contre les six cents hommes qui restaient à Saül, et qui devaient être aussi désarmés. Le texte dit positivement que la victoire de Jonathas fut un miracle ; et cela répond à toutes les critiques.
29. ↑ ce combat de deux hommes, qui n'ont qu'une lance et une épée, contre toute une armée, est fort extraordinaire. Mais aussi le texte nous apprend qu'il y avait là du miracle ; et nous devons nous souvenir, que Samson tua mille philistins avec une mâchoire d'âne dans le commencement de sa servitude.
30. ↑ Boulanger ne peut digérer ce serment de Saül. L'écriture, dit-il, nous le donne pour un homme attaqué de manie : il était, sans doute, dans un de ses accès quand il défendit à ses soldats de manger de toute la journée. La critique de Boulanger tombe à faux ; car Saül n'était pas encore fou alors ; il ne le devint que quelque temps après. La terre couverte de miel a paru à d'autres critiques une trop grande exagération. Les abeilles ne font leurs ruches que dans des arbres. Les voyageurs assurent qu'il n'y a aucun arbre dans cette partie de la Palestine, excepté quelques oliviers dans lesquels les abeilles ne logent jamais. Cette critique ne regarde que l'histoire naturelle, et ne touche point au fond des choses, d'ailleurs Jonathas peut avoir trouvé une ruche dans le chêne de Mambré, qui subsistait encore du temps de Constantin, à ce qu'on dit.
31. ↑ cette résolution de Saül, d'immoler son fils pour avoir mangé un peu de miel, a quelque chose de semblable au serment de Jéphté, qui fut forcé de sacrifier sa fille. Saül dit en propres mots à son fils : que Dieu me fasse tout le mal possible, et qu'il y ajoute encore, si tu ne meurs aujourd'hui, mon fils Jonathas. Les savants alleguent encore cet exemple, pour prouver qu'il était très commun d'immoler des hommes à Dieu. Mais les exemples de Saül et de Jephté ne concluent pas que les juifs fissent si souvent des sacrifices de sang humain.
32. ↑ on demande pourquoi le peuple n'empêcha pas Jephté d'immoler sa fille, comme il empêcha Saül d'immoler son fils ? Nous n'en savons pas bien précisément la raison ; mais nous oserons dire que le peuple, ayant

mangé ce jour-là de la chair et du sang malgré la défense, craignait apparemment que le sort ne tombât sur lui comme il étoit tombé sur Jonathas ; et qu'il devait être très en colere contre Saül qui avait été assez imprudent de défendre à ses troupes de reprendre un peu de forces un jour de combat.

33. ↑ la foule des critiques ne parle de ce passage qu'avec horreur. Quoi ! S'écrie sur-tout le Lord Bolingbroke, faire descendre le créateur de l'univers dans un coin ignoré de ce misérable globe, pour dire à des juifs : à propos, je me souviens qu'il y a environ quatre cents ans qu'un petit peuple vous refusa le passage ; allons, vous avez une guerre terrible avec vos maîtres les philistins, contre lesquels vous vous êtes révoltés ; laissez là cette guerre embarrassante ; allez vous en contre ce petit peuple, qui ne voulut pas autrefois que vous vinssiez tout ravager chez lui en passant ; tuez hommes, enfants, vieillards, femmes, filles, bœufs, vaches, chevres, brebis, ânes ; car comme vous êtes en guerre avec le peuple puissant des philistins, il est bon que vous n'ayez ni bœufs ni moutons à manger, ni ânes pour porter le bagage. Ces paroles nous font fremir ; et assurément si c'était un homme qui parlât ; nous ne l'approuverions point ; mais c'est Dieu qui parle ; et ce n'est pas à nous de savoir quelle raison il avait pour ordonner qu'on tuât tous les amalécites, leurs moutons et leurs ânes.

34. ↑ toujours les mêmes objections sur ces prodigieuses armées, que le prétendu roi d'une horde d'esclaves leve en un moment. Les turcs ont bien de la peine à conduire aujourd'hui une armée de quatre-vingts mille combattants complet. On demande encore ce que sont devenus les autres cent vingt-mille soldats du Melk Saül, lesquels étaient venus combattre sans avoir une seule épée, une seule fleche. Tout-à-l'heure, dit le fameux curé Mêlier, l'armée de Saül était de trois cents trente mille hommes ; et il ne lui en reste plus que deux cents dix mille ; le reste apparemment est allé conquérir le monde sur les pas de Sésostris. Ces railleries indécentes du curé Mêlier ne sont pas des raisons. Il était fort difficile de nourrir de si grandes armées dans un petit pays tel que la Judée : on était obligé de licentier ses troupes au bout de peu de jours ; ainsi il ne serait pas surprenant que Saül eût été un jour suivi de trois cents mille hommes, et un autre de deux cents mille : il est vrai qu'il faut au moins quelques épées, quelques fleches à tant de soldats, et que selon le texte ils n'en avaient point ; mais ils pouvaient se servir de frondes et de massues.

35. ↑ les déclamations du Lord Bolingbroke sur ce passage sont plus violentes que jamais. Si un prêtre, dit-il, avait été assez insolent et assez fou pour parler ainsi, je ne dis pas à notre roi Guillaume, mais au duc de Marlborough, on l'aurait pendu sur le champ au premier arbre. Samuel,

ajoute-t-il, n’est point un prêtre de Dieu, c’est un prêtre du diable. Toutes ces exclamations de tant de critiques partent du même principe ; ils jugent les juifs comme ils jugeraient les autres hommes. *pourquoi n’as-tu pas tout tué ?* serait ailleurs un discours infernal ; mais ici c’est Dieu qui parle par la bouche de Samuel ; et il est sans doute le maître de punir comme il veut, et quand il veut. Les incrédules insistent : ils disent qu’il n’est que trop vrai qu’on s’est toujours servi du nom de Dieu pour excuser, si l’on pouvait, les crimes des hommes. Ils ont raison quand ils parlent des autres religions ; mais ils ont tort quand il s’agit de la religion juive. Il leur semble absurde que Dieu ordonne qu’on tue toutes les brebis, et tous les ânes ; mais on leur dira toujours que ce n’est pas à eux de juger la providence.

36. ↑ la querelle entre le sceptre et l’encensoir, qui a troublé si longtems tant de nations, est ici bien marquée ; nous ne pouvons en disconvenir. Samuel dit au roi que sa désobéissance aux ordres, que ce prince a reçus de lui de la part de Dieu, est aussi coupable que le serait la magie et l’idolâtrie ; et il déclare à Saül : Dieu ne veut plus que tu regnes. C’est une question épineuse, si Saül devait l’en croire sur sa parole. M Fréret prétend que Saül pouvait lui dire : donne-moi un signe, fais-moi un miracle, pour me prouver que Dieu veut me détrôner, comme tu me donnas un signe quand tu me fis oint ; tu me fis alors retrouver mes ânesses ; fais au moins quelque chose de semblable. Les commentateurs sont d’une autre opinion : ils disent que dès qu’un prophete a donné une fois un signe, il n’est plus obligé d’en donner d’autre.

37. ↑ plusieurs personnes excusent les emportemens du Lord Bolingbroke quand ils lisent ce passage. Un prêtre, un ministre de paix, un homme qui serait souillé pour avoir touché seulement un corps mort, couper un roi en morceaux comme on coupe un poulet à table ! Faire de sa main ce qu’un bourreau tremblerait de faire ! Il n’y a personne que la lecture de ce passage ne pénetre d’horreur. Enfin quand on est revenu du frissonnement qu’on a éprouvé, on est tenté de croire que cette abomination est impossible ; un vieillard, tel que Samuel, aura eu difficilement la force de hâcher en pieces un homme. Calmet dit *que le zele arma Samuel dans cette occasion pour venger la gloire du seigneur* il

veut dire apparemment la *justice* . Peut-être qu’Agag avait mérité la mort ; car quelle gloire peut revenir à Dieu de ce qu’un prêtre coupe un souverain en morceaux ? Nous tremblons en examinant cette barbarie absurde : adorons la providence sans raisonner.

38. ↑ il semble étrange que les habitants de Bethléem demandent à Samuel : viens-tu ici avec un esprit de paix ? Bethléem n’appartenait donc pas à

Saül ; et cela est très vraisemblable : car Jérusalem, qui est tout auprès, n'était point à lui. Il y avait donc dans Bethléem des cananéens qui dominaient, et des juifs tributaires. C'est aux juifs pourtant que Samuel s'adressa : *purifiez-vous, et venez avec moi* . Jamais histoire ne fut plus divine ; mais aussi elle est très obscure aux yeux des hommes.

39. ↑ Calmet observe que c'était une beauté chez les juifs d'être roux, et que l'époux ou l'amant du cantique des cantiques était rousseau. Nous ne sommes pas de cette opinion. L'amant du cantique des cantiques était d'un blanc mêlé de rouge, *candidus et rubicundus* . Mais le sacre de David est un objet plus important. C'est d'abord une chose remarquable que Dieu parle à Samuel chez le pere de David même, en présence de toute la maison. Il faut croire qu'il lui parlait intérieurement : mais alors comment les assistants pouvaient-ils deviner qu'il avait une mission particuliere et divine ? Tous les juifs devaient savoir que Saül régnait ; parce que Samuel lui avait répandu de l'huile sur la tête. Or quand il en fait autant à David, son pere, sa mere, ses freres et les assistants devaient s'appercevoir qu'il fesoit un roi nouveau, et que par-là il exposait toute la famille à la vengeance de Saül. Il y a là quelque difficulté ; mais elle disparaît, dès qu'on sait que Samuel était inspiré. Boulanger dit qu'il n'y a jamais eu de scene du théâtre italien plus comique, que celle d'un prêtre de village qui vient chez un paysan, avec une bouteille d'huile dans sa poche, oindre un petit garçon rousseau, et faire une révolution dans l'état. Mais il ajoute que cet état et ce petit garçon rousseau ne méritaient pas un autre historien. Nous laissons ces blasphêmes pour ce qu'ils valent.

40. ↑ les commentateurs exaltent ici le pouvoir de la musique. Calmet remarque, que Terpandre appaisa une sédition en jouant de la lyre ; et il cite Henri étienne, qui vit dans la tour d'Angleterre un lion quitter son dîner pour entendre un violon. Ces exemples sont assez étrangers à la maladie de Saül. Le soufle malin de Dieu, c'est-à-dire un soufle très-malin, une espece de possession, l'avait rendu maniaque, et, selon plusieurs commentateurs, Dieu l'avait abandonné au diable. Mais il est prouvé que les juifs ne connaissaient point encore d'esprit malin, de diable qui s'emparât du corps des hommes ; c'était une doctrine des chaldéens et des persans ; et jusqu'ici il n'en est pas encore question dans les livres saints.

41. ↑ les commentateurs remarquent que c'était un don particulier, communiqué de Dieu à David, de guérir les accès de folie dont Saül était attaqué. Mais en même temps ils veulent expliquer si ce don était la suite de son sacre, et de l'huile que Samuel avait répandu sur sa tête.

42. ↑ on remarque qu'en cet endroit l'histoire est interrompue, et que l'auteur sacré passe rapidement de la folie de Saül à des opérations de guerre.

Rarement il se sert de transitions. Quelques-uns même affirment que c'est une marque infaillible de l'inspiration, de passer rapidement d'un objet à un autre. La cause, l'objet et les détails de cette guerre ne sont pas exprimés selon notre méthode ; c'est à nous à nous conformer à celle de l'auteur. Ce géant Goliath, qui avait douze pieds et demi de haut, ne doit pas paraître une chose extraordinaire après les géants que nous avons vus dans la genese. Il est vrai que nous ne voyons plus aujourd'hui d'hommes de cette taille ; telle est même la constitution du corps humain, que cette excessive hauteur, en dérangeant toutes les proportions, rendrait ce géant très faible et incapable de se soutenir. Il faut regarder Goliath comme un prodige, que Dieu suscitait pour manifester la gloire de David. La vulgate se sert ici du mot phalange, qui ne fut connu que longtemps après ; c'est une anticipation.

43. ↑ M Huet de Londres dit qu'il n'est pas naturel que David, ayant été fait écuyer du roi, le quittât pour aller paître des troupeaux au milieu de la guerre. Il convient que chez les anciens peuples, et sur-tout chez les premiers romains, il n'était pas rare de passer de la charrue au commandement des armées ; mais il soutient que personne ne quitta jamais l'armée pour mener des brebis paître. Il se peut cependant que le pere de David l'eût appellé auprès de lui pour quelque autre raison, et qu'étant chez son pere il lui eût rendu les mêmes services qu'auparavant.
44. ↑ on fait toujours la même question, pourquoi l'écuyer du roi l'avait abandonné. Nous y avons déjà répondu.
45. ↑ les critiques disent, que ces histoires de géants, vaincus par des hommes d'une taille médiocre, sont très communes dans l'antiquité, soit qu'elles aient été véritables, soit qu'elles aient été inventées. Un fait n'est pas toujours romanesque pour avoir l'air romanesque. Ils censurent ces paroles de David, *que donnera-t-on* ? Il semble que David ne combatte pas par amour pour la patrie, mais par l'espoir du gain. Mais il est permis de desirer une juste récompense.
46. ↑ il y a des naturalistes qui prétendent qu'on ne voit point d'ours dans les pays qui nourrissent des lions. Nous ne sommes pas assez instruits de cette particularité pour les réfuter ; l'histoire sacrée est plus croyable qu'eux.
47. ↑ d'autres critiques disent qu'un caillou, lancé de bas en haut contre un casque d'airain, ne peut s'enfoncer dans le front : c'est une objection vaine.
48. ↑ il est plus difficile de répondre à ceux qui ne peuvent comprendre comment Saül ignore quel est ce David, comment il ne reconnaît point son joueur de harpe, son écuyer, qui portait ses armes. Nous n'avons point de solution pour cette difficulté ; mais considerons que ces

contradictions ne sont qu'historiques, et qu'elles ne touchent ni à la foi, ni aux bonnes mœurs. On ne peut comprendre encore comment David porta la tête de Goliath à Jérusalem, qui n'appartenait point alors au peuple de Dieu ; mais c'est une anticipation ; il se peut que David, s'étant emparé plusieurs années après de la place de Jérusalem, y ait porté le crane de Goliath.

49. ↑ l'auteur sacré nous représente ici Saül dans un accès de folie. Quelques commentateurs disent que ce n'était qu'un accès de colere, et qu'il était jaloux de la chanson qu'on chantait à l'honneur de David, et sur-tout de ce qu'il avait été oint en secret.

50. ↑ M Huet d'Angleterre trouve de la contradiction dans la conduite de Saül, qui veut toujours tuer David, qui est jaloux de lui, et qui lui donne sa fille Michol en mariage. Mais il est dit que Saül était possedé d'un esprit malin. Lorsque le roi de France Charles Vi donna sa fille au roi d'Angleterre son ennemi, on avoue qu'il était fou. à l'égard des deux cents prépuces, chaque pays a ses usages : on apporte aux turcs des têtes ; on apportait aux scythes des crânes ; on apporte aux iroquois des chevelures.

51. ↑ voilà la guerre déclarée entre Saül et David ; le beau-pere craint toujours que le gendre ne le détrône ; cela ne peut être autrement. Quand Samuel a oint deux rois, deux christs, il a excité nécessairement une guerre civile. Michol sauve son mari en mettant une figure dans son lit coëffée d'une peau de chevre : cette peau de chevre était-elle le bonnet de nuit ordinaire de David ? C'était un téraphim ; mais un téraphim était, dit-on, une idole. Michol fesoit-elle coucher des idoles avec elle ? Voulait-elle que les satellites envoyés par Saül prissent cette idole pour son mari ? Voulait-elle que la peau de chevre fût prise pour la chevelure rousse de David ? C'est sur quoi les commentateurs ne s'accordent pas.

52. ↑ l'auteur sacré a déjà donné une autre origine à ce proverbe. M Boulanger compare ici témérairement Saül à un juge de village en basse-Bretagne nommé Kerlotin, qui envoya chercher un témoin par un huissier ; le témoin buvait au cabaret, et l'huissier resta avec lui à boire ; il dépêche un second huissier, qui reste à boire avec eux : il y va lui-même, il boit et s'enivre ; et le procès ne fut point jugé.

53. ↑ M Huet de Londres déclare la conduite de David insoutenable ; il ose le comparer à un capitaine de bandits, qui a ramassé jusqu'à six cents coupe-jarrets, et qui court les champs avec cette troupe de coquins, ne distinguant ni amis, ni ennemis, rançonnant, pillant tout ce qu'il rencontre. Mais cette expédition n'est pas approuvée dans la ste écriture : l'auteur sacré ne lui donne ni louange, ni blâme ; il raconte le fait simplement.

54. ↑ M Huet continue et dit, que si on avait voulu écrire l'histoire d'un brigand, d'un voleur de grand chemin, on ne s'y serait pas pris autrement ; que ce Nabal, qui, après avoir été pillé, meurt au bout de peu de jours, et David qui épousa sur le champ sa veuve, laissent de violents soupçons. Si David, dit-il, a été selon le cœur de Dieu, ce n'est pas dans cette occasion. Nous confessons qu'aujourd'hui une telle conduite ne serait point approuvée dans un oint du seigneur. Nous pouvons dire que David fit pénitence, et que cette avanture fut comprise dans les sept pseaumes pénitentiaux implicitement. Nous n'osons prétendre que David fût impeccable.
55. ↑ M Huet remarque, que d'abord David contrefit le fou et l'imbécille devant le roi Akis, chez lequel il s'était réfugié. Ce n'est pas une excellente maniere d'inspirer la confiance à un roi qu'on se propose de servir à la guerre ; mais la maniere dont David sert ce roi son bienfaiteur est encore plus extraordinaire : il lui fait accroire qu'il fait des courses contre les israëlites, et c'est contre les propres amis de son bienfaicteur qu'il fait ces courses sanguinaires ; il tue tout, il extermine tout, jusqu'aux enfants, de peur, dit-il, qu'ils ne parlent. Mais comment ce roi pouvait-il ignorer que David combattait contre lui-même sous prétexte de combattre pour lui ? Il fallait que ce roi Akis fût plus imbécille que David n'avait feint de l'être devant lui. M Huet déclare David et Akis également foux, et David le plus scélérat de tous les hommes. Il aurait dû, dit-il, parler de cette action abominable dans ses pseaumes. On peut répondre à M Huet, que David, dans cette guerre civile, ne portait pas au moins le ravage chez ses compatriotes ; qu'il ne trahissait et qu'il n'égorgeait que ses alliés, lesquels étaient des infideles. Il y a aussi des commentateurs éclairés, qui, regardant David comme l'exécuteur des vengeances de Dieu, l'absolvent de tout péché dans cette occasion.
56. ↑ voilà David qui, d'écuyer et de gendre de Saül son roi, devient formellement capitaine des gardes de l'ennemi d'Israël. Il est difficile, nous l'avouons avec douleur, de justifier toute cette conduite selon le monde ; mais selon les desseins inscrutables de Dieu, et selon la barbarie abominable de ces temps-là, nous devons suspendre notre jugement, et tâcher d'être justes dans le temps où nous sommes, sans examiner ce qui était juste ou injuste alors.
57. ↑ il est défendu dans le deutéronome d'expliquer les songes ; mais Dieu se réservait le droit de les expliquer lui-même. Aujourd'hui un général d'armée, qui déterminerait ses opérations de campagne sur un songe, ne serait pas regardé comme un homme bien sensé. Mais, nous l'avons déjà dit, ces temps-là n'ont rien de commun avec les nôtres.

58. ↑ les devins, les sorciers, les pythonisses, les prophetes, dans tous les pays, ont toujours affecté de parler du creux de la poitrine, et de former des sons qui ont quelque chose de sombre et de lugubre : ils se disaient tous agités d'un esprit qui les fesait parler autrement que les autres hommes ; et la populace se laissait prendre à ces infames simagrées, qui effrayaient les femmes et les enfants. Les premiers prophetes des Cevennes, vers l'an 1704, parlaient tous du creux de la poitrine, et traînaient un peuple fanatique après eux. Il n'en était pas ainsi des vrais prophetes du seigneur. Saül demande une femme qui ait un ob ; la vulgate dit, un esprit de Python. Les profonds mythologistes, qui ont sérieusement examiné l'histoire de Typhon frere d'Osiris et d'Isis, ont conclu savamment qu'il était le même que le serpent Python. Le judicieux Bochard assûre pourtant, que Typhon était le même qu'Encélade. Leur histoire est aussi confuse que le reste de la mythologie. Il n'est pas aisé de savoir si Jupiter se battit contre Typhon, et le foudroya ; ou si Apollon tua Python à coups de fleches. Quoiqu'il en soit, la pythie, ou pythonisse de Delphes, rendait des oracles de temps immémorial. Non seulement elle était ventriloque, mais elle recevait l'inspiration dans son ventre. Elle s'asseyait sur un triangle de bois ou de fer, une exhalaison qui sortait de la terre, et qui entrait dans sa matrice lui fesait connaître le passé et l'avenir. La réputation de cet oracle pénétra dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, et enfin jusques dans la Palestine. Il est très vraisemblable que la pythonisse d'Endor était une de ces gueuses, qui tâchaient de gagner leur vie à imiter comme elles pouvaient la pythie de Delphes. Le texte nous dit donc, que Saül se déguisa pour aller consulter cette misérable. Il n'y a rien que de très ordinaire dans cette conduite de Saül. Nous avons vu dans plusieurs endroits, qu'il n'y a point de pays où la friponnerie n'ait abusé de la crédulité ; point d'histoire ancienne qui ne soit remplie d'oracles et de prédictions. Longtemps avant Balaam on a prédit l'avenir ; depuis Balaam on le prédit toujours ; et depuis Nostradamus on ne le prédit plus gueres.

59. ↑ il y avait un an ou deux que Samuel était mort, lorsque Saül s'adressa à la pythonisse pour évoquer ses manes, son ombre. Mais comment évoquait-on une ombre ? Nous croyons avoir prouvé ailleurs que rien n'était plus naturel, ni plus conforme à la sottise humaine. On avait vu dans un songe son pere, ou sa mere, ou ses amis, après leur mort ; ils avaient parlé dans ce songe ; nous leur avions répondu ; nous avions voulu, en nous éveillant, continuer la conversation, et nous n'avions plus trouvé à qui parler. Cela était désespérant ; car il nous paraissait très certain que nous avions parlé à des morts, que nous les avions touchés ; il y avait donc quelque chose d'eux qui subsistait après la mort, et qui nous

avait apparu : ce quelque chose était une ame, c'était une ombre, c'étaient des manes. Mais tout cela s'enfuyait au point du jour ; le chant du coq fesait disparaître toutes les ombres. Il ne s'agissait plus que de trouver quelqu'un d'assez habile pour les rappeller pendant le jour, et le plus souvent pendant la nuit. Or sitôt que des imbéciles voulurent voir des ames et des ombres, il y eut bientôt des charlatans qui les montrerent pour de l'argent. On cacha souvent une figure dans le fond d'une caverne, et on la fit paraître par le moyen d'un seul flambeau derriere elle. La pythonisse d'Endor n'y fait pas tant de façon : elle dit qu'elle voit une ombre ; et Saül la croit sur sa parole. Par-tout ailleurs que dans la sainte écriture, cette histoire passerait pour un conte de sorcier assez mal fait ; mais puisqu'un auteur sacré l'a écrite, elle est indubitable ; elle mérite autant de respect que tout le reste. St Justin ne doute pas, dans son dialogue contre Tryphon, que les magiciens n'évoquassent quelquefois les ames des justes et des prophetes, qui étaient tous en enfer, et qui y demeurerent jusqu'à ce que Jesus-Christ vint les en tirer, comme l'assurent plusieurs peres de l'église. Origene est fortement persuadé que la pythonisse d'Endor fit venir Samuel en corps et en ame. Le plus grand nombre des commentateurs croit que le diable apparut sous la figure de Samuel. Nous ne prenons parti ni pour ni contre le diable. Le révérend pere Don Calmet prouve la vérité de l'histoire de la pythonisse par l'exemple d'un anglais, qui avait le secret de parler du ventre. M Boulanger dit que Calmet devait s'en tenir à ses vampires.

60. ↑ puisque Saül et l'ombre de Samuel ont ensemble une grande conversation, on peut inférer delà que c'était Samuel lui-même qui était monté de la terre. Samuel se plaint qu'on ait troublé son repos en enfer ; il parle au nom de Dieu ; c'est un fort préjugé que cette ombre n'était point le diable. Encore une fois, nous n'osons rien décider dans une question si ardue. Quelques critiques se sont enquis pourquoi l'ombre de Samuel était venue de l'enfer avec son manteau. Ils demandent si on a des manteaux en enfer ; si les ames sont habillées quand elles sont évoquées. Ce sont des questions plus ardues encore.

61. ↑ l'ombre de Samuel prédit réellement à Saül qu'il perdra la bataille ; qu'il y sera tué avec ses fils. Pourquoi donc Saül donne-t-il cette bataille ? Il ne croyait donc pas aux prédictions de Samuel. Saint éphrem dit que cette obstination de combattre, malgré les prédictions d'une ombre, est une preuve que ce roi était tout-à-fait fou. Le pere Quesnel en tire un grand argument en faveur de la prédestination. Le pere Doucin soutient que Saül était libre de refuser la bataille après que l'ombre lui avait promis qu'il y serait tué. On dispute sur une autre question. Samuel dit à Saül : tu seras demain avec moi. Saül sera-t-il sauvé ? Sera-t-il

damné ? Samuel est en enfer ! Mais il n’est pas probablement dans l’enfer des damnés ; il est dans l’enfer des élus. Saül sera-t-il élu ? Nous protestons que nous n’en savons rien. Des incrédules demandent s’il y a jamais eu un Saül et un Samuel. Ils disent qu’il n’y a que les livres juifs qui en parlent, et que les annales de Tyr ont parlé de Salomon et n’ont jamais parlé de David. Un pareil scepticisme ruinerait toutes les histoires particulieres. Ces incrédules ont beau traiter de fable le combat de David et de Goliath, les deux cents prépuces philistins présentés à Saül, Agag haché en morceaux par un prêtre âgé d’environ cent ans, et enfin l’histoire de la pythonisse d’Endor ; tous ces faits, même indépendamment de la révélation, sont aussi certains qu’aucune autre histoire ancienne.

62. ↑ voilà la premiere fois que des sorcieres donnent à souper à ceux qui les consultent. Nous n’en dirons pas davantage sur la pythonisse d’Endor. Le lecteur peut consulter, s’il veut, tous les livres qu’on a écrits sur les sorciers ; il n’en sera pas plus instruit.

63. ↑ il est étrange que le moment d’après l’auteur sacré raconte la mort de Saül d’une maniere toute différente ; car il dit qu’un amalécite vint se présenter à David, lui disant : Saül m’a prié de le tuer, et je l’ai tué ; et je t’apporte son diadême et son bracelet à toi mon maître. Laquelle de ces deux leçons devons nous adopter ? L’auteur donne une autorité pour la seconde leçon, il cite le livre des justes, le droiturier. Il y a encore là une terrible difficulté, que nous n’avons pas la témérité de résoudre. Comment ce même livre des justes, que nous avons vu écrit du temps de Josué, peut-il avoir été écrit du temps de David ? Il faudrait, disent les critiques, que l’auteur eût vécu environ quatre cents ans. Les commentateurs répondent, que c’était un livre où les lévites inscrivaient tous les noms des justes, ou tout ce qui concernait la justice. Il est triste qu’un tel livre, qui devait être fort curieux, ait été perdu sans ressource.

LIVRE II

Isboseth fils de Saül avait quarante ans lorsqu'il commença à régner sur Israël ; et il régna deux ans ; et il n'y avait que la tribu de Juda qui suivit le parti de David ; et David demeura à Hébron sept ans et demi… il y eut donc une longue guerre entre la maison de Saül et la maison de David… or Saül avait eu une concubine nommée Respha, fille d'Aya. Et le roi Isboseth dit à son capitaine Abner : pourquoi es-tu entré dans la concubine de mon pere ? Le capitaine Abner, en colere, répondit au roi Isboseth : comment donc ! Tu me traites aujourd'hui comme une tête de chien ! Moi qui t'ai soutenu contre la tribu de Juda après la chûte de ton pere et de tes freres ! Il t'appartient bien de me chercher querelle pour une femme[1] ! Que Dieu me traite encore plus mal que toi, si je ne donne à David ton trône comme Dieu a juré de le lui donner, et si je ne transfere le regne de la maison de Saül à celle de David, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Isboseth n'osa répondre à Abner, parce qu'il le craignait… après cela Abner parla aux anciens d'Israël… il alla trouver David à Hébron, et il arriva accompagné de vingt hommes… et David lui fit un festin… mais Joab étant sorti d'auprès de David, envoya après Abner, sans que David le sut ; et lorsqu'il fut arrivé à Hébron, il tira Abner à part, et le tua en trahison en le

perçant par les parties génitales… le roi Isboseth fils de Saül, ayant appris qu’Abner avait été tué à Hébron, perdit courage…[2]. Or Isboseth avait à son service deux capitaines de voleurs dont l’un s’appellait Baana, et l’autre Rachab. Or Rachab et Baana entrerent la nuit dans la maison d’Isboseth et le tuerent dans son lit ; et ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils présenterent à David la tête d’Isboseth fils de Saül… David commanda à ses gens de les tuer ; et ils les tuerent…[3]. Alors le roi David, avec ses suivants, marcha contre Jérusalem habitée par des jébuséens… or David habita dans la forteresse ; et il l’appella la cité de David ; et il bâtit des édifices tout au tour… Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David avec du bois de cedre, des charpentiers et des maçons pour lui faire une maison… il prit donc encore de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, et il en eut des fils et des filles…[4]. David assembla de nouveau toute l’élite, au nombre de trente mille hommes, et alla, accompagné de tout le peuple de Juda, pour amener l’arche de Dieu sur laquelle on invoque le dieu des armées qui s’assied sur l’arche et sur les chérubins. On mit donc l’arche de Dieu sur une charrette toute neuve ; et ils prirent l’arche, qui était au bourg de Gabaa, dans la maison d’Abinadab… et les enfans d’Abinadab, nommés Hoza et Ahio, conduisirent la charrette, qui était toute neuve… mais lorsqu’on fut arrivé près de la grange de Nachon, les bœufs s’empêtrerent et firent pencher l’arche. Hoza la retint, en y portant la main. La colere de Dieu s’alluma contre Hoza, Dieu le frappa à

cause de sa témérité. Hoza tomba mort sur la place devant l'arche de Dieu… alors David craignit Dieu dans ce jour, disant : comment l'arche de Dieu entrera-t-elle chez moi ? Et il la fit entrer dans la maison d'un céthéen nommé Obed-édom[5]. Après cela David battit les philistins et les humilia ; et il affranchit le peuple d'Israël… et il défit aussi les moabites ; et les ayant vaincus, il les fit coucher par terre et mesurer avec des cordes. Une mesure de cordes était pour la mort, et une autre était pour la vie. Et Moab fut asservi au tribut… David défit aussi Adadézer roi de Soba en Syrie. Il lui prit sept cents cavaliers et vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets à tous les chevaux des chariots, et n'en réserva que pour cent chariots. Les syriens de Damas vinrent au secours d'Adadézer roi de Soba ; et David en tua vingt-deux mille… la Syrie entiere lui paya tribut ; il prit les armes d'or des officiers d'Adadézer, et les porta à Jérusalem…[6]. Et en revenant de Syrie il tailla en pieces dix-huit mille hommes dans la vallée des salines… et les enfants de David étaient prêtres…[7]. Cependant il arriva que David, s'étant levé de son lit après midi se promenait sur le toit de sa maison royale ; et il vit une femme qui se lavait sur son toit vis-à-vis de lui. Or cette femme était fort belle. Le roi envoya donc savoir qui était cette femme ; et on lui rapporta que c'était Bethsabé fille d'élie, femme d'Urie l'éthéen. David l'envoya prendre par ses gens ; et dès qu'elle fut venue il coucha avec elle ; après quoi, en se lavant, elle se sanctifia, se purifiant de son impureté… et après que David eut fait tuer Urie, la femme d'Urie, ayant

appris que son mari était mort, le pleura… Et après qu'elle eut pleuré, David la prit, grosse de lui, dans sa maison, et l'épousa[8]. Le seigneur envoya donc Nathan vers David… et Nathan lui dit : tu as fait mourir Urie l'héthéen, et tu lui as pris sa femme ; c'est pourquoi le glaive ne sortira jamais de ta maison dans toute l'éternité, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris pour toi la femme d'Urie héthéen ; … je prendrai donc tes femmes à tes yeux ; je les donnerai à un autre, et il marchera avec elles devant les yeux de ce soleil ; car tu as fait la chose secretement, et moi je la ferai ouvertement à la face d'Israël et à la face du soleil… et David dit à Nathan : j'ai péché contre le seigneur. Et Nathan dit à David : ainsi Dieu a transféré ton péché ; et tu ne mourras point ;…[9]. Et l'enfant qu'il avait eu de Bethsabé étant mort, il consola Bethsabé sa femme ; il entra vers elle, et engendra un fils qu'il appella Salomon, et Dieu l'aima… [10]. Or David assembla tout le peuple, et marcha contre Raba, et ayant combattu il la prit. Il ôta de la tête du roi son diadême, qui pesait un talent d'or, avec des perles précieuses ; et ce diadême fut mis sur la tête de David. Il rapporta aussi un très-grand butin de la ville… et s'étant fait amener tous les habitans, il les scia en deux avec des scies, et fit passer sur eux des chariots de fer ; il découpa des corps avec des couteaux, et les jetta dans des fours à cuire la brique[11]. Immédiatement après, Ammon, fils de David, aima sa sœur appellée Thamar, sœur aussi d'Absalon fils de David ; et il l'aima si fort, qu'il en fut malade ; car comme elle était vierge il était difficile qu'il fît rien de malhonnête

avec elle… or Ammon avait un ami fort prudent, qui s’appellait Jonadab, et qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon : pourquoi maigris-tu, fils de roi ? Que ne m’en dis-tu la cause ? Amnon lui dit ; c’est que j’aime ma sœur Thamar, sœur de mere de mon frere Absalon[12]. Jonadab lui ayant donné conseil… et Thamar étant venue chez son frere Amnon, qui était couché dans son lit… Amnon se saisit d’elle et lui dit : viens, couche avec moi, ma sœur. Elle lui répondit : non, mon frere, ne me violente pas ; cela n’est pas permis dans Israël ; ne me fais pas de sottises ; car je ne pourrais supporter cet opprobre ; et tu passerais pour un fou dans Israël ;… demande-moi plutôt au roi en mariage, et il ne refusera pas de me donner à toi… Amnon ne voulut point se rendre à ses prieres ; étant plus fort qu’elle, il la renversa et coucha avec elle. Et ensuite il conçut pour elle une si grande haine, que sa haine était plus grande que ne l’avait été son amour. Et il lui dit : leve-toi, et va-t-en. Thamar lui dit : le mal que tu me fais à présent, est encore plus fort que le mal que tu m’as fait. Mais Amnon, ayant appellé un valet, lui dit : chasse de ma chambre cette fille, et ferme la porte sur elle…[13]. Absalon, fils de David, ne parla à son frere Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal ; mais il le haïssait beaucoup, parce qu’il avait violé sa sœur Thamar… et il donna ordre à ses valets que, dès qu’ils verraient Amnon pris de vin dans un festin, ils l’assassinassent en gens de cœur… les valets firent à Amnon ce qu’Absalon leur avait commandé ; et aussi-tôt tous les enfans du roi s’enfuirent chacun sur sa mule[14]. Or

il n’y avait point d’homme dans tout Israël plus beau qu’Absalon ; il n’avait pas le moindre défaut depuis les pieds jusqu’à la tête ; et lorsqu’il tondoit ses cheveux, qu’il ne tondoit qu’une fois l’an parce que le poids de ses cheveux l’embarrassait, le poids de ses cheveux était de deux cents sicles… Absalon demeura deux ans à Jérusalem sans voir la face du roi… ensuite il fit dire à Joab de venir le trouver, pour le prier de le remettre entiérement dans les bonnes graces du roi son pere. Mais Joab ne voulut pas venir chez Absalon… et étant mandé une seconde fois, il refusa encore de venir… Absalon dit alors à ses gens : vous savez que Joab a un champ d’orge auprès de mon champ ; allez et mettez-y le feu… et les gens d’Absalon brûlerent la moisson de Joab… Joab alla trouver Absalon dans sa maison, et lui dit : pourquoi tes valets ont-ils mis le feu à mon orge ? Absalon répondit à Joab : je t’ai fait prier de me venir voir, afin de me raccommoder avec le roi ; je t’en prie, fais-moi voir la face du roi ; et s’il se souvient encore de mon iniquité, qu’il me tue[15]. Joab alla donc parler au roi, qui appella Absalon, et Absalon s’étant prosterné, le roi le baisa… ensuite Absalon se fit faire des chariots, il assembla des cavaliers, et cinquante hommes qui marchaient devant lui… et il fit une grande conjuration ; et le peuple s’attroupa auprès d’Absalon… et, quarante ans après, Absalon dit à David : il faut que j’aille à Hébron pour accomplir un vœu que j’ai voué au seigneur dans Hébron. Et David dit à Absalon : va-t’en en paix. Et Absalon s’en alla dans Hébron ; et Absalon fit publier dans tout Israël, au son de la trompette, qu’il régnait dans Hébron. David dit à ses

officiers, qui étaient avec lui à Jérusalem : allons, enfuyons-nous vite, hâtons-nous de sortir, de peur qu'on ne nous frappe dans la bouche du glaive… le roi David sortit donc avec tout son monde, en marchant avec ses pieds, laissant seulement dix de ses concubines pour garder la maison… ainsi, étant sorti avec ses pieds, suivi de tout Israël, il s'arrêta loin de sa maison ; et tous ses officiers marchaient auprès de lui ; et les troupes des théens, des céréthins, des phélétins, et six cents géthéens, très-courageux, marchaient à pied devant lui…[16]. Tout le peuple pleurait à haute voix ; et le roi passa le torrent de Cédron ; et tout le peuple s'en allait dans le désert…[17]. Après que David fut monté au haut du mont, Siba, intendant de la maison de Miphiboseth petit-fils de Saül, vint au-devant de lui avec deux ânes chargés de deux cents pains, de cent cabas de figues, de cent paquets de raisins secs, et d'une peau de bouc pleine de vin. Le roi lui dit : où est Miphiboseth le fils de votre ancien maître Jonathas ? Siba répondit au roi : Miphiboseth est resté dans Jérusalem, disant : aujourd'hui Israël me rendra le royaume de mon pere. Le roi dit à Siba : eh bien, je te donne tous les biens de Miphiboseth… or le roi David étant venu jusqu'à Bahurim, il sortit un homme de la maison de Saül nommé Séméi, qui le maudit et lui jetta des pierres et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les guerriers marchaient à côté du roi à droite et à gauche… et il maudissait le roi en lui disant : va-t'en, homme de sang, va-t'en, homme de Bélial. Cependant Absalon entra dans Jérusalem avec tout le peuple de son parti, et accompagné

de son conseiller Achitophel… et Achitophel dit à Absalon : crois-moi, entre dans toutes les concubines de ton pere, qu'il a laissées pour la garde de sa maison, afin que, quand tous les israélites sauront que tu as ainsi déshonoré ton pere, ils en soient plus fortement attachés à toi. Absalon fit donc tendre un tabernacle sur le toit de la maison, et entra dans toutes les concubines de son pere devant tout Israël[18]. Or du temps de David il arriva une famine, qui dura trois ans. David consulta l'oracle du seigneur, et le seigneur dit : c'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire ; parce qu'il tua des gabaonites. Le roi, ayant fait appeller des gabaonites, leur rapporta l'oracle… or les gabaonites n'étaient point des israélites, ils étaient des restes des ammorrhéens, et les israélites avaient autrefois juré la paix avec eux, et Saül voulut les détruire dans son zele, comme pour servir les enfans d'Israël et de Juda… David dit donc aux gabaonites : que ferai-je pour vous ? Comment vous appaiserai-je, afin que vous bénissiez l'héritage du seigneur ?… ils lui répondirent : nous devons détruire la race de celui qui nous opprima injustement, de façon qu'il ne reste pas un seul homme de la race de Saül dans toutes les terres d'Israël[19]. Donnez-nous sept enfans de Saül, afin que nous les fassions pendre au nom du seigneur dans Gabaa ; car Saül était de Gabaa, et il fut l'élu du seigneur… et le roi David leur dit : je vous donnerai les sept enfans… et il prit les deux enfans de Saül et de Respha fille d'Aya, qui s'appellaient Armoni et Miphiboseth, et cinq fils que Michol[20], fille de Saül, avait eus de son mari Adriel… et il mit ces sept enfans entre

les mains des gabaonites, qui les pendirent devant le seigneur ; et ils furent pendus tous ensemble au commencement de la moisson des orges[21]. Et la fureur du seigneur se joignit à sa fureur contre les israélites, et elle excita David contre eux, en lui disant : va, dénombre Israël et Juda… le roi dit donc à Joab chef de son armée : promene-toi dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabé ; dénombre le peuple, afin que je sache son nombre… et Joab ayant parcouru toute la terre pendant neuf mois et vingt jours, il donna au roi le dénombrement du peuple ; et l'on trouva dans les tribus d'Israël huit cents mille hommes robustes tirants l'épée, et dans Juda cinq cents mille combattants… le lendemain au matin David s'étant levé, la parole de Dieu s'adressa au prophete Gad, lequel était le devin, le voyant de David… Dieu dit à Gad : va, et parle ainsi à David : voici ce que dit le seigneur. De trois choses choisis-en une, afin que je te la fasse ; ou tu auras la famine sur la terre pendant sept ans ; ou tes ennemis te battront, et tu fuiras pendant trois mois ; ou la peste sera dans ta terre pendant trois jours : délibere, et voi ce que tu veux que je dise à Dieu qui m'a envoyé[22]. … David dit à Gad : je suis dans un grand embarras ; mais il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu par la peste, que dans la main des hommes ; car ses miséricordes sont grandes. Aussitôt Dieu envoya la peste en Israël. Depuis le matin jusqu'au troisieme jour, et depuis Dan jusqu'à Bersabé, il mourut du peuple soixante et dix mille mâles. Et comme l'ange du seigneur étendait encore sa main sur

Jérusalem pour la perdre, le seigneur eut pitié de l'affliction ; et il dit à l'ange qui frappait : c'est assez, à présent arrête la main. Or l'ange du seigneur était alors tout vis-à-vis d'Arauna le jébuséen… et David, voyant l'ange qui frappait toujours le peuple, dit au seigneur : c'est moi qui ai péché ; j'ai agi injustement ; ces gens qui sont des brebis, qu'ont-ils fait ? Je te prie, que ta main se tourne contre moi et contre la maison de mon pere[23]. Alors Gad vint à David, et lui dit : monte, et dresse un autel dans l'aire d'Arauna le jébuséen.

1. ↑ tout rentre ici pour la premiere fois dans le train des choses ordinaires. L'intervention du ciel ne dispose plus du gouvernement ; on ne voit plus de ces aventures que les incrédules traitent de romanesques, et dans lesquelles les sages commentateurs reconnaissent la simplicité des temps antiques ; tout se fait, comme par-tout ailleurs, par les passions humaines. Le roi Isboseth est mécontent de son général Abner ; et Abner, mécontent de son roi, le trahit pour se donner à David. Joab général de David est jaloux d'Abner ; il craint d'être supplanté par lui, et il l'assassine. Deux chefs de voleurs, qui ont vendu leurs services au roi Isboseth, l'ayant massacré, croient qu'ils obtiendront une grande récompense de David son compétiteur. David, pour se dispenser de les payer, les fait assassiner eux-mêmes. Il semble qu'on lise l'histoire des successeurs d'Alexandre, qui signalerent les mêmes perfidies et les mêmes cruautés sur un plus grand théatre.
2. ↑ il faut qu'il y ait ici quelque méprise de la part des copistes ; car il n'est pas possible que le roi Isboseth ait perdu courage, uniquement parce qu'on avait assassiné son nouvel ennemi Abner ; il perdit sans doute courage, quand son général Abner l'abandonna pour passer au service de son compétiteur David : il y a quelque chose d'oublié ou de transposé dans le texte. Plusieurs incrédules nous reprochent de recourir si fréquemment à la ressource d'imputer tant de fautes aux copistes : ils affirment qu'il était aussi aisé à l'esprit saint de conduire la plume des scribes que celle des auteurs. Nous les confondons en disant, que les scribes n'étaient pas sacrés, et que les auteurs juifs l'étaient.

3. ↑ c’est une excellente politique ; on pourrait la comparer à celle de César qui fit mourir les assassins de Pompée, s’il était permis de comparer les petits événements d’un pays aussi chétif que la Palestine aux grandes révolutions de la république romaine. Il est vrai qu’Isbozeth est fort peu de chose devant Pompée ; mais l’histoire de Pompée et de César n’est que profane ; et l’on sait que la juive est divine.
4. ↑ à cette époque de la prise de Jérusalem commence le véritable établissement du peuple juif, qui jusques-là n’avait jamais été qu’une horde vagabonde, vivant de rapine, courant de montagne en montagne, et de caverne en caverne, sans avoir pu s’emparer d’une seule place considérable, forte par son assiete. Jérusalem est située auprès du désert, sur le passage de tous les arabes qui vont trafiquer en Phénicie. Le terrein, à la vérité, n’est que de cailloux, et ne produit rien ; mais les trois montagnes, sur lesquelles est bâtie la ville, en fesaient une place très importante. On voit que David manquait de tout pour y bâtir des maisons convenables à une capitale, puisqu’Hiram, roi de Tyr, lui envoya du bois, des charpentiers et des maçons ; mais on ne voit pas comment David put payer Hiram, ni quel marché il fit avec lui. David était à la tête d’une nation long-temps esclave, qui devait être très pauvre. Le butin qu’il avait fait dans ses courses ne devait pas l’avoir beaucoup enrichi, puisqu’il n’est parlé d’aucune ville opulente qu’il ait pillée. Mais enfin, quoique l’histoire juive ne nous donne aucun détail de l’état où était alors la Judée, quoique nous ne sachions point comment David s’y prit pour gouverner ce pays, nous devons toujours le regarder comme le seul fondateur. Dès qu’il se vit maître de la forteresse de Jérusalem, et de quinze à vingt lieues de pays, il commença par avoir de nouvelles concubines et de nouvelles femmes, à l’imitation des plus grands rois de l’orient.
5. ↑ l’auteur sacré, qui était sans doute un prêtre, recommence ici à parler des choses qui sont de son ministere. Il dit que le dieu des armées est assis sur l’arche et sur des chérubins. Cette arche, quoique divine, ne devait pas tenir une grande place puisqu’elle n’occupait qu’une simple charrette, laquelle devait être fort étroite, puisqu’elle passait par les défilés qui regnent de la montagne de Gabaa à la montagne de Jérusalem. On ne conçoit pas comment des prêtres ne l’accompagnaient pas, et comment on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour l’empêcher de tomber. On comprend encore moins pourquoi la colere de Dieu s’alluma contre le fils aîné de celui qui avait gardé l’arche si longtemps dans sa grange ; ni comment cet Hoza fut puni de mort subite, pour avoir empêché l’arche de tomber. Les incrédules révoquent en doute ce fait, qu’ils prétendent être injurieux à la bonté divine. Il leur paraît que

s’il y avait quelqu’un de coupable, c’étaient les lévites qui abandonnaient l’arche, et non pas celui qui la soutenait. Le Lord Bolingbroke conclut, qu’il est évident que tout cela fut écrit par un prêtre, qui ne voulait pas que d’autres que des prêtres pussent jamais toucher à l’arche. On la mit pourtant dans la grange d’un laïque nommé Obed édom ; et encore ce laïque pouvait être un philistin. Ces commencemens grossiers du regne de David prouvent que le peuple juif était encore aussi grossier que pauvre, et qu’il ne possédait pas encore une maison assez supportable pour y déposer l’objet de son culte avec quelque décence. Nous convenons que ces commencemens sont très grossiers. Nous avons remarqué que ceux de tous les peuples ont été les mêmes ; et que Romulus et Thésée ne commencerent pas plus magnifiquement. Ce serait une chose très curieuse de bien voir par quels degrés les juifs parvinrent à former comme les autres peuples, des villes, des citadelles, et à s’enrichir par le commerce et par le courage. Les historiens ont toujours négligé ces ressorts du gouvernement, parce qu’ils ne les ont jamais connus ; ils s’en sont tenus à quelques actions des chefs de la nation, et ont noyé ces actions, toujours ridiculement exagérées, dans des fratras de prodiges incroyables : c’est ce que dit positivement le Lord Bolingbroke. Nous soumettons ces idées à ceux qui sont plus éclairés que lui et que nous.

6. ↑ on est bien étonné que David, après la conquête de Jérusalem, ait payé encore tribut aux philistins, et qu’il ait fallu de nouvelles victoires pour affranchir les juifs de ce tribut. Cela prouve que le peuple hébreu était encore un très petit peuple. La maniere dont David traite les moabites, ressemble à la fable qu’on a débitée sur Busiris, qui fesait mesurer ses captifs à la longueur de son lit. On leur coupait les membres qui débordaient, et on allongeait par des tortures les membres qui n’étaient pas assez longs. L’horrible cruauté de David fait de la peine à Don Calmet : *cette exécution,* dit-il, *fait frémir ; mais les loix de la guerre de ces temps-là permettaient de tuer les captifs* . Nous osons dire à Don Calmet, qu’il n’y avait point de loix de la guerre, que les juifs en avaient moins qu’aucun peuple ; et que chacun suivait ce que sa cruauté ou son intérêt lui dictait. On ne voit pas même que jamais les peuples ennemis des juifs les aient traités avec une barbarie qui approche de la barbarie juive : car lorsque les amalécites prirent la bourgade Sigelec, où David avait laissé ses femmes et ses enfants, il est dit, *qu’ils ne tuerent personne ;* ils ne mesurerent point les captifs avec des cordes, et ne firent point périr dans les supplices ceux dont les corps ne s’ajustaient pas avec cette mesure. Plusieurs savants nient formellement ces victoires de David en Syrie et jusqu’à l’Euphrate. Ils disent qu’il n’en est fait aucune mention dans les histoires ; que si David avait étendu sa domination

jusqu'à l'Euphrate, il eût été un des plus grands souverains de la terre. Ils regardent comme une exagération insoutenable ces prétendues conquêtes du chef d'une petite nation, maîtresse d'une seule ville, qui n'était pas même encore bâtie. Comme nous n'avons que des juifs qui aient écrit l'histoire juive, et que les historiens orientaux, qui auraient pu nous instruire, sont perdus, nous ne pouvons décider sur cette question. Il n'est pas improbable que David ait fait quelques courses jusqu'auprès de Damas.

7. ↑ des commentateurs, que Calmet a suivis, prétendent que *prêtres* signifie *princes*

il

est plus probable que David voulut joindre dans sa maison le sacerdoce avec l'empire ; rien n'est plus politique. Au reste ces mots, *ils étaient prêtres ;* n'ont aucun rapport avec ce qui précede et ce qui suit : c'est une marque assez commune de l'inspiration.

8. ↑ l'avanture de Bethsabé est assez connue, et n'a pas besoin de long commentaire. Nous remarquerons que la maison d'Urie devait être très voisine de la maison de David ; puisqu'il voyait de son toit Bethsabée se baignant sur le sien. La maison royale était donc fort peu de chose, n'étant pas séparée des autres par des murailles élevées, par des tours et des fossés, selon l'usage. Il est remarquable que l'écrivain sacré se sert du mot *sanctifier* , pour exprimer que Bethsabé se lava après le coït. On était légalement impur chez les juifs, quand on était mal-propre. C'était un grand acte de religion de se laver ; la négligence et la saleté étaient si particulieres à ce peuple, que la loi l'obligeait à se laver souvent ; et cela s'appellait *se sanctifier* . Le mariage de Bethsabé, grosse de David, est déclaré nul par plusieurs rabins, et par plusieurs commentateurs. Parmi nous une femme adultère ne peut épouser son amant, assassin de son mari, sans une dispense du pape : c'est ce qui a été décidé par le pape Célestin Trois. Nous ignorons si le pape peut en effet avoir un tel pouvoir ; mais il est certain que chez aucune nation policée il n'est permis d'épouser la veuve de celui qu'on a assassiné. Il y a une autre difficulté : si le mariage de David et de Bethsabé est nul, on ne peut donc dire que Jesus-Christ est descendant légitime de David, comme il est dit dans sa généalogie. Si on décide qu'il en descend légalement, on foule aux pieds la loi de toutes les nations : si le mariage de David et de Bethsabé n'est qu'un nouveau crime, Dieu est donc né de la source la plus impure. Pour échapper à ce triste dilemme, on a recours au repentir de David, qui a tout réparé. Mais en se repentant il a gardé la veuve d'Urie ; donc, malgré son repentir, il a encore agravé son crime : c'est une difficulté nouvelle. La volonté du seigneur suffit pour calmer tous

ces doutes, qui s'élevent dans les ames timorées. Tout ce que nous savons, c'est que nous ne devons être ni adulteres, ni homicides, ni épouser les veuves des maris que nous aurions assassinés.

9. ↑ on demande si le prophete Nathan, en parlant au prophete David de ses femmes et de ses concubines, avec lesquelles Absalon son fils coucha sur la terrasse du palais, lui parlait avant ou après cette avanture. Il nous semble que le discours de Nathan précede de quelques années l'affront que fit Absalon à son pere David, en couchant avec toutes ses femmes l'une après l'autre sur la terrasse du palais.
10. ↑ les critiques prétendent que le seigneur ne fut point fâché que David eût épousé la veuve d'Urie, puisqu'il aima tant Salomon, né de David et de cette veuve. Nathan a prévenu cette critique, en disant que Dieu a transféré le péché de David. Ce fut le premier-né sur lequel le péché fut transporté ; cet enfant mourut, et Dieu pardonna à son pere ; mais la menace, de faire coucher toutes ses femmes et toutes ses filles avec un autre sur la terrasse de sa maison, subsista entiérement.
11. ↑ on prétend qu'un talent d'or pesait environ quatre-vingt-dix de nos livres de seize onces ; il n'est gueres possible qu'un homme ait porté un tel diadême ; il aurait accablé Poliphême et Goliath. C'est-là où Calmet pouvait dire encore, que l'auteur sacré se permet quelques exagérations. Le diadême, d'ailleurs, n'était qu'un petit bandeau. Il est à souhaiter que les inconcevables barbaries exercées sur les citoyens de Raba, soient aussi une exagération. Il n'y a point d'exemple, dans l'histoire, d'une cruauté si énorme et si réfléchie. M Huet ne manque pas de la peindre avec les couleurs qu'elle semble mériter. Calmet dit ; *qu'il est à présumer que David ne suivit que les loix communes de la guerre ; que l'écriture ne reproche rien sur cela à David, et qu'elle lui rend même le témoignage exprès, que, hors le fait d'Urie, sa conduite a été irréprochable* . Cette excuse serait bonne dans l'histoire des tigres et des pantheres. *quel homme,* s'écrie M Huet, *s'il n'a pas le cœur d'un vrai juif, pourra trouver des expressions convenables à une pareille horreur ?* est-ce là l'homme selon le cœur de Dieu ? *bella, horrida bella !* nous croirions outrager la nature si nous prétendions que Dieu agréa cette action affreuse de David ; nous aimons mieux douter qu'elle ait été commise.
12. ↑ M Huet s'exprime bien violemment sur cet inceste d'Amnon, et sur tous les crimes qui en résulterent. *on ne sort,* dit-il, *d'une horreur, que pour en rencontrer une autre dans cette famille de David* . L'histoire profane rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon ; et il n'est pas à présumer que les uns aient été copiés des autres ; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop

communes chez toutes les nations. Mais, ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin germain Jonadab. Il fallait que la famille de David fût bien dissolue, pour qu'un de ses fils, qui pouvait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, et que son cousin germain lui en facilitât les moyens.

13. ↑ ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frere, *demande-moi en mariage, etc.* . Le lévitique défend expressément, au chap 18, de révéler la turpitude de sa sœur. Mais quelques juifs prétendent qu'il était permis d'épouser la sœur de pere, et non pas de mere. C'était tout le contraire chez les athéniens et chez les égyptiens : ils ne pouvaient épouser que leur sœur de mere ; il en fut de-même, dit-on, chez les perses. Il fallait bien que les hébreux fussent dans l'usage d'épouser leurs sœurs ; puisqu'Abraham dit à deux rois, qu'il avait épousé la sienne. Il se peut que plusieurs juifs aient fait depuis comme le pere des croyants disait qu'il avait fait. Le chap 18 du lévitique, après tout, ne défend que de révéler la turpitude de sa sœur ; mais quand il y a mariage, il n'y a plus turpitude. Le lévitique pouvait très bien avoir été absolument inconnu des juifs pendant leurs sept servitudes ; et ce peuple, qui n'avait pas de quoi aiguiser ses serpettes, et qui n'avait eu si longtemps ni feu ni lieu, pouvait fort bien n'avoir point de libraire ; puisqu'on ne trouva que longtemps après le pentateuque sous le melk Josias.

14. ↑ c'est une grande impureté de coucher avec sa sœur ; c'est une extrême brutalité de la renvoyer ensuite avec outrage : mais c'est sans doute un crime encore beaucoup plus grand d'assassiner son frere dans un festin. Il est triste de ne voir que des forfaits dans toute l'histoire de Saül et de David. Tous les freres d'Absalon, témoins de ce fratricide, sortent de table et montent sur leurs mules, comme s'ils craignaient d'être assassinés ainsi que leur frere Amnon : c'est la premiere fois qu'il est parlé de mulets dans l'histoire juive. Tous les princes d'Israël, avant ce temps, sont montés sur des ânes. Le pere Calmet dit, que *les mulets de Syrie ne sont pas produits de l'accouplement d'un âne et d'une jument ; et qu'ils sont engendrés d'un mulet et d'une mule* . Il cite Aristote ; mais *il vaudrait mieux sur cette affaire consulter un bon muletier* . Nous avons vu plusieurs voyageurs, qui assûrent qu'Aristote s'est trompé et qu'il a trompé Calmet. Il n'y a point de naturaliste, aujourd'hui, qui croie aux prétendues races de mulets. Un bourriquet fait un beau mulet à une cavale ; la nature s'arrête là ; et le mulet n'a pas le pouvoir d'engendrer. Pourquoi donc la nature lui a-t-elle donné l'instrument de la génération ? On dit qu'elle ne fait rien en vain ; cependant l'instrument d'un mulet

devient la chose du monde la plus vaine : il en est des parties du mulet comme des mamelles des hommes ; ces mamelles sont très inutiles, et ne servent qu'à figurer.

15. ↑ M Huet dit, que cette conduite d'Absalon avec Joab est moins horrible que tout le reste ; mais qu'elle est excessivement ridicule ; que jamais on ne s'est avisé de brûler les orges d'un général d'armée, d'un secrétaire d'état, pour avoir une conversation avec lui ; que ce n'est pas là le moyen d'avoir des audiences. Il va jusqu'à la raillerie : il dit que le capitaine Joab ne fit pas ses orges avec Absalon. Cette plaisanterie est froide ; il ne faut point tourner la sainte écriture en raillerie.

16. ↑ le Lord Bolingbroke raconte que le général Widers, qui s'était tant signalé à la fameuse bataille de Blenheim, entendant un jour son chapelain lire cet endroit de la bible, lui arracha le livre et lui dit : par D chapelain, voila un grand poltron et un grand misérable que ton David, de s'en aller pieds nuds avec son beau régiment de géthéens ; par D. J'aurais fait volte face, jarni D j'aurais couru à ce coquin d'Absalon. Mord… je l'aurais fait pendre au premier poirier. Le discours et les juremens de ce Widers sont d'un soldat ; mais il avait raison dans le fonds ; quoique ses paroles soient fort irrévérentieuses.

17. ↑ si l'auteur sacré n'avait été qu'un écrivain ordinaire, il aurait détaillé la rebellion d'Absalon, il aurait dit quelles étaient les forces de ce prince ; il nous aurait appris pourquoi David, ce grand guerrier, s'enfuit de Jérusalem avant que son fils y fût arrivé. Jérusalem était-elle fortifiée ? Ne l'était-elle pas ? Comment tout le peuple, qui suit David, ne fait-il pas résistance ? Est-il possible qu'un homme aussi impitoyable que David, qui vient de scier en deux, d'écraser sous des herses, de brûler dans des fours, ses ennemis vaincus, s'enfuie de sa capitale en pleurant comme un sot enfant, sans faire la moindre tentative pour réprimer un fils criminel ? Comment, étant accompagné de tant d'hommes d'armes, et de tous les habitants de Jérusalem, ce sémei lui jeta-t-il des pierres impunément tout le long du chemin. C'est sur de telles incompatibilités que les Tilladet, les Le Clerc, les Astruc, ont pensé que nous n'avons que des extraits informes des livres juifs. Les auteurs de ces extraits écrivaient pour des juifs, qui étaient au fait des affaires ; ils ne savaient pas que leurs livres seraient lus un jour par des bretons et par des gaulois. à l'égard de ce pauvre Miphibozeth, fils de Jonathas, fils de Saül, comment ce boiteux espérait-il de régner ? Comment David, qui n'a plus rien, qui ne peut plus disposer de rien, donne-t-il tout le bien du prince Miphibozeth à son domestique Siba ? Fréret dit, que si ce prince Miphibozeth avait un intendant (ce qui est difficile à croire) cet intendant se serait emparé du bien de son maître sans attendre la permission du roi David.

18. ↑ les critiques disent que ce n’est pas un moyen bien sûr de s’attacher tout un peuple, que de commettre en public une chose si indécente. Les incrédules refusent de croire qu’Absalon, tout jeune qu’il était, ait pu consommer l’acte avec dix femmes devant tout le peuple ; mais le texte ne dit pas qu’Absalon ait commis ces dix incestes tout de suite : il est naturel qu’il ait mis quelque intervalle à sa lubricité. Les mauvais plaisants sont inépuisables en railleries sur ces prouesses du bel Absalon ; ils disent que depuis Hercule on ne vit jamais un plus beau fait d’armes. Nous ne répéterons pas leurs sarcasmes et leurs prétendus bons mots, qui allarmeraient la pudeur autant que les dix incestes consécutifs d’Absalon. Les sages se contentent de gémir sur les barbaries de David, sur son adultere avec Bethsabé, sur son mariage infame avec elle, sur la lâcheté qu’il montre en fuyant pieds-nuds quand il peut combattre, sur l’inceste de son fils Amnon, sur les dix incestes de son fils Absalon, sur tant d’atrocités et de turpitudes, sur toutes les horribles abominations des regnes du melk Saül et du melk David.
19. ↑ ce passage a fort embarrassé tous les commentateurs. Il n’est dit en aucun endroit de la sainte écriture que Saül eût fait le moindre tort aux gabaonites ; au contraire, il était lui-même un des habitants de Gabaa ; et il est naturel qu’il ait favorisé ses compatriotes, quoiqu’ils ne fussent pas juifs. Quant à la famine qui désola trois ans le pays du temps du melk David, rien ne fut si commun dans ce pays qu’une famine. Les livres saints parlent très souvent de famine ; et quand Abraham vint en Palestine, il y trouva la famine. On ne sort point de surprise lorsque Dieu lui-même dit à David, que cette famine n’est envoyée qu’à cause de Saül, qui était mort si longtemps auparavant, et parce que Saül avait eu de mauvaises intentions contre un peuple qui n’était pas le peuple de Dieu.
20. ↑ M. A.-A. Renouard pense que c’est par erreur que, dans l’hébreu comme dans la Vulgate, on lit ici Michol au lieu de Mérob
21. ↑ le Lord Bolingbroke, Messieurs Fréret et Huet, s’élevent contre cette action avec une force qui fait trembler : ils décident que de tous les crimes de David celui-ci est le plus exécrable. David, dit M Huet, cherche un infame prétexte pour détruire par un supplice infame toute la race de son roi et de son beau-pere ; il fait pendre jusqu’aux enfants que sa propre femme Michol eut d’un autre mari, lorsqu’il la répudia ; il les livre, pour être pendus, entre les mains d’un petit peuple, qui ne devait nullement être à craindre ; puisqu’alors David est supposé être vainqueur de tous ses ennemis. Il y a dans cette action non seulement une barbarie qui ferait horreur aux sauvages, mais une lâcheté dont le plus vil de tous les hommes ne serait pas capable. à cette lâcheté, et à cette fureur, David joint encore le parjure ; car il avait juré à Saül de ne jamais ôter la vie à

aucun de ses enfants. Si, pour excuser ce parjure, on dit qu'il ne les pendit pas lui-même ; mais qu'il les donna aux gabaonites pour les pendre, cette excuse est aussi lâche que la conduite de David-même, et ajoute encore un degré de scélératesse. De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve dans toute cette histoire que l'assemblage de tous les crimes, de toutes les perfidies, de toutes les infamies, au milieu de toutes les contradictions. Ces reproches sanglants font dresser les cheveux à la tête. Le r p Don Calmet repousse ces invectives en disant, *que David avait ordre de la part de Dieu, qu'il avait consulté, et que David ne fut ici que l'exécuteur de la volonté de Dieu ;* et il cite Estius, Grotius, et les antiquités de Flavien Joseph.

22. ↑ il y a beaucoup de choses importantes à remarquer dans cet article. D'abord, le texte de la vulgate dit expressément, que la fureur de Dieu redoublée inspira David, et le porta, par un ordre positif, à faire ce dénombrement, que Dieu punit ensuite par le fleau le plus destructif. C'est ce qui fournit un prétexte à tant d'incrédules de dire ; que Dieu est souvent représenté chez les juifs comme ennemi du genre humain, et occupé de faire tomber les hommes dans le piege. Secondement, le seigneur a lui-même ordonné trois dénombrements dans le pentateuque. Troisiémement, rien n'est plus utile et plus sage, comme rien n'est plus difficile, que de faire le dénombrement exact d'une nation ; et non seulement cette opération de David est très prudente, mais elle est sainte, puisqu'elle lui est ordonnée par la bouche de Dieu même. Quatriémement, tous les incrédules crient à l'exagération, à l'imposture, au ridicule, d'admettre à David treize cents mille soldats dans un si petit pays ; ce qui ferait, en comptant seulement pour soldats le cinquieme du peuple, six millions cinq cents mille ames ; sans compter les cananéens et les philistins, qui venaient tout récemment de livrer quatre batailles à David, et qui étaient répandus par toute la Palestine. Cinquiémement, le livre des paralipomenes, qui contredit très souvent le livre des rois, compte quinze cents soixante et dix mille soldats : ce qui monterait à un nombre bien plus prodigieux encore et plus incroyable. Les commentateurs succombent sous le poids de ces difficultés ; et nous aussi. Nous ne pouvons que prier l'esprit saint, qu'il daigne nous éclairer. sixiémement, les critiques mal intentionnés, comme Mêlier, Boulanger et autres, pensent qu'il y a une affectation puérile, ridicule, indigne de la majesté de Dieu, d'envoyer le prophete Gad au prophete David, pour lui donner à choisir l'un des trois fléaux pendant sept ans, ou pendant trois mois, ou pendant trois jours. Ils trouvent dans cette cruauté une dérision, et je ne sais quel caractere de conte oriental, qui ne devrait pas être dans un livre où l'on fait agir et parler Dieu à chaque page.

23. ↑ Une peste qui extermine en trois jours soixante et dix mille mâles, *viros*, doit avoir tué aussi soixante et dix mille femelles. Il leur paraît affreux que Dieu tue cent quarante mille personnes de son peuple chéri, auquel il se communique tous les jours, avec lequel il vit familiérement ; et cela, parce que David a obéi à l'ordre de Dieu même, et a fait la chose du monde la plus sage. Ils trouvent encore mauvais que l'arche du seigneur soit dans la grange d'un étranger. David, selon eux, devait au moins la loger dans sa maison. Enfin M Fréret pense, que l'auteur sacré imite visiblement Homere, quand le seigneur arrête la main de l'ange exterminateur. Selon lui, il est très probable que l'auteur, qu'il croit être Esdras, avait entendu parler d'Homere. En effet, Homere, dans son premier chant de l'iliade, peint Apollon descendant des sommets de l'olympe, armé de son carquois, et lançant ses fléches sur les grecs, contre lesquels il était irrité. Nous ne sommes pas de l'avis de M Fréret. Nous pensons qu'Esdras lui-même ne connut jamais les grecs, et que jusqu'au temps d'Alexandre il n'y eut jamais le moindre commerce entre la Grece et la Palestine. Ce n'est pas que quelque juif ne pût, dès le siecle d'Esdras, aller exercer le courtage dans Corinthe et dans Athenes ; mais les gens de cette espece ne composaient pas l'histoire des israélites. Pour les autres objections, il faut avouer que Calmet y répond trop faiblement. Nous ne croyons pas que le choix des trois fléaux soit puérile ; au contraire, cette rigueur nous semble terrible. Mais qui peut juger les jugemens de Dieu !

LIVRE III.

Or le roi David avait vieilli, ayant beaucoup de jours ; et quoiqu’on le couvrît de plusieurs robes, il ne se réchauffait point. Ses officiers dirent donc : allons chercher une jeune fille pour le seigneur notre roi, et qu’elle reste devant le roi, et qu’elle le caresse, et qu’elle dorme avec le seigneur notre roi. Et ayant trouvé Abisag De Sunam, qui était très belle ; ils l’amenerent au roi, et elle coucha avec le roi, et elle le caressait ; et le roi ne forniqua pas avec elle[1]. Cependant Adonias, fils de David, disait : ce sera moi qui régnerai… il avait dans son parti Joab le général des armées, et Abiathar le grand-prêtre. Mais un autre grand-prêtre nommé Sadok, et le capitaine Banaia, et le prophete Nathan, et Séméi, n’étaient pas pour Adonias… ce prince donna un grand festin à tous ses freres et aux principaux de Juda ; mais il n’invita ni son frere Salomon, ni le prophete Nathan, ni Banaia, ni les autres prêtres. Alors Nathan dit à Bethsabé mere de Salomon : n’avez-vous pas ouï dire qu’Adonias s’est déja fait roi, et que notre seigneur David n’en sait rien ? Allez vite vous présenter au roi David ;… pendant que vous lui parlerez je surviendrai après vous, et je confirmerai tout ce que vous aurez dit…[2]. … le roi David dit : faites moi venir le prophete Sadok, le prophete Nathan, et le capitaine Banaia, prenez avec vous mes officiers ;

mettez mon fils Salomon sur ma mule ; chantez avec la trompette ; et vous direz, vive le roi Salomon… les convives d’Adonias se leverent de table ; et chacun s’en alla de son côté ; et Adonias alla se réfugier à la corne de l’autel… or la mort de David approchant, il recommanda à Salomon, en lui disant : tu sais ce qu’a fait autrefois Joab, qui mit du sang autour de ses reins, et dans les souliers qu’il avait aux pieds. Tu ne permettras pas que ses cheveux blancs descendent en paix au tombeau, je compte sur ta sagesse ;… j’ai juré à Séméi que je ne le ferais point périr par le glaive ; mais tu es sage, tu sauras ce qu’il faut faire, ne permets pas que ses cheveux blancs descendent dans la fosse autrement que par une mort sanglante[3]. Et David s’endormit avec ses peres.

AVIS DE L'EDITEUR.

Le commentateur qui avait entrepris de continuer cet ouvrage s'est arrêté ici, ayant été appelé à la cour d'un grand prince pour être son aumônier. Un troisième commentateur s'est présenté, et a continué avec la même érudition et la même impar- tialité, mais avec trop de véhémence peut-être, et trop de hardiesse.

Salomon prit possession du trône de son pere, et affermit son regne… Adonias alla implorer la protection de sa belle-mere Bethsabé, et lui dit : vous savez que le regne m’appartenait, comme à l’ainé, et que, de plus, tout Israël m’avait choisi pour roi ; mais mon royaume a été transporté à mon frere, et le seigneur l’a constitué ainsi ; je ne

demande qu’une grace ; le roi Salomon ne vous refusera rien ; je vous prie qu’il me laisse épouser Abisag la sunamite… Bethsabé dit donc à Salomon son fils : je te prie, donne pour femme Abisag la sunamite à ton frere Adonias. Le roi Salomon répondit à sa mere ; pourquoi demandes-tu Abisag la sunamite pour Adonias ? Demande donc aussi le royaume ; car il est mon frere ainé, et il a pour lui Abiathar le grand-prêtre, et le capitaine Joab…[4]. Salomon jura donc par Dieu… disant : je jure par Dieu, qui m’a mis sur le trône de David mon pere, qu’aujourd’hui Adonias mon frere sera mis à mort. Et le roi Salomon envoya le capitaine Banaia, fils de Joiadad, qui assassina Adonias, et il mourut… cette nouvelle étant venue au capitaine Joab, qui était attaché au prince Adonias ; il s’enfuit dans le tabernacle du seigneur, et embrassa la corne de l’autel… on vint dire au roi Salomon que Joab s’était réfugié dans le tabernacle de Dieu, et qu’il s’y tenait à l’autel. Et le roi Salomon envoya aussitôt le capitaine Banaia, fils de Joiadad, disant : cours vite, va tuer Joab… Banaia alla donc au tabernacle de Dieu, et dit à Joab : sors d’ici, que je te tue. Joab lui répondit : je ne sortirai point ; je mourrai ici… le capitaine Banaia, alla rapporter la chose au roi. Le roi lui répondit : fais comme je t’ai dit[5], assassine Joab, et l’enterre ; et je ne serai pas responsable, ni moi, ni la maison de mon pere, du sang innocent répandu par Joab ; que le seigneur donne une paix éternelle à David, à sa semence, à sa maison, et à son trône !… donc le capitaine Banaia, fils de Joiadad, retourna vers Joab, et l’assassina à

l’autel ; et il enterra Joab en sa maison dans le désert[6]. Le roi envoya aussi vers Séméi, et lui dit : bâtis-toi une maison dans Jérusalem, et n’en sors point pour aller d’un côté ni d’un autre ; si tu en sors jamais, et si tu passes le torrent de Cédron, je te ferai tuer au même jour. Séméi dit au roi, cet ordre est très juste. Mais au bout de trois ans il arriva que les esclaves de Séméi s’enfuirent vers Akis roi de Geth. Séméi fit aussitôt sangler son âne, et s’en alla vers Akis à Geth pour redemander ses esclaves, et les ramena de Geth… et Salomon, en ayant été averti, commanda à Banaia, fils de Joiadad, d’aller tuer Séméi ; et le capitaine Banaia y alla sur le champ, et il assassina Séméi, qui mourut… cependant le seigneur apparut à Salomon en songe, disant : demande ce que tu veux que je te donne… et Salomon dit au seigneur : je te prie de me donner un cœur docile, afin que je puisse juger ton peuple, et discerner entre le bon et le mauvais ; car qui pourra juger ce peuple, qui est fort nombreux ! … et Dieu lui dit dans ce songe ; parce que tu as demandé cette parole, et que tu n’as pas requis longues années, ni richesses, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé sagesse pour discerner justice, je ferai selon ton discours ; je te donne un cœur intelligent, de sorte que jamais homme, ni avant toi, ni après toi, n’aura été semblable à toi[7]. Mais je te donnerai, en outre, richesses et gloire que tu n’as point demandées ; de sorte que nul ne sera semblable à toi en gloire et en richesses. Salomon se réveilla ; et il vit que c’était un songe. Salomon[8] avait donc sous sa domination tous les royaumes depuis

l’Euphrate jusqu’aux philistins et à la terre d’égypte. Et il y avait pour la nourriture de Salomon, chaque jour, trente muids de fleur de farine, et soixante muids de farine commune, dix gros bœufs engraissés, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, et grande quantité de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages, et d’oiseaux de toute espece ; car il avait tout le pays au-delà du fleuve d’Euphrate depuis Tapsa jusqu’à Gaza[9]. Et Salomon avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chars, et douze mille chevaux de selle…[10]. Et la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les orientaux, et de tous les égyptiens ; il était plus sage que tous les hommes, plus sage qu’éthan israïte, et que Heman, et que Chacol, et que Dorda[11]. Salomon composa trois mille paraboles, et il fit mille et cinq cantiques… Hiram roi de Tyr envoya ses serviteurs vers Salomon, ayant appris qu’il avait été oint et christ à la place de son pere. Et Salomon envoya aussi à Hiram, disant : j’ai dessein de bâtir un temple au nom de mon dieu Adonaï, comme Adonaï l’avait dit à mon pere ; commande donc à tes serviteurs qu’ils coupent pour moi des cedres du Liban ; car tu sais que je n’ai pas un seul homme parmi mon peuple qui puisse couper du bois comme les sidoniens… Hiram donna donc à Salomon des bois de cedre et de sapin ; et Salomon donna à Hiram, pour la nourriture de sa maison, vingt mille muids de froment par année, et vingt mille muids d’huile très pure chaque année… le roi Salomon choisit dans Israël trente mille ouvriers,…[12] soixante et dix mille manœuvres et porte-

faix, quatre-vingt mille tailleurs de pierre, et trois mille trois cents intendants des ouvrages[13]. Or on commença à bâtir le temple du seigneur quatre cents quatre-vingt ans après la sortie d'égypte[14]. Or cette maison, que le roi Salomon bâtit au seigneur, avait soixante coudées et demi en longueur, vingt coudées en largeur, et trente coudées en hauteur… et il fit au temple des fenêtres de côté ; et il fit sur la muraille du temple des échafauds tout autour ; et l'échafaud d'en bas avait cinq coudées de large, et celui du milieu avait six coudées de large, et le troisieme échafaud avait sept coudées de large ;… et il plaça des poutres tout autour, afin qu'ils ne touchassent pas à la muraille ;… et il fit un étage sur toute la maison qui avait cinq coudées de hauteur[15]. Il fit l'oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre le coffre du pacte. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt de large, et vingt de haut. Il fit, dans l'oracle, des chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut ; une aile de chérubin avait cinq coudées de longueur, et l'autre avait aussi cinq coudées[16]. Il fit aussi un grand bassin de fonte, nommé la mer, de dix coudées d'un bord à l'autre ; et elle était toute ronde. Et il y avait une mer, et douze bœufs sur cette mer… or le roi, et tout Israël avec lui, immolerent des victimes devant le seigneur. Et Salomon égorgea et immola au seigneur vingt-deux mille bœufs gras et six-vingts mille brebis… ainsi le roi et le peuple dédierent le temple au seigneur…[17]. Et Hiram, roi de Tyr, lui envoyait tous les bois de cedre et de sapin, et tout l'or dont il avait besoin. Et Salomon donna à

Hiram vingt villes dans la Galilée… Hiram, roi de Tyr, vint voir ces villes ; mais il n'en fut point du tout content ; et il dit à Salomon ; mon frere, voilà de pauvres villes que vous m'avez données là !…[18]. Le roi Salomon équipa aussi une flotte à ésiongaber, auprès d'élath, sur le rivage de la mer, au pays d'Idumée : et Hiram lui envoya de bons hommes de mer… et étant allés en Ophir, ils en rapporterent quatre cents vingt talents d'or au roi Salomon[19]. La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint le tenter par des énigmes[20]. La reine de Saba donna au roi Salomon six-vingts talents d'or, une quantité très-grande d'aromates et de pierres précieuses. On n'a jamais apporté, depuis ce temps-là, tant de parfums à Jérusalem… le poids de l'or qu'on apportait chaque année à Salomon était du poids de six cents soixante et six talents d'or. Le roi Salomon eut aussi deux cents boucliers d'or pur, et trois cents autres boucliers d'or pur. Le roi Salomon fit aussi un trône d'yvoire revêtu d'un or très pur. Tous les vases dans lesquels Salomon buvait étaient aussi d'or ; et toute sa vaisselle, et tous les meubles de sa maison du Liban, étaient d'un or très pur. On lui amenait aussi une quadrige d'égypte pour six cents sicles d'argent, et chaque cheval pour cent cinquante sicles[21]. Et il eut sept cents femmes qui étaient reines, et trois cents concubines… et comme il était déjà vieux, elles séduisirent son cœur pour lui faire adorer des dieux étrangers… il bâtit alors un temple à Chamos sur la montagne qui est auprès de Jérusalem…[22]. Cependant le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangeres, et la fille

aussi de pharaon, et des moabites, et des ammonites ; et des iduméennes et des sidoniennes, et des héthéennes… Salomon eut donc copulation avec ces femmes d'un amour véhémentissime… or le seigneur suscita Adad l'iduméen, de race royale, qui était dans édom… Dieu suscita aussi pour ennemi à Salomon Razon fils d'Héliadad… qui fut ennemi d'Israël pendant tout le regne de Salomon, et qui régna en Syrie[23]. Jéroboam, fils de Nabath, leva aussi la main contre le roi. Or Jéroboam était un homme courageux, fort, et puissant. Et il arriva dans ce temps-là que Jéroboam, sortant de Jérusalem, rencontra dans son chemin Ahias le prophete, qui avait un manteau tout neuf. Et Ahias coupa son manteau en douze morceaux, et dit à Jéroboam : prends pour toi dix morceaux de mon manteau ; car voici ce que dit le seigneur le dieu d'Israël : je diviserai le royaume, et je t'en donnerai dix tribus et il ne restera qu'une tribu à Salomon, à cause de David mon serviteur, et de la ville de Jérusalem que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël… [24]. Or Salomon voulut faire assassiner Jéroboam… et Salomon s'endormit avec ses peres, et il fut enseveli dans la ville de David son pere[25]. Roboam fils de Salomon vint à Sichem ; car toutes les tribus y étaient assemblées pour l'établir roi ; mais Jéroboam, fils de Nabath, ayant appris en égypte la mort du roi Salomon, revint de l'égypte. Il se présenta donc avec tout le peuple d'Israël devant Roboam, disant : ton pere nous avait chargé d'un joug très-dur ; diminue donc à présent un peu de l'extrême dureté de ton pere ; et nous te servirons…[26]. Roboam ayant consulté des

jeunes gens de sa cour, répondit au peuple : le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon pere ; si mon pere vous a imposé un joug pesant, j'y ajouterai un joug plus pesant ; si mon pere vous a fouettés avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions. Le peuple, voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'entendre, lui répondit : qu'avons-nous à faire à David ton grand-pere ? Quel héritage avons-nous à partager avec le fils d'Isaï ? Allons, Israël, allons-nous-en dans nos tentes ; adieu, David ; pourvois à ta maison comme tu pourras. Et tout Israël s'en alla dans ses tentes[27]. Roboam ne regna donc que dans les bourgs de la tribu de Juda. Or le roi Roboam envoya l'intendant de ses tribus, nommé Aduram ; mais tout le peuple le lapida, et il en mourut… le roi Roboam monta aussitôt sur sa charrette, et s'enfuit à Jérusalem. Et tout Israël se sépara de la maison de David, comme il en est séparé encore aujourd'hui[28]… or tout Israël, sachant que Jéroboam était revenu, le constitua roi ; et personne ne suivit la maison de David, excepté la maison de Juda. Roboam, étant donc à Jérusalem ; assembla la tribu de Juda et celle de Benjamin, et vint avec cent quatre-vingts mille soldats choisis[29] pour combattre contre la maison d'Israël, et pour réduire tout le royaume de Roboam fils de Salomon. Alors Dieu parla à Séméias, homme de Dieu, disant : va parler à Roboam, fils de Salomon, roi de Juda, et à toute la maison de Juda et de Benjamin, disant : voici ce que commande le seigneur ; vous ne monterez point contre vos freres les enfants d'Israël ; que chacun s'en retourne chez

soi ; car c’est moi qui ai dit cette parole. Ils écouterent tous ce discours de Dieu, et ils s’en retournerent comme le seigneur l’avait ordonné[30]… or Jéroboam fit bâtir Sichem dans les montagnes d’éphraïm… et il disait en lui-même : le royaume pourrait bien retourner à la maison de David ; si ce peuple monte en la maison du seigneur à Jérusalem, pour y sacrifier, le cœur de ce peuple se tournera à la fin vers Roboam roi de Juda ; ils me tueront et reviendront à lui. Donc, après y avoir bien pensé, il fit faire deux veaux dorés, et il dit à son peuple : gardez-vous de monter à Jérusalem ; voilà vos dieux qui vous ont tirés de l’égypte. Et il mit ces deux veaux, l’un à Béthel, et l’autre à Dan[31]. En même temps *Addo le voyant* , le prophete, l’homme de Dieu[32], vint de Juda en Béthel, quand Jéroboam était monté sur l’autel, et qu’il jettait de l’encens. Et il cria contre l’autel dans le verbe de Dieu ; et il dit : autel, autel ! Voici ce que dit le seigneur : il naîtra un jour un fils de la maison de David, qui s’appellera Josias ; et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, qui à présent brûlent sur toi de l’encens : et il brûlera sur toi les os des hommes. Et aussitôt il donna un signe, disant : ceci sera le signe que c’est Dieu qui a parlé ; voici que l’autel va se fendre et que la cendre qui est dessus va se répandre. Le roi, ayant entendu cet homme qui criait contre son autel en Béthel, étendit sa main et cria : qu’on saisisse cet homme-là, mais sa main, qu’il avait étendue, devint paralitique sur le champ ; et il ne put la retirer à lui… l’autel se fendit, et la cendre se répandit, selon le signe que l’homme de Dieu avait prédit dans le

verbe de Dieu… alors le roi dit à l’homme de Dieu : conjure la face du seigneur ton dieu, et prie pour moi, afin qu’il me rende ma main. L’homme de Dieu pria la face du seigneur Dieu ; et le roi reprit sa main. Le roi dit donc à l’homme de Dieu : vient-en diner avec moi dans ma maison ; et je te ferai des présens. L’homme de Dieu répondit au roi : quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n’irais pas avec toi ; et je ne mangerai point de pain, ni ne boirai point d’eau ici ; car le seigneur, qui m’a envoyé ici, m’a ordonné en m’ordonnant : tu ne mangeras point de pain, et tu ne boiras point d’eau en ce lieu-là, et tu ne retourneras point par le chemin que tu es venu[33]… Addo : le prophete s’en retourna donc par un autre chemin. Or il y avait un vieux prophete qui demeurait à Béthel ; et ses enfans conterent au vieux prophete leur pere tout ce que l’homme de Dieu venait de faire. Et leur pere leur dit : quel chemin a-t-il pris pour s’en aller ? Et ils lui montrerent le chemin. Et il dit à ses fils : sanglez-moi mon âne. Et ils lui sanglerent son âne ; et il monta dessus ; et il trouva Addo, l’homme de Dieu, assis sous un thérébinte ; et il lui dit : es-tu l’homme de Dieu qui es venu de Juda ? Et Addo répondit : c’est moi. Le vieux prophete lui dit : viens t’en avec moi pour manger du pain. Addo répondit : je ne peux m’en retourner ni venir avec toi, ni manger du pain, ni boire de l’eau en ce lieu ; car le seigneur m’a parlé dans le verbe du seigneur, disant : tu ne mangeras pain, ni ne boiras eau en ce lieu, et tu ne t’en retourneras pas par la même voie[34]. Le vieux *voyant* lui répartit ; écoute ; je suis

prophete aussi, et semblable à toi ; et un ange m’est venu parler dans le verbe du seigneur, disant : ramene-moi cet homme-là dans ta maison, afin qu’il mange pain et qu’il boive eau. Et ainsi il le trompa, et le ramena avec lui ; et Addo mangea pain et but eau. Et lorsqu’ils étaient assis à table, le verbe du seigneur se fit entendre au prophete qui avait ramené le prophete Addo. Et ensuite le même verbe cria au prophete Addo : homme de Dieu, qui viens de Juda, voici ce que dit le seigneur : parce que tu n’as pas été obéissant à la bouche du seigneur, et que tu n’as point gardé le commandement que le seigneur t’a commandé, et que tu t’en es retourné, et que tu as mangé pain et que tu as bu eau dans le lieu où je t’ai défendu de manger pain et de boire eau, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes peres… donc après qu’Addo, homme de Dieu eut bu et mangé, le vieux devin sangla son âne pour le ramener… et comme Addo, homme de Dieu, était en chemin, et fut rencontré par un lion, qui le tua ; son corps demeura dans le chemin ; et l’âne se tenait auprès de lui d’un côté, et le lion de l’autre[35].

DÉCLARATION DU COMMENTATEUR.

Dans la crainte où je suis que cette histoire ou ce commentaire ne causent au lecteur un ennui aussi mortel qu'à moi, je passerai tous les assassinats des rois de Juda et d'Israël, qui ne forment qu'un tableau dégoûtant et monotone de guerres civiles entre deux petits pays barbares,

dont les capitales n'étaient qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre. Je ne parlerai de ces roitelets qu'autant qu'ils auront quelque rapport aux grands miracles que Dieu daignait faire continuellement dans ce coin du monde ignoré. Ces miracles, opérés par les prophètes juifs, soutiennent l'attention, que l'uniformité des guerres lasserait infailliblement. Je n'entrerai dans quelques détails que lorsqu'à la fin les rois de Babylone viendront venger la terre des abominations de ce peuple non moins cruel que superstitieux, lorsqu'ils brûleront Jérusalem, qu'ils disperseront dix tribus, dont on n'entendra jamais plus parler, et qu'ils mettront les deux autres dans les fers.

En ce temps Abias, fils de Jéroboam tomba malade. Et le roi de Jéroboam dit à sa femme : ma femme, déguise-toi ; change d'habit, va-t'en au village de Silo où est le prophete Hahias ; prends avec toi dix pains, un petit gâteau, un pot de miel, et va-t'en trouver le prophete ; car il te dira tout ce qui arrivera au petit enfant… or le prophete Hahias, que la vieillesse avait rendu aveugle, entendit le bruit des souliers de la reine, qui était à sa porte en Silo ; et lui dit : entre, entre, femme de Jéroboam ; pourquoi te déguises-tu ?… ceux de la maison de Jéroboam, qui demeurent dans la ville, seront mangés par les chiens ; et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux ;… va-t'en donc, et sitôt que tu auras mis le pied dans la ville, l'enfant mourra[36]. Or Juda fit aussi le mal devant le seigneur. Car ils firent aussi des autels et des statues, et des bois consacrés sur les hauts. Il y eut aussi des sodomites

prostitués, et des abominations. Mais la cinquieme année du regne de Roboam, Sésac, roi d'égypte, s'empara de Jérusalem, et il enleva tous les trésors de la maison du seigneur, et les trésors du roi ; il pilla tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait faits[37]… or Asa, petit-fils de Roboam, marcha droit devant le seigneur ; il chassa les sodomites prostitués… et empêcha Maacha sa mere de sacrifier à Priape, et il brisa le simulacre honteux de Priape, et le brûla dans le torrent de Cédron. Cependant il ne détruisit pas les hauts lieux. Mais son cœur était parfait devant le seigneur[38].

[39]Abias eut guerre avec Jéroboam. Il avait quatre cents mille combattans bien choisis et très vaillants. Et Roboam avait huit cents mille combattans bien choisis aussi, et très vaillants… et il y eut cinq-cents mille hommes des plus vaillants tués dans la bataille du côté d'Israël[40]… Abias, voyant donc son royaume affermi, épousa quatorze femmes, dont il eut vingt-deux fils et seize filles… Asa, fils d'Abias, fit ce qui était bon et agréable devant le sei- gneur. Il leva dans Juda une armée de trois-cents mille hommes portants boucliers et piques ; et dans Benjamin deux-cents quatre-vingts mille hommes portants boucliers et carquois… et Zara, roi d'éthiopie, vint l'attaquer avec un million de combattants et trois-cents chariots de guerre… et les éthiopiens furent entiérement défaits, car c'était le seigneur qui les frappait. Or Amari acheta la montagne de Samarie d'un hébreu, nommé Somer, pour deux talents d'argent ; et il bâtit la ville de Samarie du nom de ce Somer, à qui la

montagne avait appartenu. Et Hiel, natif de Béthel, rebâtit la ville de Jérico[41]. En ce temps-là élie le thesbite, habitant de Galaad[42], dit à Achab roi d'Israël : vive dieu ! Il ne tombera pas pendant sept ans une goutte de rosée et de pluie, si Dieu ne l'ordonne par ma bouche… le seigneur Adonaï s'adressa ensuite à élie, et lui dit : retire-toi d'ici ; va-t'en vers l'orient ; cache-toi dans le torrent de Carith ; j'ai ordonné aux corbeaux de ce pays-là de te nourrir… élie fit comme le verbe d'Adonaï lui avait dit ; il se mit dans le torrent de Carith, qui est contre le Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le matin du pain et de la viande, et le soir encore du pain et de la viande, et il buvait de l'eau du torrent. Quelques jours après, le torrent se sécha ; car il ne pleuvait point sur la terre. Le verbe d'Adonaï se fit donc encore entendre à lui, en disant : leve-toi ; va-t'en à Sarepta, village des sidoniens, et demeure là ; car j'ai commandé à une veuve de te nourrir… élie alla aussi-tôt à Sarepta ; et quand il fut à la porte, une veuve se mit à ramasser quelques brins de bois. Il lui dit : donne-moi un peu d'eau dans un gobelet, et une bouchée de pain. La veuve répondit : vive Adonaï ton dieu ! Je n'ai point de pain, je n'ai qu'un petit pot de farine qui n'en contient qu'autant qu'il en peut tenir dans ma main, et un peu d'huile dans un petit vase ; et je viens ici ramasser deux brins de bois pour faire manger mon fils et moi ; après quoi nous mourrons. élie lui dit : cela ne fait rien ; fais comme je t'ai dit ; fais-moi cuire un petit pain sous la cendre ; apporte-le moi : tu en feras après un autre pour ton fils et pour toi[43] ; car voici ce que dit

Adonaï dieu d’Israël : le pot de farine ne manquera point, et le pot d’huile ne diminuera point, jusqu’à ce qu’Adonaï fasse tomber de la pluie sur la face de la terre… la veuve s’en alla donc, et fit ce qu’élie lui avait dit. élie mangea, elle aussi, et sa maison aussi ; et la farine du pot ne manqua point ; et l’huile du petit huilier ne diminua point… or il arriva après, que l’enfant de cette veuve, mere de famille, fut si malade qu’il ne respirait plus. Cette femme dit donc à élie : homme de Dieu, es-tu venu chez moi pour faire mourir mon fils… élie lui dit : donne-moi ton fils ; et il le prit du sein de la veuve, et le porta dans la salle à manger où il demeurait. Il se mit par trois fois sur l’enfant en le mesurant ; et il cria à Adonaï : mon seigneur, fais, je te prie, que l’ame de cet enfant revienne dans ses entrailles. Et Adonaï exauça la voix d’élie ; l’ame de l’enfant revint, et il ressuscita[44]. Après plusieurs jours le verbe d’Adonaï fut fait à élie, disant : va, montre-toi au roi Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la face de la terre. élie alla donc pour se montrer au roi Achab… or il y avait alors grande famine sur la terre[45]. Achab vint aussi-tôt devant élie, et lui dit : n’es-tu pas celui qui trouble Israël ? élie lui répondit : ce n’est pas moi qui trouble Israël ; c’est toi et la maison de ton pere, quand vous avez tous abandonné Adonaï et suivi Baal… fais assembler tout le peuple sur le mont Carmel, avec tes quatre cents cinquante prophetes de Baal, et avec tes quatre cents prophetes des bocages, qui mangent de la table de ta femme Jésabel… Achab fit donc venir tous les enfans d’Israël ; et il assembla ses prophetes

sur le mont Carmel… élie dit : qu’on me donne deux bœufs ; qu’ils en choisissent un pour eux, et que l’ayant coupé par morceaux ils le mettent sur le bois, sans mettre du feu par-dessous[46]. Et moi, je prendrai l’autre bœuf ; je le mettrai sur du bois, sans mettre du feu par-dessous… invoquez tous le nom de vos dieux ; et moi j’invoquerai le nom du mien. Que le dieu, qui exaucera par le feu, soit dieu ! Tout le monde lui répondit : très-bonne proposition. Les prophetes d’Achab, ayant donc pris leur bœuf, invoquerent le nom de Baal jusqu’à midi, disant : Baal, exauce-nous. Et Baal ne disait mot. Ils sautaient par-dessus l’autel ; il était déja midi. Et élie se moquait d’eux en disant : criez plus fort ; car Baal est un dieu ; il parle peut-être à quelqu’un ; ou il est au cabaret, ou il voyage, ou il dort, et il faut le réveiller. Ils se mirent donc à crier encore plus ; ils se firent des incisions selon leurs rites avec des couteaux et des lancettes, jusqu’à ce qu’ils fussent couverts de sang[47]. élie rétablit l’autel d’Adonaï en prenant douze pierres, et fesant une rigole tout autour, arrangea son bois, coupa son bœuf par morceaux. Il fit répandre par trois fois quatre cruches d’eau sur son holocauste et sur le bois ; et il dit : Adonaï ! Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob ! Fais voir aujourd’hui que tu es le dieu d’Israël, et que je suis ton serviteur, et que c’est par ton ordre que j’ai fait tout cela. Et en même temps le feu d’Adonaï descendit du ciel et dévora l’holocauste, le bois, les pierres, la cendre, et l’eau qui était dans les rigoles. Ce que voyant le peuple, il cria : Adonaï est dieu, Adonaï est dieu. Alors élie leur dit : prenez les

prophetes de Baal ; et qu’il n’en échappe pas un seul. Et le peuple les ayant pris, élie les mena au torrent de Cison, et les y massacra tous. élie dit ensuite au roi Achab : allez, mangez et buvez ; car j’entends le bruit d’une grande pluie[48]… et il tomba une grande pluie. Achab monta donc sur sa charrette… et élie s’étant ceint les reins, courut devant Achab jusqu’au village de Jésraël[49]. Le roi Achab, ayant rapporté à Jésabel ce qu’élie avait fait, et comme il avait massacré ses prophetes, la reine Jésabel envoya un messager à élie, disant : les dieux m’exterminent, si demain je ne tue ton ame, comme tu as tué l’ame de mes prophetes. élie trembla de peur, et s’enfuit dans le désert ; et il se jetta par terre et s’endormit. L’ange de Dieu le toucha et lui dit : leve-toi, et mange. élie se retourna, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un pot d’eau. Il mangea et but et marcha pendant quarante jours et quarante nuits jusqu’au mont Oreb, montagne de Dieu… et il se cacha dans une caverne. Le seigneur Adonaï lui dit : que fais-tu là ? Sors et va sur la montagne. Puis le seigneur passa ; et on entendit devant le seigneur un grand vent, qui déracinait les montagnes, et qui brisait les roches ; et le seigneur n’était point dans le vent. Puis, après le vent, il se fit un grand tremblement de terre ; et le seigneur n’était pas dans ce tremblement. Et après ce tremblement de terre, il s’alluma un grand feu, et Dieu n’était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le sifflement d’un petit vent ; et Dieu était dans ce sifflement[50]. Et Adonaï dit à élie : retourne dans le désert de Damas, et tu oindras Hazaël, pour être roi de

Syrie ; et tu oindras Jéhu, fils de Namsi, pour être roi sur Israël. Tu oindras aussi le bouvier élizée, pour être prophete. Quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu, sera tué par élisée[51]. Or élie, ayant rencontré élisée qui labourait avec vingt-quatre bœufs, il mit son manteau sur lui… Benadad, roi de Syrie, ayant assemblé toute son armée, et sa cavalerie, et ses chars de guerre, et trente-deux rois avec lui, marcha contre Samarie et l'assiégea. Le roi d'Israël assembla ses prophetes au nombre de quatre cents, et leur dit : dois-je aller à la guerre en Ramoth de Galaad ? Et ils lui répondirent : marche à la guerre dans la ville de Galaad ; et le seigneur la mettra dans ta main. Le roi Josaphat, roi de Juda (l'ami et l'allié du roi d'Israël Achab) dit aussi : n'y a-t-il point quelqu'autre prophête pour prophétiser ? Achab répondit au roi Josaphat : il y en a encore un par qui nous pourrions interroger Adonaï ; mais je hais cet homme-là, parce qu'il ne prophétise jamais rien de bon ; c'est Michée, fils de Jembla[52]… cependant Achab, roi d'Israël, fit venir Michée. Le roi d'Israël et le roi de Juda étaient dans l'aire d'une grange, chacun sur son trone, vêtus à la royale, près de Samarie. Et tous les prophetes prophétisaient devant eux. Le prophete Sédékias, fils de Chaahana, se mit des cornes de fer sur la tête et dit : ces cornes frapperont la Syrie jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Tous les prophetes prophétisaient de même, et disaient aux deux rois : montez contre Ramoth en Galaad ; et le seigneur vous la livrera… mais Michée, étant interrogé, dit : j'ai vu le seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du ciel rangée à sa droite et à

sa gauche ; et le seigneur a dit : qui de vous ira tromper Achab roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad et qu'il y périsse : et un ange autour du trône disait une chose, et un autre ange en disait une autre… alors un méchant ange s'est avancé, et se présentant devant le seigneur, il lui a dit ; c'est moi qui tromperai Achab. Et Adonaï lui a dit : comment t'y prendras-tu ? Et l'ange malin a répondu : je serai un esprit menteur dans la bouche des prophetes ; Adonaï lui a réparti : oui, tu le tromperas, et tu prévaudras ; va-t'en, et fais cela ainsi. Le reste des discours d'Achab, et de tout ce qu'il fit, et la maison d'ivoire qu'il construisit, et toutes les villes qu'il bâtit, tout cela n'est-il pas écrit dans le livre des discours et des jours des rois d'Israël ?

1. ↑ le révérend pere Don Calmet observe qu'une jeune fille fort belle est très propre à ranimer un homme de soixante et dix ans ; c'était alors l'âge de David. Il dit qu'un médecin juif conseilla à l'empereur Frédéric Barberousse, de coucher avec de jeunes garçons et de les mettre sur sa poitrine. Mais on ne peut pas toute la nuit tenir sur sa poitrine un jeune garçon. On employe, ajoute-t-il, de petits chiens au même usage. Il faut que Salomon crût que son pere avait mis la belle Abisag à un autre usage, puisqu'il fit assassiner (comme nous le verrons) son frere ainé Adonias, pour lui avoir demandé Abisag en mariage ; comme s'il avait voulu épouser la veuve ou la concubine de son pere.
2. ↑ M Huet ne passe pas sous silence, cette intrigue de cour ; il s'éleve violemment contre elle. On ne voit point, dit-il, le seigneur ordonner d'abord que l'on verse de l'huile sur la tête de Salomon, et qu'il soit oint et christ ; tout se fait ici par cabales. L'ordre de la succession n'était pas encore bien établi chez les juifs : mais il était naturel que le fils ainé succédât à son pere ; d'autant plus qu'il n'était point né d'une femme adultere, comme Salomon. L'auteur sacré ne présente pas Nathan comme un prophete inspiré de Dieu dans cette occasion, mais comme un homme qui est à la tête d'un parti, qui fait une brigue avec Bethsabé pour ravir la couronne à l'ainé, et qui emploie le mensonge pour parvenir à ses fins ;

car il accuse Adonias de s’être fait roi ; et ce prince avait dit seulement, j’espere d’être roi ; son droit était reconnu par les deux principales têtes du royaume, un grand-prêtre et un général d’armée. C’est une chose étonnante qu’il y ait deux grands-prêtres à la fois. La loi en cela était violée ; et deux grands-prêtres, opposés l’un à l’autre, devaient nécessairement exciter des troubles. M Huet excuse un peu David, qui était affaibli par l’âge ; mais il ne pardonne ni à Salomon, ni à Bethsabé, encore moins au prophete Nathan, auquel il donne les épithetes les plus injurieuses. Nous ne pouvons nous empêcher de voir qu’il y avait en effet une grande cabale pour Salomon contre Adonias, mais enfin le doigt de Dieu est par-tout : il se sert des moyens humains comme des plus divins.

3. ↑ M Huet dit sans détours, que David meurt comme il a vécu. Il a l’horrible ingratitude d’ordonner qu’on tue son général d’armée auquel il devait sa couronne. Il se parjure avec Séméi, après lui avoir fait serment de ne jamais attenter à sa vie. Enfin, il est assassin et perfide jusques sur les bords du tombeau. Le révérend pere Don Calmet justifie David par ces paroles remarquables. " David avait reçu de grands services de Joab ; et l’impunité, qu’il lui avait accordée pendant si long-temps, était une espece de récompense de ses longs travaux : mais cette considération ne dispensait pas David de l’obligation de punir le crime et d’exercer la justice contre Joab. Enfin les raisons de reconnaissance ne subsistaient pas à l’égard de Salomon ; et ce prince avait un motif particulier de faire mourir Joab, qui est, qu’il avait conspiré de donner le royaume à Adonias, à son exclusion. "
4. ↑ en tâchant de suivre mes deux prédécesseurs, j’observe d’abord que cette histoire n’a rien de commun ni avec nos saints dogmes, ni avec la foi, ni avec la charité. Le jeune Adonias demande à son frere puiné, devenu roi par la brigue de Bethsabé et du prophete Nathan, une seule grace, qui ne tire à aucune conséquence : il veut, pour tout dédommagement du royaume qu’il a perdu, une jeune fille, une servante, qui réchauffait son vieux pere : il est si simple et de si bonne foi, qu’il implore, pour obtenir cette fille, la protection de la mere de Salomon, de cette même Bethsabé qui lui a fait perdre la couronne ; et, pour toute réponse, le sage Salomon jure par Dieu qu’il fera assassiner son frere Adonias ; et sur le champ, sans consulter personne, il commande au capitaine Banaia d’aller tuer ce malheureux prince. Est-ce là l’histoire du peuple de Dieu ? Est-ce l’histoire du serrail du grand turc ? Est-ce celle des voleurs de grand-chemins ?
5. ↑ si l’on peut ajouter un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son regne, il y ajoute un sacrilege. Le capitaine Banaia lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le

tabernacle, et qu'il embrasse la corne de l'autel. Cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché ; il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel-même. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu, qui a fait périr cinquante mille hommes de la populace, et soixante et dix hommes du peuple, pour avoir regardé son arche, ne venge point ce coffre sacré, sur lequel on égorge le plus grand capitaine des juifs, à qui David devait sa couronne.

6. ↑ à peine Salomon, cruel fils de l'infame Bethsabé, s'est-il signalé par l'assassinat, par le sacrilege et par le fratricide, qu'il tend un piege à ce Séméi conseiller d'état du roi son pere. Il attend que ce pauvre vieillard ait sellé son âne pour aller redemander son bien, et qu'il ait passé le torrent de Cédron, pour le faire tuer sous couleur de justice. Qu'on lise l'histoire de Caligula et de Néron, et qu'on voie si ces monstres ont commencé ainsi leur regne par de tels crimes. On dit que Dieu punit Salomon pour avoir offert de l'encens aux dieux de ses femmes et de ses maîtresses ; et moi j'ose croire, que s'il fut enfin puni, ce fut pour ses assassinats.
7. ↑ c'est cependant immédiatement après cette foule de crimes que Dieu parle à Salomon. Dieu venir continuellement sur la terre pour s'entretenir avec des juifs ! Mais passons. Cette fois-ci Dieu n'apparaît à Salomon que dans un rêve : comment l'a-t-on su ? Il le dit donc à quelque autre juif ; et c'est sur la foi de cet autre juif qu'un scribe juif a écrit cette histoire singuliere ! Histoire fondée sur un rêve, comme toutes les avantures de Joseph et du pharaon sont fondées sur des rêves ! S'il se pouvait qu'un ministre du Dieu suprême fût descendu du haut des cieux pour dire à Salomon devant tout le peuple, *demande à Dieu ce que tu veux, il te l'accordera*, que Salomon lui eût demandé la sagesse, et que Dieu, en la lui donnant, y eût ajouté les trésors et la puissance, ce serait un très bel apologue : mais le rêve gâte tout.
8. ↑ je dirai hardiment, que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. Je ne ménage point le mensonge, comme ont fait mes deux prédécesseurs ; mon indignation ne me permet pas cette lâche complaisance. Qui jamais avait entendu dire que des juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée. Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des roches et des cavernes de la Palestine depuis le désert de Bersabé jusqu'à Dan (voyez la lettre de st Jérôme) ; mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrain. Le roi d'égypte possédait de grands domaines dans la Palestine ; plusieurs cantons cananéens n'obéissaient pas à Salomon : où est donc cette prétendue puissance ?

9. ↑ ce pauvre Calmet, copiste de toutes les fadaises qu'on a compilées avant lui, a beau nous dire que les rois de Babylone nourrissaient tous leurs officiers : un roi juif était auprès d'un roi de Babylone, ce qu'était le roi de Corse Théodore en comparaison d'un roi d'Espagne, ou le roi d'Yvetot vis-à-vis un roi de France. Soixante et dix mille muids de farine et trente bœufs par jour ! En vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua.
10. ↑ les quarante mille écuries de Salomon ne sont pas de trop, après les quatre-vingts dix mille muids de farine. Au reste, les commanetateurs permettent de prendre quarante mille juments, au lieu de quarante mille écuries. On peut choisir. (Id.)
11. ↑ je ne sais point qui étaient ce Dorda et ce Chacol ; et personne ne le sait : mais pour les trois mille paraboles, et les mille cinq cantiques, il nous en reste quelques-uns qu'on attribue à ce Salomon. Flavien Joseph, ce transfuge juif, ce hableur épargné par Vespasien, dit que Salomon composa trois mille volumes de paraboles ; et la mauvaise traduction, dite des septante, attribue à Salomon cinq mille odes. Plût à dieu qu'il eût toujours fait des odes hébraiques, au lieu d'assassiner son frere !
12. ↑ l'historien juif, Flavien Joseph, n'est pas d'accord avec l'écrivain que nous commentons, sur les mesures de vin et d'huile ; mais il affirme que les lettres de Salomon et d'Hiram existaient encore de son temps. Serait-il possible que les archives tyriennes eussent subsisté après la destruction de Tyr par Alexandre, et les juives après la ruine du temple sous Nabuchodonozor ?
13. ↑ tout ce détail semble terriblement exagéré. Cent quatre-vingts trois mille trois cents hommes employés aux seuls préparatifs d'un temple qui ne devait avoir que quatre-vingts onze pieds de face, révoltent quiconque a la plus légere connaissance de l'architecture. Cinquante ouvriers bâtissent en Angleterre une belle maison de cette dimension en six mois. Au reste, les mesures du livre des rois, des paralipomenes, d'ézéchiel et de Joseph, ne s'accordent pas ; et cette différence entre les trois auteurs est assez extraordinaire.
14. ↑ les auteurs ne s'accordent pas davantage sur la chronologie de ce temple. Les prétendus septante le disent bâti quatre-cents quarante ans après la fuite d'égypte ; Joseph cinq cents quatre-vingts douze ans ; et parmi les modernes on trouve vingt opinions différentes : cette question n'est d'aucune importance ; mais dans un livre sacré l'exactitude ne nuirait pas.
15. ↑ il paraît que le sur-intendant des bâtimens de Salomon n'était ni un Michel-Ange, ni un Bramante : on ne sait ce que c'est que ces fenêtres de côté, ces fenêtres obliques. D'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que ces

temples eussent la moindre ressemblance avec les nôtres. C'étaient des cloîtres, au milieu desquels était un petit sanctuaire : on fesait de ces cloîtres une citadelle ; les murs étaient solides, et les prêtres avaient leurs maisons adossées à l'intérieur de ces murs : ces trois échafauds, ces trois étages, dans l'intérieur du temple, bâtis pour les prêtres, étaient de bois, et avançaient d'une coudée l'un sur l'autre. Nous avons encore d'anciennes villes bâties de cette maniere barbare.

16. ↑ on a remarqué que ces figures de veaux dans le sanctuaire, et ces douze veaux qui soutenaient la cuve appellée la mer où les prêtres se lavaient, étaient une transgression formelle contre la loi.
17. ↑ il ne fallait pas faire souvent de pareils sacrifices : on aurait bientôt été réduit à la famine. Comptez pour chaque bœuf gras quatre cents livres de viande : voilà huit millions 800000 livres de bœuf, et douze cents mille livres de mouton ; ajoutez-y le pain et le vin ; c'est un grand repas. — Larcher (traduction d'Hérodote, tome I, page 262, note 116) ne peut s'empêcher de trouver le fait extraordinaire ; voyez aussi Gibbon. (Note communiqué.) (B.)
18. ↑ on ne sait pas trop où Salomon aurait pris ces vingt villes. Samarie n'existait pas. Jéricho n'était qu'une mazure. Sichem, Béthel, n'étaient pas rebâties ; elles ne le furent que sous Jéroboam. C'étaient apparemment des villages que Salomon donna au roi de Tyr ; et que ce tyrien en ait été content ou non, cela est fort indifférent.
19. ↑ ce voyage d'Ophir est peu de chose. Si vous comptez le talent d'or à cent vingt mille livres de la monnoie de France, ce n'est qu'une affaire de cinquante millions quatre cents mille livres. Les paralipomenes vont bien plus loin : ce livre assure que David, avant sa mort, donna à son fils cent mille talents d'or de ses épargnes, et un million de talents d'argent. Nous comptons le talent d'or à quarante mille écus, et le talent d'argent à deux mille ; ce qui fait juste six milliards d'écus, dix-huit milliards de francs. Ce que Salomon amassa pouvait bien aller à une somme aussi forte. Il est comique de voir un melk, un roitelet juif, avoir à sa disposition trente six milliards de livres françaises, ou neuf milliards d'écus d'Allemagne, ou environ un milliard et demi sterling. On est dégoûté de tant d'exagérations puériles ; cela ressemble à la Jérusalem céleste, qui descend du ciel dans l'apocalypse, et que le bon homme st Justin vit pendant quarante nuits consécutives ; les murailles étaient de jaspe, la ville était d'or, les fondements de pierres précieuses, et les portes de perles.
20. ↑ la reine de Saba, qui vient proposer des énigmes à Salomon, et qui lui fait un petit présent de seize millions huit cents mille livres de France, ou de quatre millions deux cents mille écus d'Allemagne, est bien une autre

dame que l'impératrice de Russie. Salomon, qui était fort galant, dut lui faire des présents qui valaient au moins le double. La dixme de tout cet argent appartient aux prêtres. On cherche ce royaume de Saba ; il était sans doute dans le pays d'utopie.

21. ↑ mettons le sicle d'argent à un écu de France de trois livres. Salomon n'achetait pas cher ses chevaux dans un temps où l'on marchait sur l'or et sur l'argent dans les rues de Jérusalem. L'égypte ne nourrissait gueres de chevaux. Que ne les fesait-il venir d'Arabie ? Et de Perse ? Ne savait-il pas que la plupart des chevaux d'égypte deviennent tous aveugles en peu de temps ?

22. ↑ il semble assez prouvé que les juifs n'avaient point encore de culte fixe et déterminé. S'ils en avaient eu, Jacob et ésaü n'auraient point épousé des filles idolâtres ; Samson n'aurait point épousé une philistine ; Jephté n'aurait point dit, que tout ce que le dieu Chamos avait conquis pour son peuple lui appartenait de droit. Il est très vraisemblable qu'aucun des livres juifs, tels qu'ils nous sont parvenus, n'était encore écrit. Il était fort indifférent que Salomon adorât un dieu sous le nom de Chamos, ou de Moloch, ou de Milkon, ou d'Adonaï, ou de Sadaï, ou de Jéhova.

23. ↑ ce Rason roi de Syrie, qui fit tant de peine à Salomon pendant tout son regne en Judée, démontre évidemment que l'auteur sacré se contredit grossiérement quand il dit que Salomon régna de l'Euphrate à la Méditerranée. Les contradictions sont fréquentes dans l'auteur sacré.

24. ↑ nous avons déjà vu un lévite qui coupa sa femme en douze morceaux, parce qu'elle était morte de lassitude d'avoir été violée en Gabaa ; et maintenant voici un prophete nommé Ahias, qui ne coupe que son manteau en douze parts, pour signifier au rebelle Jéroboam que des douze tribus d'Israël il en aurait dix. Il aurait pu complotter contre Salomon avec ce rebelle sans qu'il lui en coutât un bon manteau tout neuf ; le dieu d'Israël ne donnait pas beaucoup de manteaux à ses prophetes ; on sait que leur garderobe était mal fournie ; apparemment que Jéroboam lui paya la valeur de son manteau.

25. ↑ si Salomon voulut faire assassiner ce Jéroboam, il paraît qu'en effet Dieu lui avait donné la sagesse : il est toujours fort vilain d'assassiner ; mais enfin il s'agissait d'un royaume qui, dit-on, s'étendait de l'Euphrate à la mer. Salomon ne put venir à bout de son dessein, il mourut ; et de bonnes gens disputent encore s'il est damné. Les prophetes juifs n'agiterent point cette question. Il n'y avait point encore d'enfer de leur temps.

26. ↑ ce Salomon était donc le plus avare juif qui fût parmi les juifs ; et son contrôleur général des finances méritait d'être pendu. Quoi ! De son temps on marchait sur l'or et l'argent dans les rues ; nous avons vu qu'il

possédait environ trente-six milliards d'argent comptant ; et le cancre accablait encore son peuple d'impôts, après lui avoir fait manger en un jour cent quatre-vingts neuf millions deux cents mille livres de viande à seize onces la livre ! On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si avare qu'un prodigue. Pour Roboam, qui dit que Salomon avait fouetté son peuple avec des verges, et qu'il le fouetterait avec des scorpions ; c'est la réponse d'un tyran. Roboam méritait pis que ce qui lui arriva.

27. ↑ tout Israël avait grande raison. Une nation entiere n'aime point à être fouettée avec des scorpions. La maison de David n'était pas meilleure qu'une autre : c'était le fils de l'habitant d'un village ; et les autres familles avaient autant de droit, que la sienne, de se servir de scorpions pour fouetter le peuple ; mais Dieu choisit la famille de David.
28. ↑ ces mots, *comme il en est séparé encore aujourd'hui*, prouvent que l'auteur sacré écrivait très longtemps après l'événement. Cela prouve encore que, s'il n'était qu'un homme ordinaire, on pourrait douter de tout ce qu'il raconte : mais il était inspiré, comme on sait. Cette scission entre Israël et Juda dura toujours jusqu'à la dispersion des dix tribus, et recommença ensuite entre Samarie et Jérusalem. Delà toutes les prophéties en faveur de Juda par les prophetes du parti de Juda. Delà toutes ces invectives contre les ennemis de Juda, et toutes ces prédictions de la grandeur de Juda, qu'on a ensuite appliquées à Jésu fils de Marie, quand la religion chrétienne a été établie, avec tant de peine et de temps, sur les ruines de la religion judaïque.
29. ↑ voilà une des exagérations incroyables qui se sont glissées dans les livres saints du peuple de Dieu (sans doute par la faute des copistes). Un misérable roitelet de la dixieme partie d'un petit pays barbare pouvait-il avoir une armée de cent quatre-vingts mille combattants ? Les exagérations précédentes, dit-on, sont encore plus incroyables. Il est vrai ; et j'en suis très fâché. Mes deux prédécesseurs ont dit avec raison, que dans ces temps-là rien ne se fesait comme aujourd'hui.
30. ↑ tous les bons critiques soupçonnent quelqu'un de ces Rabi, de ces Rhoë, de ces prophetes, d'avoir écrit tous ces livres juifs. L'auteur représente toujours un prophete prédisant l'avenir et disposant du présent : mais de quelle autorité ce juif inconnu, nommé Séméias, était-il donc revêtu, pour dissiper tout d'un coup une armée de cent quatre-vingts mille hommes ? Ce prophete-là n'était pas de la faction de Juda ; aussi n'était-il point compté parmi ceux qui ont prédit Jésu fils de Marie en Bethléem.
31. ↑ nouvelle preuve que la religion judaïque n'était point fixée. Cette misérable nation juive change de culte à tout moment, depuis sa singuliere évasion d'égypte jusqu'au temps d'Esdras. Remarquez son

goût pour les veaux d'or ou dorés. Il en coûta vingt-trois mille hommes pour le veau d'Aaron. Le seigneur Adonaï, ou Sadaï, ou Sabbahoth, ou Jéhova, ou Jhao, devait naturellement égorger quarante-six mille israélites pour les deux veaux de Jéroboam. Au reste, ce Jéroboam était fort sensé de ne vouloir pas que son peuple allât sacrifier en Jérusalem. Les rois de Perse ne souffrent pas que les persans aillent baiser la pierre noire à La Mecque ; et le roi de Prusse n'envoie point ses grenadiers demander des pardons à Rome.

32. ↑ c'est l'historien Flavian Joseph qui appelle ce prophete Addo ; les sacrés cahiers ne le nomment pas. Le seigneur Adonaï donne à son prophete Addo un pouvoir plus qu'humain. Dès que le roitelet Jéroboam veut faire saisir ce prophete de malheur, sa main se seche, et son bras reste étendu, sans pouvoir remuer. Cependant Adonaï avait lui-même envoyé un autre prophete à ce même Jéroboam, pour lui donner dix parts en douze de ce beau royaume de quarante-cinq lieues de long sur quinze de large. Le miracle de cette main séchée est bien peu de chose en comparaison de la mer-Rouge fendue en deux, et du soleil s'arrêtant un jour entier sur Gabaon, comme la lune sur Ayalon. Mais nous verrons d'aussi beaux miracles, quand nous serons parvenus au temps du devin élie, et du roitelet Achab.

33. ↑ cette défense, de manger sur les terres de Jéroboam, prouve encore que ces terres n'étaient pas fort étendues. Un bon piéton pouvait aisément déjeuner à Samarie, et souper à Jérusalem ; à plus forte raison un prophete, accoutumé à une vie sobre, pouvait se passer de déjeuner à Béthel, qui était encore plus près de Jérusalem que de Samarie.

34. ↑ remarquez que dès qu'un homme se disait prophete en Israël, ou en Juda, on le croyait sur sa parole. Nous avons vu qu'il y avait du temps de Saül des troupes de prophetes ; mais on n'était point reçu dans ces bandes, comme on est reçu licentié à Salamanque et à Coïmbre. Dès que le vieillard se dit prophete, Addo le reconnaît pour tel, et se met à manger sans difficulté.

35. ↑ sans l'avanture du lion et de l'âne qui resterent tous deux en sentinelle à côté du corps mort, nous n'aurions fait aucun commentaire sur le prophete Addo, qui n'a pas fait une grande figure dans le monde, et à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir eu faim et d'avoir déjeuné mal-à-propos dans un endroit plutôt que dans un autre. On ne peut le ranger que parmi les petits prophetes.

36. ↑ ce prophete Hahias n'est pas consolant. Mais observez qu'il n'est que prophete d'Israël ; et que, par conséquent, il est hérétique. Le peuple d'Israël était plongé dans l'hérésie ; il sacrifiait chez lui ; il ne sacrifiait point à Jérusalem. Et il n'est point exprimé que le prophete Hahias fût de

la faction de Juda. Mais il y a eu de tout temps des prophetes chez les hérétiques. Jurieu l'était en Hollande, il prophétisa contre Louis Xiv. Le nommé Caré De Mongeron prophétisa en faveur des jansénistes. Il y a des prophetes par-tout.

37. ↑ le lion de Juda, dont la verge ne devait jamais sortir d'entre ses jambes, jusqu'à-ce que le *shilo* vînt, sent cette fois-ci ses ongles rognés de bien près ; et sa verge n'a pas grand pouvoir. Sésac vient d'égypte piller tous les trésors prétendus qui étaient dans le temple de Salomon. De graves savants prouvent que Sésac était le grand Sésostris : d'autres graves savants prouvent que Sésostris naquit mille ans avant Sésac. Des savants encore plus graves prouvent qu'il n'y eut jamais de Sésostris. Une raison qui ferait croire que ce ne fut pas Sésostris qui pilla Jérusalem, c'est qu'il ne pilla point Sichem, Jérico, Samarie et les deux veaux d'or hérétiques ; car Hérodote dit que ce grand Sésostris pilla toute la terre.
38. ↑ l'auteur sacré dit que la reine Maacha était mere du roitelet Abia ; et ensuite il dit qu'elle était mere du roitelet Asa ; mais il ne dit point ce que c'étaient que ces Priapes, dont la mere Maacha était grande-prêtresse à Jérusalem. On ne sort point de surprise quand on voit des Priapes adorés par la maison de David et par les enfants de Jacob. Y a-t-il une plus forte preuve que la religion judaïque ne fut jamais fixée jusqu'au temps d'Esdras ? Quant aux jeunes sodomites chassés par le roi Asa, ou par le roi Abias, il est étonnant qu'il y eut encore de ces gens-là, après le terrible exemple de Sodome et Gomore. Il est souvent parlé de ces jeunes sodomites dans le troisieme livre des rois.
39. ↑ Paralipomènes, Livre II, chap. xiii et xiv. (Id.)
40. ↑ je ne puis ni concilier les contradictions énormes qui se trouvent entre le livre des rois et celui des paralipomenes, ni éclaircir leurs obscurités. Je donne seulement ce petit exemple concernant le roitelet de Juda, nommé Abias, et le roitelet Jéroboam. Que dites-vous, mon cher lecteur, des vingt-deux fils de cet Abias et de ses seize filles, dont ces quatorze femmes accouchent en deux ans de temps ? Que dites-vous de son armée de cinq-cents quatre-vingts mille hommes, et de celle du roi d'éthiopie qui se montait à un million ? Vous savez qu'il y a un peu loin de l'éthiopie à Jérusalem. Par où était venu ce roi d'éthiopie ? Comment le roi d'égypte Sésac, ou Sésostris, l'avait-il laissé passer ? Je n'insiste pas sur ces prodiges : nous en avons vus, et nous en verrons bien d'autres ; prenons courage.
41. ↑ ces grands rois d'Israël ne possédaient pas une ville passable avant qu'on eût bâti Samarie, Jérico et Sichem. Jérico fut une place importante contre les irruptions des arabes et des syriens ; ainsi Josué n'avoit pas agi

en politique, lorsqu'il la détruisit entiérement ; et l'anathême prononcé contre elle ne subsista pas.

42. ↑ c'est ici où l'on parle pour la premiere fois d'élie le thesbite, cet homme unique, qui n'avait pas de pain à manger sur la terre, et qui monta au ciel dans un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu. On ne connaît gueres plus le bourg de Thésbes sa patrie, que sa personne ; et le voilà qui annonce tout d'un coup qu'il ne pleuvra que par son ordre. Remarquons d'abord que Dieu ne l'emploie que chez les israélites hérétiques, comme nous l'avons déjà insinué. Adonaï lui ordonne de s'asseoir, non pas au bord du torrent, mais dans le torrent même ; et c'est là que les corbeaux viennent le nourrir de la part de Dieu. Cette idée, de nourrir les saints par des corbeaux, fut imitée depuis dans l'histoire des peres du désert. Un corbeau nourrit, pendant soixante ans, l'hermite Paul dans une caverne de la Thébaïde, et lui apportait chaque jour la moitié d'un pain dans son bec. Paul n'avait que cent treize ans, lorsque l'hermite Antoine, âgé de quatre-vingt-dix, vint lui faire une visite. Alors le corbeau apporta un pain entier pour le déjeûner des deux saints comme st Jérémie l'atteste.

43. ↑ le seigneur envoie élie du milieu des hérétiques chez des infideles. Le prophete commence par deviner qu'une femme qui ramasse du bois est veuve, il commence par demander pour lui le seul morceau de pain qui reste à cette femme, bien sûr qu'il lui en donnera d'autre. Mais il n'est pas dit que cette femme sidonienne se soit convertie, et ait quitté le dieu de Sidon pour le dieu de Juda, malgré tous les miracles que fait élie en sa faveur ; mais sa conversion peut se supposer. De plus, un grand nombre de savans suppose ; et nous l'avouons souvent, que tous les peuples reconnaissaient un dieu suprême qui communiquait une partie de son pouvoir à ceux qu'il voulait favoriser, tantôt à des mages d'égypte, tantôt à des mages de Perse ou de Babylone, à des hérétiques samaritains, à des idolâtres même, comme Balaam. Si vous en croyez ces savans, chacun conservait ses rites, son culte, ses dieux secondaires, en adorant le dieu universel. Ainsi le pharaon, qui vit les miracles de Moyse, reconnut la puissance de Dieu, et ne changea point de culte : ainsi la veuve de Sarepta, dont élie multiplia l'huile et la farine et ressuscita l'enfant, resta dans sa religion ; car il n'est point dit qu'élie l'engagea à judaïser.

44. ↑ quelques commentateurs ont remarqué qu'élisée, valet d'élie et son successeur en prophétie, fit la même chose en faveur d'un petit enfant, qu'il ne ressuscita qu'après s'être étendu sur lui. L'enfant bailla sept fois, et ouvrit les yeux. Les impies ont prétendu conclure qu'élisée lui-même était le pere de cet enfant, parce que le mari de la mere était fort vieux, et que Gihézi, valet d'élisée, qui lui amena cette femme dans sa chambre,

lui dit : *ne vois-tu pas ce qu'elle te demande* ? Mais il n'est pas permis de soupçonner ainsi un prophete. Nous ne répondrons point à ceux qui nient absolument tous les miracles d'élie et d'élisée, et jusqu'à l'existence de ces deux hommes. *contra negantem principia non est disputandum.*

45. ↑ toujours la famine dans la terre de promission. Il y a encore une autre famine du temps d'élisée. à peine Abraham y était-il arrivé qu'il y eut famine ; et il y avait encore famine lorsque Joseph, le juif, gouvernait l'égypte despotiquement.
46. ↑ le mont Carmel appartenait aux sidoniens. On sait que c'est sur cette montagne que le prophete élie fonda les carmes. Ces savants moines ont plus d'une fois traité d'hérétiques ceux qui ont osé combattre cette vérité.
47. ↑ il est évident, par l'acceptation universelle et soudaine que les israélites font de l'offre d'élie, qu'ils étaient dans la bonne foi. Il n'est pas moins évident que leurs prêtres avaient une confiance aussi grande dans leur dieu Baal, qu'élie dans le vrai dieu ; puis qu'ils se donnaient des coups de couteau, et qu'ils fesaient couler leur sang, pour obtenir le feu du ciel. Il semble même que le peuple d'Israël et le peuple de Juda adoraient le même dieu sous des noms différents. Israël avait des veaux d'or ; mais Juda avait ses bœufs d'or, placés par Salomon dans le sanctuaire avant que Sésac vint piller Jérusalem et le temple. Il est clair, par le texte, qu'Israël n'adorait point ses veaux ; puis qu'il n'adorait que Baal. Or ce mot Bal, Bel, Baal, signifiait le seigneur, comme Adonaï, éloa, Sabbahoth, Sadaï, Jéhova, signifiait aussi le seigneur. Les rites, les sacrifices, étaient entiérement les mêmes ; les intérêts seuls étaient différents. L'hérésie d'Israël ne consistait donc qu'en ce que les israélites ne voulaient pas porter leur argent à Jérusalem, dont la tribu de Juda était en possession.
48. ↑ quelques savans prétendent qu'élie n'est qu'un personnage allégorique, et qu'il n'y eut jamais d'élie. Mais si élie exista, les critiques disent que jamais juif ne fut plus barbare. Les prophetes de Baal étaient aussi dévots à leur dieu que lui au sien ; leur foi était aussi grande que la sienne. Ils n'étaient donc pas coupables ; ils étaient fideles à leur dieu et à leur roi. Il y avait donc une injustice horrible à leur faire souffrir la mort. Et comment le roi d'Israël permit-il cette exécution ? C'était se condamner soi-même à assister à la potence. De plus, élie devait espérer que le miracle inouï de la foudre, qui vint en temps serain brûler les pierres de son autel, la cendre de son bois et l'eau de ses rigoles, convertirait infailliblement les hérétiques. Il devait donc porter sur ses épaules les brebis égarées. Il devait vouloir le repentir des pécheurs, et non leur mort. Mais il les massacre lui-même. *interfecit eos.* c'était un rude homme que cet élie, qui égorgeait tout seul huit cents cinquante

prophetes ses confreres : car il est dit qu'il les tua tous. Mes prédécesseurs, dans l'explication de la sainte écriture, n'ont pu répondre aux critiques, ni moi non plus. Puisse seulement cette exécrable boucherie d'élie ne point encourager les persécuteurs.

49. ↑ nos critiques ne cessent de s'étonner de voir le plus grand des prophetes, le premier ministre de l'éternel, courir comme valet-de-pied devant la charrette du roi d'Israël. Il est dit dans l'histoire de François Xavier, apôtre des Indes, qu'il courait, comme élie, devant la charette qui mena ses compagnons de Rome en Espagne. Nos critiques s'étonnent bien davantage que la reine Jésabel soit assez sotte pour faire avertir élie, par un messager, qu'elle le fera pendre le lendemain. C'était lui donner un jour pour se sauver. Ils ne conçoivent pas qu'un homme qui ressuscitait des morts, qui disposait des nuées et de la foudre, soit assez poltron pour s'enfuir sur les menaces d'une femme. Dieu ne l'assiste qu'avec un petit pain cuit et de l'eau. L'ange, qui lui donna ce pain et cette eau, était apparemment l'ange qui donna à boire au petit Ismaël et à sa mere Agar.

50. ↑ Dieu, qui n'était pas dans ce grand vent, mais qui était dans ce petit vent, fournit de belles réflexions aux commentateurs, et sur-tout au profond Calmet. Il soupçonne, après de grands hommes, que le grand vent signifie l'ancien testament, et que le petit vent signifie le nouveau.

51. ↑ ce petit morceau est le plus important de tous. Dieu ordonne à élie de faire un oint, un christ, un messie d'Hazaël, de le sacrer roi, oint de Syrie ; et d'oindre, de sacrer pareillement Jéhu roi d'Israël, et d'oindre, de sacrer aussi le bouvier élisée en qualité de prophete, titre qui est bien au-dessus du titre de roi. Cet élisée est le premier prophete pour lequel l'écriture ait jamais employé ce mot d'oint ; de christ. Mylord Bolingbroke dit, que pour faire deux rois et un prophete, il ne faut qu'un demi-septier d'huile. Cependant nous ne voyons pas qu'élisée ait été jamais oint. Nous voyons encore moins qu'élisée ait égorgé ceux qui échapperent à l'épée de Jéhu. On nous a épargné les meurtres dont élisée devait décorer son ministere. C'est bien assez des huit cents cinquante prophetes tués de la propre main d'élie.

52. ↑ mes prédécesseurs, dans le travail épineux et désagréable de ce commentaire, se sont appliqués à citer et à réfuter Mylord Herbert, Wolston, Tindal, Toland, l'abbé de Tilladet, l'abbé de Longuerue, le curé Mêlier, Boulanger, Fréret, Du Marsais, le comte de Boulainvilliers, Mylord Bolingbroke, Huet, et tant d'autres. Nous nous en tiendrons ici à Mylord Bolingbroke ; et nous croirons, en le réfutant, avoir réfuté tous les critiques. Voici donc comme il s'exprima dans son livre aussi profond que hardi, donné au public par l'écossais M Mallet, son secrétaire et son

disciple. " je suis bien-aise de voir un roi qui se dit catholique, comme Josaphat, et un roi hérétique comme Achab, réunis contre l'ennemi commun, contre un infidele tel que le roi de Syrie, souillé du crime d'adorer Dieu sous le nom d'Adad et de Remnon, au lieu de l'adorer sous le nom d'Adonaï et de Sabaoth. Mais je suis fâché de voir le roi d'Israël assez imbécille pour appeller à son conseil de guerre quatre cents gueux de la lie du peuple, qui se disaient prophetes. Je ne sais même où il put trouver ces quatre cents énergumenes, après qu'élie avait eu la condescendance d'en tuer huit cents cinquante de sa main, savoir, quatre cents cinquante prophetes commensaux de la reine Jésabel, et quatre cents prophetes des bocages. " quoique je sache bien que les rois d'Israël et de Juda n'étaient pas riches, et que la ville de Samarie était alors fort peu de chose, cependant je n'aime point à voir deux rois vêtus à la royale, assis chacun sur un trône dans une aire où l'on bat du bled. Ce n'est pas-là un lieu propre à tenir conseil. " le prophete Sédékias, fils de Chaahana, pouvait prédire aux deux rois des choses agréables, sans se mettre deux cornes de fer sur la tête. C'eût été un beau spectacle, si tous les autres prophetes et tous les officiers de l'armée s'étaient mis des cornes pour opiner. " Michée ne se met point de cornes ; mais il est assez fou pour dire qu'il vient d'assister au conseil de Dieu, et qu'il a vu Dieu assis sur son trône, environné de toutes les troupes célestes. " ce furieux insensé ose attribuer à Dieu deux choses également abominables et ridicules, l'une de vouloir tromper Achab roi d'Israël, l'autre de ne savoir comment s'y prendre. " mais le comble de l'extravagance est de faire entrer un esprit malin, un diable, dans le conseil de Dieu, quoique le peuple hébreu n'eût jamais encore entendu parler du diable, et que ce diable n'eût été inventé que par les perses, avec qui ce peuple n'avait encore aucune communication. " Dieu ne sait comment ce diable s'y prendra. Le diable, qui a plus d'esprit que lui, et plus de puissance, lui dit qu'il se mettra dans la bouche de tous les prophetes pour les faire mentir. " du moins, lorsque dans le second livre de l'iliade Jupiter cherche des expédients pour relever la gloire d'Achille aux dépens d'Agamemnon, il trouve un expédient de lui-même : c'est de tromper Agamemnon par un songe menteur. Il ne consulte point le diable pour cela, il parle lui-même au songe ; il lui donne ses ordres. Il est vrai qu'Homere fait jouer-là un rôle bien bas et bien ridicule à son Jupiter. " il se peut que les livres juifs, ayant été écrits très-tard, le prêtre, qui compila les rêveries hébraïques, ait imité cette rêverie d'Homere. Car dans toute la bible le dieu des juifs est très-inférieur aux dieux des grecs ; il est presque toujours battu ; il ne songe qu'à obtenir des offrandes ; et son peuple meurt toujours de faim. Il a beau être continuellement présent, et parler lui-même, on ne fait rien

de ce qu’il veut. Si on lui bâtit un temple, il vient un Sésac roi d’égypte qui le pille et qui emporte tout. S’il impose la sagesse à Salomon, ce Salomon se moque de lui, et l’abandonne pour d’autres dieux. " s’il donne la terre promise à son peuple, ce peuple y est esclave depuis la mort de Josué jusqu’au regne de Saül. Il n’y a point de Dieu ni de peuple plus malheureux. " les compilateurs des fables hébraïques ont beau dire que les hébreux n’ont toujours été misérables que parce qu’ils ont toujours été infideles. Nos prêtres anglicans en pourraient dire autant de nos irlandois et de nos montagnards d’écosse. Rien n’est plus aisé que de dire : si tu as été battu, c’est que tu as manqué aux devoirs de ta religion : si tu avais donné plus d’argent à l’église, tu aurais été vainqueur. Cette infame superstition est ancienne ; elle a fait le tour de la terre ". On peut dire à Mylord Bolingbroke, que les écrivains sacrés n’ont pas plus connu Homere que les grecs n’ont connu les livres des juifs. Jupiter, qui trompe Agamemnon, ressemble, il est vrai, au dieu Sabaoth qui trompe le roi Achab. Mais l’un n’est point emprunté de l’autre. C’était une créance, commune dans tout l’orient, que les dieux se plaisaient à tendre des pieges aux hommes, et à ouvrir sous leurs pas des précipices dans lesquels ils les plongeaient. Les poëmes d’Homere et les tragédies grecques portent sur ce fondement. D’ailleurs l’exemple de la mort d’Achab rentre dans les exemples ordinaires d’une justice divine, qui venge le sang innocent. Achab était très-coupable, et méritait que Dieu le punît. Il avait pris, dans la ville de Samarie, la vigne de Naboth sans la payer ; et il avait fait condamner injustement Naboth à la mort. Il n’est donc ni étonnant ni absurde que Dieu le punisse, de quelque maniere qu’il s’y prenne. à l’égard du luxe d’Achab et de sa maison d’ivoire, ou ornée d’ivoire, cela prouve que les caravanes arabes apportaient depuis long-temps des marchandises des Indes et de l’Afrique. Quelques ornemens d’ivoire aux chaises curules furent long-temps la seule magnificence que les romains connurent. Quoique les commentateurs reprochent aux écrivains hébreux des hyperboles et de l’exagération, cependant il faut bien que les chefs de la nation hébraïque eussent quelque sorte de décoration.

LIVRE IV.

Or il arriva qu’Ochozias roi d’Israël, étant tombé par les barreaux d’une salle à manger en Samarie, en fut très-mal. Et il dit à ses domestiques ; allez consulter Belzébub ou Belzébuth, le dieu d’Acaron, pour savoir si je pourrai en réchapper… en même temps un ange du seigneur parla à élie le thesbite, et lui dit : va-t’en aux gens du roi de Samarie, et dis-leur : est-ce qu’il n’y a pas un dieu en Israël ? Pourquoi consultez-vous un dieu en Acaron ; c’est pourquoi, voici ce que dit Adonaï : ô roi ! Tu ne releveras point de ton lit, ô roi ! Mais tu mourras de mort. Et ayant parlé ainsi, élie s’en alla. Les gens du roi retournerent donc vers lui, et lui dirent : il est venu un homme, qui nous a dit tu ne releveras point de ton lit, ô roi ! Mais tu mourras de mort[1] ;… cet homme est très-poiloux, et il a une ceinture de cuir sur les reins. Ah ! C’est élie le thesbite, dit le roi. Et aussi-tôt il envoya un capitaine avec cinquante soldats pour prendre élie, qui était sur le haut d’une montagne. Le capitaine dit à élie : homme de Dieu, le roi t’ordonne de descendre de ta montagne. élie lui répondit ; si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel et te dévore toi et tes cinquante hommes. Et la foudre descendit du ciel et dévora les cinquante hommes et le capitaine. Le roi Ochosias envoya aussi-tôt un autre capitaine avec cinquante

autres soldats. Le capitaine dit à élie : allons, allons, homme de Dieu, descends vite. élie lui répondit : si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel et te dévore toi et tes cinquante. Et la foudre descendit et dévora encore ce capitaine et cette cinquantaine[2]. Les enfans des prophetes, qui étaient à Jérico, vinrent dire à élisée : ne sais-tu pas que le seigneur doit enlever aujourd'hui élie ? élisée répondit : je le sais ; n'en dites mot… et cinquante enfans des prophetes suivirent élie et élisée jusqu'au bord du Jourdain. Alors élie prit son manteau ; et l'ayant roulé, il en frappa les eaux du Jourdain, qui se diviserent en deux parts ; et élie et élisée passerent à sec. Quand ils furent passés, élie dit à élisée : demande-moi ce que tu voudras avant que je sois enlevé d'avec toi. élisée lui répondit : je te prie que ton double esprit soit fait en moi. élie lui dit : tu me demandes là une chose bien difficile ; cependant, si tu me vois quand je serai enlevé, tu l'auras ; mais si tu ne me vois point, tu ne l'auras pas[3]. Et comme ils continuaient leur chemin en causant ensemble, voici qu'un char de feu et des chevaux de feu descendirent et séparerent élie et élisée ; et élie fut enlevé au ciel dans un tourbillon[4]. élisée ramassa le manteau qu'élie avait laissé tomber par terre ; il prit le manteau, il en frappa les eaux du Jourdain ; mais elles ne se diviserent pas. élisée dit : eh bien, où est donc ce dieu d'élie ! Mais en frappant les eaux une seconde fois, elles se diviserent à droite et à gauche ; et élisée passa à pied sec. Or élisée monta delà à Béthel ; et comme il marchait dans le chemin, de petits enfans, étant sortis de la ville, se

moquerent de lui en lui disant : monte, monte, chauve. élisée se retournant les anathématisa au nom du seigneur ; et en même temps deux ours sortirent d'un bois, et déchirerent quarante-deux enfants[5]. Or le roi d'Israël, Joram, fils d'Achab, régnant dans Samarie, et le roi Josaphat régnant dans Jérusalem, et un autre roi régnant dans l'Idumée, s'étant joints ensemble contre un roi de Moab, ayant marché par le désert pendant sept jours, et n'ayant d'eau ni pour leur armée ni pour leurs bêtes ; le roi d'Israël Joram dit : hélas ! Hélas ! Le seigneur nous a ici joints trois rois ensemble, pour nous livrer dans les mains de Moab. Le roi Josaphat dit : n'y aurait-il point ici quelque prophete d'Adonaï, pour prier Adonaï ? Un des gens du roi répondit : il y a ici le bouvier élisée, fils de Saphat, lequel était valet d'élie. Et Josaphat dit : la parole du seigneur est dans lui. Alors Joram roi de Samarie, Josaphat roi de Jérusalem, et le roi d'édom, allerent trouver élisée[6]. Joram roi de Samarie dit à élisée : dis-nous pourquoi le seigneur a assemblé trois rois pour les livrer aux mains du roi de Moab ? élisée lui répondit : vive Adonaï Sabaoth si je n'avais de respect[7] pour la face de Josaphat roi de Juda, je ne t'aurais pas seulement écouté ; et je n'aurais pas daigné te regarder ; mais maintenant qu'on m'amene[8] un harpeur. Et le harpeur vint chanter des chansons sur sa harpe ; et la main d'Adonaï fut sur élisée… les israélites battirent les moabites, qui s'enfuirent… le roi de Moab, ayant vu cela, prit son fils aimé qui devait régner[9] après lui, et il l'offrit en holocauste sur la muraille ; et les israélites, étant

épouvantés, s’en retournerent chacun chez soi. Un certain jour élisée passait par le village de Sunam ; et il y avait une grande dame dans ce village qui lui donna du pain… cette femme dit à son mari : je vois que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de dieu ; fesons-lui faire une petite chambre ; mettons-y un petit lit, une table, une chaise et une lampe. Un jour donc élisée étant venu dans le village de Sunam, il alla loger dans cette chambre ; et il dit à son valet Gihézi : fais-moi venir cette sunamite ; et elle vint. élisée dit à son valet : demande-lui ce qu’elle veut que je fasse pour elle, si elle a quelque affaire, si elle veut que je parle au roi d’Israël Joram, ou au prince de sa milice ; que faut-il que je fasse pour elle ?[10]. Son valet Gihézi lui répondit : est-ce que cela se demande, ne vois-tu pas que son mari est vieux, et qu’elle n’a point d’enfant ? élisée la fit donc revenir, puis lui dit : tu auras[11] un enfant dans ta matrice, si à dieu plait, dans un an… cette femme eut donc un fils au bout de l’année… l’enfant mourut. La mere fit seller son ânesse, et alla trouver l’homme de Dieu sur le mont Carmel[12]. Cette femme ayant fait des reproches à élisée, il dit à Gihézi son valet : mets ta ceinture, prends ton bâton et marche ; si tu rencontres quelqu’un, ne le salue point ; si on te salue, ne réponds point ; mets ton bâton sur le visage de l’enfant, pour le ressusciter. Gihézi courut donc, et mit son bâton sur le visage de l’enfant ; mais l’enfant ne branla point, et la parole et le sentiment ne lui revinrent point. Gihézi revint donc dire à son maître que l’enfant ne voulait pas

ressusciter. élisée entra donc dans la maison, et trouva l’enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et se courba sur l’enfant. Et la chair de l’enfant se réchaufa ; et élisée descendant du lit se promena dans la maison par-ci par-là ; et puis il remonta, et se courba sur lui ; et l’enfant bâilla sept fois, et ouvrit les yeux[13]. élisée revint ensuite à Galgala ; il y avait une grande famine[14]. Les enfans des prophetes demeuraient avec lui ; et il dit à un valet : prends une grande marmite, et fais à manger pour les enfans des prophetes. Le valet, ayant trouvé des coloquintes, les mit dans sa marmite… les prophetes, en ayant goûté, s’écrierent : homme de Dieu, la mort est dans la marmite. Oh bien donc, dit élisée, apportez-moi de la farine. Ils apporterent de la farine ; il la mit dans la marmite ; et il n’y eut plus d’amertume dans le pot. Or il vint un homme de Baal-Salisa, qui portait des prémices et vingt pains d’orge, avec du froment nouveau dans sa poche… le cuisinier lui répondit : il n’y en a pas là pour servir à cent convives. élisée dit : donne, donne cela au peuple, afin qu’il mange ; car Adonaï dit, ils mangeront et il y en aura de reste. Le cuisinier servit donc ces pains devant le peuple ; ils mangerent et il y en eut de reste, selon la parole d’Adonaï[15]. Or Naaman, prince de la milice du roi de Syrie, était un homme grand et honoré chez son maître ; car c’était par lui qu’Adonaï avait sauvé la Syrie ; il était vaillant et riche, mais lépreux. Or des voleurs de Syrie ayant fait captive une fille d’Israël, cette fille était au service de la femme de Naaman. Cette fille dit à sa

maîtresse : plût à dieu que monseigneur eût été vers le prophete qui est à Samarie ! Donc Naaman alla au roi son maître, et lui raconta le discours de cette fille. Le roi de Syrie lui répondit : va, j'écrirai pour toi au roi d'Israël. Il partit donc de Syrie. Il prit avec lui dix talents d'argent, six mille pieces d'or et dix robes… Naaman vint donc avec ses chariots et ses chevaux, et se tint à la porte de la maison d'élisée. Et élisée lui envoya dire : lave-toi sept fois dans le Jourdain ; et ta chair sera nette[16]. Il s'en alla donc, se lava sept fois dans le Jourdain, et sa chair devint comme la chair d'un enfant… Naaman dit donc à élisée : certainement il n'y a point d'autre dieu dans toute la terre, si ce n'est le dieu d'Israël ;… je ne ferai plus d'holocaustes à d'autres dieux ; mais je te demande de prier ton dieu pour ton serviteur ; car lorsque le roi mon maître viendra dans le temple de Rimnon pour adorer, et que je lui donnerai la main, si j'adore aussi dans le temple de Rimnon, il faut que ton dieu me le pardonne. élisée lui répondit : va t'en en paix…[17]. Quelque temps après, Benadad roi d'Assyrie assembla toute son armée : il monta, et vint assiéger Samarie… or il y avait grande famine en Samarie ; et la tête d'un âne se vendait quatre-vingts écus, et un quart de boisseau de crotins de pigeons cinq écus[18]. Et le roi d'Israël passant par les murailles, une femme s'écria et lui dit : ô roi monseigneur ! Sauve moi. Et le roi lui répondit : comment puis-je te sauver ? Je n'ai ni pain, ni vin ; que veux-tu me dire ? Et la femme repartit : voilà ma voisine qui m'a dit, donne-moi ton fils afin que nous le mangions

aujourd’hui, et demain nous mangerons le mien ; nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l’avons mangé ; je lui ai dit le lendemain : fesons cuire aussi ton fils afin que nous le mangions ; elle n’en veut rien faire ; elle a caché son enfant. Le roi, ayant entendu cela, déchira ses vêtemens, et passa vite la muraille. Il dit : que Dieu m’extermine si la tête d’élisée, fils de Saphat, demeure aujourd’hui sur ses épaules, car c’est lui qui nous a envoyé la famine[19]. Or élisée était assis dans sa maison. Des vieillards étaient avec lui. Le roi envoya donc vers lui un homme. Mais élisée dit à ses amis : prenez garde ; quand cet homme viendra pour me couper le cou, fermez bien la porte… comme il disait cela, le bourreau arriva et lui dit : voilà un grand mal ; que pourrons nous attendre du seigneur ? élisée lui répondit : écoute la parole du seigneur ; car voici ce que dit le seigneur. Demain à cette même heure le sac de farine se vendra trente-deux sous, et deux sacs d’orge se donneront pour trente-deux sous. Or pendant ce temps-là le seigneur fit entendre un grand bruit de chariots, de chevaux, et d’une grande armée dans le camp des syriens ; et tous les syriens s’enfuirent pendant la nuit, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux, leurs ânes, et ne songeant qu’à sauver leur vie… tout le peuple aussitôt sortit[20] de Samarie et pilla le camp des syriens : et le sac de farine fut vendu trente-deux sous, et deux sacs d’orge trente-deux sous, selon la parole d’Adonaï… or élisée parla à la femme dont il avait ressuscité l’enfant, et lui dit : va t’en toi et ta famille où tu pourras ; car Adonaï a appellé la

famine ; elle sera sur la terre pendant sept ans… pour élisée, il s’en alla à Damas. Benadad roi de Syrie était alors malade ; ses gens vinrent en hâte lui dire : voici l’homme de Dieu. Surquoi le roi dit à Hazaël : qu’on aille vite au-devant de l’homme de Dieu avec des présents ; qu’on le consulte si je pourrai relever de ma maladie… Hazaël alla donc vers élisée avec quarante chameaux chargés de présents ; et quand il fut devant élisée, il lui dit : ton fils le roi de Syrie m’a envoyé à toi avec ces présents, disant : pourrai-je guérir de ma maladie ? élisée lui dit : va t’en, dis-lui qu’il guérira ; cependant le seigneur m’a dit qu’il mourra. Et l’homme de Dieu disant cela se mit à pleurer[21]. Hazaël lui dit : pourquoi monseigneur pleure-t-il ? élisée dit : c’est que je sais que tu feras grand mal aux fils d’Israël ; tu brûleras leurs villes, tu tueras avec le glaive les jeunes gens, tu fendras le ventre aux femmes grosses… Hazaël lui dit : comment veux-tu que je fasse de si grandes choses, moi qui ne suis qu’un chien ? élisée répondit : c’est qu’Adonaï m’a révélé que tu seras roi de Syrie… le lendemain Hazaël, ayant quitté élisée, vint retrouver Benadad son maître qui lui dit : eh bien, que t’a dit élisée ? Il répondit : ô roi ! Il m’a dit que tu guériras. Alors il prit une peau de chevre mouillée, la mit sur le visage du roi, et l’étouffa. Le roi mourut, et Hazaël régna à sa place[22]. En ce temps-là le prophete élisée appella un des enfans des prophetes, et lui dit : prends une petite bouteille d’huile, et va-t’en à Ramoth de Galaad ; quand tu seras là, tu verras Jéhu fils de Josaphat, fils de Namsi, et tu lui répandras en secret ta

bouteille sur la tête, en lui disant : voici comme parle Adonaï, je t’oins roi d’Israël. Aussitôt tu ouvriras la porte et tu t’enfuiras… le jeune prophete alla donc en Ramoth de Galaad… et versa sa bouteille d’huile sur la tête de Jéhu, lui disant : je t’ai oint roi sur le peuple d’Israël de la part du seigneur, à condition que tu vengeras le sang des prophetes, etc… or Jéhu frappa le roi Joram son maître d’une fleche entre les épaules, qui lui perça le cœur ; et il tomba mort de son chariot. Ochozias roi de Juda, son ami, qui était venu le voir, s’enfuit par le jardin. Jéhu le poursuivit, et dit : qu’on le tue aussi celui-là ; et il fut tué… … et Jéhu leva la tête vers une fenêtre, où était Jézabel veuve du roi d’Israël Achab… et il dit : qu’on la jette par la fenêtre. Et on la jetta par la fenêtre ; et la muraille fut mouillée de son sang… or Achab avait eu soixante et dix fils dans Samarie. Et Jéhu écrivit aux chefs de Samarie, et leur manda : coupez les têtes des fils de votre roi, et venez nous les apporter demain dans Israël… dès que les premiers de la ville de Samarie eurent reçu ces lettres du roi Jéhu, ils prirent les soixante et dix fils du roi Achab, leur couperent le cou, et mirent leurs têtes dans des corbeilles… Jéhu fit mourir ensuite tout ce qui restait de la maison d’Achab, tous ses amis, tous ses officiers, tous les prêtres ; desorte qu’il ne resta plus personne. Après cela il vint à Samarie ; il rencontra les freres d’Ochosias roi de Juda ; il leur demanda : qui êtes-vous ? Ils lui répondirent : nous sommes quarante-deux freres d’Ochosias roi de Juda. Et Jéhu dit à ses gens : eh bien, qu’on les prenne tout vifs. Et les ayant pris vifs, il fit égorger tous les quarante-deux dans une citerne ; et il n’en

resta rien… Athalie, mere d’Ochozias, voyant son fils mort, *et les quarante-deux freres d’Ochozias morts*, fit tuer tous les princes du sang royal ; mais Josabeth, sœur d’Ochozias, cacha le petit Joas fils d’Ochozias… et sept ans après, Joiadad grand-prêtre fit tuer par le glaive Athalie[23]. La vingt-troisieme année de Joas fils d’Ochozias roi de Juda, la fureur du seigneur s’alluma contre Israël ; et il les livra entre les mains d’Hazaël roi de Syrie… et élisée étant tombé malade, un autre Joas roi d’Israël vint le voir. élisée dit au roi Joas : apporte-moi des fleches. Puis il dit : ouvre la fenêtre à l’orient ; jette une fleche par la fenêtre ;… frappe la terre avec tes fleches… le roi Joas ne frappa la terre que trois fois. L’homme de Dieu se mit en colere contre le roi Joas, et lui dit : si tu avais frappé la terre cinq fois, six fois, ou sept fois, tu aurais exterminé la Syrie ; mais puisque tu n’as frappé la terre que trois fois, tu ne battras les syriens que trois fois… puis élisée mourut ; et il fut enterré[24]. Or il arriva que des gens qui portaient un corps mort en terre apperçurent des voleurs ; et en s’enfuyant ils jetterent le corps mort dans le sépulcre d’élisée… dès que le corps mort toucha le corps d’élisée, il ressuscita sur le champ et se dressa sur ses pieds…[25]. Pendant le regne de Phacée roi d’Israël, Teglatphalassar roi des assyriens vint en Israël, il prit toute la Galilée et le pays de Nephtali, et en transporta tous les habitants en Assyrie…[26]. Salmanasar roi des assyriens marche contre Ozée fils d’éla, qui régnait sur Israël à Samarie. Et Ozée fut asservi à Salmanasar, et lui paya tribut[27]. Mais Ozée ayant voulu se

révolter contre lui, il fut pris et mis en prison chargé de chaînes… Salmanasar dévasta tout le pays ; et étant venu à Samarie, il l'assiégea pen- dant trois ans ; et la neuvieme année d'Ozée Salmanazar prit Samarie, et transporta tous les israélites au pays des assyriens dans Ola, dans Habor, dans les villes des medes, vers le fleuve Gozan… et cela arriva, parce que les enfants d'Israël avaient péché contre leur dieu Adonaï[28]. Or le roi d'Assyrie fit venir des habitants de Babylone, de Kutha, d'Ava, d'émath, de Sépharvaïm, et les établit dans les villes de la Samarie à la place des enfants d'Israël… quand ils y furent établis, ils ne craignirent point Adonaï ; mais Adonaï leur envoya des lions, qui les égorgeaient[29]. Cela fut rapporté au roi des assyriens, auquel on dit : les peuples que tu as transportés dans la Samarie, et auxquels tu as commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la maniere dont le dieu de ce pays-là veut être adoré ; et ce dieu leur a détaché des lions ; et voilà que ces lions les tuent, parce qu'ils ignorent la religion du dieu du pays. Alors le roi des assyriens donna cet ordre, disant : qu'on envoie en Samarie l'un des prêtres captifs ; qu'il retourne, et qu'il apprenne aux habitants le culte du dieu du pays…[30]. Ainsi un des prêtres captifs de Samarie, y étant revenu, leur apprit la maniere dont ils devaient adorer Adonaï…[31]. Ainsi chacun de ces peuples se forgea son dieu ; et ils mirent leurs dieux dans leurs temples, et dans les hauts lieux. Chaque peuplade mit le sien dans les villes où elle habitait. Les babyloniens firent leur soccoth Bénoth, les cuthéens leur Nergel, les émathiens leur Asima,

les hévéens leur Nébahas et Terthah, pour ceux de Sépharvaïm ils brûlerent leurs enfants en l'honneur d'Adramélec et d'Anamélec. Or tous ces peuples adoraient Adonaï, et ils prirent les derniers venus pour prêtres des hauts lieux… et comme ils adoraient Adonaï, ils servaient aussi leurs dieux, selon la coutume des nations transplantées en Samarie… [32]. La quatorzieme année du roi ézéchias roi de Juda, Sennachérib roi des assyriens vint attaquer toutes les villes fortifiées de Juda, et les prit… alors ézéchias envoya des messagers au roi des assyriens disant : j'ai péché envers toi ; retire-toi de moi ; je porterai tous les fardeaux que tu m'imposeras. Le roi d'Assyrie lui ordonna donc de payer trente talents d'argent, et trente talents d'or… ézéchias donna tout l'argent qui était dans la maison d'Adonaï et dans les trésors du roi… or les serviteurs du roi ézéchias allerent trouver Isaïe le prophete ; et Isaïe leur dit : dites à votre maître, voici ce que dit Adonaï : ne crains point les paroles blasphématoires des officiers du roi d'Assyrie ; car je vais lui envoyer un certain esprit, un certain soufle ; et il apprendra une nouvelle après laquelle il retournera dans son pays ; et je le frapperai dans son pays par le glaive… cette même nuit l'ange du seigneur vint dans le camp des assyriens, et il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes… et Sennachérib roi des assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et s'en retourna aussitôt. En ce temps-là ézéchias roi de Juda fut malade à la mort. Le prophete Isaïe fils d'Amos vint lui dire : voici ce que dit le dieu Adonaï : mets ordre à tes affaires, car tu mourras, et tu ne vivras pas… alors ézéchias tourna sa face

contre la muraille, et pria Dieu, disant : seigneur, souviens-toi, je te prie, comment j'ai marché dans la vérité et dans un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui t'a plu. Et il sanglota avec de grands sanglots… et Isaïe n'était pas encore à la moitié de l'antichambre, qu'Adonaï revint lui faire un discours, disant : retourne et dis à ézéchias chef de mon peuple, voici ce que dit Adonaï, dieu de David ton pere : j'ai entendu ta priere ; j'ai vu tes larmes ; je t'ai guéri ; et dans trois jours tu monteras au temple d'Adonaï, et j'ajouterai encore quinze années à tes jours[33]… bien plus, je te délivrerai, toi et cette ville, du roi des assyriens, et je protégerai cette ville à cause de moi et de David mon serviteur. Alors Isaïe dit : qu'on m'apporte une marmelade de figues. On lui apporta la marmelade ; on la mit sur l'ulcere du roi, et il fut guéri… mais ézéchias ayant dit à Isaïe : quel signe aurai-je que le seigneur me guérira, et que j'irai dans trois jours au temple d'Adonaï ? Et Isaïe lui dit : voici le signe du seigneur, comme quoi le seigneur fera la chose qu'il t'a dite, veux-tu que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne en arriere de dix degrés ? ézéchias lui dit : il est aisé que l'ombre croisse de dix degrés ; ce n'est pas ce que je veux qu'on fasse ; mais que l'ombre retourne en arriere de dix degrés. Le prophete Isaïe invoqua donc Adonaï ; et il fit que l'ombre retourna en arriere de dix degrés, dont elle était déjà descendue dans l'horloge d'Achaz…[34]. Manassé, fils d'ézéchias, avait douze ans lorsqu'il commença à régner… il dressa des autels à Baal… et à toute l'armée du ciel dans les deux

parvis du temple d'Adonaï… il fit passer son fils par le feu ; il prédit l'avenir ; il observa les augures, fit des pythons et des aruspices[35]… il s'endormit enfin avec ses peres, et fut enseveli dans le jardin de sa maison… … Josias avoit huit ans lorsqu'il commença à régner ; et il régna trente et un an ; et il fit ce qui est agréable au seigneur… or un jour le grand-prêtre Helkias dit à Saphan secrétaire : j'ai trouvé le livre de la loi dans le temple du seigneur en fesant fondre de l'argent…[36]. Saphan secrétaire dit au roi : le grand-prêtre Helkias m'a donné ce livre. Et il le lut devant le roi… et le roi Josias déchira ses vêtemens… et il dit au grand-prêtre Helkias, et à Saphan secrétaire : allez, consultez Adonaï sur moi et sur le peuple touchant les paroles de ce livre qu'on a trouvé. Et le roi assembla tous les prêtres des villes de Juda ; et il souilla tous les hauts lieux… il souilla ainsi la vallée de Tophet, afin que personne ne sacrifiât plus son fils[37] ou sa fille à Moloc… il ôta aussi les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil à l'entrée du temple… il tua tous les prêtres des hauts lieux qui étaient à Béthel… et brûla sur ces autels des os de morts… puis il dit à tout le peuple : célébrons la pâques en l'honneur d'Adonaï votre dieu, selon ce qui est écrit dans ce livre du pacte avec Dieu…[38]. Il n'y eut point avant Josias de roi semblable, qui revînt au seigneur de tout son cœur, de toute son ame et de toute sa force ; et on n'en a point vu non plus après lui… cependant l'extrême fureur d'Adonaï ne s'appaisa point, parce que Manassé pere de Josias l'avait fort irrité. C'est pourquoi Adonaï dit : je rejetterai Juda de ma face, comme

j’ai rejetté Israël ; et je rejetterai Jérusalem et la maison que j’ai choisie[39]. En ce temps-là le pharaon Néchao roi d’égypte marcha contre le roi des assyriens au fleuve de l’Euphrate ; et Josias marcha contre lui, et il fut tué dès qu’il parut… pharaon Néchao prit Joachaz le fils de Josias, et l’enchaîna dans la terre d’émath, afin qu’il ne régnât point à Jérusalem ; et il condamna Jérusalem à payer cent talents d’argent et un talent d’or… et pharaon Néchao établit roi à Jérusalem éliakim autre fils de Josias, et lui changea son nom en celui de Joachin[40]. En ce temps-là Nabucodonosor roi de Babylone marcha contre Juda ; et Joachim fut son esclave pendant trois ans… après quoi il se révolta… alors le seigneur envoya des troupes de brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, d’Ammon, contre Juda, pour l’exterminer selon le verbe que le seigneur avait fait entendre par ses serviteurs les prophetes…[41]. Et Joachim s’endormit avec ses peres ; et son fils Joachim régna à sa place. Et Nabucodonosor vint avec ses gens pour prendre Jérusalem. Joachim roi de Juda sortit de la ville, et vint se rendre au roi de Babylone avec sa mere, ses serviteurs, ses princes, ses eunuques, la huitieme année de son regne… et le roi Nabucodonosor emporta tous les trésors de Jérusalem, ceux de la maison d’Adonaï et ceux de la maison du roi : il brisa tous les vases d’or que Salomon avait mis dans le temple selon le verbe d’Adonaï… il transporta toute la ville de Jérusalem[42], tous les princes, tous les hommes vigoureux de l’armée, au nombre de dix mille, et tous les hommes ouvriers, et tous les orfevres… il fit transporter à

Babylone Joachim, et la mere de Joachim, et ses femmes, et ses eunuques, et les juges, de la terre de Juda en captivité ; et sept mille hommes robustes de Juda, et tous les ouvriers robustes ; ils furent tous captifs à Babylone… et il établit Roitelet tributaire Mathania oncle de Joachim, qu'il appella Sédécias… la colere d'Adonaï s'alluma plus que jamais contre Jérusalem et Juda ; il les rejetta de sa face. Et Sédécias se révolta contre le roi de Babylone… donc le roi de Babylone marcha avec toute son armée contre Jérusalem, et il l'entoura tout au tour… et le neuvieme jour du mois il y eut grande famine en Jérusalem, et le peuple n'avait point de pain… tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte du jardin du roi ; et Sédécias s'enfuit par un autre chemin. Et l'armée des chaldéens poursuivit le roi, et le prit dans la plaine de Jérico… ils l'amenerent devant le roi de Babylone dans Réblata ; et le roi de Babylone lui prononça son arrêt… on tua ses enfants en sa présence, on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes et on l'emmena à Babylone… Nabuzardan général du roi Nabucodonosor brûla la maison d'Adonaï, et la maison du roi, et toutes les maisons dans Jérusalem… il transporta captif à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville ; il laissa seulement les plus pauvres du pays pour labourer les champs et cultiver les vignes. Nabuzardan emmena aussi Saraïas le grand-prêtre, et Sophonie le second prêtre, trois portiers et un capitaine eunuque, et cinq eunuques de la chambre du roi Sédécias, et Sopher capitaine qui commandait l'exercice, et soixante chefs qu'on trouva dans

la ville… et Nabucodonosor roi de Babylone les fit tous mourir dans Réblata.

1. ↑ nous n’examinerons ici que les objections de Mylord Bolingbroke. Selon lui " élie le thesbite est un personnage imaginaire ; et Thesbe sa patrie est aussi inconnue que lui. Ces premieres paroles confirment que chaque bourgade, dans tous ces pays-là, avait son dieu qui en valait bien un autre. Il était indifférent au roi Ochosias, d’envoyer chez le dieu Adonaï, ou chez le dieu Belzébub. Il paraît qu’élie était très connu du roi Ochosias ; puisque, lorsque ses gens lui dirent qu’il est venu un fou poiloux avec une ceinture de cuir, il dit tout d’un coup : c’est élie. Il ne crut pas devoir consulter un homme que toute sa cour regardait avec dérision. "
2. ↑ Mylord Bolingbroke continue ainsi. " cet élie, qui fait descendre deux fois la foudre sur deux capitaines, et sur deux compagnies de soldats envoyées de la part de son roi, ne peut être qu’un personnage chimérique ; car s’il pouvait se battre ainsi à coups de foudre, il aurait infailliblement conquis toute la terre en se promenant seulement avec son valet. C’est ce qu’on disait tous les jours aux sorciers : si vous êtes sûrs que le diable, avec qui vous avez fait un pacte, fera tout ce que vous lui ordonnerez, que ne lui ordonnez-vous de vous donner tous les empires du monde, tout l’argent et toutes les femmes ? On pouvait dire de-même à élie : tu viens de tuer deux capitaines et deux compagnies à coups de tonnerre ; et tu t’enfuis comme un lâche, et comme un sot, dès que la reine Jésabel te menace de te faire pendre ! Ne pouvais-tu pas foudroyer Jésabel, comme tu as foudroyé ces deux pauvres capitaines ? Quelle impertinente contradiction fait de toi tantôt un dieu, et tantôt un gougeat ? Quel homme sensé peut supporter ces détestables contes, qui font rire de pitié et frémir d’horreur ? " ces invectives terribles seraient à leur place contre les prêtres des faux dieux ; mais non pas contre un prophete du seigneur, qui ne parle et n’agit jamais de lui-même, et qui n’est que l’instrument du seigneur. Il n’a point fait son marché avec Dieu, comme les sorciers prétendaient en avoir fait un avec le diable.
3. ↑ l’enlévement admirable d’élie au ciel se prépare ; mais d’où ces fils de prophetes le savaient-ils ? Pourquoi élie roule-t-il son manteau ? Pourquoi diviser les eaux du Jourdain, comme avait fait Josué ? Le char de feu, dans lequel élie monta, ne pouvait-il pas l’enlever aussi bien à la droite qu’à la gauche du Jourdain ? *nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.* on s’est beaucoup tourmenté pour savoir ce que c’est que ce double soufle, ou ce double esprit, qu’élisée, valet et successeur d’élie,

demande à son maitre. Il lui demande un esprit aussi puissant que le sien, un esprit qui en vaut deux ; c'est le *duplici panno* d'Horace ; c'est, comme nous disons, enfermer à double tour. à l'égard de la réponse d'élie, les commentateurs ne l'ont jamais expliquée. Torniel pense qu'elle signifie : si tu as les yeux assez bons pour me distinguer quand je serai dans mon char de feu environné de lumiere, ce sera signe que tu auras autant de génie que moi ; mais si tu ne peux me voir, ce sera signe que tu seras toujours médiocre. Surquoi Toland dit, que le savant Torniel est encore plus médiocre qu'élisée. Nous n'approuvons pas ces écarts de Toland.

4. ↑ ce char de lumiere, ces quatre chevaux de feu, ce tourbillon dans les airs, ce nom d'élie, ont fait penser au Lord Bolingbroke et à Monsieur Boulanger, que l'avanture d'élie était imitée de celle de Phaëton qui s'assit sur le char du soleil. La fable de Phaëton fut originairement égyptienne : c'est du moins une fable morale, qui montre les dangers de l'ambition. Mais que signifie le char d'élie ? Les écrivains juifs, dit le Lord Bolingbroke, ne sont jamais que des plagiaires grossiers et maladroits.
5. ↑ si l'histoire de quarante-deux petits garçons était vraie, dit encore Milord Bolingbroke, " élisée ressemblerait à un valet qui vient de faire fortune ; et qui fait punir quiconque lui rit au nez. Quoi, exécrable valet de prêtre, tu ferois dévorer par des ours quarante-deux enfants innocents pour t'avoir appellé chauve ! Heureusement il n'y a point d'ours en Palestine ; ce pays est trop chaud, et il n'y a point de forêt. L'absurdité de ce conte en fait disparaitre l'horreur ". C'est ainsi que s'explique un anglais ; qui avait cet esprit puissant, ce double génie que demandait élisée, mais qui avait aussi double hardiesse. Je n'oserais assurer qu'il n'y ait point d'ours en Galilée ; c'est un pays plein de cavernes, où ces animaux venus de loin, auraient pu se retirer.
6. ↑ c'est toujours Mylord Bolingbroke qui parle. " si on voyait trois rois, l'un papiste et les deux autres protestans, aller chez un capucin pour obtenir de lui de la pluie, que dirait-on d'une pareille imbécillité ? Et si un frere capucin écrivait un pareil conte dans les annales de son ordre, ne conviendrait-on pas de la vérité du proverbe : *orgueilleux comme un capucin* ". Ces paroles du Lord Bolingbroke ne peuvent faire aucun tort à élisée. On peut dire qu'élisée entendait, qu'un orthodoxe ne doit parler à un hérétique que pour tâcher de le convertir.
7. ↑ M Colins et Mylord Bolingbroke disent que cette réponse d'élisée est bien d'un bouvier qui a fait fortune. Mais le jacobin Torquémada dit que c'est la noble fierté d'un prophete, qui daigne s'abaisser à parler à un roi hérétique qu'il aurait pu mettre à l'inquisition.

8. ↑ pourquoi élisée ne peut-il prophétiser sans le secours d'un ménétrier ? Ces insolens anglais le comparent *to an old letcher who can not suive if he does not fumble* . Nous nous garderons bien de traduire ces paroles infames.
9. ↑ l'action du roi de Moab est d'une autre nature que celle du prophete élisée, qui ne peut prophétiser si on ne joue du violon ou de la harpe : elle prouve que les juifs ne furent pas les seuls de ces cantons qui sacrifierent leurs enfans. Mais devaient-ils s'enfuir parce que leur ennemi, le roi de Moab, fesait une action abominable qu'ils commirent souvent eux-mêmes ? Au contraire ils devaient presser le siege, ils devaient abolir cette horrible coutume, comme les romains défendirent aux carthaginois d'immoler des hommes, et comme César le défendit aux sauvages gaulois.
10. ↑ dès qu'élisée est logé et nourri par une dévote, il oublie qu'il est infiniment au-dessus du roi Joram, auquel il disait tout-à-l'heure, qu'il ne daignait le regarder ni lui parler. Il se dit ici son favori, et demande s'il peut rendre service à sa dévote auprès du roi Joram. *qualis ab incessu processerit et sibi constet* . Il semble qu'élisée change ici de caractere ; on peut dire qu'il préfere le plaisir de rendre service, au maintien de la dignité de son ministere le plaisir de rendre service. (Id.)
11. ↑ nous ne sommes pas de ces gausseurs impies, qui prétendent que le texte insinue que le prophete fit un enfant à sa dévote ; nous sommes bien loin de soupçonner une chose si incroyable d'un disciple de prophete, devenu prophete lui-même, et auquel il n'a manqué qu'un char de feu, et quatre chevaux de feu, pour égaler élie.
12. ↑ on demande pourquoi élisée envoie son valet ressusciter le petit garçon avec son bâton, puisqu'il savait bien que son valet ne le ressusciterait pas. On demande pourquoi il lui ordonne de ne saluer personne en chemin. Il est clair que c'est pour aller plus vite ; et Calmet remarque que Jesus-Christ ordonne la même chose à ses apôtres dans st Luc. Mais pourquoi courir si vite pour ne rien faire ?
13. ↑ les incrédules se moquent de ce miracle d'élisée et de toutes ses simagrées, et de toutes ses contorsions ; ils disent que ce n'est là qu'une fade imitation du miracle d'élie, qui ressuscita le fils de la veuve de Sarepta. Mais il y a un sens mystique ; et ce sens est, qu'il faut se proportionner aux petits pour leur faire du bien. Le révérend pere Don Calmet, profond dans l'intelligence de l'écriture, ne doute pas, après plusieurs autres peres, que le bâton du valet d'élisée ne soit évidemment la synagogue, et qu'élisée ne soit l'église romaine.
14. ↑ et encore famine, et toujours famine ; et toujours preuve, que ce beau pays de Canaan, avec ses montagnes pelées, ses cavernes, ses précipices,

son lac de Sodome et son désert de sables et de cailloux, n'était pas tout-à-fait aussi fertile que de bonnes gens le chantent ; et qu'il en faut croire st Jérôme plutôt que les espions de Josué, qui rapporterent sur une civiere un raisin que deux hommes avaient bien de la peine à soulever. (Id.) — Par l'expression de bonnes gens qui chantent la fertilité de la Judée, Voltaire désigne l'abbé Guenée, auteur des lettres de quelques Juifs, auxquelles il répondit par un Chrétien contre six Juifs, et qui a donné depuis, en quatre Mémoires, des recherches sur la Judée. (B.)

15. ↑ ce passage semble indiquer bien des choses ; mais la plus remarquable est, que des évangiles racontent la même chose de Jesus-Christ, afin que l'ancien testament fût en tout une figure du nouveau.
16. ↑ Naaman fut fort étonné qu'on lui ordonnât de se baigner pour la galle. Il y avait de beaux fleuves à Damas, qui pouvaient le guérir ; mais ces fleuves n'avaient pas la vertu du Jourdain, purifiante par la vertu d'élisée.
17. ↑ il est bien juste que le général du roi de Syrie, ayant été guéri de la galle par élisée, confesse que le dieu d'Israël est le plus grand de tous les dieux, et jure qu'il n'en servira jamais d'autre ; mais il est bien étrange que dans le même moment il demande la permission d'adorer le dieu Rimnon. Il est encore plus étrange que le juif élisée lui donne cette licence sans restriction, sans modification. Si c'est par esprit de tolérance, élisée soit beni ! Salut à élisée ! Ce n'est pourtant pas le premier juif qui ait trouvé bon qu'on adorât d'autres dieux qu'Adonaï. Jacob avait trouvé bon que son beau pere, et ses deux femmes, et ses deux servantes, eussent d'autres dieux ; un petit fils de Mosé, ou Moyse, avait été prêtre des dieux de Michas dans la tribu de Dan ; Salomon, et presque tous ses successeurs, adoraient des dieux étrangers ; et malgré les lévites, malgré l'atroce et cruelle stupidité de la nation, les juifs furent souvent plus tolérants qu'on ne pense.
18. ↑ et toujours famine dans la terre promise !
19. ↑ il faut avouer que, si élisée avait envoyé la famine par malice dans la terre promise, le roi Joram aurait été excusable de lui faire couper le cou ; puisqu'élisée aurait été cause que les meres mangeaient leurs enfans. Pour la femme, qui avait donné la moitié de son fils pour souper à sa voisine, c'est une grande question, dit Du Marsais, si elle avait le droit de manger à son tour la moitié de l'enfant de cette comere selon son marché ; il y a de grandes autorités pour et contre. Ce passage de Du Marsais fait trop voir qu'il ne croyait point cette avanture, et qu'il la regardait comme une de ces exagérations que les juifs se permettaient si souvent.
20. ↑ dieu merci, si élisée a envoyé la famine, il envoie aussi l'abondance ; et un grand sac de farine ne coutera que trente deux sous. On est seulement

un peu surpris que le roi de Syrie s’enfuie tout d’un coup sans raison ; mais c’est encore un miracle d’élisée.

21. ↑ la conduite d’élisée ne paraît pas cette fois si édifiante. Il dit au capitaine Hazaël : capitaine, va dire au roi qu’il guérira ; mais je sais qu’il mourra. Il est difficile d’excuser le prophete sans une direction d’intention. La solution de cette difficulté est peut-être, que le prophete ne veut pas effrayer le roi, mais il veut que la parole du seigneur s’accomplisse.

22. ↑ nous voilà retombés dans cet épouvantable labyrinthe d’assassinats multipliés que nous voulions éviter. Les rois de Syrie disputent de crimes avec les roitelets de Juda et d’Israël. Le seigneur avait ordonné à élisée d’oindre Hazaël christ et roi de Syrie ; il n’en fait rien ; mais Hazaël n’en est pas moins roi pour avoir étouffé son souverain avec une peau de chevre. élisée avait aussi un ordre exprès d’Adonaï d’aller oindre Jéhu roi christ d’Israël : il envoie à sa place un petit prophete ; et dès que Jéhu est oint, il devient plus méchant que tous les autres : il assassine son roi Joram ; il assassine le roi de Juda Ochosias, qui était venu faire une visite à son ami Joram ; " il assassine sa reine Jézabel, qui ne valait pas mieux que lui, et la donne à manger aux chiens ; il assassine soixante et dix fils du roi Achab mari de Jésabel, et on met leurs têtes dans des corbeilles ; il assassine quarante-deux freres d’Ochosias roitelet de Jérusalem. Athalie grand-mere du petit Joas assassine tous ses petits-fils dans Jérusalem, à ce que dit l’histoire, à la réserve du petit Joas, qui échappe : elle avait près de cent ans, selon la computation judaïque, et n’avait d’ailleurs aucun intérêt à les égorger ; elle ne commet tous ces prétendus assassinats que pour le plaisir de les commettre, et pour donner un prétexte au grand-prêtre Joiada de l’assassiner elle-même. Enfin c’est une scene de meurtres et de carnage, dont on ne pourrait trouver d’exemple que dans l’histoire des fouines, si quelque coq de basse-cour avait fait leur histoire. " ce sont les propres paroles du curé Mêlier ; nous ne pouvons les réfuter qu’en avouant cette multitude effroyable de crimes, et qu’en redisant ce que mes deux prédécesseurs et moi avons toujours dit, que le seigneur n’abandonna son peuple aux mains des ennemis, que pour le punir de cette persévérance dans la cruauté, depuis l’assassinat du roitelet de Sichem et de tous les sichémites jusqu’à l’assassinat du grand-prêtre Zacharie, fils du grand-prêtre Joiada, par le roi Joas petit-fils de la reine Athalie : ce qui fait une période d’assassinats d’environ neuf cents années presque sans interruption ; et les mœurs de ce peuple, depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu’à Adrien, ne sont pas moins barbares.

23. ↑ les critiques disent qu’il ne profita point aux hébreux d’être le peuple de Dieu, et que s’il avait été expressément le peuple du diable, ils

n’auraient jamais pu être plus méchants ni plus malheureux. Il est vrai que ce peuple est d’autant plus coupable, que Dieu ne cesse jamais d’être avec lui, soit pour le favoriser, soit pour le punir. Les autres nations, et jusqu’aux romains-mêmes, se vanterent aussi d’avoir leurs dieux présents parmi elles, mais de loin à loin, et rarement en personne ; mais depuis le temps d’Abraham le seigneur Adonaï habita presque toujours avec les hébreux, leur parlant de sa bouche, les conduisant par sa main ; de sorte que le plus grand des prodiges opérés sur cette petite nation, est qu’elle ait persévéré presque sans relâche dans l’apostasie et dans le crime.

24. ↑ les critiques cherchent en vain à comprendre pourquoi le melch de Samarie Joas auroit exterminé les syriens s’il avoit jetté sept fleches par la fenêtre. élisée savait donc non seulement ce qui devait arriver, mais encore ce qui devait ne pas arriver, et le futur absolu, et le futur contingent. Songeons que la prophétie est une chose si surnaturelle, que nous ne devons jamais l’examiner selon les regles de la sagesse humaine.
25. ↑ les critiques ne se lassent point de faire des objections. Ils demandent pourquoi le seigneur ne ressuscita pas élisée lui-même, au lieu de ressusciter un inconnu que des voleurs avaient jetté dans sa fosse ? Ils demandent ce que devint cet homme qui se dressa sur ses pieds ! Ils demandent si c’était une vertu secrette, attachée aux os d’élisée, de ressusciter tous les morts qui les toucheraient ? à tout cela que pouvons-nous répondre ? Que nous n’en savons rien.
26. ↑ enfin voici le dénouement de la plus grande partie de l’histoire hébraïque. C’est ici que commence la destruction des dix tribus entieres, et bientôt la captivité des deux autres : c’est à quoi se terminent tant de miracles faits en leur faveur. Les sages chrétiens voient avec douleur le désastre de leurs peres, qui leur ont frayé le chemin du salut. Les critiques voient avec une secrete joie l’anéantissement de presque tout un peuple, qu’ils regardent comme un vil ramas de superstitieux enclins à l’idolâtrie, débauchés, brigands, sanguinaires, imbécilles et impitoyables. On dirait, à entendre ces critiques, qu’ils sont au nombre des vainqueurs de Samarie et de Jérusalem. Cette révolution nous offre un tableau nouveau, et de nouveaux personnages. Quels étaient ces peuples et ces rois d’Assyrie, qui vinrent de si loin fondre sur le petit peuple qui avait habité près de la Célésyrie, de Dan jusqu’à Bersabé, dans un terrein d’environ cinquante lieues de long sur quinze de large, et qui espéra dominer sur l’Euphrate, sur la Méditerranée et sur la mer Rouge ?
27. ↑ qui était ce Téglatphalassar et ce Salmanazar, par qui commença l’extinction de la lampe d’Israël ? Ces rois régnaient-ils à Ninive ou à Babylone ? à qui croire, de Ctésias ou d’Hérodote, d’Eusebe ou de Syncelle extrait par Photius ? Y a-t-il eu chez les orientaux un Bélus, un

Ninus, une Sémiramis, un Ninias, qui sont des noms grecs ? Tonas Concoleros est-il le même que Sardanapale ? Et ce Sardanapale était-il un fainéant voluptueux, ou un héros philosophe ? Chiniladam était-il le même personnage que Nabucodonosor ? Presque toute l'histoire ancienne trompe notre curiosité : nous éprouvons le sort d'Ixion en cherchant la vérité ; nous voulons embrasser la déesse, et nous n'embrassons que des nuages. Dans cette nuit profonde que dois-je faire ? On m'a chargé de commenter une petite partie de la bible, et non pas l'histoire de Ctésias et d'Hérodote. Je m'en tiens à ce que les hébreux eux-mêmes racontent de leurs disgraces et de leur état déplorable. Un roi d'orient, qu'ils appellent Salmanazar, vient enlever dix tribus hébraïques sur douze, et les transporte dans diverses provinces de ses vastes états. Y sont-elles encore ? En pourrait-on retrouver quelques vestiges ? Non, ces tribus sont ou anéanties, ou confondues avec les autres juifs. Il est vraisemblable, et presque démontré, qu'elles n'avaient aucun livre de leur loi lorsqu'elles furent amenées captives dans des déserts en Médie et en Perse ; puisque la tribu de Juda elle-même n'en avait aucun sous le regne du roi Josias, environ soixante et dix ans avant la dispersion des dix tribus, et que dans cet espace de temps tout le peuple fut continuellement affligé de guerres intestines et étrangeres, qui ne leur permirent gueres de lire. Il peut se trouver encore quelques-uns des descendants des dix tribus vers les bords de la mer Caspienne, et mêmes aux Indes, et jusqu'à la Chine ; mais les prétendus descendants des juifs, qu'on dit avoir été retrouvés en très petit nombre dans ces pays si éloignés, n'ont aucune preuve de leur origine : ils ignorent jusqu'à leur ancienne langue ; ils n'ont conservé qu'une tradition vague, incertaine, affaiblie par le temps. Les deux autres tribus de Juda et de Benjamin, qui revinrent à Jérusalem avec quelques lévites après la captivité de Babylone, ne savent pas même aujourd'hui de quelle tribu ils descendaient. Si donc les juifs, qui avaient habité dans Jérusalem depuis Cyrus jusqu'à Vespasien, n'ont pu jamais connaître leurs familles, comment les autres juifs, dispersés depuis Salmanazar vers la mer Caspienne et en Scythie, auraient-ils pu retrouver leur arbre généalogique. Il y eut des juifs qui régnaient dans l'Arabie heureuse sur un petit canton de l'Yemen du temps de Mahomet dans notre septieme siecle, et Mahomet les chassa bientôt : mais c'étaient, sans doute, des juifs de Jérusalem, qui s'étaient établis dans ce canton pour le commerce, et à la faveur du voisinage. Les dix tribus, anciennement dispersées vers la Mingrélie, la Sogdiane et la Bactriane, n'avaient pu de si loin venir fonder un petit état en Arabie. Enfin, plus on a cherché les traces des dix tribus, et moins on les a retrouvées. On sait assez que le fameux juif

espagnol Benjamin De Tudele, qui voyagea en Europe, en Asie et en Afrique au commencement de notre douzieme siecle, se vanta d'avoir eu des nouvelles de ces dix tribus que l'on cherchait en vain. Il compte environ sept cents quarante mille juifs vivants de son temps dans les trois parties de notre hémisphere, tant de ses freres dispersés par Salmanazar, que de ses freres dispersés depuis Titus et depuis Adrien. Encore ne dit-il pas si dans ces sept cents quarante mille sont compris les enfants et les femmes ; ce qui ferait, à deux enfants par famille, deux millions neuf cents soixante mille juifs. Or comme ils ne vont point à la guerre, et que les deux grands objets de leur vie sont la propagation et l'usure, doublons seulement leur nombre depuis le douzieme siecle, et nous aurons aujourd'hui dans notre continent quatre millions neuf cents vingt mille juifs, tous gagnant leur vie par le commerce ; et il faut avouer qu'il y en a d'extrêmement riches depuis Bassora jusques dans Amsterdam et dans Londres. D'après ce compte, très modéré, il se trouverait que le peuple d'Israël serait, non seulement plus nombreux que les anciens parsis ses maîtres, dispersés comme lui depuis Omar, mais plus nombreux qu'il ne le fut lorsqu'il s'enfuit d'égypte en traversant à pied la mer Rouge. Mais aussi il faut considérer, qu'on accuse le voyageur Benjamin De Tudele d'avoir beaucoup exagéré suivant l'usage de sa nation et de presque tous les voyageurs. La relation du rabbi Benjamin ne fut traduite en notre langue qu'en 1729 à Leide ; mais cette traduction étant fort mauvaise, on en donna une meilleure en 1734 à Amsterdam. Cette derniere traduction est d'un enfant de onze ans, nommé Baratier, français d'origine, né dans le margraviat de Brandebourg-Anspach. C'était un prodige de science, et même de raison ; tel qu'on n'en avait point vu depuis le prince Pic De La Mirandole. Il savait parfaitement le grec et l'hébreu dès l'age de neuf ans ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à son âge il avait déjà assez de jugement pour n'être point l'admirateur aveugle de l'auteur qu'il traduisait : il en fit une critique judicieuse ; cela est plus beau que de savoir l'hébreu. Nous avons quatre dissertations de lui, qui feraient honneur à Bochart, ou plutôt qui l'auraient redressé. Son pere, ministre du saint évangile, l'aida un peu dans ses travaux ; mais la principale gloire est due à cet enfant. Peut-être même ce singulier traducteur, et ce plus singulier commentateur, méprise trop l'auteur qu'il traduit ; mais enfin il fait voir, qu'au moins Benjamin De Tudele n'a point vu tous les pays que ce juif prétend avoir parcourus. Benjamin s'en rapporta sans doute dans ses voyages aux discours exagérés, emphatiques et menteurs, que lui tenaient des rabbins asiatiques, empressés à faire valoir leur nation auprès d'un rabbin d'Europe. Il ne dit pas même qu'il ait vu certaines contrées imaginaires dans lesquelles on disait que les juifs de la

premiere dispersion avaient fondé des états considérables. " la ville de Théma, dit Benjamin, est la capitale des juifs au nord des plaines de Sennaar ; leur pays s'étend à seize journées dans les montagnes du nord : c'est là qu'est le rabbi Hanan, souverain de ce royaume. Ils ont de grandes villes bien fortifiées ; et delà ils vont piller jusqu'aux terres des arabes leurs alliés : ils sont craints de tous leurs voisins. Leur empire est très vaste ; ils donnent la dixme de tout ce qu'ils ont aux disciples des sages qui demeurent toujours dans l'école, aux pauvres d'Israël, et aux pharisiens, c'est-à-dire à leurs dévots. " dans toutes ces villes il y a environ trois cents mille juifs ; leur ville de Tanaï a quinze milles en longueur, et autant en largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville est très belle, ornée de jardins et de vergers, etc. ". Benjamin ne dit point du tout qu'il ait été dans ce pays de Théma, ni dans cette ville de Tanaï : il ne nous apprend pas non plus de quels juifs il tient cette relation chimérique. Il est sûr qu'on ne peut le croire ; mais il est sûr aussi, que s'il est un juif ridiculement trompé par des juifs de Bagdad et de Mésopotamie, il n'est point un menteur qui dit avoir vu ce qu'il n'a point vu. Benjamin probablement alla jusqu'à Bagdad et à Bassora : c'est là qu'il apprit des nouvelles de l'isle de Ceylan ; et on l'a condamné très mal à propos d'avoir dit que l'isle de Ceylan, qui est sous la ligne, est sujette à d'extrêmes chaleurs. Enfin, son livre est plein de vérités et de chimeres, de choses très sages et très impertinentes ; et en tout, c'est un ouvrage fort utile pour quiconque sait séparer le bon grain de l'ivraie. Benjamin ne parle point des parsis, qui sont aussi dispersés que la nation judaïque, et en aussi grand nombre ; il n'est occupé que de ses compatriotes. Le résultat de toutes ces recherches est, que les juifs sont par tout, et qu'ils n'ont de domination nulle part ; ainsi que les parsis sont répandus dans les Indes, dans la Perse, et dans une partie de la Tartarie. Si les calculs chimériques du jésuite Pétau, de Whiston et de tant d'autres, avaient la moindre vraisemblance, la multitude des juifs et des parsis couvrirait aujourd'hui toute la terre. Revenons maintenant à l'état où étaient les deux hordes, les deux factions hébraïques de Samarie et de Jérusalem. Achas régnait sur les deux tribus de Juda et de Benjamin : cet Achas, à l'âge de dix ans, selon le texte, engendra le roi ézéchias ; c'est de bonne heure. Il fit depuis passer un de ses enfants par le feu, sans que le texte nous apprenne s'il brûla réellement son fils en l'honneur de la divinité, ou s'il le fit simplement passer entre deux buchers selon l'ancienne coutume, qui dura chez tant de nations superstitieuses jusqu'à Savonarole dans notre seizieme siecle. Les paralipomenes disent, qu'un certain roitelet d'Israël, nommé Phacée, lui tua un jour cent vingt mille hommes dans un combat, et lui fit deux cents mille prisonniers : c'est

beaucoup ! Cet Achas était alors, lui et son peuple, dans une étrange détresse : non seulement il était vexé par les samaritains, mais il l'était encore par le roi de Syrie nommé Rasin, et par les iduméens. Ce fut dans ces circonstances que le prophete Isaïe vint le consoler, comme il le dit lui-même aux chapitres sept et huit de sa grande prophétie, en ces termes. " le seigneur continuant de parler à Achas, lui dit : demande un signe, soit dans le bas de la terre, soit dans les hauts au dessus. Et Achas dit : je ne demanderai point de signe ; je ne tenterai point Adonaï. Eh bien, dit Isaïe, Adonaï te donnera lui-même un signe ; une femme concevra ; elle enfantera un fils, et son nom sera Emmanuël ; et avant qu'il mange de la crême et du miel, et qu'il sache connaître le bien et le mal, ce pays que tu détestes sera délivré de ces deux rois (Rasin et Phacée) ; et dans ces jours Adonaï sifflera aux mouches qui sont au haut des fleuves d'égypte et du pays d'Assur ; Adonaï rasera avec un rasoir de louage la tête, et le poil d'entre les jambes, et toute la barbe du roi d'Assur, et de tous ceux qui sont dans son pays… et Adonaï me dit : écris sur un grand rouleau avec un stilet d'homme, Mahershaal asbas, *qu'on prenne vite les dépouilles* . " c'est dans ce discours d'Isaïe, que des commentateurs, appellés figuristes, ont vu clairement l'avenue de Jesus-Christ, qui pourtant ne s'appella jamais ni Emmanuel, ni Mahershaal asbas, *prends vite les dépouilles* . Poursuivons nos recherches sur la destruction des dix tribus. *Livre II, chap. xxxviii, v. 6 et 8. **Le mot hébreu alma signifie tantôt fille, tantôt femme, quelquefois même prostituée. Ruth étant veuve, est appelée alma. Dans le cantique des cantiques et dans Joel, le nom d'alma est donné à des concubines. (Sous-note de Voltaire.)

28. ↑ nous voyons que de tout temps, quand des peuples barbares et indisciplinés se sont emparés d'un pays, ils s'y sont établis. Ainsi les goths, les lombards, les francs, les sueves, se fixerent dans l'empire romain ; les turcs dans l'Asie Mineure, et enfin dans Constantinople ; les tartares quitterent leur patrie pour dominer dans la Chine. Les grands princes, au contraire, et les républiques, qui avaient des capitales considérables, ne se transplanterent point dans les pays conquis, mais en transporterent souvent les habitants, et établirent à leur place des colonies. Cet usage, qui changea en grande partie la face du monde, se conserva jusqu'à Charlemagne ; il fit transporter des familles de saxons jusqu'à Rome. Ces transportations des peuples paraissaient un moyen sûr pour prévenir les révoltes. Il ne faut donc point s'étonner que Salmanazar donna les terres du royaume d'Israël à des cultivateurs babyloniens, et à d'autres de ses sujets.
29. ↑ les critiques demandent pourquoi Dieu n'envoya pas des lions pour dévorer Salmanazar et son armée, au lieu de faire manger par ces

animaux les émigrants innocents, qui venaient cultiver une terre ingrate devenue déserte ? Si on leur répond que c'était pour les forcer à connaître le culte du seigneur, ils disent que les lions sont de mauvais missionnaires ; que ceux qui avaient été mangés ne pouvaient se convertir ; et que le prêtre hébreu, qui vint les prêcher de la part du roi de Babylone, ne suffisait pas pour enseigner le catéchisme à toute une province. Mais probablement ce prêtre avait des compagnons, qui l'aiderent dans sa mission. Si on veut s'informer chez les commentateurs, qui étaient ces peuples de Cutha, d'Ava, d'émath ? Plus ils en parlent, moins vous êtes instruit. C'étaient des peuplades syriennes ; on n'en sait pas davantage. Nous ne connaissons pas l'origine des francs qui s'établirent dans la Gaule Celtique, ni des pirates qui se transplanterent en Normandie. Qui me dira de quel buisson sont partis les loups dont mes moutons ont été dévorés ?

30. ↑ c'est une chose bien digne de remarque, que cette opinion des grecs, *à chaque pays son dieu*, fut déjà reçue chez les peuples de Babylone, comme cette maxime en Allemagne et en France, *nulle terre sans seigneur* . Mais comment fesaient ceux qui adoraient le soleil, ou qui du moins révéraient dans le soleil l'image du Dieu de l'univers ? Nous dirons que les persans étaient alors les seuls qui professaient ouvertement cette religion, et qu'ils ne l'avaient point encore portée à Babylone ; elle n'y fut introduite que par le conquérant Kir ou Kosrou, que nous nommons Cyrus.

31. ↑ on reste stupéfait quand on voit, qu'aussitôt que cette nouvelle peuplade fut instruite du culte d'Adonaï, elle adora une foule de dieux asiatiques inconnus, Soccot Bénot, Nergel, Asima, Tartha, Adramélec, Anamélec, et qu'on brûla des enfants aux autels de ces dieux étrangers. M Basnage, dans ses antiquités judaïques, nous apprend que, selon plusieurs savants, ce fut ce prêtre hébreu, envoyé aux nouveaux habitants de Samarie, qui composa le pentateuque. Ils fondent leur sentiment sur ce qu'il est parlé dans le pentateuque de l'origine de Babylone, et de quelques autres villes de la Mésopotamie que Moyse ne pouvait connaître ; sur ce que ni les anciens samaritains, ni les nouveaux, n'auraient voulu recevoir le pentateuque de la main des hébreux de la faction de Juda, leurs ennemis mortels ; sur ce que le pentateuque samaritain est écrit en hébreu, langue que ce prêtre parlait, n'ayant pu avoir le temps d'apprendre le chaldéen ; sur les différences essentielles entre le pentateuque samaritain et le nôtre. Nous ne savons pas qui sont ces savants. M Basnage ne les nomme pas.

32. ↑ Hérodote parle d'un Sennaérib, qui vint porter la guerre sur les frontieres de l'égypte, et qui s'en rétourna parce qu'une maladie

contagieuse se mit dans son armée ; il n'y a rien là que dans l'ordre commun. Que le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi Senna Rérib, qu'il lui paie trente talents d'argent, et trente talens d'or, c'est une somme très forte dans l'état où était alors la Judée ; cependant ce n'est point une chose absolument hors de toute vraisemblance : mais que le prophete Isaïe vienne de la part de Dieu dire à ézéchias que le roi Senna Chérib a blasphémé ; qu'un ange vienne du haut du ciel frapper et tuer cent quatre-vingts cinq mille hommes d'une armée chaldéenne ; et que cette exécution, aussi épouvantable que miraculeuse, soit inutile, qu'elle n'empêche point la ruine de Jérusalem ; c'est-là ce qui semblerait justifier l'incrédulité des critiques, si quelque chose pouvait les rendre excusables. Ils ne comprennent pas comment le seigneur, protégeant la tribu de Juda, et tuant cent quatre-vingts-cinq milles de ses ennemis, abandonne, sitôt après, cette tribu dont la verge devait dominer toujours, laisse detruire son temple, et voie impunément cette tribu et celle de Benjamin, avec tant de lévites, plongés dans les fers. *ô altitudo !* humilions-nous sous les décrets impénétrables de la providence ; mais qu'il nous soit permis de ne point admettre les explications ridicules que tant d'auteurs ont données à ces événemens inexpliquables.

33. ↑ les critiques, comme Milord Bolingbroke et M Boulanger, prétendent que le prophete Isaïe joue ici un rôle très-triste et très-indécent, de devoir dire à son prince, dès qu'il est malade, tu vas mourir. ézéchias est représenté comme un prince lâche et pusillanime, qui se met à pleurer et à sanglotter quand un inconnu a l'indiscrétion de lui dire qu'il est en danger ; et à peine cet Isaïe est-il sorti de la chambre du roi, que Dieu lui-même vient dire au prophete, le roi vivra encore quinze ans. Sous quelle forme était Dieu, quand il vint annoncer à Isaïe son changement de volonté dans l'antichambre ? Ces incrédules ne se lassent point de censurer toute cette histoire ; il faut combattre contre eux depuis le premier verset de la bible jusqu'au dernier.

34. ↑ une nuée d'autres incrédules fond sur cette marmelade de figues, et sur cet horloge. Tous ces censeurs disent que le mal d'ézéchias était bien peu de chose, puisqu'on le guérit avec un emplâtre de figues. ézéchias leur paraît un imbécille, de croire qu'il est plus aisé d'avancer l'ombre que de la reculer. Dans l'un et l'autre cas les loix de la nature sont également violées, et tout l'ordre du ciel également interrompu. La rétrogradation de l'ombre ne leur paraît qu'une copie renforcée du miracle de Josué. La plupart des interprêtes croient que le soleil s'arrêta pour Josué, et recula pour ézéchias. Isaïe même, au chapitre trente-deux de sa prophétie, dit, le soleil recula de dix lignes ; ce qui probablement signifie dix heures. Mais il est clair qu'Isaïe se trompe ; l'ombre est toujours opposée au soleil ; si

l’astre est à l’orient, l’ombre est à l’occident ; pour que l’ombre reculât de dix heures vers le matin ; il aurait fallu que le soleil se fût avancé de dix heures vers le soir. De plus, si ces degrés, ces heures, signifient le nombre des années qui sont réservées à ézéchias, pourquoi l’ombre du style ne rétrograde-t-elle que de dix degrés, et non pas de quinze ? Le plus long jour de l’année en Palestine n’est que de quatorze heures : c’eût été encore un miracle de plus ; car il est impossible que le soleil paraisse quinze heures et plus, quand il n’est que quatorze heures sur l’horizon. Une autre difficulté encore, c’est que non-seulement les juifs ne comptaient point le jour par heures comme nous ; mais que de plus ils n’eurent ni cadrans, ni horloges. Enfin, il y aurait eu un jour entier de perdu dans la nature, et une nuit de trop. Ce sont-là des embarras où se jettent des ignorants téméraires qui imaginent des miracles, et qui même les expliquent. Telles sont les réflexions de plusieurs physiciens. On peut leur dire que le prophete Isaïe n’était pas obligé d’être astronome, et même que Don Calmet, qui a voulu expliquer dans une dissertation cette rétrogradation, a fait beaucoup plus de bévues qu’Isaïe. On est obligé de dire qu’il n’entend rien du tout à la matiere, et que dans tous ses commentaires il n’a fait souvent que copier des auteurs absurdes, qui n’en savaient pas plus que lui.

35. ↑ ou Manassé, roitelet de Juda, n’avait jamais entendu parler du miracle du cadran de son pere, et des autres miracles d’Isaïe ; ou il ne regardait Adonaï que comme un dieu local, un dieu d’une petite nation qui fesait quelquefois des prodiges ; mais qui était inférieur aux autres dieux ; ou Manassé était tout-à-fait fou : car il n’y a qu’un fou qui puisse, après des miracles sans nombre, nier ou mépriser le dieu qui les a faits. Cette inconcevable incrédulité de Manassé fils d’ézéchias peut faire penser, qu’en effet le pentateuque, à peine écrit par ce prêtre hébreu qui vint enseigner les samaritains, n’était pas encore connu ; la religion judaïque n’était pas encore débrouillée ; rien n’était constaté, rien n’était fait : autrement il serait impossible d’imaginer comment le culte changea tant de fois depuis la création jusqu’à Esdras.

36. ↑ nouvelle preuve, ou du moins nouvelle vraisemblance, très-forte, que le prêtre hébreu, venu à Samarie, avait enfin achevé son pentateuque, et que le grand-prêtre juif en avait un exemplaire. Tout ce qui peut nous étonner, c’est que ce prêtre ne le porta pas lui-même au roi, et l’envoya avec très-peu d’empressement et de respect par le secrétaire Saphan. S’il avait cru que ce livre fût écrit par Moyse, il l’aurait porté avec la pompe la plus solemnelle ; on aurait institué une fête pour éterniser la découverte de la loi de Dieu et de l’histoire des premiers siecles du genre humain ; c’eût

été une nouvelle occasion de dire, que la lumiere soit, et la lumiere fut ; car le peuple hébreu était plongé dans les plus épaisses ténebres.

37. ↑ ce petit article est curieux. D'abord ce Josias souille les hauts lieux : souiller un lieu réputé sacré, c'était le remplir d'immondices, y répandre des excrémens et de l'urine. La vallée de Tophet était auprès du petit torrent de Cédron ; c'était-là que l'on jettait les corps des suppliciés à la voirie, et qu'on sacrifiait ses enfants. C'est la premiere fois qu'il est parlé dans l'écriture de chevaux consacrés au soleil. Cette coutume était visiblement prise du culte des perses. Presque chaque ligne concourt à prouver, que jamais la religion hébraïque n'eut une forme stable qu'après le retour de la captivité ; les juifs emprunterent tous leurs rites, toutes leurs cérémonies des égyptiens, des syriens, des chaldéens, des perses. Il n'est pas aisé de concevoir comment ce Josias tua tous les prêtres de Béthel ; car Béthel, tout voisin qu'il était de Jérusalem, ne lui appartenait pas : c'était à Béthel que s'était établi ce prêtre qui était envoyé aux samaritains, et qu'on suppose avoir écrit le pentateuque. S'il amena avec lui d'autres missionnaires pour enseigner aux samaritains la religion israélite, le melk Josias, en les tuant, ne fut donc qu'un assassin, un tyran abominable. La coutume de brûler des os de morts, et sur-tout de bêtes mortes, pour souiller des lieux consacrés, était un usage des sorciers : on voit dans la vie du dernier des Zoroastres, que ses ennemis cacherent dans sa chambre un petit sac plein d'os de bêtes, afin de le faire passer pour un magicien. Voyez Hide.

38. ↑ si Josias propose de faire la pâques selon le rite indiqué dans ce livre du pacte avec Dieu, dans ce livre unique trouvé par le grand-prêtre au fond d'un coffre et donné au roi par le secrétaire Saphan, on n'avait donc point fait la pâques auparavant ; et en effet aucun des livres de l'écriture ne parle d'une célébration de pâques sous aucun roi de Juda ou d'Israël, ni sous aucun des juges : c'est encore une confirmation de cette opinion, très-répandue et très-vraisemblable, que la religion hébraïque n'était point formée ; que les livres judaïques n'avaient jamais été rassemblés, et, selon tant de doctes, qu'ils n'avaient point été écrits ; que tout s'était fait d'après des traductions vagues et changeantes ; et que c'est ainsi que tout s'est fait dans le monde.

39. ↑ l'auteur du livre des rois nous dit que jamais roi ne fut si pieux, n'aima tant Dieu, que Josias ; et il ajoute que Dieu, pour récompense, rejette sa maison et Jérusalem, parce que Manassé pere de Josias l'avait offensé. C'est surquoi tous les critiques se récrient. Le prêtre de Juda, disent-ils, qui écrivait ce livre, veut insinuer que tous les rois de la terre n'auraient pu prendre Jérusalem, si le seigneur ne la leur avait pas livrée ; mais pour que le seigneur leur permette de détruire cette Jérusalem qui devait durer

éternellement, il faut qu'il soit en colere contre elle : il ne peut être en colere contre Josias ; il l'est donc contre son pere. C'est puissamment raisonner : aussi ne répliquons-nous rien à cet argument.

40. ↑ si Polybe et Xénophon avaient écrit cette histoire, convenons qu'ils l'auraient écrite autrement. Nous saurions ce que c'était que ce grand empire d'Assyrie, qui est l'instant d'après anéanti dans l'empire de Babylone ; nous apprendrions pourquoi ce Josias, favori du seigneur, se déclara contre Néchao roi d'égypte. C'était un grand spectacle que la puissance égyptienne combattant contre l'Asie ; c'étaient de grands intérêts, et qui méritaient d'être au moins exposés clairement. Les paralipomenes nous apprennent, que le pharaon d'égypte envoya dire au melk Josias : *qu'y a-t-il entre toi et moi, melk de Juda ? Je ne marche point contre toi, c'est contre une autre maison que Dieu m'a ordonné d'aller au plus vîte ; ne t'oppose point à Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne te tue* . Remarquez, lecteurs attentifs et sages, que toutes les nations adoraient un dieu suprême, quoiqu'il y eût mille dieux subalternes, mille cultes différents : c'est une vérité dont vous trouverez des traces dans tous les livres grecs et latins, comme dans les livres hébreux, et dans le peu qui nous reste du zenda vesta, et des védams. Le roi d'égypte Néchao dit : Dieu est avec moi. Le roi de Ninive en avait dit autant. Le roi de Babylone disait : Dieu est avec moi. Voyez l'iliade d'Homere ; chaque héros y a un dieu qui combat pour lui.

41. ↑ le juif qui a écrit cette histoire court bien rapidement sur le plus grand et le plus fatal événement de sa patrie ; il semble qu'il n'ait voulu faire que des notes pour aider sa mémoire. Cette destruction de Jérusalem, cette captivité de la tribu de Juda, ces rois de Babylone et d'égypte qui semblent se disputer cette proie, ces brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab et d'Ammon, qui se réunissent tous contre une misérable horde de Juda sans défense, tout cela n'est ni annoncé ni expliqué : cette histoire est plus seche et plus confuse que tous les commentaires qu'on en a faits. La saine critique demandait (humainement parlant) que l'auteur débrouillât d'abord les deux empires de Ninive et de Babylone ; qu'il nous instruisît des intérêts que ces deux puissances eurent à démêler avec l'égypte et avec la Syrie ; comment la petite province de Judée, enclavée dans la Syrie, subit le sort des peuples vaincus par le roi de Babylone. L'auteur nous dit bien que Dieu avait prédit tout cela par ses prophetes ; mais il fallait écrire un peu plus clairement pour les hommes. Au moins, quand Flavien Joseph raconte l'autre destruction de Jérusalem, dont il fut témoin, il développe très-bien l'origine et les événements de cette guerre ; mais quand, dans ses antiquités judaïques, il parle de Nabucodonosor qui brûle Jérusalem en passant, il ne nous en dit pas plus

que le livre que nous cherchons en vain à commenter. Flavien Joseph n'avait point d'autres archives que nous. Tous les documents de Babylone périrent avec elle ; tous ceux de l'égypte furent consumés dans l'incendie de ses bibliotheques. Trois peuples malheureux, opprimés et subjugués, ont conservé quelques histoires informes : les parsis ou guebres, les descendants des anciens bracmanes, et les juifs. Ceux-ci, quoique infiniment moins considérables, nous touchent de plus près, parce qu'une révolution inouie a fait naître parmi eux la religion qui a passé en Europe. Nous fesons tous nos efforts pour démêler l'histoire de cette nation, dont nous tenons l'origine de notre culte ; et nous ne pouvons en venir à bout.

42. ↑ nous ne pouvons dire aucune particularité de cette destruction de Jérusalem, puisque les livres juifs ne nous en disent pas davantage ; mais il y a une observation, aussi importante que hardie, faite par Mylord Bolingbroke et par M Fréret : ils prétendent que les prophetes étaient chez la nation juive ce qu'étaient les orateurs dans Athenes ; ils remuaient les esprits du peuple. Les orateurs athéniens employaient l'éloquence auprès d'un peuple ingénieux ; et les orateurs juifs employaient la superstition et le style des oracles, l'enthousiasme, l'ivresse de l'inspiration, auprès du peuple le plus grossier, le plus enthousiaste et le plus imbécille qui fût sur la terre. Or, disent ces critiques, s'il arriva quelquefois que les rois de Perse gagnerent les orateurs grecs, les rois de Babylone avaient gagné de-même quelques prophetes juifs. La tribu de Juda avait ses prophetes qui parlaient contre les tribus d'Israël ; et la faction d'Israël avait ses prophetes qui déclamaient contre Juda. Les critiques supposent donc que les nouveaux samaritains, étant attachés par leur naissance à Nabucodonosor, susciterent Jérémie pour persuader à la tribu de Juda de se soumettre à ce prince. Voici sur quoi est fondée cette opinion. Jérusalem est sur le chemin de Tyr, que le roi de Babylone voulait prendre. Si Jérusalem se défendait, quelque faible qu'elle fût, sa résistance pouvait consumer un temps précieux au vainqueur ; il était donc important de persuader au peuple de se rendre à Nabucodonosor, plutôt que d'attendre les extrémités où il serait réduit par un siege, qui ne pouvait jamais finir que par sa ruine entiere. Jérémie prit donc le parti du puissant roi Nabucodonosor contre le faible et petit melk de Jérusalem, qui pourtant était son souverain. Cette idée fait malheureusement du prophete Jérémie un traître ; mais ils croient prouver qu'il l'était, puisqu'il voulait toujours que non seulement la petite province de Juda se rendît à Nabucodonosor, mais encore que tous les peuples voisins allassent au-devant de son joug. En effet, Jérémie se mettait un joug de bœuf ou un bât d'âne sur les

épaules, et criait dans Jérusalem : voici ce que dit le seigneur roi d'Israël : *c'est moi qui ai fait la terre, et les hommes et les bêtes de somme dans ma force grande et dans mon bras étendu ; et j'ai donné la face de la terre à celui qui a plu à mes yeux ; j'ai donné la terre à la main de Nabucodonosor mon serviteur ; et je lui ai donné encore toutes les bêtes des champs ; et tous les peuples de la terre le serviront, lui et son fils, et les fils de ses fils ; et ceux qui ne mettront pas leur cou sous un joug et sous un bât devant le roi de Babylone, je les ferai mourir par le glaive, par la famine, et par la peste, dit le seigneur* . Jamais il ne s'est rien dit de plus fort en faveur d'aucun roi juif. Jérémie fait dire à Dieu-même que ce Nabucodonosor, qui fut depuis changé en bœuf, est le serviteur de Dieu, et que Dieu lui donne toute la terre à lui et à sa postérité. Ainsi donc, humainement parlant, Jérémie est un traître et un fou aux yeux de ces critiques : un traître, parce qu'il veut soulever le peuple contre son roi, et le livrer aux ennemis : un fou, par toutes ses actions et par toutes ses paroles, qui n'ont ni liaison, ni suite, ni la moindre apparence de raison. Ils alleguent sur-tout la fameuse lettre de Seméia au pontife Sophonie : *Dieu vous a établi pour faire fouetter à coups de nerfs de bœuf ce fou de Jérémie qui fait le prophete* . Ce qui les confirme encore dans leur opinion, c'est que les juifs retirés en égypte, où Jérémie se retira aussi, le punirent de mort comme un perfide, qui avait vendu son maître et sa patrie aux babyloniens. Mais c'est la seule tradition qui nous apprend que Jérémie fut lapidé par les juifs dans la ville de Taphni ; les livres juifs ne nous en disent rien. à l'égard de tant de prisonniers de guerre que Nabucodonosor serviteur de Dieu fit mourir impitoyablement, ce sont là des mœurs bien féroces. Les juifs avouent qu'ils ne traiterent jamais autrement les autres petits peuples qu'ils avaient pu subjuguer ; ainsi l'histoire ancienne, ou véritable ou fausse, n'est que l'histoire des bêtes sauvages dévorées par d'autres bêtes. M Du Marsais, dans son analyse, fait une réflexion accablante sur cette premiere destruction de Jérusalem, et sur les suivantes. Quoi, dit-il, l'éternel prodigue les miracles, les plaies et les meurtres, pour tirer les juifs de cette féconde égypte où il avait des temples sous le nom *d'iaho* le grand être, sous le nom de Knef l'être universel ; il conduit son peuple dans un pays où ce peuple ne peut lui ériger un temple pendant plus de cinq siecles ; et enfin quand les juifs ont ce temple, il est détruit ! Cela effraie le jugement et l'imagination ; on reste confondu quand on a lu cette inconcevable histoire ; il faut se consoler en disant, qu'apparemment les juifs n'avaient point péché quand l'éternel les tira d'égypte, et qu'ils avaient péché quand l'éternel perdit son temple et la ville.

TOBIE

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

Les juifs n’ont jamais inséré le livre de Tobie dans leur Canon; ni Josèphe, ni Philon n’en parlent ; il est rejeté de notre communion. Les savants le prétendent composé neuf cents ans après la dispersion. Le concile de Trente l’a décidé canonique; nous ne le croyons que curieux, et c’est à ce titre que nous allons donner une courte analyse. Nous le plaçons immédiatement après les livres des Rois, et avant Esdras, parce qu’en effet l’avaenture des deux Tobies est supposé arrivée avant Esdras, dans les premiers temps de la dispersion des dix tribus captives vers la Médie. Il faut supposer aussi que Salmanazar était alors maître de la Médie : ce qui serait difficile à prouver.

Le livre de Tobie est tout merveilleux. Calmet, dans sa Préface, dit ce grand mot sans y penser : « S'il fallait rejeter le merveilleux et l'extraordinaire, où serait le livre sacré qu'on pût conserver? »

Tobie, de la tribu de Nephtali, fut mené captif du temps de Salmanazar roi des assyriens…[1]. et il vint à Ragès ville des medes, ayant dix talents d’argent des dons dont il avait

été honoré par le roi…[2]. et voyant que Gabélus, de sa tribu, était fort pauvre à Ragès, il lui prêta dix talents d'argent sur son billet... il arriva qu'un jour s'étant lassé à ensevelir des morts, il revint en sa maison, et s'endormit[3] contre une muraille ; et pendant qu'il dormait il tomba de la merde chaude d'un nid d'hirondelle sur ses yeux, et il devint aveugle... pour ce qui est de sa femme, elle allait tous les jours travailler à faire de la toile et gagnait sa vie[4]. En ce même jour il arriva que Sara, fille de Raguel en Ragès ville des medes, fut très émue d'un reproche que lui fit une servante de la maison... Sara avait déjà eu sept maris ; et un diable nommé Asmodée les avait tous tués dès qu'ils étaient entrés en elle. Cette servante lui dit donc : ne veux-tu pas me tuer aussi, comme tu as tué tes sept maris[5] ? Or Tobie dit à Tobie son fils : je t'avertis que, lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, je donnai dix talents d'argent à Gabélus sur sa promesse dans Ragès ville des medes ; c'est pourquoi va le trouver, retire mon argent, et rends-lui son billet... Tobie fils rencontra alors un jeune homme très beau, dont la robe était retroussée à sa ceinture... et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, il le salua et lui dit : d'où es-tu, mon bon adolescent ? ... et il se mit en chemin avec l'ange Raphaël, et il fut suivi du chien de la maison…[6]. ... Tobie étant donc sorti pour laver ses pieds, un énorme poisson sortit de l'eau pour le dévorer. L'ange lui dit de prendre ce monstre par les ouies... si tu mets un petit morceau du cœur sur des charbons, la fumée chasse tous les démons, soit d'homme, soit de femme. Le fiel est bon pour oindre les yeux, quand il

y a des taies…[7]. ... ils entrerent ensuite chez Raguël, qui les reçut avec joie. Et Raguël, en regardant Tobie, dit à sa femme Anne : ma femme, que ce jeune homme ressemble à mon cousin... et ayant pris du carton, ils dresserent le contract de mariage... puis le jeune Tobie tira de son sac le foie du poisson, et le mit sur des charbons ardents... l'ange Raphaël saisit le démon Asmodée, et l'alla enchaîner dans le désert de la haute égypte…[8]. ... s'étant donc levés ils prierent Dieu instamment de leur donner la santé. Et Tobie dit : seigneur... tu fis Adam du limon de la terre, et tu lui donnas Héva pour compagne…[9]. ... le jeune Tobie étant revenu chez son pere, prit du fiel de son poisson, en frotta les yeux de son pere, et au bout d'une demi-heure une peau albugineuse, comme du blanc d'œuf, sortit de ses yeux ; et aussitôt il recouvra la vue[10].

1. ↑ il serait heureux pour les commentateurs, que Salmanazar eût fait lever de bonnes cartes géographiques de ses états ; car on a bien de la peine à débrouiller comment, étant roi de Ninive sur le Tigre, il avait pu passer par-dessus le royaume de Babylone pour aller enchaîner les habitants des bords du Jourdain, et conquérir jusqu'aux voisins de la mer d'Hircanie : on ne comprend rien à ces empires d'Assyrie et de Babylone. Mais passons.
2. ↑ les critiques voudraient que l'auteur, quel qu'il soit, de l'histoire de Tobie, eût dit comment ce pauvre homme avait gagné dix talents d'argent auprès du roi Salmanasar, dont il ne pouvait pas plus approcher qu'un esclave chrétien ne peut approcher du roi de Maroc. Dix talents d'argent ne laissent pas de faire vingt mille écus, au moins, monnoie de France. C'est beaucoup, assurément, pour le mari d'une blanchisseuse. Il s'en va à Ragès en Médie, à quatre cents lieues de Ninive, pour prêter ses vingt mille écus au juif Gabélus, qui était fort pauvre, et qui probablement serait hors d'état de les lui rendre : cela est fort beau.
3. ↑ revenu à Ninive il s'endort au pied d'un mur. Un homme, assez riche pour prêter vingt mille écus dans Ragès, devrait au moins avoir une

chambre à coucher dans Ninive.

4. ↑ les critiques naturalistes disent que la merde d'hirondelle ne peut rendre personne aveugle ; qu'on en est quitte pour se laver sur le champ ; qu'il faudrait dormir les yeux ouverts pour qu'une chiasse d'hirondelle pût blesser la conjonctive ou la cornée, et qu'enfin il aurait fallu consulter quelque bon médecin avant d'écrire tout cela. Pour ce qui est de Sara, que Mr Basnage soutient, dans ses antiquités judaïques, avoir été blanchisseuse et ravaudeuse, nous n'avons rien à en dire. Il n'en est pas de même de Sara fille de Raguel, juive captive en Ragès.
5. ↑ jamais les juifs jusqu'alors n'avaient entendu parler d'aucun diable ni d'aucun démon ; ils avaient été imaginés en Perse dans la religion des Zoroastres ; delà ils passerent dans la Chaldée, et s'établirent enfin en Grece, où Platon donna libéralement à chaque homme son bon et son mauvais démon. Shamadaï, que l'on traduit par Asmodée, était un des principaux diables. Don Calmet dit dans sa dissertation sur Asmodée, *qu'on sait qu'il y a plusieurs sortes de diables, les uns princes et maîtres démons, les autres subalternes et assujettis* . Tout semble servir à prouver que les hébreux ne furent jamais qu'imitateurs, qu'ils prirent tous leurs rites les uns après les autres chez leurs voisins et chez leurs maîtres, et non seulement leurs rites, mais tous leurs contes. Les termes dont se sert l'auteur du livre de Tobie, insinuent qu'Asmodée était amoureux et jaloux de Sara. Cette idée est conforme à l'ancienne doctrine des génies, des silphes, des anges, des dieux de l'antiquité ; tous ont été amoureux de nos filles. Vous voyez dans la genese les enfants de Dieu, amoureux des filles des hommes, leur faire des géants. La fable a dominé par-tout. Nous ne répéterons point ce qu'on a dit dans ce commentaire sur les démons incubes et succubes ; sur les hommes miraculeux nés de ces copulations chimériques ; sur tous ces diables entrants dans les corps des garçons et des filles en vingt manieres différentes ; sur les moyens de les faire venir et de les chasser ; enfin sur toutes les superstitions dont la fourberie s'est servie dans tous les temps pour tromper l'imbécillité.
6. ↑ c'est la premiere fois qu'un ange est nommé dans l'écriture. Tous les commentateurs avouent que les juifs prirent ces noms chez les chaldéens : Raphaël médecin de Dieu, Uriel feu de Dieu, Jésraël race de Dieu, Michaël semblable à Dieu, Gabriel homme de Dieu. Les anges persans avaient des noms tout différents : Ma, Kur, Débadur, Bahman, etc. Les hébreux, étant esclaves chez les chaldéens et non chez les persans, s'approprierent donc les anges et les diables des chaldéens, et se firent une théurgie toute nouvelle, à laquelle ils n'avaient point pensé encore. Ainsi l'on voit que tout change chez ce peuple, selon qu'il change de maîtres. Quand ils sont asservis aux cananéens, ils prennent

leurs dieux ; quand ils sont esclaves chez les rois qu'on appelle assyriens, ils prennent leurs anges.

7. ↑ les critiques et les plaisants, qui se sont égaiés sur ce livre parce qu'ils ne l'ont pas reconnu pour canonique, ont dit que ce serait une chose fort curieuse qu'un poisson capable de dévorer un homme, et qu'on pût cependant prendre par les ouïes, comme on suspend un lapin par les oreilles. Il y a des poissons dont la laite ou le foie sont fort bons à manger, comme la laite de carpe et le foie de lotte ; mais on n'en connaît point encore dont le foie grillé sur des charbons ait la vertu de chasser les diables. Dès que les hommes furent assez fous pour imaginer des êtres bienfaisants et malfaisants répandus dans les quatre éléments, on se crut très-sage de chercher les moyens de s'attirer l'amitié des bons génies et de faire enfuir les mauvais. Tout ce qui était agréable eut son petit dieu, et tout ce qui nuisait eut son diable. Tel est le principe de toute théurgie, de toute magie, de toute sorcellerie. Si on brûlait de doux parfums pour les bons génies, il fallait conséquemment brûler ce qu'on avait de plus puant pour les mauvais démons. Au reste, si l'ange Raphaël conseilla au jeune Tobie de prendre ce poisson par ce qu'on appelle les ouïes, Raphaël, fort savant dans la connaissance des substances célestes, l'était peu dans celles des animaux aquatiques. Les ouïes des poissons, très-improprement nommées, sont les poulmons. Depuis la décision de Raphaël, qui déclare que le fiel des poissons de riviere guérit les aveugles, quelques médecins ont tenté d'enlever des taches, des taies sur des yeux, avec du fiel de brochet ; mais le plus sûr moyen d'enlever ces petites taches blanches qui se forment rarement sur la conjonctive, est d'employer des fomentations douces, et de rejetter toute liqueur acre et corrosive. D'ailleurs ce qu'on prenait pour des taies extérieures, étaient presque toujours de vraies cataractes, pour lesquelles le fiel de tous les animaux était fort inutile.

8. ↑ il est plus aisé de soutenir qu'on peut chasser un diable avec de la fumée, qu'il n'est aisé de rendre la vue à un aveugle en oignant ses yeux avec du fiel, par la raison que nos chirurgiens ont abaissé plus de cataractes avec une éguille, que nous n'avons vu d'anges faire enfuir de diables en grillant un foie. Il est vrai que nous ne pourrions prouver à un ange que la chose est impossible ; car s'il nous répondait qu'il en a fait l'expérience, et qu'il faut l'en croire sur sa parole, qu'aurions-nous à lui répliquer ? L'ange Raphaël court après le diable, et va l'enchaîner dans la haute égypte, où il est encore. Paul Lucas l'a vu, l'a manié ; on peut se rendre à son témoignage. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si un ange va du mont Taurus au grand Caire en un clin d'oeil, et revient de-même à

Ragès, pour reconduire ensuite Tobie fils avec sa femme et son chien à Ninive chez Tobie pere.

9. ↑ on peut remarquer que depuis le troisieme et le quatrieme chapitre de la genese, où l'on parle d'ève, son nom ne se retrouve dans aucun endroit de l'ancien testament. Cette observation en fait naître une autre : c'est qu'aucun des livres juifs ne cite une loi, un passage direct du pentateuque, en rappellant les phrases dont l'auteur du pentateuque s'est servi. Il est à croire que si Moyse avait écrit le pentateuque, ses loix, ses expressions-mêmes auraient été dans la bouche de tout le monde ; on les aurait citées en toute occasion ; chaque juif aurait su par cœur le livre du divin législateur jusqu'à la moindre syllabe. Ce silence si long et si universel peut servir à favoriser l'opinion de ceux qui prétendent, que les livres juifs furent tous écrits vers le temps de la captivité.
10. ↑ la peau albugineuse que ce fiel fait tomber, et un aveugle guéri en une demi-heure, sont des choses aussi extraordinaires qu'un aveuglement causé par une chiasse d'hirondelle. Je ne dirai plus qu'un mot sur l'histoire de Tobie, c'est que sa légende rapporte expressément, que quand il mourut de vieillesse ses enfants l'enterrerent avec joie. Passe encore si ses héritiers avaient été des collatéraux. Au reste, plus d'un commentateur, et sur-tout Calmet, prétend que le diable Asmodée est la synagogue, et que Raphaël est Jesus-Christ.

ESDRAS.

On demande, si, lorsque les juifs eurent obtenu du conquérant Cofrou, que nous nommons Cyrus, et ensuite de Dara fils d'Histaph, que nous nommons Darius, la permission de rebâtir Jérusalem, Esdras écrivit son livre et le pentateuque ; etc. En caracteres chaldéens ou hébraïques. Ce ne devrait pas être une question. Il ne faut qu'un coup d'oeil pour voir qu'il se servit du caractere chaldéen, qui est encore celui dont tous les juifs se servent. Il est d'ailleurs plus que probable que ces deux tribus, de Juda et de Benjamin, captives vers l'Euphrate, occupées aux emplois les plus vils, mêlerent beaucoup de mots de la langue de leurs maîtres au phénicien corrompu qu'ils parlaient auparavant. C'est ce qui arrive à tous les peuples transplantés. On fait une autre question plus embarrassante. Esdras a-t-il rétabli de mémoire tous les livres saints jusqu'à son temps ? Si nous en croyons toute l'église grecque, mere, sans contredit, de la latine, Esdras a dicté tous les livres saints, pendant quarante jours et quarante nuits de suite, à cinq scribes qui écrivaient continuellement sous lui ; comme il est dit dans le quatrieme livre d'Esdras, adopté par l'église grecque. S'il est vrai qu'Esdras ait en effet parlé pendant quarante fois vingt-quatre heures sans interruption, c'est un grand miracle, Esdras fut certainement inspiré.

Mais s’il fut inspiré en parlant, ses cinq secrétaires ne le furent pas en écrivant. Le premier livre dit que la multitude des juifs, qui revint dans la terre promise, se montait à quarante-deux mille trois cents soixante personnes ; et il compte toutes les familles, et le nombre de chaque famille pour plus grande exactitude. Cependant, quand on a additionné le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-huit ames. Il y a loin de ce calcul à celui d’environ trois millions d’hébreux qui s’enfuirent d’égypte, et qui vécurent de la rosée de manne dans le désert. Pour comble, le dénombrement de Néhémie est tout aussi erroné ; et c’est une chose assez extraordinaire de se tromper ainsi, en comptant si scrupuleusement le nombre de chaque famille. Les scribes, qui écrivirent, ne furent donc pas si bien inspirés qu’Esdras, qui dicta pendant neuf cents soixante heures sans reprendre haleine. Les critiques, dont nous avons tant parlé, élevent d’autres objections contre les livres d’Esdras. L’édit de Cyrus, qui permet aux juifs de rebâtir leur temple, ne leur paraît pas vraisemblable. Un roi de Perse, selon eux, n’a jamais pu dire, *Adonaï le dieu du ciel m’a donné tous les royaumes de la terre, et m’a commandé de lui bâtir une maison dans Jérusalem, qui est en Judée* . C’est précisément, selon eux, comme si le grand-turc disait : st Pierre et st Paul m’ont commandé de leur bâtir une chapelle dans Athenes qui est en Grece. Il n’est pas possible que Cyrus, dont la religion était si différente de celle des juifs, ait reconnu le dieu des juifs pour son dieu dans le préambule d’un édit. Il n’a pu dire : ce dieu m’a ordonné de lui bâtir un temple. Ce qui paraît plus

vraisemblable, c’est que les juifs, esclaves chez les babyloniens, ayant trouvé grace devant le conquérant de Babylone, obtinrent, par des présents faits à propos aux grands de la Perse, une permission conçue en termes convenables. Les paroles suivantes de l’édit contredisent les premieres : *que tout juif monte à Jérusalem qui est en Judée, et qu’il rebâtisse la maison d’Adonaï dieu d’Israël* . Il n’est pas croyable que le nom d’Israël fût connu du conquérant Cyrus. *et que tous les juifs habitants des autres lieux assistent ceux qui retourneront à Jérusalem, en or, en argent, en meubles, en bestiaux, outre ce qu’ils offrent volontairement au temple de Dieu, lequel est à Jérusalem.*

on voit clairement, par ces paroles, que le petit nombre de juifs, qui revint dans la ville ; voulut être assisté par ceux qui n’y revinrent point. Ils prétextaient un ordre de Cyrus. Il n’est pas naturel que la chancellerie de Babylone ait ordonné à des Juifs de donner de l’or et de l’argent à d’autres Juifs pour les aider à bâtir.

Voici quelque chose de bien plus fort. Le premier livre d’Esdras raconte qu’on retrouva dans Ecbatane un mémoire dans lequel étaient écrits ces mots [ch, v, v. 13, et vi, v. 3 et 4] : a La première année du règne du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu, qui est à Jérusalem, fût rebâtie pour y offrir des hosties ; qu’il y eût trois rangs de pierres brutes, et trois rangs de bois, etc. »

Si les Juifs avaient le diplôme de Cyrus donné à Babylone, pourquoi en chercher un autre dans Ecbatane? Que veut dire : la première année du règne de Cyrus? Il

régna dans Ecbatane avant de prendre Babylone ; il ne pouvait rien ordonner concernant les Juifs esclaves à Babylone, lorsqu'il n'était que roi des Mèdes. Il y a là une contradiction palpable.

De plus, un roi, soit babylonien, soit hyrcanien, ne s'embarrasse guère si un temple juif sera bâti de trois rangs de pierres de taille ou brutes, et s'il y aura par-dessus ces pierres trois rangs de planches. Enfin ce n'est pas là un temple, c'est une très-pauvre et très-mauvaise grange ; et cette mesquinerie grossière ne s'accorde guère avec les cinq mille quatre cents vases d'or et d'argent que Cyrus, roi de Perse, fit rendre aux Juifs dans le premier chapitre. On voit l'esprit juif dans toutes ces exagérations ; son orgueil perce à travers sa misère : et dans cet orgueil, et dans cette misère, les contradictions se glissent en foule.

Esdras fait rendre à ces malheureux cinq mille quatre cents vases dor et d'argent par Cyrus ; et le moment d'après c'est Artaxerce qui les donne. Or, entre le commencement du règne de Cyrus dans Ecbatane, et celui d'Artaxerce à Babylone, on compte environ six vingts ans. Supputez, lecteurs, et jugez.

ESTHER.

AVIS DU COMMENTATEUR.

Ce livre d'Esther étant reconnu par les Juifs, nous allons en rassembler les traits les plus curieux : et nous les commenterons le plus succinctement qu'il sera possible. Ce que nous craignons le plus, c'est le verbiage.

Dans les jours d'Assuerus, qui régnait de l'Inde à l'éthiopie sur cent vingt-sept provinces[1], il s'assit sur son trône. Et Suze était la capitale de son empire. Il fit un grand festin à tous les princes... le festin dura cent quatre-vingt jours...[2]. ... sur la fin du repas, le roi invita tout le peuple de Suze pendant sept jours, depuis le plus grand jusqu'au plus petit... sous des voiles de couleur bleu céleste, des lits d'or et d'argent étaient rangés sur des pavés d'émeraudes…[3]. le septieme jour le roi, étant plus gai que de coutume à cause du trop de vin qu'il avait bu, commanda aux sept princes eunuques qui le servaient, de faire venir la reine Vasthi (toute nue suivant le texte chaldéen) le diadême au front, pour montrer sa beauté à tous ses peuples ; car elle était fort belle…[4]. ... le roi transporté de fureur consulta sept sages…[5]. Mamucan parla le premier, et dit : roi, s'il

te plaît, il faut qu'il sorte un édit de ta face, par lequel la reine Vasthi ne se présentera plus devant toi ; que son diadême sera donné à une qui vaudra mieux qu'elle ; et qu'on publie dans tout l'empire, qu'il faut que les femmes soient obéissantes à leurs maris…[6]. le roi envoya l'édit dans toutes les provinces de son empire... ... alors les ministres du roi dirent : qu'on cherche par-tout des filles pucelles et belles ; et celle qui plaira le plus aux yeux du roi sera reine au lieu de Vasthi... or il y avait dans Suze un juif nommé Mardochée... oncle d'Esther... et Esther était très-belle et très-agréable... et Esther plut au roi. Ainsi il commanda à un eunuque de l'admettre parmi les filles, et de lui donner son contingent avec sept belles filles de chambre, et de la bien parer elle et ses filles de chambre... et Esther ne voulut point dire de quel pays elle était ; car Mardochée lui avait défendu de le dire…[7]. ... on préparait les filles destinées au roi pendant un an. Les six premiers mois on les frottait d'huile et de myrrhe, et les six derniers mois de parfums et d'aromates... et le roi aima Esther par-dessus les autres filles ? Et il lui mit un diadême sur le front, et il la fit reine à la place de Vasthi... après cela le roi éleva en dignité Aman fils d'Amadath de la race d'Agag, et mit son trône au-dessus du trône de tous les satrapes ; et tous les serviteurs du roi pliaient les genoux devant lui, et l'adoraient (le saluaient en lui baisant la main, ou le saluaient en portant leur main à leur bouche). Le seul Mardochée ne pliait pas les genoux devant lui, et ne portait pas sa main à sa bouche... Aman, ayant appris qu'il était

juif, voulut exterminer toute la nation juive…[8]. ... et on jetta le sort devant Aman pour savoir quel mois et quel jour on devait tuer tous les juifs ; et le sort tomba sur le douzieme mois, etc…[9]. Le roi commanda qu'on allât chez tous les juifs dans tout l'empire ; qu'on leur ordonnât de s'assembler, et de tuer tous leurs ennemis avec leurs femmes et leurs enfans, et de piller leurs dépouilles le treizieme jour du mois d'Adar... et le roi dit à la reine Esther : vos juifs ont tué aujourd'hui cinq cent personnes dans ma ville de Suze... combien voulez-vous qu'ils en tuent encore ? Et la reine répondit : s'il plaît au roi il en sera massacré autant demain qu'aujourd'hui ; et que les dix enfans d'Aman soient pendus. Et le roi commanda que cela fût fait[10].

1. ↑ on ne sait quel était cet Assuerus. Des doctes assurent que ce nom était le titre que prenaient tous les rois de Perse ; ils s'intitulaient Achawerosh, qui voulait dire héros, guerrier, invincible ; et de cet Achawerosh les grecs firent Assuerus. Mais cette étymologie ne nous apprend pas qui était ce grand prince.
2. ↑ les critiques obstinés, tels que les Bolingbroke, les Fréret, les Dumarsais, les Tilladet, les Mêlier, les Boulanger, etc. Traitent ce début de conte des mille et une nuits. Un festin de cent quatre-vingts jours leur paraît bien long. Ils citent la loi d'un peuple fort sobre, qui ordonne qu'on ne soit jamais plus de dix heures à table.
3. ↑ les voiles de bleu céleste, les lits d'or et le pavé d'émeraude, leur paraissent dignes du coq d'Aboulcassem. C'est peut-être une allégorie, une figure, un type ; nous n'osons en décider.
4. ↑ si le texte chaldéen porte que le roi voulut que sa femme parût toute nue, son ivresse semble rendre cette extravagance vraisemblable. Le commencement de cette histoire a quelque rapport avec celle de Candaule et de Gygès, racontée par Hérodote. On peut observer, que pendant le festin de cent quatre-vingts jours que le roi donnait aux

seigneurs, la reine Vasthi en donnait un aussi long aux dames de Babylone. L'historien Flavien Joseph remarque, que ce n'était pas la coutume en Perse que les femmes mangeassent avec les hommes ; et que même il ne leur était jamais permis de se laisser voir aux étrangers. Cette remarque sert à détruire la fable incroyable d'Hérodote, que les femmes de Babylone étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers dans le temple de Militta. Ceux qui ont tâché de soutenir l'erreur d'Hérodote, doivent se rendre au témoignage de Flavien Joseph.

5. ↑ des doctes ont prétendu que ces sept principaux officiers du roi de Perse représentaient les sept planetes ; que c'est delà que les juifs prirent leurs sept anges, qui sont toujours debout devant le seigneur ; et d'autres prouvent que c'est l'origine des sept électeurs.
6. ↑ ceux qui prétendent que les femmes ne furent soumises à leurs maris que depuis cet édit, ne connaissent gueres le monde. Les femmes étaient gardées depuis très-longtemps par des eunuques, et, par conséquent, étaient plus que soumises. Les princes de l'Asie n'avaient guere que des concubines. Ils déclaraient princesse celle de leurs esclaves qui prenait le plus d'ascendant sur eux. Telle a été, et telle est encore la coutume des potentats asiatiques. Ils choisissent leurs successeurs avec la même liberté qu'ils en ont choisi les meres.
7. ↑ les critiques ont dit que jamais le sultan des turcs, ni le roi de Maroc, ni le roi de Perse, ni le grand-mogol, ni le roi de la Chine, ne reçoit une fille dans son serrail, sans qu'on apporte sa généalogie, et des certificats de l'endroit où elle a été prise. Il n'y a pas un cheval arabe dans les écuries du grand seigneur, dont la généalogie ne soit entre les mains du grand-écuyer. Comment Assuerus n'aurait-il pas été informé de la patrie, de la famille et de la religion d'une fille qu'il déclarait reine ? C'est un roman, disent les incrédules ; et il faut qu'un roman ait quelque chose de vraisemblable jusques dans les avantures les plus chimériques. On peut supposer à toute force qu'Assuerus ait épousé une juive ; mais il doit avoir su qu'elle était juive. Cette objection a du poids. Tout ce qu'on peut repliquer, c'est que Dieu disposa du cœur du roi, et qu'il laissa son esprit dans l'ignorance.
8. ↑ c'est une coutume très antique en Asie de se prosterner devant les rois, et même devant leurs principaux officiers. Nous avons traduit dans notre langue cette salutation par le mot adoration, qui ne signifie autre chose que baiser sa main. Mais ce mot adoration, étant aussi employé pour marquer le respect dû à la divinité, a produit une équivoque chez plusieurs nations. Les peuples occidentaux, toujours très-mal informés des usages de l'orient, se sont imaginés qu'on saluait un roi de Perse comme on adore la divinité. Mardochée, né et nourri dans l'orient, ne

devait pas s’y méprendre ; il ne devait pas refuser de faire au satrape Aman une révérence usitée dans le pays. On lui fait dire dans ce livre, qu’il ne voulait pas rendre au ministre du roi un honneur qui n’est dû qu’à Dieu ; ce n’est là que la grossiéreté orgueilleuse d’un homme impoli, qui se glorifie secretement d’être oncle d’une reine. Il est vrai qu’il paraît bien improbable qu’on ne sût pas dans le serrail qu’Esther était sa niece. Mais si on se prête à cette supposition, si Mardochée n’est regardé que comme un pauvre juif de la lie du peuple, pourquoi ne salue-t-il pas Aman comme tous les autres juifs le saluent ? Pour cet Aman, qui veut faire pendre toute une nation parce qu’un pauvre de cette nation ne lui a pas fait la révérence, avouons que jamais une folie si ridicule et si horrible ne tomba dans la tête de personne. Les juifs ont pris cette histoire au pied de la lettre ; ils ont institué une fête en l’honneur d’Esther ; ils ont pris le conte allégorique d’Esther pour une avanture véritable, parce que la prétendue élévation d’une juive sur le trône de Perse était une consolation pour ce peuple presque toujours esclave. Si Aman était en effet de la race de ce roi Agag que le prophete Samuel avait haché en morceaux de ses propres mains, il pouvait être excusable de détester une nation qui avait traité ainsi l’un de ses ayeux ; mais on n’égorge point tout un peuple pour une révérence omise.

9. ↑ les critiques trouvent, avec quelque apparence de raison, Aman bien imbécille de faire afficher et publier dans tout l’empire le mois et le jour où l’on devra tuer tous les juifs. C’était les avertir trop à l’avance, et leur donner tout le temps de s’enfuir, et même de se venger : c’est une trop grande absurdité. Tout le reste de cette histoire est dans le même goût ; il n’y a pas un seul mot de vraisemblable. Où l’écrivain de ce roman a-t-il pris qu’on coupait le cou à toute femme ou concubine du roi qui entrait chez lui sans être appellée ? Cet Aman pendu à la potence dressée pour Mardochée, et tous les épisodes de ce conte du tonneau, ne sont-ils pas *aegri somnia ?* mais voici le plus rare du texte.

10. ↑ il faut pardonner aux critiques s’ils ont exprimé toute l’horreur que leur inspirait l’exécrable cruauté de cette douce Esther, et en même temps leur mépris pour un conte si dépourvu de sens commun. Ils ont crié qu’il était honteux de recevoir cette histoire comme vraie et sacrée. Que peut avoir de commun, disent-ils, la barbarie ridicule d’Esther avec la religion chrétienne, avec nos devoirs, avec le pardon des injures recommandé par Jesus-Christ ? N’est-ce pas joindre ensemble le crime et la vertu, la démence et la sagesse, le plat mensonge et l’auguste vérité ? Les juifs admettent la fable d’Esther ; sommes-nous juifs ? Et parce qu’ils sont amateurs des fables les plus grossieres, faut-il que nous les imitions ? Parce qu’en tout temps ils furent sanguinaires, faut-il que nous le

soyons ? Nous qui avons voulu substituer une religion de clémence et de fraternité à leur secte barbare ? Nous qui au moins nous vantons d'avoir des préceptes de justice, quoique nous ayons eu le malheur d'être si souvent et si horriblement injustes ? Nous n'ignorons pas que la fable d'Esther a un côté séduisant ; une captive devenue reine, et sauvant de la mort tous ses concitoyens, est un sujet de roman et de tragédie. Mais qu'il est gâté par les contradictions et les absurdités dont il regorge ! Qu'il est déshonoré par la barbarie d'Esther, aussi contraire aux mœurs de son sexe qu'à la vraisemblance !

DANIEL.

Les critiques osent affirmer que le livre de Daniel ne fut composé que du temps d'Antiochus-épiphane ; que toute l'histoire de Daniel n'est qu'un roman, comme ceux de Tobie, de Judith et d'Esther. Voici leurs raisons, qui ne sont fondées que sur les lumieres naturelles, et qui sont détruites par la décision de l'église, laquelle est au-dessus de toute lumiere. 1 il est dit que Daniel, esclave dès son enfance à Babylone avec Sidrac, Misac et Abdénago, fut fait eunuque avec ses trois compagnons, et élevé parmi les eunuques ; ce qui le mettait dans l'impuissance de prophétiser. On répond qu'il n'est pas dit expressément qu'on châtra Daniel ; mais seulement qu'on le mit sous la direction d'Ashphéner chef des eunuques. Il est très vraisemblable que Daniel subit cette opération, comme tous les autres enfants esclaves réservés pour servir dans la chambre du roi. Mais enfin il pouvait être destiné à d'autres emplois. Les bostangis ne sont point châtrés dans le serrail du grand-turc. Un eunuque ne pouvait être prêtre chez les juifs ; mais il n'est dit nulle part qu'il ne pouvait être prophete ; au contraire, plus il était délivré de ce que nous avons de terrestre, plus il était propre au céleste. 2 Daniel commence non seulement par expliquer un songe, mais encore par deviner quel songe a fait le roi. Le texte dit que le roi Nabucodonosor fut épouvanté de son

rêve, et qu’aussitôt il l’oublia entiérement. Il assembla tous les mages, et leur dit : je vous ferai tous pendre, si vous ne m’apprenez ce que j’ai rêvé. Ils lui remontrerent qu’il leur ordonnait une chose impossible. Aussitôt le grand Nabucodonosor ordonna qu’on les pendît. Daniel Sydrac, Misac et Abdénago allaient être pendus aussi en qualité des novices-mages, lorsque Daniel leur sauva la vie en devinant le rêve. Les critiques osent traiter ce récit de puérilité ridicule. 3 ensuite vient l’histoire de la fournaise ardente, dans laquelle Sydrac, Misac, et Abdénago chanterent. On ne traite pas cette avanture avec plus de ménagement. 4 ensuite Nabucodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans, après quoi il redevient homme et reprend la couronne. C’est sur quoi nos critiques s’égaient inconsidérément. 5 ils ne sont pas moins hardis sur Baltazar prétendu fils de Nabucodonosor, et sur cette main qui va écrivant trois mois en caracteres inconnus sur la muraille. Ils protestent que Nabucodonosor n’eut d’autre fils qu’Evilmérodac, et que Baltazar est inconnu chez tous les historiens. 6 l’auteur juif fait succéder à Baltazar Darius le mede : mais ce Darius le mede n’a pas plus existé que Baltazar. C’est Cyaxare, oncle de Cyrus, que l’auteur transforme en Darius de Médie. 7 l’auteur raconte que ce Darius, ayant ordonné qu’on ne priât aucun dieu pendant trente jours dans tout son empire, et Daniel ayant prié le dieu des juifs, on le fit jetter dans la fosse aux lions. Le roi courut le lendemain à la fosse, et appella Daniel, qui lui répondit. Les lions ne l’avaient pas touché. Le roi fit jetter à sa place ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants,

que les lions dévorerent. 8 vient ensuite la vision des quatre bêtes, et Daniel avait eu cette vision du temps du prétendu roi Baltazar. C’est cette vision des quatre bêtes qui paraît interpolée aux yeux des critiques hardis. Ils la soutiennent écrite du temps d’Antiochus-épiphane. En effet, c’est à cet Antiochus que le prophete s’arrête ; parce que l’écrivain, disent-ils, ne pouvait prophétiser que ce qu’il voyait. Ils le comparent à ce flamand nommé Arnou-Vion, qui dédia à Philippe Second les prétendues prophéties et les logogriphes de l’irlandais saint Malachie[1] ; logogriphes qu’il disait écrits au douzieme siecle, et qui prédisaient les noms de tous les papes jusqu’à la fin du monde. Nous sommes bien loin de penser ainsi de la prophétie de Daniel ; mais on nous a fait une loi de rapporter toutes les critiques. 9 après la vision des quatre bêtes, l’ange Gabriel, que les juifs ne connurent que pendant leur captivité, vient visiter Daniel, et lui révele : " que le temps de soixante et dix semaines est abrégé sur tout le peuple et sur la ville sainte, afin que la prévarication soit consommée, que le péché reçoive sa fin, que l’iniquité s’efface, que la justice éternelle soit amenée, que la vision et la prophétie soient accomplies, et que le sanctuaire soit oint... " sache donc et pense, que de l’ordre donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu’à l’oint chef du peuple, il y aura sept semaines, et soixante-deux semaines ; et les murailles seront bâties dans des temps facheux ; et après soixante-deux semaines le chef oint sera tué. " voilà cette fameuse prophétie que les uns ont appliquée à Judas Maccabée, regardé comme un messie, un oint, un libérateur, et qui l’était en effet ; les autres au grand-prêtre Onias ; les

autres enfin à notre seigneur Jesus-Christ lui-même ; mais qu’aucun interprête n’a pu faire cadrer avec le temps auquel il en fait l’application. Ce passage, ainsi que tant d’autres, nous laisse dans une obscurité profonde, que les phrases de l’abbé Houteville, secrétaire du cardinal Du Bois, n’ont pas éclairée. 10 après cette prophétie de soixante-deux semaines, plus sept semaines, l’ange Gabriel avertit Daniel qu’il a résisté pendant vingt et un jours à l’ange des perses ; mais que l’ange Michel ou Michaël est venu à son secours. Ce passage prouve que les fables grecques de dieux combattants contre des dieux, avoient déjà pénétré chez le peuple juif. 11 l’histoire de Suzanne et des deux vieillards débauchés et calomniateurs ne tient point au reste de l’histoire de Daniel. Saint Jérôme ne la regarde que comme une fable rabbinique. 12 l’histoire du dragon, qu’on nourrissait dans le temple de Bel, a eu autant de contradicteurs que celle de Suzanne ; et saint Jérôme n’est gueres plus favorable aux unes qu’aux autres. Il avoue que ni Suzanne, ni le dragon, ni la chanson chantée dans la fournaise, ne sont authentiques : il traite sur-tout de fable le potage d’Habacuc, et l’ange qui lui commande de porter son potage de Jérusalem à Babylone dans la fosse aux lions, et enfin cet ange qui prend Habacuc par les cheveux, et qui le transporte dans l’air à Babylone avec son potage. Ce n’est pas que saint Jérôme nie la possibilité de ces avantures ; car rien n’est impossible à Dieu ; mais il montre qu’elles ne s’accordent pas avec la chronologie. Il admet tout le reste de la prophétie de Daniel. Nous avons connu un

homme qui nioit la vérité de trois chapitres de Rabelais, mais qui admettoit tous les autres.

1. ↑ Les prophéties de saint Malachie sont rapportées dans le Moréri de 1759, article Malachie. L'explication est donnée sur celles qui concernent les papes de 1143 à 1700 (de Célestin II à Clément XI). Les noms des quatre papes suivants (Innocent XIII, Benoit XIII, Clément XII, Benoît XIV) sont mis à côté des phrases qui les concernent, mais sans explication. Parmi les sept papes qui ont régné depuis Benoit XIV, deux (Pie VI et Pie VII) ont rapport à deux phrases dont l'explication n'est pas difficile : Peregrinus apostolicus et Aquila rapax. C'est au successeur de Grégoire XVI que s'appliquent, dans les prophéties dites de Malachie, les mots Crux de cruce, après lesquels il n'y a plus que dix prophéties, dont l'accomplissement doit être suivi de la destruction de la ville à sept montagnes. (B.)

EZECHIEL.

ézéchiel, captif sur les bords du fleuve Chodar, voit d’abord au milieu d’un feu quatre animaux ayant chacun quatre faces d’homme, quatre ailes, des pieds de veau et des mains d’homme, de lion, de bœuf et d’aigle. Il y avait près d’eux une roue à quatre faces : lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient aussi... après ce spectacle, dont nous ne donnons qu’une très-légere esquisse, le seigneur présente au prophete un livre, un rouleau de parchemin, et lui dit : mange ce livre. Et ézéchiel le mange. Puis le seigneur lui dit : va te faire lier dans ta maison. Et le prophete va se faire lier. Puis le seigneur lui dit : " prends une brique, dessine dessus la ville de Jérusalem, et autour d’elle une armée qui l’assiege. Prends une poële de fer, et mets-la contre un mur de fer. " ... et le prophete fait tout cela. " ensuite le seigneur lui dit : couche-toi pendant trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et pendant quarante jours sur le côté droit ; mange pendant trois cents quatre-vingt-dix jours ton pain couvert de merde d’homme, devant tous les juifs. Car c’est ainsi qu’ils mangeront leur pain tout souillé parmi les nations chez lesquelles je les chasserai. " ce sont là les ordres positifs que donne le seigneur ; ce sont là les propres termes dont il se sert. à quoi ézéchiel répond : ah, ah, ah !

(ou pouha ! Pouha !) seigneur, jamais rien d’impur n’est entré dans ma bouche. Le seigneur lui répond : " eh bien, je te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d’homme ; et tu la mêleras avec ton pain ; je vais briser dans Jérusalem le bâton du pain ; et on ne mangera de pain, et on ne boira d’eau que par mesure. " le seigneur continue et dit à ézéchiel : prends un fer tranchant, et coupe-toi les cheveux et la barbe ; brûle le tiers de ces poils au milieu de la ville, selon le nombre des jours du siege. Coupe avec une épée le second tiers autour de la ville ; et jette au vent le tiers restant... car voici ce que dit le seigneur : parce que Jérusalem n’a pas marché dans mes préceptes, et n’a pas opéré selon les jugemens de ceux qui l’environnent, j’irai à elle, j’exercerai mes jugemens aux yeux des nations... les peres mangeront leurs enfans, et les enfans mangeront leurs peres. Un tiers du peuple mourra de peste et de faim ; un tiers tombera sous le glaive dans la ville ; un tiers sera dispersé, et je le poursuivrai l’épée nue. " il s’est élevé une grande dispute entre les interprêtes. Tant de choses extraordinaires, si opposées à nos mœurs et à notre raison, se sont-elles passées en vision ou en réalité ? ézéchiel raconte-t-il cette histoire comme un songe ou comme une action véritable ? Les derniers commentateurs, et sur-tout Don Calmet, ne doutent pas que tout ne se soit réellement passé comme le dit ézéchiel. Voici comme Don Calmet s’en explique. " nous ne voyons aucune nécessité de recourir au miracle. Il n’est nullement impossible qu’un homme demeure enchaîné et couché sur le dos pendant trois-cents quatre-vingt-dix jours... Prado témoigne qu’il a vu un fou,

qui demeura lié et couché sur son côté pendant plus de quinze ans. Si tout cela n’était arrivé qu’en vision, comment les juifs de la captivité auraient-ils compris ce que leur voulait dire ézéchiel ? Comment ce prophête aurait-il exécuté les ordres de Dieu ? Il faut donc dire aussi qu’il ne dressa point le plan de Jérusalem ; qu’il ne fut lié, qu’il ne mangea son pain, qu’en esprit et en idée. " on doit donc croire qu’effectivement tout se passa comme ézéchiel le raconte ; et cela n’est pas plus surprenant que les avantures réelles d’élie, d’élisée, de Samson, de Jephté, de Gédéon, de Josué, de Moyse, de Jacob, d’Abraham, de Noë, d’Adam et d’ève. Mes prédécesseurs ont remarqué que dans les livres judaïques rien ne s’est fait de ce qui se fait aujourd’hui[1]. De tous les passages d’ézéchiel, celui qui a excité le plus de murmures parmi les critiques, et qui a le plus embarrassé les commentateurs, est l’article d’Olla et d’Ooliba. Le prophete fait parler ainsi le seigneur à Olla[2]. " je t’ai fait croître comme l’herbe qui est dans les champs ; tu es parvenue au temps où les filles aiment les ornemens ; tes tettons sont enflés ; ton poil a poussé ; tu étais toute nue et pleine de confusion ; j’ai passé auprès de toi ; je t’ai vue. Voilà le temps des amans. Je me suis étendu sur toi ; j’ai couvert ton ignominie ; j’ai juré un pacte avec toi, et tu as été mienne... je t’ai donné des robes de plusieurs couleurs ; je t’ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton... tu as été parée d’or et d’argent, nourrie de bon pain, de miel et d’huile. Et après cela tu as mis ta confiance en ta beauté ; tu as forniqué en ton nom, et tu as exposé ta fornication à tous les

passants ; tu t’es bâti un mauvais lieu, et tu t’es prostituée dans les rues... on paie les filles de joie ; et tu as payé tes amans pour forniquer avec toi... " ensuite le seigneur s’adresse à Ooliba ; il dit qu’Ooliba a exposé à nu ses fornications,... etc. Ce n’est point là le récit d’une avanture réelle, comme celle du prophete Ozée avec la gomer ; ce n’est qu’une pure allégorie exprimée avec une naïveté qu’aujourd’hui nous trouverions trop grossiere, et qui peut-être ne l’était point alors. Les juifs firent beaucoup de difficultés pour insérer cette prophétie dans leur canon ; et lorsqu’ils l’admirent, ils n’en permirent la lecture qu’à l’âge de trente ans. Une des raisons qui les porterent à cette sévérité, fut qu’ézéchiel, dans sa prophétie, fait dire au seigneur : *j’ai donné à mon peuple des préceptes qui ne sont pas bons, et je leur ai donné des ordonnances dans lesquelles ils ne trouveront point la vie* . On eut peur que ce passage ne diminuât le respect des juifs pour la loi de Moyse. On peut encore remarquer sur ézéchiel la prédiction qu’il fait au chapitre trente-neuf, pour consoler les juifs captifs. Il fait inviter par le seigneur-même tous les oiseaux et tous les quadrupedes à venir manger la chair des guerriers qu’il immolera, et à boire le sang des princes. Et ensuite il dit au verset 19 et 20 : " vous mangerez de la chair grasse jusqu’à satiété ; vous boirez le sang de la victime que je vous prépare ; vous vous rassasierez à ma table de la chair des chevaux et des cavaliers, et de tous les gens de guerre. J’établirai ma gloire parmi les nations ; elles connaîtront ma main puissante ; et dans ce jour la maison d’Israël saura que c’est moi qui suis le seigneur. " on a cru

que la premiere promesse de manger la chair des guerriers, et de boire le sang des princes, était faite pour les oiseaux, et que la seconde de manger le cheval et le cavalier était faite pour les guerriers juifs. Il y avait en effet dans les armées des perses beaucoup de scythes qui mangeaient de la chair humaine, et qui s'abreuvaient de sang dans le crâne de leurs ennemis. Le seigneur pouvait dire aux juifs, qu'ils traiteraient un jour les scythes, comme les scythes les avaient traités. Le seigneur pouvait bien leur dire, vous saurez que c'est moi qui suis le seigneur. Mais il ne pouvait le dire aux quadrupedes et aux oiseaux, qui n'en ont jamais rien su. Nous ne prétendons point entrer dans toutes les profondeurs mystérieuses de tous les prophetes, ni examiner les divers sens qu'on a donnés à leurs paroles. Nous nous bornons à montrer seulement ce qu'il y a de plus singulier dans leurs avantures, et ce qui est le plus éloigné de nos mœurs.

1. ↑ Voyez pages 46, 137, 156, 184.
2. ↑ Le texte est rapporté dans la Lettre de M. Ératou en tête du Cantique des cantiques, tome IX.

OSEE.

Osée est peut-être celui qui doit le plus étonner des lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs antiques. Il était né chez les samaritains, un peu avant la dispersion des dix tribus ; par conséquent il était dans le rang des schismatiques ; à moins qu'une grace particuliere de Dieu ne l'attachât au culte de Jérusalem. Voici le commencement de sa prophétie. " le seigneur dit à Osée : va, prends une femme de fornication ; et fais-toi des enfans de fornication ; parce que la terre, en forniquant, forniquera contre le seigneur. Osée s'en alla et prit la prostituée Gomer, fille de D'ébalaïm ; il l'engrossa, et elle lui enfanta un fils... et le seigneur dit à Osée : appelle l'enfant Jezraël, parce que dans peu de temps je visiterai le sang de Jezraël sur la maison de Jéhu... et Gomer enfanta encore une fille ; et le seigneur lui dit : appelle-la *sans pitié* , parce qu'à l'avenir je n'aurai plus de pitié de la maison d'Israël. " Gomer enfanta encore un fils ; et le seigneur dit à Osée ; tu l'appelleras, *non mon peuple*, parce que les israëlites ne seront plus mon peuple, et que je ne serai plus leur dieu... " après cela le seigneur dit à Osée : va, prends une femme qui ait déjà un amant, et qui soit adultere... Osée acheta cette femme quinze drachmes d'argent, et un boisseau et demi d'orge. Il la creusa, et lui dit : tu m'attendras long-temps, tu ne forniqueras point avec

d’autre ; et moi je t’attendrai, parce que les enfans d’Israël attendront long-temps sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans éphod et sans théraphims. " tous ces faits ne se passent point en vision : ce ne sont point de simples allégories, de simples apologues ; ce sont des faits réels. Osée n’a point eu trois enfans de Gomer en vision ou en songe ; mais ces faits, quoique arrivés en effet, n’en sont pas moins des types, des signes, des figures de ce qui arrive au peuple d’Israël. Toute action d’un prophete est un type. C’est ainsi qu’Isaïe marche entiérement nud dans la ville de Jérusalem. Le seigneur lui dit au chapitre 20 de sa prophétie : " va, détache ton sac de tes reins, et tes souliers de tes pieds. Isaïe fit ainsi, marchant nud et déchaussé. Et le seigneur dit : comme mon serviteur a marché nud et déchaussé, c’est un signe pour l’égypte et pour l’éthiopie. Le roi des assyriens emmenera d’égypte et d’éthiopie les jeunes et les vieux, nuds et déchaussés, les fesses découvertes pour l’ignominie de l’égypte. " on ne peut trop répéter, qu’il ne faut pas juger de ces siecles par notre siecle, des juifs par les français et par les anglais, des mœurs juives par les nôtres, de leur style par notre style.

JONAS.

Si les histoires d’Osée, d’ézéchiel, de Jérémie, d’Isaïe, d’élisée, d’élie, étonnent l’entendement humain, celle de Jonas ne l’accable pas moins. Calmet commence sa préface sur Jonas par ces mots : l’histoire des douze petits prophetes ne nous fournit rien qui approche tant du merveilleux que la vie de Jonas. C’était un galiléen, de la tribu de Zabulon, par conséquent né parmi les hérétiques ; et Dieu l’envoie prêcher dans Ninive à ceux qu’on nomme idolâtres. Il est le seul qui ait eu une telle commission. En quelle langue prêcha-t-il ? Il y avait environ quatre cents lieues de sa patrie à Ninive. Le prophete, au lieu d’obéir, voulut s’enfuir à Tharsis[1] en Cilicie ; mais il s’embarque au petit port de Joppe, encore plus éloigné du lieu de sa mission. Il se jette dans une barque. Une tempête horrible survient. Cette tempête endort Jonas. Les mariniers le prient d’invoquer son dieu pour appaiser l’orage. Jonas n’en fait rien. Alors les matelots jettent le sort pour savoir qui on doit précipiter dans la mer, ne doutant pas que ce ne soit un secret infaillible pour appaiser les vents. Le sort tombe sur Jonas ; on le jette dans l’eau, et la tempête cesse dans le même instant : ce qui inspire un grand respect aux matelots de Joppe pour le dieu de Juda, sans qu’ils se convertissent. Le

seigneur envoie dans le moment un grand poisson qui avale Jonas, et qui le garde trois jours et trois nuits dans son ventre. Jonas, étant dans les entrailles de cet animal, chante un cantique assez long au seigneur ; et le seigneur ordonne au poisson de rendre Jonas et de le rejetter sur le rivage. Le poisson obéit. Les critiques incrédules prétendent que tout ce récit est une fable prise des fables grecques. Homere dans son livre 20, parle du monstre marin qui se jetta sur Hercule. Lycophron raconte qu'Hercule resta trois jours et trois nuits dans son ventre ; qu'il se nourrit de son foie après l'avoir mis sur le gril ; qu'au bout de trois jours, il sortit de sa prison en victorieux, et qu'ensuite il passa la mer dans son gobelet pour aller d'Espagne en Mauritanie. La mission d'Hercule avait été toute autre que celle de Jonas. Le prophete hébreu devait prêcher dans Ninive, et Hercule, bien inférieur à Jonas, devait délivrer Hésione fille de Priam exposée à un chien marin. Cette délivrance fut mise au rang des plus beaux travaux de ce héros, lesquels surpassent de beaucoup le nombre de douze qu'on lui attribue. La fable d'Arion jetté dans la mer par des mariniers, et sauvé des flots par un de ces marsouins appellés par nous dauphins, qui le porta sur son dos dans Lesbos sa patrie, paraît moins absurde, parce qu'en effet quelques naturalistes ont prétendu qu'on pouvait apprivoiser les dauphins ; mais ils n'ont jamais dit qu'on pût rester trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, et griller son foie pendant ce temps-là. Comme l'absurde est quelquefois permis dans la poésie burlesque, le célebre Arioste a imité, dans son poëme d'Orlando

furioso, quelque chose de l’avanture d’Hercule ; et en dernier lieu un prélat de Rome a enchéri encore sur l’Arioste dans son richardetto. Ainsi les fables, déguisées en mille manieres, ont fait le tour du monde, comme autrefois les masques couraient dans les rues sous des ajustements différents. Les orthodoxes nous enseignent, que tous les contes de poissons, soit baleines, soit chiens marins, qui ont avalé des héros, et qui ont été vaincus par eux, depuis Persée jusqu’à Richardetto, ont été imités de l’histoire véritable de Jonas.

1. ↑ « Le mot Tharsis, employé jusqu’à douze fois dans l’Ancien Testament, et point dans le Nouveau, dit Renouard, y signifie toujours la mer, et nullement une ville, une contrée. Voltaire a ici, et plusieurs fois encore, confondu ce mot avec Tarsus, Tarse, ville de Cilicie, fort connue, patrie de saint Paul, et qui subsiste encore. »

CONTINUATION DE L'HISTOIRE HÉBRAÏQUES[1]

LES MACHABÉES.

Il ne faut point mépriser la curiosité que les juifs nous inspirent. Tout superstitieux, tout inconstants, tout ignorants, tout barbares, et enfin tout malheureux qu'ils ont été et qu'ils sont encore, ils sont pourtant les peres des deux religions qui partagent aujourd'hui le monde, de Rome au Thibet, et du mont Atlas au Gange. Les juifs sont les peres des chrétiens et des musulmans. L'évangile dicté par la vérité, et l'alcoran écrit par le mensonge, sont également fondés sur l'histoire juive. C'est une mere infortunée, respectée et opprimée par ses deux filles ; par elles détronée, et cependant sacrée pour elles. Voilà mon excuse de la peine fastidieuse de continuer ces recherches, entreprises par trois hommes plus savants que moi[2], mais à qui je ne cede point dans l'amour de la vérité. Les juifs respirerent sous Alexandre pendant dix années. Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros et de toutes les nations antiques. Il est encore plus triste que ces fables soient répétées de nos jours, et même par des compilateurs estimables. à commencer par

l’avénement d’Alexandre au trône de Macédoine, je ne puis lire sans scrupule dans Prideaux[3], que Philippe, pere d’Alexandre, fut assassiné par un de ses gardes qui lui avait demandé inutilement justice contre un de ses capitaines, *par lequel il avait été violé* . Quoi donc ! Un soldat est assez intrépide, assez furieux pour poignarder son roi, au milieu de ses courtisans ; et il n’a ni assez de force, ni assez de courage pour résister à un vieux sodomite ! Il se laisse violer comme une jeune fille faible de corps et d’esprit ! Mais c’est Diodore De Sicile qui le raconte au bout de trois-cents ans. Diodore dit que ce garde était ivre. Mais, ou il consentit, dans le vin, à cette infamie trop commune chez les thraces ; ou le vin devait exciter sa colere et augmenter ses forces. Ce fut dans l’ivresse qu’Alexandre tua Clitus. Justin copie Diodore ; Plutarque les copie tous deux. Prideaux et Rollin copient de notre temps ces anciens auteurs ; et quelque autre compilateur en fera autant, si des scrupules pareils aux miens ne l’arrêtent. Modernes perroquets, qui répétez des paroles anciennes, cessez de nous tromper en tout genre. Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais à l’âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grece qu’avait eu son pere, soumettant d’abord tous les peuples, depuis les confins de la Thrace jusqu’au Danube, vainqueur des thébains, qui s’opposaient à ses droits de général, conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes perses qui depuis vainquirent si souvent les romains, enfin allant jusqu’à l’Hydaspe dans l’Inde, parce que c’était là que finissait l’empire de Darius. Je regarderais

cette guerre mémorable comme très légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grece, malgré Démosthene, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si longtemps aux grecs, et qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en égypte, en Syrie, chez les scythes et jusques dans les Indes ; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, et changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre graces au nom du genre humain. Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie et de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, et si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre. Ainsi les déclamations de quelques poëtes[4] contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mere, la femme et les filles de Darius ses prisonnieres. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siege de Tyr, et qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal De Richelieu au siege de La Rochelle. S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais ; mais j'excuserais peut-être cette vengeance atroce, contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs et ses hérauts, et qui avait jetté leurs corps dans la mer. Je me rappellerais que César traita de même six cents des principaux citoyens de Vannes bien moins coupables ; et je plaindrais les nations si souvent en proie à de si horribles calamités. Mais je ne croirais point que Dieu suscita Alexandre, et lui livra

l’opulente ville de Tyr uniquement pour faire plaisir à Jérusalem, avec qui elle n’eut jamais de guerre particuliere. Prideaux, et après lui Rollin, ont beau rapporter des passages de Joël et d’ézéchiel, dans lesquels ils se réjouissent de la premiere chûte de Tyr sous Nabucodonosor, comme des esclaves fouettés par leurs maîtres insultent à d’autres esclaves fouettés à leur tour. Ces passages si ridiculement appliqués ne me feraient jamais croire que le dieu de l’univers, qui a laissé prendre tant de fois Jérusalem et son temple, n’a fait marcher Alexandre à la conquête de l’Asie que pour consoler quelques juifs. Je ne croirais pas davantage à la fable absurde que Flavien Joseph ose raconter. Selon ce juif, le pontife juif nommé Jaddus, ou plutôt Jadduah avait apparu en songe à Alexandre dix ans auparavant ; il l’avait exhorté à la conquête de l’empire persan, et l’avait assûré que le dieu des juifs le conduirait lui-même par la main. Quand ce grand-prêtre vint en tremblant, suivi d’une députation juive, adorer Alexandre, c’est-à-dire, se prosterner devant lui et demander ses ordres, Alexandre, voyant le mot yaho gravé sur la thiare de ce prêtre, reconnut Jaddus au bout de dix ans, se prosterna lui-même, comme s’il avait su l’hébreu. Et voilà donc comment on écrivait l’histoire[5] ! Les juifs et les samaritains demi-juifs furent sujets d’Alexandre, comme ils l’avaient été de Darius. Ce fut pour eux un temps de repos. Les hébreux des dix tribus, dispersées par Salmanazar et par Assaradon, revinrent en foule et s’incorporerent dans la tribu de Juda. Rien n’est en effet plus vraisemblable. Tel est le dénouement naturel de cette difficulté qu’on fait encore

tous les jours : que sont devenues les dix tribus captives ? Celle de Juda, possédant Jérusalem, s’arrogea toujours la supériorité, quoique cette capitale fût située dans le territoire de Benjamin. C’est pourquoi tous les prophetes juifs ne cessaient de dire que la verge resterait toujours dans Juda, malgré la jalousie des samaritains établis à Sichem. Mais quelle domination ! Ils furent toujours assujettis à des étrangers. Il y eut quelques juifs dans l’armée d’Alexandre lorsqu’il eut conquis la Perse ; du moins si nous en croyons le petit livre de Flavien Joseph contre Appion. Ces soldats étaient probablement de ceux qui étaient restés vers Babylone après la captivité, et qui avaient mieux aimé gagner leur vie chez leurs vainqueurs que d’aller relever les ruines du temple de Jérusalem. Alexandre voulut les faire travailler comme les autres à rebâtir un autre temple, celui de Bélus à Babylone. Joseph assure qu’ils ne voulurent jamais employer leurs mains à un édifice profane, et qu’Alexandre fut obligé de les chasser. Plusieurs juifs ne furent pourtant pas si difficiles, lorsque trois cents ans après ils travaillerent sous Hérode à bâtir un temple dans Césarée à un mortel, à l’empereur Auguste leur souverain ; tant le gouvernement change quelquefois les mœurs des hommes les plus obstinés. On n’a point assez remarqué, que le temps d’Alexandre fit une révolution dans l’esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumiere, quoique mêlée d’ombres épaisses, vint éclairer l’Europe, l’Asie, et une partie de l’Afrique septentrionale. Cette lumiere venait de la seule Athênes. Elle n’était pas comparable sans doute à celle que les Newton et les Loke

ont répandues de nos jours sur le genre humain du fond d'une île autrefois ignorée du reste du monde. Mais Athênes avait commencé à éclairer les esprits en tout genre. Alexandre, élevé par Aristote, fut le digne disciple d'un tel maitre. Nul homme n'eut plus d'esprit, plus de graces et de goût, plus d'amour pour les sciences que ce conquérant. Tous ses généraux, qui étaient grecs, cultiverent les beaux-arts jusques dans le tumulte de la guerre et dans les horreurs des factions. Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis. Les hommes s'accoutumerent peu-à-peu à penser plus raisonnablement, à mettre plus d'ordre et de naturel dans leurs écrits, et à colorer avec des dehors plus décents leurs plaisirs, leurs passions, leurs crimes-mêmes. Il y eut moins des prodiges, quoique la superstition fût toujours enracinée dans la populace, qui est née pour elle. Les juifs eux-mêmes se défirent de ce style ampoulé, incompréhensible, incohérent, qui va par sauts et par bonds, et qui ressemble aux rêveries de l'ivresse quand il n'est pas l'enthousiasme d'une inspiration divine. Les sublimes idées de Platon sur l'existence de l'ame, sur sa distinction de la machine animale, sur son immortalité, sur les peines et les récompenses après la mort, pénétrerent d'abord chez les juifs hellénistes établis avec de grands privileges dans Alexandrie, et delà chez les pharisiens de Jérusalem. Ils n'entendaient auparavant que la vie par le mot d'ame ; ils n'avaient aucune notion de la justice rendue par l'être suprême aux ames des bons, et aux méchants qui survivaient à leurs corps ; tout avait été jusques-là temporel,

matériel et mortel chez ce peuple également grossier et fanatique. Tout change après la mort d'Alexandre sous les Ptolémées et sous les Séleucides. Les livres de machabées en sont une preuve. Nous n'en connaissons pas les auteurs. Nous nous contentons d'observer, qu'en général ils sont écrits d'un style un peu plus humain que toutes les histoires précédentes, et plus approchant quelquefois (si on l'ose dire) de l'éloquence des grecs et des romains. C'est dans le second livre des machabées qu'on voit pour la premiere fois une notion claire de la vie éternelle et de la résurrection, qui devint bientôt le dogme des pharisiens. Un des sept freres Machabées, qui sont supposés martyrisés avec leur mere par le roi de Syrie Antiochus épiphane, dit à ce prince : *tu nous arraches la vie présente, méchant prince ; mais le roi du monde nous rendra une vie éternelle, en nous ressuscitant quand nous serons morts pour ses loix* .

On remarque encore dans ce second livre la croyance anticipée d'une espece de purgatoire. Judas Machabée, en fesant enterrer les morts après une bataille, trouve dans leurs vêtements des dépouilles consacrées à des idoles. L'armée ne doute point que cette prévarication ne soit la cause de leur mort. *Judas fait une quête de douze mille drachmes, et les envoie à Jérusalem, afin qu'on offre un sacrifice pour les péchés des morts ; tant il avait de bons et de religieux sentiments touchant la résurrection.*

il est évident qu'il n'y avait qu'un pharisien nouvellement persuadé de la résurrection qui pût s'exprimer ainsi. Nous ne dissimulerons point les raisons qu'on apporte

contre l’authenticité et la veracité des livres des machabées. 1 on nie d’abord le supplice des sept freres Machabées et de leur mere, parce qu’il n’en est point fait mention dans le premier livre, qui va bien loin par-delà le regne d’Antiochus épiphane ou l’illustre. Matathias, pere des Machabées, n’avait que cinq fils, qui tous se signalerent pour la défense de la patrie. L’auteur du second livre, qui raconte le supplice des Machabées, ne dit point en quel lieu Antiochus ordonna cette exécution barbare ; et il l’aurait dit si elle avait été vraie. Antiochus semblait incapable d’une action si cruelle, si lâche et si inutile. C’était un très-grand prince, qui avait été élevé à Rome. Il fut digne de son éducation, valeureux et poli, clément dans la victoire, le plus libéral des princes et le plus affable ; on ne lui reproche qu’une familiarité outrée qu’il tenait de la plupart des grands de Rome, dont la coutume était de gagner les suffrages du peuple en s’abaissant jusqu’à lui. Le titre d’illustre que l’Asie lui donna, et que la postérité lui conserve, est une assez bonne réponse aux injures (lâche ressource des faibles) que les juifs ont prodiguées à sa mémoire, et que des compilateurs indiscrets ont répétées de nos jours par un zele plus emporté que judicieux. Il était roi de Jérusalem, enclavée dans ses vastes états de Syrie. Les juifs se révolterent contre lui. Ce prince, vainqueur de l’égypte, revint les punir ; et comme la religion était l’éternel prétexte de toutes les séditions et des cruautés de ce peuple, Antiochus lassé de sa tolérance, qui les enhardissait, ordonna enfin qu’il n’y aurait plus qu’un seul culte dans ses états, celui des dieux de Syrie. Il priva les rebelles de leur

religion et de leur argent, deux choses qui leur étaient également cheres. Antiochus n'en avait pas usé ainsi en égypte, conquise par ses armes ; au contraire, il avait rendu ce royaume à son roi avec une générosité qui n'avait d'exemple que dans la grandeur d'ame avec laquelle on a dit que Porus fut traité par Alexandre. Si donc il eut plus de sévérité pour les juifs, c'est qu'ils l'y forcerent. Les samaritains lui obéirent ; mais Jérusalem le brava ; et delà naquit cette guerre sanglante, dans laquelle Judas Machabée et ses quatre freres firent de si belles choses avec de très-petites armées. Donc l'histoire du supplice des prétendus sept Machabées et de leur mere n'est qu'un roman. 2 le romanesque auteur commence ses mensonges par dire, qu'Alexandre partagea ses états à ses amis de son vivant. Cette erreur, qui n'a pas besoin d'être réfutée, fait juger de la science de l'écrivain. 3 presque toutes les particularités rapportées dans ce premier livre des machabées sont aussi chimériques. Il dit que Judas Machabée, lorsqu'il fesait la guerre de caverne en caverne dans un coin de la Judée, voulut être l'allié des romains ; *ayant appris qu'il y avait bien loin un peuple romain, lequel avait subjugué les galates* . Mais cette nation des galates n'était pas encore asservie ; elle ne le fut que par Cornélius Scipio. 4 il continue et dit, qu'Antiochus le grand, dont Antiochus épiphane était fils, *avait été captif des romains* . C'est une erreur évidente. Il fut vaincu par Lucius Scipio surnommé l'asiatique ; mais il ne fut point prisonnier ; il fit la paix, se retira dans ses états de Perse, et paya les fraix de la guerre. On voit ici un auteur juif mal instruit de ce qui se passe

dans le reste du monde, et qui parle au hazard de ce qu'il ne sait point. Calmet dit, pour rectifier cette erreur : *ce prince se soumit au vainqueur ni plus ni moins que s'il eût été captif* . 5 l'écrivain des machabées ajoute, que cet Antiochus le grand *céda aux romains les Indes, la Médie et la Lydie* . Ceci devient trop fort. Une telle impertinence est inconcevable. C'est dommage que l'auteur juif n'y ait pas ajouté la Chine et le Japon. 6 ensuite, voulant paraître informé du gouvernement de Rome, il dit, *qu'on y élit tous les ans un souverain magistrat, auquel seul on obéit* . L'ignorant ne savait pas même que Rome eût deux consuls. 7 Judas Machabée et ses freres, si on en croit l'auteur, envoient une ambassade au sénat romain ; et les ambassadeurs, pour toute harangue, parlent ainsi : *Judas Machabée, et ses freres, et les juifs, nous ont envoyés à vous pour faire avec vous société et paix* . C'est à peu près comme si un chef de parti de la république de St Marin envoyait des ambassadeurs au grand-turc pour faire société avec lui. La réponse des romains n'est pas moins extraordinaire. S'il y avait eu en effet une ambassade à Rome d'une république Palestine bien reconnue, si Rome avait fait un traité solemnel avec Jérusalem, Tite-Live et les autres historiens en auraient parlé. L'orgueil juif a toujours exagéré ; mais il n'a jamais été plus ridicule. 8 on voit, bientôt après, une autre fanfaronade : c'est la prétendue parenté des juifs et des lacédémoniens. L'auteur suppose qu'un roi de Lacédémone, nommé Arius, avait écrit au grand-prêtre juif, Onias Troisieme, en ces termes : *il a été trouvé dans les écritures, touchant les spartiates et les juifs,*

qu’ils sont freres, étant tous de la race d’Abraham ; et à présent que nous le connaissons, vous faites bien de nous écrire que vous êtes en paix ; et voici ce que nous avons répondu : nos vaches et nos moutons et nos champs sont à vous ; nous avons ordonné qu’on vous apprît cela . On ne peut traiter sérieusement des inepties si hors du sens commun. Cela ressemble à Arlequin qui se dit curé de Domfront ; et quand le juge lui fait voir qu’il a menti, monsieur, dit-il, je croyais l’être. Ce n’est pas la peine de montrer qu’il n’y eut jamais de roi de Sparte nommé Arius ; qu’il y eut, à la vérité, un aretes du temps d’Onias Premier ; et qu’au temps d’Onias troisieme Lacédémone n’avait plus de rois. Ce serait trop perdre son temps, de montrer qu’Abraham fut aussi inconnu dans Sparte et dans Athênes que dans Rome. 9 nous osons ajouter à ces puérilités si méprisables l’avanture merveilleuse d’Héliodore, racontée dans le second livre au chapitre trois. C’est le seul miracle mentionné dans ce livre ; mais il n’a pas paru croyable aux critiques. Séleucus Philopator roi de Syrie, de Perse, de la Phénicie et de la Palestine, est averti par un juif, intendant du temple, qu’il y a dans cette forteresse un trésor immense. Séleucus, qui avait besoin d’argent pour ses guerres, envoie Héliodore un de ses officiers demander cet argent, comme le roi de France François I a demandé depuis la grille d’argent de st Martin. Héliodore vient exécuter sa commission, et s’arrange avec le grand-prêtre Onias. Comme ils parlaient ensemble dans le temple, on voit descendre du ciel un grand cheval portant un cavalier brillant d’or. Le cheval donne d’abord des ruades avec les

pieds de devant à Héliodore ; et deux anges, qui servaient de palefreniers au cheval armés chacun d'une poignée de verges, fouettent Héliodore à tour de bras. Onias le grand-prêtre eut la charité de prier Dieu pour lui. Les deux anges palefreniers cesserent de fouetter. Ils dirent à l'officier : rends grace à Onias ; sans ses prieres nous t'aurions fessé jusqu'à la mort. Après quoi ils disparurent. On ne dit pas si après cette flagellation Onias s'accommoda avec son roi Séleucus, et lui prêta quelques deniers. Ce miracle a paru d'autant plus impertinent aux critiques, que ni le roi d'égypte Sésac, ni le roi de l'Asie Nabucodonosor, ni Antiochus l'illustre, ni Ptolémée Soter, ni le grand Pompée, ni Crassus, ni la reine Cléopatre, ni l'empereur Titus, qui tous emporterent quelque argent du temple juif, ne furent pas cependant fouettés par des anges. Il est bien vrai qu'un saint moine a vu l'ame de Charles Martel que des diables conduisaient en enfer dans un bateau, et qu'ils fouettaient pour s'être approprié quelque chose du trésor de st Denys. Mais ces cas-là arrivent rarement. 10 nous passons une multitude d'anachronismes, de méprises, de transpositions, d'ignorances et de fables, qui fourmillent dans les livres des machabées, pour venir à la mort d'Antiochus l'illustre, décrite au chapitre 9 du livre second. C'est un entassement de faussetés, d'absurdités et d'injures, qui font pitié. Selon l'auteur, Antiochus entre dans Persépolis pour piller la ville et le temple. On sait assez que cette capitale, nommée Persépolis par les grecs, avait été détruite par Alexandre. Les juifs, toujours isolés parmi les nations, toujours occupés de leurs seuls intérêts et de leur seul pays, pouvaient bien

ignorer les révolutions de la Chine et des Indes : mais pouvaient-ils ne pas savoir que cette ville, appellée Persépolis par les seuls grecs, n'existait plus ? Son nom véritable était *Sestekar* . Si c'était un juif de Jérusalem qui eût écrit les machabées, il n'eût pas donné au séjour des rois de Perse un nom si étranger. Delà on conclut que ces livres n'ont pu être écrits que par un de ces juifs hellénistes d'Alexandrie, qui commençait à vouloir devenir orateur. Que de raisons en faveur des savants et des premiers peres de l'église qui proscrivirent l'histoire des Machabées. Mais voici bien d'autres raisons de douter. Le premier livre de cette histoire dit qu'Antiochus mourut l'an 189[6] de l'ère des séleucides, que les juifs suivaient comme sujets des rois de Syrie : et dans le second livre, qui est une lettre prétendue écrite de Jérusalem aux hellénistes d'Alexandrie, l'auteur date de l'an des séleucides 188[7]. Ainsi il parle de la mort d'Antiochus un an avant qu'elle soit arrivée. Au premier livre il est dit que ce roi voulut s'emparer des boucliers d'or laissés par Alexandre Le Grand dans la ville d'élimaïs sur le chemin d'Ecbatane, qui est la même que Ragès ; qu'il mourut de chagrin dans ces quartiers, en apprenant que les Machabées avaient résisté à ses troupes en Judée. Au second livre il est dit qu'il tomba de son char, qu'il fut tellement froissé de sa chûte que son corps fourmilla de vers ; qu'alors ce roi de Syrie demanda pardon au dieu des juifs. C'est là qu'est ce verset si connu, et dont on a fait tant d'usage : *le scélérat implorait la miséricorde du seigneur, qu'il ne devait pas obtenir* . L'auteur ajoute

qu’Antiochus promit à Dieu de se faire juif. Ce dernier trait suffit ; c’est comme si Charles-Quint avait promis de se faire turc.

DU TROISIÈME LIVRE DES MACHABÉES.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième livre des Machabées, et rien du quatrième, jugés pour apocryphes par toutes les Églises.

Voici une historiette du troisième ; la scène est en Egypte. Le roi Ptolémée Philopator est fâché contre les Juifs, qui commerçaient en grand nombre dans ses États ; il en ordonne le dénombrement, et, selon Philon, ils composaient un million de têtes. On les fait assembler dans l'hippodrome d'Alexandrie. Le roi promulgue un édit par lequel ils seront tous livrés à ses éléphants pour être écrasés sous leurs pieds. L'heure prise pour donner ce spectacle. Dieu, qui veille sur son peuple, endort le roi profondément. Ptolémée, à son réveil, remet la partie au lendemain ; mais Dieu lui ôte la mémoire : Ptolémée ne se souvient plus de rien. Enfin, le troisième jour, Ptolémée, bien éveillé, fait préparer ses Juifs et ses éléphants. La pièce allait être jouée, lorsque soudain les portes du ciel s'ouvrent : deux anges en descendent ; ils dirigent les éléphants contre les soldats qui devaient les

conduire; les soldats sont écrasés, les Juifs sauvés, le roi converti. Voilà cette fois

· · · · · · dignus vindice nodus[8].

On écrivait plaisamment l'histoire dans ce pays-là.

1. ↑ Ici le troisième commentateur s'est arrêté; et un quatrième a continué l'histoire hébraïque d'une manière différente des trois autres. (Note de Voltaire.)
2. ↑ Le quatrième ou prétendu quatrième commentateur de la Bible désigne ses trois prédécesseurs. (B.)
3. ↑ Histoire des Juifs, livre VII.
4. ↑ Boileau : voyez tome XVII, page 107.
5. ↑ Dans son Charlot, acte I, scène vii (voyez tome V du Théâtre), Voltaire avait dit :

   Et voilà justement comme on écrit l’histoire.
6. ↑ La Vulgate, chapitre VI, verset 16, porte : Centesimo quadragesimo nono. La faute de Voltaire ne peut s'expliquer que par une étrange distraction ou par l'existence d'une édition de la Bible dans laquelle on lirait, par faute d'impression : Centesimo octogesimo nono. (B.)
7. ↑ Chapitre Ier, verset 10.
8. ↑ Horace, de Arte poetica, 191.

SOMMAIRE

DE L'HISTOIRE JUIVE

DEPUIS LES MACHABÉES
JUSQU'AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

Il faut remarquer d’abord que ces enfants de Matathias, nommés Machabées, étaient de la race de Lévi, et sacrificateurs dans un petit village nommé Modin, à quelques milles au Nord-Ouest de Jérusalem. Ils firent une révolution ; ils obtinrent bientôt la puissance sacerdotale, et enfin la royale. Nous avons vu combien cet événement confondait toutes ces vaines prophéties que la tribu de Juda avait toujours faites en sa faveur par la bouche de ses prophetes, et cette éternelle durée de la maison de David tant prédite, et si fausse. Il n’y avait plus personne de la race du roi David ; du moins aucun livre juif ne marque aucun descendant de ce prince depuis la captivité. Si les enfants du lévite Matathias, nommés d’abord Machabées et ensuite Asmonéens, eurent l’encensoir et le sceptre, ce fut pour leur malheur. Leurs petits-fils souillerent de crimes l’autel et le trône, et n’eurent jamais qu’une politique

barbare, qui causa la ruine entiere de leur patrie. S’ils eurent dans le commencement l’autorité pontificale, ils n’en furent pas moins tributaires des rois de Syrie. Antiochus Eupator composa avec eux ; mais ils furent toujours regardés comme sujets. Cela se démontre par la déclaration de Démétrius Nicanor, rapportée dans Flavien Joseph : *nous ordonnons que les trois villages Apherma, Lidda et Ramath, seront ôtés à la Samarie, et joints à la Judée* . C’est le langage d’un souverain reconnu. Le dernier des freres Machabées, nommé Simon, se révolta contre le roi Antiochus Soter, et mourut dans cette guerre civile. Hircan, fils de ce grand-prêtre Simon, fut grand-prêtre et rebelle comme son pere. Le roi Antiochus Soter l’assiégea dans Jérusalem. On prétend qu’Hircan appaisa le roi avec de l’argent ; mais où le prit-il ? C’est une difficulté qui arrête à chaque pas tout lecteur raisonnable. D’où pouvaient venir tous ces prétendus trésors qu’on retrouve sans cesse dans ce temple de Jérusalem pillé tant de fois ? L’historien Joseph a le front de dire qu’Hircan fit ouvrir le tombeau de David, et qu’il y trouva trois mille talents. C’est ainsi qu’on a imaginé des trésors dans les sépulcres de Cyrus, de Rustan, d’Alexandre, de Charlemagne. Quoiqu’il en soit, le juif se soumit, et obtint sa grace. Ce fut cet Hircan, qui profitant des troubles de la Syrie prit enfin Samarie l’éternelle ennemie de Jérusalem, rebâtie ensuite par Hérode et appellée Sébaste. Les samaritains se retirerent à Sichem, qui est la Naplouse de nos jours. Ils furent encore plus près de Jérusalem, et la haine entre les deux peuples en fut plus implacable. Jérusalem, Sichem, Jérico, Samarie, qui ont fait

tant de bruit parmi nous, et qui en ont fait si peu dans l'orient, furent toujours de petites villes voisines assez pauvres, dont les habitants allaient chercher fortune au loin, comme les arméniens, les parsis, les banians. L'historien Joseph, ivre de l'ivresse de sa patrie, comme le sont tous les citoyens des petites républiques, ne manque pas de dire que cet Hircan Machabée fut un conquérant et un prophete, et que Dieu lui parlait très souvent face à face. Si l'on en croit Joseph, une preuve incontestable que cet Hircan était prophete, c'est qu'ayant deux fils qu'il aimait, et qui étaient des monstres de perfidie, d'avarice et de cruauté, il leur prédit que s'ils persistaient ils pourraient faire une mauvaise fin. De ces deux scélérats l'un était Aristobule, l'autre Antigone. Les juifs avaient déjà la vanité de prendre des noms grecs. Dieu vint voir Hircan une nuit, et lui montra le portrait d'un autre de ses enfants, qui d'abord ne s'appellait que Jean ou Jannée, c'est-à-dire, Jeannot, et qui depuis eut la confiance de prendre le nom d'Alexandre. Celui-là, dit Dieu, aura un jour la place de grand *Shoen* , de grand-prêtre juif. Hircan, sur la parole de Dieu, fit mourir son fils Jeannot de peur que cet oracle ne s'accomplît, à ce que dit l'historien. Mais apparemment que Jeannot ou Jannée ne mourut pas tout-à-fait, ou que Dieu le ressuscita ; car nous le verrons bientôt *Shoen* , grand-prêtre et maître de Jérusalem. En attendant, il faut voir ce qui arrive aux deux freres bien aimés Aristobule et Antigone fils d'Hircan après la mort d'Hircan leur pere. Le prêtre Aristobule fait assassiner le prêtre Antigone son frere dans le temple, et fait étrangler sa propre mere dans un cachot. C'est de ce même

Aristobule que le Thucydide juif dit qu'il était un prince très doux. Ce doux prêtre étant mort, son frere Jannée Alexandre ressuscite et lui succede. On l'avait sans doute gardé en prison au lieu de le tuer. C'est dans ce temps surtout que les Ptolémées rois d'égypte, et les Séleucides rois de Syrie se disputaient la Phénicie, et la Judée enclavée dans cette province. Cette querelle, tantôt violente, tantôt ménagée, durait depuis la mort du véritable Alexandre Le Grand. Le peuple juif se fortifiait un peu par les désastres de leurs maîtres. Les prêtres qui gouvernaient cette petite nation changeaient de parti chaque année, et se vendaient au plus fort. Ce Jannée Alexandre commença son sacerdoce par assassiner un de ses freres qui restait encore, et qui ne ressuscita point comme lui. Joseph ne nous dit point le nom de ce frere ; et peu importe ce nom dans le catalogue de tant de crimes. Jannée se soutint dans son gouvernement à la faveur des troubles de l'Asie. Ce gouvernement était à la fois sacerdotal, démocratique, aristocratique, une anarchie complette. Joseph rapporte, qu'un jour le peuple dans le temple jetta des pommes et des citrons à la tête de son prêtre Jannée qui s'érigeait en souverain, et que cet Alexandre fit égorger six mille hommes de son peuple. Ce massacre fut suivi de dix ans de massacres. à qui les juifs payaient-ils tribut dans ce temps-là ? Quel souverain comptait cette province parmi ses états ? Joseph n'effleure pas seulement cette question ; il semble qu'il veuille faire croire que la Judée était une province libre et souveraine. Cependant il est certain, autant qu'une vraisemblance historique peut l'être, que les rois d'égypte et ceux de Syrie

se la disputerent, jusqu'à-ce que les romains vinrent tout engloutir. Après ce Jannée, si indigne du grand nom d'Alexandre, deux fils de ce prêtre, qui avait affecté le titre de roi, prirent ce titre aussi, et déchirerent par une guerre civile ce royaume, qui n'avait pas dix lieues d'étendue en tout sens. Ces deux freres étaient l'un Hircan Second, et l'autre Aristobule Second. Ils se livrerent bataille vers le bourg de Jérico, non pas avec des armées de trois, de quatre, de cinq et de six cents mille hommes ; on n'osait plus alors écrire de tels prodiges, et même l'exagérateur Joseph en aurait eu honte : les armées alors étaient de trois à quatre mille soldats. Hircan fut battu, et Aristobule Second resta le maître. On peut connaître ce que c'était que ce royaume d'Aristobule, par un trait qui échappe à l'historien Joseph malgré son zele à faire valoir son pays. *Dieu*, dit-il, *envoya un vent si violent, qu'il ruina les fruits de la terre ; de sorte qu'un muid*[1] *de froment se vendait dans Jérusalem onze drachmes* . Notre muid de blé contient douze setiers[2]. Il se trouverait, par le compte de Joseph, que le septier, dans les temps des famines si fréquentes de la Judée, n'aurait pas valu dix sous, en évaluant à dix sous la drachme juive. Qu'on juge par-là de ces richesses dont on a voulu nous éblouïr[3]. C'est dans ces temps que les romains, sans trop s'embarrasser de leur prétendue société amicale avec les Machabées, portaient leurs armes victorieuses dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, et jusqu'au mont Caucase. Les Séleucides n'étaient plus. Tigrane roi d'Arménie beau-pere de Mithridate, avait conquis une partie de leurs états.

Le grand Pompée avait vaincu Tigrane ; il venait de réduire Mithridate à se donner la mort ; il fesait de la Syrie une province romaine. Les livres des machabées ne parlent ni de ce grand homme, ni de Lucullus, ni de Sylla. On n'en sera pas étonné. Hircan, chassé par son frere Aristobule, s'était réfugié chez un chef d'arabes nommé Aréah ou Arétas. Jérusalem avait toujours été si peu de chose, que ce capitaine de voleurs vint assiéger Aristobule dans cette ville. Pompée passait alors par la basse Syrie. Aristobule obtint la protection de Scaurus l'un de ses lieutenants. Scaurus ordonne à l'arabe de lever le siege, et de ne plus oser commettre d'hostilités sur les terres des romains ; car la Syrie étant incorporée à l'empire ; la Palestine l'était aussi. Tel était le pacte de société que la république avait pu faire avec la Judée. Joseph écrit qu'Aristobule envoya une vigne d'or à Pompée, du prix de cinq cents talents, c'est-à-dire, environ trois millions ; et il cite Strabon. Mais Strabon ne dit point que le melk Aristobule fit ce présent à Pompée ; il dit que ce fut Alexandre son pere. Nous osons croire que Strabon se trompe sur le prix de cette vigne, et que jamais aucun melk de Judée ne fut en état de faire un tel présent ; si ce n'est peut-être Hérode, à qui les romains accorderent bientôt après une étendue de pays cinq ou six fois plus grande que le territoire d'Aristobule. Les deux freres, Aristobule et Hircan, qui se disputaient la qualité de grand-prêtre, vinrent plaider leur cause devant Pompée pendant sa marche. Il allait prononcer, lorsqu'Aristobule s'enfuit. Pompée irrité alla assiéger Jérusalem. Nous avons déjà observé que l'assiette en est forte. Elle pourrait être une des

meilleures places de l’orient entre les mains d’un ingénieur habile. Du moins le temple, qui était la véritable citadelle, pourrait devenir inexpugnable, étant bâti sur la cime d’une montagne escarpée entourée de précipices. Pompée fut obligé de consumer près de trois mois à préparer et à faire mouvoir ses machines de guerre ; mais dès qu’elles purent agir, il entra dans cette forteresse par la breche. Un fils du dictateur Sylla y monta le premier ; et pour rendre cette journée plus mémorable, ce fut sous le consulat de Cicéron. Joseph dit qu’on tua douze mille juifs dans le temple. Nous le croirions, s’il n’avait pas toujours exagéré. Nous ne pouvons le croire quand il dit qu’on y trouva deux mille talents d’argent, et qu’on en tira dix mille de la ville : car enfin ce temple ayant été pris tant de fois si aisément, et tant de fois pillé et saccagé, il était impossible qu’on y gardât deux mille talents, qui feraient douze millions ; et encore plus extravagant qu’on taxât un si petit pays, si épuisé et si pauvre, à dix mille talents, soixante millions de livres. C’est à quoi ne pensent pas ceux qui lisent sans examen et à l’avanture, ainsi que tant d’auteurs ont écrit. Un homme sensé leve les épaules, quand il sait qu’Alexandre ne put ramasser que trente talents pour aller combattre Darius, et qu’il voit douze mille talents dans les caisses des juifs, outre trois mille dans le tombeau de David. Il est certain que Pompée ne prit rien pour lui, et qu’il ne fit payer aux juifs que les fraix de la guerre. Ciceron loue ce désintéressement. Mais Rollin dit[4], *que rien ne réussit depuis à Pompée, à cause de la curiosité sacrilege qu’il avait eue de voir le sanctuaire du temple juif* . Rollin ne songe pas que Pompée

ne pouvait guere savoir s’il était défendu d’entrer là ; que la défense pouvait être pour les juifs et non pour Pompée ; que les charpentiers, les menusiers, les autres ouvriers, y entraient quand il y avait quelques réparations à faire. On pourrait ajouter, que c’était autrefois l’arche qui rendait ce lieu sacré, et que cette arche était perdue depuis Nabucodonosor. César serait entré tout comme Pompée dans cet endroit de trente pieds de long. Si Pompée fut malheureux à la bataille de Pharsale, il se peut que ce fut pour avoir été curieux à Jérusalem : mais il y en eut aussi d’autres raisons ; et le génie de César y contribua beaucoup. On pourrait encore observer que c’est un plus grand sacrilege d’égorger douze mille hommes dans un temple, que d’entrer dans une sacristie où il n’y avait rien du tout. Au reste, Pompée ayant pris Aristobule, l’envoya captif à Rome. Pour ne pas quitter le fil des actions de Pompée en Judée, n’oublions pas de dire que, même après la défaite de Pharsale, il ordonna à un descendant des Scipions, son lieutenant en Syrie, de faire couper le cou au fils d’Aristobule, qui avait pris le nom d’Alexandre et de roi. Cet événement acheve de faire voir quelle était l’alliance de couronne à couronne que les juifs se vantaient d’avoir avec les romains, et quel fonds on peut faire sur les récits d’un tel peuple. Pour mettre la derniere main à ce tableau, et pour montrer de quel respect l’empire romain était pénétré pour les juifs, il suffira de dire que, quelques années après, le triumvir Marc Antoine condamna dans Antioche un autre roi juif, un autre fils d’Aristobule, nommé Antigone, à mourir du supplice des esclaves ; il le fit fouetter et

crucifier, comme nous le verrons. Disons encore que Pompée, avant de quitter la Judée, y établit un gouvernement aristocratique sous l'autorité des romains. Il fut le premier instituteur de ce sanhédrin que les rabbins font remonter jusqu'à Moyse. Gabinius, l'un des grands hommes que Rome ait produits, fut chargé de tout régler. Ainsi ce Pompée, que Rollin appelle sacrilege, fut proprement le législateur des juifs. Ce mot sanhédrin est corrompu du mot grec synédria, qui signifie assemblée. Les juifs hellénistes avaient apporté quelques termes grecs à Jérusalem. Cependant Crassus succéda à Pompée dans le gouvernement de l'Asie ; et il alla faire contre les parthes cette fameuse guerre, qui fut tant blâmée parce qu'elle fut malheureuse. Joseph dit qu'en passant par Jérusalem avec son armée il pilla encore le temple et la ville ; mais il ne dit point de quoi les juifs étaient accusés, et pourquoi on leur fit payer l'amende. Cette amende était forte. Le temple seul paya huit mille talents, et fournit encore un lingot d'or pesant quinze cents marcs, qu'on avait, dit Joseph, caché dans une poutre évidée. Il faut avouer que le temple juif était la poule aux œufs d'or ; plus on lui en prenait, plus elle pondait. On nous pardonnera de n'avoir pas eu pour l'hyperbolique romancier Joseph, et pour les livres apocryphes, le même respect que pour les volumes sacrés. Quand nous avons rapporté sincérement les objections des critiques sur quelques endroits de la sainte écriture, nous les avons réfutées par notre soumission à l'église ; mais quand le transfuge juif, le flatteur de Vespasien parle, nous ne lui devons pas le sacrifice de notre raison. Nous allons

maintenant voir qui était cet Hérode roi de Judée par la grace du peuple romain, très différent en tout du peuple juif.

1. ↑ C’est ainsi qu’Arnaud d’Andilly traduit. (Note de Voltaire.)
2. ↑ La mesure appelée muid variant selon les pays et les temps, le raisonnement de Voltaire n’est pas exact. (B.)
3. ↑ Il est vraisemblable que c’est une erreur de chiffre, et que le texte portait onze cents drachmes. Mais ces onze cents drachmes ne feraient que 550 livres de France, et le prix du setier ne serait que de 45 livres, ce qui ne serait pas exorbitant en temps de famine. Il est des provinces, en Allemagne et en France, où c’est le prix commun du blé assez ordinairement. (Note de Voltaire.)
4. ↑ Histoire romaine, livre XLI.

NOUVEAU TESTAMENT.

D’HERODE.

Quelques ténebres que la science des commentateurs ait répandues sur l’origine d’Hérode, il est clair qu’il n’était pas juif ; et cela suffit pour faire voir que les romains distribuaient des couronnes à leur gré comme Alexandre avait donné celle de Sidon au jardinier Abdalonyme. Tous ceux qui s’intéressent aux événements de son regne, conviennent que sa famille était iduméenne. Elle est très ancienne dans le sens que tous les hommes sont de la race de Noé, et que les iduméens descendaient d’ésaü. Hérode recouvra son droit d’ainesse dont ésaü s’était dépouillé, et traita durement la maison de Jacob. Mais dans le sens ordinaire sa famille était de la lie du genre humain. Son grand pere Antipas fut, selon Eusebe, un pauvre payen, et sacristain d’un temple d’Ascalon. Fait esclave dans sa jeunesse par des voleurs iduméens, son fils Antipater, esclave comme lui, sut plaire au brigand Arétas, chef des arabes nabatéens, qui étaient venus pour piller Jérusalem, et que Pompée renvoya dans leurs déserts. Antipater quitta le service des arabes pour celui des romains. Il devint leur

munitionaire, et fit une grande fortune dans les vivres. Voilà l'unique origine de la grandeur de sa maison. Il était riche ; et tous les juifs de Jérusalem étaient pauvres. C'est ainsi que les Tarquins furent souverains dans Rome, et les Médicis à Florence. L'application infatigable d'Antipater à s'enrichir a fait penser à quelques-uns qu'il était juif ; mais on n'a jamais su au juste de quelle religion il fut lui et Hérode son fils. C'était un des hommes les plus entreprenants, et des plus rusés. Il se rendit nécessaire aux romains dans leur guerre contre Aristobule ; il contribua beaucoup à l'accabler, parce qu'il gagnait à sa perte. Il s'intrigua sans cesse avec les commandants romains, les juifs et les arabes, les fesant tous servir à ses intérêts, et prêtant de l'argent par avarice à quiconque pouvait l'aider dans ses exactions. Il épousa une fille riche d'Arabie nommée Kypron, dont il eut quatre enfants. Hérode n'était que le second : mais ayant toutes les qualités et tous les vices de son pere dans un plus haut degré, il devait faire une bien plus grande fortune. Antipater établit si bien son crédit, que tantôt Pompée, et tantôt César eurent besoin de lui pour faire subsister leurs troupes. C'était enfin un de ces hommes qui doivent devenir princes ou être pendus. César, en passant d'égypte en Syrie, lui accorda sa protection : il ne haïssait pas de tels caracteres. Antipater eut l'audace de lui demander le gouvernement de Jérusalem et de la Galilée, et l'obtint aisément. Il partagea les deux provinces entre deux de ses fils Phazaël et Hérode : quoiqu'Hérode n'eût encore que quinze ans, il eut la Galilée ; Phazaël eut Jérusalem. Hérode, quelques années après, fut le premier qui éprouva

le pouvoir et la mauvaise volonté de ce fameux sanhédrin établi par Pompée. Quelque puissant qu'il fût par lui-même et par son pere, on l'accusa devant ce tribunal. Il vint répondre, mais bien accompagné. On lui imputait des malversations et des meurtres. Il soutint qu'il n'avait fait mourir que des brigands. Il fut traité de brigand lui-même, et condamné à la mort. Il se retira avec ses satellites ; et dans la suite, lorsqu'il fut roi, il fit mourir tous les juges du sanhédrin, excepté un seul nommé Saméas qui l'avait absous. Ce Saméas était le prédécesseur d'Hillel et de Gamaliel maître de st Paul. Pendant que ces petites convulsions agitaient ce coin de terre, l'Asie et l'Europe étaient en armes. César tué dans le capitole par des hommes chargés de ses bienfaits, les horreurs des proscriptions, la funeste concorde d'Octave et d'Antoine, leur discorde encore plus fatale, la guerre où périrent Brutus et Cassius, tenaient l'Europe en allarmes ; et les parthes vainqueurs de Crassus épouvantaient l'Asie. Un antigone, un homme de la race des Machabées, un fils de cet Aristobule grand-prêtre des juifs, frere de cet Alexandre que Pompée avait condamné à perdre la tête, appelle les parthes à son secours jusques dans Jérusalem. Il disputait le bonnet de grand-prêtre, et même le vain titre de roi des juifs, à Hircan son oncle, frere d'Aristobule. C'était le jeune Hérode qui était roi en effet par ses intrigues, par son argent, par le pouvoir qu'il usurpait, par la faveur des romains. Antigone promet, dit Joseph, mille talents et cinq cents filles aux parthes, s'ils veulent venir le seconder et lui assurer sa place de pontife. Quel prêtre que cet Antigone, et quel successeur de Judas

Machabée ! Les parthes viennent chercher l’argent et les filles à Jérusalem. Ils entrent dans cette ville si souvent prise et saccagée. Hérode et son frere Phazaël résistent autant qu’ils le peuvent aux parthes et aux soldats d’Antigone. On combat aux portes du temple, dans les rues, dans les maisons. Les temps de Nabucodonosor n’étaient pas plus affreux. On parlemente au milieu du carnage. Phazaël frere d’Hérode se laisse séduire aux promesses des parthes ; il a l’imprudence de se mettre dans leurs mains ; on l’enchaîne, et il se casse la tête contre le mur de sa prison. Hérode fuit de la ville avec ce qui lui restait de soldats, et se réfugie en Arabie. Ce malheur, qui devait le détruire sans ressource, fut ce qui lui valut le royaume de Judée. Il marche en égypte, s’embarque au port d’Alexandrie, et va implorer dans Rome la protection d’Antoine et d’Octave, réunis alors pour un peu de temps. Antoine prêt de partir pour aller faire la guerre aux parthes, et sentant le besoin qu’on avait d’un tel homme, disposa le sénat en sa faveur. Octave le seconda. Hérode fut déclaré roi de Judée en plein sénat. David et Salomon ne s’étaient pas doutés que, du fond de l’Italie, deux citoyens d’une ville qui n’était pas encore bâtie nommeraient un jour leurs successeurs dans Jérusalem. Hérode ne fut que roi tributaire et dépendant des romains, mais il fut maître absolu chez lui. Antoine envoya d’abord Sosius à son secours avec une armée. Hérode, sous les ordres de Sosius, vint chasser les parthes et assiéger Jérusalem, tandis que Ventidius, lieutenant d’Antoine, poursuivait les parthes dans la Syrie, et qu’Antoine lui-même se préparait à porter la guerre

jusques dans le sein de la Perse. Tout le peuple de Jérusalem avait pris le parti d'Antigone. C'était un devoir religieux de soutenir un Asmonéen ; un Machabée, contre un arabe d'Idumée, fils d'un payen et qui leur apportait des fers de la part de Rome. Les juifs des autres villes, et même d'Alexandrie, étaient venus défendre leur ancienne capitale. Sosius et Hérode entrerent par les breches au bout de quarante jours. Le temple extérieur fut brûlé ; et jamais le carnage ne fut plus grand. Le Machabée Antigone vint se jetter en tremblant aux pieds de Sosius, qui l'appella Antigonia par mépris ; et ce fut alors qu'Hérode obtint qu'on fît mourir ce pontife du supplice des esclaves. Cependant Hérode avait épousé la niece de ce même pontife, la célebre Mariamne ; mais les nœuds de l'alliance le retenaient encore moins qu'ils ne retinrent Pompée et César, Antoine et Octave. L'histoire de la plupart des princes est l'histoire des parents immolés les uns par les autres. Cette nouvelle prise de Jérusalem, qui ne fut pas à beaucoup près la derniere, arriva trente-trois ans avant notre ère vulgaire. Souvenons-nous ici de ce vieux Hircan, compétiteur du grand-prêtre Aristobule, par qui commença cette foule de désastres. Il avait été livré aux parthes par Antigone son neveu, qui se contenta de lui faire couper les oreilles pour le rendre incapable d'exercer jamais le sacerdoce ; attendu qu'il était dit dans le lévitique, que les prêtres doivent avoir tous leurs membres. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, obtint sa liberté des parthes, et revint auprès d'Hérode, qui avait épousé sa petite-fille Mariamne. Hérode le fit mourir, sous prétexte qu'il avait reçu quatre

chevaux du chef des arabes. La véritable raison était qu'il voulait se sauver des mains de son tyran : un frere de Mariamne demandait le sacerdoce ; Hérode le fit noyer. Il avait créé grand-pontife un homme de la lie du peuple nommé Ananel. Ainsi il fut réellement le chef de l'église juive, tout étranger qu'il était. On sait par quelle barbarie ce chef de l'église fit tuer sa femme Mariamne et sa mere Alexandra ; et comment il fit ensuite égorger les deux enfants qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa derniere maladie, et cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfants nommé Antipater, aussi méchant que lui. Néron fut un homme doux et clément en comparaison d'Hérode. Ce mot célebre d'Auguste, qu'il valait mieux être son cochon que son fils[1], n'était que trop juste : car le même homme, qui trempait ses mains dans le sang de sa famille et de ses amis, n'aurait pas osé manger une perdrix lardée en présence de ses sujets. Ce n'est pas la peine de retracer ici ses autres barbaries ; il est triste que la nature ait produit de tels hommes. Il fallait que son sang fût d'une acreté qui le rendait semblable aux bêtes farouches. Cette acrimonie, qui augmente avec l'âge, le réduisit enfin, si l'on en croit Joseph, à un état qui semblait la punition de ses crimes : les vers rongeaient tout son corps ; les insectes sortaient de ses parties viriles. Nous ne connaissons point une telle maladie. On en dit autant de Sylla et de Philippe Second : ce sont des bruits populaires. Ces bruits ont fait croire aussi qu'Hérode

fesait égorger des enfants pour se baigner dans leur sang, et adoucir par ce remede la virulence de ses humeurs. Il est vrai que le charlatanisme de l'ancienne médecine a été assez insensé pour imaginer, que le bain dans le sang des enfants pouvait corriger le sang des vieillards. On a cru que Louïs Onze, attaqué d'une maladie mortelle au Plessis-Les-Tours, fesait saigner des enfants pour lui composer un bain. Cet usage odieux et rare était fondé sur l'ancien axiome, *les contraires guérissent les contraires ;* et cette idée a produit enfin la tentative de la transfusion, expérience que plusieurs croient trop légérement abandonnée.

1. ↑ Ce mot est rapporté par Macrobe, Saturn., II, iv ; Voltaire en reparle dans le chapitre v de son Histoire de l'établissement du christianisme.

DES MONUMENTS D’HERODE

ET DE SA VIE PRIVÉE.

Ce monstre composé d’artifice et de barbarie, qui joignit toujours la peau du renard à celle du lion, était pourtant voluptueux, et aimait la gloire : il voulait plaire à Auguste son maître, et même aux juifs qu’il tyrannisait. Son affectation de flatter Auguste en tout, fut constante et extrême. Césarée fut bâti à l’honneur de cet empereur sur la côte auprès de Joppé, territoire qu’Hérode tenait de la libéralité des romains. Il y construisit des palais, un port de marbre blanc, un théatre, un amphithéatre, et enfin un temple dédié à Auguste, seul dieu d’Hérode. Il lui éleva encore un autre temple auprès des sources du Jourdain. Il rebâtit Samarie et la nomma Sébaste, qui signifie la même chose qu’Auguste en grec ; et c’est une preuve que la langue grecque commençait à prévaloir en Judée sur l’idiome des juifs, qui n’était qu’un mêlange grossier de phénicien, de chaldéen, de syriaque. C’est ainsi qu’Hérode signala son idolâtrie pour l’empereur, et qu’il fit pour lui ce qu’il aurait fait pour un assassin d’Auguste, si cet assassin fût monté sur le trône de Rome. Il voulut enfin gagner

l’esprit des juifs : après avoir bâti des temples à l’auteur des proscriptions, il en bâtit un pour le dieu qu’on adorait à Jérusalem. Celui de Zorobabel était petit, bas, mesquin, sans proportions, sans architecture ; il ne méritait pas la curiosité de Pompée. Celui d’Hérode était réellement fort beau ; un tyran peut avoir du goût. Ne craignons point de répéter, qu’on se figure d’ordinaire les temples anciens semblables à nos églises, une longue nef, un chœur pour les chanoines, et un autel au bout ; le tout avec des cordes pour sonner les cloches. C’étaient de grands emplacements entourés de portiques et de colonnades. On arrivait à ces temples isolés par de longues avenues. Le temple contenait dans ses quatre faces les logements des prêtres. La statue du Dieu était élevée au milieu de l’enceinte intérieure. à l’entrée de cette enceinte étaient des fontaines où l’on se lavait ; ce qui s’appellait purification. Tel était le temple de Jupiter Ammon, de Memphis, d’éphese, de Delphes, d’Olympie. Telles sont encore les anciennes pagodes des Indes. Imaginez la colonnade de saint Pierre qui régnerait tout au tour de l’édifice, au lieu qu’elle n’occupe qu’un côté ; vous aurez alors l’idée du plus beau monument de la terre. Un tel dessein ne pouvait s’exécuter sur la montagne alors escarpée du capitole à Rome, ni sur la montagne Moria dans Jérusalem. Mais Hérode corrigea autant qu’il le put l’inégalité du terrein ; il applanit la cime de la montagne, combla un abyme, éleva un temple intérieur, qui à la vérité n’avait que cent cinquante pieds de long, mais qui était entouré d’un péristile formé de quatre rangs de colonnes d’ordre corinthien, de quatre cents vingt-cinq pas

géométriques à chaque face. Le grand défaut de ce temple était dans les rues étroites qui l'avoisinaient. C'est le défaut des portails de st Gervais et de st Sulpice à Paris[1]. Point de temple, point de palais bien entendu, sans une belle vue et sans une grande place. Les gens qui réfléchissent demandent toujours si Hérode possédait les mines, je ne dis pas d'Ophir, mais du Potosi, pour subvenir à tant de dépenses ? Il tenait des bienfaits d'Auguste Gaza, Joppé, et le port de Straton, où il bâtit Césarée, qui pouvait être une ville aussi commerçante que Tyr. Il obtint encore de son bienfaiteur la traconite, pays qui s'étendait du mont Hermon jusqu'auprès de Damas, l'Iturie et la Calcide entre le Liban et l'Anti-Liban, et sur-tout la ferme des mines de cuivre de l'île de Cypre, qui valaient mieux que ces provinces. Ainsi Hérode put consommer en magnificence ce qu'il acquérait par son habileté, et ce qu'il entassait par les impôts excessifs établis sur tous ses sujets, dont il était autant respecté qu'abhorré. Ce temps fut, malgré sa tyrannie, le plus brillant de la Judée.

1. ↑ L'église Saint-Sulpice a une place depuis une trentaine d'années ; mais Saint-Gervais n'en a point encore. (B.) — Les façades de ces deux églises sont aujourd'hui bien en vue.

DES SECTES DES JUIFS

VERS LE TEMPS D'HÉRODE.

SADUCÉENS.

Du temps d'Hérode on disputa beaucoup en Judée sur la religion. C'était la passion d'un peuple oisif soumis aux romains, et qui jouissait de la paix avec presque tout le reste de l'empire depuis la bataille d'Actium. La philosophie de Platon, tirée en partie des anciens livres égyptiens, avait occupé Alexandrie, ville raisonneuse quoique commerçante, et avait percé, comme nous l'avons dit[1], jusqu'à Jérusalem. Il paraît qu'il y eut dans tous les temps, chez les nations un peu policées, des hommes qui s'occuperent à rechercher au moins des vérités, s'ils ne furent pas assez heureux pour en découvrir. Ils formerent des écoles, des sociétés qui subsisterent au milieu du fracas et des horreurs des guerres étrangeres et civiles. On en vit à la Chine, dans les Indes, en Perse, en égypte ; chez les grecs, chez les romains, et même chez les juifs. Parmi toutes ces sectes il y en eut de religieuses, et d'autres purement philosophiques. On connaissait assez les trois principales de la Judée, les

saducéens, les pharisiens, les esséniens. La secte saducéenne était la plus ancienne. Tous les commentateurs, tous les savants, conviennent qu'elle n'admit jamais l'immortalité de l'ame, par conséquent ni enfer ni paradis chez elle, encore moins de résurrection. C'était en ce point la doctrine d'épicure. Mais en niant une autre vie ils voulaient une justice rigoureuse dans celle-ci, et ils joignaient la sévérité stoïque aux dogmes épicuriens. Ceux qui professeraient hautement parmi nous de tels dogmes, approuvés en Grece et à Rome, seraient persécutés, condamnés par les tribunaux, suppliciés, mis à mort ; et il y en a des exemples. Comment donc étaient-ils non seulement tolérés chez le peuple le plus cruellement superstitieux de la terre, mais honorés, dominants, supérieurs aux pharisiens-mêmes, admis aux plus grandes dignités, et souvent élevés à celle de grand-prêtre ? C'est en vertu de cette superstition même dont le peuple juif était possédé. Ils étaient respectés parce qu'on respectait Moyse. Nous avons vu que le pentateuque ne parle en aucun endroit de récompenses ni de peines après la mort, d'immortalité des ames, de résurrection. Les saducéens s'en tenaient scrupuleusement à la lettre de Moyse. Il faut être étrangement absurde, ou d'une mauvaise foi bien intrépide, il faut se jouer indignement de la crédulité humaine, pour s'efforcer de tordre quelques passages du pentateuque, et d'en corrompre le sens au point d'y trouver l'immortalité de l'ame et un enfer qui n'y furent jamais. On a osé entendre, ou faire semblant d'entendre par le mot *shéol* , qui signifie la fosse, le souterrain, un vaste cachot qui ressemblait au tartare. On

a cité ce passage du deuteronome en le tronquant : *ils m'ont provoqué dans leur vanité ; et moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas peuple ; je les irriterai dans la nation insensée ; il s'est allumé un feu dans ma fureur, et il brûlera jusqu'aux fondements de la terre, et il dévorera la terre jusqu'à son germe, et il brûlera la racine des montagnes ; j'assemblerai sur eux les maux, et je remplirai mes fleches sur eux, et ils seront consumés par la faim ; les oiseaux les dévoreront par des morsures ameres ; je lâcherai sur eux les dents des bêtes qui se traînent avec fureur sur la terre, et des serpents* . Voilà où l'on a cru trouver l'enfer, le séjour des diables ; on a saisi ces seules paroles, *il s'est allumé un feu dans sa fureur,* et les détachant du reste on a inferé que Moyse pouvait bien avoir par-là sous-entendu le Phlégéton brûlant et les flammes du Tartare. Quand on veut se prévaloir de la décision d'un législateur, il faut que cette décision soit précise et claire. Si l'auteur du pentateuque avait voulu annoncer que l'ame est une substance immatérielle, unie au corps, laquelle ressusciterait avec ce corps et serait éternellement punie de ses péchés avec ce corps dans les enfers, il eût fallu le dire en propres mots. Or aucun auteur juif ne l'a dit avant les pharisiens ; et encore aucun pharisien ne l'a dit expressément. Donc il était très-permis aux saducéens de n'en rien croire. Ces saducéens avaient sans doute des mœurs irréprochables, puisque nos évangiles ne rapportent aucune parole de Jesus-Christ contre eux, non plus que contre les esséniens, dont la vertu était encore plus épurée et plus respectable.

ESSÉNIENS.

les esséniens étaient précisément ce que sont aujourd'hui les dunkars en Pensylvanie, des especes de religieux, dont quelques-uns étaient mariés. Volontairement asservis à des regles rigoureuses, vivant tous en commun entre eux soit dans des villes, soit dans des déserts, partageant leur temps entre la priere et le travail, ayant banni l'esprit de propriété, ne communiquant qu'avec leurs freres, et fuyant le reste des hommes. C'est d'eux que Pline le naturaliste a dit, *nation éternelle dans laquelle il ne naît personne* . Il croyait qu'ils ne se mariaient jamais ; et en cela seul il se trompait. Il est beau qu'il se soit formé une société si pure et si sainte dans une nation telle que la juive, presque toujours en guerre avec ses voisins ou avec elle-même, opprimante ou opprimée, toujours ambitieuse et souvent esclave, passant rapidement du culte d'un dieu à un autre, et souillée de tous les crimes, dont leur propre histoire fait un aveu si formel. La religion des esséniens, quoique juive, tenait quelque chose des perses. Ils révéraient le soleil soit comme Dieu, soit comme le plus bel ouvrage de Dieu, et ils craignaient de souiller ses rayons en satisfaisant aux besoins de la nature. Leur croyance sur les ames leur était particuliere. Les âmes, selon eux, étaient des êtres aériens, qu'un attrait invincible attirait dans les corps organisés. Elles allaient au sortir de leur prison dans un climat tempéré et agréable au-delà de l'océan, si elles avaient bien vécu : les âmes des

méchants allaient dans un pays froid et orageux. On a cru cette société une branche de celle des thérapeutes égyptiens, dont nous parlerons.

PHARISIENS.

les pharisiens formaient une école plus nombreuse et plus puissante dans l'état. Ils étaient le contraire des esséniens, entrant dans toutes les affaires autant que les esséniens s'en abstenaient. On pourrait en cela seul les comparer aux jésuites ; et les esséniens aux chartreux. Cette secte, très-étendue, ne fit pas un corps à part, quoique leur nom signifiât séparés ; point de college, de lieu d'assemblée, de dignité attachée à leur ordre, de regle commune, rien en un mot qui désignât une société particuliere. Ils avaient un très-grand crédit ; mais c'était comme en Angleterre, où tantôt les wighs et tantôt les toris dominerent, sans qu'il y eût un corps de toris et de wighs. Ces pharisiens ajoutaient à la loi du pentateuque la tradition orale, et par-là ils acquirent la réputation de savants. C'est sur cette tradition orale qu'ils admettaient la métempsychose ; et c'est sur cette doctrine de la métempsychose qu'ils établirent que les esprits malins, les âmes des diables, pouvaient entrer dans le corps des hommes. Toutes les maladies inconnues (et quelle maladie au fond ne l'est pas !) leur parurent des possessions de démons. Ils se vantèrent de chasser ces

diables avec des exorcismes et une racine nommée barath. L'un d'eux forgea un livre intitulé la clavicule de Salomon, qui renfermait ces secrets. On peut juger si leur pouvoir de chasser les diables, pouvoir dont Jesus-Christ lui-même convient dans l'évangile de st Matthieu, augmenta leur crédit. On les révérait comme les interprêtes de la loi ; on s'empressait de s'initier à leurs mysteres. Ils enseignaient la résurrection et le royaume des cieux. Nos évangiles nous apprennent avec quelle véhémence Jesus-Christ se déclara contre eux. Il les appellait[2] hypocrites, sépulcres blanchis, race de viperes. Ces paroles ne s'adressaient pas à tous. Tous n'étaient pas sépulcres et viperes. Il n'y a gueres eu de société dont tous les membres fussent méchants. Mais plusieurs pharisiens l'étaient évidemment, puisqu'ils trompaient le peuple qu'ils voulaient gouverner.

THÉRAPEUTES.

les thérapeutes étaient une vraie société, semblable à celle des esséniens, établie, en égypte au midi du lac Moeris. On connaît le beau portrait que fait d'eux le juif Philon leur compatriote. Il n'est pas étonnant qu'après toutes les querelles, souvent sanglantes, que les juifs transplantés en égypte eurent avec les alexandrins leurs rivaux dans le commerce, il y en eût plusieurs qui se retirassent loin des troubles du monde, et qui embrassassent une vie solitaire et contemplative. Chacun avait sa cellule et

son oratoire. Ils s’assemblaient le jour du sabat dans un oratoire commun, dans lequel ils célébraient leurs quatre grandes fêtes, les hommes d’un côté et les femmes de l’autre, séparés par un petit mur. Leur vie était à la vérité inutile au monde, mais si pure, si édifiante, qu’Eusebe, dans son histoire, les a pris pour des moines chrétiens, attendu qu’en effet plusieurs moines les imiterent ensuite en égypte. Ce qui contribua encore à tromper Eusebe, c’est que les retraites des thérapeutes s’appellaient monasteres. Les équivoques et les ressemblances de nom ont été la source de mille erreurs. Une méprise encore plus singuliere a été de croire les thérapeutes descendants des anciens disciples de Pythagore, parce qu’ils gardaient la même abstinence, le même silence, la même aversion pour les plaisirs. Enfin on prétendit que Pythagore, ayant voyagé dans la Judée, et s’étant fait essénien, alla fonder les thérapeutes en égypte. Ce n’est pas tout : étant retourné à Samos, il s’y fit carme, du moins les carmes en ont été long-temps convaincus. Ils ont soutenu en 1682 des theses publiques à Béziers, dans lesquelles ils prouverent contre tout argumentant, que Pythagore était un moine de leur ordre[3].

HÉRODIENS.

Il y eut une secte d'hérodiens. On dispute si elle commença du temps de ce barbare Hérode, surnommé le Grand, ou du temps d’Hérode Second. Mais quelle que soit

l’époque de cette institution, elle prouve qu’Hérode avait un parti considérable, malgré ses cruautés. Le peuple fut plus frappé de sa magnificence, qu’indigné de ses barbaries. Ses grands monuments, et sur-tout le temple, parlaient aux yeux, et fesaient oublier ses fureurs. Ce nom de grand qu’on lui donna, et qui est toujours prodigué d’abord par la populace, atteste assez qu’il subjugua l’esprit du public, en étant abhorré des grands et des sages. C’est ainsi qu’est fait le vulgaire. On avait été en paix sous son regne ; il avait bâti un temple plus beau que celui de Salomon ; et ce temple, selon les juifs, devait un jour être celui de l’univers. Voilà pourquoi ils l’appellerent messie. Nous avons vu[4] que c’était un nom qu’ils prodiguaient à quiconque leur avait fait du bien. Ainsi, tandis que la plupart des pharisiens célébraient le jour de sa mort comme un jour de délivrance, les hérodiens fêtaient son avenement au trône comme l’époque de la félicité publique. Cette secte, qui reconnut Hérode pour un bienfaiteur, pour un messie, dura jusqu’à la destruction de Jérusalem, mais en s’affaiblissant de jour en jour. Les juifs de Rome, pour lesquels il avait obtenu de grands privileges, avaient une fête en son honneur. Perse en parle dans ses satyres : *herodis venere dies* . à quoi sert donc la vertu, si l’on voit tant de méchants honorés ?

DES AUTRES SECTES, ET DES SAMARITAINS.

Les caraïtes étaient encore une grande secte des juifs. Ils se sont perpétués au fond de la Pologne, où ils exercent le métier de courtiers, et croient expliquer l'ancien testament. Les rabanites leurs adversaires les combattent par la tradition. Un Judas éleva une autre secte du temps de Pilate. Ces judaïtes regardaient comme un grand péché d'obéir aux romains : ils exciterent une sédition furieuse contre ce Pilate, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu. Ces fanatiques furent même une des causes de la mort de Jesus-Christ ; car Pilate, ne voulant pas exciter parmi eux une sédition nouvelle, aima mieux faire supplicier Jesus que d'irriter des esprits si farouches. Outre ces sectes principales il y en avait beaucoup d'obscures formées par des enthousiastes de la lie du peuple : des gorthéniens, des masbothéens, des baptistes, des génistes, des méristes, dont les noms seuls sont à peine connus. C'est ainsi que nous avons eu des gomaristes, des arminiens, des voetiens, des jansénistes, des molinistes, des thomistes, des piétistes, des quiétistes, des moraves, des millenaires, des convulsionnaires, etc. Dont les noms se précipiteront dans un éternel oubli. Il n'en fut pas ainsi des samaritains, qui formaient une nation très-différente de celle de Jérusalem. Nous avons vu que les israélites qui habitaient la province

de Samarie ayant été enlevés par Salmanazar[5], son successeur Assaradon envoya d’autres colonies à leur place. Ces colonies embrasserent une partie de la religion juive, et rejetterent l’autre : ils ne voulurent point sur-tout aller sacrifier dans Jérusalem, ni y porter leur argent. Ainsi les juifs furent toujours leurs ennemis, et le sont encore ; leur division a survécu à leur patrie. La capitale des samaritains est Sichem, à dix de nos lieues de Jérusalem. Le voisinage fut une raison de plus pour ces deux peuples de se haïr. Quoique les samaritains aient eu chez eux des prophetes, ils n’en admettent aucun parmi leurs livres sacrés, et se contentent de leur pentateuque. Ils ont les mêmes quatre grandes fêtes que les autres juifs, la même circoncision ; d’ailleurs très-pauvres et très-misérables, et réduits à un petit nombre sous le gouvernement turc, qui n’est pas encourageant. Toutes ces sectes furent contenues par l’autorité d’Hérode ; et tout se taisait dans l’empire romain devant la puissance suprême d’Auguste. Hérode avait déclaré par son testament Archelaus, l’un de ses fils, son successeur sous le bon plaisir de l’empereur. Il fallut qu’Archelaus allât à Rome faire confirmer le testament de son pere. Mais avant qu’il fît ce voyage, les juifs, qui ne l’aimaient pas, chasserent ses officiers de leur temple à coups de pierres pendant leur fête de pâques. Les officiers et les soldats s’armerent ; environ trois mille séditieux furent tués aux portes du temple. Archélaus partit, s’embarqua au port de Césarée bâtie par son pere, et alla se jetter aux genoux d’Auguste. Antipas son frere fit le même voyage de son côté pour lui disputer la couronne ; c’était

pendant l’enfance de Jesus-Christ. Varus était depuis longtemps gouverneur de Syrie ; il avait envoyé Sabinus à Jérusalem avec une légion : cette légion fut attaquée par les séditieux aux portes du temple. Les romains renverserent et brûlerent les portiques magnifiques de cet édifice, destiné à être toujours la proie des flammes. Tout le pays fut en armes, et rempli de brigands. Varus fut obligé d’accourir lui-même avec des forces supérieures, et de punir les rebelles. Pendant que Varus pacifiait la Judée, Hérode Archélaus et son frere Hérode Antipas plaidaient leur cause aux pieds d’Auguste. Ils la perdirent tous-deux ; aucun ne fut roi. L’empereur donna Jérusalem et Samarie à Archélaus ; il ne lui accorda que le titre d’ethnarque, et lui promit de le faire roi s’il s’en rendait digne. Hérode Antipas obtint la Galilée, et quelques terres au-delà du Jourdain. Un troisieme Hérode leur frere, surnommé Philippe, eut les montagnes de la Trachonite, et le pays stérile de la Bathanée. Joseph, qui ne perd pas une occasion de vanter son pays, dit que le revenu d’Archélaus fut de quatre cents talents, celui d’Hérode-Antipas de deux cents, et le troisieme de cent. Ainsi tout le royaume aurait valu sept cents talents, quatre millions cent mille livres de net, après avoir payé le tribut à l’empereur. Toute la Judée ne vaut pas cinq cents mille livres aux turcs : il y a loin de-là aux vingt-cinq milliards de David et de Salomon. Auguste, neuf ans après, exila l’ethnarque Archélaus à Vienne dans les Gaules, et réduisit son état en province romaine sous le gouvernement de la Syrie. Après la mort d’Auguste, il parut sous l’empire de Tibere un petit-fils d’Hérode Le Grand,

qui avait pris le nom d’Agrippa. Il cherchait quelque fortune à Rome ; il n’y trouva d’abord que la prison, dans laquelle Tibere le fit enfermer. Caligula lui donna la petite tétrarchie d’Hérode Philippe son oncle, et enfin lui accorda le titre de roi. C’est lui qui fit mettre aux fers saint Pierre, et qui condamna saint Jacques Le Majeur à la mort. Nous voici donc parvenus au temps de Jesus-Christ et de l’établissement du christianisme. Dans notre profonde vénération pour ces objets, contents d’adorer Jesus, et fuyant toute dispute, nous nous bornerons aux faits indisputables, divinement consignés dans le nouveau testament. Nous ne parlerons pas même des évangiles nommés apocryphes, dont plusieurs ont passé chez les savants pour être plus anciens que les quatre reconnus par l’église. Nous nous en tenons à ces quatre qui sont sacrés. Dans ces quatre nous ne choisissons que l’historique ; et nous n’en prenons que les passages les plus importants, pour tâcher d’être courts sur un sujet inépuisable.

1. ↑ Tome XX, page 537, et ci-dessus, page 274.
2. ↑ Saint Matthieu, chap. xxiii. (Note de Voltaire.)
3. ↑ Voyez Basnage, Histoire des Juifs, livre III, chap. vii.
4. ↑ Tome XX, page 64; et XXVI, 221.
5. ↑ Tome XI, page 119; et ci-dEssus, page 273.

SOMMAIRE HISTORIQUE

DES QUATRE ÉVANGILES.

I. Βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαβὶδ, υἱοῦ Ἀβραὰμ.

Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, etc. (Matth., ch. I.)

Cette génération de Jesus, fils de David, a fait naître d'interminables disputes entre les doctes. Je ne parle pas des incrédules, à qui ces mots *fils de David* ont paru une affectation, et qui ont dit que si Jesus avait été réellement le fils de Dieu-même, il n'était pas nécessaire de le faire sortir de David ; et qu'un roi et un berger sont égaux devant la divinité. Je parle de ceux qui ne veulent avoir que des idées nettes des faits : et c'est ce que nous allons exposer.

II. Πᾶσαι οὖν αἱ γενεαὶ, ἀπὸ Ἀβραὰμ ἕως Δαβὶδ, γενεαὶ δεκατέσσαρες.

Toutes les générations d'Abraham à David sont quatorze, etc. (Matth., chap. I, V. 17,)

L’auteur en compte encore quatorze de David à la transportation en Babylone ; et quatorze encore de la transportation à Jesus : ainsi il suppose quarante-deux générations d’Abraham à David en deux mille ans ; mais, en comptant après lui exactement, on n’en trouve que quarante et une.

La controverse la plus forte est ici entre saint Matthieu et saint Luc[1]. Le premier fait naître Jesus-Christ par Joseph fils de Jacob, fils de Mathan, fils d’éliud, etc… le second lui donne pour pere Joseph fils d’Héli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Janna, etc… de sorte qu’un homme, peu au fait, serait tenté de croire que ce n’est pas le même Joseph dont il est question.

Il y a une difficulté non moins embarrassante. Luc compte treize générations, de plus que Matthieu, de Joseph à Abraham ; et ces générations sont encore différentes.

Ce n’est pas tout. Quand ils s’accordent tous deux, c’est alors que l’embarras devient plus grand. Il se trouve qu’ils n’ont point fait la généalogie de Jesus, mais celle de Joseph qui n’est point son pere. Pour concilier ces contradictions apparentes, voyez Abadie, Calmet, Houteville, Thoinar.

III. Μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσὴφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς, εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ Πνεύματος Ἁγίου.

Marie, la mère de Jésus, étant fiancée, avant de se conjoindre avec Joseph, fut trouvée portant dans son ventre

par le saint souffle (le Saint— Esprit). (Matth., chap. I, v. 18.)

Or l’auteur sacré n’ayant point encore parlé du st esprit, on a prétendu qu’il y avait là quelque chose d’oublié.

L’auteur du commentaire imparfait sur st Matthieu dit, que Joseph ayant fait de violents reproches à sa femme, elle lui répondit : en vérité, je ne sais qui m’a fait cet enfant.

On voit dans l’évangile de st Jacques, que sur la plainte de Joseph contre sa femme le grand-prêtre fit boire à tous deux des eaux de jalousie[2] ; et que leur ventre n’ayant point crevé, Joseph reprit son épouse.

Nous n’entrons point ici dans le mystere de l’incarnation de Dieu : nous révérons trop les mysteres pour en parler.

IV. Καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτὴν ἕως οὗ ἔτεκε τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.

Et il n’approcha pas d’elle jusqu’à ce qu’elle enfanta son premier-né. {Matth., chap. i, v. 25.)

C’est ce qui a fait croire à plusieurs chrétiens déclarés hérétiques que Marie eut ensuite d’autres enfants, qui sont même nommés dans l’Évangile frères de Jésus-Christ.

V. Ἰδοὺ μάγοι ἀπὸ Ἀνατολῶν παρεγένοντο.

Voilà que les mages arrivèrent d’Orient, etc. (Matth., ch. ii, v. 1.)

Anatole signifiait l’orient. Voilà pourquoi les Grecs nommèrent l’Asie Anatolie. Nous devons remarquer, à cette occasion, que la plupart des auteurs et des imprimeurs ont

grand tort d’imprimer presque toujours la Natolie, au lieu d’Anatolie.

Ce qu’il faut remarquer davantage c’est l’arrivée de ces trois mages, qu’on a transformés en trois rois. L’auteur dit que l’enfant étant né du temps du roi Hérode, les mages arriverent un mois après, et demanderent : où est le nouveau-né, roi des juifs ? Car nous avons vu son étoile dans l’Anatolie, etc. »

Toute cette avanture des trois mages, ou des trois rois, a beaucoup occupé les critiques. On a recherché quelle était cette étoile ; pourquoi il n’y eut que ces trois mages qui la virent ; pourquoi ils prirent un enfant, né dans l’étable d’une taverne, pour le roi des juifs ; comment Hérode, âgé de soixante et dix ans, et qui avait autant d’expérience que de bon sens, put croire une si étrange nouvelle. On a fait sur tout cela beaucoup d’hypotheses. Des commentateurs ont dit que la chose avait été prédite par Zoroastre. On trouve dans Origene que l’étoile s’arrêta sur la tête de l’enfant-Jésus. La commune opinion fut que l’étoile se jetta dans un puits ; et on prétend que ce puits est encore montré aux pélerins qui ne sont pas astronomes. Ils devroient descendre dans ce puits ; car la verité y est.

Ces discussions occupent les savants. Il n’y a point de dispute sur la morale ; elle est à la portée des esprits les plus simples.

Il est étrange que la commémoration des trois rois et des trois mages soit parmi les catholiques un objet de culte et de dérision tout ensemble, et qu’on ne connaisse guere ce

miracle que par le gâteau de la feve, et par les chansons comiques qu’on fait tous les ans[3] sur la mere et l’enfant, sur Joseph, sur le bœuf et l’âne, et sur les trois rois.

VI. Ἰδοὺ, ἄγγελος Κυρίου φαίνεται κατ’ ὄναρ τῷ Ἰωσὴφ, λέγων· Ἐγερθεὶς παράλαβε τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ, καὶ φεῦγε εἰς Αἴγυπτον.

Voilà que l’ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : Éveille-toi, prends l’enfant et sa mère, et fuis en Egypte. (Matth., cbap. ii, V. 13.)

Ce qui a le plus embarrassé les commentateurs, c’est que ni saint Jean, ni Marc, ni Luc qui a écrit si tard, et qui dit avoir tout écrit diligemment et par ordre, non-seulement ne parle point de cette fuite en Egypte, mais que Luc dit expressément le contraire. Car après avoir montré la multitude d’anges qui apparut aux bergers dans Bethléem et dont st Luc ne dit rien, et après avoir négligé le voyage et les présens des trois rois dont st Matthieu parle, il dit positivement que Marie alla se purifier au temple, et qu’elle s’en retourna en Galilée à Nazareth avec son mari et son fils.

Ainsi Luc paraît contraire à Matthieu dans les circonstances qui accompagnent la naissance de Jésus, dans sa généalogie, dans la visite des mages, dans la fuite en Égypte.

Les interprètes concilient aisément ces prétendues contradictions, en remarquant que les différents rapports ne sont pas toujours contraires ; qu’un historien peut raconter

un fait, et un second historien un autre fait, sans que ces faits se détruisent.

VII. Καὶ ἀποστείλας ἀνεῖλε πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεὲμ.

Et ayant dépêché des apôtres (des envoyés), il fit tuer tous les enfants de Bethléem, etc. (Matth., chap. ii, v. 16.)

Les critiques ne cessent de s'étonner que les autres évangélistes se taisent sur un fait si extraordinaire, sur une cruauté si inouie, dont il n'est aucun exemple chez aucun peuple. Ils disent que plus ce massacre est affreux, plus les évangélistes en devraient parler. Ils ne conçoivent pas comment un prince, honoré du nom de grand, un roi favori d'Auguste, ait été assez imbécille pour croire, à soixante et dix ans, qu'il était né dans une étable un enfant de la populace, lequel était roi des juifs et qui allait le détrôner. Il ne paraît pas moins incroyable aux critiques, que cet Hérode ait été en même temps assez follement barbare pour faire tuer tous les enfants du pays.

Cependant l'ancienne lithurgie grecque compte quatorze mille enfants d'égorgés. C'est beaucoup. Les critiques ajoutent que Flavien Joseph, historien qui entre dans tous les détails de la vie d'Hérode, Flavien Joseph parent de Mariamne, aurait parlé de cette aventure horrible, si elle avait été vraie, ou seulement vraisemblable.

On répond que le témoignage de saint Matthieu suffit : il affirme, et les autres ne nient pas, ils omettent. Personne n'a contredit le rapport de st Matthieu. On allegue même le

témoignage de Macrobe, qui vécut, à la vérité, plus de quatre cents ans après, mais qui dit qu'Hérode fit tuer plusieurs enfants avec son propre fils. Macrobe confond les temps : Hérode fit mourir son fils Antipater avant le temps où l'on place le massacre des innocents. Mais enfin il parle d'enfants tués : on peut dire qu'il entend les enfants massacrés sous Hérode dans la sédition excitée par un maître d'école ; sédition rapportée dans Joseph. Quoiqu'il en soit, le témoignage de Macrobe n'est pas comparable à celui de st Matthieu.

VIII. Καὶ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρὲτ, ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν, ὅτι Ναζαραῖος κληθήσεται.

Et quand il fut venu, il habita dans une ville qui s'appelle Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été prédit par les prophètes : on l'appellera Nazaréen. (Matth., chap. ii, v. 23.)

Les critiques se récrient sur ce verset. Ils attestent tous les prophetes juifs, dont aucun n'a dit que le messie serait appellé nazaréen. Ils prennent occasion de cette fausseté prétendue, pour insinuer que l'auteur de l'évangile selon st Matthieu a été un chrétien du commencement de notre second siecle, qui a voulu trouver toutes les actions de Jésus prédites dans l'ancien testament. Ils croient en voir la preuve dans le soin même que prend l'évangéliste de dire, que le massacre des enfants est prédit dans Jérémie par ces paroles : « Une voix, une grande plainte, un grand

hurlement, s’est entendu dans Rama ; Rachel pleurant ses fils n’a pas voulu être consolée, parce qu’ils ne sont plus ».

Ces paroles de Jérémie regardent visiblement les tribus de Juda et de Benjamin, menées captives à Babylone. Rachel n’a rien de commun avec Hérode ; Rama rien de commun avec Bethléem. Ce n’est, disent-ils, qu’une comparaison que fait l’auteur entre d’anciennes cruautés exercées par les babyloniens, et les barbaries qu’on suppose à Hérode. Ils osent prétendre qu’il en est de-même quand l’auteur, au premier chapitre, fait parler aussi l’ange à Joseph pendant son sommeil. Tout cela s’est fait pour accomplir ce que le seigneur a dit par le prophete, disant : « Voilà qu’une fille ou femme sera grosse ; elle enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel, ainsi interprêté, avec nous le seigneur ».

Ils soutiennent que cette aventure d’Isaïe, qui fit un enfant à sa femme, ne peut avoir le moindre rapport avec la naissance de Jésus ; que ni le fils d’Isaïe, ni le fils de Marie, n’eurent nom *Emmanuel* ; que le fils du prophete s’appella MAHER-SALAL-HAS-BAS, *partagez vite les dépouilles ;* que le butin et les dépouilles ne peuvent être comparés, par les allusions même les plus fortes, à JésusChrist qui a prêché dans Kapernaüm ; qu’enfin cette application continuelle à détourner le sens des anciens livres juifs est un artifice grossier. C’est ainsi que s’explique une foule d’auteurs nouveaux, qui tous ont marché sur les traces du fameux rabbin Maimonide, et surtout du rabbin Isaac, lequel écrivit son *rempart de la foi* au commencement du seizieme siecle

dans la Mauritanie, imprimé depuis dans le recueil de Wagenzeil[4].

S’il ne s’agissait ici que de disputes entre des scholiastes sur quelque auteur profane, comme Cicéron ou Virgile, il serait permis de prendre le parti qui paraîtrait le plus vraisemblable à la faible raison humaine ; mais c’est un livre sacré ; c’est le fondement de notre religion : notre seul parti est d’adorer et de nous taire.

IX. Καὶ βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς ἀνέβη εὐθὺς ἀπὸ τοῦ ὕδατος· καὶ, ἰδοὺ, ἀνεῴχθησαν αὐτῷ οἱ οὐρανοὶ, καὶ εἶδε τὸ πνεῦμα τοῦ Θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν, καὶ ἐρχόμενον ἐπ’ αὐτόν.

Et Jésus baptisé sortit aussitôt de l’eau ; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et qu’il vit le souffle de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. (Matth., chap. III, v. 16.)

Et Jésus baptisé sortit aussitôt de l’eau ; et voilà que les cieux lui furent ouverts, et qu’il vit le souffle de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. C’est lorsque Jésus fut baptisé par Jean dans le Jourdain selon les anciennes coutumes judaïques, qui avaient établi le baptême de justice et celui des prosélytes. Cette coutume était prise des indiens ; les égyptiens l’avaient adoptée. Non seulement le ciel s’ouvrit pour Jésus ; non seulement le souffle de Dieu descendit en colombe ; mais on entendit une voix du ciel disant : *celui-ci est mon fils chéri, en qui je me repose* [5]. Les incrédules objectent, que si en effet les cieux

s’étaient ouverts, si un pigeon était descendu du ciel sur la tête de Jésus, si une voix céleste avait crié *celui-ci est mon fils chéri* ; un tel prodige aurait ému toute la Judée ; la nation aurait été saisie d’étonnement, de respect et de crainte ; on eût regardé Jésus comme un dieu. On répond à cette objection, que les cœurs des juifs étaient endurcis ; et qu’un miracle encore plus grand fut, que le Seigneur les aveugla au point qu’ils ne virent pas les prodiges qu’il operait continuellement à leurs yeux.

X. Πάλιν παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν.

Derechef le diable emporte Jésus sur une montagne fort haute, etc. (Matth., chap, iv, v. 8.)

Jésus-Christ, ayant été baptisé, est d’abord emporté par le knatbul dans un désert. Il y reste quarante jours et quarante nuits sans manger ; et le diable lui propose de changer les pierres en pain. Ensuite il le transporte sur les pinacles, les acroteres du temple ; et il l’invite à se jetter en bas. Puis il le porte au sommet d’une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre ; je te les donnerai tous, dit-il, si tu te prosternes devant moi et si tu m’adores.

Jamais les incrédules n’ont laissé plus éclater leur mécontentement que sur ces trois entreprises du diable, qui s’empare de Dieu-même, et qui veut se faire adorer par lui. Nous ne répéterons point les innombrables écrits dans lesquels ils frémissent de surprise et d’indignation. Le comte de Boulainvilliers et le Lord Bolingbroke ont dit, « qu’il n’y a point de pays en Europe où la justice ne

condamnât un homme qui viendrait nous débiter pour la premiere fois de pareilles histoires de Dieu et du diable ; et que par une démence inconcevable nous condamnons cruement ceux qui, pénétrés pour Dieu de respect et d'amour, ne peuvent croire que le diable l'ait emporté ».

Ils supposent encore que cette histoire est aussi absurde que blasphématoire, et qu'il est trop ridicule d'imaginer une montagne dont on puisse voir tous les royaumes de la terre.

Nous répondons que ce n'est pas à nous de juger de ce que Dieu peut permettre au diable, qui est son ennemi et le nôtre. « Qui n'est effrayé au seul récit de ce transport ? (dit le révérend pere Calmet) ; et à quoi les plus justes ne seraient-ils pas exposés de la part de cet ennemi du genre humain, si Dieu ne mettait des bornes à sa puissance et à son envie de nous nuire ! »

XI. Πᾶς ἄνθρωπος πρῶτον τὸν καλὸν οἶνον τίθησι, καὶ ὅταν μεθυσθῶσι, τότε τὸν ἐλάσσω.

Tout homme donne d'abord de bon vin dans un repas, et ensuite, quand les convives sont échauffés, il sert le plus mauvais. (Jean, ch. ii, v. 10.)

Nous entremêlons ici saint Jean avec saint Matthieu, afin de ranger de suite des principaux miracles. C'est ici le miracle de l'eau changée en vin, dont saint Jean seul parle, et que les autres évangélistes omettent. Les critiques se sont trop égayés sur ce miracle. Ils trouverent mauvais que Jésus rebute d'abord sa mere lorsqu'elle lui demande du vin pour les gens de la noce ; qu'il lui dise : « Femme, qu'y a-t-il

entre toi et moi[6] ? » et que le moment d'après il fasse le prodige demandé. Ils lui reprochent de changer l'eau en vin pour des gens déjà ivres ὅταν μεθυσθῶσι (hotan methusthôsi). Ils disent que tout cela est incompatible avec l'essence suprême et universelle, avec le Dieu éternel et invisible, créateur de tous les êtres.

Mais ils ne songent pas que ce Dieu s'est fait homme, et a daigné converser avec les hommes. Ils ne songent pas que les dieux-mêmes de la fable, s'il est permis de les citer, en firent autant chez Philémon et Baucis longtemps auparavant ; ils remplirent de vin la cruche de ces bonnes gens. On ne conçoit pas après cela comment Mahomet, qui reconnaît Jésus pour un prophete, a pu défendre le vin.

XII. Οἱ δὲ δαίμονες παρεκάλουν αὐτὸν, λέγοντες· Εἰ ἐκβάλλεις ἡμᾶς, ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην τῶν χοίρων. Καὶ εἶπεν αὐτοῖς· Ὑπάγετε.

Et les diables le prièrent, disant : Si tu nous chasses, laisse-nous aller dans le corps de ces cochons. Et il leur dit : Allez, etc. (Matth., ch. viii, v, 31 et 32.)

Il s'agit de l'aventure de ces deux diables, dont Jésus-Christ daigna délivrer deux possédés au bord du lac de Tibériade, que les juifs appellaient la mer. Ces mélancoliques, agités de convulsions, passaient alors chez tous les peuples pour être persécutés par des génies malfesants. On les excluait de toute société, comme des enragés ; et cela-même redoublait leur maladie.

Saint Marc et saint Luc ne spécifient ici qu’un seul possédé, et st Matthieu en pose deux. La grande question a été de savoir comment il se trouvait un grand troupeau de cochons dans un pays qui les avait en horreur, dont il était abominable de manger, et dont l’aspect même était une souillure. St Marc dit qu’ils étaient au nombre de deux mille. Si ce troupeau allait à Tyr pour la salaison des viandes sur les vaisseaux, la perte était immense pour les marchands qui les fesaient conduire. Il ne paraît pas aux critiques qu’il fût juste de ruiner ainsi ces marchands. Mais ce n’est pas à l’homme à juger les jugemens de Dieu.

Ils font encore des difficultés sur la contradiction entre saint Matthieu et le texte de Marc et de Luc ; et sur-tout sur la prétendue impossibilité qu’un ou deux diables entrent dans le corps de deux mille cochons à la fois.

Saint Marc prévient cette objection. Car, selon lui, Jésus demande au diable comment il se nomme ; et le diable lui répond : « Je m’appelle légion. »

D’ailleurs il ne faut pas chercher à comprendre comment un miracle a pu s’opérer. Si on le comprenait, il ne serait plus miracle.

XIII. Καὶ ἐλθὼν ἐπ’αὐτὴν οὐδὲν εὗρεν εἰ μὴ φύλλα· οὐ γὰρ ἦν ϰαιρὸς σύϰων.

Et quand il vint au figuier, il n’y trouva que des feuilles, car ce n’était pas le temps des figues. (Marc, chap. xi, v. 13.)

Et quand il vint au figuier, il n’y trouva que des feuilles : car ce n’était pas le temps des figues.

Les critiques s’élevent avec violence contre le miracle que fait Jésus en séchant le figuier qui ne portait pas des figues avant la saison. Dispensons-nous de rapporter les railleries de Woolston et du curé Mêlier ; et contentons-nous de dire avec les sages commentateurs que, sans doute, Jésus désignait par-là ceux qui ne devaient jamais porter des fruits de pénitence.

XIV. Καὶ ἔσται σημεῖα ἐν ἡλίῳ, — καὶ τότε ὄψονται τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐν νεφέλῃ, μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς…

Il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les astres. Et ils verront alors le Fils de l’Homme venant dans une nuée avec grande majesté et gloire. Quand vous verrez ces choses, connaissez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité : cette génération ne passera pas que tout cela ne s’accomplisse, (Luc, chap. xxi, v. 25-27.)

Cette prédiction, qui ne s’est pas accomplie encore, a été un grand scandale aux critiques. Ils ont crié que c’était prédire la fin du monde, le jugement dernier, et Jésus venant dans les nuées prononcer ses arrêts sur le genre humain, qui devait périr avec le globe entier sous le regne de Tibere. Les apôtres ont été si persuadés de cette prédiction, que st Paul dit expressément, dans son épitre aux thessaloniciens : « Nous qui vivons et qui vous parlons, nous serons

emportés dans les nuées pour aller au-devant du seigneur au milieu de l'air. »

Saint Pierre, dans sa première Épitre, dit en propres mots : « l'Évangile a été prêché aux morts : la fin du monde approche. »

St Jude dit[7] : « Voilà le seigneur avec des milliers de saints pour juger les hommes. »

Cette idée de la fin du monde, d'une nouvelle terre, et de nouveaux cieux, fut tellement enracinée dans la tête des premiers chrétiens qu'ils assurent que la nouvelle Jérusalem était déjà descendue du ciel pendant quarante nuits, et qu'enfin Tertullien la vit lui-même. Enfin on fit des vers grecs acrostiches, imputés à une sibylle, dans lesquels la Jérusalem nouvelle était prédite.

C'est là ce qui a tant enhardi les critiques et les incrédules : ils n'ont jamais voulu comprendre le véritable sens caché de Jésus-Christ et des apôtres ; et ils ont pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure. Il est vrai qu'il y eut dans ces premiers siècles de notre église une infinité de fraudes pieuses ; mais elles n'ont fait aucun tort aux vérités pieuses qui nous ont été annoncées.

XV. Ἀμὴν ἀμὴν, λέγω ὑμῖν· ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν ἀποθάνῃ, αὐτὸς μόνος μένει· ἐὰν δὲ ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει.

En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt ; il reste inutile ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. (Jean, ch. XII, v. 24.)

Les critiques prétendent que Jésus et tous ses disciples ont toujours ignoré la maniere dont toutes les semences germent dans la terre. Ils ne peuvent souffrir que celui qui est venu enseigner les autres ne sache pas ce que les enfants savent aujourd'hui. Ils méprisent sa doctrine, parce qu'il se conformait à l'erreur alors universelle, que les graines doivent pourrir en terre pour lever ; et ils soutiennent que Dieu ne peut être venu parmi nous pour débiter des absurdités reconnues. Mais on a déjà remarqué[8] que Jésus n'a pas prétendu nous enseigner la physique. Tout l'ancien testament se conforme à l'ignorance et à la grossièreté du peuple pour lequel il fut fait. Les serpens y sont les plus subtils des animaux ; on les enchante par la musique ; on explique les songes ; on chasse les diables avec de la fumée ; les ombres apparaissent ; l'atmosphère a des cataractes, etc… l'auteur sacré suit en tout les préjugés vulgaires ; il ne prétend point enseigner la philosophie. Il en est de-même de Jésus.

Mais, disent les critiques ; si Jésus ne voulait pas apprendre aux hommes les vérités physiques, il ne devait pas au moins confirmer les hommes dans leurs erreurs ; il n'avait qu'à n'en point parler : un homme divin ne doit tromper personne, même dans les choses les plus inutiles. La question alors se réduit à savoir ce que Jésus devait dire et taire. Ce n'est pas certainement à nous d'en décider. Et nous taire est notre devoir.

XVI. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωὴ, ἵνα γινώσκωσί σε τὸν μόνον ἀληθινὸν Θεὸν, καὶ ὃν ἀπέστειλας Ἰησοῦν

Χριστὸν.

La vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu, et son apôtre Jésus-Christ. (Jean, chap. xvii, v. 3.)

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne parler que de l'historique, nous dirons que c'est-là un des principaux passages qui produisirent les fameuses disputes entre les Arius, les Eusebe et les Athanase : disputes qui divisent encore sourdement la savante Angleterre et plusieurs autres pays. On prétendit que ce passage annonce manifestement l'unité de Dieu, et qu'il dit clairement que Jésus est un simple homme envoyé de Dieu. On fortifia encore ce verset par celui de saint Jean, chap 20 [v. 17] : « Je monte vers mon pere et votre pere, vers mon dieu et votre dieu. » Et encore plus par celui-ci, « Pater autem major me est » : mon pere est plus grand que moi. » Saint Jean, chap. XIV 28. Et cet autre encore : « Nul ne le sait que le père[9]… » Enfin on éluda les autres passages qui présentaient un sens différent.

Les eusébiens ou arriens écrivirent beaucoup pour persuader, au bout de trois cents ans, qu'il n'était pas possible de croire Jésus consubstantiel à Dieu, après ces aveux formels de Jésus lui-même ; et l'on sait quelles guerres furent allumées par ces querelles.

Il parut que d'abord les chrétiens ne reconnurent pas Jésus pour Dieu dans le premier siecle de l'église, et que le voile qui couvrait sa divinité ne fut levé que par degrés aux faibles yeux des hommes, qui auraient pu être éblouis d'un subit éclat de lumiere.

Les adorateurs de Jésus, qui niaient sa divinité, s’appuyerent sur les épitres de saint Paul. Ils avaient toujours à la bouche, et dans leurs écrits, ces épitres aux juifs romains, dans lesquelles il les exhorte à être bons juifs, et leur dit expressément : le don de Dieu s’est répandu sur nous par la grace donnée à un seul homme, qui est Jésus ; la mort a regné par le péché d’un seul homme ; les justes regneront dans la vie par un seul homme.

Ils citaient continuellement tous ces témoignages de st Paul : à Dieu, qui est le seul sage, honneur et gloire par Jésus. — Vous êtes à Jésus ; et Jésus est à Dieu, [Corinthiens, I, chap. III]. — Tout est assujéti à Jésus, en exceptant sans doute Dieu qui a assujetti toutes choses [chap. xv].

C’est ainsi que les chrêtiens combattirent par des paroles, avant de combattre avec le fer et la flamme. Leurs successeurs les ont trop souvent imités. Puisse enfin une religion de douceur être mieux connue et mieux pratiquée.

XVII. Καὶ τὰ μνημεῖα ἀνεῴχθησαν· καὶ πολλὰ σώματα τῶν κεκοιμημένων ἁγίων ἠγέρθη.

Et les tombeaux s’ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui dormaient ressuscitèrent. (Matth. chap. xxvii, v. 52.)

Le texte ajoute à ce prodige, qu’ils se promenerent dans la ville sainte. Une foule d’incrédules a prétendu, que si tant de morts étaient ressuscités et s’étaient promenés dans Jérusalem lorsque Jésus expirait, un si terrible miracle, opéré à la vue de toute une ville, aurait fait un effet encore

plus sensible et plus grand que la mort de Jésus-même. Ils osent affirmer qu'il eût été impossible de résister à un tel prodige ; que Pilate l'eût écrit à Rome ; que Joseph l'historien n'eût pas manqué d'en faire mention dans son histoire très-détaillée, toute remplie de prodiges bien moins considérables et moins intéressants ; que Philon, contemporain de Jésus, en aurait sûrement parlé ; que leur silence est une preuve de la fausseté.

La réponse est toujours que Dieu endurcissait le cœur des juifs, comme il avait endurci le cœur de pharaon, et comme il endurcit tous les impies, qu'aucun miracle ne peut convaincre, et qu'aucune représentation ne peut toucher.

XVIII. Καὶ σκότος ἐγένετο ἐφ'ὅλην τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτες. καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος.

Et les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ; et le soleil s'obscurcit. (Luc, chap. xxiii, v. 44 et 45.)

Les critiques disent encore qu'une éclipse centrale du soleil ne pouvait arriver durant la pleine lune, qui était le temps de la pâque juive. Ils ont élevé de longues disputes, et fait de grandes recherches sur la nature de ces ténèbres. On a cité les livres apocryphes de saint Denys l'aréopagite[10], et un passage des livres de Phlégon rapporté par Eusèbe. Voici ce texte de Phlégon :

« Il y eut, la quatrième année de la deux-cent-deuxieme olympiade, la plus grande éclipse qui fût jamais : il y fut nuit à la sixieme heure ; on voyait les étoiles. »

Les savants remarquèrent que le supplice de Jésus n’arriva point cette année ; et que l’éclipse de Phlégon, qui n’était point centrale, arriva au mois de novembre : ce qui ne peut en aucune maniere s’accorder avec le supplice de Jésus, qui est de la pleine-lune de mars.

Ils remarquerent aussi que, selon saint Jean, Jésus fut condamné à la sixieme heure, et que, selon saint Marc, il fut mis en croix à la troisieme : ce qui redoublerait encore la difficulté.

Ne nous enfonçons point dans cet abyme plus ténébreux que l’éclipse de Phlégon. Contentons-nous d’être soumis de cœur et d’esprit. Soyons persuadés qu’une bonne œuvre vaut mieux que toute cette science.

XIX. Καὶ τοῦτο εἰπὼν, ἐνεφύσησε, καὶ λέγει αὐτοις· Λάβετε Πνεῦμα Ἅγιον.

Comme il eut dit cela, il souffla sur eux, et leur dit recevez le saint esprit. (Jean, chap. xv, v. 22.)

Ces mots, *Il souffla sur eux* ont donné lieu à bien des recherches. On prétendait, dans les anciennes théurgies, que le souffle était nécessaire pour opérer, et qu’il pouvait communiquer des affections de l’ame. Cette idée même était si commune, que l’auteur sacré de la genese se sert de ces expressions : « Dieu lui souffla un souffle de vie dans les narines » (selon l’hébreu). Isaïe dit : le souffle du seigneur a soufflé sur lui. Ézéchiel dit : je soufflerai dans ma fureur. L’auteur de la sagesse : celui qui lui a soufflé l’esprit.

Avant le temps de Constantin on eut la coutume de souffler sur le visage et sur les oreilles des catéchumenes qu'on allait baptiser ; et par ce souffle on fesait passer dans eux l'esprit de la grâce.

Comme il n'est rien de si innocent et de si saint dont la folie des hommes n'abuse, il arriva que ceux d'entre les mauvais chrétiens qui s'adonnaient à la prétendue théurgie, se firent souffler aussi dans la bouche et dans les oreilles par les maîtres de l'art, et crurent recevoir ainsi l'esprit et la puissance des démons ; ou plutôt ils rappellerent les antiques cérémonies de la théurgie chaldéenne et syriaque. Ces cérémonies de nos prétendus magiciens se perpétuerent de siecle en siecle. De misérables insensés s'imaginerent que d'autres fous leur avaient soufflé le diable dans la bouche. Il se trouva par-tout, jusqu'au dernier siecle, des juges assez imbécilles et assez barbares pour condamner au feu ces infortunés. On sait l'histoire du curé Goffredi[11], qui crut avoir forcé Magdelaine La Pallu à l'aimer en soufflant sur elle. On sait la fatale et méprisable avanture des religieuses de Loudun, ensorcelées par le souffle du curé Urbain Grandier[12]. Et enfin, à la honte éternelle de la nation, le jésuite Girard[13] a été condamné de nos jours au feu par la moitié de ses juges, pour avoir soufflé sur la Cadiere ; et on a trouvé des avocats assez imbecilles pour soutenir gravement, que rien n'est plus avéré que la force du souffle d'un sorcier.

Cette opinion de la puissance du souffle venait originairement de l'idée répandue dans toute la terre, que

l’ame était un petit phantôme aërien. Delà on parvint aisément jusqu’à croire, qu’on pouvait verser un peu de son ame dans l’ame d’autrui. Ainsi ce qui fut chez les vrais chrétiens un mystere sacré, était ailleurs une source d’erreurs.

XX. Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· Ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχωμαι, τί πρὸς σέ ;

Jésus dit : Si je veux que celui-ci reste jusqu’à ce que je vienne, que t’importe ? (Jean, chap. xxi, v. 22.)

C’est ce que dit Jésus à st Pierre après sa résurrection, quand Pierre lui demande ce que deviendra Jean. On crut que ces mots, *jusqu’à ce que je vienne* signifiaient le second avénement de Jésus, quand il viendrait dans les nues. Mais ce second avénement étant différé, on crut que st Jean vivrait jusqu’à la fin du monde, et qu’il paraitrait avec Énoch et Élie pour servir d’assesseurs au jugement dernier, et pour condamner l’antechrist juridiquement. Le profond Calmet a trouvé la raison de cette immortalité de st Jean, et de son assistance au procès qu’on fera à l’ante-christ quand le monde finira. Voici ses propres mots dans sa dissertation sur cet évangile. " il semble qu’il manquerait quelque chose dans la guerre que le seigneur doit faire à l’ennemi de son fils, s’il ne lui opposait qu’énoc et élie. Il ne suffit pas qu’il y ait un prophete d’avant la loi, et un prophete qui ait vécu sous la loi : il en faut un troisieme qui ait été sous l’évangile " . Ainsi, selon ce commentateur, le monde sera jugé par cinq juges, Dieu le pere, Dieu le fils, énoc, élie et Jean. Delà il conclut que Jean n’est point mort ; et voici les preuves

qu’il en rapporte. " si Jean était mort, on nous dirait le temps, le genre, les circonstances de sa mort. On montrerait ses reliques ; on saurait le lieu de son tombeau. Or tout cela est inconnu. Il faut donc qu’il soit encore en vie. En effet, on assure que se voyant fort avancé en âge, il se fit ouvrir un tombeau où il entra tout vivant ; et ayant congédié tous ses disciples, il disparut, et entra dans un lieu inconnu aux hommes " . Cependant Calmet est du sentiment de ceux qui pensent que st Jean mourut et fut enterré à éphese. Mais il y a encore des difficultés sur cette derniere opinion ; car bien qu’il fut enterré, il ne passa point cependant pour mort. On le voyoit remuer deux fois par jour dans sa fosse ; et il s’élevait sur son sépulcre une espece de farine. St éphrem, st Jean Damascene, st Grégoire De Tours, st Thomas, l’assuraient. Heureusement, comme nous l’avons dit[14], ces disputes entre les savants, et même entre les saints, ne touchent point à la morale, qui doit être uniforme d’un bout de la terre à l’autre.

[15] On sait quelles interminables disputes se sont élevé entre les interprètes sur presque tous les passages des Évangiles, des Actes des apôtres, et des Épitres. On a tant creusé cet abîme que les terres remuées sont retombées sur les travailleurs, et en ont écrasé un grand nombre.

A commencer par ce verset qui regarde la destinée de saint Jean, on a soutenu que ce passage même démontrait que ce saint Jean n'avait écrit ni pu écrire son Évangile. Car dans ce passage il est dit sur la fin : « C'est ce même

disciple Jean qui atteste ces choses ; et nous savons que son témoignage est vrai [ch. XXI, V. 24]. »

Il est évident que Jean n'a pu parler ainsi de lui-même dans son propre ouvrage.

Les contradictions qu'on a cru trouver dans les autres évangélistes ont surtout déterminé les critiques téméraires à rejeter absolument tous ces écrits, qu'ils attribuent à des auteurs pseudonymes, moitié juifs, moitié chrétiens, comme Abdias, Marcel, Hégésippe, et d'autres, qui vivaient sur la fin du premier siècle de l'Église chrétienne.

Nos indomptables critiques, dont nous avons tant parlé, disent qu'ils ne peuvent admettre les Actes des apôtres, puisqu'ils sont contraires aux Évangiles; et ils disent qu'ils rejettent les Évangiles, puisqu'ils sont contraires à la conduite de Jésus rapportée par eux. Voici comme ils soutiennent leur fatale opinion.

« Jésus, par le récit des Évangiles mêmes, ne baptisa jamais personne ; et cependant ces Évangiles annoncent qu'il faut administrer le baptême juif au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Et après que ces Évangiles ont ordonné ce baptême au nom de ces trois personnes, viennent les Actes, qui font baptiser au nom de Jésus seul en plusieurs passages.

« A qui croire? A rien, continuent ces examinateurs intraitables. Nous ne savons ni quels furent les auteurs de ces livres, ni en quels temps ils furent écrits ; nous savons seulement qu'ils se contredisent tous les uns les autres, et

que tous ensemble contredisent la faible raison humaine, seule lumière que Dieu nous donne pour juger.[15]« Il nous paraît seulement vraisemblable que, Jésus s'étant fait des adhérents, ayant toujours insulté les pharisiens et les prêtres, et ayant succombé sous ses ennemis, qui le firent livrer au dernier supplice, ses adhérents s'en vengèrent en criant partout que Dieu l'avait ressuscité. Bientôt après ils se séparèrent entièrement de la secte juive. Ce ne fut plus un schisme, ce fut une secte nouvelle qui combattait toutes les autres. Ils avaient toute l'obstination des Juifs et tout l'enthousiasme des novateurs. Ils se répandirent dans lempire romain, où toute religion était bien reçue de cent peuples différents. Le christianisme s'établit d'abord parmi les pauvres. C'était une association fondée sur l'égalité primitive entre les hommes, et sur la désappropriation des esséniens et des thérapeutes, qui étaient imités par les premiers partisans de Jésus.

« Mais plus cette société s'étendit, plus elle dégénéra. La nature reprit ses droits. Les chrétiens, ne pouvant parvenir aux dignités de l'empire, s'adonnèrent au commerce, comme font aujourd'hui tous les dissidents de l'Europe. Ils acquirent des trésors, ils en prêtèrent au père de Constantin. On sait le reste. Leurs querelles funestes pour des chimères métaphysiques troublèrent longtemps tout l'empire romain. Enfin cette religion, chassée de l'Orient où elle était née, se réfugia dans l'Occident, qu'elle inonda de son sang et de celui des peuples. Il est resté à ses principaux pontifes la rosée du ciel et la graisse de la terre. Puissent-ils toujours en

jouir en paix! Qu'ils aient pitié des malheureux; que jamais ils n'en fassent; et que le fondateur de cette société particulière, devenue une religion dominante, ce fondateur juif, né pauvre et mort pauvre, ne puisse pas toujours lui dire: Ma fille, que tu ressembles mal à ton père! »

FIN DE LA BIBLE ENFIN EXPLIQUÉE.

1. ↑ Voyez aussi tome XIX, page 217 ; et XXIV, 307.
2. ↑ Voyez tome XXVII, page 478.
3. ↑ Les Mémoires secrets, connus sous le nom de Bachaumont, en ont conservé une très-piquante, à la date du 31 décembre 1763. (B.)
4. ↑ Le recueil de J.-C. Wagenseil est intitule Tela ignea Satanœ, sive arcani et horribiles Judœorum adversus Christum Deuin et christianam religionem libri anecdoti, 1681, deux volumes in-4°.
5. ↑ Matthieu, III, 17.
6. ↑ Jean, ii, 4.
7. ↑ Verset 14.
8. ↑ Tome XXV, page 365 ; et ci-dessus, pages 4 et 18.
9. ↑ Matthieu, xxiv, 36.
10. ↑ Voyez tome XVIII, page 338.
11. ↑ Voyez le paragraphe ix du Prix de la justice et de l'humanité.
12. ↑ Voyez ibid.
13. ↑ Voyez ibid.
14. ↑ Page 302.
15. ↑ a et b Des cinq éditions dont il est parlé dans l'Avertissement de Beuchot, celle qui est intitulée Troisième est la seule qui, pour la fin, contienne le texte actuel. Dans les autres éditions, qui sont les premières, la Bible enfin expliquée se terminait ainsi : « Nous ne prétendons point répéter ici toutes les objections dont la sagacité dangereuse des critiques élève des monceaux, toutes ces contradictions qu'ils prétendent trouver entre les évangélistes, toutes ces interprétations diverses que les Eglises opposées les unes aux autres donnent aux mêmes paroles : à Dieu ne plaise que nous fassions un recueil de disputes ! Jésus a dit à toutes les sectes : Aimez Dieu, et votre prochain comme vous-même, car c'est la tout l'homme. Tenons-nous-en là si nous pouvons ; ne remplissons point d'amertume la vie de nos frères et la nôtre. Tâchons qu'on n'ait pas à nous

reprocher de haïr notre Erreur de référence : Balise `<ref>` incorrecte : le nom « p324 » est défini plusieurs fois avec des contenus différents.

- Premier dialogue. Sur Alexandre.
- Deuxième dialogue. Sur la Divinité.
- Troisième dialogue. Sur la philosophie d'Épicure, et sur la théologie grecque.
- Quatrième dialogue. Si un dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Épicure, qui ne font rien.
- Cinquième dialogue. Pauvres gens qui creusent dans un abîme. Instinct, principe de toute action dans le genre animal.
- Sixième dialogue. Platon, Aristote, nous ont-ils instruits sur Dieu et sur la formation du monde ?
- Septième dialogue. Sur les philosophes qui ont fleuri chez les Barbares.
- Huitième dialogue. Grandes découvertes des philosophes barbares ; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfants.
- Neuvième dialogue. Sur la génération.
- Dixième dialogue. Si la terre a été formée par une comète.
- Onzième dialogue. Si les montagnes ont été formées par la mer.
- Douzième dialogue. Inventions des Barbares : arts nouveaux, idées nouvelles.

DIALOGUES

D'ÉVHÉMÈRE [1]

(1777)

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

Eh bien ! sage Évhémère[2], qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

ÉVHÉMÈRE.

Des sottises.

CALLICRATE.

Quoi ! vous avez voyagé à la suite d'Alexandre, et vous n'êtes point en extase d'admiration ?

ÉVHÉMÈRE.

Vous voulez dire de pitié ?

CALLICRATE.

De pitié pour Alexandre !

ÉVHÉMÈRE.

Pour qui donc ? Je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu, devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'Aristote changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée nommée Thaïs. Je le suivis dans ses folies de l'Inde ; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand homme bien petit !

ÉVHÉMÈRE.

Il n’y en a guère d’autres ; ils sont comme l’aimant, dont j’ai découvert une propriété : c’est qu’il a un côté qui attire, et un côté qui repousse.

CALLICRATE.

Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me parlez ; je savais seulement que cet extravagant et la folle Thaïs avaient brûlé Persépolis pour s’amuser.

ÉVHÉMÈRE.

Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d’habiller tout l’univers à la grecque : ils ont donné au fleuve Zom-Bodpo le nom d’Indos ; ils ont appelé Hydaspe un autre fleuve ; aucune des villes assiégées et prises par Alexandre n’est connue par son véritable nom ; celui même d’Inde est de leur invention : les nations orientales l’appelaient Odhu. C’est ainsi qu’en Égypte ils ont fait les villes d’Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis. Pour peu qu’ils trouvent un mot sonore, ils sont contents. Ils ont ainsi trompé toute la terre, en nommant les dieux et les hommes.

CALLICRATE.

Il n’y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainsi trompé le monde ; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n’aime point votre Alexandre, qui s’en va de la Grèce en Cilicie, en Égypte, au mont Caucase, et de là

jusqu’au Gange, toujours tuant tout ce qu’il rencontre, ennemis, indifférents, et amis.

ÉVHÉMÈRE.

Ce n’était qu’un rendu : s’il alla tuer des Perses, les Perses étaient auparavant venus tuer des Grecs ; s’il courut vers le Caucase, dans les vastes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce et l’Asie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *soldat* dit *voleur*[3]. Chaque peuple va voler ses voisins au nom de son dieu. Ne voyons-nous pas aujourd’hui les Romains, nos voisins, sortir du repaire de leurs sept montagnes pour voler les Volsques, les Antiates, les Samnites ? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s’ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu’ils savent que Véies, leur voisine, a un peu de blé et d’orge dans ses magasins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu’il est juste d’aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre sacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre et la rapine. Les Véiens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu’ils voleront la paille des Romains. Les successeurs d’Alexandre volent aujourd’hui pour eux les provinces qu’ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, et tel sera toujours le genre humain. J’ai parcouru la moitié de la terre, et je n’y ai vu que des folies, des malheurs et des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste ?

ÉVHÉMÈRE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui est le plus sot et le plus méchant.

ÉVHÉMÈRE.

C’est le plus superstitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant ?

ÉVHÉMÈRE.

C’est que la superstition croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu’un Grec, un Romain, un Scythe, un Perse, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu’il vient d’assassiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n’ayant plus besoin de rien, devient tranquille et humain pour se délasser. Il écoute la pitié que la nature a mise au fond du cœur de l’homme. Il est comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu’il n’a plus

faim ; mais le superstitieux est comme le tigre qui tue et déchire encore, lors même qu'il est rassasié. L'hiérophante de Pluton lui a dit : « Massacre tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes les maisons, tue tous les animaux ; » mon dévot se croirait un sacrilége s'il laissait un enfant et un chat en vie dans le territoire de Mercure.

CALLICRATE.

Quoi ! il y a sur la terre des peuples aussi abominables, et Alexandre ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paisibles et humains, et qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philosophie ?

ÉVHÉMÈRE.

Non vraiment ; il a passé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; et, comme le fanatisme n'exclut pas la bassesse et la lâcheté, ces misérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, et ont obtenu permission d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'espèce humaine est donc une espèce bien horrible ?

ÉVHÉMÈRE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart sont des loups et des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais savoir pourquoi cette différence énorme dans la même espèce.

ÉVHÉMÈRE.

On dit que c’est pour que les renards et les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci est trop misérable et trop affreux ; je voudrais savoir pourquoi tant de calamités et tant de bêtises.

ÉVHÉMÈRE.

Et moi aussi. Il y a longtemps que j’y rêve en cultivant mon jardin à Syracuse.

CALLICRATE.

Eh bien ! qu’avez-rous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, si cette terre a toujours été peuplée d’hommes ; si la terre elle-même a toujours existé ; si nous avons une âme ; si cette âme est éternelle, comme on le dit de la matière ; s’il y a un dieu ou plusieurs dieux ; ce qu’ils font, à quoi ils sont bons. Qu’est-ce que la vertu ? Qu’est-ce que l’ordre et le désordre ? Qu’est-ce que la nature ? A-t-elle des lois ? Qui les a faites ? Qui a inventé la société et les arts ? Quel est le meilleur gouvernement ? Et surtout

quel est le meilleur secret pour échapper aux périls dont chaque homme est environné à chaque instant ? Nous examinerons le reste une autre fois.

ÉVHÉMÈRE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle Eudoxe par les plus aimables gens de Syracuse.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien ! que fut-il conclu ?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de Cérès, l'autre de Junon, qui finirent par se dire des injures. Allons, dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre, et de ne vous point déférer au sacrificateur de Cérès.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien ! venez m'interroger demain : je tâcherai de vous répondre ; mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

1. ↑ Grimm, dans sa Correspondance, n'a rien dit des *Dialogues d'Évhémère*. Les *Mémoires secrets*, à la date du 16 novembre 1777, parlent d'une nouvelle brochure de Voltaire, intitulée *Éphémère*. Une note de Wagnière, qui les rectifie, est ainsi conçue : « On veut parler des *Dialogues d'Évhémère*, qui venaient de paraître. » Cette note m'a paru donner, d'une manière certaine, la date de la publication des *Dialogues*. Cependant, dans un écrit publié en mai (voyez page 386), Voltaire rappelle une idée qui se trouve dans les *Dialogues d'Évhémère*. Mais je pense que Voltaire l'avait déjà dit ailleurs, dans quelque passage que je n'ai pas été assez heureux pour me rappeler. Il se peut aussi que les *Dialogues*, publiés en novembre, fussent à l'impression dès le mois de mai. (B.)
2. ↑ Évhémère était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'Alexandre. Il voyagea autant que les Pythagore et les Zoroastre. Il écrivit peu ; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage. (*Note de Voltaire*.)

   — Évhémère ou Évémère, comme l'écrit Cicéron, florissait vers l'an de Rome 342 (l'an du monde 3683). Il avait composé une *Histoire des Dieux*, qui ne tendait à rien moins qu'à saper les fondements de la religion païenne. Cet ouvrage, écrit en grec, avait été traduit en latin par Ennius. L'original est perdu en entier ; on n'a que quelques fragments de la traduction d'Ennius. On trouve aussi quelques extraits d'Évhémère dans le cinquième livre de Diodore de Sicile, et dans les Pères de l'Église qui ont écrit contre les païens.

   L'interlocuteur d'Évhémère est l'Athénien dont parle Cornélius Népos dans le chapitre VIII de la *Vie de Dion*, et que Plutarque et d'autres appellent Callippus.
3. ↑ Voyez tome XIX, page 293 ; et XXVIII, 131.

DEUXIÈME DIALOGUE.

SUR LA DIVINITÉ.

CALLICRATE.

Je commence par la question ordinaire : Y a-t-il un Théos ? Le grand-prêtre de Jupiter Ammon a déclaré qu'Alexandre était son fils, et il a été bien payé ; mais ce Théos existe-t-il ? Et depuis le temps qu'on en parle, ne s'est-on pas moqué de nous ?

ÉVHÉMÈRE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un Jupiter mort en Crète, et un bélier de pierre caché dans les sables de la Libye. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir* ils ont fait des *theoi*, des dieux qui courent[1]. Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs tels que Mars, Mercure, Jupiter, Saturne, étaient des dieux immortels parce qu'ils marchent toujours, et qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Égypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'Ammon est dieu, si le bœuf Apis est dieu, et si Cambyse a mangé un dieu en le faisant mettre à la broche ; je vous demande très-sérieusement si il y a un dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

ÉVHÉMÈRE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse ?

CALLICRATE.

Chez Hiérax l'archonte, qui est mon ami intime, et qui ne croit pas plus en Dieu qu'Épicure.

ÉVHÉMÈRE.

N'a-t-il pas un beau palais, cet archonte ?

CALLICRATE.

Admirable ; c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes...

ÉVHÉMÈRE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

Ah ! je vois où vous voulez en venir ; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrents de ces soleils, et qui court animer tous ces globes, enfin cette fabrique incompréhensible démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel ; vous allez m'étaler les belles découvertes des Platon, qui ont agrandi la sphère des êtres ; vous m'allez faire voir le grand Être qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, et que c'est là le grand Être ; qu'on la voit, qu'on la sent dans le soleil, dans les astres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, et qu'il y a une grande faiblesse, et bien peu de bon sens, à vouloir attribuer à je ne sais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, et dont il est impossible de se former la plus légère idée ; de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous est si sensible, si connue par ses travaux continuels, qui est partout sous nos pieds, sur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre et mourir, et qui est visiblement le Dieu que vous cherchez : lisez le *Système de la nature*, l'*Histoire*

de la nature, les *Principes de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, les *Lois de la nature*, etc.[2].

ÉVHÉMÈRE.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, que tout est art dans l'univers, et que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc! point de nature, et tout est art ? Quelle idée creuse !

ÉVHÉMÈRE.

C'est un philosophe peu connu, et peu compté peut-être parmi les philosophes, qui le premier a avancé cette vérité ; mais elle n'est pas moins vérité pour être d'un homme obscur[3]. Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un assemblage de choses qui existent, et dont la plupart n'existeront pas demain : certes, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles, et des singes, ne composent point un être absolu, quel qu'il soit ; des effets qui n'existaient point hier ne peuvent être la cause éternelle, nécessaire et productive. Votre nature, encore une fois, n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses.

Pour vous faire voir à présent que l'art a tout fait, observez seulement un insecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne

peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile, et c'est ce que les sages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artisan que vous supposez est, selon nos épicuriens, la force secrète qui agit éternellement dans cet assemblage toujours périssant et toujours reproduit que nous appelons nature.

ÉVHÉMÈRE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus, et dans ceux qui ne sont pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut-elle avoir assez d'intelligence pour former des animaux sentants ou pensants, et tant de soleils qui probablement ne pensent point ? Vous sentez qu'un tel système n'étant fondé sur aucune vérité antécédente, n'est qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force secrète dont vous parlez ne peut subsister que dans un être assez puissant et assez intelligent pour former des animaux intelligents ; dans un être nécessaire, puisque sans son existence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puisque existant par lui-même, on ne peut assigner de moment où il n'ait pas existé ; dans un être bon, puisque étant la cause de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres stoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand Être à qui nous nous efforçons de ressembler par la vertu, autant que

de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur Créateur.

Callicrate.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les sculpteurs : ils font à coups de ciseau une belle statue, et ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, et puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez seulement notre Etna[4], la ville de Catane, engloutie depuis peu d'années, et ses ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la destruction de l'île Atlantique, abîmée il n'y a pas plus de dix mille ans ; songez à l'inondation qui détruisit la Grèce.

À l'égard du mal moral, souvenez-vous seulement de tout ce que vous avez vu, et donnez l'épithète de bon à votre Dieu, si vous l'osez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument[5] : Ou Dieu n'a pu empêcher le mal ; et, en ce cas, est-il tout puissant ? ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait : alors où est sa bonté ?

Évhémère.

Cet ancien raisonnement, qui semble détrôner Dieu et mettre à sa place le chaos, m'a toujours effrayé ; les folles horreurs dont j'ai été témoin sur ce malheureux globe m'épouvantent encore davantage. Cependant au pied de ce mont Etna qui vomit la flamme et la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles ; et,

après dix ans de carnage et de destruction, je vois renaître dans Syracuse la paix, l'abondance, les plaisirs, les chansons et la philosophie : il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il est donc démontré que Dieu n'est pas absolument méchant, s'il est l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'est pas assez qu'un dieu ne soit pas toujours et complètement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais ; et la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres volcans sont en fureur. Quand Alexandre n'est plus, d'autres destructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment sur ce globe sans désastre et sans crime.

ÉVHÉMÈRE.

C'est à quoi j'en veux venir. L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible et absurde : l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien et l'autre fait le mal, est plus absurde encore, et n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes ? Il y a un Être nécessaire, éternel, source de tous les êtres : existera-t-il moins parce que nous souffrons ? Existera-t-il moins parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons ?

Callicrate.

Capable ou non, je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

Évhémère.

Je tremble, car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système, et un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse. Quoi qu'il en soit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit ; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être nécessaire existant par lui-même, par sa nature, éternel, intelligent, bon et puissant. Tous ces caractères, qui me paraissent essentiels à Dieu, ne me disent pas qu'il ait fait l'impossible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propositions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je présume qu'il était impossible que les vents nécessaires pour balayer les terres et pour empêcher les mers de croupir, ne produisissent pas des tempêtes. Les feux répandus sous l'écorce de la terre pour former les minéraux et les végétaux devaient aussi ébranler ces terres, renverser des villes, écraser leurs habitants, affaisser des montagnes et en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécussent toujours et procréassent toujours : l'univers n'aurait pu les

nourrir. Ainsi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était aussi nécessaire que la vie. Il fallait que les désirs s'allumassent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être sans le désirer ; ces affections ne pouvaient être vives sans être violentes, et par conséquent sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes et le brigandage : enfin Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe.

CALLICRATE.

Votre Dieu n'est donc pas tout-puissant ?

ÉVHÉMÈRE.

Il est véritablement le seul puissant, puisque c'est lui qui a tout formé ; mais il n'est pas extravagamment puissant. De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds, bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues, bâtie de confitures. Chaque être est circonscrit dans sa nature ; et j'ose croire que l'Être suprême est circonscrit dans la sienne. J'ose penser que cet architecte de l'univers, si visible à notre esprit, et en même temps si incompréhensible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du Capitole. Quel est son séjour ? De quel ciel, de quel soleil envoie-t-il ses éternels décrets à toute la nature ? Je n'en sais rien ; mais je sais que toute la nature lui obéit.

Callicrate.

Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, et qu'il ait formé ces soleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive et malheureuse terre ?

Évhémère.

Vous me faites toujours des questions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'osais faire encore une conjecture, je dirais que l'essence de l'Être suprême, de cet Être éternel, formateur, conservateur, destructeur, et reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel Démiourgos ont été nécessairement éternelles, comme, dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

Callicrate.

Vous me répondez par des comparaisons : cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir, et, quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos épicuriens, qui attribuent tout à une force occulte, à la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent nature.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens, qui sont d'honnêtes gens, très-sages et très-respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère et l'amour.

À l'égard des bons épicuriens, qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un Être nécessaire, éternel, puissant, intelligent : car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé Dieu.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos pensées, et je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

1. ↑ Les planètes. (K.)
2. ↑ Le *Système de la nature* est l'ouvrage du baron d'Holbach, dont Voltaire a déjà parlé ; voyez *Dictionnaire philosophique*, article DIEU, quatrième section (tome XVIII, page 369). Je présume que l'ouvrage que Voltaire appelle *Histoire de la nature* est celui de Robinet, intitulé *de la Nature*, 1761-68, quatre volumes in-8°, auxquels on joint les *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être, ou les Essais de la nature qui apprend à former l'homme*, 1768, in-8°. Les *Principes de la nature suivant les opinions des anciens philosophes*, 1725, deux volumes in-12, ont pour auteur F.-M.-P. Colonne.

   La *Philosophie de la nature* est de Delisle de Sales.

Le *Code de la nature*, 1755, in-12, a été attribué à Diderot, mais est de Morelly, auteur du *Naufrage des îles flottantes, ou la Basiliade du célèbre Pilpay, poëme héroïque*, 1753, in-12. Quant à l'ouvrage que Voltaire appelle *Lois de la nature*, je ne sais quel il est. (B.)

Voltaire reparle de quelques-uns de ces ouvrages dans l'article du *Prix de la justice et de l'humanité* ; voyez ci-après.

3. ↑ C'est de lui-même que M. de Voltaire parle ici. (K.) — Voyez *Dictionnaire philosophique*, au mot NATURE, tome XX, page 115.
4. ↑ Ce nom fut donné à Catane par Hiéron Ier, qui y mourut l'an 467 avant J.-C. (CL.)
5. ↑ Il est d'Épicure ; et Voltaire l'a déjà cité tome XXVVIII, page 539.

TROISIÈME DIALOGUE.

SUR LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE, ET SUR LA THÉOLOGIE GRECQUE.

CALLICRATE.

J'ai parlé à nos bons épicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invisible : mais comme ils sont gens de bon sens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir soit pensant, puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

ÉVHÉMÈRE.

C'est un grand pas dans la connaissance de la vérité ; mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux, car je pars d'un principe : « Pour produire un être pensant, il faut l'être : » et ils partent d'une supposition : « La pensée peut être donnée par un être qui ne pense point, » disons plus, par un être qui n'existe point : car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui soit la nature, et que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

Callicrate.

Dites-nous donc comment ce pouvoir secret et immense que vous appelez Dieu nous donne la vie, le sentiment, et la pensée. Nous avons une âme ; les autres animaux en ont-ils une ? Qu'est-ce que cette âme ? Arrive-t-elle dans notre corps quand nous sommes en embryon[1] dans le ventre de notre mère ? Où va-t-elle quand ce corps est dissous ?

Évhémère.

Je suis invinciblement persuadé que Dieu nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux soleils, et aux grains de sable, tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il est un art si profond et si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penser, et dans les lois qui dirigent toutes choses, que je suis prêt à tomber ébloui et accablé, quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens, et qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas, ces idées ; et lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande, je suis tout étonné de sentir en moi le pouvoir d'en composer quelques-unes. La propriété qui se développe en moi de me ressouvenir de ce que j'ai vu et de ce que j'ai senti fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, et celle de la

maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes, dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, et d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées, sont ce qu'on appelle *âme*.

Ce mot ne signifie et ne peut signifier que ce qui les anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons âme : nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux et abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons, mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons, mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils voient : ils ont dit la vie et la mort, la force et la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit, ou la faiblesse, ou la force, ou la mort, ou la vie ; mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. Les peintres, par

exemple, et les sculpteurs, ont voulu représenter la force, et ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue et des bras musculeux ; ils ont dessiné un enfant pour donner une idée de la faiblesse. On a personnifié ainsi les passions, les vertus, les vices, les années, et les jours. Les hommes se sont accoutumés, par ce déguisement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reste de la nature, pour des êtres réels, et des mots pour des choses.

De ce mot *âme*[2] qui est abstrait, ils ont fait une personne habitante dans notre corps ; ils ont divisé cette personne en trois, et des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait, parce qu'il est composé de l'unité et de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait présider une aux cinq sens, et ils l'ont appelée *psyché ;* une autre est dans la poitrine, et c'est *pneuma*, le souffle, l'haleine, l'esprit ; une troisième est dans la tête, et c'est la pensée, nous. De ces trois âmes ils en ont fait une quatrième quand on est mort, c'est *skia*, ombres, mânes ou farfadets.

On est bientôt parvenu à ne se jamais entendre quand on prononce ce mot *âme :* il a fait naître mille questions qui forcent les savants à se taire, et qui autorisent les charlatans à parler. Ces âmes, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel Démiourgos, ou de la première femelle ? ou bien furent-elles formées ailleurs toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas ? Leur substance est-elle d'éther ou de feu, ou bien ni de l'un ni de l'autre ? Est-ce la femme ou son mari qui darde une âme

avec la liqueur prolifique ? Vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés ? Sent-elle, pense-t-elle, dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné ? Son être augmente-t-il quand son corps augmente ? Toutes les âmes sont-elles de la même nature? N'y a-t-il nulle différence entre l'âme d'Orphée et celle d'un imbécile ?

Quand cette âme est parvenue à sortir de la matrice où elle a séjourné neuf mois, entre une vessie pleine d'urine, et un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait et du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein et paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de querelles absurdes, grand Dieu, entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs ! Enfin, que devient cette âme quand le corps n'est plus ? Les grands précepteurs du genre humain, Orphée, Homère, ont dit : Elle est *skia*, elle est *ombre*, *farfadet.* Ulysse voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres, qui viennent lécher du sang et boire du lait dans une fosse. Des enchanteurs et des enchanteresses, qui ont un esprit de Python, évoquent des mânes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des âmes dont les vautours mangent le foie ; d'autres se promènent

continuellement sous des arbres, et c’est là la souveraine félicité, c’est le paradis d’Homère.

Les honnêtes gens n’ont pas été satisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j’ai pris le parti de recourir à Dieu, et de lui dire : « C’est à toi, maître absolu de la nature, que je dois tout ; tu m’as accordé le don du sentiment et de la pensée, comme tu m’as donné la faculté de digérer et de marcher. Je t’en remercie, et je ne te demande pas ton secret. » Cette prière est, à mon avis, plus raisonnable que les vaincs et interminables disputes sur *psyché*, *pneuma*, *nous*, et *skia*.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c’est Dieu qui nous tient lieu d’âme, vous n’êtes donc qu’une machine dont Dieu gouverne les ressorts : vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui[3], il agit en vous. Trouvez-vous, en conscience, ce système meilleur que le nôtre ?

ÉVHÉMÈRE.

J’aimerais mieux avoir confiance en Dieu qu’en moi. Quelques philosophes pensent ainsi ; leur petit nombre même me porte à croire qu’ils ont raison. Ils soutiennent que l’ouvrier doit être le maître de son ouvrage, et que rien ne peut arriver dans l’univers qui ne soit soumis à l’artisan souverain.

Callicrate.

Quoi ! vous oseriez dire que Dieu est sans cesse occupé à faire jouer toutes ces machines ?

Évhémère.

Dieu m'en préserve ! Voilà comme dans toutes les disputes on fait dire à son adversaire ce qu'il n'a point dit. Je prétends, au contraire, que le souverain éternel a établi, de toute éternité, ses lois, qui seront toujours accomplies par tous les êtres. Dieu a commandé une fois, et l'univers obéit toujours.

Callicrate.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire Dieu auteur du péché : car enfin, s'il vous anime et si vous faites une faute, c'est lui qui la commet.

Évhémère.

C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes, excepté aux athées ; toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine la charge des délits quelle n'empêche pas. Elle dit à Dieu : « Seigneur souverain de tout, vous devez écarter tout mal ; c'est votre faute si vous laissez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. » Dieu lui répond : « Ma fille, je ne peux faire les choses contradictoires ; il est contradictoire que le mal n'existe pas

quand le bien existe ; il est contradictoire qu'il y ait du feu, et que ce feu ne puisse causer d'embrasement ; qu'il y ait de l'eau, et que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette solution bien suffisante ?

ÉVHÉMÈRE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Égypte et en Grèce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis : alors la justice divine est justifiée.

ÉVHÉMÈRE.

Étrange manière de justifier leurs dieux ! Et quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats, et des crocodiles ? Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Égyptiens, en rendent-ils raison ? en changent-ils la nature ? en adoucissent-ils les horreurs en nous présentant une série de crimes et de tourments éternels ? Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un Tantale pour qu'il mangeât son fils en ragoût, et pour qu'il fût ensuite dévoré de faim en demeurant à table dans une suite

infinie de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpents ; quarante-neuf filles

d’un autre roi ont égorgé leurs maris, et remplissent un tonneau vide pendant l’éternité. Certes il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, et tous ces princes damnés, n’eussent jamais été au monde : rien n’était plus aisé que de leur épargner l’existence, les crimes, et les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, et à subir des supplices sans fin. Vous m’avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine ; mais j’ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n’est ni un voluptueux indolent comme ceux d’Épicure, ni un monstre barbare comme ceux de l’Égypte et de la Grèce.

CALLICRATE.

J’aime mieux votre Dieu que tous les autres ; mais il me reste bien des scrupules : je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

1. ↑ Les anciens embryologues croyaient que l'âme n'arrivait que vers le quarantième jour de la conception chez les garçons, et qu'elle se faisait attendre le double de ce temps, au moins, chez les filles ; mais l'*Embryologie sacrée* (imprimée par extrait à Caen, 1817, in-12), en rejetant une distinction si peu galante, admet que « le germe a une âme raisonnable au moment de la conception », quel que soit le sexe de ce germe. (CL.)
2. ↑ Voyez l'article Âme du *Dictionnaire philosophique*, tome XVII, pages 130-169 ; et les *Lettres de Memmius*, tome XXVIII, page 453.
3. ↑ Voyez l'opuscule de Voltaire, intitulé *Tout en Dieu*, tome XXVIII, page 91.

QUATRIÈME DIALOGUE.

SI UN DIEU QUI AGIT NE VAUT PAS MIEUX QUE LES DIEUX D'ÉPICURE,
QUI NE FONT RIEN.

CALLICRATE.

Je suis convaincu que toute la terre, et ce qui l'environne, le genre humain et le genre animal, et tout ce qui est au delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-même, et qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le Dieu de Timée, le Dieu d'Ocellus Lucanus et de Pythagore : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés ; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien[1] : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même, et dont tout est l'ouvrage ; il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance ; j'admets une grande partie de votre philosophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos sages, mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n’est point libre, puisqu’il est l’être nécessaire, de qui l’immensité des choses est émanée nécessairement ; il n’est point juste, car la plupart des gens de bien sont persécutés pendant leur vie, et vous ne me dites point qu’on leur rende justice quand ils ne sont plus, et que les scélérats soient punis après leur mort. Les religions grecque et égyptienne ont un grand avantage sur votre théologie. Elles ont imaginé des peines et des récompenses. C’est, ce me semble, la seule manière de mener les hommes : pourquoi la négligez-vous ?

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous répondre sur la liberté, et ensuite je vous répondrai sur la justice. Être libre, c’est faire ce qu’on veut : or certainement Dieu a fait tout ce qu’il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté, dont nous jouissons quand nous agissons suivant notre volonté. Il a poussé sa bonté jusqu’à donner ce privilége à tous les animaux, qui font ce qu’ils veulent, selon la portée de leurs forces.

Dieu étant très-puissant et très-libre, je ne vous dirai pas qu’il le soit infiniment : car, malgré tout ce que disent les géomètres, je ne sais pas ce que c’est que l’infini actuel[2]. Je vous dirai seulement que Dieu n’est pas libre de faire l’impossible, parce que c’est une contradiction dans les termes ; il n’est pas libre de faire en sorte que les deux côtés de l’équerre de Pythagore forment deux carrés plus petits ou plus grands que le carré formé du grand côté, parce que ce

serait une contradiction, une chose impossible. C’est à peu près ce que je vous ai déjà allégué : Dieu est si parfait qu’il n’a pas la liberté de faire le mal.

À l’égard de sa justice, vous vous moqueriez trop de moi si je vous parlais de l’enfer des Grecs. Leur chien Cerbère qui aboie de ses trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides, sont des imaginations si ridicules que les enfants en rient. Dieu ne m’a point apparu, il ne m’a point montré Alexandre fouetté par trois furies de l’enfer pour avoir fait mourir si injustement Callisthène : et je n’ai point vu Callisthène à table avec Dieu dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de la main d’Hébé. Dieu m’a donné assez de raison pour me convaincre qu’il existe ; mais il ne m’a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlégéton et dans l’empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtiments dont il punit les criminels, et sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire, c’est que je n’ai jamais vu de méchant heureux, mais que j’ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche et me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant, et la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d’honnêtes gens comme les bons épicuriens, de n’avoir point d’espérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée : ils n'ont point de reproche à faire à un Être suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours ; ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance, pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes ; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

ÉVHÉMÈRE.

Vos épicuriens sont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus solide base à la vertu, consolent-ils plus nos misères en ne reconnaissant que des dieux inutiles, occupés de boire et de manger ? Hélas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence ?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits, quelque chose qui pense quand la cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers, et quand ces vers et cette cervelle sont en poussière ; si une faculté, une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus. C'est un problème qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre, personne même ne peut en comprendre le sens : car si, dans un repas, quelqu'un demande : « Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir ? Ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler ? » ces questions seront absurdes et

exciteront la risée. Pourquoi ? c'est que le contradictoire, l'impossible en saute aux yeux. Nous avons assez vu que Dieu ne peut faire l'impossible, le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable, appelé homme, Dieu avait mis une étincelle invisible, impalpable, un élément, quelque chose de plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade[3] ; si cette monade était indestructible, si c'était elle qui pensât et qui sentît en nous, alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire : Cette monade peut exister, peut avoir des idées et du sentiment, quand le corps dont elle est l'âme sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, et qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une âme immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis : car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

ÉVHÉMÈRE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration ; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque qui fait voir, quoique imparfaitement, comment une partie invisible et essentielle de nous-même pourrait, après notre mort, être punie ou récompensée, nager dans les délices, ou souffrir dans les peines ; encore ne sais-

je si, avec mes raisonnements et mes suppositions, je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que Dieu ferait souffrir aux hommes après leur mort, car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas, pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette âme dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez ?

ÉVHÉMÈRE.

Oui, je l'avoue très-humblement et très-douloureusement ; je ne puis connaître leur substance, je ne puis savoir comment se forme ma pensée, je ne puis imaginer comment Dieu est fait : je suis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi aussi : consolons-nous l'un et l'autre ; nous avons tous les hommes pour compagnons.

1. ↑ C'est le vers de Perse, III, 84 :

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voyez tome XIX, page 227 ; et XXIV, 57.

2. ↑ L'infini des géomètres n'a aucun rapport à l'*infini actuel*. Une grandeur infinie est une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la suppose. Une quantité infiniment petite est une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée : c'est le zéro considéré comme la limite, la fin d'une quantité décroissante. Ces quantités ont des l'apports, et l'on a nommé science, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports. (K.)
3. ↑ Le premier de ces *philosophes grecs* est l'*Allemand* Leibnitz. La monade, selon les leibnitziens, est un être simple et sans parties, dont sont composés tous les autres êtres. (CL.)

CINQUIÈME DIALOGUE.

PAUVRES GENS QUI CREUSENT DANS UN ABÎME.
INSTINCT, PRINCIPE DE TOUTE ACTION DANS LE GENRE ANIMAL.

CALLICRATE.

Puisque vous ne savez rien, je vous conjure de me dire ce que vous soupçonnez ; vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réserve annonce de la défiance ; un philosophe sans candeur n'est qu'un politique.

ÉVHÉMÈRE.

Je ne suis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez ; quelquefois, en devinant au hasard, on rencontre.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien ! je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez ; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

Callicrate.

Comment, inutile ! N'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une âme, et de quoi elle est faite ? Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'âme est différente de son essence, qu'elle est tout, et qu'elle a complètement la vertu sensitive, étant *forme* et *entéléchie*, comme l'a si bien dit Aristote[1] ; et surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle ?*

Évhémère.

Cela est fort beau ; mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque Dieu ne nous l'a pas donnée. Nous lui devons sans doute tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux ; mais Dieu ne nous a jamais appris quel en est le principe : il n'a donc pas voulu que nous le sussions[2]. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons, quel est le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres et notre volonté. Il y a l'infini entre l'un et l'autre. Vouloir arracher à Dieu son secret, croire savoir ce qu'il nous a caché, c'est, ce me semble, une espèce de blasphème ridicule.

Callicrate.

Quoi ! je ne saurai jamais ce que c’est qu’une âme ? Et il ne me sera pas démontré que j’en ai une ?

Évhémère.

Non, mon ami.

Callicrate.

Dites-moi donc ce que c’est que notre instinct, dont vous m’avez parlé tout à l’heure. Vous m’avez dit que Dieu nous avait fait non-seulement présent de la raison, mais encore de l’instinct : il me semble qu’on n’accorde cette propriété qu’aux bêtes, et que même on ne sait pas trop ce qu’on entend par cette propriété. Les uns disent que c’est une âme d’une espèce différente de la nôtre ; les autres croient que c’est la même âme avec d’autres organes ; quelques rêveurs[3] ont avancé que ce n’est qu’une machine : et vous, que rêvez-vous ?

Évhémère.

Je rêve que Dieu nous a tout donné, à nous et aux animaux, et que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes ; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que Dieu veut qu’ils ignorent ; leur instinct est plus sûr que le nôtre ; ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n’a eu la folie

d’enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à Caron, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les Champs-Elysées ; c’est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre instinct est bien plus sage sans rien savoir : c’est par lui que l’enfant suce le téton de sa nourrice sans connaître qu’il forme un vide dans sa bouche, et que ce vide force le lait de la mamelle à descendre dans son estomac ; toutes ses actions sont de l’instinct. Dès qu’il a un peu de force, il met ses mains au-devant de sa tête quand il tombe. S’il veut franchir un petit fossé, il se donne une force nouvelle en courant, sans avoir appris quel sera le résultat de sa masse multipliée par sa vitesse. S’il trouve une large pièce du bois sur un ruisseau, pour peu qu’il soit hardi, il se mettra sur cette planche pour parvenir à l’autre bord, et ne se doutera pas que le volume de bois joint à celui de son corps pèse moins qu’un pareil volume d’eau. S’il veut soulever une pierre, il emploie un bâton pour lui servir de levier, et ne sait pas assurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraissent en lui l’effet d’une raison que l’éducation a instruite sont les effets de cet instinct. Il ne sait pas ce que c’est que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu’il désire. S’il voit battre un autre enfant, et s’il voit son sang couler, il crie, il pleure, il appelle au secours, sans aucun retour sur lui-même.

Callicrate.

Définissez-moi donc cet instinct dont vous me donnez tant d'exemples.

Évhémère.

C'est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion[4].

Callicrate.

Mais vous me parlez là d'une qualité occulte, et vous savez qu'on se moque aujourd'hui de ces qualités, si chères à tant de philosophes de la Grèce.

Évhémère.

Tant pis ; il fallait respecter les qualités occultes, car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, jusqu'à la route que tant d'astres suivent dans l'espace ; depuis la formation d'une mite dans un fromage jusqu'à la galaxie[5] ; soit que vous considériez une pierre qui tombe, soit que vous suiviez le cours d'une comète traversant les cieux, tout est qualité occulte.

Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de mesurer, de calculer, de peser quelques-uns de ses ouvrages, mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts. Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui

tourne autour des planètes, et qu'au contraire ce sont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puisse découvrir jamais quelle est la force secrète qui les emporte d'occident en orient. On calculera la chute des corps ; mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber ? Les hommes s'occupent depuis assez longtemps à faire des enfants ; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent : notre Hippocrate n'a débité sur cet important mystère que des raisonnements d'accoucheuse. On disputera sur le physique et sur le moral pendant l'éternité ; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre, car les passions sont la production de l'instinct, et les passions régneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela est, votre Dieu n'est que le dieu du mal ; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

ÉVHÉMÈRE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes passions, et il nous a donné la raison pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'est-ce que cette chétive raison ? M'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct ?

ÉVHÉMÈRE.

À peu près : c’est un don inexplicable de comparer le passé au présent, et de pourvoir au futur. Voilà l’origine de toute société, de toute institution, de toute police. Ce don précieux est la suite d’un autre présent de Dieu, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire : autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur qu’ils devraient nous prendre pour des dieux, s’ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J’entends, j’entends ; Dieu s’occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piège ; et ces renards, par instinct, évitent le piège qui a causé la mort de leur père. Dieu est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains que nos deux Denis ont très-mal gouverné, et il inspire à notre raison le gouvernement républicain. Il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons, de peur des loups, qu’il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit ; il déroge

continuellement à toutes ses lois, et se donne fort inutilement beaucoup de peine. C’est la *prémotion physique*[6], le *décret prédéterminant*, l’*action* de Dieu sur les créatures.

ÉVHÉMÈRE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait ; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes et les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras[7] auteur du *Système de la Nature*, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IV du tome II : « Votre Dieu est sans cesse occupé à produire et à détruire ; par conséquent il ne peut être appelé immuable quant à sa façon d'exister. »

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires : il le traite de fantôme affreux et ridicule ; mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légèrement sur un sujet si grave. Produire et détruire alternativement dans tous les siècles, par des lois toujours constantes, ce n'est pas changer au hasard ; c'est, au contraire, être toujours semblable à soi-même. Dieu donne la vie et la mort ; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie et la mort nécessaires ; il est immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme. S'il faisait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'est pas immuable ; mais quand tous

naissent pour mourir, son immutabilité n’est que trop constatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que Diagoras se trompe en ce point ; mais n’a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains Grecs de représenter Dieu comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour sa gloire, pour se faire applaudir ; de le peindre comme un maître dur et vindicatif qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles ; d’en faire un père injuste et aveugle qui favorise par caprice quelques-uns de ses enfants, et destine tous les autres à un malheur sans fin ; qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenser d’une vertu à laquelle ils étaient nécessités, et une foule de cadets scélérats pour les punir des crimes qu’ils ne pouvaient se dispenser de commettre ; enfin de faire de Dieu un fantôme absurde et un tyran barbare ?

ÉVHÉMÈRE.

Ce n’est point là le dieu des sages : c’est le dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie[8], qui sont la honte et l’horreur du genre humain.

CALLICRATE.

Eh bien ! définissez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

ÉVHÉMÈRE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par ce seul argument invincible : Le monde est un ouvrage admirable : donc il y a un artisan plus admirable. La raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'est ne rien savoir, et même c'est ne rien dire, que de nous crier sans cesse : Il y a là quelque chose d'excellent, mais je ne sais ce que c'est.

ÉVHÉMÈRE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui, en abordant dans une île, y trouvèrent des figures de géométrie tracées sur le sable du rivage. Courage ! dirent-ils, voilà des pas d'hommes[9]. Nous autres stoïciens, en voyant ce monde, nous disons : Voilà des pas de Dieu.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

ÉVHÉMÈRE.

Ne les avez-vous pas vus partout ? Et cette raison, et cet instinct dont nous jouissons, ne sont-ils pas évidemment des présents de ce grand Être inconnu ? Car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange sur laquelle nous habitons.

Callicrate.

Eh bien ! réfléchissant sur tout ce que vous m’avez dit, et malgré toutes les difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit, je m’affermis pourtant dans l’idée qu’un Dieu préside à notre globe. Mais pensez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le sien ; que Jupiter, Saturne, et Mars, règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d’Égypte, de Perse, et des Indes, règnent chacun dans leur district ?

Évhémère.

Je vous ai déjà insinué que je n’en crois rien ; et voici ma raison. Soit que le soleil tourne autour de nos planètes et de notre terre, comme le croit le vulgaire, qui ne s’en rapporte qu’à ses yeux ; soit que la terre et les planètes tournent elles-mêmes autour du soleil, comme les nouveaux Chaldéens[10] l’ont soupçonné, et comme il est infiniment plus vraisemblable, il est toujours certain que les mêmes torrents de lumière, dardés continuellement du soleil jusqu’à Saturne, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il est certain que ces traits de lumière se réfléchissent de la surface de Saturne à nous, et de nous à lui, avec une vitesse toujours égale. Or une fabrique si immense, un mouvement si rapide et si uniforme, une communication de lumière si constante entre des globes si prodigieusement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence.

S’il y a plusieurs dieux également puissants, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même : s’ils ne sont point d’accord, il n’y aura que le chaos ; s’ils ont tous le même dessein, c’est comme s’il n’y avait qu’un seul Dieu. Il ne faut pas multiplier les êtres, et surtout les dieux, sans nécessité[11].

CALLICRATE.

Mais si le grand Démiourgos, l’Être suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s’il avait confié notre soleil à son cocher Apollon, une planète à la belle Vénus, une autre à Mars, nos mers à Neptune, notre atmosphère à Junon : cette espèce d’hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

ÉVHÉMÈRE.

J’avoue qu’il n’y a rien là d’incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand Être ait peuplé les cieux et les éléments de créatures supérieures à nous ; c’est un si vaste champ, c’est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n’admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l’univers, par ma raison, qu’un seul Dieu qu’elle m’a prouvé, et ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu’il est, sans savoir ce qu’il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

1. ↑ Saint Thomas explique merveilleusement tout cela depuis la question 5 jusqu'à la question 82e de la première partie de sa *Somme ;* mais Évhémère ne pouvait pas le deviner. (*Note de Voltaire*.)
2. ↑ Voltaire avait écrit à d'Argenson, le 6 novembre 1770 : « Il y a une chose peut-être consolante, c'est que la nature nous a donné à peu près tout ce qu'il nous fallait ; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions. » (B.)
3. ↑ Ces rêveurs sont Gomez Pereira, le cardinal de Polignac, et Louis Racine, cités dans le *Dialogue des adorateurs*, tome XXVIII, pages 317, 318.
4. ↑ L'instinct ne serait-il pas plutôt l'effet d'une suite de raisonnements faits avec trop de promptitude et trop peu d'attention pour que nous ayons un sentiment distinct et un souvenir durable des jugements dont ces raisonnements ont été formés ? Cette promptitude est l'effet de l'habitude. Les artisans exécutent les mouvements nécessaires dans chaque métier aussi machinalement que nous marchons ; il est cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvements, qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à téter, ou un oiseau apprend à manger, est une objection contre cette opinion ; mais cette objection n'est pas insoluble. (K.)
5. ↑ La voie lactée.
6. ↑ Système des thomistes, reproduit par Boursier ; voyez le *Dictionnaire philosophique*, au mot IDÉE, tome XIX, page 390 ; et le *Siècle de Louis XIV*, catalogue des écrivains, au mot BOURSIER, tome XIV, page 46.
7. ↑ C'est-à-dire le baron d'Holbach, mort le 21 janvier 1789. Le véritable Diagoras, avec lequel d'Holbach a d'ailleurs plus d'un rapport, n'était pas athée ; mais il avait manqué d'être déchiré en pièces par les Athéniens, vers l'an 400 avant J.-C., pour avoir ri des mystères d'Éleusis. (CL.)
8. ↑ La déesse de la Syrie est la vierge Marie. (B.)
9. ↑ *Bene speremus, o amici ! hominum enim vestigia conspicio* est le mot attribué par Vitruve (dans la préface de ses six livres d'architecture) à Aristippe, né à Cyrène, lorsque ce philosophe fit naufrage sur une des côtes de l'île de Rhodes. (CL.)
10. ↑ Copernic et Galilée.
11. ↑ Voltaire répète souvent cette maxime ; voyez tome XIX, pages 393, 595 ; et XXVIII, 548.

SIXIÈME DIALOGUE.

Platon, Aristote, nous ont-ils instruits sur Dieu et sur la formation du monde ?

Callicrate.

Eh bien ! dites-moi d'abord comment Dieu s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel est votre système sur cette grande opération ?

Évhémère.

Mon système sur les œuvres de Dieu, c'est l'ignorance.

Callicrate.

Mais si vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne savez pas le secret de Dieu, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous pensez de ceux qui prétendent le savoir, comme s'ils avaient été dans son laboratoire. Aristote, Platon, vous ont-ils appris quelque chose ?

Évhémère.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit. Vous savez que nous avons dans Syracuse la famille des

Archimèdes, qui cultive la physique pratique de père en fils : c’est là la science véritable fondée sur l’expérience et sur la géométrie ; cette famille ira loin si elle continue, mais j’ai été bien étonné quand j’ai lu le divin Platon, qui a voulu aussi employer le peu qu’il savait de géométrie pour donner une apparence d’exactitude à ses imaginations.

Selon lui, Dieu se proposa d’arranger les quatre éléments suivant les dimensions d’une pyramide, d’un cube, d’un octaèdre, d’un icosaèdre, et surtout, dit-il, d’un dodécaèdre : la pyramide fut par sa pointe le séjour du feu ; l’air eut pour sa part l’octaèdre ; l’icosaèdre fut pour l’eau ; le cube appartint de droit à la terre par sa solidité ; mais le dodécaèdre est le triomphe de Platon. Car cette figure étant composée de douze faces, elle forme le zodiaque, composé de douze animaux : ces douze faces peuvent se diviser en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cent soixante degrés du cercle que le soleil parcourt dans l’année.

Platon prit ces belles choses mot à mot chez Timée le Locrien[1]. Timée les avait prises chez Pythagore, et Pythagore les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il est difficile de pousser plus loin le charlatanisme ; cependant Platon se surpasse encore en ajoutant de son chef que Dieu, ayant consulté son Verbe, c’est-à-dire son intelligence, sa parole, qu’il appelle le fils de Dieu, il fit le monde, composé de la terre, du soleil et des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une âme : tout cela forma la fameuse trinité de Platon. Et pourquoi cet univers était-il

Dieu ? C’est qu’il était rond, et que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu’il vient de le créer. La manière surtout dont il prouve l’immortalité de l’âme humaine, dans son *Phédon*, est d’une clarté merveilleuse :

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de la vie ? — Oui. — Et qu’elles naissent l’une de l’autre ? — Oui. — Qu’est-ce qui naît du vivant ? — Le mort. — Et qui naît du mort ? — Le vivant. — C’est donc des morts que tous les vivants naissent, et par conséquent les âmes des hommes sont dans les enfers après leur trépas ? — La conséquence est sûre[2]. »

C’est ainsi que Platon fait raisonner Socrate dans ce dialogue du Phédon. L’histoire rapporte que Socrate, ayant lu cet écrit, s’écria : « Que de sottises notre ami Platon me fait dire ! »

Si on avait montré à Dieu tout ce que ce Grec lui impute, il aurait probablement dit: « Que de sottises ce Grec me fait faire ! »

CALLICRATE.

En vérité, Dieu aurait assez de raison de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé *le Banquet.* Je riais beaucoup de voir que Dieu avait créé l’homme et la femme attachés ensemble par le nombril, et que cependant l’un était derrière le dos de l’autre. Ils n’avaient à eux deux

qu’une cervelle, et chacun un visage. Cela s’appelait un androgyne : cet animal était si fier d’avoir quatre bras et quatre jambes qu’il voulut faire la guerre au ciel, comme les Titans. Dieu, pour le punir, le coupa en deux ; et c’est depuis ce temps que chacun court après sa moitié, qu’il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse et plaisante ; mais cette plaisanterie est-elle digne d’un philosophe ? La fable de Pandore est bien plus belle, et rend mieux raison des erreurs et des calamités du genre humain.

Confiez-moi à présent ce que vous pensez du système d’Aristote, car je vois bien que celui de Platon ne vous plaît pas.

ÉVHÉMÈRE.

J’ai vu Aristote : il m’a paru doué d’un esprit plus étendu, plus solide, que celui de Platon son maître, plus orné de vraies connaissances. Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. On avait besoin de sa méthode nouvelle. J’avoue, que pour les esprits bien faits, elle est bien inutile et fatigante ; mais elle est très-utile pour éclaircir les équivoques des sophistes dont la Grèce fourmille. Il a défriché le champ immense de l’histoire naturelle. Son histoire des animaux est un bel ouvrage, et, ce qui m’étonne encore plus, c’est à lui que nous devons les meilleures règles de la poétique et de la rhétorique ; il en parle mieux que Platon, qui se piquait tant de bel esprit.

Aristote admet, comme Platon, un premier moteur, un Être suprême, éternel, indivisible, immobile. Je ne sais si, en disant que le ciel est parfait, il a raison d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choses parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui sont dans le ciel contiennent des dieux, et en cela il condescende la superstition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit sans le croire.

Il affirme que le monde est unique. Il en donne pour raison que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait nécessairement chercher la terre de l'autre, et que ces deux terres sortiraient chacune de leur lieu : cette assertion fait voir qu'il n'a pas su plus que nous si la terre tourne autour du soleil, son centre, et quelle est la force par laquelle elle est retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a, chez les nations que nous appelons barbares, des philosophes qui ont découvert ces vérités ; et je vous dirai en passant que les Grecs, qui se vantent d'enseigner les autres nations, ne sont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez ; mais continuez.

ÉVHÉMÈRE.

Aristote croit que ce monde, tel que nous le voyons, est éternel ; et il reprend Platon de l'avoir déclaré engendré et

incorruptible. Vous pensez avec moi qu'ils disputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, sont de même nature que le corps qui les porte, si ce n'est qu'elles sont plus épaisses et plus compactes. Elles sont la cause de la chaleur et de la lumière sur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. Ce n'est pas là, comme vous voyez, une physique bien saine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore longtemps sous vos barbares.

ÉVHÉMÈRE.

Je suis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel, il dise ensuite que les éléments ne le sont pas ; car certainement, si mon jardin est éternel, la terre de mon jardin l'est aussi. Aristote prétend que les éléments ne peuvent durer toujours, parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air se change en eau, et l'eau en terre ; mais ces éléments, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, et que le feu devienne air ; il m'est encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération et de la corruption :

« Toute corruption, dit-il, succède à la génération : cette corruption est le terme auquel, et la génération est le terme duquel. »

S'il veut dire par là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort, ce n'est qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée mystérieusement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le sot peuple entend, qu'il faut que toutes les semences pourrissent[3] et meurent pour germer. Cela ne serait pas digne d'un sage observateur tel que lui. Il

n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé sur ses racines, et n'ayant nul signe de corruption. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'est permis qu'aux paysans grossiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

ÉVHÉMÈRE.

Renoncez donc à votre Épicure, qui a fondé sa philosophie sur cette absurde méprise. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de la pourriture, comme

les rats d'Égypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en suis un peu honteux pour lui ; mais revenez, je vous prie, à votre Aristote : il a, ce me semble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

ÉVHÉMÈRE.

Hélas ! il en a tant mêlé qu'en parlant des animaux nés par hasard, il dit expressément : « Quand la chaleur naturelle est chassée, ce qui se sépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui sont prêtes à recevoir la vie par l'action du soleil ; et c'est ainsi que sont engendrés les vers, les guêpes, les puces, et les autres insectes. » Je lui sais bon gré du moins de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces, nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique et sa poétique ; mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, et quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix catégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte Démosthène et Homère. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes et lumineuses ; le second n'offre à ses

lecteurs que de grandes images ; mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'Aristote n'explique point sur l'âme.

ÉVHÉMÈRE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer ; et je vous réponds que vous ne m'entendrez pas, car je ne m'entendrai pas moi-même :

« L'âme est quelque chose de très-léger ; elle ne se meut point elle-même ; elle est mue par les objets. Elle n'est point, comme tant d'autres l'ont supposé, une harmonie, car elle éprouve continuellement la discordance des sentiments contraires. Elle n'est pas répandue partout, car le monde est plein de choses inanimées ; elle est une entéléchie renfermant le principe et l'acte, ayant la vie en puissance. C'est ce qui sert à nous faire vivre, sentir, et raisonner. »

CALLICRATE.

J'avoue que si, dans mon chemin, je rencontrais une âme toute seule, au sortir de cette conversation, je ne pourrais

guère la reconnaître. Hélas ! que m’apprendrait une âme grecque avec ses subtilités inintelligibles ? J’aimerais bien mieux m’instruire avec ces philosophes barbares dont vous m’avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m’apprendre ce que c’est que la sagesse des Huns, des Goths, et des Celtes ?

ÉVHÉMÈRE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j’en ai appris.

1. ↑ Voyez l’article TRINITÉ, tome XX, page 536.
2. ↑ Voyez une note des éditeurs de Kehl sur Platon et sur Aristote, dans l’ouvrage intitulé *Songe de Platon*, tome XXI, page 133.
3. ↑ C’est ce que dit saint Paul dans la première aux Corinthiens, ch. XV, 36.

SEPTIÈME DIALOGUE.

SUR LES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI CHEZ LES BARBARES.

ÉVHÉMÈRE.

Puisque vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe, ou à Syracuse, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun Grec n'est encore en état d'entendre, et dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de Hun ou de Sarmate, qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées ; il s'appelait Perconic[1]. Cet homme a deviné et prouvé le vrai système du monde, dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai système est que, tous tant que nous sommes, quand nous disons que le soleil se lève et se couche, que notre petite terre est le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux, tournent autour de notre chétive habitation, nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence en effet que tant d'astres, éloignés de nous de tant de millions de milliards de stades, et de tant de milliards de fois plus gros

que la terre, ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, dansassent autour de nous, dans l'immensité de l'espace, un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuser ! Cette ridicule chimère est fondée sur deux défauts de la nature humaine, auxquels aucun philosophe grec n'a jamais pu remédier, la faiblesse de nos petits yeux et l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles et notre soleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaise ; et nous croyons que tout cela est fait pour nous, parce que nous sommes vains.

Notre Sarmate Perconic a soutenu son système avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides, qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chêne[2]. De vrais savants lui ont fait une objection qui aurait embarrassé un homme moins persuadé et moins ferme que lui. Il assurait que la terre et les planètes faisaient leur révolution périodique en des temps différents autour du soleil. « Nous marchons, disait-il, Vénus, Mercure, et nous, autour du soleil, chacun dans notre cercle. — Si cela était, lui disaient ces savants, Vénus et Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune. — Aussi en ont-ils, répondait le Sarmate ; et vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux. »

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme, nommé Leéliga[3], né chez les Étruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre. Ce barbare, plus poli, plus

philosophe, et plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfants, a taillé et arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le Sarmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune ; et si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre Étrurien a fait plus : il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu et fait voir que ce soleil, *qui se levait*, disait-on, *comme un époux et comme un géant pour courir sa voie*[4], ne sort jamais de sa place, et tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq et demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création, qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides[5] ont éclaté contre mon Étrurien encore plus violemment que contre mon Sarmate : peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à Socrate.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

ÉVHÉMÈRE.

C’est que vous ne me l’avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

Callicrate.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Étrurie, qui a de si grands philosophes, a-t-elle aussi des poëtes ?

Évhémère.

Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à Homère, si Homère ne les avait pas devancés de quelques siècles : car c’est beaucoup d’être venu le premier.

Callicrate.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté Leéliga, ce respectable sage d’Étrurie ?

Évhémère.

Par la raison qu’ils avaient lu, dans je ne sais quel livre d’Hérodote, que le soleil avait deux fois changé son cours en Égypte[6] : or, s’il avait changé son cours, c’était donc lui qui courait, et non pas la terre. Mais la véritable raison est qu’ils étaient jaloux.

Callicrate.

Jaloux ! et de quoi ?

ÉVHÉMÈRE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, et c'était Leéliga qui les instruisait sans être druide : cela ne se pardonne point. La fureur druidale, surtout, a été extrême quand les vérités annoncées par le grand Leéliga ont été démontrées aux yeux dans une république voisine[7].

CALLICRATE.

Comment ! est-ce dans la république romaine ? Il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

ÉVHÉMÈRE.

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illyrie et l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, et l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie : elle veut que tout le monde pense comme elle ; l'illyrienne, pour penser, ne consulte que sa raison. Leéliga a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'État tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de Dieu auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour[8] qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature.

Leéliga représentait la terre ; le chef de la république, Sagredo[9], faisait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune : on les faisait marcher aux flambeaux, dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides ? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfants, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Étrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes ?

ÉVHÉMÈRE.

Oui ; ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas, et ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne pose pas cette vérité en fait. Si vous assuriez que le soleil reste à la place où Dieu l'a mis[10], vous seriez longtemps au pain et à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer à haute voix que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là sont d'étranges gens.

ÉVHÉMÈRE.

C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

Callicrate.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philosophes étruriens, goths, et celtes, de faire des systèmes.

Évhémère.

Pas plus que la mort de Socrate n'a rebuté Épicure. Depuis la mort de mon Étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie, et dans une île de l'Océan[11] : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

Callicrate.

Comment cela ?

Évhémère.

Les druides, dans un des petits pays les plus sauvages de l'Europe[12] avaient proscrit la danse, et avaient sévèrement puni un magistrat et sa femme[13] pour avoir dansé un menuet. Depuis ce temps, tout le monde a appris à danser ; cet art agréable s'est perfectionné partout. C'est ainsi que l'esprit humain a pris un essor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a pesé l'air ; on l'a chassé des lieux où il était enfermé ; on a inventé des machines utiles à la société, ce qui est le vrai but de la

philosophie : de grands philosophes ont éclairé et servi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui sont ceux dont la réputation a été la plus grande.

ÉVHÉMÈRE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de services.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un et l'autre.

ÉVHÉMÈRE.

Celui qui a fait le plus de fracas après mon homme d'Étrurie a été un Gaulois, nommé Cardestes : il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte, car il a construit un édifice sans fondement, et cet édifice était l'univers. Il ne demandait à Dieu, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à six faces, et il les a poussés de façon que, malgré l'impossibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des soleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de physique, ni de géométrie, ni de bon sens, dans cet étrange roman : mais les Gaulois alors n'en savaient pas davantage : ils étaient fort renommés pour les

grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement qu'un descendant d'Ésope en droite ligne a dit :

> *Cardestes*, ce mortel dont on eût fait un dieu[14]
> *Dans les siècles passés*, et qui tient le milieu
> Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
> Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un Celte de la famille d'Ésope est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur Cardestes n'était que la moitié de Platon : car ce Gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, et Platon demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

ÉVHÉMÈRE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'Épicure, aux atomes déclinants, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, et à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le système de Cardestes. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime,

ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissants, trop riches, et trop orgueilleux : aussi ont-ils persécuté ce pauvre Cardestes comme ils ont persécuté Leéliga ; il y a des Socrate et des Anitus en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a longtemps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*[15], et sur cent autres fadaises plus chimériques que les formes substantielles d'Aristote, et que les androgynes de Platon.

CALLICRATE.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce ?

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, et sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques : c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le Verbe, ni d'un autre, de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'âme.

CALLICRATE.

Comment dites-vous ? Des conversations avec le verbe ! Est-ce avec le verbe de Platon ? Cela serait curieux.

ÉVHÉMÈRE.

C’est avec un verbe, dit-on, plus respectable ; mais comme on n’y entend rien, et que personne n’a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s’y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l’âme, que nous a-t-il appris ?

ÉVHÉMÈRE.

Qu’il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a longtemps qu’on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l’âme, qu’Épicure a si bien réfutée.

ÉVHÉMÈRE.

Oh ! celle-ci est tout autre chose : c’est une harmonie préétablie.

Callicrate.

Préétablie ou non, je n’y entends rien.

Évhémère.

Ni l’auteur non plus ; mais ce qu’il a dit, c’est que ni le corps ne dépend de l’âme, ni l’âme du corps : et que l’âme sent et pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu’un corps peut être à un bout de l’univers et son âme à l’autre bout, tous deux d’une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer : l’un joue du violon au fond de l’Afrique, l’autre danse en cadence dans l’Inde. Cette âme est toujours d’accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais, parce qu’elle est un miroir concentrique de l’univers. Vous comprenez bien ?

Callicrate.

Pas un mot, Dieu merci ! Mais ces belles choses sont-elles prouvées ?

Évhémère.

Non pas que je sache ; mais les gazettes de l’esprit, qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu’on appelle science, en parlent une fois l’an pour trente oboles, et cela suffit à la gloire de l’inventeur et à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe, et de ceux dont l'âme est un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés[16]. Ce soir, si vous voulez, je vous dirai des choses beaucoup plus solides et plus brillantes.

CALLICRATE.

Je suis impatient de les apprendre ; vous me transportez dans un nouveau monde.

1. ↑ Anagramme de Copernic : il en est de même des autres noms. (K.)
2. ↑ Voyez Josué, chapitre X, versets 12, 13, et 14 ; et IV, Rois, chapitre XX, versets 9. 10, 11. (CL.)
3. ↑ Galilée.
4. ↑ Psaume XVIII, verset 6.
5. ↑ Urbain VIII, et l'Inquisition, en 1633. (CL.)
6. ↑ Josué, X, 13 ; et IV, Rois, XI, 20.
7. ↑ Celle de Venise.
8. ↑ Celle de Saint-Marc, haute de 316 pieds.
9. ↑ Sagredo et Salviati, nobles par la naissance, se montrèrent encore plus nobles par la protection qu'ils accordèrent à Galilée, et c'est pour immortaliser sa reconnaissance que le philosophe de Pise, qui était deux fois noble aussi, les introduisit comme interlocuteurs dans ses *Dialoghi delle scienze nuove.* (CL.)
10. ↑ Le P. Philippe Anfossi, dans ses *Fisiche Revoluzioni della natura*, Rome, 1820, in-8°, se vante d'avoir empêché la publication des *Éléments d'Astronomie*, de Settèle, qui y exposait le système de Copernic et de Galilée sur le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil (voyez *Revue encyclopédique*, tome VIII, page 125). Ce ne fut qu'en 1821 que le saint-office permit l'impression de l'ouvrage de Settèle ; voyez *Journal général de littérature étrangère*, 1821, page 20. (B.)
11. ↑ L'Angleterre.
12. ↑ La Suisse ; voyez tome XX, page 235.
13. ↑ Jean Chauvin, dit Calvin, fit en effet condamner un principal magistrat pour avoir dansé après souper avec sa femme. (*Note de Voltaire.*)
14. ↑ Voici le texte de La Fontaine, livre X, fable I :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les payens, et qui tient le milieu, etc.

15. ↑ Voyez tome XIX, page 300, le mot GRÂCE dans le *Dictionnaire philosophique*, au sujet de la *grâce versatile et des grâces extérieure, intérieure, gratuite, sanctifiante, actuelle, habituelle, coopérante, efficace, suffisante et congrue.* Quant aux *tourbillons*, ils appartiennent à Descartes, comme les formes substantielles à saint Thomas, et l'*harmonie préétablie* à Leibnitz.
16. ↑ Leibnitz naquit à Leipsick en 1646, comme le dit une note du *Temple du Goût ;* voyez tome VIII, page 566. Ce philosophe presque universel s'est essayé dans le genre du dialogue. Un de ses opuscules est intitulé *Dialogus inter res et verba.* Voyez ci-après, page 514.

HUITIÈME DIALOGUE.

GRANDES DÉCOUVERTES DES PHILOSOPHES BARBARES ; LES GRECS NE SONT AUPRÈS D'EUX QUE DES ENFANTS.

ÉVHÉMÈRE.

Depuis que dans différents pays quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils soient, tombent de l'air sur la terre, et pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la superficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis et de Sienne, dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesants et les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'est pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'est surpris de voir la nuit succéder au jour, quoique ces phénomènes méritassent sa curiosité. Les philosophes ont tourné autour des causes de la pesanteur sans pouvoir la trouver. Enfin dans l'île Cassitéride[1], pays ignoré de nous, île sauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas longtemps, il s'est trouvé un sage[2] qui, profitant des découvertes des autres sages, et y joignant les siennes bien supérieures, a montré à l'Europe surprise la solution et la démonstration d'un problème qui occupait

vainement l’esprit de tous les savants depuis la naissance de la philosophie : il a fait voir que la loi de la pesanteur n’était qu’un corollaire du premier théorème de Dieu même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaissance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, et de combien de ces diamètres la lune, son satellite, est éloignée du centre de la terre à son zénith. Ensuite il a fallu calculer la chute des corps, et prouver que ce n’est pas le fluide de l’air qui les fait tomber, comme on le croyait. Le philosophe de l’île Cassitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la pesanteur, agit proportionnellement aux masses, à la quantité de matière, et non pas proportionnellement aux superficies, comme agissent les fluides ; qu’ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière, et comme dix sur un corps dont la matière n’est qu’un dixième.

Il a fallu découvrir qu’un corps, quel qu’il soit, étant près de la terre, parcourt, en tombant, cinquante-quatre mille pieds en une minute ; et s’il tombait du haut de soixante rayons terrestres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or il a été prouvé par le calcul que la lune est précisément le corps qui, étant à soixante rayons terrestres, parcourt dans son méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-seulement cet astre gravite, est attiré, pèse en raison directe de sa matière ; mais encore qu’il pèse sur la terre d’autant plus qu’il s’en approche, et

d’autant moins qu’il s’en éloigne, et cela selon le carré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme ; de sorte que chaque planète est attirée, gravite, pèse sur le soleil, et le soleil sur elle, suivant ce que chacun de ces astres contient de matière, et suivant le carré de son éloignement.

Ce n’est pas tout : ces barbares ont encore découvert que si un corps se meut vers un centre, il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt, et que s’il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il est attiré, il pèse vers ce centre. De cette loi, et de quelques autres encore, l’homme de la Cassitéride a démontré l’immobilité du soleil et le cours des planètes, et même des comètes qui circulent dans des ellipses autour de lui.

Cette création n’a été faite ni comme celle de Platon avec des triangles et des dodécaèdres, ni comme celle de Pythagore avec les sept tons de la musique ; mais avec la plus sublime géométrie. Vous paraissez surpris ; vous devez l’être. Vous le serez peut-être encore davantage quand vous saurez que le barbare a montré aux hommes ce que c’est que la lumière, et qu’il a su anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu’Hippocrate n’a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c’est avec raison qu’un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui :

C’est de tous les mortels le plus semblable aux dieux[3].

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels vous êtes celui qui m’avez fait le plus de bien, car vous m’avez ôté tous mes préjugés ; notre Épicure, qui était un très-bon homme et qui possédait toutes les vertus sociales, n’était qu’un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand homme, a eu beaucoup de disciples et de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

ÉVHÉMÈRE.

Vous avez raison ; il a causé plus de disputes qu’il n’a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu’un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c’est que l’âme : c’est là ce qui m’inquiète ; c’est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé, et dont ils ne nous ont rien appris. À quoi me servira, s’il vous plaît, de savoir qu’une planète pèse sur une autre, et qu’on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même ?

ÉVHÉMÈRE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature et le grand Être qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre âme est si difficile à manier, du moins vos grands raisonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps : cela m'intéresse pour le moins autant que mon âme. Je me flatte que des gens qui ont pesé des astres savent parfaitement comment l'homme est produit sur la terre, comment cette terre a été formée, quelles révolutions elle a essuyées, et quand elle sera détruite. Je veux apprendre tout le mystère de la génération des animaux ; d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, et qui vit jusque dans la glace. Je m'indigne d'ignorer comment j'existe, et comment existent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourrissent, et les éléments qui composent ce grand tout.

ÉVHÉMÈRE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous ressemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courses. Il a fait des mémoires dans lesquels il dit : « Plus je me suis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi[4]. » Pour vous, vous voulez tout savoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curiosité ; on ne saurait jamais rien si on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'instruire chez vos savants barbares ; je suis retenu dans Syracuse par ma femme : dites-moi comment elle est parvenue à me donner un enfant, ne sachant pas plus que moi ce qui se passe dans ses entrailles. Vos savants, qui ont si bien vu le ressort par lequel Dieu fait aller tous les mondes, auront vu sans doute comment notre monde se perpétue.

ÉVHÉMÈRE.

Très-souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes ; nous en parlerons dans notre premier entretien.

1. ↑ L'Angleterre.
2. ↑ Isaac Newton, né à Woolstrop, dans le comté de Lincoln, le jour de Noël 1642, presque en même temps que l'Étrurien Galilée, succombait sous le poids des années, et surtout sous celui des infortunes. (CL.)
3. ↑ Nec propius fas est mortali attingere divos.
(HALLEY.)

4. ↑ Le marquis de Lassay, dans ses *Mémoires*, tome IV, page 322, réimpression de Lausanne, 1756. (*Note de Voltaire.*)

— Voici le texte de Lassay, qui a quelque correctif :

« Pour celui (l'esprit) de connaissance et de discernement, je crois que peu de personnes l'ont au-dessus de moi : cela m'a fait penser bien des fois, fort extravagamment, que, de toutes les charges qui sont dans un royaume, celle de roi serait celle dont je serais le plus capable, car l'esprit de connaissance et de discernement est juste celui qui convient aux rois ; ils n'ont qu'à savoir bien choisir, etc. »

Armand-Léon de Nadaillan de Lesparre, marquis de Lassay, né en 1652, est mort le 21 février 1738. Son *Recueil de différentes choses*, cité

sous le titre de *Mémoires*, tiré à petit nombre en 1727, in-4°, a été réimprimé en 1756, en quatre volumes in-8° et in-4°.

NEUVIÈME DIALOGUE.

SUR LA GÉNÉRATION.

CALLICRATE.

J'ai toujours été étonné qu'Hippocrate, Platon et Aristote, qui ont eu des enfants, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel. Ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide ; mais Platon, mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, et la femelle dans laquelle on engendre : ce qui compose une proportion harmonique, et ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. Aristote se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme ; et cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, et en tirer une figure ?

ÉVHÉMÈRE.

Le sculpteur travaille au grand jour, et la nature, dans l'obscurité. Tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette

nature s’est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, et qu’on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs, admise par Hippocrate, est celle qui a prévalu. Votre Épicure fait de ce mélange une espèce de divinité, et cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu’il n’a pas permis à la Grèce de chercher d’autres causes.

Enfin un grand physicien, encore de l’île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d’Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé Arivhé[1] était d’autant plus croyable qu’il a vu dans notre corps la circulation du sang, que notre Hippocrate n’avait jamais vue, et qu’Aristote ne soupçonnait pas. Il a disséqué mille mères de famille quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle ; mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d’un œuf ; que la différence entre les oiseaux et les autres espèces est que les oiseaux couvent, et que les autres espèces ne couvent point : une femme n’est qu’une poule blanche en Europe, et une poule noire au fond de l’Afrique. On a répété après Arivhé : *Tout vient d’un œuf.*

CALLICRATE.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

ÉVHÉMÈRE.

Non ; depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un Batave[2] qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfants déjà tout formés, et courant avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux et curieuses ont fait la même expérience, et on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé, car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivants, mais des filaments de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement et par le souffle de l'air ; plusieurs curieux ont cherché à voir, et n'ont rien vu du tout ; enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, et qui probablement n'existait pas.

Un homme, et toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin : c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles[3]. Il a trompé par cette expérience

prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit : « Du blé gâté fait naître des anguilles : donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde, cela n'appartient qu'aux atomes. »

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place[4]. Comme de vrais philosophes avaient reconnu et démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; et le nez, également attiré par l'un et par l'autre, vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses, et de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi, dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules. C'est dans ces égarements qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de blé ergoté : car on est moqueur en Gaule ausi bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe[5], digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques et les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de tous ces systèmes, quoique

plusieurs eussent paru plausibles, il a cru que les corpuscules observés par tant de physiciens et par lui-même dans le fluide des semences n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainsi dire aux portes de la vie.

« La nature, dit-il, en général me paraît tendre beaucoup plus à la vie qu'à la mort ; il semble qu'elle cherche à organiser les corps autant qu'il est possible. La multiplication des germes, qu'on peut augmenter presque à l'infini, en est une preuve, et l'on pourrait dire avec quelque fondement que si la matière n'est pas tout organisée, c'est que les êtres organisés se détruisent les uns les autres : car nous pouvons augmenter presque autant que nous voulons la quantité des êtres vivants et végétants, et nous ne pouvons pas augmenter la quantité des pierres ou des autres matières brutes. »

CALLICRATE.

Il a raison ; ce passage que vous me citez me paraît aussi vrai que nouveau : nous semons des hommes, et ils se détruisent à la guerre comme les guerriers que Cadmus fit naître des dents d'un dragon. La terre est un vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leurs prédécesseurs. Il n'y a point d'animal qui ne soit la victime et la pâture d'un autre animal. Les végétaux sont continuellement dévorés et reproduits. Mais nous ne reproduisons point les métaux, les minéraux, les rochers.

J’aime votre Gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette observation pour faire des enfants ?

ÉVHÉMÈRE.

Il a supposé que la nature peut produire de petits moules, comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre, autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se dessine sur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organisés par la nature, s’appliquent non-seulement à tout l’extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur. Je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu’en me figurant Prométhée faisant le moule de Pandore pour le dehors et pour le dedans ; de sorte qu’elle eut une belle gorge en même temps qu’elle eut un cœur et des poumons.

L’inventeur de ce système se fonde sur ce qu’il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l’intérieur, comme la gravitation, l’étendue. Il prétend que ces moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante et végétante.

« Se nourrir, dit-il[6], se développer et se reproduire, sont les effets d’une seule et même cause ; le corps organisé se nourrit par les parties qui lui sont analogues ; il se développe par la susception intime des parties organiques qui lui conviennent, et il se reproduit parce qu’il contient quelques parties organiques qui lui ressemblent... Lorsque la matière organique nutritive est surabondante, elle est envoyée dans les réservoirs sous la forme d’une liqueur qui

contient tout ce qui est nécessaire à la reproduction d'un petit être semblable au premier. »

Il dit ailleurs : « Je pense...[Z] que les molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules et dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou dans telle autre partie qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale, laquelle dans l'un et l'autre sexe est, comme l'on voit, une espèce d'extrait de toutes les parties du corps... ; et lorsque dans le mélange qui s'en fait il se trouve plus de molécules organiques du mâle que de la femelle, il en résulte un mâle ; au contraire, s'il y a plus de particules organiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle. »

CALLICRATE.

Si cela est comme il le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme et un tiers de femme, et rien ne sera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes ; mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, et qui cependant en ont plusieurs enfants.

Ce système d'ailleurs, qui m'avait tant séduit, et dans lequel je voyais beaucoup de sagacité et d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfants sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique ? Et s'ils sont

formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules ? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement et la pensée, de sorte qu'une molécule organique peut devenir un Alexandre ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce système a été reçu.

ÉVHÉMÈRE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu et l'ont décrié, ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences ; mais tous ont donné des éloges à l'*Histoire naturelle* de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend physiquement à vivre et à mourir ; c'est l'histoire de toute l'espèce humaine fondée sur des faits connus, au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse. Ainsi il faut, je crois, nous résoudre à ignorer notre origine : nous sommes comme les Égyptiens, qui tirent tant de secours du Nil et qui ne connaissent pas encore sa source ; peut-être la découvriront-ils un jour.

1. ↑ Harvei, ou plutôt Harvey.
2. ↑ Leuwenhoek et Hartsoeker ; voyez tome XXI. pages 115 et 337, et tome XXVII, page 158.
3. ↑ Needham ; voyez la note, tome XXVII, page 159.
4. ↑ Maupertuis, dans sa *Vénus physique*. (K.)
5. ↑ M. de Buffon (*Histoire naturelle des animaux*, chap. II, Imprimerie royale, in-4°, 1749, tome II, page 37). Voyez les notes de *L'Homme aux quarante écus* (tome XXI). Ces moules intérieurs sont difficiles à

comprendre, et ils n'ont réussi ni chez les anatomistes, ni chez les géomètres. (K.)

6. ↑ Buffon, chap. III, p. 79.
7. ↑ Buffon, chap. IV, p. 85.

DIXIÈME DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

Callicrate.

Si je désespère de savoir au juste comment je suis né, comment je vis, comment je pense, et comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Égyptiens pourront découvrir un jour la source de leur Nil : cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre. J'ai renoncé aux atomes déclinants d'Épicure : vos sages barbares, qui ont inventé tant de belles choses, n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite ? On peut, en examinant un nid d'oiseau, découvrir sa construction, sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur vie, leur instinct, et leurs plumes : n'y a-t-il personne qui ait bien observé ce nid dans lequel nous sommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

Évhémère.

Cardestes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un soleil encroûté.

Callicrate.

Un soleil encroûté ! Vous voulez rire.

Évhémère.

C’est ce Cardestes, sans doute, qui riait quand il disait que nous avons été autrefois un soleil composé de matière subtile et de matière globuleuse ; mais que, nos matières s’étant épaissies, nous avons perdu notre brillant et notre force : nous sommes tombés, d’un tourbillon dont nous étions le centre et les maîtres, dans le tourbillon du soleil d’aujourd’hui ; nous sommes tout couverts de matière rameuse et cannelée ; enfin, d’astres que nous étions, nous sommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous consoler dans notre disgrâce.

Callicrate.

Vous dérangez toutes mes idées ; j’étais prêt de me rendre le disciple de vos Gaulois. Mais je trouve qu’Épicure, Aristote, Platon, étaient bien plus raisonnables que votre Cardestes. Ce n’est pas là un système de philosophie, c’est le rêve d’un homme en délire.

Évhémère.

C’est ce qu’on appelait, il y a quelques années, la philosophie corpusculaire, la seule vraie philosophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs : on croyait

qu’un géomètre qui avait donné sur l’optique quelque chose d’assez bon pour son temps ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu’a-t-on trouvé depuis lui sur la formation de notre globe ?

ÉVHÉMÈRE.

Voici la découverte d’un philosophe germain[1] dont je vous ai dit quelques mots : c’est l’homme de l’harmonie préétablie, par laquelle l’âme prononce un discours, tandis que le corps, qui n’en sait rien, fait les gestes ; ou bien ce corps sonne l’heure, quand l’âme la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l’existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu, et tout ce qui était terre ayant été vitrifié, resta une masse de verre. On ne croirait pas qu’un mathématicien eût conçu un tel système : la chose est arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m’avouerez qu’on ne peut reprocher à mon Épicure de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, et non des extravagances.

ÉVHÉMÈRE.

Eh bien donc, je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'*Histoire naturelle* de l'homme. Il a fait aussi l'*Histoire naturelle* de la terre, mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèse.

Il suppose[2] qu'une comète, passant un jour sur la surface du soleil...

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'Aristote et mon Épicure ont déclarée exhalaison de la terre ?

ÉVHÉMÈRE.

Aristote et votre Épicure se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir et à mesurer leurs cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce, se sont fait des instruments de vérité ; ils ont su par ces instruments que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses ; mais on n'a pu les prédire avec la même précision : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d’excuser mon ignorance. Vous disiez qu’une comète tomba sur le soleil : qu’en arriva-t-il ? Ne fut-elle pas brûlée ?

ÉVHÉMÈRE.

Le philosophe des Gaules suppose qu’elle ne fit qu’effleurer la superficie de ce puissant astre, et qu’elle en emporta un morceau dont la terre se forma[3]. Il y en eut même encore assez pour fournir à d’autres planètes. On peut juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu’une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, et ne put se refroidir qu’en cinquante mille années.

De là on peut conclure que notre terre, qui n’est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ces pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l’avait dit le philosophe allemand ; et c’est depuis ce temps-là qu’on fait du verre avec du sable.

CALLICRATE.

Il me semble que je lis les anciens poëtes grecs qui me disent pourquoi Apollon va se coucher tous les soirs dans la mer, et pourquoi Junon s’assied quelquefois sur l’arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre est de verre, et qu’elle est venue du soleil si

chaude qu’elle n’est pas encore refroidie vers l’Éthiopie, tandis qu’on gèle dans le quartier des Lapons.

ÉVHÉMÈRE.

Aussi l’auteur ne vous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

CALLICRATE.

En vérité, hypothèses pour hypothèses, n’aimez-vous pas autant les grecques que les gauloises ? Pour moi, je vous avoue que Minerve, la déesse de la sagesse, sortie du cerveau de Jupiter ; Vénus, née d’une semence divine, tombée sur le rivage des mers pour unir à jamais l’eau, l’air, et la terre ; Prométhée, qui vient ensuite apporter le feu céleste à Pandore ; l’Amour, son bandeau, ses flèches, et ses ailes ; Cérès, enseignant aux hommes l’agriculture ; Bacchus, qui soulage leurs peines par son breuvage délicieux ; tant de fables charmantes, tant d’ingénieux emblèmes de la nature, valent bien l’harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, et la comète qui vient produire notre terre.

ÉVHÉMÈRE.

Je suis aussi touché que vous de ces allégories enchanteresses ; elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations[4] ; elles seront gravées dans tous les esprits, et seront chantées par toutes les bouches malgré les changements de gouvernement, de religion, de mœurs, qui

bouleverseront continuellement la face de la terrre : mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables quelles sont, ne nous instruisent pas du fond des choses ; elles nous ravissent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour et son bandeau, Vénus et les trois Grâces, ne nous apprendront jamais à prédire une éclipse, et à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique et l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux et nos pas des sentiers pénibles de la science ; c'est une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares, qui ne sont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

ÉVHÉMÈRE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule, à mon dernier voyage.

1. ↑ Leibnitz ; voyez page 504.
2. ↑ Buffon, *Théorie de la terre*, preuves, art. 1er, tome I, page 194.
3. ↑ Ces parties détachées du soleil n'auraient pu décrire que des orbites très-peu excentriques, comme le sont celles des planètes, et il est même presque impossible qu'elles ne tombassent point sur le soleil après une révolution. Ainsi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes ; ce système, qui d'ailleurs est dénué de toute probabilité, est contraire aux lois du système du monde. (K.)
4. ↑ Voyez *Dictionnaire philosophique*, au mot ALLÉGORIES, tome XVII, page 118.

ONZIÈME DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

Évhémère.

À huit cent quarante-quatre stades de l'Océan, près d'une Ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur sous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toises cubiques d'une matière un peu marneuse, qui ressemble à du talc pulvérisé[1] ; les cultivateurs s'en servent pour fumer leurs champs. On trouve dans cette mine excavée, souvent imbibée de pluie et d'eau de source, plusieurs dépouilles d'animaux, soit reptiles, soit crustacés, soit testacés.

Un virtuose, potier de son métier[2] qui s'intitulait inventeur des figulines rustiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc mêlé d'une terre marneuse n'était qu'un amas de poissons et de coquilles, qui étaient là du temps du déluge de Deucalion. Quelques philosophes ont adopté ce système ; ils se sont seulement écartés de la doctrine du potier, en soutenant que ces coquilles devaient avoir été déposées dans ce souterrain plusieurs milliers de siècles avant notre déluge grec[3].

On leur a répondu : Si un déluge universel a porté dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan ? Pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi, sur ces rivages seulement, une douzaine de marsouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-seulement jusqu'à huit cent quarante stades au delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois Telliamed[4] a soutenu que la mer avait été partout pendant cinq ou six cent mille siècles, et qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choses bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

ÉVHÉMÈRE.

Si, selon Telliamed, les courants de l'Océan et les marées ont à la longue produit le Caucase et l'Immaüs en Asie, les

Alpes et l’Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes et leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n’est plus juste ; mais ce Telliamed me paraît un peu blessé du cerveau.

ÉVHÉMÈRE.

Cet homme, longtemps employé en Égypte par son roi pour la sûreté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n’ose pas dire qu’il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d’habiter sur la terre. Il croit de même ou il veut faire croire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens, sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, et que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volants, qui à la longue sont devenus canards et poules.

CALLICRATE.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

ÉVHÉMÈRE.

Sur Homère, qui a parlé des tritons et des sirènes. Ces sirènes surtout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre, au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé Oannès[5] qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta Arion est devenu le patron des postillons. Voilà sans doute assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien[6] de l'homme, du monde entier, et du cabinet d'un grand roi[7] : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courants et par le flux des mers ; il a fortifié cette idée de Telliamed. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui ; et ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin.

ÉVHÉMÈRE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, et un vaisseau tout entier dans un

précipice des environs. Il est vrai que l’histoire de ce vaisseau n’a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges ; mais les gens à système n’ont pas manqué de dire que ce vaisseau, avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cent mille siècles avant qu’on eût inventé la navigation, et que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

CALLICRATE.

Et c’est vous, Évhémère, qui me dites ces puérilités ?

ÉVHÉMÈRE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n’a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

ÉVHÉMÈRE.

Comment donc ! Oubliez-vous ce qu’a écrit depuis peu l’astronome Bérose, que j’ai tant vu à la cour d’Alexandre ?

CALLICRATE.

Quoi donc ? Qu’a-t-il écrit de si extraordinaire ?

ÉVHÉMÈRE.

Il a prétendu, dans ses *Antiquités du genre humain*, que Saturne apparut à Xissutre[8] et lui dit : « Le 15 du mois d’Oesi, le genre humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du soleil, afin que la mémoire des choses ne se perde pas (car quand il n’y aura plus personne sur la terre, les écrits seront très-nécessaires) ; bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parents et vos amis ; faites-y entrer des oiseaux et des quadrupèdes, mettez-y des provisions ; et quand on vous demandera où vous voulez aller avec votre vaisseau, répondez : Vers les dieux, pour les prier de favoriser le genre humain. »

Xissutre ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades et long de cinq, c’est-à-dire que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, et sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissutre lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. Xissutre en fit autant : il sortit de son

vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie[9], et on ne le revit plus : les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuser ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raisonnements. Les Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter ; les Grecs ne sont pas les derniers : la Gaule a mêlé les fictions aux vérités, comme les Grecs, et n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables ; on a menti en Germanie et dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule, le fameux Cardestes, avouait qu'il avait menti, et qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés et en créant la matière subtile, la globuleuse, la rameuse, la striée, la cannelée ; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile, dont selon eux le feu est produit.

CALLICRATE.

Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi Xissutre qui nous prépare en riant cette catastrophe. Il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée : ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie ; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

ÉVHÉMÈRE.

Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'est qu'un réchauffé de la fable de Phaéton. Il y a longtemps qu'on a dit que le genre humain avait été noyé une fois par une inondation, et qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres, et l'autre de briques, pour en avertir leurs descendants, et afin que, en cas de malheur, la colonne de briques résistât au feu, et que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes, puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle et ses deux beaux monuments de pierres et de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs et beaucoup d'esprit ; on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable[10]. Ces savants gaulois ont fait comme les dieux, qu'Homère nous a peints riant d'un rire inextinguible pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'Épicure : ils ne sont occupés que de leur bonne chère et de leurs plaisirs ; mais pour les dieux d'Homère, qui sont

toujours en querelle dans le ciel et sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire, vos philosophes gaulois encore moins. Ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides ? Cela doit les rendre très-sérieux.

ÉVHÉMÈRE.

Aussi plusieurs l'ont-ils été, et j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très-grands services.

CALLICRATE.

C'est de quoi je voudrais être instruit. Je n'aime que la philosophie d'usage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maison agréable et commode, au mathématicien qui carre une courbe à double courbure, dont je n'ai que faire.

ÉVHÉMÈRE.

Non-seulement les barbares ont montré leur sagacité en carrant des courbes, et même en se trompant quelquefois dans leurs calculs ; mais ils ont inventé des arts nouveaux, dont bientôt les Grecs ne pourront plus se passer ; et je vais vous en rendre compte.

1. ↑ Voyez, tome XXVII, page 150, ce que Voltaire a dit du falun.
2. ↑ Bernard de Palissy ; voyez tome XXVII, pages 154 et 223.
3. ↑ Voyez les notes de la *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe*, tome XXIII, page 219.
4. ↑ De Maillet, dont l'ouvrage posthume est intitulé *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la*

diminution de la mer, mis en ordre sur les mémoires de M. de Maillet, par A. G. (A. Guer) ; Amsterdam, Lhonoré, 1748, deux volumes in-8° ; voyez tome XXI, page 186.

5. ↑ Voyez tome XVIII, page 71.
6. ↑ Buffon.
7. ↑ Louis XVI, que Turgot et Malesherbes appelaient entre eux le *bon jeune homme*, venait de se montrer *grand* aux yeux du plus grand homme du siècle en rendant des édits pleins de sagesse contre les corvées, la servitude territoriale et personnelle, et surtout contre la torture. (CL.) — Voyez la lettre du 30 mars 1776, de Voltaire à Frédéric ; et, tome XXIX, page 399, l'opuscule intitulé *les Édits de S. M. Louis XVI.*
8. ↑ Cet alinéa et le suivant avaient déjà paru presque mot à mot, en 1770, dans l'article ARARAT des *Questions sur l'Encyclopédie*, fondues depuis dans le *Dictionnaire philosophique ;* voyez tome XVII, page 347. Voltaire a déjà parlé de Xissutre, tome XI, page 28 ; XXVIII, 187 ; XXIX, 106.
9. ↑ *Genèse*, VIII, 4.
10. ↑ M. de Lalande, de l'Académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, et que la fin du monde était proche ; mais cela ne produisit que des calculs et des plaisanteries, et personne ne s'avisa de donner son bien à l'Église, comme dans le bon temps. (K.) — Voyez tome XXIX, page 47.

DOUZIÈME DIALOGUE.

INVENTIONS DES BARBARES, ARTS NOUVEAUX, IDÉES NOUVELLES.

CALLICRATE.

Dites-moi donc au plus tôt ce que ces barbares ont imaginé de si utile au monde.

ÉVHÉMÈRE.

Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaissance ; ce ne sont ni des Cassitérides[1] ni des Goths, ni des Celtes, qui ont été les auteurs de cette belle machine : ce sont des Arabes établis en Égypte ; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment est faite cette belle machine ? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

ÉVHÉMÈRE.

C'est une maison montée sur un pivot, et qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui servent à briser entre deux pierres le grain recueilli

dans la campagne. Les Grecs et nous autres Siciliens, les Romains même, n’ont pas encore l’usage de ces maisons ailées : nous ne savons que fatiguer les mains de nos esclaves à moudre grossièrement ce blé, que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J’espère que le bel art des maisons ailées parviendra un jour jusqu’à nous.

CALLICRATE.

On dit que c’est à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, et que c’est de chez nous qu’il s’est répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n’en croient rien ; ils sont persuadés que les dieux sont trop occupés de leur bonne chère pour songer à la nôtre ; et en effet, si Cérès nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire présent aussi d’un moulin à vent.

ÉVHÉMÈRE.

Pour moi, je serai toujours persuadé, non pas que Cérès ait apporté du froment à Syracuse, mais que le grand Démiourgos a donné aux hommes et aux animaux les aliments et l’industrie nécessaire pour soutenir leur courte vie, selon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine et du Danube n’ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux et si nourrissant, dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l’Inde. Notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute

l’Asie est couverte, de ces pommes d’or de tant d’espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger et une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont Alexandre n’a vu que les frontières, ont en partage le coco, dont vous avez entendu parler ; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain et à notre miel, une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins, une huile pour les lampes, et une coque très-dure dont on façonne des vases et mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l’enveloppe, est filée en toile, et taillée en voile de navire ; on bâtit avec son bois des vaisseaux et des maisons, et ses feuilles larges et épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture, et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présents sans culture.

Dans l’Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n’avons jusqu’à présent que des fruits sauvages : car les pommes d’or des Hespérides, les beaux fruits de Perse[2], de Cérasonte[3] et d’Épire[4] ne sont pas encore cultivés dans notre île ; notre ressource et notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons. Quelle triste gloire et quelle ressource pénible ! ceux-là n’avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé Cérès, et que pour nous punir elle nous enseigna l’agriculture.

Il faut d’abord tirer du sein de la terre et forger par les mains de nos cyclopes le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés

d’acheter de l’Asie et de l’Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs ; et ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes et les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d’ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de levier, et d’en perdre une partie dans ce rude travail.

Ces travaux n’ont encore rien avancé pour la nourriture de l’homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l’arrosent de leur sueur en l’écrasant sous la meule à force de bras. Ce n’est encore rien si dans cet état on ne l’expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, et où trop peu n’en ferait qu’une pâte inutile.

C’est donc là ce pain dont Cérès a gratifié les hommes, ou plutôt qu’elle leur a fait acheter si chèrement ! Il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé, qu’une robe d’écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c’est que le laboureur ne jouit qu’à peine du fruit de tant de travaux. Ce n’est pas pour lui que l’habitant des rives du Danube et du Borysthene a semé : c’est pour le barbare qui s’est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre ; c’est pour le druide ou pour le lama, qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu’il déflore ou qu’il sacrifie sur l’autel la fille du bonhomme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m’avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux

cultivateur de la plus rude de ses peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, et qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos barbares.

ÉVHÉMÈRE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire[5] ; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles[6] qui leur avaient toujours été cachées ; et ces bienfaits, diversifiés admirablement, ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, et ils disent : Que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? Dites-moi tout.

ÉVHÉMÈRE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science, par ce moyen, peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde.

Une partie même de ce grand art s’étend jusqu’à multiplier un tableau mille et dix mille fois : de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de Zeuxis et d’Apelles. Cela s’appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l’heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

ÉVHÉMÈRE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art encore peu connu de multiplier les tableaux et les livres a été pris pour un sortilége ; mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j’ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait ; nous serons inondés de livres insipides ; la littérature deviendra un vil métier, et l’orgueil augmentant dans la tête d’un auteur en proportion de sa sottise, il n’y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger ; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d’en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

ÉVHÉMÈRE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées : les uns vendent les rêveries de Platon, les autres les impudences de Diogène ; on voit dans la même boutique un *Hermès Trismègiste* et un *Aristophane*. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses[7] de tout ce que les philosophes grecs et barbares ont jamais inventé, ou imité, ou critiqué dans les sciences et dans les arts. Avec cet ouvrage on peut, dit-on, se passer de tous les autres : car, depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des aiguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante ? Est-ce quelque poison inventé par les Anitus et les Mélitus pour délivrer la terre des philosophes ?

ÉVHÉMÈRE.

Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre[8] qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs et la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets ; elle embrase et elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre Alexandre avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui

vous étonnera, c’est que cet art de tout écraser est employé dans les solennités et dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d’un prince, ce n’est point avec des harpes et des lyres, comme chez les Grecs, c’est au feu des éclairs et au retentissement du tonnerre, comme lorsque Jupiter vint coucher avec Sémélé dans tout l’appareil de sa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m’épouvante : c’est un monde nouveau, où l’on est à tout moment près d’être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouissent d’un grand spectacle.

ÉVHÉMÈRE.

Si je rassemblais en effet tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géants auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfants qui promettent d’être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus barbares ont su faire avec du simple sable des espèces de diamants polis de plus de cinq pieds de haut et de large, qui réfléchissent tous les objets mieux que le petit miroir d’argent consacré par la belle Phryné dans le temple de Vénus, et qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l’air ? Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les sens, et qui contribuent à la douceur de la vie ? M’en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes

capitales sont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes et de Syracuse, et qu'elles sont remplies, dans l'espace de plus de trente stades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui surpassent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suse et dans Babylone ?

Ce qui vous surprendra encore davantage, c'est que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance et de grossièreté. Il semble que Dieu ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphants naître dans des pays peuplés de petits singes. Mais peu à peu la raison se forme : elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé, elle fait des systèmes ; elle se perd enfin en arguments, chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour et le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

ÉVHÉMÈRE.

C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon et un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politesse et la douceur des Athéniens, les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des particuliers ont eu le génie et le bon goût en partage, mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun. Ils commencent à surpasser les Grecs en peinture et en

musique, s'ils ne les égalent pas tout à fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers éléments ; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les Platon, les Pythagore, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un Gaulois ou un Cassitéride.

ÉVHÉMÈRE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverse ? On ne s'entend jamais en disputant de vive voix ; un des contendants s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux ; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont longtemps perverti la raison humaine. Sans cet heureux instinct qui a inventé et perfectionné les arts, sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savants, et à ceux qui prétendent l'être, soit Grecs, soit barbares, c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abîmes, et le terrain est retombé sur eux.

L'un[9], qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reste. L'autre[10] emploie toute la sagacité d'un esprit

supérieur à rechercher quel personnage ferait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez. Un autre philosophe[11] de cette première classe a fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux. Que voulez-vous ? Ce sont des Hercules qui jouent aux osselets ; ils n'en sont pas moins des Hercules. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de Deucalion et de Pyrrha ; leurs résultats sont absolument différents : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés ; cependant ils ne les ont point corrigés, et ils ont laissé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à Dieu.

Que direz-vous de celui[12] qui a trouvé le secret d'exalter son âme au point de prédire précisément l'avenir ; et cela sur ce bel argument que si on pense au passé, qui n'est plus, on peut penser au futur, qui n'est pas encore ?

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus, je leur rends justice comme aux Grecs : il y a partout des erreurs et des abus ; le ciel en est plein, si l'on en croit Homère. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares, la vanité et l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas longtemps que tous les auteurs étaient des druides qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans Aristote et dans Platon. À présent un grand nombre d'écrivains se consacrent à réformer les empires et les

républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulailler, qui même n'en a point, prend la plume et donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'Athénien Xénophon sur l'éducation de Cyrus ?

CALLICRATE.

Oui, et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de Xénophon que de Cyrus même.

CALLICRATE.

Eh bien ! un petit barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-Gaulois, demi-Allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils ; qu'il l'a refusé, et qu'il ne sera jamais précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il l'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève ? Il en fait un garçon menuisier[13] ; il l'accompagne au b.....[14]. Il lui persuade qu'un prince, un souverain, doit épouser la fille du bourreau si les convenances s'y trouvent[15]. Enfin il lui dit qu'il est bien plus sage d'assassiner son ennemi que de le combattre noblement[16].

CALLICRATE.

Est-ce ainsi qu'on élève la jeune noblesse dans la Gaule ? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon et de mauvais.

ÉVHÉMÈRE.

Comme je me suis engagé à tout dire, j'ajouterai que tous trouverez dans ce Xénophon des Gaules un épisode qu'on appelle le Druide savoyard, contre les idées scolastiques des druides, lequel épisode est plein de choses excellentes.

CALLICRATE.

Qu'est-ce qu'un Savoyard ?

ÉVHÉMÈRE.

C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre Xénophon ?

ÉVHÉMÈRE.

Non ; ils ont imité les Athéniens, qui, ayant fait mourir Socrate, se sont mis à rire de Diogène.

CALLICRATE.

Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation ?

ÉVHÉMÈRE.

Très drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte, et cruelle.

CALLICRATE.

C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs Pélasges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des spectacles en musique, des danses semblables à la pyrrhique et à la cordace ?

ÉVHÉMÈRE.

S'il y en a ! Tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs Sophocles, leurs Euripides, leurs Ménandres, leurs Timothées[17]. Ils sont surtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse ; il y a plus de danseurs que de géomètres. Mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de Zoroastre, à ce que disent les sages Parsis, qui ne mentent jamais. Le

ciel, étant irrité contre la terre, où l'on ne songeait qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, et dès lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise : car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois[18]. L'art de mettre ses pensées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour instruire, est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable, mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empressement que les vins délicieux et le miel divin de Syracuse.

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on passe son temps à danser et à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

FIN DES DIALOGUES D'ÉVHÉMÈRE.

1. ↑ Des Anglais.
2. ↑ La pêche, en latin *malum persicum* ou *amygdalis persica.*
3. ↑ La cerise, rapportée du Pont par Lucullus, vainqueur de Mithridate.
4. ↑ La *malum epiroticum* des Romains est notre pomme de calville.

5. ↑ Les lunettes ; voyez tome XII, page 54 ; et XXV, 456.
6. ↑ Le télescope, inventé par Galilée et perfectionné depuis.
7. ↑ L'*Encyclopédie ;* voyez la note sur les *Dialogues chrétiens*, tome XXIV, page 132.
8. ↑ Voyez tome XII, page 19.
9. ↑ Pascal. (*Note de Voltaire.*)
10. ↑ L'abbé de Condillac.
11. ↑ M. de Buffon. (K.)
12. ↑ Maupertuis.
13. ↑ Dans une édition de Londres (Hollande), on a supprimé la fin de cet alinéa, et la réponse de Callicrate. Après le mot *menuisier*, on a mis trois etc. ; et l'on dit en note :

« L'éditeur de cet ouvrage, qui se fait gloire d'annoncer publiquement sa haute estime pour M. J.-J. Rousseau, a jugé à propos de supprimer ici quelques traits d'une critique trop amère contre cet homme célèbre, qui jamais ne trempa sa plume dans le fiel de l'envie et de la malignité. Il y a bien peu de mérite à isoler les phrases d'un livre pour les présenter dans un autre sens que l'auteur ne les donne ; il n'y a point d'ouvrage si bon qu'on ne parvînt à rendre condamnable ou ridicule par cette basse manœuvre. À Dieu ne plaise que nos grands hommes s'avilissent à un tel point ! ces guerres méprisables ne doivent être connues que sous les charniers des Innocents.

« Voici un passage assez convenable, et que l'auteur de ces Dialogues ne récusera pas :

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie ;
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que la satire
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Cette strophe fait partie de la lettre au P. Porée, du 7 janvier 1730 ; voyez dans la *Correspondance*. (B.)

14. ↑ *Émile*, tome III, page 261, édition de Néaulme, à Amsterdam. (K.)
15. ↑ *Émile*, tome IV, page 178. (K.)
16. ↑ Tome II, page 297. (K.) — Voyez *Dictionnaire philosophique*, au mot ASSASSINAT, section II, tome XVII, page 444.
17. ↑ Timothée était le joueur de flûte d'Alexandre. (B.)
18. ↑ Fréron ne diffamait Voltaire que tous les dix jours dans son *Année littéraire :* mais cette diffamation, qui dura depuis 1754 jusqu'en 1776, ne fut pas arrêtée par la mort du journaliste, le 10 mars de cette dernière année, ni même par la mort de Voltaire, le samedi 30 mai 1778. Fréron fils ou minor, comme l'appelait Voltaire, succéda à son père, et fut le prête-nom des abbés Royou et Geoffroy, depuis 1776 jusqu'en 1790. Fréron fils, qui se conduisit en politique comme son père en littérature, mourut à Saint-Domingue vers 1803. Voyez, au sujet de Fréron *major et minor,* la lettre de Voltaire à Saurin, du 26 septembre 1777. (CL.)

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Le ciel est par dessus le toit
- Yland
- Abecido
- Kilom691
- Acélan
- Maltaper
- Phe
- Hsarrazin
- Yann
- ThomasV
- Pyb
- Ernest-Mtl
- Marc
- Hildepont
- Enmerkar
- Lepticed7
- VIGNERON
- Cantons-de-l'Est
- Promauteur1
- M0tty

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur